

La Femme du docteur

Mary Elizabeth Braddon

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

01

Il y avait deux médecins dans la petite ville de Graybridge-sur-la-Wayverne, dans le joli et pastoral Midland : — M. Pawlkatt, locataire d'une maison vaste, neuve et somptueuse, au milieu de l'antique et bizarre Rue Haute ; et M. John Gilbert, le médecin de la paroisse, qui habitait dans sa propre maison à l'entrée de la ville, et qui travaillait beaucoup pour gagner bien moins que le fastueux M. Pawlkatt, dont la clientèle était exclusivement aristocratique.

M. Gilbert était un homme d'un certain âge, et il avait un fils encore tout jeune. Il s'était marié fort tard, et sa femme était morte peu de temps après la naissance de leur enfant. Ces circonstances furent probablement la cause de l'amour exceptionnel que le médecin ressentait pour son fils — amour dont les pères se montrent rarement prodigues envers leurs enfants. C'était un dévouement profond, inquiet, qui dès le principe avait eu en soi un côté féminin, maternel, et qui était allé croissant à mesure que grandissait l'enfant. L'esprit de M. Gilbert s'était rétréci dans le cercle où il était confiné. Il avait reçu en héritage de son père la clientèle de la maison et les indigents de la paroisse, car M. Gilbert le père avait été médecin avant lui, avait habité la même maison, décorée de la même lanterne rouge placée au-dessus de la vieille porte, et cela pendant quarante-huit ans, après quoi il était mort laissant la maison, la clientèle, et la lanterne rouge à son fils.

Si le fils unique de M. Gilbert avait possédé les capacités d'un Newton ou le génie d'un Napoléon, le médecin ne l'eût pas moins enfermé dans le laboratoire pour y préparer l'aloès et la conserve de roses, la teinture de rhubarbe ou l'essence de menthe poivrée. Heureusement pour l'enfant, il était tout simplement un bambin vulgaire, au visage franc et rose, aux yeux gris clair qui regardaient en face, à la chevelure noire et épaisse, séparée en deux sur le front et frisant naturellement. Il était grand, droit, fort ; il courait bien, excellait au cricket, était suffisamment habile dans le bel art de la boxe et le maniement du bâton, et tirait décemment le pistolet et la carabine. Son écriture était bonne, il calculait à ravir, et se rappelait des bribes de latin, une ligne, un vers, un hémistiche égaré de ces poètes et de ces philosophes romains dont les écrits avaient été son supplice pendant son séjour dans un certain Pensionnat classique et commercial de Wareham. Il parlait et écrivait l'anglais assez correctement. Il avait lu Shakespeare et Walter Scott, et préférait infiniment celui-ci, bien qu'il se fît une loi de passer les premiers chapitres des œuvres du grand romancier, afin d'entrer sans tarder au cœur du récit. C'était un excellent jeune homme, qui allait à l'église deux ou trois fois au moins le dimanche, et qui, sous aucun prétexte, n'aurait transgressé, même en pensée, aucun des dix commandements tracés sur des cartouches enluminés au-dessus de l'autel. C'était un très-bon garçon, et, surtout, il en avait l'air. Personne ne s'était encore avisé de le trouver joli ; mais personne n'aurait songé à dire qu'il était laid. Il avait ce visage jovial et bien portant qui ferait reculer d'horreur le romancier ou le poète à la recherche d'un héros, et que les esprits pratiques associent involontairement avec la profession de laboureur ou celle de marchand boucher.

Je ne veux pas dire que le pauvre George manquât de distinction, parce qu'il était bon, parce que ses manières étaient cordiales, et qu'il possédait une certaine charité instinctive qui n'avait pas encore revêtu une forme bien définie, mais qui donnait une saveur particulière à la moindre parole qui tombait de ses lèvres, à la plus chétive pensée de son cœur. C'était un garçon plein de confiance, qui avait la meilleure opinion de l'espèce humaine ; un tory, corps et âme comme son père et son grand-père l'avaient été avant lui, révérant les gros bonnets des environs de Wareham et de Graybridge, dont les grands noms lui étaient familiers depuis l'enfance, et devant lesquels il s'inclinait sans la moindre servilité. C'était un garçon candide, honnête, et rustique, qui remplissait convenablement ses devoirs et qui tenait sa petite place dans son petit cercle, de façon à faire honneur et à lui-même et au père qui l'aimait. Le stage orageux des deux années de la vie d'étudiant à Saint Bartholomé l'avait laissé presque aussi naïf qu'une jeune fille. M. Gilbert avait confié son fils, pendant ces deux années agitées, aux soins d'une tranquille famille de Wesleyens, habitant Seven Sisters Road, et le jeune homme n'avait eu que peu de loisirs pour s'amuser en compagnie des esprits forts de Saint Bartholomé. George Gilbert avait vingt-deux ans, et pendant ces vingt-deux années son père n'avait pas eu une seule fois l'occasion de lui adresser le plus petit mot de reproche. Le jeune médecin était regardé comme le modèle des jeunes gens de Graybridge, et on disait tout bas que s'il s'avisait jamais de lever les yeux jusqu'à M Sophronia Burdock, la seconde tille du riche brasseur, il ne serait pas éconduit. Mais George n'était pas fat, et de plus il ne ressentait pas une admiration très-vive pour M Burdock, dont les cils étaient notablement plus pâles que ses cheveux, et dont les sourcils n'étaient visibles que dans une lu-

mière très-vive. Le médecin était jeune, et l'avenir s'ouvrait devant lui ; mais il n'était pas ambitieux ; il ne se sentait pas à l'étroit dans l'antique Rue-Haute de Graybridge. Il restait volontiers dans le petit salon attenant au laboratoire, lisant les poèmes les plus échevelés de Byron, sympathisant à sa façon avec les Giaours et les Corsaires ; mais sans ressentir dans le cœur d'aspirations passionnées, sans concevoir la moindre idée de révolte contre la tranquille monotonie de son existence. Il y a prisonniers et prisonniers. Les uns ont des fleurs sur la fenêtre de leur cellule, se mettent à leur aise, s'ingénient de mille manières à rendre agréable leur étroit réduit, mangent, boivent, et dorment dans une indifférence parfaite pour le monde qui commence au delà du mur cruel qui les enferme. D'autres, cramponnés sans cesse aux barreaux de leur fenêtre, contemplent sans relâche un lambeau lointain du ciel bleu, — de ce ciel merveilleux qui recouvre le monde de la liberté, — et se consument lentement au feu de leurs propres âmes.

George prenait la vie comme il la trouvait, et ne désirait nullement l'améliorer. Pour lui Graybride-sur-la-Wayverne était le monde entier. Il avait été à Londres et avait ressenti cette impression de délicieuse surprise, familière aux provinciaux, au milieu des rues pleines de gens affairés, de bruit, et de mouvement ; mais il n'avait pas tardé à découvrir que la grande métropole était une ville malpropre et mal famée, comparée à Graybridge-sur-la-Wayverne, où l'on pourrait, sans danger pour la propreté, prendre son repas sur le seuil des portes. Le jeune homme était plus que satisfait de son existence : elle lui plaisait. Il était heureux de penser qu'il allait être l'associé de son père, qu'il vivrait, qu'il se marierait, qu'il aurait des enfants, et qu'il mourrait enfin sous le toit familier où il était né. Il s'attachait facilement et pour

longtemps ; il aimait les choses connues depuis longues années, à cause de leur vieillesse et de l'habitude qu'il en avait ; la question de mérite ou de beauté ne venait qu'en second lieu.

Le 20 juillet 1852 fut un jour mémorable pour George Gilbert, et aussi pour la ville entière de Graybridge ; car ce jour-là un train de plaisir quittait Wareham pour Londres, emmenant les esprits aventureux, curieux de passer une semaine dans la grande métropole, à des prix très-modérés. George avait une semaine de congé qu'il devait passer avec un ancien camarade d'école, devenu auteur, qui habitait le Temple, mais qui prenait pension dans une famille, à Camberwell. Le jeune médecin quitta Graybridge dans la voiture du brasseur, à huit heures de cette matinée resplendissante, en compagnie de M Burdock et de sa sœur Sophronia, qui se rendaient à Londres pour voir une tante aristocratique, logée dans Baker Street. Les jeunes personnes avaient été confiées aux soins de George pendant la durée du voyage.

Les demoiselles et leur chevalier étaient d'une gaieté folle. Londres, lorsque vous êtes confiné entre l'hôpital Saint-Bartholomé et Seven Sisters Road, n'est assurément pas la ville la plus séduisante de l'univers ; mais lorsque vous venez de la province, avec une semaine de congé, cinq livres sterling et quelque menue monnaie en poche, Londres prend un tout autre aspect. George n'était pas enthousiaste ; mais il pensait à son congé avec un sentiment de plaisir tranquille, et appliquait, avec la complaisance la plus exemplaire, son attention à la conversation des filles du brasseur qui lui donnèrent force renseignements sur leur tante et sur les fêtes brillantes données par cette dame et ses connaissances. Mais si aimables que fussent les jeunes personnes, George vit avec plaisir le train arriver dans la gare d'Euston

Square et terminer sa surveillance. Il remit les demoiselles Burdock aux mains d'une dame corpulente et assez majestueuse qu'attendait une calèche attelée de deux chevaux. Cette dame le remercia avec un air de suprême condescendance du soin qu'il avait pris de ses nièces. Elle daigna même l'inviter à venir lui rendre visite, ce qui fit rougir Sophronia. Mais, malheureusement, Sophronia ne savait pas rougir avec grâce ; des taches rouges envahirent çà et là son visage, même à l'endroit où auraient dû se trouver les sourcils, et furent longtemps à disparaître. Si cette rougeur avait été celle de la beauté, si elle avait eu son éclat fugitif qui ne dure pas plus que l'éclair par un beau soir d'été, il est probable que George en eût compris la flatteuse signification. Mais il regarda l'émotion de la jeune personne au point de vue médical, et la prit pour un symptôme d'indigestion.

— Vous êtes bien bonne, madame, — dit-il. — Je vais demeurer à Camberwell ; et je ne crois pas que j'aie le temps de me rendre dans Baker Street.

La calèche s'éloigna. George prit son sac de nuit et se mit en quête d'un cab. Il héla un hansom, et tout en montant il sentit qu'il faisait une chose terrible, qui lui nuirait dans Graybridge, si, par malheur, on savait jamais qu'il s'était fait conduire dans un de ces véhicules déconsidérés. Il trouva que le cheval avait un air malpropre, comme celui d'un animal accoutumé à un travail nocturne et qui est indifférent de sa tenue pendant le jour. George n'avait pas l'habitude de monter dans les hansoms ; aussi, au lieu de se balancer un instant sur le marchepied pour donner ses ordres au cocher, il s'établit à l'aise à l'intérieur, et il tressaillit légèrement quand une voix rauque venant d'en haut et lui demandant : — « Où faut-il vous conduire, monsieur ? » lui fit penser

un instant qu'il était sujet à des accès de ventriloquie involontaire.

— Au Temple, cocher ; au Temple, dans Fleet Street, — dit poliment Gilbert.

Je n'ose pas dire combien George donna au cocher quand il s'arrêta au bas de Chancery Lane ; mais je crois qu'il paya pour cinq milles, à raison de huit pence le mille, plus quelque chose en dédommagement d'un embarras qui s'était rencontré dans Holborn ; cependant le cocher ne daigna pas le remercier.

George perdit beaucoup de temps à arpenter les galeries du Temple avant de trouver l'endroit qu'il cherchait, bien qu'il eût tiré une lettre froissée de la poche de son gilet, et qu'il la consultât chaque fois qu'il s'arrêtait.

Wareham n'est qu'à cent vingt milles de Londres ; aussi le train de plaisir, après s'être arrêté à toutes les stations de la ligne, était-il arrivé en gare à deux heures et demie. Il était alors de trois à quatre heures, le soleil étincelait sur le fleuve, et les dalles du Temple que Gilbert foulait aux pieds étaient brûlantes. Lui-même avait très-chaud, et il était presque à bout de force, quand il avisa enfin le nom qu'il cherchait peint en lettres blanches sur la plaque noire d'une porte :

4 ÉTAGE.

« M. ANDREW MORGAN ET M. SIGISMUND SMITH. »

Ce fut dans l'angle le plus sombre de la cour du Temple la plus obscure que George découvrit ce nom. Il monta un escalier très-sale, cognant le bas de son sac de nuit à chacun des degrés, jus-

qu'à ce qu'il eût atteint un palier situé à mi-chemin entre le troisième et le quatrième étage. Là il fut obligé de s'arrêter pour reprendre haleine, car il avait traîné son sac de voyage avec lui pendant ses pérégrinations à travers le Temple, au grand ébahissement des passants qui regardaient avec surprise un jeune homme bien mis portant son propre bagage, et lisant avec soin les listes des noms peints sur les maisons dans les cours et les passages de ce grave sanctuaire.

George s'arrêta pour reprendre haleine. À peine se fut-il arrêté qu'il tressaillit à l'aspect d'un jeune garçon fort sale qui se laissa glisser sur la rampe, depuis l'étage supérieur jusqu'au palier, où il se trouva nez à nez avec le jeune médecin. Le visage de l'enfant, évidemment très-jeune, onze ou douze ans au plus, était tout noir ; mais la présence de Gilbert ne le déconcerta pas ; il remonta l'escalier en courant et se mettait en travers de la rampe luisante dans l'intention évidente de recommencer sa glissade, quand une porte au-dessus s'ouvrit tout à coup et une voix s'écria :

— Tu sais où demeure M. Manders, l'artiste ?

— Oui, monsieur ; Waterloo Road, Montagne Terrace, n 2.

— Alors cours chez lui, et dis-lui le sujet de l'illustration du numéro prochain pour la Fiancée du Contrebandier. Un homme, le genou sur la poitrine d'un autre homme, tenant un couteau à la main. Te rappelleras-tu ?

— Oui, monsieur.

— Et apporte-moi les épreuves du chapitre cinquante-sept.

— Oui, monsieur.

La porte se referma et l'enfant dégringola les escaliers à toute vitesse. Mais la porte de l'étage supérieur se rouvrit et la même voix cria de nouveau :

— Dis à M. Manders que l'homme au couteau doit avoir des bottes à revers !

— Près-bien, monsieur ! — répondit l'enfant d'en bas.

George monta et frappa à la porte du quatrième étage. Cette porte était noire, et les noms de MM. Andrew Morgan et Sigismund Smith y étaient peints en lettres blanches comme sur la première porte.

Un jeune homme blême, orné d'une tache d'encre sur le bout du nez et de poignets de chemise tout maculés, ouvrit la porte.

— Sam !... George !... — s'écrièrent simultanément les deux jeunes gens.

Ils se serrèrent la main, avec effusion, comme disent les auteurs dramatiques français.

— Ce bon George !

— Cet excellent Sam ! mais tu t'appelles Sigismund, aujourd'hui ?

— Oui, Sigismund Smith. Cela sonne bien, n'est-ce pas ? Si le malheur veut qu'un homme s'appelle Smith, le moins qu'il puisse faire est d'effacer cette mauvaise impression par son prénom. Nul individu de quelque valeur, répondant au nom de Smith, ne consentira à signer Samuel. Mais entre, cher ami, et pose là ton sac de nuit. Débarrasse cette chaise de ces papiers... là, près de la fenêtre. N'aie pas peur de les abîmer, on ne saurait les froisser

plus qu'ils ne le sont. Si cela t'est égal de consacrer une heure à la lecture du Times, pendant que je termine ce chapitre de la Fiancée du Contrebandier, je pourrai après cela déposer la plume et être entièrement à tes ordres. Mais le gamin de l'imprimerie va revenir dans une demi-heure chercher cette fin de chapitre.

— Je ne souffle plus mot, — dit George respectueusement.

Le jeune homme au nez taché était un auteur, et George se sentait intimidé par la solennité de la vocation de son ami.

— Continue, mon bon Sam, je ne t'interromprai pas.

Il approcha sa chaise de la fenêtre ouverte et regarda au dehors la peinture des murailles qui s'écaillait sous les morsures du soleil de juillet.

02

Sigismund Smith était un auteur à sensation. Ces mots de raillerie amère « auteur à sensation » n'étaient pas encore inventés pour la terreur des romanciers, en l'an de grâce 1852 ; mais la chose existait néanmoins sous diverses formes, et on écrivait des romans émouvants comme M. Jourdain parlait en prose, sans le savoir. Sigismund était l'auteur d'une demi-douzaine de romans de haut goût, qui jouissaient d'une popularité extrême dans la classe qui veut sa littérature comme son tabac, c'est-à-dire très-forte. Jamais Sigismund ne s'était présenté dans son entier au public, il paraissait hebdomadairement dans les feuilles illustrées à un sou, et se départait rarement de cette habitude. À l'exception d'une seule fois où il se trouva, très-gras, très-écorné, et ne sen-

tant pas précisément la rose, sur les rayons d'un humble libraire et marchand de journaux, qui cumulait le commerce du tabac et de la pâtisserie avec celui de la littérature, Sigismund avait toujours ignoré ce que c'est que d'être relié. On lui payait bien ses élucubrations, et il était satisfait. Il avait une ambition : celle d'écrire un grand roman ; il rêvait sans cesse, en tous lieux, la nuit et le jour, au héros de ce magnum opus. En attendant il écrivait pour son public, public qui achète sa littérature de la même manière que son pudding, — par tranches d'un sou.

Il y avait peu de choses à voir dans la cour sur laquelle ouvrait la fenêtre ; aussi George se mit-il à examiner son ami, dont la plume rapide courait sans trêve ni relâche sur le papier, ce qui dénotait un style hardi à la façon de Dumas, plutôt qu'une composition soignée à l'exemple de Johnson ou d'Addisson. Sigismund ne s'arrêta qu'une seule fois pour reprendre haleine, mais il profita de ce répit pour porter des coups furieux à son faux col avec un couteau à papier taché d'encre qui se trouvait sur la table.

— Je me demande simplement si un homme se coupe la gorge de droite à gauche ou de gauche à droite, — dit Smith en réponse au regard effrayé de son ami. — Il est bon d'être naturel, aussi naturel qu'on peut l'être à raison d'une livre la page ; — la page de deux colonnes et de quatre-vingt-une lignes par colonne. Un homme doit se couper la gorge de gauche à droite ; s'il s'y prenait autrement, il se hacherait en morceaux.

— Alors il y a un suicide dans ton histoire, — dit George avec un regard d'effroi.

— Un suicide ! — s'écria Sigismund, — un suicide dans la Fiancée du Contrebandier ! Mais les suicides y fourmillent ! Il y a le duc de Port-Saint-Martin, qui se mure lui-même dans sa cave ; il y a Léonie de Pasdebasque, la danseuse, qui se jette par-dessus le bord de la nacelle de l'aérostat particulier du Comte César Maraschetti ; il y a Lilla, la jeune fille muette, — le public à un sou aime les jeunes filles muettes, — qui met le feu à ses propres vêtements pour échapper à… en un mot, il y en a des quantités, — dit Smith plongeant sa plume dans l'encre et lui faisant reprendre sa course furibonde sur le papier.

L'enfant revint avant que la dernière page fût achevée. Smith le retint cinq ou dix minutes environ, après quoi il roula le manuscrit encore humide et congédia l'émissaire de l'imprimeur.

— Maintenant, George, — dit-il, — nous pouvons causer.

Sigismund était le fils d'un avocat de Wareham, et les deux jeunes gens avaient été condisciples au Pensionnat classique et commercial de Wareham Road. Ils avaient été condisciples et s'étaient voués mutuellement une sincère amitié. Sigismund était censé faire son droit ; pendant la première année de son séjour au Temple, le jeune homme avait travaillé honnêtement et consciencieusement ; mais, trouvant que ses études légales ne produisaient rien que la confusion et l'ennui, Sigismund se fatigua d'attendre les causes qui ne venaient pas, et consacra ses loisirs à la culture de la littérature.

Il reconnut que la littérature était de beaucoup plus profitable que la jurisprudence ; aussi se consacra-t-il sans partage à ses œuvres que l'on peut voir, ornées d'illustrations dramatiques, aux devantures des plus humides libraires dans les rues les plus

noires et les plus tortueuses des grandes villes. Sigismund s'adonna sans partage à cette occupation séduisante et produisit plus de feuilles de cette denrée mystérieuse que les gens de lettres appellent copie, que n'importe quel auteur de l'époque.

Il me sera peut-être impossible de dire d'une façon satisfaisante la différence qu'il y avait entre Sigismund Smith tel qu'il apparaissait à ceux qui le connaissaient intimement et le Sigismund Smith des journaux illustrés.

Chez lui, Smith était un jeune homme très-doux, possesseur des yeux bleus les plus tranquilles qui aient jamais animé visage humain, et d'une chevelure bouclée assez abondante. C'était un jeune homme excessivement doux, incapable d'être sarcastique quand il l'aurait voulu, et qui n'eût ressenti que bien légèrement le trait acéré qu'on aurait pu lui lancer. Il était contraire à sa nature de se mettre en colère, de devenir sérieusement amoureux, ou de ressentir un désespoir quelconque. Peut-être fallait-il en chercher la raison dans la débauche de sentiments passionnés qu'il faisait dans ses journaux et qui le laissait au dépourvu pour la vie réelle ? Les gens qui avaient frémi à la lecture de ses romans et qui avaient voulu le voir, le quittaient le plus souvent avec un sentiment de désappointement extrême, sinon avec indignation. Ils s'étaient forgé un modèle auquel l'auteur de la Fiancée du Contrebandier et de Lilia l'abandonnée, devait ressembler. Mais Smith n'arrivait pas à la cheville de ce type populaire ; aussi les admirateurs les plus enthousiastes de ses romans le regardaient-ils comme un imposteur quand il leur était donné de le voir dans l'intimité.

Ce jeune homme était-il le héros byronien qu'ils avaient rêvé ? Était-ce là l'auteur du Colonel Montefiasco ou l'homme à la

marque ? Ils avaient imaginé un être superbe, moitié magicien, moitié brigand, visage pâle et regards étincelants, chevelure noire en désordre, le col blanc et nu, vêtu d'une longue tunique de velours noir et possesseur de mains blanches, aux doigts en fuseau, ornés à profusion de bagues rares et précieuses.

Puis les accessoires. Une chambre antique lambrissée en vieux chêne, bien entendu, — du chêne noir, fouillé par des sculptures grotesques et diaboliques, faisant saillie aux angles ; un globe de cristal sur un piédestal de porphyre ; un tableau mystérieux recouvert d'un voile noir, la mort immédiate étant le châtiment de ceux qui oseraient en soulever le moindre coin. Une cheminée de marbre noir, et des panoplies de pistolets et de cimeterres, d'épées et de yatagans, — surtout de yatagans, — brillant et flamboyant aux lueurs du foyer. Une légère excentricité dans le choix des commensaux du logis : un ours sous le canapé et un cobra di capella apprivoisé, roulé en spirale sur le tapis. Voilà ce que le public à un sou attendait de Sigismund Smith, et que trouvait-il ? Un jeune homme au visage taché d'encre, habitant une chambre malpropre dans le Temple, et entouré, en fait d'objets romanesques, d'une corbeille à papier, d'une litière de vieilles lettres et d'épreuves maculées, et d'une théière fêlée chauffant tout doucement sur son trépied.

C'était là le jeune homme qui dépeignait le luxe extravagant du logis de Montefiasco et la mystérieuse élégance du boudoir discrètement éclairé de Diana Firmiani. C'était là le jeune homme dont les œuvres contenaient plus de portes cachées, d'escaliers dérobés, de cadres tournant sur pivot, et de panneaux à coulisse que tous les vieux châteaux réunis de la Grande-Bretagne, et une étendue de souterrains suffisante pour établir un

chemin de fer de la frontière d'Écosse au cap Finistère. C'était là le jeune homme qui, dans un premier volume de poésie, — avait dit, en accents passionnés, à quelque jeune déesse de l'aristocratie, dont le nom était resté un mystère :

Lady Mable, pour foi, non, Lady May, pour toi,
Je n'entonnerai point un hymne de louanges.
Mais ma lyre par un silence plein d'effroi
Témoignera toujours des tortures étranges
De celui qui t'aimait, de celui qui te luit,
Luth brisé sous la main, et qui meurt dans la nuit.
Pendant que les grelots follement agités
Chantent sous les rayons du clair soleil, va, belle
De tes charmes autant que de tes faussetés,
Sûre de ne trouver nulle part un rebelle…
Mais crois que parmi ceux que tes yeux ont surpris
Un, du moins, te rendra mépris contre mépris !!!

— Maintenant, George, — dit Smith en repoussant un encrier malpropre et après avoir essuyé sa plume sur sa manche, — maintenant, George je suis tout entier aux devoirs de l'hospitalité. Tu dois avoir faim après ton voyage, mon bon vieux ! Qu'est-ce que veux-tu prendre ?

La chambre ne présentait pas le moindre vestige de buffet, et elle était d'ailleurs très-pauvre de meubles. La seule apparence de victuailles était représentée par une théière noire et fêlée sur son trépied et par un petit morceau de beurre sur une assiette placée sur la cheminée.

— Veux-tu prendre quelque chose ? — dit Sigismund. — Je n'ai pas grand'chose, vois-tu, parce que le temps me manque

pour m'occuper de ces détails. Que dirais-tu d'un peu de confiture et de pain ?

Il ouvrit le tiroir du bureau devant lequel il était assis et exhiba d'un air de triomphe un pot de confiture où trempait une cuiller.

— Rien de bon comme la confiture, le pain, et le thé froid, — dit-il. — Tu vas en goûter, n'est-ce pas, George ?... puis nous irons à Camberwell.

Gilbert refusa le pain et la confiture ; aussi Sigismund se prépara-t-il au départ.

— Morgan est allé dans le comté de Bukingham pour se livrer au plaisir de la pêche, — dit-il, — ce qui fait que je suis maître de la place. Je viens ici le matin, je travaille toute la journée, et le soir je retourne à la maison prendre le thé et une côtelette ou un beefsteack. En route, mon vieux.

Les jeunes gens sortirent sur le palier ; Sigismund ferma la porte noire et mit la clef dans sa poche. Ils descendirent les escaliers, traversèrent les cours du Temple, et se dirigèrent vers la sortie la plus voisine du pont de Blackfriars.

— Nous allons à pied, n'est-ce pas, George ? — demanda Smith.

— Certainement, on est mieux pour causer.

Ils causèrent beaucoup chemin faisant. Ils avaient une grande amitié l'un pour l'autre, et chacun d'eux avait une foule de choses à dire à l'autre ; mais George était loin d'égaler la loquacité de

son ami Sigismund. Ce jeune homme faisait couler sans cesse un torrent d'éloquence vraiment inépuisable.

— Ainsi ces gens de Camberwell te plaisent ? — dit George.

— Oh ! oui ; ils sont charmants ; sans façon, tu sais, sans morgue, et sans prétentions. Cependant, Sleaford est un gentleman ; il est avocat. Je ne sais pas au juste où est son étude, ni à quel tribunal il plaide lorsqu'il est à Londres ; mais je sais qu'il est avocat. Je crois qu'il va en tournée de temps en temps, car il lui arrive de s'absenter assez longtemps ; mais j'ignore quelle partie de la province il visite. Il n'est pas convenable de faire ces questions-là, tu sais, George ; aussi je m'abstiens. Je ne le crois pas riche, je veux dire que sa fortune n'est pas encore faite. Parfois il y a abondance d'argent, et alors il faut voir les dîners du dimanche… du saumon et des concombres, de la dinde et des pois verts comme s'ils ne coûtaient rien.

— Est-ce un bon garçon ?

— Oui, c'est un homme rond et franc, il a le verbe haut et les yeux noirs. Il est charmant avec moi. Mais il ne raffole pas des visiteurs. Il se montre rarement lorsque j'amène un ami. Il est possible que tu ne le voies pas du tout pendant ton séjour. Il s'enfermera dans sa chambre et ne te regardera seulement pas.

George se montra assez inquiet de cette perspective.

— Mais si ma présence chez lui déplaît à M. Sleaford, — commença-t-il, — peut-être vaudrait-il mieux…

— Elle ne lui déplaira pas, sois tranquille, — s'écria vivement Sigismund, — rien de pareil. L'autre jour, à déjeuner, j'ai dit à M Sleaford : « Je vais avoir la visite d'un de mes amis qui habite

le Midland ; c'est le plus honnête garçon du monde, et de plus c'est un joli garçon, » — ne rougis pas, George, tu aurais l'air d'un nigaud, — je demandai donc à M Sleaford si elle pouvait te donner une chambre et une demi-pension, — comme à moi, tu sais, — pendant une semaine environ. Elle regarda son mari, — elle est très-raide avec nous, mais elle a peur de nous, — et Sleaford répondit oui ; que mon ami pouvait venir et qu'il serait le bien venu tant qu'il ne serait pas gênant. Aussi ta chambre est-elle prête, George, et tu viens pour me voir : j'aurai des billets pour tous les théâtres de Londres et je t'offrirai tous les jours si cela te sourit un dîner français aux environs de Leicester Square ; et nous remplirons jusqu'aux bords la coupe du plaisir !

Il y a une longue traite du Temple à Camberwell ; mais les deux jeunes gens étaient bons marcheurs, et comme Sigismund parlait incessamment, il n'y eut pas de silences embarrassants dans la conversation. Ils parcoururent Walworth Road dans toute sa longueur et prirent à gauche quelque temps après avoir dépassé la barrière. Smith guida son ami à travers un dédale de rues étroites, bordées de jolies villas et de charmants cottages nichés sous les arbres, où l'on entendait incessamment le bruit des boîtes à lait mêlé aux cris des laitiers. Sigismund conduisit George à travers ces ermitages ombreux, le fit passer devant une église à l'aspect rébarbatif, puis sur les bords d'un canal jusqu'à un endroit où la campagne à cette époque était encore nue et stérile. Depuis, les chemins ont divisé cette localité en menus morceaux, et la maison de M. Sleaford a été vendue aux enchères sous la forme de matériaux de démolition ; mais par cette soirée d'été où Sigismund guidait son ami, l'endroit était désert et agreste, et il s'y élevait une maison haute, de méchant aspect, en-

fermée de toutes parts par un mur élevé, et qu'entourait une quantité de cottages éparpillés dans toutes les directions.

Arrêté devant une petite porte percée dans le mur de clôture, George put voir seulement que la maison était carrée, bâtie en briques, recouverte çà et là par des lierres languissants et jaunis, et éclairée par de longues fenêtres étroites très-obscurcies par la poussière et les immondices. Si agréable qu'en pût être le séjour, l'aspect n'en était pas engageant et George la compara mélancoliquement aux coquettes petites villas à murailles blanches qu'il avait vues sur la route, — séduisants petits châteaux dont le loyer ne coûte pas plus de trente-cinq livres par an ; à ces cottages gracieux, aux fenêtres étincelantes qui chatoyaient au soleil, aux plaques de cuivre éclatantes qui reluisaient comme des boucliers polis sur les portes fraîchement peintes en vert. Si Sleaford se rappelait que sa porte eut été jamais peinte, il devait être un des plus vieux habitants de cette région stérile du faubourg de Camberwell, et si Sleaford avait loué la maison à la condition de la réparer au fur et à mesure des besoins, il pouvait s'attendre à un effroyable mémoire de dilapidation à l'expiration de son bail. Tout ce qui pouvait être cassé dans la maison était cassé ; tout ce qui pouvait tomber en ruine faute d'entretien y était tombé depuis longtemps. Les briques n'étaient pas disjointes et la maison était debout, mais c'était tout ce qu'on pouvait dire du logis de l'avocat.

La sonnette était cassée et la poignée gisait inutile dans une sorte de réceptacle de cuivre terni. Il était donc oiseux de songer à employer ce moyen de s'annoncer ; mais Sigismund était habitué à cela. Il se baissa, approcha ses lèvres d'un trou percé dans la

porte au-dessous de la serrure, et fit entendre un sifflement prolongé.

— On sait ce que cela veut dire, — dit-il, — la sonnette est cassée depuis que j'habite ici, mais ils n'ont jamais rien fait réparer.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'ils pensent à s'en aller. Voilà deux ans et demi que je suis avec eux et depuis ce temps ils parlent de s'en aller. Sleaford a loué à bon marché et le propriétaire s'est refusé à rien faire réparer, aussi ils laissent tout dans l'état que tu vois. Sleaford parle de s'en aller en Australie un jour ou l'autre.

La porte du jardin s'ouvrit pendant que Smith parlait, et les deux jeunes gens entrèrent. Celui qui leur avait donné accès était un jeune garçon arrivé à cet âge où les enfants deviennent désagréables au possible. Il avait cessé d'être un enfant pur et simple, mais il n'osait pas encore s'intituler jeune homme. Repoussé par ses cadets qui le trouvaient trop arrogant et trop despote, qui le surprenaient émettant des théories étranges et hétérodoxes sur la question des billes, et manifestant un dédain suprême pour ceux d'entre eux à qui les dernières prophéties des oracles populaires du Bell's Life et du Sunday Times n'étaient pas familières, et dédaigné d'autre part par ses aînés qui lui offraient un sou pour acheter un croquet ou qui donnaient à entendre des choses blessantes lorsqu'il était tenté de prendre l'air en fumant un cigare, — le malencontreux garçon cherchait vainement sa place sur l'échelle sociale, et n'en trouvant pas, il devint misanthrope et se drapa dans son mépris comme dans un manteau. Le hargneux adolescent nourrissait une rancune particulière contre Sigismund. Le jeune auteur possédait cette position enviable qui

échappait aux désirs de l'ambitieux gamin. Il était homme ! Il pouvait fumer un cigare jusqu'au bout et cela sans devenir blême ou sans trébucher une ou deux fois pendant l'opération. Mais comme il savait peu profiter de ses avantages ! Il pouvait passer la nuit dehors sans que personne eût rien à lui dire. Il pouvait entrer dans une taverne à la mode et demander du bitter ou du gin, et avaler le breuvage sans faire la grimace ; il pouvait jeter son argent sur le comptoir et appeler la fille de salle « Mary ! » et cela sans courir le danger que sa mère passât juste à ce moment et, apercevant une silhouette familière à travers la porte entrebâillée, entrât, rouge et furieuse, pour l'entraîner en le tenant par le collet, au milieu des éclats de rire des spectateurs impitoyables. Non ; Sigismund était un homme. Il aurait pu se griser s'il avait voulu et courir Londres une partie de la nuit, sonnant chez tous les médecins, faisant retentir tous les marteaux, et enfin se faisant conduire au poste au petit jour, pour être réclamé quelque temps après par un ami, et voir son nom cité dans les feuilles hebdomadaires sous cette rubrique : « Encore un dandy en goguette. »

Oui, Horace Sleaford haïssait le pensionnaire de sa mère ; mais sa haine était mitigée par le dédain. Quel usage Smith faisait-il de ses précieux privilèges ? Aucun absolument. La gloire de la virilité était départie à un esprit vulgaire qui, possédant la liberté d'aller où bon lui semblait, n'avait jamais vu un combat de boxeurs, ou la dernière grande course d'Epsom ; et qui, à l'âge de vingt-quatre ans, mangeait du pain et de la confiture à la barbe du monde entier. Le jeune Horace ferma bruyamment la porte et donna un tour de clef. La règle de négligence souffrait une exception chez Sleaford : les serrures étaient tenues en très-bon état. Le dédaigneux garçon retira la clef de la serrure et l'emporta en la

tenant par son petit doigt. Il avait des poireaux aux mains, et les poireaux sont les stigmates de l'enfance. Les manches de sa jaquette étaient blanches et luisantes aux coudes et laissaient ses poignets exposés à toutes les intempéries. La conscience de sa jeunesse et le caractère étriqué du vêtement particulier à cette période indécise lui donnait un air agressif et hargneux qui s'harmonisait avec deux grands yeux noirs et une chevelure d'un noir bleuâtre en désordre. Il croyait toujours qu'on le regardait avec dédain et s'efforçait de répondre au dédain d'autrui par un dédain plus grand. Il toisa George à son entrée, mais il ne daigna pas lui parler. George avait six pieds : cela suffisait pour le lui rendre odieux.

— Tu vas bien, Horace ? — dit Smith d'un air gracieux.

— Et vous, jeune homme, — dit le gamin d'un air dédaigneux, — comment allez-vous ?

Horace marcha le premier et se dirigea vers la maison. On monta un perron conduisant à une porte vitrée. Autrefois, lorsque les vitres étaient claires et brillantes, que le treillis au-dessus était couvert de roses grimpantes et de clématites, c'était peut-être joli ; mais les clématites étaient desséchées et les roses luttaient contre les étreintes étouffantes des rameaux de convolvulus qui s'enroulaient comme des serpents autour des branches et qui détruisaient les pousses et les boutons sous leur pernicieux contact.

Le jeune Horace ferma violemment la porte de la maison, comme il avait fermé celle du jardin. Il se faisait une loi de faire toute chose avec fracas ; c'était une façon de manifester son mépris pour les hommes.

— Maman est dans la cuisine, — dit-il, — les enfants sont dans les champs à enlever un cerf-volant, et Izzie est dans le jardin.

— Ton père est-il là ? — demanda Sigismund.

— Non, il n'y est pas, grand homme ; vous le savez bien. Quand l'avez-vous trouvé ici à cette heure de la journée ?

— Le thé est-il prêt ?

— Non, et il ne le sera pas avant une demi-heure, — répondit victorieusement le jeune drôle ; — de sorte que si vous ou votre ami avez faim vous ferez bien de prendre un peu de confiture et de pain. Il y en a un pot là-haut, dans votre tiroir. Je n'en ai pas pris et je ne l'aurais pas vu si je n'étais pas monté chercher une plume de fer, de sorte que si vous avez fait une remarque sur l'étiquette et que vous trouviez que c'est diminué, ce n'est pas moi. Le thé ne sera pas prêt avant une demi-heure, parce que la cheminée de la cuisine a fumé, et on ne peut pas faire cuire les côtelettes avant que le feu marche bien. De plus la bouillotte n'est pas encore sur le feu et la bonne est partie chercher un pain de fantaisie… de toute façon il faut que vous attendiez.

— N'importe, — dit Sigismund. — entrons au jardin, George ; je te présenterai à M Sleaford.

— Alors je ne vais pas avec vous, — dit le jeune garçon. — Je ne me soucie pas du bavardage des filles. Dites-moi, M. Gilbert, vous qui êtes du Midland, vous devez être au courant des choses. Combien tenez-vous contre moi pour la jument baie de M. Tomlinson, Vinaigrette, qui courra au steeple-chase de Conventford ?

Malheureusement Gilbert était d'une ignorance déplorable sur les mérites ou les côtés faibles de Vinaigrette.

— Je vais vous dire alors ce que je tiens contre vous, — dit Horace, — Je tiens quinze contre deux contre elle, et c'est un de moins que la dernière cote de Manchester.

George hocha la tête.

— Les courses sont plus inintelligibles pour moi que le Grec, Master Sleaford, — dit-il.

Le mot « Master » échauffa la bile du gamin.

— Votre ami ne me semble pas avoir beaucoup d'expérience, — dit-il à Sigismund. — Je pense que nous pourrons lui enseigner pas mal de choses avant qu'il ne reparte pour le Midland, hein, Samuel ?

Horace avait découvert le fatal prénom de Samuel sur la couverture d'un vieux livre d'heures appartenant à Smith, et il le tenait en réserve, comme une sorte de trait empoisonné, toujours prêt à le lancer à son ennemi.

— Nous lui apprendrons un peu ce que c'est que la vie, n'est-ce pas, Samuel ? — répéta-t-il. — Ah ! ah ! ah !

Mais sa gaieté fut soudainement interrompue. Une porte du vestibule sombre s'ouvrit tout à coup, et un visage de femme, d'aspect anguleux et acariâtre, se montra par l'ouverture, et une voix perçante s'écria :

— Ne t'ai-je pas dit que j'avais encore besoin de deux sous de lait, mauvais drôle ? Tu es bien comme les autres, va ! Il faut que je me rende esclave sans qu'aucun de vous daigne lever seulement le doigt pour m'aider !

Le jeune Horace disparut là-dessus tout en grognant, et Sigismund ouvrit une porte conduisant au parloir.

Cette pièce était vaste, mais pauvrement meublée et très malpropre. On y voyait les traces laissées par cinq ou six locataires successifs, et on devinait que les habitants actuels se faisaient une loi de ne jamais rien ranger. Une boîte à ouvrage était sur la table et présentait un chaos de cordonnets enchevêtrés, de bobines, et de fils multicolores assez semblables à du vermicelle. Il y avait un vieux pupitre recouvert d'une étoffe verte poudreuse et orné de cuivres démantibulés qui s'accrochaient aux vêtements et écorchaient les mains quand on le changeait de place. Il était ouvert comme la boîte à ouvrage et était rempli de papiers que le vent avait disséminés sur la table et sur le parquet. Sur une petite table boiteuse près de la fenêtre, il y avait une boîte à couleurs en mauvais état, un pot à gomme d'où sortait une collection de pinceaux, une demi-douzaine de scènes et portraits dramatiques de Skelt perdus sous des fragments de clinquant, des morceaux de satin multicolores, et des petits paquets soigneusement ficelés de pointillés d'or et d'argent que le profane aurait pu prendre pour des poudres. Il y avait quelques livres déguenillés sur un rayon près de la cheminée ; deux ou trois sortes d'encriers sur la tablette ; un petit théâtre de bois avec sa scène en plan incliné et ses lampes en étain, dans un angle, sur le parquet ; une ligne à pêcher et ses accessoires dans un autre, et, à travers tout cela un déluge de cahiers, de crayons à ardoise, et de grammaires Latines déchirées dont une moitié de couverture pendait encore grâce au fil solide qui l'avait recousue. Tous les objets qui meublaient cette chambre avaient mauvais air et étaient plus ou moins cassés ; aucun n'était propre et sur tous les enfants avaient laissé des traces indélébiles.

Le système de Sleaford avait du bon : « Quand vous avez des garçons, criez au pillage ; fermez votre bourse au peintre et au charpentier, au plombier et au vitrier, au marchand de meubles et au jardinier ; laissez brisé ce qui est brisé, les réparations sont peine perdue, argent prodigué. Achetez si vous voulez une boîte d'outils de charpentier et qu'ils raccommodent eux-mêmes ce qu'ils auront brisé, et si vous ne faites pas trop attention à un doigt enlevé par-ci, par-là, il n'est pas douteux qu'ils ne se rendent utiles en fin de compte. »

Sleaford avait une fille et quatre fils, et les quatre fils étaient quatre garnements. Lorsqu'on savait cela on cessait de s'étonner de l'état du mobilier et de la dévastation de la maison. Les rideaux de perse des fenêtres avaient été arrachés par Tom pour lui servir à se draper lorsqu'il faisait le fantôme dans une charade, ou par Jack lorsqu'il lui fallait une voile pour attacher à sa ligne plantée au beau milieu du canapé. Les fauteuils avaient servi de billot pour représenter maintes fois Anne de Boleyn ou Marie-Antoinette pendant les longues soirées d'hiver où Horace décapitait les coussins du canapé au moyen du tisonnier tout souillé de cendres, pendant que Tom et Jack montaient la garde sur l'échafaud en contenant la populace — représentée par un personnage unique — au moyen de leurs hallebardes dont la pelle et les pincettes faisaient l'office. Les tapis décloués avaient maintes fois joué leur rôle d'océan furieux ; le fauteuil s'était brisé contre l'angle du buffet, renversant quelques verres à liqueur, et tout l'équipage avait été retiré des épaves du naufrage du canapé au moyen de soufflets, de bourrades, et des malédictions des puissances supérieure qui survenaient au milieu de l'océan en fureur au mépris des unités. Sleaford avait une chambre particulière au premier étage, une chambre de Barbe-Bleue où les gamins ne pé-

nétraient jamais, car l'avocat avait soin d'en fermer la porte à double tour chaque fois qu'il sortait, obligeant ainsi ses fils à respecter son appartement. De temps en temps, ceux-ci regardaient par le trou de la serrure pour voir si la chambre défendue renfermait quelque chose de mystérieux ; mais comme ils n'apercevaient rien qu'un fauteuil noirâtre et un bureau couvert d'un amoncellement de paperasses, leur curiosité se calma peu à peu et ils cessèrent de s'inquiéter au sujet de l'appartement qu'ils désignaient toujours sous le nom de « la chambre de papa. »

03

Le jardin situé derrière la maison était un espace carré orné de beaux poiriers ombrageant une pelouse négligée. Une épaisse haie de noisetiers couvrait le mur sur la longueur d'un des côtés, et de toutes parts l'œil ne rencontrait que des rosiers et des églantiers odorants, des pommiers en espaliers et des framboisiers touffus, tous parfaitement vierges des soins du sécateur du jardinier. Çà et là cependant on pouvait découvrir quelque arbuste infortuné qui avait été haché et mutilé par une opération fantaisiste des jeunes Sleaford.

C'était un jardin à l'ancienne mode et qui avait été évidemment parfaitement entretenu autrefois, car de charmantes fleurs surgissaient au milieu des herbes à chaque nouvelle saison, comme si la négligence et les mauvais traitements eussent été impuissants à les chasser du sol familier qu'elles aimaient. C'est ainsi que de rares orchidées sortaient du milieu des plates-bandes envahies par le mouron, et que des muguets apparais-

saient au milieu des mousses, dans un angle retiré, au-dessous du réservoir. Il y avait des vignes dont les raisins n'avaient jamais mûri depuis l'installation de Sleaford, mais qui étalaient encore un verdoyant écran sur la façade de la maison, accrochant leurs vrilles aux volets à moitié démolis qui pourrissaient lentement sur leurs pivots rouillés. Il y avait des plates-bandes de fraisiers, et à l'une des extrémités une tonnelle sous laquelle les garçons jouaient avec des cartes graisseuses et écornées pendant les longues soirées d'été. Sous les noisetiers, preuve évidente de la présence des garçons, il y avait des clapiers. Cet enclos était une retraite bizarre, malpropre, et charmante, où l'odeur des étables lointaines se mêlait faiblement au parfum des roses. C'était dans ce jardin négligé qu'Isabel Sleaford passait la majeure partie de sa vie oisive et inutile.

Elle était assise dans un fauteuil de jardin, à l'abri d'un des poiriers, lorsque Sigismund et son ami s'approchèrent d'elle. Elle était accroupie dans ce fauteuil, un livre ouvert sur les genoux, le menton supporté par la paume de la main, tellement absorbée par sa lecture qu'elle ne leva même pas les yeux quand les jeunes gens furent à deux pas d'elle. Elle était vêtue d'une robe de mousseline, très-froissée et d'une blancheur douteuse, et elle avait autour du cou un ruban de velours noir. Ses cheveux, presque aussi noirs que ceux de son frère, étaient noués négligemment, et une longue mèche emmêlée tombait sur son col d'une blancheur mate, — la blancheur de l'ivoire.

— J'aurais voulu que ce fût le Colonel Montefiasco, — dit Smith en montrant le livre que lisait la jeune fille. — J'aurais été flatté de voir une jeune personne intéressée à ce point par la lec-

ture d'un de mes livres, qu'elle ne daignât pas même lever la tête lorsqu'il y a un gentleman qui désire lui être présenté.

M Sleaford ferma son livre et se leva, touchée de ce reproche ; mais elle tint le doigt entre les pages, dans l'intention évidente de reprendre sa lecture à la première occasion. Elle n'attendit pas que George lui fût cérémonieusement présenté, mais elle lui tendit la main en l'accueillant d'un sourire.

— Vous êtes M. Gilbert, — dit-elle, — Sigismund nous a parlé de vous toute la semaine. Maman a préparé votre chambre et je crois que le thé ne tardera pas. Il aura quelques côtelettes en l'honneur de votre ami, Sigismund ; maman m'a dit de vous le dire.

Puis elle regarda son livre comme pour dire que son discours était fini et qu'elle désirait reprendre sa lecture.

— Qu'est-ce que c'est, Izzie ? — demanda Sigismund comprenant son regard.

— Algerman Mountfort.

— Je le pensais. Toujours ses livres !

Les joues pâtes de M Sleaford se couvrirent d'une rougeur fugitive.

— C'est si joli ! — dit-elle.

— Dangereuse beauté, j'en ai peur, Isabel, — dit gravement le jeune homme ; — bonbons séduisants qui contiennent de l'opium. Ces livres vous rendent-ils heureuse, dites, Isabel ?

— Non, ils me rendent malheureuse, mais… — elle hésita un peu, — mais j'aime cette souffrance-là. Je la préfère au bonheur monotone de la vie terre à terre.

George regarda avec surprise le visage animé de la jeune personne qui s'éclaira en un moment et devint rayonnant comme un transparent, qui semble une peinture confuse jusqu'au moment où l'on place une lampe derrière. Le jeune médecin se borna à regarder d'un air surpris la fille de Sleaford, car il ne comprenait pas un traître mot de la conversation. Il ne pouvait que regarder ce pâle visage sur lequel tremblaient et passaient de faibles rougeurs semblables aux reflets rosés de l'horizon au coucher du soleil. George vit qu'Isabel avait de grands yeux noirs, comme son frère, mais d'une expression toute différente, car ils étaient doux et rêveurs, très-couverts, et ne s'éclairant que faiblement dans les profondeurs des pupilles très-larges. D'un naturel très-tranquille et peu causeur, George eut tout le loisir d'étudier le visage de la jeune fille pendant qu'elle causait avec le pensionnaire de sa mère, avec lequel elle paraissait être en relations cordiales, presque fraternelles. George n'était pas un enthousiaste et il contemplait M Sleaford sans plus d'émotion que s'il eût regardé une belle statue dans un musée. Il vit que ses traits étaient petits et délicats, qu'elle avait le visage pâle, et que ses grands yeux noirs suffisaient pour lui donner une sorte de beauté étrange et mélancolique, qui devenait gracieuse et affable lorsqu'elle souriait.

George ne vit pas toutes les particularités de la beauté d'Isabel parce qu'il était simplement un excellent garçon doué d'une intelligence des plus ordinaires et que la beauté d'Isabel était essentiellement poétique et ne pouvait être comprise que par un poète.

Mais il se dit vaguement qu'elle était de celles qu'on trouve jolies, et il se demanda pourquoi ses yeux prenaient la couleur de l'or bruni lorsque la lumière les éclairait en plein, et la teinte la plus foncée lorsqu'ils étaient ombragés par leurs cils noirs.

George fut moins impressionné par la beauté de M Sleaford que par la différence qui existait entre elle et toutes les femmes qu'il avait vues jusque-là. Je pense qu'en cela reposait le charme principal de la jeune fille, charme qui méritait de lui attirer les hommages d'un roi. Elle ne ressemblait à personne. La beauté qui lui était propre n'était pas l'apanage de cent autres jolies filles. La voir une fois suffisait pour se la rappeler toujours, si jamais vous rencontriez visage humain qui vous rappelât le sien.

Àla prière de Sigismund, elle ferma le livre tout à fait et accompagna les deux jeunes gens pour faire à George les honneurs du jardin. Mais elle emporta tendrement sous son bras le volume éraillé, et parfois elle tombait dans un silence rêveur comme si quelque mystérieuse faculté de seconde vue lui eût permis de lire les pages cachées.

Sur ces entrefaites Horace arriva en courant et invita les promeneurs à se rendre à la maison, où le thé les attendait.

— Les enfants prennent le leur à la cuisine, — dit-il. — et les grandes personnes dans le parloir.

Trois petits garçons survinrent comme il disait ces paroles, et l'un après l'autre tendirent une patte sale à Gilbert. Ils avaient enlevé un cerf-volant, avaient pêché dans le canal, et avaient aidé à charger du foin dans quelque prairie des environs ; ils étaient défaits et poudreux, et exhalaient fortement l'odeur des plaisirs agrestes. Tous trois ressemblaient à leur frère ; et George, en re-

gardant autour de lui, vit huit des plus noires prunelles qu'il eût jamais vues, mais aucune ne ressemblait à celles d'Isabel. Ces jeunes garçons n'étaient pas du même lit que M Sleaford. La première femme de Sleaford était morte après trois années de mariage, et le seul souvenir qu'Isabel eût gardé de sa mère était l'ombre indécise de ses traits charmants et mélancoliques ; ombre éphémère qui venait visiter parfois le sommeil de l'orpheline.

Une vieille domestique qui, il y avait bien longtemps de cela, était venue voir les Sleaford, avait dit à Isabel que sa mère était morte d'un grand chagrin. L'enfant avait demandé quel était ce grand chagrin, mais la vieille femme avait hoché la tête en disant : « Il vaut mieux que vous l'ignoriez, mon pauvre agneau : il vaut mieux que vous l'ignoriez toujours. »

Dans le grand salon il y avait un portrait au crayon de la première M Sleaford ; un portrait, tout maculé par les mouches, qui représentait une jeune femme ayant les traits d'Isabel, vêtue d'une robe à taille courte, les manches ballonnées. C'était tout ce que M Sleaford savait de sa mère.

La seconde M Sleaford était une petite femme acariâtre, elle avait les cheveux blond filasse, les yeux gris et perçants ; c'était une petite femme bien intentionnée qui rendait malheureux tous ceux qui l'entouraient, et qui travaillait sans relâche du matin au soir sans jamais pouvoir terminer la tâche qu'elle entreprenait. Les Sleaford avaient une servante, employée à toutes fins, qu'on appelait la fille ; mais cette jeune personne sortait rarement de la pénombre de la cuisine où l'on entendait sans cesse le bruit des robinets ouverts et le cliquetis de la vaisselle, excepté lorsqu'elle venait enlaidir les groseilliers au moyen de serviettes et de tor-

chons qu'elle étalait au soleil pour les sécher. Un esprit ignorant eût pensé que les Sleaford auraient parfaitement pu se passer d'une domestique, car M Sleaford semblait faire toute la cuisine et la plus grande partie du ménage, pendant qu'Isabel et ses frères étaient chargés à tour de rôle de faire les commissions et d'ouvrir la porte du jardin.

Le grand parloir était un palais en comparaison du petit ; car M Sleaford chassait ses enfants par une distribution de taloches quand ils s'avisaient d'y transporter les accessoires artistiques qu'elle appelait leur bric-à-brac. Les déprédations de l'engeance enfantine étaient en conséquence moins visibles dans cette pièce. M Sleaford avait fait toilette pour faire honneur à son nouveau pensionnaire, et son visage luisait grâce à l'application récente de savon à la guimauve. George vit immédiatement que c'était une petite femme très-vulgaire, et que les avantages intellectuels qui pourraient se manifester chez les enfants leur viendraient du père. Il ressentait un profond respect pour cette spécialité de la profession légale, et il se demandait comment un avocat avait pu épouser une femme comme M Sleaford, et comment il pouvait vivre dans le désordre particulier aux maisons dont la maîtresse fait les fonctions de cuisinière et dont les enfants vont aux commissions.

Après le thé les deux jeunes gens se promenèrent dans les allées du jardin envahies par les herbes, pendant qu'Isabel s'asseyait sous son poirier favori, lisant le volume qu'elle avait fermé avec tant de peine. Sigismund et son ami se promenèrent de long en large, fumant des cigares et parlant de ce qu'ils appelaient le bon vieux temps. Ce temps-là n'avait pourtant que cinq ou six ans de date, bien que les jeunes gens en parlassent comme s'ils

avaient la barbe grise et qu'ils eussent à jeter un regard rétrospectif sur une existence d'un demi-siècle et à s'étonner des folies de leur jeunesse.

Isabel continuait de lire ; le jour baissait insensiblement, l'horizon s'empourprait derrière les poiriers à l'ouest du jardin, et la pâle étoile du soir scintillait au bout de l'une des allées. Elle continuait de lire avec avidité, sans prendre le temps de respirer, à mesure que diminuait la lumière ; car sa belle-mère allait peut-être l'appeler pour lui donner une jaquette déchirée à raccommoder ou un monceau de bas troués à ravauder. Adieu la lecture alors, impossible de parcourir une seule ligne de l'attrayant récit, de cette prose divine, cadencée comme la poésie, de cette harmonie tendre et mélancolique qui poursuit le lecteur longtemps après qu'il a fermé le livre, et qui rend si insupportable la monotonie de l'existence.

Isabel n'avait pas encore dix-huit ans. Elle avait appris les éléments de toutes choses à un pensionnat d'Albany Road ; pensionnat bien aristocratique dans l'opinion des natifs de Camberwell. Elle savait un peu d'italien, assez de français pour lire des romans qu'elle aurait dû ne pas ouvrir, et juste assez d'histoire pour retenir les friandises des pages des historiens : — les noms des Marie Stuart, des Jeanne d'Arc, des Anne de Boleyn, du Masque de fer, et de M de la Vallière, — les Marie-Antoinette et les Charlotte Corday, les infortunés Kœnigsmark et les infâmes Borgia, toutes les histoires horribles et romanesques éparpillées à travers le dénombrement ennuyeux des Grandes Chartes et des Bills de Réforme, des Tiers-État et des Lits de Justice. Elle touchait un peu du piano, chantait un peu, peignait, d'après nature, des fleurs sur des feuilles de carton Bristol, ce qui ne veut pas

dire qu'elle les représentait semblables à la nature, car il arrivait que les cobéas ressemblaient assez à des ronds découpés dans de la mousseline bleue, et un myope aurait pu prendre les fuchsias pour des crevettes rouges.

M Sleaford avait reçu cette éducation incomplète et inutile qui est l'ambition des classes moyennes sans fortune. Elle quitta le pensionnat d'Albany Road à seize ans, et se mit en devoir de parfaire son éducation au moyen du cabinet de lecture le plus voisin. Elle ne perdit pas son temps à lire les œuvres modestes ou inconnues, mais elle se jeta sans hésiter sur les plus belles fleurs du jardin de la fiction, lut et relut sans cesse ses romans favoris et en copia des extraits de son choix sur des petits carnets à un sou, employés le plus souvent à noter les dépenses faites à la boucherie ou chez l'épicier. Elle savait par cœur des pages entières de ses auteurs favoris et en récitait parfois de longs passages romanesques à Sigismund dans le demi-jour des longues soirées d'été.

J'ai honte de dire que ce jeune homme, reprenant le lendemain la suite du Colonel Montefiasco, mettait des paraphrases de Bulwer, de Dickens, ou de Thackeray dans la bouche de ce gentleman et gratifiait cet héroïque scélérat de la gaieté d'un John Brodie, de la philosophie d'un Zanoni, ou des sarcasmes mordants d'un Lord Steyne. Peut-être n'exista-t-il jamais entre deux êtres une différence plus sensible que celle qu'il y avait entre Isabel et le pensionnaire de sa mère. Sigismund écrivait des histoires romanesques à la douzaine, mais il était aussi prosaïque que le plus vulgaire marchand de bœufs conduisant des animaux au marché. Il vendait son imagination ; Isabel se nourrissait de la sienne. Pour lui, le roman était une chose qu'on façonnait à la forme la plus propre à satisfaire le goût du public. Il donnait à ses héros la

forme demandée sur la place aussi tranquillement que le marchand de beurre donne à sa marchandise la forme d'un cygne nu d'une couronne selon les désirs de ses pratiques. Mais les héros de la pauvre Isabel étaient d'impalpables tyrans qui la gouvernaient à leur gré. Elle désirait que son existence ressemblât à ses livres ; elle aurait voulu être une héroïne, — malheureuse peut-être et mourant à la fleur de l'âge. Elle avait un goût prononcé pour une fin précoce, par une maladie de poitrine, avec les pommettes rouges, et un éclat étrange dans le regard. Chaque fois qu'elle avait un petit rhume, elle s'imaginait que la phthisie venait, et elle commençait à étudier ses poses et à prendre une allure de douce mélancolie avec ses frères, en leur disant à l'oreille, l'un après l'autre, qu'elle n'en avait plus pour longtemps à rester avec eux. Ils ne devinaient généralement pas le sens de ses paroles et lui demandaient si elle allait partir comme gouvernante. Si elle prenait la peine de leur expliquer la triste vérité, ils vulgarisaient aussitôt le côté poétique de la situation en s'écriant : « La bonne histoire ! Qu'est-ce qui a mangé du plum-pudding hier soir à dîner et qui en a redemandé ? Voilà la maladie que tu as, Izzie ; deux tournées de pudding au dîner et d'innombrables tartines beurrées au déjeuner ! »

Ce n'est pas ainsi que lui parlaient les amis de Florence Dombey. Ce n'est pas ainsi que le petit Paul eût parlé à sa sœur ; mais aussi comment supporter ces grands garçons crevant de santé, après avoir lu l'histoire du petit Paul ?

L'existence de la pauvre Isabel était absolument vulgaire et terre à terre. Impossible d'en tirer la plus petite goutte de romanesque si fort qu'on la pressât.

Son père n'était ni un Dombey, ni un Augustin Caxton, ni même un Rawdon Crawley. C'était un homme fort, aux épaules larges, bien portant, aimant la bonne chère, et buvant ses trois bouteilles d'eau-de-vie par semaine. Il aimait suffisamment ses enfants, mais il ne les emmenait jamais avec lui et les voyait fort peu à la maison. Impossible d'en rien tirer de romanesque. Isabel n'eût pas été fâchée qu'il l'eut maltraitée ! elle aurait eu un chagrin et ç'aurait été au moins quelque chose. S'il s'était mis dans un accès de rage et qu'il l'eût jetée du haut en bas de l'escalier, elle aurait pu courir se précipiter dans le canal. Mais, hélas ! il n'y avait pas de Capitaine Cuttle chez lequel elle pût se réfugier ; pas de noble Walter qui revînt la voir et dont l'ombre tremblât sur la muraille à la lumière du foyer ! Hélas ! hélas ! elle regardait au nord et au sud, à l'est et à l'ouest, et le ciel restait noir ; aussi retournait-elle à son opium intellectuel et rêvait-elle des rêves. Les petits griefs ne lui manquaient pas, tels que le raccommodage des trous aux vêtements de ses frères, ou la commission d'aller chercher du beurre dans Walworth Road : mais elle faisait volontiers ces choses une fois arrachée à ses livres chéris, car elle emportait son monde idéal avec elle, soignait Byron en délire à Missolonghi, ou veillait au lit de mort de Napoléon, pendant que le boutiquier jetait le beurre dans le plateau, et que le vulgaire la coudoyait devant le comptoir graisseux.

S'il s'était trouvé quelqu'un qui eût accaparé cette enfant abandonnée et qui eût entrepris son éducation, Dieu sait ce qu'on en aurait pu faire ; mais le doigt ami montrant le bon chemin dans la forêt intellectuelle lui manquait, et Isabel errait au gré de sa fantaisie, dressant un piédestal à une idole quelconque, puis la remplaçant par une autre ; vivant aussi isolée que si elle eût habité un aérostat suspendu éternellement dans les airs, et ne se mê-

lant jamais sérieusement aux joies et aux chagrins vulgaires des gens qui l'entouraient.

George et Sigismund parlèrent de M Sleaford quand ils furent fatigués de repasser les souvenirs de leur existence d'écoliers dans le Midland.

— Tu ne m'avais pas dit que M. Sleaford avait une fille, — dit George.

— Vraiment ?

— Non. Sais-tu qu'elle est très-jolie ?

— Elle est splendide, — répondit Sigismund avec enthousiasme, — elle est ravissante. Je la prends pour le type de toutes mes héroïnes sombres, — les bonnes, bien entendu. As-tu remarqué les yeux d'Isabel ; ils ont une nuance orangée quand on les regarde au soleil. Balzac a écrit une nouvelle qui s'appelle la Fille aux yeux d'or. Avant d'avoir vu Isabel Sleaford j'ignorais ce que c'est que des yeux d'or.

— Tu me parais au mieux avec elle ?

— Oui, nous sommes comme le frère et la sœur. Elle m'aide parfois dans mes travaux, c'est-à-dire qu'elle me suggère des idées dont je profite. Mais elle est romanesque au possible. Elle lit trop de romans.

— Trop de romans ?

— Oui. Ne crois pas que je veuille dire du mal des romans. Un roman est une chose excellente après une longue journée de travail, après une lutte pénible avec les réalités de la vie, après une course sur les terrains en friche de l'expérience, après un combat

sérieux sur l'arène universelle. Qu'après cela on lise Ernest Maltravers, ou Eugène Aram, ou la Fiancée de Lammermoor, la douce fiction berce l'âme et lui donne le repos, comme la chanson de la nourrice endort l'enfant au berceau. Jamais homme ou femme de sens ne s'est gâté par la lecture des romans. Les romans ne sont dangereux que pour ces pauvres filles oisives, qui ne lisent que cela, et qui s'imaginent que leur existence doit être la paraphrase de leurs livres favoris. Ces jeunes filles-là ne daigneraient pas regarder un employé du gouvernement ayant trois cents livres d'appointements et des chances d'avancement, — dit Smith en montrant Isabel. — Elle attend une créature mélancolique sur l'âme de laquelle pèse un crime.

Ils traversèrent la pelouse et se dirigèrent vers le poirier sous lequel Isabel était assise. La nuit venait et son pâle visage et ses yeux noirs avaient une expression mystérieuse à cette heure crépusculaire. George pensait qu'elle avait tout ce qu'il fallait pour être une héroïne de roman et se sentit singulièrement gauche et vulgaire en se trouvant devant elle. Ses bras et ses jambes l'embarrassaient et il ne savait qu'en faire.

Si je m'appesantis si longtemps sur les trois personnages réunis dans ce jardin négligé de la banlieue, pendant cette journée du 20 juillet 1852, c'est qu'ils sont encore au seuil de la vie et que l'avenir s'ouvre devant eux comme la vaste scène d'un théâtre ; mais le rideau est encore baissé, et au delà tout n'est plus que mystère. Chacune de ces trois têtes folles avait des idées sur ce grand mystère. Isabel pensait qu'elle ferait la rencontre d'un duc quelconque dans Walworth Road : le duc conduirait son phaéton, et elle-même serait coiffée de son chapeau le plus frais et n'irait pas chercher du beurre ; puis le jeune patricien demeu-

rerait stupéfait à sa vue, il se rendrait immédiatement chez son père et lui demanderait officiellement sa main, et elle l'épouserait et ne porterait plus, à partir de ce moment, que des robes de velours et une couronne de diamants, comme Édith Dombey dans le grand tableau de M. Hablot Browne. Les rêves du bon George n'évoquaient pas une destinée aussi romanesque. Il pensait qu'il épouserait quelque jolie fille, que sa clientèle s'accroîtrait, qu'un jour peut-être il ferait une cure merveilleuse dont on parlerait dans la Lancette, et qu'enfin il vivrait et mourrait respecté, comme son grand-père et son père avaient fait avant lui, dans la bonne vieille maison couverte en tuiles et aux pignons de chêne peints en noir. Sigismund n'avait, lui, qu'un seul idéal : la publication d'une œuvre magistrale dont les revues parleraient et qui aurait un succès retentissant. Il se contentait volontiers d'une vie tranquille pour lui-même, car, par procuration, il lui arrivait plus d'aventures que l'esprit humain n'en peut concevoir. Il revenait le soir à Camberwell et mangeait une demi-livre de rumpsteak arrosé de trois ou quatre tasses de thé léger, puis il se promenait dans le jardin en compagnie des enfants. Les jeunes gens de son âge, qui voyaient l'existence qu'il menait, se moquaient de lui et l'appelaient casanier. Casanier, vraiment ! Est-ce être casanier que de descendre du toit d'un édifice au moyen d'une corde mince, et, arrivé au bout, de se trouver encore à soixante-dix pieds du sol ? Est-ce être casanier que de se trouver à bord d'un vaisseau incendié en plein océan Atlantique, et de sauver l'équipage entier sur un fragile radeau, pendant qu'une charmante passagère est attachée à votre ceinture au moyen de sa soyeuse chevelure ? Est-ce être casanier que de descendre dans des souterrains armé d'une lanterne sourde et suivi d'une demi-douzaine de limiers, en quête d'un meurtrier ? C'était là ce que Sigismund faisait tout le jour et

tous les jours, — sur le papier, — et lorsque sa tâche était achevée, il s'estimait heureux de se balancer dans un fauteuil au jardin, en fumant son cigare, pendant que l'enthousiaste Isabel lui parlait de Byron, de Shelley, et de Napoléon ; car les deux poètes et le héros étaient ses trois idoles, et les larmes lui venaient aux yeux quand elle parlait de la triste soirée après la bataille de Waterloo ou de la journée de Mîssolonghi, absolument comme si elle avait connu et aimé ces grands hommes.

Pendant ce temps les fenêtres de la maison s'illuminèrent ; M Sleaford ouvrit la fenêtre du petit parloir et appela les jeunes gens pour le souper. On gardait les vieilles habitudes à Camberwell et le souper était le repas le plus agréable de la journée ; car, à ce moment, M Sleaford avait fini son travail et elle daignait redevenir aimable et raconter ses tourments et ses soucis à Sigismund et à ses enfants. Mais, ce soir-là, on s'était mis en frais, en l'honneur du jeune provincial. Il y avait un homard et une montagne de laitues, — très-peu de homard en comparaison de la verdure, — et Sigismund devait faire une salade. Sigismund était très-fier de son habileté dans ce département de l'art culinaire, et comme, en général, il mettait au moins vingt-cinq minutes à couper, à assaisonner, à remuer, à goûter, et à composer, avant que la salade fût prête, le temps ne manquait pas pour causer. Ce soir-là, George causa avec Isabel, et Horace jouit du privilège de rester au souper par la simple raison que personne dans la maison n'avait l'autorité suffisante pour l'envoyer au lit, attendu qu'il refusait obstinément de s'en aller, à moins d'y être contraint par la force. Il était assis en face de sa sœur et occupait ses loisirs à sucer les longues antennes du homard tout en contemplant, les coudes sur la table, le visage du visiteur pendant que Sigismund préparait la salade.

La soirée se passa agréablement et gaiement, car Isabel oublia ses héros et daigna descendre un instant au niveau de George, et causer avec lui de la grande Exposition de l'année précédente et de la pantomime qu'elle avait vue à la Noël passée. George la trouva très-jolie, surtout lorsqu'elle lui souriait ; puis il retomba dans son étonnement et se demanda pourquoi elle était si différente de M Sophronia et des autres personnes de Graybridge-sur-la-Wayverne qu'il avait vues toute sa vie et chez lesquelles il n'avait absolument rien trouvé qui pût l'étonner.

Enfin la salade fut triturée à point. On versa dans les longs verres étroits l'ale « à six pence, » comme l'appelait Horace, et grâce à la nature légère et mousseuse de ce breuvage on aurait pu le prendre pour du Champagne. George avait soupé en cérémonie à Graybridge ; il savait ce que c'est que le vrai champagne et les entremets et les sucreries, mais la conversation qu'on avait tenue dans ces occasions ne valait pas le bavardage de ce modeste souper, pour lequel il n'y avait pas deux fourchettes qui allassent ensemble et un verre qui n'eût un éclat ou une fêlure. Le jeune médecin se donna à cœur joie de sa première soirée à Camberwell, et Sigismund s'anima visiblement sous l'influence de l'ale. Au moment où la gaieté était à son apogée, Horace se leva brusquement, tenant à la main les écailles vides du homard, et réclama le silence.

— Je l'ai entendu, — dit-il.

Un coup de sifflet aigu, venant de la porte, se fit entendre comme l'enfant disait ces mots.

— C'est lui ! — s'écria-t-il en courant à la porte. — Il est peut-être là depuis longtemps ; gare à moi si c'est vrai !

Chacun se tut ; et George entendit le jeune garçon ouvrir la porte du vestibule et courir à la porte. Il entendit un dialogue bref et une voix grave ayant une intonation presque farouche, puis des pas pesants sur l'allée pavée du jardin et sur le perron devant la maison.

— C'est ton père, Izzie, — dit M Sleaford. — Il aura besoin d'une bougie ; tu ferais bien de lui en porter une tout de suite, car je ne pense pas qu'il veuille entrer ici.

Gilbert ressentait une certaine curiosité au sujet du père d'Isabel, et fut quelque peu désappointé quand il apprit que Sleaford ne viendrait pas dans le parloir. Mais Sigismund continua à manger du pain et du fromage et à pêcher des oignons confits dans un pot de grès, sans se préoccuper autrement des mouvements de l'avocat

Isabel prit une bougie et passa dans le vestibule pour recevoir son père. Elle laissa la porte entrebâillée, et George put l'entendre parler à Sleaford ; mais l'avocat répondit à sa fille avec assez de mauvaise grâce, et ce que George entendit du dialogue ne lui donna pas une idée très-favorable de son hôte.

— Donne-moi ma bougie et ne m'ennuie pas ! — disait Sleaford. — J'ai été tracassé aujourd'hui au point que tout est confusion dans ma tête. Ne reste pas là à ouvrir de grands yeux ! Dis à ta mère que j'ai quelque chose à faire et que je passerai la nuit à travailler.

— Tu as été contrarié, père ?

— Oui, horriblement. Et je désire qu'on ne m'assomme pas de stupides questions, maintenant que me voilà rentré. Allons,

donne-moi cette lumière !

Les pas pesants gravirent lentement les degrés sans tapis, une porte s'ouvrit au premier étage, et l'on entendit marcher dans la chambre, juste au-dessus du parloir.

Isabel rentra, très-grave, et s'assit loin de la table.

George vit que c'en était fait de la gaieté pour cette soirée. Sigismund lui-même suspendit ses ravages dans le fromage et tomba dans une rêverie profonde en contemplant un oignon piqué au bout de sa fourchette.

Il se disait qu'un père maltraitant sa fille ne serait pas un mauvais sujet de roman pour un journal à un sou et il construisit mentalement une intrigue nouvelle.

Si le travail de Sleaford devait être terminé cette nuit même, on ne l'aurait pas deviné à voir le peu d'empressement qu'il apportait à se mettre à l'œuvre. Les pas pesants arpentèrent longtemps le plancher de long en large, avec une régularité qui aurait pu faire prendre l'avocat pour un dévot catholique qui s'était imposé une pénitence et qui la mettait à exécution dans la solitude de sa propre chambre. Sur ces entrefaites, une horloge lointaine sonna onze heures, et un coucou, dans la cuisine, sonna trois coups, ce qui, pour la maison de Sleaford, pouvait être regardé comme un à peu près satisfaisant. Isabel et sa mère se levèrent comme pour se retirer : Sigismund les imita et alluma deux bougies pour lui et son ami. Il se chargea de conduire George à la chambre qui lui était réservée, et les deux jeunes gens montèrent l'escalier, après avoir souhaité le bonsoir aux dames. Horace dormait, les coudes sur la table, les cheveux flottant contre la bougie fumeuse placée près de lui. Le jeune médecin ne fit que peu at-

tention à l'appartement où on le conduisit. Il était fatigué par le voyage et par cette longue journée d'été ; aussi se déshabilla-t-il promptement et s'endormit-il pendant que son ami lui parlait par la porte de communication ouverte entre les deux chambres à coucher. George dormit, mais mal, car il était habitué à une maison tranquille où personne ne bougeait après dix heures du soir, et les pas lourds de Sleaford, dont la chambre était voisine, troublaient le sommeil du jeune homme et se mêlaient à ses rêves.

Il sembla à George que Sleaford se promenait de long en large pendant toute la nuit et longtemps après que les rayons du jour eurent commencé à filtrer à travers les rideaux opaques des fenêtres. George ne fut donc pas surpris quand au déjeuner, le lendemain matin, on lui dit que son hôte n'était pas levé et qu'il ne paraîtrait pas avant quelques heures. Isabel devait aller remplir quelque mystérieuse mission dans Walworth Road, et George entendit des fragments d'une conversation à voix basse entre la mère et la fille, dans le vestibule, devant la porte du parloir, et où les mots : contributions, sommations, couverts d'argent, engagement, et intérêts, figurèrent à plusieurs reprises.

M Sleaford était occupée dans la maison et les enfants étaient dispersés ; aussi George et Sigismund déjeunèrent-ils tranquillement ensemble et lurent-ils le Times de Sleaford, que celui-ci ne demandait pas encore. Sigismund fit un plan pour la journée. Il s'accorderait un congé, accompagnerait son ami à l'Académie Royale et à divers autres musées et couronnerait la journée par un dîner français.

Les deux jeunes gens partirent à onze heures. Ils n'avaient aperçu ni Isabel, ni le maître de la maison. Tout ce que George

savait de ce dernier, c'était que Sleaford avait la démarche pesante et la voix grave.

Le 21 juillet était une journée brûlante et je dois avouer que George se sentit très-fatigué de l'examen des tableaux de l'Académie Royale. Pour lui les plus belles œuvres de l'art moderne étaient simplement de « jolies toiles » plus ou moins, selon le sujet qu'elles représentaient, et les discours de Sigismund sur le dessin, la perspective, l'expression, le ton, la couleur et le mouvement étaient un jargon parfaitement inintelligible pour lui. Aussi fut-il heureux quand la journée tira à sa fin et que Smith le conduisit dans une rue très-sombre, non loin de la Galerie Nationale.

— Maintenant je vais t'offrir un véritable dîner français, mon vieux George ! — dit Sigismund d'un air triomphant.

George regarda autour de lui d'un air mystifié. Il s'était habitué à associer dans son esprit les dîners français avec des cafés brillamment éclairés et des salons somptueux où les chaises étaient en bois doré, recouvert de velours rouge, et où une demi-douzaine de glaces immenses vous renvoyaient votre image multipliée lorsque vous preniez votre potage. Il fut quelque peu désappointé quand Sigismund s'arrêta devant une petite porte étroite, de chaque côté de laquelle se voyait un vieux vitrage montrant une rangée de flacons de vin et de liqueurs. Une grosse lanterne pendait au-dessus de la porte, et au-dessous des vitrages se voyait une grille de fer à travers laquelle s'échappait, pour parfumer l'air à la ronde, une odeur subtile d'ail et de fausse soupe à la tortue.

— Nous sommes chez Boujeot, — dit Smith. — C'est un endroit charmant ; pas de faste, comme tu vois ; mais vin excellent et cuisine de premier choix.

Les garçons de chez Boujeot étaient très-polis et fort complaisants, bien qu'ils fussent harassés par les exigences des consommateurs capricieux du salon public ou des habitués dînant dans les salons particuliers au premier étage. Sigismund était plongé dans l'étude d'une grande feuille de papier ayant l'aspect d'une table chronologique, et sur les marges blanches de laquelle les additions des repas pris antérieurement et payés, avaient été griffonnées à la hâte par les garçons épuisés. Smith demeura pendant longtemps absorbé dans l'examen de ce mystérieux document ; aussi George s'amusa-t-il à contempler des fresques couleur café au lait qui étaient censées représenter la baie de Biscaye et le cap de Bonne-Espérance, avec des vagues noirâtres roulant tumultueusement sous un ciel fuligineux. George regardait ces images et un monsieur plongé dans l'occupation absorbante du payement de l'addition ; puis les pensées du médecin se mirent à vagabonder du petit restaurant Boujeot au jardin de Sleaford, et il revit le pâle visage et les yeux noirs à reflets d'or d'Isabel, brillant mystérieusement dans le crépuscule. Il pensait à M Sleaford parce qu'elle ne ressemblait à aucune des femmes qu'il avait vues et il se demandait si elle plairait à son père. « Pas beaucoup, » se disait-il ; car M. Gilbert le père voulait chez une jeune femme un soin particulier de sa chevelure et Isabel ne brillait pas par là, et de l'expérience dans l'art de conduire une maison et de surveiller une servante. Il n'était pas vraisemblable qu'Isabel possédât ces qualités, puisque son occupation favorite était de se balancer dans un fauteuil de jardin et de lire des romans.

Le dîner parut enfin avec accompagnement de couvercles d'étain sur les plats, que le garçon tira un à un d'une sorte de mystérieux réceptacle de bois, du fond duquel sortait une voix. Les deux jeunes gens dînèrent, et George pensa que, à l'exception des pommes de terre frites qui s'éparpillaient sur son assiette quand il voulait les piquer avec sa fourchette et d'une odeur d'ail qui se remarquait dans toutes les sauces et même, mais plus faiblement, dans les entremets, un dîner français ressemblait assez à un dîner anglais. Mais Sigismund fit les honneurs de la table avec un air d'orgueilleuse satisfaction, et George ne put se défendre de faire claquer ses lèvres à la façon d'un gourmet, quand son ami lui demanda ce qu'il pensait de ces filets de sole à la maître d'hôtel et des rognons au sherry africain.

Quoi qu'il en soit, George vit approcher avec plaisir la fin du dîner et l'heure du retour à Camberwell. Il n'était encore que sept heures, et le soleil brillait sur les fontaines quand nos jeunes gens traversèrent Trafalgar Square. Ils prirent un omnibus à Charing Cross et allèrent jusqu'à la barrière de Walworth dans l'espoir d'arriver assez tôt pour obtenir une tasse de thé avant que M Sleaford laissât le feu s'éteindre ; car la bonne dame avait cette manie d'étouffer le feu de la cuisine à sept heures et demie ou à huit heures en été, après quoi il était absolument impossible d'obtenir de l'eau chaude, à moins que Sleaford ne désirât du grog, auquel cas on mettait une bouillotte devant un feu de bois.

George ne se préoccupait guère de la question du thé une fois de retour à Camberwell, mais il pensait avec un léger sentiment de plaisir à l'idée d'une promenade avec Isabel dans le jardin presque sombre. Il y pensait si bien, qu'il fut très-heureux lorsqu'il aperçut la grande et vilaine maison entourée de son grand

mur au delà des terrains en triche qu'on appelait le commun. Il fut très-heureux, non pas d'une façon violente ou passionnée, mais il ressentait un plaisir calme et tranquille. Arrivés à la porte du jardin, Sigismund se baissa et donna son coup de sifflet habituel par le trou au-dessus de la serrure, mais il se redressa brusquement et s'écria :

— Voilà qui est fort !

— Quoi donc ?

— La porte est ouverte !

Smith poussa cette porte en disant ces mots, et les deux jeunes gens pénétrèrent dans le premier jardin.

— Depuis que j'habite avec les Sleaford, ceci n'est jamais arrivé, — dit Sigismund. — Sleaford se montre très-sévère sur la question de fermeture de la porte. Il prétend que le quartier n'est pas sûr et qu'on ne sait pas les voleurs qui peuvent rôder aux alentours ; quoique, entre nous, je ne vois pas ce qu'ils pourraient voler ici, — ajouta Smith d'un ton confidentiel.

La porte de la maison, aussi bien que celle du jardin, étaient ouvertes. Sigismund pénétra dans le vestibule, suivi de près par George. La porte du parloir était également ouverte et la chambre vide. Elle était vide et elle avait un aspect de propreté anormal, comme si le fumier et le bric-à-brac en avaient été ramassés tout à coup et emportés. Sur la table se voyait un bout de corde à côté de morceaux de fil de fer, d'un marteau, et de deux étiquettes blanches pour les bagages.

George ne s'arrêta pas à regarder ces objets ; il se dirigea immédiatement vers la fenêtre ouverte et regarda dans le jardin. Il

s'attendait si bien à voir Isabel assise sous son poirier, un livre sur les genoux, qu'il tressaillit et fit un pas en arrière en poussant une exclamation de surprise lorsqu'il trouva le jardin désert. L'endroit semblait singulièrement désolé sans la jeune fille se berçant dans son fauteuil. On aurait dit que George connaissait le jardin depuis dix ans et qu'il ne l'avait jamais vu sans apercevoir en même temps Isabel à sa place accoutumée.

— Je crois que M Sleaford… je crois que tout le monde est sorti, — dit le médecin d'un ton assez triste.

— Je le crois, — répondit Sigismund en regardant autour de lui d'un air stupéfait, — et cependant c'est étrange. Ils ne sortent pas souvent… du moins tous ensemble. Ils ne sortent pour ainsi dire jamais, excepté pour aller aux provisions. Je vais appeler la bonne.

Il ouvrit la porte et regarda dans le grand parloir avant de mettre son dessein à exécution ; mais il recula avec stupéfaction sur le seuil, comme s'il avait vu un spectre.

— Qu'est-ce que c'est ? — s'écria George.

— Mon bagage et ton sac de nuit sont préparés et ficelés ; vois !

Smith en disant ces mots montra deux malles, un carton à chapeau, un sac de nuit, et une valise, entassés les uns sur les autres au milieu de la chambre. Smith exprimait sa surprise avec véhémence ; au bruit qu'il faisait, la bonne accourut avec son bonnet accroché par une seule épingle à un chignon ébouriffé.

— Ah ! monsieur, — s'écria-t-elle, — ils sont tous partis à six heures, ce soir, et ils vont en Amérique, à ce que dit madame ; et

elle a fait vos malles, et elle pense que vous feriez bien de les envoyer immédiatement chez le fruitier à côté, dans la crainte qu'elles soient saisies pour le loyer dont on doit trois termes ; mais vous pouvez coucher ici cette nuit si vous voulez, ainsi que votre ami, et on m'a dit de vous préparer votre déjeuner demain matin avant de porter la clef dans Albany Road pour apprendre au propriétaire, qui ne le sait pas encore, qu'ils sont partis.

— Partis ! — dit Sigismund ; — partis !...

— Oui, monsieur, tous partis, et les garçons en étaient si contents qu'ils couraient partout en criant : hurrah ! hurrah ! bien que M. Sleaford jurât horriblement après eux et se dépêchât tellement que je croyais qu'il devenait fou. Mais M Isabel pleurait de partir si vite et paraissait pâle et effrayée, et il y a sur la cheminée une lettre pour vous, qu'elle a mise là elle-même.

Sigismund se jeta sur la lettre et l'ouvrit vivement. George lut par-dessus l'épaule de son ami. Il n'y avait que deux lignes :

« Ne pensez pas mal de nous, malgré notre brusque départ. Papa dit qu'il faut qu'il en soit ainsi.

« Votre toute dévouée,

« Isabel. »

— J'aimerais à conserver cette lettre, — dit George en rougissant jusqu'à la racine des cheveux. — M Sleaford a une bien belle écriture.

04

Les deux jeunes gens mirent sans tarder à exécution l'avis amical transmis par les paroles d'adieu de M Sleaford. La bonne se rendit chez la fruitière et revint en compagnie d'un jeune garçon malpropre qui était le propre fils de M Judkin, et qui traînait un baquet. Le fils de M Judkin entassa les malles, le sac et la valise sur le baquet, et s'éloigna avec son fardeau qui devait rester confié aux soins de la famille Judkin jusqu'au lendemain matin, après quoi Sigismund emporterait son bagage dans un cab. Cette affaire terminée, Smith et son ami descendirent dans le jardin et causèrent de l'événement qui venait de les surprendre.

— Je savais qu'ils devaient s'en aller, — dit Sigismund, — mais jamais je n'aurais pensé qu'ils partiraient de cette façon. J'en suis tout stupéfait. Vois-tu, George, je m'étais attaché à eux et j'étais presque de la famille. Maintenant il me serait impossible de reprendre pension quelque part.

George semblait presque aussi affecté que son ami, bien que ses relations avec les Sleaford remontassent à peine à vingt-quatre heures.

— Mais ils devaient savoir avant aujourd'hui qu'ils allaient partir, — dit-il. — On ne s'en va pas comme cela en Amérique d'une heure à l'autre !

Sigismund appela la fille de cuisine, et les deux jeunes gens la soumirent à un rigoureux interrogatoire ; mais elle ne put rien leur dire de plus que ce qu'elle leur avait débité tout d'une haleine la première fois.

— M. Sleaford a pris son déjeuner à près d'une heure, puisque j'ai fait cuire les pommes de terre pour le dîner des enfants avant de préparer ses œufs. Après cela il est sorti, puis il est revenu dans un hansom à trois heures de l'après-midi, et il a dit à madame de faire les paquets et au cocher du hansom d'envoyer une voiture à quatre places de la première station qu'il trouverait, à six heures précises. Puis on a envoyé la majeure partie des bagages chez la fruitière et le reste a été mis sur la voiture ; et Master Horace est monté à côté du cocher pour fumer un de ces mauvais cigares à un sou qui le rendent toujours malade. Quant à M. Sleaford il n'est pas monté dans la voiture, mais il est parti d'un air aussi tranquille que possible, faisant des moulinets avec sa canne, et redressant la tête aussi fièrement que jamais.

Sigismund demanda à la fille si elle avait entendu l'adresse donnée au cocher.

— Non, — répondit celle-ci ; — M. Sleaford n'a pas donné d'adresse. Il a dit au cocher d'aller au pont de Waterloo ; c'est tout ce que j'ai entendu.

L'étonnement de Smith ne connaissait pas de bornes. Il parcourait en tous sens la maison déserte et les allées du jardin, envahies par les herbes, longtemps après l'apparition de la lune brillante qui découpait nettement le contour des feuilles et des branches sur le sol splendidement éclairé.

— Jamais de ma vie je n'ai vu pareille chose, — s'écriait le jeune auteur, — c'est plus fort que les journaux à un sou. À l'exception du départ dans un fiacre au lieu d'une porte secrète ou d'un passage souterrain, c'est exactement comme dans les journaux à un sou.

— Mais tu pourras toujours trouver où ils sont allés et pourquoi ils sont partis si vite, — suggéra George ; — leurs amis te le diront.

— Leurs amis ! — s'écria Sigismund, — jamais ils n'ont eu d'amis..., du moins d'amis qu'ils allassent voir ou quelque chose de ce genre. Parfois Sleaford amenait des amis avec lui, mais le soir assez tard, ou dans l'après-midi, le dimanche. Mais je ne les ai jamais vus, car il s'enfermait avec eux dans sa chambre, et, sans l'eau-de-vie et les cigares qu'il demandait, les côtelettes et les beefsteacks qu'il faisait préparer, et les malédictions qu'il envoyait par-dessus la rampe, à la bonne qui n'avait pas tenu les assiettes assez chaudes, on ne se serait pas douté qu'il y avait des visiteurs dans la maison. Je suppose que ses camarades étaient des gens de barreau comme lui, — ajouta Smith d'un air réfléchi ; — mais ils n'avaient pas la tournure d'avocats, car ils portaient des moustaches en croc et avaient l'allure militaire. De plus, s'ils n'avaient pas été les amis de Sleaford, je leur aurais trouvé un singulier air.

Ce soir-là les deux jeunes gens ne purent parler que d'une chose, ne penser qu'à une chose : les Sleaford et leur inconcevable départ. Ils errèrent à travers le jardin, contemplant les longues herbes parasites et les plates-bandes négligées, et la tonnelle couverte par une luxuriante vigne vierge presque étouffée par les empiétements du houblon sauvage, — cette tonnelle où les araignées tissaient leur toile, et sur le banc vermoulu de laquelle la romanesque Isabel s'était assise pendant les heures somnolentes de l'été, lisant ses ouvrages favoris et rêvant à une existence arrangée comme l'intrigue d'un roman.

Ils rentrèrent dans la maison, demandèrent de la lumière, et vagabondèrent de chambre en chambre, regardant d'un air de stupéfaction les fauteuils et les tables, les tiroirs ouverts, les meubles déplacés, comme si ces objets inanimés eussent pu leur donner la clef de ce petit mystère domestique qui les intriguait. La maison était pleine de morceaux de papier déchirés, de fragments de chiffons et de cordes, de débris de dentelles et de mousseline froissées, de brosses chauves gisant dans les coins, de tampons de foin et de paille, de clous et de vieux gants. Partout on voyait les traces du désordre et de la précipitation, excepté dans la chambre de Sleaford.

Ce sanctuaire était grand ouvert alors ; Smith et son ami y pénétrèrent et l'examinèrent. Une nouvelle chambre exhumée dans une ville enterrée depuis des siècles eût été moins intéressante pour Sigismund. Là, aucune trace de précipitation. Pas un seul chiffon de papier dans la demi-douzaine de tiroirs du bureau. Pas même une vieille enveloppe sur le parquet. Un monceau de cendres grises dans le foyer éteint révélait seul que Sleaford s'était occupé à détruire des papiers avant son départ précipité. Le chandelier qu'Isabel lui avait remis la veille au soir était sur le bureau, et la bougie en était entièrement consumée. George se rappela avoir entendu les pas pesants de son hôte arpenter la chambre en tous sens, et parfois l'ouverture et la fermeture de tiroirs, le bruit de coffres fermés et ouverts qui avaient hanté ses rêves dans cette courte nuit d'été. Tout s'expliquait alors. Sleaford avait évidemment fait ses préparatifs pour quitter Camberwell, pour quitter l'Angleterre, si toutefois il était vrai que la famille allât en Amérique.

Le lendemain, de grand matin, un monsieur très en colère arriva d'Albany Road. C'était le propriétaire de la maison abandonnée qui venait d'être informé à l'instant de la fuite des Sleaford, et qui était dans une fureur indescriptible à cause de ses trois termes en retard qu'il ne devait jamais voir probablement. Il parcourut la maison les mains enfoncées dans ses poches, ouvrant les portes à coups de pied, et parlant de ses locataires en termes fort peu flatteurs. Il pénétra dans le petit parloir où George et Sigismund déjeunaient avec des pains français spongieux et des œufs à la coque, également français, d'une fraîcheur douteuse, leur jeta des regards féroces, et marmotta quelques paroles dont le sens général était qu'il les trouvait bien impudents de banqueter de la sorte, dans sa maison, au moment où il venait d'être volé par leurs scélérats d'amis. Outre le mot scélérat, il employa d'autres adjectifs en parlant des Sleaford ; mais Sigismund quitta sa place devant la nappe malpropre, et, la bouche pleine, protesta qu'il croyait à l'honnêteté des Sleaford, et que, bien qu'éclipsé pour un instant, Sleaford ne manquerait pas de payer les trois termes, en envoyant, à la première occasion, un bon sur la poste pour le montant de sa dette. À quoi le propriétaire répondit simplement qu'il espérait que Sigismund n'aurait pas la migraine pendant tout le temps que Sleaford mettrait à payer son terme, souhait charitable qui composa à peu près toutes les politesses que le propriétaire trouva occasion de dire aux jeunes gens. Il continua sa visite des chambres, cognant les meubles avec sa canne, enfonçant les mains dans les lits pour voir si les plumes et la laine manquaient. Il se lamenta sur les déchirures des tapis, sur les éclats et les écorchures qui diapraient l'acajou, et sur l'absence absolue des poignées et des boutons partout où il était possible aux poignées et aux boutons de manquer. Chaque fois qu'il

découvrait quelques nouvelles déprédations dans la chambre où nos amis prenaient leur déjeuner, il faisait mine de vouloir s'en prendre à eux pour l'indemnité.

— Est-ce là la meilleure théière que vous ayez à votre service ? Où est celle en métal anglais qui m'a coûté treize shillings six pence il y a sept ans ? D'où sort ce mauvais sucrier de cinq sous ? Il n'est pas à moi ; le mien était à facettes. Ces coquins m'ont fait pour deux cents livres de dégâts, au moins. À la rigueur, j'oublierais encore les termes. Mais les termes ne sont qu'une partie insignifiante du dommage qu'ils m'ont causé.

Le langage du propriétaire devint alors trop vif pour être reproduit ici, et il s'en alla tout en jurant dans le jardin. Ce que voyant, George et Sigismund ramassèrent leurs objets de toilette et les quelques vêtements qu'ils avaient gardés pour la nuit, et, les jetant à la hâte dans un sac de nuit, ils s'enfuirent prestement et avec terreur, après avoir donné chacun une demi-couronne à la servante et reçu d'elle la promesse solennelle qu'elle écrirait à Sigismund, au Temple, si elle apprenait la moindre chose sur les Sleaford.

Donc, par une belle matinée d'été, Gilbert quitta la vieille maison qui, pendant près de sept ans, avait abrité Sleaford, sa femme, et ses enfants, le jardin en friche dans lequel Isabel avait passé les heures si nombreuses d'oisiveté de ses jeunes années, et la tonnelle de vigne vierge à l'abri de laquelle elle avait rêvé des fantaisies brillantes et sentimentales, les yeux fixés sur les pages de ses romans.

Les jeunes gens prirent une voiture à la première station qu'ils rencontrèrent et se firent conduire chez la brave fruitière qui

avait donné asile à leurs bagages. Ce fut, sans doute, une heureuse circonstance pour eux que les malles et la valise eussent été déposées dans cet humble sanctuaire, car le propriétaire n'était pas d'humeur à s'arrêter aux détails et eût volontiers confisqué la maigre garde-robe de Sigismund et les chemises toutes neuves que George avait apportées à Londres.

Mme Judkin reçut une petite gratification, et nos deux jeunes gens partirent pour le logis de Sigismund où ils campèrent et où ils s'arrangèrent assez bien malgré une apparence quelque peu bohémienne.

— Tu prendras la chambre de Morgan, — dit Sigismund à son ami. — Pour moi, je me ferai un lit dans le salon ; les matelas et les couvertures ne manquent pas.

Le soir, assez tard, ils dînèrent dans une taverne célèbre dans les environs du sanctuaire où la Loi et la Justice ont établi leur quartier général. Après le dîner, Sigismund demanda l'Annuaire du Barreau.

— Nous découvrirons sans doute là dedans quelque chose sur Sleaford, — dit-il.

Mais l'Annuaire du Barreau resta muet sur Sleaford. En vain Sigismund et George explorèrent-ils tour à tour le long catalogue des praticiens dont le nom commençait par la lettre S. Ils trouvèrent des Saint-John et des Simpson, des Saint-Évremond et des Smither, des Standish et des Sykes. Il y avait toutes les variétés d'appellations, aristocratiques et plébéiennes, mais le nom de Sleaford n'y figurait pas. Les jeunes gens rendirent le volume au garçon, et rentrèrent au logis, en se demandant avec étonnement

comment il se faisait que le nom de Sleaford ne figurât pas parmi ceux de ses confrères.

Il me reste peu de choses à dire des quelques jours que George passa à Londres après ces événements. Il visita les théâtres avec son ami et s'assit dans des loges de cintre étouffantes où se concentraient les émanations du populaire qui hante les théâtres dans les jours caniculaires. Sigismund le conduisit à plusieurs fêtes en plein air, où il put voir des feux d'artifice, des polkeurs, et de la bière en bouteille. Pendant les journées, George en était réduit à errer par les rues, regardant les devantures, coudoyé et regardé de travers parce qu'il occupait le mauvais côté du trottoir, ou bien à s'asseoir sur le rebord de la fenêtre de la chambre de Sigismund contemplant la cour sur laquelle elle ouvrait, ou suivant du regard la plume grinçante de son ami courant fiévreusement sur le papier. Tout sacrés que soient les devoirs de l'hospitalité, ils doivent néanmoins plier devant les exigences de la presse à un sou, et Sigismund était un assez maussade compagnon pour un jeune provincial, venu pour jouir pendant une semaine des plaisirs de Londres.

En désespoir de cause, George en arriva à s'intéresser au travail de son ami et le questionna sur l'histoire qui coulait si rapidement de sa plume.

— Quel est le sujet, Sigismund ? — demanda-t-il. — Est-ce drôle ?

— Drôle ! — s'écria Smith avec une expression d'horreur. — Pas que je sache, du moins. Où a-t-on jamais entendu parler d'un journal à un sou qui fût drôle ? Ce qu'il faut au public à un sou c'est une intrigue, et corsée ; des péripéties, et nombreuses ; des

mystères, aussi épais qu'un brouillard de novembre. Tu ne connais donc pas ce genre-là ? « L'horloge de Saint-Paul venait de sonner onze heures ; » c'est généralement une traduction, tu sais, et Saint-Paul est là pour Notre-Dame ; « un homme parut sur le quai qui s'étend du pont de Waterloo au pont de Londres ; » il n'y a pas de quai, mais il faut le mettre à cause de l'intrigue. « Cet homme, qui avait une véritable tête de vautour, le nez pointu, mince, terrible ; tout ce que l'on peut imaginer de plus féroce : l'œil caverneux, plein d'un feu sombre, — cet homme portait un sac sur le dos. Soudain il s'arrête. Il scrute attentivement le quai presque désert, l'eau, noire et bourbeuse, qui coule à ses pieds. Il écoute, mais il n'entend rien. Il se penche par-dessus la balustrade du quai. Il retire le sac de dessus ses épaules et un objet noir et pesant glisse lentement et tombe dans le fleuve. Au moment où le pesant fardeau tombe avec un bruit sinistre dans le gouffre, une voix aiguë et retentissante, qui semble sortir des ténèbres, s'écrie : — Philippe Launay, qu'as-tu fait du cadavre de ta victime ? » Voilà ce qu'il faut au public à un sou, — dit Smith, — ou bien une bonne histoire à combinaisons.

— Qu'appelles-tu une histoire à combinaisons ? — demanda innocemment Gilbert.

— Voilà. Lorsqu'on donne au public quatre romans simultanés qui doivent abonder en aventures multiples, il est impossible de vivre sur son propre fonds autant que l'honneur le voudrait, et le seul moyen à employer lorsque les idées nous manquent est de prendre les idées des autres d'une manière impartiale. On ne dévalise pas les poches d'un homme, mais on fait de légers emprunts à la ronde. Les romans à combinaisons permettent à un jeune auteur de présenter à son public les plus belles fleurs de la

fiction gracieusement arrangées en guirlandes multicolores. En ce moment, j'écris une de ces histoires à combinaisons : la Prison d'Édimbourg et le Juif Errant. Tu ne te figures pas avec quelle perfection les deux récits se mêlent. D'abord, je reporte l'action au moyen âge. Il n'y a rien qui vaille le moyen âge pour se tirer des embarras d'une histoire. Qu'y a-t-il d'impossible à l'époque des Plantagenets ? Je fais de Jeannie Deans une fille muette, — l'intérêt est doublé lorsque l'héroïne est muette, — et je lui donne une chèvre et un tambour de basque, parce que c'est une chose qui plaît à l'artiste pour ses illustrations. Tu admettras, je pense, que j'ai certainement perfectionné Walter Scott, éminent écrivain, je le reconnais, mais qui ne réussirait nullement dans les journaux à un sou. Tiens, George, si tu jetais un coup d'œil sur l'histoire, tu pourrais juger de l'ensemble, bien qu'il n'y ait encore que soixante-dix-huit numéros parus. Naturellement, je ne fais pas aller Aureola, — j'appelle ma Jeannie Aureoîa ; c'est un assez joli nom, n'est-ce pas ? et qui est entièrement de mon invention, — naturellement je ne fais pas aller Aureola à pied d'Édimbourg à Londres. Qu'y aurait-il de singulier là dedans ? Le premier venu pourrait le faire en y mettant le temps nécessaire. Je la fais aller à pied de Londres à Rome, chercher une bulle papale pour obtenir la liberté de sa sœur enfermée dans la Tour de Londres. J'ose dire que c'est une assez jolie promenade, hein ! qu'en dis-tu ? Elle traverse les Alpes, ce qui permet de la faire engloutir par une avalanche et d'être sauvée par un chien du Saint Bernard, puis d'être murée dans un in pace par les moines qui la soupçonnent d'être favorable aux Lollardi, et d'être délivrée par César Borgia, qui voyage dans ce pays, reçoit l'hospitalité au couvent, et entend le tambour de basque d'Aureola à travers le mur de sa chambre à coucher. Il la délivre et devient amoureux d'elle ; mais elle

échappe à sa persécution en passant par une fenêtre, descend le flanc escarpé d'une montagne au moyen de son écharpe de gaze, continue son chemin vers Rome tout en dansant pour subvenir à ses besoins, obtient une audience du saint père, entre dans la Compagnie de Jésus, et c'est là que je prends l'histoire du Juif-Errant, — conclut Smith.

George osa faire remarquer qu'à l'époque où l'Angleterre était gouvernée par les Plantagenets, Ignace de Loyola n'avait pas encore fondé son ordre merveilleux, mais Smith accueillit cette prosaïque remarque avec un sourire de mépris suprême.

— Oh ! si tu épilogues sur les faits, — dit-il, — il n'y a plus moyen d'écrire.

— Et tu aimes à écrire ?

— Pour le public à un sou ? Certainement, cela me plaît infiniment. On ne peut faire qu'une objection contre ce genre ; cela donne aux auteurs un goût pour le cadavre.

Gilbert confessa que cette dernière phrase était inintelligible pour lui.

— C'est-à-dire, — expliqua Smith, — que le public à un sou exigeant des péripéties émouvantes, afin d'arriver au degré voulu, on est obligé d'avoir recours aux cadavres. Admettons que votre héros assassine son père, et, dès le premier numéro, l'enterre dans la cave. Quelle en est la conséquence ? Qu'il y a comme un courant souterrain de cadavre dans tous les chapitres, comme le thème dans une fugue ou dans une symphonie. Il descend à l'octave et monte à la basse, puis revient encore une fois avec l'octave pour descendre d'une façon mélodieuse jusque dans l'ac-

compagnement. Et lorsque vous avez eu recours une fois au stimulant du cadavre, vous êtes comme un homme habitué aux liqueurs fortes, et au palais vicié duquel les breuvages ordinaires paraissent insipides et écœurants. Je crois qu'on devrait instituer un serment de tempérance littéraire par lequel les adeptes de l'école fantastique et mélodramatique jureraient de renoncer au poison et au poignard, au rendez-vous de minuit, à la tombe secrète creusée à la lueur d'une lanterne dans un bosquet de cyprès lugubres, aux fantômes vêtus de blanc glissant dans la pénombre grise d'un cimetière solitaire, en un mot à tous les éléments alcooliques de la fiction. Mais vois-tu, George, il n'est pas facile de s'amender, — ajouta Smith d'un air dubitatif, — et je ne suis pas certain que la peine vaille le salaire. Les ivrognes corrigés ne sont-ils pas les êtres les plus mélancoliques et les plus malheureux du monde entier ? Ne vaut-il pas mieux qu'un homme s'adonne au genre le plus favorable à ses qualités, que de se traîner péniblement dans l'ornière du voisin ? Box et Cox, considéré au point de vue purement esthétique, n'est assurément pas une œuvre magistrale ; mais je préférerais être l'auteur de Box et Cox, et entendre mon auditoire se tordre de rire depuis le lever jusqu'à la chute du rideau, que d'écrire une lourde tragédie en cinq actes, aux unités de laquelle Aristote lui-même n'aurait rien à dire, mais au spectacle de laquelle l'auditoire terrifié fuirait avant la fin du deuxième acte. J'aurais aimé être Guilbert de Pixérécourt, le père et le roi du mélodrame, l'homme dont les drames furent joués trente mille fois en France de son vivant (et combien de fois en Angleterre ?) ; l'homme qui régnait sans partage sur les spectateurs de son siècle et dont le règne dure encore. Qui s'est jamais avisé de citer un passage des œuvres de Guilbert de Pixérécourt ou de se rappeler son nom ? Mais aujourd'hui encore on

joue ses drames dans tous les théâtres de province ; ses héroïnes persécutées pleurent et tremblent ; ses scélérats et ses assassins remplissent leur existence de crimes pendant deux heures tous les soirs, et finalement sont jetés, malgré leurs malédictions, dans quelque cul de basse-fosse où ils meurent impénitents et le blasphème à la bouche, aux pieds de la vertu triomphante. Ce soir, avant neuf heures, il y aura d'honnêtes provinciaux qui trembleront pour le sort de Thérèse, l'orpheline de Genève, et des femmes au cœur simple qui pleureront sur les dangers des Enfants de la Forêt. Mais Guilbert de Pixérécourt n'était pas un grand homme ; il était simplement populaire. Si un homme ne peut avoir sa niche dans le Walhalla, n'est-ce donc rien qu'il puisse lire son nom en lettres capitales sur les affiches des théâtres du boulevard. Je me demande souvent combien de fois notre ami Guilbert aurait paru sur la scène s'il avait voulu rivaliser avec Racine et Corneille. Il s'est borné à faire ce qu'il pouvait faire ; il l'a fait honnêtement et il a reçu la récompense de son labeur. Quel est celui qui ne désire pas la réputation de génie ? Crois-tu que je ne préférerais pas être l'auteur du Vicaire de Wakefield que celui du Colonel Montefiasco ? Moi aussi j'aurais pu écrire le Vicaire de Wakefield ; mais…

George ouvrit de grands yeux en contemplant son ami surexcité.

— Mais non pas le Vicaire de Wakefield d'Olivier Goldsmith, expliqua Sigismund.

Il avait jeté sa plume et arpentait la chambre de long en large, les mains enfoncées dans ses poches et le visage écarlate.

— J'écrirais le Vicaire dans le genre mélodramatique. Moïse connaît le secret de son père… fausses signatures ou quelque chose de ce genre. Il part pour la foire par une accablante matinée d'été. Pas une feuille d'arbre ne bouge dans le jardin du presbytère. On entend le susurrement des abeilles qui viennent se cogner contre les vitres ; on voit la lumière se jouer dans les cheveux d'Olivia qui regarde son frère s'éloigner ; on voit celui-ci partir et la jeune fille le suivre des yeux ; l'atmosphère est pesante ; on entend le grincement de la faucille dans le champ de blé de l'autre côté de la route et la petite porte peinte en blanc retombe avec un petit bruit sec. M Primrose retourne lentement vers la maison et dit : « Papa, il fait bien chaud. » Alors le lecteur sent qu'un événement va s'accomplir. Au second chapitre on assiste au dîner de M. Primrose. Il sort pour visiter ses pauvres et les jeunes filles se promènent dans le jardin avec M. Burchell, guettant le retour de Moïse, qu'on ne reverra plus. Alors commence l'intrigue principale du récit. M. Burchell ne quitte plus des yeux le vicaire. Personne, excepté lui, ne soupçonne ce bon M. Primrose ; mais les yeux de Burchell le surveillent toujours, et un soir, lorsque les rideaux sont tirés, que les jeunes filles travaillent et que l'excellente M Primrose taille des gilets de flanelle pour ses pauvres, le vicaire se met à son bureau et commence une lettre. On entend le bruit des cendres tombant sur le foyer, le tictac monotone d'un coucou placé dans l'antichambre près de la porte du salon, le bruit strident des ciseaux de M Primrose qui découpent la flanelle. Sophie demande à Burchell de lui passer un volume de la bibliothèque qui est derrière le fauteuil du vicaire. Il met assez longtemps à choisir le livre et il regarde pardessus l'épaule du vicaire. Il fait l'inventaire mental du contenu du bureau et au milieu des papiers proprement pliés, des factures

acquittées et des paquets d'enveloppes, il voit… quoi ? Un gant, un gant vert bronze, piqué de blanc, qu'il se rappelle parfaitement avoir vu à la main de Moïse quand celui-ci partit pour ce charmant voyage dont il n'est pas revenu. T'imagines-tu le visage du vicaire quand il se retourne vers Burchell et qu'il sait que son secret ne lui appartient plus ? Moi je me le représente. Te représentes-tu l'effroyable duel silencieux entre ces deux hommes, les regards furtifs, les allusions cachées à l'horrible mystère que renferme la moindre parole prononcée par Burchell ? Voilà comment je ferais le Vicaire de Wakefield, — dit Sigismund d'un air triomphant. — Ce ne serait pas transcendant, c'est vrai ; mais toute l'histoire serait pleine de l'idée du cadavre de Moïse, couché dans un fossé à un demi-mille du presbytère, et des regards scrutateurs de Burchell. Il est possible que cela suscite des réclamations, qu'on déclare la chose mauvaise et immorale, et qu'on dise que celui qui est capable de décrire un meurtre commis dans des circonstances analogues est tout prêt à mettre à exécution, à la première occasion, un dessein identique. Mais je ne crois pas que les ecclésiastiques se mettent à assassiner leurs fils à cause de mon roman, dans lequel les règles de la justice poétique seraient exactement observées, et où Némésis, sous la forme de Burchell, serait toujours devant le lecteur.

Le pauvre George écouta avec beaucoup de patience le discours de son ami, bien qu'il n'y trouvât pas un intérêt bien puissant. Sigismund ne manquait jamais d'enfourcher son dada chaque fois qu'il trouvait un auditeur ou quelqu'un qui le laissât parler, les deux cas étant identiques pour notre jeune homme. Je crains fort que parfois son dévouement à sa profession ne rendît Smith excessivement gênant pour ses amis et connaissances. Il lui arrivait de visiter quelque charmante maison de campagne, de

recevoir une hospitalité empressée, et d'y prendre un grand plaisir ; puis, quand le côté morbide de son imagination avait été stimulé par quelques verres de bourgogne étincelant ou de pâle hocheimer, ce jeune traître se glissait dans un jardin paisible où les fleurs, chargées de rosée, envoyaient leurs parfums dans l'atmosphère tranquille du soir, et, pénétrant dans les bosquets ombreux où le rossignol préludait à ses chants, il construisait quelque diabolique intrigue destinée à se développer dans soixante-quinze numéros. Il avait quelquefois l'honnêteté de demander la permission au propriétaire, et, en une certaine occasion, après avoir admiré le parterre soigné et les murs couverts de manteaux de lierre, les tours crénelées et les fossés herbeux d'une bonne vieille construction qui avait été une grange, il fit la remarque que l'endroit était si tranquille qu'il éveillait en lui l'idée d'un empoisonnement lent et progressif. Il demanda si l'on voyait aucun obstacle à ce qu'il choisît la tranquille grange pour la scène de son prochain roman. L'excellent homme lui répondit d'une voix retentissante qui alla effrayer les corneilles dans les vieux arbres où elles nichaient : « Peuplez-la de démons, mon cher ami ; peuplez-la de démons autant qu'il vous plaira ; je n'y vois rien à dire ! »

05

Le jeune médecin repartit pour le Midland avec ses compagnons d'excursion quand arriva le lundi fixé pour le retour. Il rencontra sur le quai de la gare M Burdock et sa sœur, et il reçut ces jeunes personnes des mains de leur tante. Cette fois, Sophronia ne rougit pas quand ses regards rencontrèrent ceux de George. Elle

avait dansé deux fois avec un jeune avocat à un petit bal que la tante avait donné en l'honneur des filles du brasseur ; — avec un jeune avocat qui était grand, brun et majestueux, et qui parlait de Graybridge-sur-la-Wayverne comme d'un lieu obscur où l'on ne pouvait rester que quinze jours au plus, pendant la saison de la chasse. Les idées de M Sophronia s'étaient élargies pendant la semaine passée à Londres, et elle traita son compagnon de voyage avec une hautaine indifférence, qui aurait pu blesser George au vif s'il se fût aperçu du changement de manières de la jeune personne. Mais le pauvre George ne remarqua aucun changement chez la fille du brasseur, il ne vit rien de nouveau dans l'expression du visage placé en face de lui, pendant que la locomotive l'emportait. Il rêvait à un autre visage qu'il n'avait entrevu que pendant quelques heures, et que, peut-être, il ne reverrait jamais, à une figure de jeune fille pâle, encadrée de cheveux d'un noir de jais et qu'illuminaient de grands yeux tristes, pareils à des étoiles scintillant faiblement à travers les brumes du soir.

Avant de quitter Londres, George avait obtenu une promesse de son ami Sigismund. À la moindre nouvelle que Smith aurait des Sleaford, il devait la communiquer au jeune médecin de Graybridge-sur-la-Wayverne ; il était assurément bien absurde à George de s'intéresser à ce point à cette singulière famille ; le jeune homme le reconnaissait lui-même ; mais il se disait que les gens singuliers sont toujours plus ou moins intéressants, et que, puisqu'il avait été témoin du brusque départ de Sleaford, il était bien naturel qu'il désirât connaître la fin de l'histoire. Si ces gens étaient réellement partis pour l'Amérique, naturellement tout était dit ; mais s'ils n'avaient pas quitté Londres, on pouvait rencontrer un jour ou l'autre quelqu'un de la famille, et, le cas

échéant, Sigismund devait écrire à son ami et le tenir au courant des faits.

Les dernières paroles de George, au moment du départ du train, étaient relatives à ce sujet, et tout le long du chemin il ne cessa de discuter avec lui-même si les Sleaford étaient réellement partis pour l'Amérique, pour mystifier le propriétaire furieux.

La vie à Graybridge-sur-la-Wayverne était aussi calme et tranquille que la rivière qui s'étalait dans les prairies aux abords de la ville, cette bonne vieille rivière qui rampait paresseusement au pied du mur croulant du cimetière et léchait les dalles mortuaires couvertes de mousse qui s'appuyaient autrefois contre cette antique clôture. Toute chose dans Graybridge était plus ou moins antique, bizarre et pittoresque, mais le plus bel ornement de Graybridge était l'église paroissiale, vieil et majestueux édifice qui s'élevait à l'entrée de la ville et auquel on arrivait par une longue avenue d'ormes à l'ombre desquels les monuments funèbres se détachaient dans leur éclatante blancheur. La capricieuse Wayverne qui vient incessamment vous barrer le chemin lorsqu'on traverse le séduisant Midland, la Wayverne était très-large en cet endroit, et pendant les sereines journées d'été, les tours grises de l'église regardaient dans l'eau tranquille l'image d'autres tours fantastiques qui partaient de leur base.

Parfois George, à son retour de la pêche, errait dans ce cimetière, et, marchant à travers les tombeaux, sa ligne appuyée sur son épaule, il s'abandonnait à ses rêves favoris.

Mais le jeune médecin était fort occupé depuis que son père l'avait admis aux droits solennels de l'association. Il lui restait bien peu de temps à consacrer aux promenades sentimentales

dans le cimetière. La clientèle de la paroisse était considérable et George parcourait de longues distances sur son solide poney gris pour aller soigner des malades nécessiteux qui le remerciaient à peine de sa sollicitude. George avait un cœur d'or et il donnait souvent de sa poche à ceux de ses malades qui avaient besoin de nourriture plutôt que de médicaments. Petit à petit l'on s'aperçut que George ne ressemblait pas à son père et qu'il ressentait une tendre pitié pour les chagrins et les souffrances auxquels sa profession le faisait assister. L'amour et la gratitude pour le jeune docteur furent peut-être lents à naître dans le cœur des malades nécessiteux, mais ils s'enracinèrent profondément et devinrent des plantes superbes et vigoureuses avant la fin de la première année de service de George. Avant la fin de cette année, l'association entre le père et le fils était irrévocablement dissoute sans la participation des hommes de loi et sans aucune formule légale, et George devenait le maître unique de la vieille maison blanchie à la chaux et ornée de ses pignons de vieux chêne.

Le jeune homme pleura la perte de son père avec la sincérité naïve qui était le trait dominant de son caractère. Il s'était montré fils obéissant depuis le premier jour jusqu'au dernier moment, aussi soumis une fois arrivé à l'âge d'homme qu'il l'avait été pendant l'enfance. Mais cette obéissance n'avait rien de puéril, ni de rampant. Il était soumis parce qu'il croyait à la sagesse et à la bonté de son père ; il respectait le vieillard avec une sincérité qui n'admettait pas le doute un moment. Lorsque son père fut mort, George commença véritablement à vivre. Les pauvres de Graybridge avaient de bons motifs de se réjouir du changement qui avait mis à la disposition du jeune docteur des moyens d'action plus étendus. Il fut élu unanimement au poste que la mort de son père avait laissé nominalement vacant, et partout où

il y avait maladie ou souffrance sa bonne figure semblait apporter l'abondance, ses grands yeux bleus inspirer le courage. Il amenait avec lui une atmosphère de jeunesse, d'espérance, et de patience qui était plus profitable aux malades que les médicaments qu'il leur prescrivait. Après M. Neate, le curé, George devint l'homme le plus aimé et le plus populaire de Graybridge.

Son ambition n'avait jamais dépassé ce but. Il ne désirait ni la lutte ni les honneurs ; il voulait simplement être utile, et, lorsqu'il entendait lire à l'église la parabole des Talents, l'ardeur d'un bonheur tranquille courait dans ses veines, car il pensait à ses humbles trésors qui n'avaient jamais pu se rouiller faute d'usage.

L'existence du jeune médecin n'aurait pu être plus abritée des orages et des tempêtes du monde quand même les murs d'un monastère du moyen âge eussent entouré son humble logis. Les tumultes de la passion pouvaient-ils jamais pénétrer dans le cœur tranquille des bons provinciaux dont l'existence ne connaissait pas de plus grandes péripéties que le lent changement des saisons, et dont la vie intime n'était jamais troublée par le moindre événement ? Dans les environs, à Coventford, il y avait des grèves d'ouvriers, des dissensions politiques, des luttes, et des émeutes de temps en temps ; mais à Graybridge, les jours s'écoulaient tranquilles et ne laissaient aucune trace qui vînt les rappeler.

Sophronia ne garda pas longtemps le souvenir de l'avocat à chevelure brune qu'elle avait rencontré chez sa tante. Autant aurait valu « aimer une étoile et songer à l'épouser, » pensait la jeune personne. Elle chassa sagement la radieuse image du jeune avocat et accueillit de nouveau Gilbert par un sourire lorsqu'elle le rencontra sortant de l'église, par une belle matinée d'hiver, et

paraissant tout à son avantage dans ses vêtements de deuil. Mais George ne vit pas les sourires aimables qui l'accueillirent. Il n'était pas amoureux de Sophronia. Le temps avait réduit à une ombre fugitive l'image du pâle visage d'Isabel ; elle était presque effacée par le chagrin de la mort de son père. Mais si son cœur était vide maintenant, il ne contenait pas de place pour M Burdock, bien qu'on dît tout bas dans Graybridge qu'une dot d'une centaine de mille francs accompagnerait la main de cette jeune personne. George n'avait pas des idées éthérées et sentimentales, mais il eût regardé comme aussi honorable de forcer la caisse du brasseur que de s'enrichir par un mariage avec une femme qu'il n'aimait pas.

En attendant, il vivait sa vie tranquille dans la maison où il était né, regrettant simplement, naturellement le vieux père qui s'était assis si longtemps en face de lui de l'autre côté du foyer, lisant une feuille locale à la lumière d'une bougie placée entre les caractères minuscules et ses yeux affaiblis, et laissant tomber le journal de temps en temps pour fronder à loisir la dégénérescence de l'époque actuelle. Ce père faible, dévoué et maniaque, était parti, et George regardait vaguement le fauteuil qui avait pris l'empreinte du vieillard ; mais son chagrin n'était pas empoisonné par des remords tardifs et cuisants ; il avait été bon fils, et il pouvait jeter un regard rétrospectif sur sa vie avec son père, en remerciant Dieu de l'existence paisible qu'ils avaient menée ensemble.

Mais il se trouvait bien isolé dans la vieille maison, qui était nue et vide, et que ne peuplait aucune de ces brillantes créations inanimées avec lesquelles l'art peuple d'un semblant de vie les retraites des riches ermites. Les murailles pesaient sur le jeune

homme assis à la lumière vacillante d'une bougie et le chassaient dans la cuisine, qui était la pièce la plus gaie de la maison. Là, il pouvait causer avec William et Tilly, en s'appuyant sur le chambranle de la vieille cheminée en chêne et en fumant son cigare.

William et Tilly étaient certains M. et M Jeffson venus dans le Midland à la suite de la charmante jeune fille que M. Gilbert, le père, avait rencontrée pendant une excursion dans une tranquille petite ville du comté d'York. C'était dans une vieille rue bizarre, à l'ombre des jolies tourelles d'un monastère, au delà des maisons à pignons de laquelle s'étendaient des champs communaux, des fermes, des vergers et des jardins maraîchers. Dans une des familles qui exploitaient ces fermes, M. Gilbert avait rencontré la fraîche et séduisante jeune fille qu'il avait épousée, et M. et M Jeffson étaient des parents pauvres du père de cette jeune personne. À la prière de M Gilbert, ils avaient consenti à quitter le petit bout de jardin et de prairie qu'ils affermaient dans le voisinage de la ferme de son père, et ils avaient suivi la femme du médecin dans sa nouvelle maison, où Mathilda Jeffson avait assumé les fonctions de femme de charge et de servante à toutes fins, pendant que son mari soignait l'écurie et entretenait le vieux jardin, dans lequel l'élément utile prédominait de beaucoup sur celui d'agrément.

Je suis forcé de reconnaître que, en même temps qu'il possédait toutes les qualités brillantes et nobles qui font l'homme admirable, Jeffson avait un défaut. Il était paresseux. Mais sa paresse donnait à son caractère une allure si douce et si ronde, elle s'identifiait tellement avec sa bonne nature et son affabilité, que le souhaiter sans défaut eût été désirer le voir amoindri. Chez certaines gens les défauts valent mieux que des vertus chez

d'autres. Jeffson était paresseux. Dans le jardin qu'il était chargé de cultiver, les limaçons allaient paisiblement leur chemin sans avoir rien à craindre de la bêche implacable ou du cruel râteau : mais, en revanche, les crapauds s'engraissaient dans les coins sombres, à l'ombre des rhubarbes à larges feuilles, et les coquilles de leurs victimes rampantes attestaient l'utilité de ces reptiles hideux et venimeux. L'harmonie de l'univers s'affirmait dans ce jardin du Midland, sans que Jeffson osât y apporter une intervention présomptueuse. Les herbes croissaient librement dans les espaces en friche laissés entre les groseilliers, les choux, et les pommes de terre, et Jeffson ne s'opposait que fort peu à leurs progrès envahissants. La place ne lui manquait pas, disait-il philosophiquement, et un sol qui ne se couvrirait pas d'herbes ne serait bon à rien. M. Gilbert récoltait plus de fruits et de légumes qu'il n'en pouvait manger ou qu'il n'en voulait donner ; assurément personne n'avait à se plaindre. Des visiteurs officieux lui suggéraient parfois tel changement ou telle amélioration dans l'ordonnance du jardin ; mais Jeffson leur répondait par un sourire tranquille et endormi, en s'appuyant sur sa bêche :

— J'ai vécu toute ma vie dans les jardins ; je sais par conséquent ce qu'on en peut tirer ou ce qu'on n'en peut pas faire.

En un mot, Jeffson et sa femme faisaient ce qui leur plaisait dans la maison du médecin et avaient toujours agi ainsi depuis le jour où ils avaient accompagné dans le Midland leur cousine, la charmante M Gilbert. Ils ne recevaient que de faibles gages du mari de leur parente, mais ils avaient leur appartement particulier, vivaient à leur fantaisie, réglaient l'existence de leur maître et de leur maîtresse, et idolâtraient l'enfant à tête blonde qui vint bientôt au monde et qui grandit sous leurs yeux, quand les re-

gards caressants de sa mère eurent cessé de veiller sur ses pas vacillants, ou de désirer la présence de sa figure naïve et ouverte. Jeffson pouvait bien négliger le jardin du médecin à cause de ce tempérament lymphatique qui lui était propre ; mais il y avait une occupation pour laquelle l'énergie ne lui manquait pas, un but qui lui faisait oublier toute fatigue. Il ne se lassait jamais d'un travail quelconque qui pouvait contribuer au plaisir ou à l'amusement du fils unique de M. Gilbert. Il portait l'enfant sur ses épaules à des distances énormes pendant la saison de la fenaison, à cette époque où l'air est parfumé des senteurs des herbes et des fleurs. Il se glissait à travers les haies d'épine dans les taillis épais pour y aller chercher des mûres et des noisettes à Master George. Il décida son maître à faire l'emplette d'un poney lorsque l'enfant eut atteint cinq ans, et le jeune gaillard put trotter jusqu'à Wareham, à côté de Jeffson, lorsque le jardinier allait faire des emplettes pour la maison de Graybridge. Jeffson n'avait pas d'enfant et il aimait le fils du médecin avec toute la tendresse d'une nature particulièrement capable d'amour et de dévouement.

Ce fut un jour bien triste pour lui que celui où George entra au Pensionnat classique et commercial de Wareham ; et sans ces bonnes soirées du samedi pendant lesquelles il allait chercher l'enfant pour des vacances qui duraient jusqu'au dimanche soir, le pauvre William aurait perdu tout le plaisir de son existence. À quoi bon la fenaison si George n'était pas là au bon moment, grimpant sur le chariot chargé, ou debout, rouge et triomphant, au grand soleil, au sommet de la meule nouvelle ? Quoi de plus ennuyeux que de nourrir les porcs, ou de traire la vache, à moins que George ne fût là pour changer le travail en plaisir par le seul fait de sa présence. William s'acquittait de sa tâche avec une contenance grave pendant l'absence de l'enfant, et il ne s'égayait

que dans ces délicieuses après-midi du samedi pendant lesquelles George arrivait en courant vers la petite porte bâtarde du jardin du docteur Gilbert en accueillant par des cris joyeux l'arrivée de son ami. Ni l'orage, ni la pluie, ni la grêle, ni la neige, ni la glace, rien, en un mot, des intempéries que nous prodigue le ciel, ne pouvait empêcher Jeffson de paraître ponctuellement à la petite porte. Que lui importaient les pluies torrentielles et les coups de tonnerre qui semblaient ébranler la terre tant que la petite porte s'ouvrait et que le jeune visage qu'il aimait se tournait vers lui avec un sourire de bienvenue.

— Mes camarades ont parié que vous ne viendriez pas aujourd'hui, Jeff, — disait parfois George ; — mais je savais qu'il n'y avait pas de temps qui pût vous retenir.

Ôsuprême récompense de la fidélité et du dévouement ! Qu'est-ce que Jeffson pouvait désirer de plus ?

Mathilda aimait tendrement à sa façon le fils de son maître, mais ses occupations ménagères étaient de beaucoup plus lourdes que les responsabilités de Jeffson, et il lui restait bien peu de temps à consacrer à la poésie de l'affection. Elle tenait parfaitement en ordre la garde-robe de l'enfant, faisait cuire de certains gâteaux fins à son intention spéciale, lui envoyait de magnifiques paniers dans lesquels il y avait de vastes pots de confitures de groseille, des pâtés de porc, des gâteaux au raisin, et des pommes tapées. Sous tous les rapports substantiels, Mathilda était comme son mari l'amie de l'enfant, mais ce dévouement tendre et sympathique que William montrait au fils de son maître était quelque chose qui dépassait son intelligence.

— Mon mari est fou de l'enfant ! — disait-elle.

J'ignore ce que William eût pu devenir si la destinée lui avait donné des gentlemen pour parents et avait placé dans sa main une plume au lieu d'une bêche. Mais je sais qu'il y avait en lui tous les éléments de poésie, et qu'une grande profondeur de tendresse et de sentiment se devinait sous la tranquille simplicité de son langage et l'affabilité de ses manières. Il était venu jeune encore dans le Midland, et il n'avait que quarante-cinq ans à la mort de M. Gilbert ; mais à quarante-cinq ans il était aussi naïvement sentimental qu'une pensionnaire de dix-sept ans. Il n'avait rien de la rudesse ordinaire des gens du comté d'York. Il était aussi brave et aussi honnête que le glorieux amant de Tilda Price ; mais ses manières étaient aussi douces que celles de la femme la plus douce. C'était, en un mot, un gentleman pur et simple ; sortant des mains de la nature, qui, de temps en temps, s'amuse à créer un gentleman de sa façon, à la grande confusion des théories de race et d'éducation. Si vous aviez conduit Jeffson chez un tailleur du West-End pour l'y faire habiller, vous auriez pu l'envoyer tout droit à la Chambre des Lords, et aucun des membres de cette assemblée n'aurait découvert que l'intrus était un jardinier. Si quelque étonnant revirement de ce jeu qu'on appelle la Fortune avait élevé Jeffson à la pairie, il ne se serait trahi par aucun solécisme ; il n'aurait oublié aucun de ses devoirs. La Fortune n'avait rien fait pour lui, mais il était gentleman de naissance, et aucune puissance humaine ne pouvait le dépouiller de ce droit naturel. La douceur de l'italien se mêlait dans son accent lent et traînard au dialecte du Nord. Il adorait la poésie… la poésie de l'ordre le plus sentimental ; et il priait parfois George de lui lire ou de lui réciter certains passages favoris des recueils qui lui étaient familiers. Toute la splendeur, toute la grâce de l'univers pénétrait aussi profondément dans le cœur de Jeffson que dans

l'âme des plus grands poètes qui ont charmé le monde par la magie de leurs vers. Le don suprême de l'expression lui manquait, mais la faculté d'appréciation lui avait été accordée avec libéralité. Quand George et le jardinier causaient ensemble des étoiles et des fleurs, des nuages changeants, des ombres sur la rivière, du calme solennel de la vieille église, du sourd frémissement des branches de saule baignant leurs extrémités dans l'eau, c'étaient les pensées de l'homme ignorant qui étaient hors de la portée de l'enfant instruit ; l'imagination de l'élève s'élevait dans les régions brillantes à la porte étincelante desquelles le maître reculait étourdi, ébloui, et confondu.

George apprit un grand nombre de choses à son compagnon pendant ces charmantes soirées du samedi, pendant lesquelles le médecin faisait ses visites, ce qui permettait à l'enfant de rester dans la cuisine avec William et Mathilda. Il parla à l'homme du comté d'York de ces ennemis de l'adolescence, les poètes classiques ; mais William préférait infiniment Shakespeare et Milton, Byron et Scott, aux Latins les plus parfaits, dont les vers boitaient effroyablement une fois traduits par George. Jeffson n'était jamais las de Shakespeare. Il ne se blasait jamais sur Hamlet, Lear, Othello, et Roméo, le jeune et brillant prince qui essaye la couronne de son père le hardi Hotspur, l'infortuné Richard, Marguerite la passionnée, Gloster l'assassin, Wolsey le dissipateur, et la noble Katharine. Toute cette merveilleuse galerie de tableaux déroulait ses splendeurs pour cet homme, et l'écolier s'étonnait d'un enthousiasme qu'il ne pouvait comprendre. Il pensait que Mathilda, femme pratique, pouvait bien avoir raison, et que son mari était un peu fou sur certaines choses.

L'enfant reconnaissait l'affection de son humble ami par une déférence sincère et franche qui récompensait largement le jardinier dont l'amour n'était pas exigeant, car il était né aussi spontanément qu'une fleur sauvage au milieu des champs. George reconnaissait l'affection de Jeffson, mais il ne pouvait la lui rendre. La poésie de l'amitié n'était pas dans sa nature. Il était honnête, sincère et franc, mais non sympathique ou doué de la faculté d'assimilation : en quelque lieu qu'il allât, il conservait son individualité, et les gens parmi lesquels il vivait ne déteignaient pas sur lui.

Gilbert eût été bien solitaire après la mort de son père, n'eût été ce couple honnête qui soignait sa maison et son jardin, son écurie et sa basse-cour, et veillait sur ses intérêts comme s'il avait été réellement le fils de ces bonnes gens. Aussi, dès qu'il avait une demi-heure de loisir, le jeune homme entrait-il dans la vieille cuisine et fumait-il son cigare dans l'angle de la cheminée où s'était écoulée la plus grande partie de son enfance.

— Quand je m'assieds ici, Jeff, — disait-il parfois, — il me semble que je reviens à mes jours d'écolier, et je m'imagine entendre le trot de Brown Molly sur la route durcie par la gelée et la voix de mon père vous criant d'ouvrir la porte.

Jeffson soupirait et suspendait un instant le raccommodage d'une bride ou d'une couverture d'écurie.

— C'était le bon temps, Master George, — disait-il avec regret.

Il pensait que l'écolier était alors plus à lui et plus près de son cœur que le jeune médecin ne le serait jamais. Ces deux êtres avaient été enfants ensemble et William ne s'était jamais fatigué de cette période enfantine. Il restait derrière maintenant que son

compagnon avait grandi et que les jours d'enfance étaient partis à tout jamais. Il y avait un gigantesque cerf-volant sur un rayon dans l'arrière-cuisine, un cerf-volant que Jeffson avait fait de ses mains patientes. George eût ri maintenant si on lui avait parlé de cerf-volant ; mais William se serait montré fidèle à ses jeux puérils jusqu'à ce que ses cheveux fussent devenus gris, et il n'aurait pas connu un instant la lassitude d'esprit.

— Vous épouserez quelque belle dame un jour ou l'autre, Master George, — disait Mathilda, — et elle regardera avec dédain nos façons de gens du Nord et nous renverra de la vieille maison où nous avons vécu si longtemps.

Mais George protestait chaudement que, lors même qu'il épouserait la fille de la reine d'Angleterre, ce qui n'était pas vraisemblable, la royale demoiselle se conduirait avec bonté envers ses vieux serviteurs ou qu'il ne l'épouserait pas.

— Quand je me marierai, ma femme aimera les gens que j'aime, — disait le médecin, qui professait ces magnifiques théories sur l'art de mener une femme qui sont particulières aux jeunes gens à marier.

De plus, George apprit à ses humbles amis qu'il ne se marierait vraisemblablement pas de longtemps selon toute apparence, attendu qu'il n'avait rencontré personne qui approchât de l'idée qu'il s'était faite de la perfection féminine. Il avait là-dessus des idées très-pratiques, et se promettait d'attendre patiemment jusqu'à ce que quelque jeune personne sans tache passât à sa portée : — une jeune fille diligente et pieuse, petits pieds et bandeaux soyeux ; un modèle de sagesse qui n'eût jamais commis d'inconséquence ou dit une parole oiseuse. Parfois l'image d'Isa-

bel tremblait vaguement sur le miroir magique des rêveries du jeune homme, et il se demandait si, sous l'influence de certaines circonstances, elle réaliserait jamais cet idéal. Oh ! non : c'était impossible. Il se reporta à la chaude soirée d'été et la revit assise dans le fauteuil du jardin. Il revit l'ombre des branches flottant sur sa robe de mousseline chiffonnée et sa chevelure repoussée au hasard en arrière pour découvrir son front bas et large.

— J'espère que ce fou de Sigismund ne reverra pas M Sleaford, — pensait gravement George ; — il est assez imprudent pour l'épouser, et je suis certain qu'elle ne fera jamais une bonne épouse.

Le père de George mourut dans l'automne de 1852 ; au commencement du printemps suivant, le jeune homme reçut une lettre de son ami Smith. Sigismund s'étendait complaisamment sur ses affaires et ses projets, et donnait à son ami le résumé succinct du dernier roman qu'il avait commencé. George passa assez vite sur cette partie de la lettre : mais en tournant le feuillet il aperçut un nom qui lui fit monter le sang au visage. Il fut contrarié de cette émotion involontaire et très-intrigué de savoir pourquoi il tressaillait ainsi à la vue inattendue du nom d'Isabel Sleaford.

« Tu m'as fait promettre de t'informer de ce que j'apprendrais touchant les Sleaford, » écrivait Sigismund. « Tu apprendras donc avec beaucoup de surprise que M Sleaford est venue l'autre jour chez moi me demander si je pouvais l'aider d'une façon quelconque à gagner sa vie. Elle désirait que je la présentasse comme gouvernante, demoiselle de compagnie, ou quelque chose de ce genre, si je connaissais une famille qui eût besoin d'une personne dans ces conditions. Elle habitait Islington avec une sœur de sa

belle-mère, à ce qu'elle me dit ; mais elle ne voulait pas lui être à charge plus longtemps. M Sleaford et ses enfants sont allés habiter Jersey, probablement à cause de la vie à bon marché qu'on y trouve. Il n'est pas douteux que le jeune Horace n'y devienne un fumeur invétéré. Ce pauvre Sleaford est mort. Cette nouvelle t'étonnera autant que moi. Isabel ne me l'apprit pas tout d'abord, mais je vis qu'elle était en deuil, et quand je lui demandai des nouvelles de son père, elle fondit en larmes et sanglota comme si son cœur allait se briser. J'aurais voulu savoir de quoi le pauvre diable était mort et toutes les circonstances de sa maladie, car Sleaford n'était pas âgé et c'était un des hommes les plus robustes que j'aie jamais vus, — mais je ne pouvais torturer Izzie par des questions pendant qu'elle était dans un pareil état de douleur et d'agitation. — Je suis désolé que vous ayez perdu votre père, ma chère mademoiselle Sleaford, — dis-je. Elle ajouta en sanglotant quelques mots que j'entendis à peine, et j'allai lui chercher un verre d'eau fraîche, mais ce ne fut que longtemps après qu'elle revint à elle et qu'elle put me parler. Pour le moment, je ne voyais personne parmi mes connaissances qui pût lui être de quelque utilité immédiate ; mais je pris l'adresse de sa tante à Islington et je lui promis de passer chez elle un jour ou deux après. J'écrivis par le courrier du jour à ma mère et je lui demandai si elle pouvait me venir en aide. Elle me répondit sans tarder que mon oncle Charles Raymond, de Conventford, avait besoin d'une personne telle que M Sleaford (j'avais naturellement gratifié Isabel de toutes les vertus imaginables) et que si je pensais que la jeune personne conviendrait et que je pusse répondre de l'honorabilité parfaite de sa famille et de ses antécédents… (tu penses bien que je n'allais rien dire sur les trois termes en retard et que je n'allais pas avouer que les antécédents

d'Isabel consistaient à s'asseoir dans un fauteuil au jardin et à lire des romans ou à rendre des visites douteuses au bijoutier… et mille autres choses, hélas ! dans Walworth Road), je pouvais engager M Sleaford au salaire de vingt livres par an. Je me rendis à Islington le soir même, bien que je fusse en retard d'un numéro et demi pour le Démon des Galères (le Démon des Galères fait suite à l'Homme à la marque, le propriétaire du Parthénon à un sou ayant exigé une suite, ce qui m'a obligé à ressusciter le colonel Montefiasco après l'avoir précipité dans un gouffre de trois cents pieds). La pauvre fille se mit à pleurer quand je lui dis que je lui avais trouvé un asile. Je crains bien qu'elle n'ait beaucoup souffert depuis son départ de Camberwell, car elle n'est plus ce qu'elle était. La sœur de sa belle-mère est une femme vulgaire qui tient un garni et il n'y a qu'une servante dans la maison, — pauvre misérable esclave. Isabel fut obligée d'aller ouvrir la porte trois fois pendant ma visite. Tu connais mon oncle Raymond et tu sais quel homme charmant c'est ; tu devines quel agréable changement ce sera pour la pauvre Izzie. À propos, tu pourrais lui rendre visite lorsque tu iras à Conventford et me donner des nouvelles de la pauvre enfant. Je crois que l'idée d'aller vivre chez des étrangers l'effrayait beaucoup. Je l'ai accompagnée avant-hier à la gare. Elle est partie par un train omnibus ; je l'ai confiée à une famille très-respectable qui faisait le trajet entier avec six enfants, une cage d'oiseaux, un chien, et un paquet de cartes pour jouer sur un plateau, vu la longueur et la lenteur du voyage. »

Gilbert relut trois fois cette partie de la lettre de son ami avant de saisir toutes les nouvelles qu'elle renfermait. Sleaford mort et Isabel fixée en qualité de gouvernante à Conventford ! Si la Wayverne tortueuse était sortie de ses rives couvertes de joncs et avait inondé tout le Midland, le jeune médecin n'eût guère été plus

surpris qu'il ne le fut du contenu de la lettre de son ami. Isabel à Conventford… à onze milles de Graybridge ; à onze milles de lui en ce moment qu'il arpente sa petite chambre, que sa chevelure tombe en désordre sur son bon visage ouvert, et qu'il tient la lettre de Sigismund dans sa poche !

Que lui importait qu'Isabel fût si rapprochée ? Que lui était-elle pour qu'il y pensât ou qu'il se sentît ému de l'idée de ce voisinage ? Que savait-il de son histoire ? Rien, sinon qu'elle avait des yeux qui ne ressemblaient à aucun de ceux qu'il avait vus, des yeux qui hantaient son souvenir comme des étoiles étranges dans un rêve fiévreux. Il ne savait rien d'elle que cela et aussi qu'elle avait des manières gracieuses, sentimentales ; une voix douce et mélancolique ; et des changements d'expression soudains et capricieux qui avaient rempli son âme d'étonnement.

George rentra dans la cuisine et fuma un autre cigare dans la compagnie de Jeffson. Il alla dans cette partie de la maison avec la détermination de ne pas penser davantage à Isabel, qui en réalité n'était qu'une créature frivole et sentimentale, éminemment faite pour rendre un homme malheureux ; mais d'une façon ou d'une autre, avant d'avoir fini son cigare, George avait dit à son vieil ami et confident tout ce qu'il savait de la famille Sleaford, mentionnant légèrement les qualités séduisantes d'Isabel et parlant d'une visite à Conventford comme d'une corvée désagréable imposée par l'amitié.

— Naturellement, je ne songerais pas à faire un aussi long trajet rien que pour voir M Sleaford, — dit-il, — bien que Sigismund me demande de le faire ; mais il faut que j'aille à Conventford dans le courant de la semaine pour m'informer de ces médicaments que Johnson doit me fournir. Ils ne feront pas un bien

gros paquet, et je pourrai les rapporter dans la poche de ma redingote. Vous pourrez mettre en état le harnais de Brown Molly, Jeff ; elle aura meilleur air. J'irai jeudi, et cependant peut-être vaudrait-il mieux que j'y allasse demain.

— Demain c'est jour de marché, Master George. Je pensais à aller moi-même à Conventford. Je pourrais rapporter les médicaments et vous pourriez écrire un mot pour demander des nouvelles de la jeune personne, — fit remarquer Jeffson d'un air pensif.

George hocha la tête :

— Cela ne ferait pas l'affaire, Jeff, — dit-il, — Sigismund me prie de la voir.

Jeffson retomba dans un silence pensif dont il sortit quelques instants après en riant à la sourdine.

— Je gage que M Sleaford est jolie, — dit-il, en regardant finement son jeune maître.

George crut-il nécessaire de s'expliquer longuement sur ce sujet ? Non, M Sleaford n'était pas jolie. Elle était pâle et son nez n'avait rien de remarquable. Ce n'était pas un aquilin royal comme celui de M Harleystone, la beauté de Graybridge, proclamée telle par les jeunes aristocrates de l'endroit, et sa bouche n'était pas trop petite, son front était bas ; en un mot, certaines personnes pourraient trouver M Sleaford laide.

— Mais vous n'êtes pas de cet avis, Master George ! — s'écria Jeffson frappant ses cuisses de ses deux mains et riant d'un air malicieux, insupportable à voir ; — vous y pensez d'une façon ou

d'une autre, je le parie, et je vais soigner le harnais de Brown Molly de manière à la faire prendre pour un pur sang.

— Tu es fou ! — cria Mathilda en levant la tête de dessus son ouvrage. — Ce n'est pas une de ces filles de Londres qui fera une bonne femme pour Master George, et il ne serait pas assez simple pour courir après une gouvernante à Conventford quand il peut avoir M Burdock avec toute sa fortune et devenir ainsi un des premiers bourgeois de Graybridge.

— Tais-toi, Tilly. Tu n'entends rien à la chose. Ne t'ai-je pas épousée par amour, dis-moi, quand j'aurais pu prendre Sarah Peglock, la fille unique de l'hôtelier du Lion-Rouge, à Belminster, et ne suis-je pas allé à Londres où tu étais en service pour t'emmener de ta place. Et Sarah n'a-t-elle pas failli en devenir folle quand elle l'a appris ? Master George se mariera par amour ou il ne se mariera jamais. Master George n'a pas oublié qui portait la ceinture brodée et les souliers à lacets à l'école de danse, ni les gâteaux, les valentins, les sucres d'orge, et les oranges que nous emportions avec nous aux vacances !

Jeffson avait été le confident des amours enfantines de George, le naïf Leporello de ce jeune Don Juan provincial, et il aspirait à recevoir la confidence de nouveaux secrets et à goûter encore une fois au gâteau du sentiment. Mais George nia froidement qu'il ressentît aucun penchant romanesque pour M Sleaford.

— Je m'estimerai heureux de lui témoigner de l'amitié d'une façon quelconque, — dit-il gravement, — mais elle est la dernière personne du monde dont je songerais jamais à faire ma femme.

Ce jeune homme discutait ses idées matrimoniales avec cette majesté tranquille avec laquelle l'homme, qui est le maître, parle de son humble esclave, tant qu'il ne s'est pas essayé à la gouverner, — avant d'avoir reçu le cuisant baptême de la souffrance, et d'avoir appris par l'expérience amère qu'une femme parfaite n'est pas une créature que l'on rencontre à tous les coins de rue, attendant tranquillement son seigneur et maître.

06

Le harnais de Brown Molly fut proprement accommodé par les mains patientes de Jeffson. J'imagine que la vieille jument n'aurait pas été tondue de longtemps si George n'avait pas exprimé le désir qu'elle fût pimpante le jour de sa visite à Conventford. Tondre un cheval n'est pas une occupation bien agréable ; mais il n'était pas de tâche si difficile qui pût faire reculer Jeffson quand il s'agissait du bonheur de George.

Brown Molly avait l'aspect d'un superbe animal quand George rentra après avoir fait ses visites à la hâte, et qu'il la trouva sellée et bridée à onze heures du matin de cette belle journée de mars qu'il avait choisie pour son voyage à Conventford. Mais bien que la jument fût prête depuis un grand quart d'heure, George monta à sa chambre, — la chambre où il couchait depuis son enfance et dans laquelle il y avait encore, au milieu des cartons à chapeau et des valises, quelques-uns de ses jouets poudreux et oubliés, — et il passa quelque temps à changer de cravates, à brosser ses cheveux et son chapeau, et à faire quelques petites améliorations dans sa toilette.

William déclara que son jeune maître avait l'air d'aller se marier, au moment où il quitta la cour, le sourire aux lèvres et les cheveux soulevés par la brise printanière. En ce moment George était la vivante image de la bonne grâce naïve et saine, le type de la jeunesse honnête, et de la belle virilité anglaise, radieuse du frais éclat d'une nature immaculée, libre de mauvais souvenirs, pure comme un miroir nouvellement poli, que nulle haleine impure n'a encore souillé.

Il partit aveuglément au-devant de son destin, heureux de l'idée que son voyage était une heureuse combinaison des devoirs de l'amitié et des exigences de sa profession.

Je ne sache pas qu'il existe dans toute l'Angleterre une route plus belle que celle qui va de Graybridge-sur-la-Wayverne à Conventford, et je doute que dans toute l'Angleterre il y ait une ville plus laide que Conventford. J'envie la longue promenade à cheval que George fit par cette belle matinée de mars, pendant laquelle les pâles primevères brillaient dans les taillis et l'odeur des premières violettes se mêlait faiblement à l'air. Les chemins de communication étaient de longues avenues qui auraient fait la gloire d'un parc ducal, et, çà et là, par une ouverture de la haie verdoyante, une maison de campagne aux murs éclatants de blancheur, ou quelque grave château construit en briques rouges apparaissaient blottis dans une retraite d'une beauté rustique et faisant étinceler leurs vitres brillantes au gai soleil de midi.

Àmi-chemin entre Graybridge et Conventford, il y a le village de Waverly, à la longue rue bordée de vieilles maisons de l'époque d'Élisabeth, sur laquelle les tours en ruine d'un antique château jettent leur ombre protectrice. John de Gaunt fut le seigneur et le fondateur de la plus grande de ces vieilles tours, et

l'étrange fille d'Henri VIII festoyait dans l'immense salle de banquet à l'endroit où le lierre accroche ses guirlandes naturelles aux meneaux de pierre d'une fenêtre à la Tudor. En cet endroit, le médecin donna une poignée de foin et un seau d'eau à sa monture, après s'être arrêté à l'auberge des Armes de Waverly ; puis il partit au pas par la longue avenue en dôme qui s'étend depuis le tranquille village jusqu'aux abords du tumultueux Conventford. Au bout de quelque temps George mettait Brown Molly à un trot pesant et arrivait bientôt à la barrière qui termine l'avenue, laissant derrière lui le séduisant Midland. Devant lui, il n'avait plus qu'une ville enfumée, bruyante et pauvre, avec ses hideuses cheminées de fabrique obscurcissant l'air et ses trois clochers élevés dominant la foule des toits entassés à leurs pieds.

Gilbert s'arrêta sur la place, assez tranquille en ce moment, bien qu'elle soit un lieu de tumulte les jours de foire ; il s'arrêta et commença à se demander ce qu'il allait faire. Irait-il d'abord chez le pharmacien, place du Marché, pour y prendre ses médicaments, puis de là chez M. Raymond qui habitait à l'autre extrémité de la ville ou plutôt à l'entrée de la campagne, au delà de la ville ; ou bien, d'abord chez M. Raymond en prenant par les ruelles tranquilles, libres du tumulte et du tracas des gens du marché ? Il conviendrait peut-être d'aller d'abord chez le pharmacien ; oui, mais il n'y aurait rien de bien agréable d'avoir des médicaments dans sa poche et de sentir la camomille et la rhubarbe en se présentant devant M Sleaford. Après une longue délibération, George se décida à se rendre par les chemins détournés chez M. Raymond ; puis, tandis qu'il parcourait les ruelles et les sentiers, il commença à se dire que M. Raymond s'étonnerait de sa visite et trouverait sans doute étrange et même inconvenant l'intérêt qu'il prenait à la gouvernante. Par une transition natu-

relle, il en vint à se demander s'il ne conviendrait pas de renoncer à l'idée de voir M Sleaford et de s'en tenir à l'achat des médicaments. Pendant qu'il débattait cette question, Brown Molly l'amena à l'extrémité du chemin où se trouvait la maison de M. Raymond, sur une petite éminence d'où l'on découvrait une grande étendue de prairies vertes, un tronçon de chemin de fer, et une grande route poudreuse, parsemée de groupes d'arbres rabougris. La campagne, de ce côté-là de Conventford, était vide et nue, comparée à la charmante partie pareille à un parc que j'appelle le Midland d'Élisabeth.

Si M. Raymond avait ressemblé à tout le monde, il est probable qu'il eût été excessivement surpris, sinon offensé, de la visite rendue dès le matin à une gouvernante par un jeune médecin. Mais comme M. Charles Raymond était tout l'opposé de tout le monde ; qu'il était le fidèle disciple de M. George Combe, et qu'il pouvait reconnaître au simple coup d'œil que le jeune médecin n'était ni un débauché ni un malhonnête homme, il reçut George aussi cordialement qu'il avait l'habitude de recevoir tous ceux qui avaient besoin de son amitié, envoya Brown Molly à l'écurie, et mit son maître à l'aise avant que George eût fini de rougir dans le premier émoi de sa timidité.

— Entrez ! entrez ! — dit M. Raymond d'une voix vibrante, — entrez, mon ami. Vous avez reçu une lettre de Sigismund, — quelle idée absurde il a eue de se faire appeler Sigismund ! — et il vous a raconté l'histoire de M Sleaford, jeune fille charmante, mais qui a besoin d'être instruite avant de pouvoir enseigner. Elle amuse les enfants et les mène promener, elle est très-gentille et très-consciencieuse. Prudence excessive ; je n'ai rien pu tirer d'elle relativement à sa vie passée ; je crains fort qu'elle n'ait

beaucoup souffert. N'importe ! nous essayerons de la rendre heureuse. Que nous fait sa vie passée si ses facultés se balancent ? Laissez-moi faire un choix parmi les enfants de Field-Lane, et je vous trouverai un archevêque de Cantorbéry en herbe ; menez-moi dans un lieu où les crimes humains ne sont connus que par la nomenclature qu'en donne le Décalogue, et je vous montrerai un Greenacre en germe. M Sleaford est une excellente petite fille, mais elle aime trop le merveilleux, trop l'idéal exagéré. Ses grands yeux se dilatent quand elle parle de ses livres favoris et elle paraît toute surprise et effrayée quand on lui adresse la parole pendant qu'elle lit.

Le cabinet de M. Raymond était une charmante petite chambre dont les murailles, du plancher au plafond, disparaissaient sous les livres. Chez M. Raymond il y avait des livres partout, et le maître du logis lisait à des heures invraisemblables et gardait une bougie allumée à son chevet au milieu de la nuit, pendant que tous les autres citoyens de Conventford étaient plongés dans le sommeil. Il était garçon, et les enfants dont l'éducation était confiée à M Sleaford étaient deux orphelines maladives, laissées par une nièce de M. Raymond, jeune femme infortunée, qui n'était venue au monde que pour souffrir, qui avait fait un mauvais mariage, avait perdu son mari, puis enfin était morte poitrinaire, ayant eu tous les malheurs imaginables avant d'avoir atteint sa vingt-cinquième année. Naturellement M. Raymond avait pris soin des enfants ; il aurait recueilli le premier petit ramoneur venu si on lui avait démontré que personne n'en pouvait prendre soin. Il enterra sa nièce dans un tranquille cimetière de campagne, emmena les orphelines à sa jolie maison de Conventford, leur acheta des robes noires, et engagea M Sleaford comme

gouvernante. Et tout cela avec moins d'ostentation que certains hommes en montrent en dépensant un billet de dix livres.

Il était de la nature de M. Raymond d'obliger son prochain. Autrefois, il était très-riche, au dire des gens de Conventford, à l'époque où il n'y avait ni grèves ni famines dans la vieille ville ; mais il avait perdu beaucoup d'argent en cherchant à réaliser des idées philanthropiques en faveur de ses semblables. À l'époque où nous sommes, il était comparativement pauvre ; mais il était toujours assez riche lorsqu'il s'agissait de venir en aide aux indigents, ou de fonder dans la ville une école d'ouvriers, un club pour les artisans, un cours pour le soir, ou un fourneau économique.

En même temps, tout en étant l'âme d'une demi-douzaine de comités, tout en distribuant des vêtements de rebut, du chauffage, des bons de soupe, de flanelle, et pendant qu'il examinait la question solennelle de savoir laquelle de Betsy Scrubbs ou de Maria Tomkins avait le plus pressant besoin d'un jupon ouaté, qu'il pesait les prétentions rivales de M Jones ou de M Green aux largesses de la cuisine commune, il était auteur, philosophe, phrénologue, métaphysicien, et écrivait des livres sérieux qu'il publiait pour l'instruction de l'espèce humaine.

Il avait cinquante ans, mais, sauf des cheveux gris, il n'avait aucun des attributs de son âge. Cette chevelure grise encadrait le visage le plus radieux qui ait jamais souri et dont l'éclat se répandait libéralement sur tous. George avait vu plusieurs fois M. Raymond avant cette visite. Tout le monde, dans Conventford et dans un certain rayon de cette ville, connaissait M. Raymond, et M. Raymond connaissait tout le monde. Il regarda à travers l'écran transparent qui voilait les pensées du jeune médecin : il

plongea dans les profondeurs du cœur du jeune homme qui étaient aussi claires que des eaux limpides, et il n'y découvrit que la vérité et la pureté. Quand je dis que M. Raymond regarda dans le cœur de George, je me sers d'une image, car ce fut de l'inspection du visage du médecin qu'il tira ses déductions ; mais j'aime la vieille tournure romantique qui veut que le cœur d'un galant homme soit le temple du courage, de l'amour, et de la piété, — un autel consacré à toutes les vertus.

La maison de M. Raymond était une jolie construction gothique, demi-villa, demi-cottage, dont les fenêtres cintrées s'ouvraient sur un petit jardin, bien différent de celui de Camberwell, attendu qu'il était soigneusement tenu par un jardinier et factotum infatigable. Au delà du jardin s'étendaient les prairies, séparées du domaine de M. Raymond par une haie très-basse. Au delà de ces prairies les toits et les cheminées de Conventford se groupaient en masses sombres dans le lointain.

Raymond conduisit George au salon par la fenêtre cintrée, par laquelle le jeune homme revit encore une fois Label comme il l'avait vue la première fois : dans un jardin. Mais le tableau différait absolument de l'autre tableau qui hantait encore son souvenir comme une toile entrevue dans un musée encombré. Au lieu des poiriers plantés au milieu d'une pelouse négligée et des branches poussant leurs rameaux verdoyants sous un ciel de juillet, George vit une pelouse fraîchement fauchée, des plates-bandes soignées, des groupes sévères de lauriers, et de grandes prairies nues, que rien ne protégeait contre le vent glacial de mars. Sur le ciel d'un bleu pâle il vit la silhouette gracieuse d'Isabel se détacher nettement, non plus couchée dans un fauteuil et lisant un roman, mais marchant à pas comptés en compagnie de

deux petites filles vêtues de noir. Une sensation douloureuse saisit le jeune médecin au cœur quand il vit cette taille enfantine, ce visage pâle et désolé, ces grands yeux tristes et rêveurs. Il sentit qu'il s'était opéré quelque inexplicable changement chez Isabel depuis cette journée de juillet pendant laquelle elle avait parlé de ses auteurs favoris, pendant laquelle elle s'était émue, pendant laquelle elle avait tremblé avec un amour puéril pour les livres chéris où elle puisait les joies et les chagrins de sa vie.

Ces trois visages pâles, ces trois robes noires, avaient un aspect navrant sous les pâles rayons de ce soleil précoce. M. Raymond cogna à la vitre, et fit signe à la gouvernante.

— Pauvres êtres mélancoliques, n'est-ce pas ? — dit-il à George pendant que les trois jeunes filles s'approchaient de la fenêtre. — J'ai dit à ma femme de charge de leur donner beaucoup de viandes rôties, presque saignantes : c'est le meilleur antidote pour la tristesse.

Il ouvrit la porte vitrée et fit entrer Isabel et les deux enfants.

— Mademoiselle Sleaford, voici un ami qui est venu pour vous voir, — dit-il. — C'est un ami de Sigismund et un gentleman qui vous a connue à Londres.

George tendit la main, mais il vit quelque chose comme de la terreur sur le visage de la jeune fille lorsqu'elle le reconnut. Il tomba aussitôt dans une confusion et dans un embarras indicibles.

— Sigismund m'a prié de passer, — dit-il en balbutiant, — Sigismund m'a dit de lui écrire pour lui donner de vos nouvelles.

Les yeux de M Sleaford se remplirent de larmes. Les larmes jaillissaient d'elles-mêmes dans ses yeux au moindre prétexte.

— Vous êtes tous très-bons pour moi, — dit-elle.

— Écoutez, mes enfants, — dit M. Raymond, — allez dans le jardin et promenez-vous. Vous, Gilbert, accompagnez-les, puis revenez manger un morceau de stilton et boire un verre d'ale tout en nous donnant des nouvelles de vos malades de Graybridge.

Gilbert obéit à son aimable hôte. Il sortit sur la pelouse au milieu de laquelle des arbrisseaux aventuraient quelques petites feuilles vertes destinées à périr sous le vent glacial du mois de mars. Il marcha à côté d'Isabel pendant que les orphelines erraient çà et là dans les allées et ramassaient les rares marguerites qui avaient échappé à la faux du jardinier. George et Isabel échangèrent quelques paroles, mais le jeune homme fut obligé de s'en tenir à des lieux communs sur la ville de Conventford, M. Raymond, et les nouveaux devoirs de M Sleaford, car il voyait que la moindre allusion à l'époque passée à Camberwell l'agitait et la faisait souffrir. Ces deux êtres n'avaient encore aucun sujet commun de conversation. Avec Sigismund Isabel aurait eu beaucoup à dire, ou plutôt ils auraient lutté l'un et l'autre à qui se serait montré le plus causeur ; mais dans la compagnie de George, l'imagination d'Isabel se repliait sur elle-même comme ces fleurs délicates dont les pétales fragiles se fanent sous le souffle brutal du vent du nord. Elle savait que Gilbert était un excellent jeune homme, bien disposé à son égard et désireux de lui plaire à sa façon assez naïve ; mais elle sentait, plutôt qu'elle ne savait, qu'il ne la comprenait pas et qu'il ne pouvait être son compagnon dans cette région nuageuse où habitaient ses pensées. Aussi, après quelques phrases de cette conversation délicieusement originale

qui forme le fond du langage des gens qui ne possèdent pas le talent suprême de parler sans rien dire, George et Isabel revinrent au salon où M. Raymond les attendait pour présider à une collation de pain et de fromage arrosés d'ale. Le repas terminé, on amena la monture du médecin à la porte.

— Venez nous voir dès que vos affaires vous amèneront à Conventford, Gilbert, — dit M. Raymond en serrant la main du chirurgien.

George le remercia de sa cordiale invitation, mais il s'éloigna néanmoins assez désenchanté. De quelle stupidité il avait fait preuve pendant cette courte promenade dans le jardin de M. Raymond ; comme il avait su dire peu de choses à Isabel et quelle réserve celle-ci lui avait témoignée ! Avec quel effet lamentable la conversation était tombée à chaque instant pour n'être relevée à grand'peine que par quelque question baroque, quelque misérable remarque, à propos de rien, — émanations idiotes du désespoir.

Gilbert se rendit à une auberge près de la place du Marché où son père avait l'habitude de prendre ses repas chaque fois qu'il venait à Conventford. George confia Brown Molly aux soins du valet d'écurie, puis il partit à pied sur la chaussée encombrée où les campagnards se bousculaient devant les devantures de boutiques et les étalages en plein vent et pénétra sur la vaste place du Marché, où la voix des colporteurs s'élevait retentissante et aiguë, et où les vantardises éhontées des marchands d'orviétan ébranlaient l'air. Il passa à travers la foule et s'engagea dans une rue étroite et détournée qui le conduisit à une vieille place au milieu de laquelle s'élevait la grande église de Conventford, entourée d'une multitude de pierres tumulaires. Les cloches, qui jouaient

un air de musique religieuse quand les heures sonnaient, retentissaient dans le clocher. Le jeune homme pénétra dans le cimetière, qui était assez désert malgré ce jour de marché, et s'y promena pour tuer le temps, — et aussi pour ménager Brown Molly qui exigeait un repos considérable avant d'entreprendre le voyage de retour. Et il pensait à Isabel.

Il ne l'avait encore vue que deux fois, et déjà cependant son image s'était fixée par une empreinte fatale sur son esprit, — empreinte éternelle que rien ne pouvait effacer. La soirée de Camberwell avait été l'épisode romanesque de la vie calme de ce jeune homme ; Isabel était l'étrangère qui avait traversé son chemin. Il y avait à Graybridge de jolies et aimables filles, mais il les connaissait depuis l'enfance. Isabel lui apparut dans sa jeune beauté pâle, et tout le sentimentalisme latent de sa nature, sans lequel la jeunesse devient hideuse, s'enflamma et vécut sous la magique influence de sa présence. La mystique Vénus surgit, beauté parfaite, de la mer, et l'homme captivé s'incline devant le divin conquérant. Quel homme s'intéresserait à une Vénus qu'il aurait bercée, dont il aurait suivi le développement graduel, et dont la divine beauté aurait péri sous l'influence flétrissante de la familiarité ?

Le jour tombait quand George se rendit chez le pharmacien et reçut ses médicaments. Il ne s'arrêta pas pour dîner au Lion-Blanc, mais il paya ses dix-huit pence pour les soins donnés à Brown Molly, et prit à la hâte un verre d'ale avant de se mettre en selle. Il repassa par la solennelle avenue, aile pleine d'ombre de cette cathédrale grandiose élevée par les mains de ce grand architecte qu'on appelle la Nature. Il parcourut la longue avenue fantastique jusqu'à ce que les lumières scintillantes de Waverly

brillassent faiblement à ses yeux à travers les branches dépouillées des arbres.

La nouvelle existence d'Isabel était fort agréable. Plus de beurre à aller chercher, plus de commissions mystérieuses dans Walworth Road. Tout dans la maison de M. Raymond était brillant, poli et coquet. Il y avait une femme de charge d'âge mûr qui régnait souverainement, et une servante industrieuse sous sa surveillance. Isabel et ses élèves occupaient deux jolies chambres situées au-dessus du salon, prenaient leurs repas ensemble, et jouissaient de leur propre compagnie du matin au soir. Les enfants étaient assez bornées, mais c'étaient de bonnes natures. Elles avaient connu les souffrances cuisantes de la pauvreté, l'achat du beurre au détail, les jours déserts où l'oasis du dîner ne paraissait pas, les viandes froides arrosées de mélancoliques tasses de thé. Un soir elles racontèrent toute leur misère à Isabel ; comment leur pauvre maman avait pleuré quand l'agent du shérif était venu, disant qu'il en était fâché pour elle, mais qu'il fallait qu'il fît l'inventaire, et saisissant jusqu'au portrait de papa et aux couverts d'argent qui avaient appartenu à grand'maman. M Sleaford s'occupa consciencieusement de sa tâche, et fit étudier à ses patientes élèves les charmants abrégés d'histoire ancienne et moderne de Pinnock. Elle leur communiqua une dose fort légère de l'Heptarchie et des Normands et aussi des premiers rois Plantagenets ; mais elle leur parla longuement d'Anne de Boleyn et de Marie, reine d'Écosse, de la jolie princesse Marie, reine de France et femme de Thomas Brandon, de Marie-Antoinette et de Charlotte Corday.

Les enfants s'écrièrent : Mon Dieu ! quand elles apprirent l'héroïque aventure de M Corday ; mais elles s'intéressèrent beau-

coup au sort des jeunes princes de la maison d'York, et se donnèrent le spectacle d'un étouffement figuré au moyen des coussins du sofa de la salle d'étude.

Il n'était pas probable que M. Raymond, dont l'attention était prise par les intérêts multiples de Conventford, pût consacrer beaucoup de temps aux deux élèves et à leur gouvernante. Il était satisfait de l'examen de la tête de M Sleaford, et s'applaudissait d'avoir confié ses petites nièces aux soins de la jeune fille.

— Si elles étaient intelligentes, j'aurais peur de l'exagération du sentiment poétique qui la distingue, — disait-il ; — mais elles sont trop bornées pour souffrir d'une influence de ce genre. Elle possède une dose de moralité suffisante, bien qu'elle ne soit pas, sous ce rapport, à la hauteur du jeune médecin de Graybridge, et je suis certain qu'elle remplira convenablement ses devoirs auprès des enfants.

Personne ne contrariait donc les rapports d'Isabel avec ses élèves. L'éducation du monde, qui aurait été d'un prix incalculable pour elle, lui manquait à Conventford autant qu'à Camberwell. Elle vivait seule avec ses livres et les rêves que ceux-ci avaient fait naître, et elle attendait le prince, ou Ernest Maltravers, ou Henri Esmond, ou Steerforth ; — c'était le type hautain de Steerforth, et non l'ombre gracieuse du bon David qui hantait l'esprit de la jeune fille quand elle fermait le livre. Elle était jeune et sentimentale, ce n'était pas sur les types vertueux que son imagination s'arrêtait. Être beau, fier, et malheureux, était posséder des droits incontestables au culte de M Sleaford. Elle aurait voulu s'asseoir aux pieds d'un Byron, fier, sombre, morose, livrant son front d'ivoire aux vents nocturnes et tonnant contre la bassesse et l'ingratitude de l'espèce humaine. Elle aspirait à être l'esclave

choisie de quelque créature dédaigneuse, qui, peut-être, la maltraiterait ou la négligerait. Je crois qu'elle eût adoré un Bill Sykes aristocrate et qu'elle se fût estimée heureuse de mourir de sa main cruelle, pourvu que ce fût dans une salle démantelée d'un château gothique, par un clair de lune faisant étinceler dans l'éloignement les pics neigeux de la chaîne des Alpes, au lieu de l'atroce mansarde prosaïque de la pauvre Nancy. Puis le comte Guillaume de Sykes aurait des remords et élèverait une croix de bois sur le chemin de la montagne, à la mémoire de — Αναγκη, et un beau matin on le trouverait étendu au pied du mystérieux monument, couvert d'un long manteau noir dont les plis dessineraient ses formes royales, et mort de la rupture d'un vaisseau quelconque.

Il n'est pas de rêves si insensés, il n'est pas d'imaginations si puériles qui ne se logeassent dans l'esprit d'Isabel pendant les longues soirées d'oisiveté pendant lesquelles, assise, seule, dans la chambre d'étude, elle suivait l'apparition des étoiles qui scintillaient faiblement dans le crépuscule, et les progrès de l'obscurité dans les prairies, alors que des lumières indécises commençaient à briller dans les rues de Conventford. Parfois, quand ses élèves dormaient profondément dans leurs lits à rideaux blancs, Izzie descendait doucement et allait se promener lentement dans le jardin par un beau clair de lune, — par un de ces clairs de lune qui faisaient paraître Juliette plus belle que la lumière du jour aux yeux ravis de Roméo, pendant lesquels Hamlet frissonnait à l'aspect du spectre paternel. Elle se promenait au clair de lune et pensait à tous ses rêves, et elle se demandait quand la vie commencerait pour elle. Elle commençait à vieillir ; oui, — elle y pensait avec un frisson de terreur, — elle avait tout à l'heure dix-huit ans ! Juliette reposait dans le tombeau des Capulets avant cet

âge ; la hautaine Beatrix avait vécu, et Florence Dombey était mariée et établie, et l'histoire terminée.

Un désespoir profond s'emparait de cette folle enfant quand elle songeait, qu'après tout, son existence ne serait peut-être qu'une existence vulgaire ; une surface déserte et plate qu'elle parcourrait en se traînant vers une tombe sans nom. Elle qui désirait être quelque chose ! Oh ! pourquoi n'y avait-il pas une révolution, qu'elle pût saisir un couteau, chercher le tyran chez lui, et mourir, afin que le peuple pût parler d'elle et se rappeler son nom lorsqu'elle serait morte ?

Je pense qu'Isabel était dans cette disposition d'esprit qui pousse une honnête et inoffensive jeune personne à tirer sur un souverain affable et vertueux, dans le paroxysme d'une soif insensée de célébrité. M Sleaford voulait être célèbre. Elle voulait que le drame de sa vie commençât et que le héros apparût.

Vague, grandiose et indécise flottait devant elle l'image du prince ; mais combien, hélas ! il tardait à venir ! Viendrait-il jamais ? Existait-il des princes de par le monde ? Existait-il de ces êtres dont les livres lui dépeignaient les manières et les habitudes, mais dont elle n'avait jamais vu l'image mortelle. La Belle au bois dormant dormit un siècle avant que le héros désigné arrivât pour l'éveiller. La beauté doit attendre et attendre patiemment l'arrivée de sa destinée. Mais la pauvre Isabel pensait qu'elle avait attendu bien longtemps, et elle ne voyait même pas poindre faiblement à l'horizon le panache du prince tant désiré.

Il y avait des motifs pour qu'Isabel oubliât les souvenirs de sa vie passée et se consolât par des rêves d'une existence meilleure. Une médication saine aurait pu lui faire du bien comme antidote

contre le sentimentalisme outré de sa nature ; mais chez M. Raymond elle avait tout le loisir de rêver sur ses livres, édifiant de merveilleux romans dont elle était l'héroïne et le héros !…

Le héros était un vrai caméléon, en ce sens qu'il prenait sa couleur du dernier livre que M Sleaford avait lu. Tantôt c'était Ernest Maltravers, jeune et séduisant aristocrate aux yeux violets et à la chevelure soyeuse. Parfois c'était Eugène Aram, brun, sombre, et intelligent, l'esprit tourmenté par l'insignifiant détail du meurtre de M. Clarke. Une autre fois, Steerforth, égoïste, fier, élégant. De loin en loin, lorsque les enfants dormaient, M Sleaford laissait tomber ses longs cheveux noirs devant le petit miroir et déclamait à mi-voix pour elle-même. Elle voyait son visage pâle, effrayant dans l'obscurité du miroir, ses bras levés, ses grands yeux noirs, et elle s'imaginait qu'elle dominait un auditoire frappé de terreur. Par moments elle songeait à quitter amicalement M. Raymond et à s'en aller à Londres avec un billet de cinq livres dans sa poche pour paraître sur un des théâtres en qualité d'actrice tragique. Elle se rendrait chez le directeur et lui dirait qu'elle voulait jouer. Tout d'abord il y aurait quelque difficulté et il mettrait en doute son talent ; mais elle ôterait son chapeau, laisserait tomber ses cheveux, et en entortillerait les longues tresses autour de ses doigts effilés… ainsi… (elle s'arrêtait pour se regarder dans la glace en exécutant le geste) et s'écrierait : « Non ! je ne suis pas folle ; ces cheveux que j'arrache sont bien à moi ! » et le tour serait fait. Le directeur s'écrierait : « Madame, je ne m'attendais pas à un talent pareil. Excusez mon émotion ; mais, en vérité, depuis M O'Neil, je ne me rappelle pas avoir entendu quelque chose de comparable à la façon dont vous avez dit cette phrase. Venez demain au soir ; vous remplirez le rôle de Constance. Désirez-vous une répétition ? Non, n'est-ce

pas ? Vous savez par cœur le rôle tout entier. Je prendrai la liberté de vous offrir cinquante livres par soirée pour commencer, et je mettrai une de mes voitures à votre disposition. » Isabel avait lu maints romans dans lesquels de jeunes héroïnes timides essayent leur talent d'actrice, mais jamais elle n'avait lu qu'une héroïne douée de dispositions héroïques fût obligée à une simple répétition pour effacer la gloire de M Siddons.

Parfois M Sleaford pensait que sa destinée, — elle s'attachait volontiers à l'idée qu'elle avait une destinée, — l'appelait à être poète, poète lauréat couronné. Ceci lui souriait par-dessus tout ; et le soir, pendant qu'elle surveillait les cahiers des enfants et risquait un nouveau D majuscule afin de jeter quelque variété dans les travaux du lendemain, elle rapprochait d'elle les bougies, prenait une pose mélancolique, trempait sa plume dans l'encre, et commençait à tracer quelque plainte lamentable sur la désolation de sa vie, ou quelque invocation nébuleuse au prince inconnu. Elle terminait rarement la plainte ou l'invocation, car il se rencontrait généralement quelque difficulté rhythmique qui arrêtait court ses rêveries poétiques ; mais elle commença une quantité innombrable de vers, et noircit plusieurs rames de papier de sonnets avortés dans lesquels les étoiles, les ruisseaux, les rêves et les fontaines revenaient avec une fréquence hostile à toute originalité ou à toute variété de style.

La pauvre enfant solitaire et ignorante cherchait de toutes parts un mouillage sur l'océan désert de la vie, et elle ne voyait rien que les masses flottantes d'un océan de verdure ondoyant au gré de tous les vents du ciel. Derrière elle, un passé qu'elle n'osait ni contempler, ni se rappeler ; devant elle, un avenir inconnu, couvert d'une ombre mystérieuse, qui paraissait grandiose en rai-

son de son obscurité. Elle avait soif de marcher de l'avant, de déchirer le voile solennel, d'écarter le rideau brumeux, de pénétrer dans l'arche sainte du temple.

Très-tard, dans la nuit, quand les lumières de Conventford s'étaient éteintes sous le ciel étoilé, la jeune fille restait éveillée, regardant parfois ces mondes mystérieux et pensant à l'avenir ; mais jamais, dans aucun de ses rêves, dans le moindre de ses projets, de ses châteaux en Espagne, dans aucune des visions fantastiques construites des fragments des récits qu'elle aimait, jamais l'image bourgeoise du médecin de Graybridge, de Gilbert, ne trouva une place.

George pensait à elle, s'étonnait à son sujet, monté sur Brown Molly, et parcourait les sentiers tortueux du Midland dont les haies brunes verdissaient et où l'aubépine était en fleurs. Il pensait à elle nuit et jour, et s'en voulait de ces pensées ; mais il se demanda, sans plus attendre, quand il pourrait, décemment, reparaître à Coventford, devant le portail gothique de M. Raymond.

07

Tandis que George pensait au pâle visage et aux yeux noirs d'Isabel ; que, pendant ses longues courses pour aller visiter ses malades nécessiteux, il débattait solennellement la question de savoir s'il devait aller voir M. Raymond lorsque ses affaires l'appelleraient à Conventford, ou s'il conviendrait qu'il se rendît à Conventford dans le but spécial de présenter ses hommages à M. Raymond, la main du sort pesa sur un des plateaux de la balance indécise, et le poids qu'elle jeta dans ce plateau n'était autre

que cette composition de quelques grammes que le gouvernement se charge de transporter, sinon de l'Indus au pôle, au moins du cap Finistère aux Highlands, moyennant le prix modeste d'un penny. Pendant que le jeune médecin hésitait sur la rive gauche du grand Océan, tâtant les flots changeants du bout du pied et tout prêt à se retirer effrayé devant l'élan de la lame qui accourt, encouragé cependant par la fraîcheur de l'écume de la mer, désireux de plonger, mais ignorant cependant l'immensité de l'inconnu qui, au soleil, paraît un océan d'or en fusion, mais qui, soulevé par les orages et obscurci par les tempêtes, pouvait devenir un tombeau si terrible ; tandis que George, en un mot, hésitait et doutait, discutait et controversait avec lui-même, ainsi que doit le faire tout jeune homme prudent qui commence à s'apercevoir qu'il aime sincèrement, tout en craignant tristement de ne pas aimer sagement, le destin, sous la figure d'un ami, lui donna une poussée, il tomba la tête la première dans les flots mugissants, et il ne lui resta plus d'autre parti que de nager de son mieux vers le rivage inconnu situé de l'autre côté.

La lettre de Sigismund était datée : Oakbank, Conventford, 23 mai 1853.

« Mon cher George, » écrivait l'auteur de l'Homme à la marque, « je suis venu passer quelques jours ici avec mon oncle Charles. Nous avons arrangé un déjeuner champêtre dans le parc de Lord Hurstonleigh, et nous désirons t'avoir avec nous. Donc si tes malades ne sont pas les gens les plus contrariants du monde, tu peux te donner un congé et nous rejoindre mercredi matin, à midi, si le temps est beau à la porte de Waverly Road du parc de Hurstonleigh. M Pidgers, — c'est la femme de charge de mon oncle, femme adorable, et quelle artiste en pâtisserie ! — M Pid-

gers nous préparera un panier ; je connais les paniers de M Pidgers, et nous aurons force vins mousseux, parce que lorsque mon oncle se mêle de ces sortes de choses, il les fait bien. Nous irons prendre le thé dans un des cottages modèles de Lord Hurstonleigh, dans son village modèle, chez une bonne femme modèle qui a eu toutes sortes de primes pour les boîtes à charbons les plus blanches, les cheminées les plus immaculées, les rayons les plus luisants, et autres choses du même genre. En un mot, c'est une fête complète ; j'oublierai qu'il existe au monde un être comme le Démon des Galères, que je suis en retard d'un numéro, ce qui est vrai, et que l'artiste attend le sujet de la planche prochaine.

« Les petites filles viennent, naturellement, ainsi que M Sleaford. À propos, j'aurai à t'interroger sur l'empoisonnement par la strychnine, parce que je crois que j'en userai une ou deux fois dans le Démon des Galères.

« Midi précis, n'oublie pas ! Nous viendrons en voiture. Tu pourras laisser ton cheval à Waverly.

« S. S. »

Oui, le Destin impatient d'une oscillation de la balance pour une chose aussi insignifiante que l'avenir de George jeta cette lettre dans le plateau et en détermina la chute. Le jeune homme lut et relut la lettre jusqu'à ce qu'elle fût froissée et souillée à force d'être pliée et repliée, mise dans la poche et retirée. Un déjeuner champêtre ! dans le parc d'Hurstonleigh avec Isabel ! Il devait, sans aucun doute, s'y trouver d'autres personnes ; mais George se le rappelait à peine. Il se voyait ayant Isabel près de lui, suivant les capricieux méandres des sentiers, pénétrant sous

des voûtes mystérieuses de verdure formées par les branches basses des arbres qui se rejoindraient sur leur tête et les sépareraient du monde entier. Il se vit parlant à la fille de Sleaford comme il n'avait jamais parlé, et comme il ne parlerait probablement jamais, du moins pour des oreilles mortelles ; il arrangea et disposa cette journée comme il nous arrive si souvent d'arranger notre avenir qui, — le ciel prenne en pitié notre folie et notre présomption ! — est si différent, lorsqu'il se réalise, des rêves qu'il nous a inspirés. Gilbert vécut plusieurs fois ce jour de fête depuis le lundi soir où il avait reçu la lettre jusqu'au mercredi matin désigné. Il ne dormit pas la nuit malgré la fatigue du jour, pensant à Isabel et à ce qu'elle lui dirait, et comment elle le regarderait. Il fit tant et si bien que ces paroles et ces regards imaginaires lui bouleversèrent le cœur et qu'il en vint à croire que tout ceci était réel et que son amour trouvait un écho. Son amour ! L'aimait-il donc déjà, cette jeune fille pâle qu'il n'avait vue que deux fois ; qui pouvait être aussi bien une Florence Nightingale qu'une Brinvilliers, autant qu'il pouvait la juger sous l'un et l'autre aspect ? Oui, il l'aimait ; cette fleur merveilleuse et fantasque s'était épanouie soudain. Il aimait cette jeune femme, il avait foi en elle, et il était prêt à l'amener dans sa simple maison dès qu'il plairait à celle-ci d'y venir. Il se la représentait déjà, assise en face de lui, dans le petit parloir, lui préparant du thé dans une théière en métal anglais, cousant de vulgaires boutons à ses vulgaires chemises, discutant avec Mathilda la question de savoir s'il y aurait du roastbeef ou du mouton bouilli pour le dîner, veillant seule dans ce petit parloir vulgaire lorsqu'il arriverait que les malades du docteur seraient désagréables et tiendraient absolument à être malades la nuit, et attendant le moment de faire les honneurs de petits soupers composés de viandes froides, de conserves au vi-

naigre, de pain, de fromage et de céleri. Oui, George se représentait M Sleaford en héroïne d'un roman domestique de ce genre-là, et il manquait absolument du tact nécessaire pour apercevoir l'inconvenance d'une pareille fantaisie, de la finesse d'ouïe indispensable pour saisir la dissonance existant entre l'héroïne et l'histoire. Hélas ! pauvre Izzie, tous tes rêves, tous les jolis romans engendrés par tes lectures, toutes tes méditations sur les Marie-Antoinette, les Charlotte Corday, les Édith Dombey, et les Ernest Maltravers ; toutes tes idées folles sur un Byron moderne, pris de la fièvre à Missolonghi et soigné par toi ; sur un nouveau Napoléon, exilé à Sainte-Hélène et suivi, peut-être délivré par toi, ont-ils abouti à ceci ? Aucune des aventures merveilleuses qui arrivent aux femmes ne t'arrivera-t-elle jamais ? Ne seras-tu jamais une Charlotte Corday et ne mourras-tu pas pour la patrie ? Ne porteras-tu jamais du velours grenat, des diamants dans les cheveux, et n'entraîneras-tu jamais un Carker quelconque dans un hôtel à l'étranger, pour le démasquer et le railler avec mépris ? Les pages du grand livre de la vie seront-elles closes pour toi, pour toi qui te crois prédestinée à une existence étonnante, par la seule raison que tu rêves tout éveillée ? Tout ce pays mystique et nuageux qu'habite ton imagination doit-il se condenser et se racornir en ceci : — une maisonnette vulgaire à Graybridge-sur-la-Wayverne et un vulgaire médecin de province pour mari.

George attendait devant la petite porte blanche du pavillon caché sous le lierre de Waverly Road, quand la voiture venant de Conventford fit son apparition. Sigismund était assis à côté du cocher et le questionnait sur les circonstances d'un meurtre commis dans le voisinage dix ans auparavant. M. Raymond, M Sleaford, et les orphelines occupaient l'intérieur. Le médecin attendait au rendez-vous depuis un quart d'heure. Il était debout de-

puis six heures du matin, courant chez ses malades et expédiant le travail d'une journée en quelques heures. Il était naturellement rentré pour s'habiller et il avait revêtu ses habits les plus frais et les plus élégants. C'était en un mot l'incarnation d'un des personnages d'une gravure de modes pour juin 1852 qu'on voit encore, maculée par les mouches, dans la montre d'un tailleur de Cambridge. Il avait un bouton de rose à la boutonnière et à la main un bouquet de fleurs printanières — jonquilles, lilas, aubépine, pivoines, et bruyères, — que Jeffson avait cueillies et attachées à l'intention d'Isabel, bien que George eût fait remarquer à son fidèle intendant que le jardin de M. Raymond en contenait de plus belles.

— Ne vous inquiétez pas, Master George, — dit l'homme du comté d'York ; — la jeune fille trouvera les fleurs jolies venant de vous.

Il va sans dire qu'il n'entrait pas un instant dans l'esprit de Jeffson qu'aucune femme pût faire autrement que d'accueillir avec plaisir les attentions de son jeune maître, à plus forte raison lorsqu'il s'agissait d'une jeune fille isolée obligée de gagner sa vie chez les étrangers.

— J'aimerais à voir M Sleaford, Master George, — dit Jeffson d'un ton insinuant, au moment où George rassemblait les rênes et caressait Brown Molly avant de se mettre en selle.

George rougit comme les pivoines qui formaient le milieu de son bouquet.

— Je ne sais pas pourquoi vous verriez M Sleaford plutôt qu'une autre, Jeff, — dit-il.

— N'importe le motif, Master George ; j'aimerais à la voir… je donnerais beaucoup pour la voir.

— Alors nous essayerons d'arranger cela, Jeff. Nous devons prendre le thé à Hurstonleigh ; et nous partirons de là, je suppose, à la nuit tombante… entre sept et huit heures, je pense. Vous pourriez prendre le poney jusqu'à Waverly où vous trouverez Brown Molly que vous amèneriez à Hurstonleigh. Vous vous arrêteriez au cabaret — il y a un cabaret, vous savez, bien que ce soit un village modèle — jusqu'à ce que je sois prêt au retour. Vous laisseriez les chevaux à l'auberge et vous vous promèneriez dans le village, ce qui ferait que vous nous rencontreriez infailliblement.

— C'est cela, c'est cela, Master George, je ferai comme vous venez de dire.

George était donc à son poste un quart d'heure avant l'arrivée de la voiture. Il était là pour ouvrir la portière et donner la main à Isabel pour l'aider à descendre. Il sentit le léger attouchement de ses doigts sur son bras, et trembla et rougit comme une fille devant le regard indifférent de ces grands yeux noirs. Personne ne remarqua son embarras. M. Raymond et son neveu étaient occupés au transbordement des paniers qu'on avait nichés sous les banquettes, et les enfants absorbés à suivre du regard l'occupation de leurs aînés, car, pour eux, tout le plaisir du déjeuner champêtre était enfermé dans ces paniers.

Il y avait au pavillon un jeune garçon tout prêt à transporter les paniers à l'endroit désigné par M. Raymond : les choses s'arrangèrent donc promptement. Le cocher reçut ses instructions pour le voyage en sens inverse, et partit pour Hurstonleigh pour

se reposer et faire rafraîchir son cheval. Le jeune garçon marcha en tête de la petite troupe, les bras passés dans les anses des paniers ; et dans le moment de tumulte causé par ces petites dispositions, George trouva le courage d'offrir son bras à Isabel. Elle le prit sans hésitation, et Sigismund se mit de l'autre côté. M. Raymond marcha en avant avec les orphelines qui ne quittaient pas le voisinage des paniers, et les trois jeunes gens suivirent, marchant doucement sur le gazon.

Isabel avait quitté ses vêtements de deuil. Elle n'avait jamais eu qu'une seule robe noire, la pauvre enfant ; et, celle-ci une fois usée, force lui avait été de revenir à son costume ordinaire. Si, dans le jardin de Camberwell, avec ses cheveux en désordre et sa robe d'une propreté douteuse elle avait paru jolie, ce jour-là elle était éblouissante dans sa robe de mousseline immaculée, flottant au souffle printanier, et avec ses cheveux divisés en bandeaux soyeux sous un large chapeau de paille. Son visage s'éclairait des rayons du soleil et de la beauté du paysage ; sa démarche devenait plus légère et plus souple en marchant sur ce tapis d'émeraude. Ses regards devinrent peu à peu brillants, comme la petite troupe approchait d'une petite porte basse en fer au delà de laquelle se voyaient un bosquet, des bouquets d'arbres disséminés çà et là, des clairières ondulées, des ravins à moitié cachés sous la verdure, et, dans une vallée encaissée et profonde, une cascade bruyante, courant éternellement sur des rochers moussus et traçant des méandres infinis avant de s'aller perdre bien loin de là dans la rivière.

— Que c'est beau ! — s'écriait Isabel ; — que c'est beau !

Pauvre enfant, c'était une cockney, et on voyait bien que la meilleure partie de sa vie s'était écoulée dans les quartiers excen-

triques de Camberwell et de Peckham. Toute cette beauté du Midland la saisit comme une révélation soudaine du Paradis. L'Éden était-il plus beau que ces bosquets et que ces bois, où le sol était couvert de la pourpre des hyacinthes sauvages qui croissaient sous les hêtres, et des chênes centenaires ; où les sentiers moussus étaient coupés par des zones d'ombre et de lumière alternatives, où le sifflet guttural des merles chantait sans cesse dans l'air. George regardait avec étonnement l'expression ravie de la jeune fille et ses lèvres entr'ouvertes qui tremblaient légèrement sous la violence de son émotion.

— Je ne croyais pas qu'il pût exister en Angleterre un paysage aussi magnifique, — dit-elle enfin, quand George vint la troubler par quelque remarque banale sur le spectacle qu'elle contemplait. — Je croyais qu'il n'y avait qu'en Italie et en Grèce et dans des pays semblables, où allait Childe Harold, que la campagne était aussi belle. Il semble qu'on ne puisse plus retourner vers le monde, n'est-ce pas ? — ajouta-t-elle naïvement.

George fut contraint d'avouer que, bien que le site fût magnifique, il ne lui inspirait pas néanmoins l'idée de se faire ermite et d'y établir sa résidence. Mais Isabel l'entendit à peine. Elle plongeait son regard dans les mystérieuses profondeurs des ombres et des lumières, et pensait que dans un lieu pareil le héros d'une existence féminine paraîtrait dans toute sa gloire. Si elle allait le rencontrer en ce jour, cet homme étonnant et inconnu, le Childe Harold, le Lara de sa vie ! Qu'arriverait-il ?... qu'arriverait-il si elle le rencontrait et si l'histoire allait commencer ce jour-là, — ce jour même, — et que son existence en fût dorénavant changée ? Le jour lui-même était comme le commencement d'un roman, en ce sens qu'il ne ressemblait pas aux autres jours. Elle avait rêvé à

cette fête plus follement encore que George ne l'avait fait ; car les rêves du jeune homme avaient reposé sur une base réelle, tandis que les siens étaient échafaudés sur un nuage. Si lord Hurstonleigh se promenait dans son parc, s'il allait la voir et la sauver au moment où elle serait en danger de périr dans l'eau, ou sous les coups d'un taureau furieux, en un mot la tirer d'un grand péril quelconque, puis, à la suite de l'événement, devenir amoureux d'elle ! Rien n'était plus fréquent et plus vraisemblable d'après l'expérience de la vie qu'Isabel avait puisée dans les romans en trois volumes. Malheureusement M. Raymond lui apprit que lord Hurstonleigh était un homme marié et un vieillard, et que de plus il habitait le midi de la France. Le rêve brillant s'écroula donc bien vite. Mais il n'est aucun point de l'horizon par lequel un héros ne puisse venir. Il y avait encore de l'espoir ; il y avait de l'espoir que cette magnifique journée de printemps ne se terminerait pas comme tant d'autres journées, de la même façon monotone, qu'elle ne s'arrêterait pas à la même page blanche.

M. Raymond était d'une grande gaieté ce jour-là. Il aimait à se trouver avec des jeunes gens, et il était plus jeune que le plus jeune d'entre eux dans son ravissement à la vue de tout ce qui est beau et séduisant en ce monde. Il se consacra surtout à la société de ses jeunes protégés et trouva le moyen de leur apprendre beaucoup de choses sous une forme agréable, qui ôtait l'amertume de cette médication pour laquelle les orphelines montraient peu de goût. Elles étaient bornées et insensibles ; mais n'étaient-elles pas les filles de sa pauvre malheureuse nièce qui avait acquis, en raison de ses nombreuses souffrances, une sorte de droit divin à devenir un fardeau pour les gens heureux ?

— Si elle m'avait laissé une orpheline comme cette petite Isabel, je l'aurais remerciée de sa mort, — pensait M. Raymond. — Cette enfant possède le don d'imitation mentale, la faculté la plus rare et la plus élevée du cerveau humain, le sentiment poétique et la comparaison. Que n'aurais-je pas pu faire d'une nature pareille ? Et cependant…

M. Raymond termina sa phrase par un soupir. Il pensait que, tout considéré, ces facultés brillantes pouvaient bien ne pas être des dons précieux pour une femme.

Il eût été préférable peut-être pour Isabel de posséder la faculté de la fabrication du pudding et du reprisage des bas, en admettant que ces talents utiles soient représentés par un organe. L'excellent phrénologue pensait que la destinée la plus brillante que le sort tenait en réserve pour cette pâle jeune fille aux yeux à reflets dorés était peut-être de partager la maison d'un naïf médecin de province et de faire, des enfants qu'elle aurait, des hommes honnêtes et des femmes vertueuses.

— Peut-être cela vaut-il mieux, — se dit M. Raymond à lui-même.

Il avait envoyé les orphelines rejoindre Sigismund qui leur racontait affectueusement l'histoire de Lilian l'abandonnée, avec telles suppressions et corrections qui mettaient le roman à la portée de leur âge. Le philosophe de Conventford s'était débarrassé des orphelines et se promenait à l'écart dans ce parc délicieux, faisant tournoyer sa canne en marchant, et relevant de temps en temps la tête pour aspirer la fraîcheur de cette radieuse journée printanière.

— Oui, pauvre enfant, — pensait-il, — je crois que cela vaut mieux. Les gens vulgaires et prosaïques sont nécessaires à la société, et je me demande vraiment si elle ne se passerait pas volontiers de ces êtres doués qui courent perpétuellement de çà et de là, tenant à la main cette torche flamboyante que les hommes appellent le génie et mettant le feu aux reliques humaines, aux vieux préjugés et aux allusions consacrées. Il y a là assurément des hommes à qui l'on peut confier ces torches dangereuses et qui courent aussitôt à l'escalade de la montagne la plus élevée, dressant au sommet leur lumière pour servir de phare à l'humanité. Mais à côté de cela il y en a tant qui ne sont que des enfants jouant avec le feu et qui sont dévorés d'une telle soif de célébrité qu'ils incendient tous les objets qu'ils rencontrent. Pauvre orpheline, quelqu'un approfondira-t-il jamais ses fantaisies ou comprendra-t-il ses rêves ? Épousera-t-elle cet excellent et moutonnier médecin provincial qui est tombé amoureux d'elle ? Il peut lui donner un toit et un abri, et ceci est heureux, car elle paraît si abandonnée qu'elle tomberait assurément dans quelque mauvaise voie si elle était laissée à elle-même. Peut-être, est-ce ce qui peut lui arriver de mieux ? J'aurais aimé à imaginer pour elle un sort plus brillant, une existence plus variée. Elle est si jolie… si jolie !… Lorsqu'elle parle et que son visage s'éclaire, j'ai comme une vision de la figure qu'elle ferait dans un grand salon, inondée de lumière et d'étoffes soyeuses de toutes les nuances, formant un repoussoir somptueux à sa pâle et jeune beauté. Je la vois entourée d'hommes et de femmes d'esprit faisant cercle autour d'elle pour l'entendre parler et la voir sourire. Je la vois ainsi, et alors, quand je pense à l'existence qui l'attend vraisemblablement, je me prends à la plaindre, comme si elle était une jeune et jolie vestale condamnée à être enterrée vivante. Parfois je pense

que s'il venait à la maison et qu'il la vît… mais c'est là un rêve ridicule. Où est le faiseur de mariages qui n'a pas suscité les ennuis matrimoniaux et la souffrance. Assurément, Beatrix tint sa parole et rendit Benedick malheureux. Non : M Sleaford épousera qui elle pourra et sera heureuse ou malheureuse, suivant le système des compensations. Quant à lui…

M. Raymond s'arrêta, et voyant les autres personnages de la bande gaiement occupées à cueillir des hyacinthes sous les arbres, il s'assit sur un tronc d'arbre renversé et sortit un livre de sa poche. C'était un livre qui avait été envoyé par la poste, car la couverture de papier y adhérait encore. C'était un joli petit volume relié en toile verte lustrée, non coupé, et dont le titre, en lettres dorées, disait qu'il contenait : Les Rêves d'un Étranger. Les Rêves d'un Étranger ne pouvaient être que de la poésie, et comme le nom du poëte ne figurait pas au-dessous du titre, il était assez naturel que M. Raymond n'ouvrît pas le livre immédiatement, mais tournât et retournât le volume dans ses mains avec une dédaigneuse expression sur le visage.

— Un Étranger ! — s'écria-t-il. — Au nom de toutes les affections modernes, pourquoi un jeune homme, riche de quinze mille livres sterling de rente et d'un des plus beaux domaines du Midland, s'appelle-t-il Étranger ? Les Rêves d'un Étranger, et quels rêves !… J'y ai jeté un coup d'œil ce matin sans couper les pages. C'est toujours une déception de couper les pages des poésies des jeunes gens. Quels rêves ! Assurément un Étranger ne pouvait être atteint de quelque chose d'analogue, à moins qu'il ne fût condamné à manger perpétuellement de mauvais soupers indigestes, de boire du vin aigre, ou de négliger la ventilation de sa chambre à coucher. Cette dernière précaution prise imparfaite-

ment doit entrer pour quelque chose dans cette maladie. Quand on pense que Roland Lansdell a écrit une chose pareille… un garçon si intelligent… si généreux… si noble… un garçon qui pourrait être…

M. Raymond ouvrit le volume du bout des doigts comme s'il s'attendait à en voir sortir quelque objet déplaisant, et regarda obliquement les pages à mesure qu'il les tournait, murmurant les deux ou trois premiers vers d'un poëme, puis passant à un autre et laissant échapper de temps en temps des exclamations dédaigneuses.

— Imogène ! — s'écria-t-il. — À Imogène ! Comme si quelqu'un pouvait s'appeler Imogène ailleurs que dans Shakespeare ou dans la ballade du Moine, de Lewis. À Imogène : —

Penses-tu, cruelle Imogène,
Penses-tu quelquefois à moi,
À moi qui, le cœur dans la peine,
Ne vis qu'en toi ?
À moi qui, lorsque descend l'ombre
Sur le grand lac brumeux et froid,
Quand le jour meurt dans le flot sombre,
Ne vis qu'en toi !

Brisé ! Pulvérisé ! Détruit ! Titres charmants et faits pour tenter le lecteur ! Voici quelque chose de coquet :

Comme un tragédien dans un drame, pareil
Au spectre troublant dans un rêve
Le doux et bienfaisant et paisible sommeil,
Pareil à la barque qu'enlève
Le fleuve et qui s'en va seule, sans gouvernail,

Au lit de l'onde abandonnée,
Tel je suis, Ida Lee, ô cher épouvantail
De la paix qui me fut donnée,
Depuis que ton cœur faux m'a délaissé !... J'ai peur
Quand j'entends un éclat de rire ;
Tout m'étonne et me semble impossible et trompeur,
Et je regarde sans rien dire,
Étrangement surpris, les pas, le bruit, la voix
De la foule agitée et fausse,
Jusqu'au moment heureux, Ida Lee, où je crois
Sommeiller au frais dans ma fosse.

Penser que Roland perd son temps à écrire une chose pareille ! Et voici sa lettre, le pauvre garçon, sa lettre aussi longue que décousue, — dans laquelle il me dit comment il a écrit ces vers, et comment à les écrire il a trouvé une espèce de consolation, — une soupape de sûreté pour le trop-plein de colère folle contre le monde, qui ne s'accorde pas précisément avec les rêves philanthropiques d'un jeune homme possesseur de quinze mille livres sterling de rente et de tout son temps. S'il survenait quelque héritier légitime, en la personne d'un des gardes-chasse de Roland, qui dépouillât mon jeune ami comme faux héritier et le mît à la porte avec armes et bagages, et ceux-ci en très-petite quantité, comme cela se passe dans ces délicieux mélodrames qui représentent si exactement l'image de la nature, quel bienfait pour l'auteur des Rêves d'un Étranger ! S'il pouvait ne pas avoir en poche la moindre pièce de six pence, quel beau soldat au combat de la vie ! quel héros triomphant il serait ! Mais dans l'état des choses, il n'est rien de plus que colonel de milice, avec un magnifique uniforme et un grand sabre qui ne sert qu'à la parade ; pauvre Roland ! pauvre Roland ! — murmura tristement M. Ray-

mond en remettant le petit volume dans sa poche ; — cela me fait tant de peine que, vous aussi, vous soyez infecté de cette affreuse maladie de notre époque, de ce cynisme fatal qui fait de la jeunesse un mal que l'âge seul peut guérir.

Mais il n'eut pas le temps de réfléchir plus longuement sur M. Roland Lansdell, seigneur et maître du Prieuré de Lansdell, un des plus beaux domaines du Midland, lequel, en ce moment, faisait en Grèce une excursion à la Byron, qui durait depuis tantôt six mois, et qui, vraisemblablement, devait encore durer au moins autant.

Il était alors près de trois heures, et le moment était venu d'ouvrir les paniers. Ce fut ce que déclara M. Raymond lorsqu'il rejoignit ses jeunes compagnons, et cela à la grande joie des orphelines qui étaient toujours affamées, mangeaient énormément, et néanmoins restaient si pâles et si maigres qu'elles présentaient un couple de phénomènes perpétuels pour l'œil du physiologiste. Les paniers avaient été apportés sous un abri couvert de lierre placé au sommet de la cascade. En cet endroit M. Raymond les ouvrit et sortit un à un tous ses trésors. D'abord une langue fumée, puis deux poulets froids, un paquet de sandwichs aux anchois, un énorme gâteau, à la vue duquel les yeux des orphelines étincelèrent, des caprices délicats sous forme de pâtisseries, des biscuits semi-transparents, et un morceau de fromage de Stilton, sans parler de fines bouteilles de Madère et de Bourgogne étincelant.

Peut-être n'y eut-il jamais une fête plus joyeuse. Manger du poulet froid et boire du vin de Bourgogne, en plein air, par une radieuse après-midi du mois de mai, est toujours une chose ravissante, quand même le théâtre du déjeuner champêtre serait la

plus stérile des dunes de Sussex, ou la plus monotone des plaines du comté d'York. Mais boire d'excellent vin dans ce petit ermitage de Hurstonleigh, pendant que le mugissement de la cascade accompagne vos éclats de rire, et que l'ombre des chênes centenaires vous isole du monde entier, c'est l'ultima Thule du bonheur en fait de déjeuner sur l'herbe. Et puis les compagnons de M. Raymond étaient tous si jeunes ! Il leur était si facile de laisser le passé sur le seuil de ce charmant bosquet, et d'enfermer leur vie entière dans le cercle étroit de cette radieuse journée. Isabel oublia qu'elle avait une destinée, et consentit à être heureuse d'une façon simple et naïve, sans penser davantage au prince qui tardait tant à venir.

Peut-être le vin de Bourgogne entrait-il pour quelque chose dans l'enthousiasme de George, mais insensiblement. Après que les débris du repas eurent été enlevés, et que la petite réunion resta autour de la table rustique, causant avec cette expansion et cette éloquence qui résultent si fréquemment de la consommation des vins capiteux en plein air, le jeune médecin en vint à penser que la terre entière ne recelait pas une créature plus séduisante que la jeune fille assise en face de lui, la tête appuyée sur le treillage de la tonnelle et son chapeau posé sur ses genoux. Elle ne parlait que fort peu, en comparaison de Sigismund et de M. Raymond, qui tous deux excellaient dans ce genre d'exercice ; mais quand elle ouvrait la bouche, il y avait dans ses paroles quelque chose de vague et de rêveur, — quelque chose qui jetait George dans un nouvel étonnement et augmentait encore son admiration pour elle. En ce moment, il oublia tous les conseils de la prudence ; il démentit toutes les belles doctrines de son adolescence ; il se rappela seulement qu'Isabel était la créature la plus charmante du monde entier ; il ne sut plus qu'une chose : qu'il

l'aimait, et que son amour, comme tout amour sincère, se mêlait à un doute modeste de ses propres mérites et à un respect exagéré de ceux de la jeune fille. Il l'aimait aussi purement et aussi tendrement que s'il avait pu exprimer sa passion dans le poème le plus magnifique qu'on eût jamais écrit ; mais dans l'impossibilité de donner une forme à ses sentiments, son amour et lui-même paraissaient également timides et vulgaires.

Je ne m'étendrai pas davantage sur cette fête champêtre, bien qu'elle parût à George embrasser l'espace de plusieurs années, car il parcourut avec Isabel les sentiers touffus qui s'étendent du parc de Hurstonleigh au village de ce nom, et s'arrêta avec elle dans le petit cimetière et sur le pont jeté sur la Wayverne, qui glissait comme un ruban d'argent au milieu des joncs. Il demeura en cet endroit à ses côtés, pendant que les enfants, Sigismund et M. Raymond faisaient préparer le thé dans un cottage modèle, et jetaient la vieille femme modèle dans un tel état de surexcitation qu'elle pouvait à peine tenir la théière, et qu'elle se trouva en danger imminent de briser une de ses soucoupes en porcelaine, sortie en grande cérémonie d'une armoire particulière en l'honneur de son ami et protecteur, Charles Raymond.

George s'arrêta avec Isabel sur le petit pont de pierre, et d'une manière ou d'une autre, encouragé d'ailleurs par le vin de Bourgogne qu'il avait bu, son amour trouva soudain une voix, et il lui dit qu'il l'aimait et que son plus cher espoir sur cette terre était de faire d'elle sa femme adorée.

Il faut croire que cette simple histoire est jolie à sa façon ; car, lorsqu'une femme l'entend pour la première fois, elle est portée à regarder avec bonté l'homme qui la lui raconte, si pauvrement et si timidement qu'il fasse son récit. Isabel écouta avec une com-

plaisance charmante, non parce qu'elle rendait à George l'affection qu'il avait pour elle, mais parce que c'était le premier fragment romanesque de son existence : elle sentait que l'histoire allait commencer sans tarder et qu'elle allait devenir une héroïne. Voilà ce qu'elle sentait, et en même temps une sorte de reconnaissance pour le jeune homme qui était à ses côtés et auquel elle était redevable des sensations agréables qu'elle éprouvait. L'aimait-elle ? Hélas ! elle ne connaissait de cette passion que ce qu'elle en avait appris dans ses livres, et ce qu'elle en connaissait était d'une nature si contradictoire qu'il n'était pas étonnant que ses lectures l'eussent laissée flottant dans un océan de conjectures. Elle pensait qu'il était agréable d'avoir ce jeune homme auprès d'elle, la suppliant et l'adorant de la façon la plus orthodoxe. Il y avait dans le trouble de George quelque chose de contagieux pour cette jeune fille inexpérimentée qui n'avait pas encore appris la plus grande leçon de la civilisation : l'indifférence complète pour les sentiments d'autrui. Elle tremblait un peu quand elle prit dans sa main la main timide qu'on lui tendait ; elle regarda Gilbert à la dérobée et pensa qu'il avait presque aussi bon air que le portrait de Walter Gay par M. Hablot Browne, et que si elle avait seulement un père qui la frappât et la chassât, le roman de sa vie serait après tout fort tolérable. Pendant ce temps, George plaidait sa cause ; il concluait aux rougeurs et au silence d'Isabel que sa recherche n'était pas sans espoir. Enhardi par l'encouragement tacite que lui donnait la jeune fille, il devint de plus en plus éloquent, et en vint à lui dire comment il l'aimait depuis le premier jour ; oui, depuis cette soirée d'été pendant laquelle il l'avait vue assise sous le poirier dans le vieux jardin, éclairée par derrière par les rayons du soleil couchant.

— J'ignorais alors que je vous aimais, Isabel… permettez-moi de vous appeler Isabel ; c'est un si joli nom ! Je l'ai bien souvent écrit sur les pages d'un buvard, et maintes fois à mon insu. D'abord je prenais pour de l'admiration le sentiment que vous m'inspiriez parce que vous êtes belle et bien différente des autres jolies femmes ; puis, bien que mes pensées fussent pleines de vous, et que votre image me remplît d'étonnement, je ne voulais pas croire que c'était parce que je vous aimais. C'est seulement aujourd'hui, en ce jour bienheureux, que j'ai compris le vrai sens de mes sentiments et maintenant je sais, Isabel… chère Isabel… que je vous ai aimée dès le premier jour, dès la première minute.

Tout ceci était bien conforme à la formule. Le cœur d'Isabel tressaillait comme les ailes d'un oiseau qui s'essaye à voler pour la première fois.

« Voilà ce que c'est que d'être une héroïne, » pensait-elle en contemplant les cailloux multicolores, les herbes aquatiques flottantes que la limpidité de l'eau laissait voir et sachant en même temps, grâce à la double vue féminine, que George la regardait avec adoration. Elle ne l'aimait pas, mais elle aimait à l'entendre parler ainsi. Ces paroles qu'elle entendait pour la première fois étaient délicieuses à cause de leur nouveauté, mais elles n'empruntaient aucun charme aux lèvres qui les prononçaient. Le premier jeune homme venu, de bonne façon et de mise correcte, eût produit absolument le même effet que George. Mais elle n'en avait pas conscience en ce moment. Il lui était si facile de se tromper sur le plaisir que lui causait la situation, le pont rustique, l'eau limpide, l'éclat d'une journée de printemps, et même la légère influence d'un verre de Bourgogne, mais, surtout, le sentiment d'être une héroïne pour la première fois de sa vie… il était

si facile de prendre tout cela pour ce qu'elle n'éprouvait pas !... de l'affection pour George !

Tandis que le jeune homme continuait son plaidoyer et qu'Isabel l'écoutait, rougissante et lui lançant timidement des regards de ses yeux magiques qui en ce moment paraissaient noirs sous leurs longs cils soyeux, Sigismund et les enfants parurent dans l'éloignement à la porte du cimetière, appelant et criant, pour annoncer que le thé était servi.

— Isabel, — s'écria George, — ils viennent et il s'écoulera longtemps peut-être avant que je retrouve l'occasion d'un tête-à-tête. Isabel... chère Isabel !... dites-moi que vous voulez bien me rendre heureux... que vous voulez bien être ma femme !

Il ne lui demanda pas si elle l'aimait ; il en était trop amoureux, il avait trop conscience de la grâce et de la beauté d'Isabel, et de sa propre indignité, pour tenter le diable par une pareille question. Si elle voulait l'épouser et se laisser aimer en récompensant son dévouement par un peu d'amour, cela suffirait amplement pour satisfaire ses désirs les plus ambitieux.

— Chère Isabel, vous m'épouserez, n'est-ce pas ?... vous ne me refuserez pas, n'est-ce pas ?... vous auriez dit non depuis longtemps ; vous ne seriez pas assez cruelle pour me laisser espérer, même une minute, si vous vouliez me repousser...

— Je vous connais... et vous me connaissez depuis si peu de temps, — murmura la jeune fille.

— Mais assez longtemps pour vous aimer d'un amour qui durera autant que ma vie, — répondit chaleureusement George. — Je n'aurai d'autre pensée que celle de vous rendre heureuse, Isa-

bel. Je sais que vous êtes si belle que vous devriez épouser un tout autre homme que moi… un homme qui pourrait vous donner une maison magnifique, des chevaux et des voitures, et tout ce qui en est la conséquence ; mais il ne vous aimerait pas mieux que moi et il ne vous aimerait peut-être pas aussi bien. Isabel, pour vous je travaillerai comme aucun homme n'a travaillé avant moi. Vous ne saurez jamais ce que c'est que la pauvreté, mon ange, si vous voulez être ma femme.

— Je n'aurais pas peur de la pauvreté, — répondit Isabel d'un ton rêveur.

Elle songeait que Walter Gay avait été pauvre, et que le grand événement de la vie de Florence avait été le mariage discret dans une petite église de la Cité et le long voyage sur mer en compagnie de son jeune époux. Cette pauvreté-là était aussi séduisante que la malheureuse opulence de la pauvre Édith, qui marchait sur les diamants et portait tous les jours des robes de velours nacarat.

— La pauvreté ne m'effrayerait pas, — répéta la jeune fille, car elle pensait que si elle n'épousait ni un duc, ni un Dombey, ce serait quelque chose au moins que de connaître par expérience la phase sentimentale de la pauvreté.

Gilbert la prit au mot.

— Alors vous m'épouserez, chère Isabel ?… Vous m'épouserez, Isabel, ma femme adorée ?

La violence de ses propres sentiments l'étonnait presque lorsqu'il se baissa pour embrasser la petite main dégantée qui s'appuyait sur le parapet moussu du pont.

— Oh ! Isabel ! si vous pouviez savoir combien vous venez de me rendre heureux !… si vous saviez…

Elle le regarda avec une expression de stupeur. Était-ce donc arrangé si soudainement… sans plus de réflexion ? Oui, c'était arrangé ; elle était l'objet de cet amour qui dure une existence entière, George l'avait donné à entendre. Le roman était commencé : elle était une héroïne.

— Bonté divine ! — s'écria Smith en sautant sur le parapet du petit pont et s'essayant dans le rôle d'un Blondin amateur, — si la vieille femme modèle qui a obtenu tant de prix, — nous avons admiré ses diplômes encadrés dans un parloir comme je croyais qu'il n'en existait que dans Lilian l'abandonnée, qui, vous le savez, est fille d'un villageois et se fait enlever par un hobereau en bottes à revers, en passant par une fenêtre à vitres losangées (j'ai expérimenté sur la fenêtre de la vieille femme et Lilian n'aurait pas pu y passer) ; — mais je voulais vous dire que si la vieille femme n'a pas eu un prix de patience vous en mériterez un à vous deux pour faire attendre le thé. Eh bien ! Izzie, qu'est-ce que c'est ? George et vous, vous avez l'air aussi penauds que si… — Ai-je deviné ? Oui, n'est-ce pas ?… hurrah ! Ne l'ai-je pas vu du premier coup ? — s'écria Smith prenant une pose tragique sur le parapet et montrant les deux visages confus avec un doigt triomphant. — Quand George me demanda votre lettre, Izzie… vous savez, ce petit bout de lettre que vous m'aviez écrit le jour de votre départ de Camberwell… ne l'ai-je pas vu la plier aussi soigneusement que si c'avait été un billet de cinquante livres, la glisser à la sourdine dans son gousset, et s'efforcer de n'avoir l'air de rien ? Croyez-vous que je n'ai pas su à quoi m'en tenir alors ? J'aurais une jolie connaissance du cœur humain, si je n'avais pas

vu clair dans ce manège. Le créateur d'Octavio Montefiasco, le Démon des Galères, se flatte de comprendre le diagnostic le plus obscur de cette maladie communément désignée sous le nom de mal d'amour. Ne sois pas confus ou découragé, — s'écria Sigismund sautant tout à coup à bas du parapet et tendant la main à son ami, — accepte les congratulations d'un homme dont le cœur, quoique longtemps aveuglé par l'influence néfaste du crime, peut encore trouver une pulsation généreuse au spectacle de la vertu.

Après ces mots, ils quittèrent le pont et se rendirent tout droit au petit cottage où M. Raymond avait tenu une sorte de lever Yankee pour la réception des villageois modèles qui tous le connaissaient et venaient lui demander avis sur quelque point litigieux pour le traitement de leurs maladies ou sur des questions d'économie domestique. Le thé était servi sur une petite table ronde, tout près d'une fenêtre éclairée en plein par les rayons du soleil couchant. Isabel s'assit le dos tourné à la fenêtre et George à côté d'elle la contemplant dans un ravissement silencieux et se demandant comment il avait pu avoir la témérité de lui demander d'être sa femme. Le terrible Sigismund tira M. Raymond à part avant de se mettre à table, sous le fallacieux prétexte de lui montrer une image enluminée représentant « Joseph et ses frères, » et dans laquelle on remarquait un air de famille frappant entre les frères, et il lui raconta à voix basse, mais très-distinctement, ce qui s'était passé sur le petit pont. Il ne faut donc pas s'étonner si ce pauvre George et Isabel prirent leur thé en silence et se montrèrent assez gauches dans le maniement de leurs tasses. Mais ils échappèrent à de nouvelles félicitations de Sigismund parce que cet aimable jeune homme s'aperçut qu'il aurait fort à faire à tenir son rôle dans la démolition du fameux gâteau,

énergiquement battu en brèche par les orphelines, pour ne rien dire de certain rayon de miel que la vieille femme modèle produisit pour le régal spécial de ses visiteurs.

Le crépuscule était venu pendant ce temps et les étoiles commençaient à scintiller faiblement dans le ciel couleur d'opale. M. Raymond, Sigismund et les orphelines, s'occupèrent à remettre dans les paniers les couteaux, les assiettes et les verres qui avaient servi au repas. La voiture devait venir les reprendre au cottage. Isabel s'arrêta sur le seuil de la petite porte, regardant d'un air rêveur le village et les lumières indécises brillant faiblement aux fenêtres, le bétail nonchalant traversant l'étang au milieu des prairies, et un homme tenant en main deux chevaux devant la porte de la petite auberge.

— Cet homme avec les chevaux est Jeffson, le jardinier de mon père. Je ne l'appelle pas volontiers domestique, car c'est un parent éloigné de la famille de ma mère, — dit George avec un peu de confusion. Il pensait que peut-être la fierté de M Sleaford pourrait prendre ombrage du lien de parenté qui existait entre son futur mari et son domestique. — C'est un bien brave homme, — continua-t-il. — Et puis, Isabel, voyez un peu, — ajouta le jeune homme à voix basse, — ce pauvre Jeffson est venu de Graybridge ici, dans l'intention de vous voir, parce qu'il m'a entendu parler de votre beauté, et je crois bien qu'il a deviné depuis longtemps mon amour pour vous. Vous est-il égal de faire un pas jusqu'à lui, Isabel, ou préféreriez-vous que je lui fasse signe d'approcher ?

— J'irai vers lui, si vous le voulez bien ; il me sera très-agréable de le voir, — répondit la jeune fille.

Elle prit le bras que George lui offrait. Il était tout naturel qu'elle prît son bras. Tout n'était-il pas arrangé ?

— M Sleaford a désiré vous voir, Jeff, — dit le jeune homme lorsqu'ils furent arrivés à l'endroit où se tenait le jardinier.

Le pauvre Jeff ne sut trop que dire en cette occasion au moins embarrassante. Il se découvrit et resta tête nue, souriant et rougissant, pendant que George lui parlait, mais ne quittant pas néanmoins du regard le visage d'Isabel. Il pouvait voir très-distinctement ce jeune et pâle visage à la lumière du soir, car M Sleaford avait laissé son chapeau au cottage et se tenait la tête découverte, tournée vers le couchant, pendant que George bavardait sur Jeff et sa vie d'écolier, rappelant que l'excellent homme avait été son ami et son camarade.

Mais la voiture de Conventford sortit de la cour de l'auberge pendant qu'il discourait ainsi, et ce fut pour Isabel le signal de retourner rapidement au cottage. Elle tendit la main à Jeffson en lui souhaitant le bonsoir et s'éloigna, toujours accompagnée de George, qui lui donna un instant après la main pour monter en voiture et lui fit ses adieux de la façon la plus ordinaire, car c'était un jeune homme qui cachait ses sentiments aux regards indifférents, et qui ne les laissait paraître que sous l'influence d'une vive émotion.

08

George revint à l'auberge des Sept Étoiles où Jeffson l'attendait avec les chevaux. Il revint après avoir vu s'éloigner la voiture dé-

couverte, et il partit à son tour emportant son bonheur, qui lui paraissait si nouveau et si étrange, qu'il lui semblait commencer une vie nouvelle, et qu'il ne se fût pas étonné de trouver ses malades miraculeusement guéris, et entrés, comme lui, dans une nouvelle phase d'existence.

Il allait se marier ; il allait avoir pour femme cette charmante jeune fille. Il y pensait sans relâche et l'image de cette enfant au pâle visage, assise dans le petit parloir de Graybridge, attendant son retour après une journée de visites, était une vision si puissante que la tête lui en tournait. Est-ce vrai… cela pouvait-il être vrai… que tout cet indicible bonheur allait lui appartenir ?

Graduellement, pendant que Brown Molly suivait lentement les sentiers ombreux qui mènent de Hurstonleigh à Waverly, sa joie silencieuse déborda et chercha des paroles pour s'exprimer. Jeffson avait toujours été le confident de George : pourquoi ne le serait-il plus, en ce moment que le jeune homme avait un si grand besoin de verser dans une oreille amie le récit de son bonheur ?

Cependant le jardinier paraissait moins disposé qu'à l'ordinaire à prendre sa part du plaisir de son maître ; il s'était tenu quelque peu à l'écart, et, dans une circonstance ordinaire, George n'aurait pas eu l'occasion de rompre la glace. Mais ce soir-là Jeffson semblait atteint de mutisme, et George fut obligé de hasarder une question préliminaire.

— Que pensez-vous d'elle, Jeff ? — demanda-t-il.

— De qui, Master George ? — demanda simplement le brave homme.

— Parbleu, d'Isa, de M Sleaford, — répondit George d'un ton légèrement indigné : y avait-il au monde une autre femme dont il pût parler ce soir-là ?

Jeffson resta quelques instants silencieux, comme si la question qui lui était faite l'obligeait à descendre dans les replis les plus profonds de son esprit avant qu'il pût y répondre. Il resta silencieux, et le bruit des sabots des chevaux sur le chemin troubla seul, avec le vol furtif de quelque oiseau égaré dans le taillis, le profond silence de la nuit.

— Elle est charmante et jolie, Master George. — dit enfin le philosophe d'un ton très-pensif. — Je crois que je n'ai jamais vu personne aussi jolie, bien que sa beauté ne soit pas de cette espèce haute en couleur qu'on estime tant à Graybridge. Elle est douce et blanche, et elle ressemble aux statues de la cathédrale d'York, et ses regards semblent se perdre dans l'éloignement quand vous les regardez. Oui, elle est charmante et jolie.

— Je lui ai dit combien je l'aime, et… et vous l'aimez aussi, Jeff, n'est-ce pas ? — demanda George dans un ravissement de bonheur qui fut plus fort que sa timidité naturelle. — Vous l'aimez et elle vous aime, Jeff, et elle vous aimera davantage à mesure qu'elle vous connaîtra mieux. Et elle sera bientôt ma femme, mon bon Jeff !

La voix du jeune homme trembla lorsqu'il annonça cette grande nouvelle. Tout l'enthousiasme de sa nature semblait se concentrer dans les émotions de cette journée. Pour la première fois il aimait et il avait fait l'aveu de son amour. Son cœur sincère et fidèle, aloès merveilleux qui ne devait porter qu'une fleur, s'était épanoui tout à coup, et toute sa vigueur avait passé dans

cet unique épanouissement. La fleur de l'aloès peut continuer à s'épanouir à jamais, ou bien se faner et mourir, mais elle ne renaît pas une seconde fois.

— Elle sera bientôt ma femme, Jeff, — répéta-t-il, comme si, dans ses paroles, était contenu un bonheur immense.

Mais, ce soir-là, Jeffson avait l'air très-emprunté. Ses facultés de conversation semblaient avoir subi une sorte de paralysie. Il parlait lentement et faisait de longues pauses de loin en loin.

— Vous allez l'épouser, Master George ? — dit-il.

— Oui, Jeff. Je l'aime plus que personne au monde… plus que le monde même ou que ma vie, car je pense que si elle m'avait repoussé aujourd'hui, j'en serais mort. Est-ce que cela vous étonne, Jeff ? Je croyais que vous aviez deviné dès l'abord… avant même que je le connusse moi-même… que j'étais amoureux d'Isabel. Isabel !… Isabel !… quel joli nom ! C'est beau comme le nom d'une fleur, n'est-ce pas ?

— Non, je ne suis pas surpris, Master George, — dit le brave homme d'un ton pensif. — Je savais que vous aimiez M Sleaford, que vous en étiez fou ; mais je ne pensais pas… je ne pensais… que vous la demanderiez en mariage sitôt.

— Pourquoi cela, Jeff ? — s'écria le jeune homme. — Pourquoi attendrais-je ? Je ne pourrais pas l'aimer plus que je ne l'aime si je la connaissais depuis de longues années et que chaque année l'eût rendue plus charmante et plus jolie qu'elle ne l'est. J'ai une maison où je puis la conduire et je travaillerai pour elle… je travaillerai pour elle comme aucun homme n'a encore travaillé pour rendre la maison agréable à sa femme.

Il étendit le bras, le poing fermé, comme s'il pensait que l'échelon suprême de l'échelle de la fortune pouvait être atteint par le premier jeune médecin venu animé du désir d'escalader.

— Pourquoi ne me marierais-je pas tout de suite, Jeff ? — demanda-t-il avec une nuance d'indignation. — Je puis donner à ma femme une maison aussi convenable que celle d'où je la retire.

— Ce n'est pas à cela que je pense, Master George. — répondit Jeffson, d'un ton de plus en plus grave et de plus en plus lent à chaque mot qu'il prononçait, — ce n'est pas à cela que je pense. Mais, voyez-vous, vous connaissez si peu M Sleaford… vous ne savez rien d'elle, sinon qu'elle ne ressemble pas à toutes les autres jeunes filles que vous avez vues et qu'elle s'est emparée de votre imagination à cause de cela. Vous ne savez rien de son histoire, Master George, et ce qui est pire, — ce qui est bien plus grave, — c'est que vous ne savez pas si elle vous aime. Vous ne le savez pas, Master George. Si vous étiez sûr de cela, le reste serait moins important ; car, en ce moment, il n'est rien qu'un amour véritable ne puisse faire, et une femme qui aime sincèrement ne peut être qu'une bonne épouse. J'ai regardé M Sleaford pendant que vous parliez devant les Sept Étoiles, Master George, et rien dans sa physionomie ne montrait qu'elle écoutât vos paroles, ou qu'elle les comprît ; mais, au contraire, ses regards étaient perdus dans le lointain, et bien que son visage semblât radieux, il ne m'a pas paru que vous y fussiez pour quelque chose. Que Dieu vous garde ! Master George ; mais si vous aviez vu la figure de ma Tilly quand elle sortit de la maison où elle était femme de confiance et qu'elle vit que j'étais venu à Londres pour la surprendre !… C'était tout sourires et tout éclat rien qu'à ma vue, Master George, et

cependant je sais bien que je n'ai rien de bien séduisant, — ajouta Jeffson d'un ton modeste.

Les rênes posées mollement sur le cou de Brown Molly s'agitèrent au tremblement soudain de la main qui les tenait ; George fut saisi d'une sorte de panique en écoutant le discours de son mentor. Il n'avait pas osé solliciter un aveu d'amour d'Isabel ; il s'était estimé plus qu'heureux, puisque elle avait bien voulu lui promettre de devenir sa femme. Cependant, il fut absolument terrifié de l'humiliante supposition de Jeffson, et, intérieurement, il ressentit une grande colère de l'insolence de son vieux compagnon de jeu.

— Vous voulez dire qu'elle ne m'aime pas ? — dit-il d'un ton sec.

— Oh ! Master George, mon intention est uniquement de me montrer sincère et loyal avec vous. Elle ne vous aime pas ; aussi sûr que j'ai lu le véritable amour sur le visage de ma Tilly, j'ai vu ce soir dans les yeux de M Sleaford quelque chose qui n'est pas de l'amour. J'ai vu dans ses yeux un regard semblable à celui que je remarquai autrefois chez une créature qu'épousa un camarade de mon village. Ce camarade était un jeune homme qui possédait un petit bout de terre, une maisonnette, et ce qui s'ensuit. La jeune fille n'était pas folle de ce mariage ; mais ses amis, à force de conseils et de sollicitations, la décidèrent à dire oui. C'était une pauvre créature qui n'avait pas la force de dire non. J'étais au mariage de Joë Tillet, — il s'appelait Joë Tillet, — et je vis la charmante jeune fille debout, comme M Sleaford ce soir, à côté de celui-ci, pendant qu'il parlait. Elle paraissait plus jolie que jamais avec son chapeau de paille et ses rubans blancs. Mais ses regards semblaient se fixer sur quelque objet très-éloigné, et quand son

mari se retourna tout à coup et lui parla, elle tressaillit, comme si elle sortait d'un rêve. Je n'ai jamais oublié ce regard-là, Master George, et j'ai vu un regard semblable ce soir même.

— Quelle folie me contez-vous là, Jeff ! — répondit George avec une impatience extrême. — Je parie que votre ami et sa femme furent très-heureux.

— Non, Master George, il n'en est rien. Et c'est précisément ce qui m'a remis en mémoire le regard de la charmante créature par cette belle journée d'été, pendant qu'elle se tenait, vêtue dans ses habits de noce à côté de son mari qui l'idolâtrait. Il en était fou, et pendant deux ans environ il fut très-heureux, et il disait sans cesse à ses amis qu'il avait rencontré la meilleure femme des Trois-Royaumes, ainsi que la plus tranquille et la plus travailleuse. Mais elle semblait attendre quelque chose, et, un beau jour, un jeune soldat qui revenait de l'Inde arriva chez eux. C'était son cousin germain et il avait été le voisin de sa famille alors qu'elle n'était qu'une enfant. Je ne vous raconterai pas l'histoire, Master George, parce qu'elle n'est pas des plus agréables à dire non plus qu'à entendre. Mais la fin de tout ceci fut qu'une belle matinée d'été — pareille à celle de son mariage — on trouva mon pauvre camarade Joë pendu derrière la porte d'une de ses granges. Quant à la malheureuse créature qui causa sa mort, personne n'a jamais su ce qu'elle devint. Et cependant, — conclut Jeffson d'un ton de réflexion, — j'avais entendu ce pauvre diable de Joë me dire avec bien de la conviction que sa femme finirait bien par l'aimer, parce qu'il l'aimait avec passion et loyauté !

George ne répondit rien à tout cela. Il continua lentement son chemin, la tête penchée sur sa poitrine. Le paysan regardait avec anxiété son maître ; il ne pouvait voir l'expression du visage du

jeune homme, mais à son attitude il devinait que le récit de la mésaventure de Joë Tillet n'avait pas été sans le désenchanter.

— Écoutez, Master George, — dit Jeffson, posant la main sur le poignet du médecin et parlant d'une voix presque solennelle, — épouser une jolie fille ne paraît pas plus grave à certains hommes que de cueillir une rose sauvage dans une haie, tant ils y apportent de légèreté et d'insouciance. Ils la cueillent parce qu'elle paraît jolie. Moi, je connaissais ma Tilly depuis six ans avant que de lui demander de m'épouser, Master George ; et c'est seulement parce qu'elle me fut fidèle tout ce temps, et parce que, de quelque façon que je m'y prisse, je ne lus jamais que l'amour sur son visage, que je me dis enfin à moi-même : « William Jeffson, voici une jeune fille qui fera une bonne épouse pour toi. » Ne vous pressez pas, Master George, ne vous pressez pas. Écoutez les conseils d'un pauvre diable ignorant qui possède un grand avantage sur toute votre science, car il est en ce monde depuis le double du temps que vous y avez passé ! ne vous pressez pas. Si M Sleaford vous aime véritablement ce soir, elle vous aimera bien davantage dans un an, et encore plus dans dix ans. Si elle ne vous aime pas, Master George, gardez-vous-en comme d'un serpent venimeux, car elle vous fera plus de mal que quoi que ce soit, en vous piquant au cœur et en vous tuant sans rémission. J'ai vu Joë Tillet étendu mort après l'enquête qui fut faite sur son corps, Master George : et la pensée que le pauvre homme s'était tué de désespoir me fit moins de mal que la vue des souffrances qui se lisaient sur son visage, — souffrances qu'il avait endurées près de deux années, Master George, et sans en jamais ouvrir la bouche à personne !

09

Isabel était « fiancée. » Elle se le rappela en se réveillant le matin qui suivit la charmante journée passée dans le parc de Hurstonleigh, et elle se dit qu'à partir de ce moment, il y aurait de par le monde une créature qui souffrirait à cause d'elle. Voilà quelles étaient ses pensées, pendant qu'elle se tenait devant le modeste miroir, nouant les longs bandeaux de sa chevelure en une touffe énorme trop pesante pour sa tête. Sa vie était fixée. Elle n'était pas destinée à être grand poète ou actrice célèbre. Le manteau tragique des Siddons pouvait reposer sur ses jeunes épaules, mais elle ne devait pas en déployer les sombres plis sur un théâtre humain. Elle ne devait être grande en aucune façon. Elle ne devait rien être que la femme d'un médecin de province.

C'était assurément très-ordinaire ; mais néanmoins cette jeune fille sans famille, sans éducation, sans amis, ressentait quelque orgueil de sa position nouvelle. Après tout, elle avait lu plus d'un roman dont le dénoûment était aussi modeste — trois volumes d'une cour simple, terminée, au dernier chapitre, par un mariage tranquille. Elle ne devait être ni une Édith Dombey, ni une Jane Eyre. Oh ! être Jane Eyre, errer dans la lande froide et nue et souffrir de la faim. — ceci n'eût-il pas été plus délicieux !

Non, sa vie ne devait contenir qu'un très petit nombre de côtés romanesques ; mais, cependant, quelques-uns. George serait le dévouement même et l'adorerait toujours, cela va sans dire. Elle releva la tête à l'idée que, au pis aller, elle pouvait le traiter comme Édith traitait Dombey, et prendre du plaisir de cette façon, bien qu'elle ne fût pas très-certaine que la manière de faire

d'Édith Dombey pût marcher sans la robe de velours, le diadème enrichi de diamants, et autres accessoires du rôle.

En attendant, M Sleaford accomplissait ses devoirs le mieux qu'elle pouvait, et elle instruisait les orphelines selon sa manière nuageuse : elle s'arrêtait au milieu du passé indéfini d'un verbe quelconque pour leur promettre qu'elle viendrait passer une journée avec elles lorsqu'elle serait mariée et elle négligeait leur doigté de l'ouverture de Masaniello, pendant qu'elle réfléchissait à la couleur de sa robe de noce.

Et, pendant ce temps, combien pensait-elle à George ? À peu près autant qu'elle aurait pensé aux pages destinés à porter le fardeau splendide de ses robes à queue, si elle avait dû être couronnée reine d'Angleterre. C'était le futur, le mari ; personnage secondaire dans la pièce dont elle était l'héroïne.

La première lettre d'amour du pauvre George lui arriva le lendemain. C'était une épître vague et diffuse, pleine de craintes et de doutes nuageux, hantée, pour tout dire, par le fantôme du pauvre Joë Tillet, et sans aucune espèce de ponctuation :

« Chère Isabel Isabel à jamais chérie car je vous aimerai aussi longtemps que je vivrai si vous me repoussez je m'en irai en Amérique car le séjour de Graybridge me serait plus qu'odieux sans vous oh Isabel si vous ne m'aimez pas je vous en supplie en grâce dites-le-moi et finissez mon martyre je sais que je ne suis pas digne de l'amour d'une personne si belle et si accomplie que vous mais l'idée de vous perdre est trop amère à moins que vous ne l'exigiez absolument car il n'est pas sur terre de sacrifice que je ne fasse pour vous. »

La lettre n'était assurément pas une composition aussi élégante qu'Isabel aurait pu le désirer. Mais, après tout, une lettre d'amour est une lettre d'amour, et celle-ci était la première que M Sleaford eût jamais reçue. Ce langage, mêlé de doute et de prière, qu'employait George, ne lui déplaisait nullement. Il était dans son rôle qu'il fût malheureux ; il n'était que convenable qu'il fût tourmenté par toutes sortes de craintes. Tôt ou tard ils se querelleraient, se diraient un éternel adieu, brûleraient les lettres l'un de l'autre, et se réconcilieraient. Le roman le plus tranquille ne saurait exister sans ces légitimes incidents semés à travers les trois volumes.

Bien qu'Isabel s'amusât à rêver à sa robe nuptiale et changeât fréquemment d'idée sur la question de la nuance et de l'étoile, elle ne songeait nullement à se marier promptement. Ne fallait-il pas parcourir d'abord les trois volumes ?

Sigismund retourna à Londres après le déjeuner champêtre qui avait été arrangé à son intention spéciale, et on laissa sans partage Isabel à ses élèves. Elle se promenait avec elles, prenait ses repas avec elles, et ne les quittait pas de tout le jour. Ce n'était que le dimanche qu'elle apercevait Raymond.

Raymond se montrait d'une grande affabilité pour les fiancés. George se rendait à Conventford tous les quinze jours et dînait en famille à Oakbank. Parfois il arrivait assez tôt pour accompagner Isabel et les orphelines à l'église. Raymond n'allait pas à l'église, mais il envoyait ses petites nièces faire leurs dévotions, comme il les aurait envoyées chez le coiffeur pour leur chevelure, et chez le dentiste pour les soins de leur bouche. George se jetait à corps perdu dans les gilets extravagants pour faire honneur à ces dimanches bienheureux, et il quitta le deuil de son père un ou deux

mois plus tôt qu'il n'en avait eu l'intention, afin d'apporter quelque variété dans son costume. Le moindre de ses vêtements avait toujours l'air neuf ces jours-là ; et Isabel, assise en face de lui à l'église, le contemplait d'un air pensif, lorsque le sermon était ennuyeux, et se demandait, avec une nuance de regret, pourquoi les vêtements qu'il portait ne prenaient aucun pli, mais conservaient un aspect dur et anguleux comme s'ils avaient revêtu d'abord un mannequin et en eussent conservé la rigidité. Il portait une chaîne de montre que son père lui avait donnée, une longue chaîne qu'il se mettait au cou, mais qu'il doublait et arrangeait artistement pour lui donner l'aspect d'une petite chaîne. Il y accrochait en guise de breloques une pièce d'argent percée et un antique petit flacon à sels en argent, ce qui, à distance, faisait l'effet de ces aiguillettes dorées que les officiers en garnison à Conventford portaient sur leurs gilets.

Les choses continuèrent ainsi pendant que les feuilles jaunissaient dans les bois du Midland, George suppliant sans cesse que le mariage se fît promptement, et Isabel remettant toujours la cérémonie à une époque indéterminée.

Tous les quinze jours, le dimanche, le cheval du jeune homme faisait son apparition à la porte de Raymond. Il serait volontiers venu toutes les semaines s'il avait osé, et aussi comme il y avait été invité par l'excellent homme qui employait Isabel ; mais il avait des scrupules sur la consommation de bœuf, de mouton, et de tasses de thé qu'il faisait sans pouvoir en rien rendre à son aimable hôte. De temps en temps il apportait un cadeau aux enfants : une boîte à ouvrage ou un pupitre garnis de ciseaux qui refusaient de couper ou d'encriers qui ne voulaient pas s'ouvrir (car on ne trouve pas à Graybridge, ni dans les environs, de succur-

sale de la maison Parkins et Gotto), ou bien quelque gâteau merveilleux fait par Mathilda. Une fois, il arrangea une petite fête pour sa fiancée et ses amis et donna un dîner complet avec cinq entremets et un dessert compliqué, le tout arrosé de porto premier choix, de sherry hors ligne, pris spécialement à l'enseigne du Cock à Graybridge. Mais comme les orphelines, qui seules firent honneur au repas, furent sérieusement indisposées le lendemain, l'expérience ne fut pas renouvelée.

Mais le dîner à Graybridge eut son bon côté. Isabel vit la maison qui devait être la sienne, et l'avenir revêtit chez elle une forme plus palpable que celle qu'il avait eue jusque-là. Elle examina les petits ornements en porcelaine placés sur la cheminée, le vase à fleurs contenant un bouquet de roses fanées, qui avait depuis longtemps perdu son odeur, car c'étaient les mains de la mère de George qui avaient cueilli les fleurs. George promena Isabel à travers les petites chambres et lui montra une vieille table à ouvrage sur laquelle était posée une boîte en bois de rose où se voyaient des écheveaux de soie passés de couleur et emmêlés.

— Ma mère avait l'habitude de se mettre à cette table pour travailler. Vous vous servirez de la vieille boîte à ouvrage, n'est-ce pas, Izzie ? — demanda tendrement George.

Il s'était habitué à l'appeler Izzie, il s'était familiarisé avec elle, et il lui faisait ses confidences comme si elle avait été sa femme et qu'aucun événement ne pût les séparer. Il avait cessé de la regarder comme un être supérieur qu'il n'était donné qu'à un petit nombre de privilégiés de connaître et d'adorer. Il l'aimait aussi sincèrement que jamais ; mais comme il n'avait rien en lui de poétique ni de sentimental, le court accès d'émotion romanesque

qu'il avait ressenti lorsqu'il était devenu amoureux d'elle disparut, et le jeune homme ne tarda pas à contempler son prochain mariage avec un calme parfait. Il osa même, à l'occasion, sermonner Isabel sur sa passion pour la lecture des romans, son dédain des travaux à l'aiguille, et son incroyable ignorance au sujet des puddings. Il tournait les feuillets de son livre d'heures et lui indiquait la place des hymnes qu'on chantait à l'église ; il lui faisait suivre la lecture des leçons, à l'aide du service religieux imprimé en encre plus pâle et en caractères minuscules ; et il la regardait sévèrement quand il surprenait ses regards fixés, pendant le sermon, sur les chapeaux environnants. Toutes les idées du jeune homme sur la supériorité masculine lui revinrent lorsqu'il se fut familiarisé avec M Sleaford ; mais, malgré cela, il l'aimait comme un honnête homme sait aimer et demandait chaque soir pour elle, en faisant ses prières, toutes les bénédictions du ciel.

Isabel profita beaucoup de cette prosaïque fréquentation sous le rapport de l'accomplissement de ses devoirs quotidiens. Elle n'était plus la jeune fille sentimentale dont l'occupation la plus sérieuse consistait à se bercer dans un fauteuil de jardin en lisant des romans, et qui se laissait aller volontiers au moindre prétexte à des enthousiasmes subits pour George Gordon, lord Byron, et Napoléon. Elle avait tâté George sur les deux sujets et avait reconnu qu'il manquait absolument de culte pour l'un et l'autre de ses héros favoris. En causant avec lui, pendant les soirées d'automne, tout en se promenant dans les prairies de Conventford, pendant que les orphelines jouaient derrière eux et couraient en avant, M Sleaford avait mesuré et pesé le talent de conversation de son fiancé. Elle reconnut qu'il ne connaissait et ne désirait connaître rien d'Édith Dombey ou d'Ernest Maltravers, et qu'il regardait les poèmes de Byron et de Shelley comme des composi-

tions immorales et blasphématoires dont les titres mêmes devaient être inconnus à une jeune femme honnête. Isabel fut donc obligée de garder le silence sur les rêveries brillantes de sa jeunesse et de parler à Gilbert des choses à sa portée.

Il avait lu les romans de Cooper et quelques-uns de Lever ; il connaissait Walter Scott et Shakespeare, et il avait la conviction qu'on ne saurait trop louer ces derniers écrivains. Mais quand Isabel commença à parler d'Edgar Ravenswood et de Lucie avec un visage tout bouleversé par l'émotion, le jeune médecin ne put que regarder sa fiancée avec étonnement.

Oh ! s'il avait au moins ressemblé à Edgar Ravenswood ! Ce pauvre cœur puéril et mécontent souhaitait toujours que son futur maître fût différent de ce qu'il était. Peut-être, pendant toute la durée de ses fiançailles, ne le vit-elle pas une seule fois sous son véritable jour. Elle le revêtait de ses propres fantaisies, et s'illusionnait en cherchant des ressemblances imaginaires entre lui et les héros de ses livres. S'il était brusque et désagréable, il était Rochester, et elle Jane Eyre, tendre et soumise ; s'il était froid, c'était Dombey, et elle se complaisait dans son orgueil, le raillait, et s'occupait sans cesse d'une des orphelines pendant toute une après-midi ; s'il était maladroit et lourdaud, c'était Rawdon Crawley, et elle le protégeait, se moquait de lui, et l'agaçait avec des bribes de français prononcé avec l'accent d'Albany Road, et mettait en œuvre à son profit les plus jolis airs de Becky aux yeux verts. Mais, malgré tout cela, le solide bon sens de ce jeune homme exerçait sur elle une bienfaisante influence, et insensiblement, quand les trois volumes de cour eurent été prolongés aussi longtemps que possible et que l'inévitable conclusion fut proche, elle en était venue à penser avec affection à son futur

mari, et à se promettre de se montrer tendre et obéissante avec lui quand elle serait sa femme.

Mais quant à l'amour pur et parfait qui rend trois fois saint le mariage, — cet amour pour lequel il n'existe ni sacrifices trop grands, ni souffrances trop amères, — cet amour qui ne cesse qu'avec la mort et qui semble empreint d'un esprit si divin, que la mort ne peut en être que l'apothéose, — cet amour ne trouvait pas place dans le cœur d'Isabel. Ses livres lui avaient donné une idée vague de cette grande passion, et en se comparant avec Lucie Ashton et Zuleika, avec Amy Robsart, Florence Dombey, et Medora, elle commença à penser que les romanciers et les poètes étaient tous dans l'erreur, et qu'ici-bas il n'existait ni héros, ni héroïnes.

Voici quelles étaient ses pensées, et elle fut heureuse de sacrifier les rêves insensés de son enfance, qui étaient probablement aussi irréalisables que séduisants. Elle fut heureuse de penser que sa destinée était fixée et qu'elle allait être la femme d'un honnête homme et la maîtresse d'une antique maison dans une des plus tristes villes de l'Angleterre. Le temps s'était écoulé si doucement, depuis ce crépuscule de printemps sur le pont de Hurstonleigh, sa promesse avait été regardée comme une chose si naturelle par les gens qui l'entouraient, qu'elle n'avait jamais conçu l'idée de la rompre. Puis, pourquoi l'aurait-elle rompue ? George l'aimait, et elle n'était aimée de personne, lui excepté. Il n'existait pas par le monde de Jamie errant qui pût revenir un beau soir la terrifier par l'aspect de son visage triste et accusateur. Si elle ne devenait pas la femme de George, elle ne deviendrait rien ; — elle resterait à jamais gouvernante, chargée de l'éducation d'enfants inintelligents et gagnant vingt-cinq livres par an. Quand elle pen-

sait à sa lamentable position et à un autre sujet qui lui était excessivement pénible, elle s'attachait à George, elle lui était reconnaissante, et elle s'imaginait l'aimer.

Le jour du mariage arriva enfin. C'était une triste journée de janvier pendant laquelle Conventford avait revêtu son aspect le plus désolé et le plus repoussant. Raymond laissa partir sa gouvernante après le simple cérémonial protestant qui paraît bien mesquin et bien vulgaire comparé à la mise en scène solennelle d'un mariage catholique romain. Il lui avait fait présent de sa robe nuptiale, et les orphelines avaient réuni leurs économies pour acheter à leur institutrice un chapeau dont on devait lui faire la surprise, mais qui manqua son effet à la façon de toutes les surprises savamment élaborées.

Isabel Sleaford prononça les paroles qui faisaient d'elle la femme de George Gilbert, et si elle les prononça à la légère, c'est que nul ne lui avait enseigné leur signification solennelle. Son cœur était pur du reproche de duplicité, son âme incapable de révolte et de désobéissance, et quand elle sortit de la sacristie appuyée sur le bras de son jeune mari, il y avait un sourire de satisfaction tranquille sur ses lèvres.

— La femme de Joë Tillet n'aurait jamais souri ainsi, — pensait George en regardant la jeune femme.

L'existence qui commençait pour Isabel était nouvelle, et comme elle était encore un enfant, elle croyait que nouveauté voulait dire bonheur. Elle allait avoir une maison à elle, des domestiques, un jardin, une basse-cour, deux chevaux, une voiture. Elle allait s'appeler Madame Gilbert ; — son nom n'était-il pas gravé sur les cartes que George avait commandées pour elle et

qui étaient renfermées dans un porte-cartes en maroquin qui exhalait l'odeur des chaussures neuves et qui était difficile à ouvrir, et aussi sur ces billets de faire-part que le médecin avait distribués parmi ses amis ?

George avait commandé des enveloppes pour ces billets en faisant graver à l'intérieur le nom de famille de sa femme. Mais, à sa grande surprise, la jeune fille l'avait imploré de les contremander.

— Oh ! George, je vous en prie, ne mettez pas mon nom sur les enveloppes, — dit-elle ; — n'envoyez pas mon nom à vos amis ; ne leur dites même pas comment je m'appelais avant notre mariage.

— Mais pourquoi, Izzie ?

— Parce que j'ai mon nom en horreur, — répondit-elle avec force. — Je l'exècre !... je le hais !... Je l'aurais changé si j'avais pu, quand... quand... je suis venue ici ; mais Sigismund n'a pas voulu que je me présentasse chez son oncle sous un faux nom. Je hais ce nom... je le hais... je l'ai en horreur !...

Puis tout à coup, lisant l'étonnement et la curiosité sur le visage de son mari, la jeune fille s'écria que ce qu'elle venait de dire n'avait aucun sens, que c'était une folie romanesque, et qu'elle le priait de lui pardonner et de l'oublier.

— Mais faut-il envoyer votre nom, ou ne faut-il pas l'envoyer, Isabel ? — demanda George d'un ton assez froid. Il n'aimait pas beaucoup ces fantaisies chez une jeune personne qu'il dressait pour la rendre pareille à l'idéal qu'il s'était créé. — Vous dites d'abord une chose, puis vous ajoutez que vous n'y attachez aucun sens. Faut-il ou ne faut-il pas envoyer les enveloppes ?

— Non, non, George, ne les envoyez pas, je vous en prie ; ce nom me déplaît véritablement. Puis d'ailleurs, Sleaford, c'est un nom bien vilain.

10

Gilbert emmena sa femme passer la première semaine de la lune de miel dans un hôtel de Murlington. C'était un hôtel de famille de premier ordre ; presque un palais aux yeux d'Isabel, où il régnait toute la journée un calme de sanctuaire que rompait parfois le bruit argentin des couverts ou le carillon musical des cristaux fragiles transportés sur des plateaux en ruolz. C'était la première fois qu'Isabel mettait le pied dans un hôtel, et elle ressentit un frisson de plaisir à la vue de la table étincelante, des bougies dans des candélabres d'argent, des épais rideaux de soie qui garnissaient les hautes fenêtres, et de ce délicieux garçon, dont les manières étaient un mélange judicieux de bienveillance protectrice et d'humilité obséquieuse.

M Gilbert poussa un long soupir de satisfaction lorsqu'elle joua avec l'éclatante serviette damassée, si merveilleusement pliée en mitre d'évêque, et qu'elle vit son image réfléchie par la grande glace placée en face d'elle. Elle portait encore sa robe de mariage ; une robe de soie noire qui avait été choisie par George lui-même, à cause de son caractère essentiellement utile, plutôt que pour sa beauté ou son élégance. La pauvre Isabel avait combattu un peu à l'occasion du choix de cette robe, car elle aurait bien voulu être mise comme Florence Dombey le jour de son mariage ; mais elle avait cédé. Sa vie ne lui avait pas encore apparte-

nu et elle se disait qu'elle ne lui appartiendrait jamais, car maintenant que sa belle-mère avait cessé de la gouverner au moyen de ces accès spasmodiques de violence communs aux femmes très-éprouvées dans la conduite de leur intérieur, il y avait George avec sa ténacité et son bon sens. — Ah ! comme Isabel haïssait le bon sens ! — et force lui était de le reconnaître pour son maître.

Mais elle se regarda dans la glace et vit qu'elle était jolie. Était-ce seulement de la gentillesse ou quelque chose de plus, en dépit de la robe noire ? Elle voyait son pâle visage et ses cheveux noirs éclairés par les bougies et elle pensait que si cet état de choses ne cessait pas, — c'est-à-dire si le tintement de l'argenterie, l'éclat des cristaux, le garçon empressé et respectueux, ce parfum de luxe et d'élégance, pour ne pas dire d'Édith Dombeyisme, qui remplissait l'atmosphère pouvait durer, — elle n'aurait qu'à se louer de son nouveau sort. Malheureusement cette existence aristocratique ne devait avoir qu'une période éphémère, car George avait confié à sa jeune femme que son intention n'était pas de dépasser un billet de dix livres, et un beau soir, après le dîner, il s'amusa à faire des calculs abstraits pour savoir combien de temps cette somme tiendrait contre les frais d'un séjour à l'hôtel.

Le jeune couple resta une semaine à Murlington. Ils se firent conduire aux environs dans une voiture découverte, admirant consciencieusement ce que les guides appelaient les beautés de la localité, et les vents âpres de janvier leur rougirent plus d'une fois le nez. La possession de la femme qu'il aimait si tendrement rendait George indiciblement heureux. L'idée qu'un chagrin quelconque pût se cacher à l'horizon ne lui entra pas un instant dans l'esprit, une fois les serments prononcés. Il avait parfois, il est vrai, songé aux conseils de Jeffson, mais uniquement pour sou-

rire avec un mépris superbe du langage du pauvre homme. Isabel l'aimait, elle souriait en le regardant ; se montrait douce et obéissante lorsqu'il lui donnait un conseil. Peut-être était-il un peu prodigue de conseils ! Elle avait renoncé à la lecture des romans, et elle employait ses loisirs à l'intéressante occupation d'ouvrages de couture. Son mari la regardait complaisamment ourler à la lumière des bougies un mouchoir de batiste, enfiler à chaque instant son aiguille, hésiter un peu en arrivant aux angles, et s'arrêter de temps en temps pour bâiller discrètement derrière ses doigts effilés et transparents. Mais quoi d'étonnant ? Elle avait passé la journée au grand air et il était bien naturel qu'elle ressentît une violente envie de dormir.

Peut-être eût-il mieux valu pour George qu'il n'eût pas prié M. Pawlkatt de visiter ses malades, et qu'ainsi il ne se fût pas accordé une semaine de congé en l'honneur de sa jeune femme ? Peut-être eût-il été préférable que son billet de dix livres restât dans sa poche et qu'il eût conduit sans détour Isabel à la maison qui devait dorénavant être la sienne. Cette semaine passée à l'hôtel de Murlington révéla un fait déplorable aux jeunes époux, — un fait que les promenades du dimanche à Conventford n'avaient fait qu'indiquer vaguement : c'était qu'ils avaient peu de choses à se dire. Cette dangereuse découverte, qui apporte le désespoir avec elle, apparut enfin et soudain à Isabel, et une froide sensation d'ennui et de désappointement se glissa dans son cœur et y grandit sans qu'elle en connût la cause.

Ils n'avaient que très peu de choses à se dire. Malheur aux époux qui font cette découverte ! car la femme fût-elle plus séduisante que les houris du Paradis de Mahomet et l'homme plus noble et plus beau que le roi Arthur de Tennyson, ils sont

condamnés à l'ennui de leur présence réciproque et à maudire l'heure solitaire qui les rend au tête-à-tête, sans autre ressource que de fixer vaguement le foyer désolé et de causer de la pluie et du beau temps. Le langage, — ce télégraphe électrique qui unit les régions les plus lointaines de la pensée et de l'imagination, — ne leur sert de rien ou ne peut qu'exprimer des banalités polies plus fatigantes que le silence. Quotidiennement côte à côte, ils sont en réalité plus séparés que si un océan roulait entre eux ; unis par des liens multiples, ils ne possèdent pas cette chaîne subtile qui n'aurait fait qu'un être de leurs deux personnes, et, dans les meilleures conditions, ils ne sont que deux créatures distinctes enchaînées ensemble. Ils traînent à jamais leurs fers, sont affables l'un pour l'autre, s'estiment réciproquement, prennent leur ennui en patience, et se demandent avec étonnement pourquoi ils ne sont pas heureux. Si la dame possède une tournure d'esprit sentimentale et qu'elle lise des romans français, elle se console en se regardant comme une femme dont la destinée est d'être malheureuse et incomprise, et elle regarde son mari avec une compassion suprêmement dédaigneuse. Le mari, perdu dans les régions affairées du monde terre à terre, ne voit en elle qu'une créature frivole qui néglige son ménage et grossit outre mesure la note de sa modiste.

Ont-ils jamais essayé de se comprendre ? Pendant ces longues années d'ennui, ont-ils jamais tenté consciencieusement d'assimiler des goûts si contraires ? La femme s'est-elle jamais dit : « Mon mari travaille beaucoup et rentre le soir très fatigué de sa maison de banque et, néanmoins, je prétends que son visage doit s'éclairer d'enthousiasme quand je lui parle du dernier roman publié chez Mudie, ou du quatuor de Beethoven que j'ai entendu au concert de ce matin. Ne serait-il pas plus intéressant pour lui

que je lui demandasse si Crashem et Smashem, — cette maison compromise dont il a si légèrement accepté le papier, — ont payé leur dernier effet ! Je ne m'intéresse pas à Crashem et Smashem, et je ne possède que des notions vagues sur la nature et les propriétés d'une lettre de change ; mais ce sujet est une question de vie ou de mort pour le pauvre diable de travailleur assis en face de moi, et il est préférable qu'il ouvre son cœur et qu'il parle à loisir sur la stagnation des affaires dans la Cité, la rareté de l'argent, le taux élevé de l'escompte, plutôt que de se mettre à soupirer de temps en temps d'une façon lamentable pendant que je bavarde sur le dernier volume du roman ou sur le délicieux arpeggio du quatuor. »

Il n'existe pas d'occupation si vulgaire et si prosaïque, pas de travaux si abstraits, pas de science si inabordable, qu'une femme intelligente n'y puisse prendre de l'intérêt si elle le veut ou le désire. Elle n'en aura qu'une teinture, peut-être, — quelques bribes à peine ; mais elle en saura assez si elle apprend à écouter intelligemment quand son mari lui parle, et à placer une question judicieuse qui le poussera un peu plus loin sur ce chemin agréable qu'il parcourt lorsqu'il a enfourché son dada favori.

Isabel était jeune. Elle n'avait pas renoncé à une de ses illusions, et elle croyait naïvement qu'elle pouvait garder ses rêves insensés et néanmoins être fidèle à Gilbert. George lui racontait sa vie d'écolier, mais elle ne trouvait aucun intérêt à ces récits puérils de luttes avec un adversaire plus fort et plus grand. (Et à propos, a-t-on jamais vu que le grand se trouvât le héros de la lutte ? Je me demande parfois ce que deviennent ces grands, plus tard, dans la vie. S'évanouissent-ils dans l'espace, dès qu'ils ont repassé le seuil de l'école ? Si non, comment se fait-il qu'on n'en

entende jamais parler et que néanmoins chaque petit ait été victorieux en se battant contre un grand ?)

George raconta nombre d'aventures de ce genre à sa jeune femme ; puis, il passa à son adolescence, à la maladie et à la mort de son père, à sa nomination à l'emploi de médecin de la paroisse, à son isolement, à l'espérance qu'il nourrissait d'arriver à une position meilleure et plus lucrative un jour ou l'autre. Mais comme cela paraissait triste et prosaïque à cette jeune femme dont l'imagination nébuleuse vagabondait sans cesse dans les régions merveilleuses de la poésie et du roman ! C'était pour elle un soulagement quand George cessait de parler et la laissait libre de revenir à ses propres pensées, pendant qu'elle travaillait toujours à son fameux mouchoir de batiste, qu'elle se piquait le bout des doigts, et qu'elle emmêlait son fil.

Il n'y avait pas de livres dans le salon de l'hôtel et quand il y en aurait eu, cette semaine de lune de miel faisait à Isabel l'effet d'une période de cérémonie. Il lui semblait être en visite et par conséquent dans l'impossibilité de lire. Elle soupirait en passant devant la boutique de librairie de la promenade à la mode où elle voyait affichés devant la porte les titres des nouveaux romans ; mais elle n'avait pas le courage de dire ce que trois volumes de littérature légère lui causeraient de plaisir. George n'était pas un liseur. Il lisait les feuilles locales et parcourait le Times, après le déjeuner, puis c'était tout pour le reste de la journée. Pendant cette semaine passée à Murlington, il y eut deux jours de pluie ; les jeunes époux eurent donc tout le temps de mesurer leur talent de conversation réciproque pendant qu'ils se tenaient debout dans l'embrasure de la haute fenêtre, guettant les rares passants et comptant les gouttes d'eau qui venaient frapper les vitres.

Cette semaine se termina enfin, et par une après-midi pluvieuse, un samedi, George paya sa note à l'hôtel. Le billet de dix livres avait très bien rempli son rôle, car les idées du jeune époux ne s'étaient jamais aventurées au delà d'une pinte de sherry pour arroser le modeste repas que le discret garçon servait à ces hôtes naïfs avec une charitable condescendance pour leur jeunesse et leur simplicité. Gilbert paya la note pendant qu'Isabel empaquetait ses vêtements et ceux de son mari, — vêtements bien prosaïques, hélas ! — bottines à double semelle et hardes économiques en gros drap gris. Puis, lorsque tout fut prêt, elle se mit à la fenêtre en attendant l'omnibus qui devait la conduire à son nouveau logis. Murlington n'est qu'à dix milles de Graybridge et le trajet d'une ville à l'autre s'accomplit dans un vieil omnibus, — voiture obscure, très basse, percée d'une portière étroite et ne recevant le jour que par deux uniques fenêtres latérales.

Isabel poussa un profond soupir en apercevant la voiture dans la rue déserte. Cette journée triste et humide, la solitude, les maisons inhabitées (car ce n'était pas encore la saison pour Murlington) n'étaient ni aussi tristes, ni aussi désolées que sa vie lui paraissait ce jour-là. Devait-il donc en être à jamais ainsi ? Oui, elle était mariée, et l'histoire était terminée ; sa destinée était irrévocablement fixée et déjà elle en ressentait l'ennui. Mais elle pensa à sa nouvelle demeure et aux petits plans qu'elle avait faits mentalement avant son mariage, aux changements et aux améliorations qu'elle avait projetés pour l'ornement de la maison de son mari. Mais, d'une manière ou d'une autre, ces idées mêmes, qui avaient occupé ses rêveries de jeune fille, semblèrent se fondre et disparaître en cet instant. Elle en avait parlé à George, et il avait accueilli ses plans d'un air peu encourageant, donnant à entendre qu'il faudrait beaucoup d'argent pour les mettre à exécution, bien

qu'ils fussent très-simples et qu'ils n'exigeassent pas grande dépense.

Sa vie ne devait-elle donc rien contenir ? Elle était mariée depuis une semaine à peine et déjà, tandis qu'elle était debout dans l'embrasure de la fenêtre, écoutant le crépitement de la pluie incessante, elle commença à penser qu'elle s'était fourvoyée.

L'omnibus arriva enfin à la porte ; elle y monta et son mari s'assit dans l'obscurité à côté d'elle. Il n'y avait qu'un voyageur dans la voiture, — un fermier enveloppé dans un si grand nombre de pardessus que l'humidité extérieure lui importait peu, puisqu'elle ne gênait que ses voisins. Il essuya ses chaussures boueuses à la robe d'Isabel, cette robe de soie noire de son mariage qu'elle avait portée toute la semaine, et M Gilbert ne fit aucun effort pour la sauver de ses déprédations. Elle s'accota dans un angle pendant qu'on chargeait les bagages, et elle laissa tomber son voile. Des larmes lui montèrent lentement aux yeux et roulèrent sur ses joues pâlies.

Elle s'était fourvoyée, horriblement et sans ressources, et elle devait supporter à jamais les lamentables conséquences de son erreur. Elle ne ressentait aucune haine pour George. Elle ne l'aimait ni le détestait, seulement il ne pouvait lui donner l'existence qu'il lui fallait, et par son mariage avec lui, elle s'était défendu à jamais l'espérance de cette existence. Maintenant le prince ne pouvait plus venir ; aucun duc de rencontre ne devait tomber amoureux de ses yeux noirs et la mener subitement dans les régions éclatantes qu'elle aspirait à visiter. Non, tout était fini. Elle avait vendu son droit d'aînesse pour un vulgaire plat de lentilles. Elle avait aventuré toutes les chances de son existence future pour un soulagement momentané de la monotonie présente,

pour quelques vêtements de noce, un porte-cartes avec un nom nouveau sur les cartes qu'il contenait, la distinction éphémère d'être une jeune mariée.

George lui parla deux ou trois fois pendant le voyage de Graybridge ; mais elle ne lui répondit que par monosyllabes ; elle avait une migraine, disait-elle, — cette indisposition féminine qui sert d'excuse pour toutes choses. Elle ne regarda pas une fois par la fenêtre, bien que le chemin fût nouveau pour elle. Elle resta dans le fond du véhicule, tandis que George et le fermier causaient politique, et leurs paroles se mêlaient vaguement à sa propre douleur. L'obscurité augmenta dans l'étroite voiture, les voix de George et du fermier s'éteignirent peu à peu, et à la longue on entendit un ronflement, venant de George ou de son compagnon, ce qu'Isabel ne daigna pas vérifier. Elle pensait à Byron et à Napoléon. Ah ! avoir vécu à cette époque, l'avoir suivi, s'être sacrifiée pour lui, être morte pour lui dans cette île solitaire perdue au milieu de l'Océan ! Ses larmes coulèrent plus abondamment quand tous ses rêves puérils lui revinrent et se dressèrent comme un contraste cruel avec sa nouvelle existence. L'héroïne irlandaise de M. Buckstone, quand elle a fini de chanter sa chanson dans la rue froide et déserte, — cette chanson qu'elle croit être le moyen de retrouver son nourrisson perdu, — s'assied enfin sur un seuil couvert de neige et sanglote parce que cela lui paraît bien réel !

La vie semblait bien réelle en ce moment à Isabel. Elle s'aperçut tout à coup que ses rêves n'étaient, après tout, rien que des rêves, à jamais irréalisables, selon toute apparence. Dans tous les cas, ils ne pouvaient plus se réaliser ; elle-même avait élevé une barrière devant l'accomplissement de ces brillantes visions, et force lui était d'accepter les conséquences de son action.

Il faisait nuit noire par cette soirée d'hiver, quand l'omnibus s'arrêta à l'enseigne du Cock, à Graybridge. Il y eut un nouveau transbordement des bagages avant qu'Isabel pût s'en aller à pied avec son mari. Oui, ils allaient partir à pied. À quoi bon les dix livres dépensées en splendeurs à Murlington, puisque la lune de miel devait se terminer par une dégradation pareille ? Ils s'éloignèrent à pied. Les rues étaient glissantes et la ruelle où s'élevait la maison de George était boueuse ; mais, comme il le dit, ce n'était qu'à cinq ou dix minutes de chemin, et personne à Graybridge n'aurait eu l'idée de louer une voiture pour un trajet si court.

Ils se rendirent donc à pied chez eux, suivis par un haquet chargé de leurs bagages, et quand ils furent à la porte, ils ne trouvèrent qu'une faible lueur dans la lanterne rouge au-dessus du laboratoire. Tout le reste était dans l'obscurité ; car la lettre écrite par George à Jeffson avait été jetée trop tard à la poste et les époux n'étaient pas attendus. Chacun se représentera le froid glacial que comporte ce seul fait. Il n'y avait pas de feu dans les chambres, aucun préparatif de joyeuse réception, et l'atmosphère était imprégnée d'une vague odeur de potasse, qui révélait un récent nettoyage. Mathilda était plongée jusqu'aux coudes dans un baquet quand le jeune maître de la maison sonna chez lui et elle sortit les bras blancs d'écume de savon et le visage malpropre pour recevoir les jeunes mariés. Elle apporta une chandelle fumeuse au parloir et s'agenouilla pour allumer le feu, tout en exprimant son étonnement de l'arrivée inattendue de Gilbert et de sa femme.

— Mon mari est allé faire des emplettes à Conventford et nous sommes tout sens dessus dessous, madame. — dit-elle, — mais

nous allons faire de notre mieux et arranger tout bien vite. M. George nous a dit lundi aussi clairement que possible, et sa lettre n'est pas encore arrivée ; vous excuserez donc que rien ne soit encore préparé.

Mathilda aurait pu continuer à s'excuser plus longtemps ; mais elle se releva vivement pour courir à Isabel qui s'était mise à sangloter violemment. On dira qu'elle était romanesque, impressionnable, égoïste même ; — cela est vrai, mais son pauvre cœur ignorant se révoltait contre la ruine complète de ses rêves.

— Tout cela est bien triste ! — s'écriait-elle ; — cela paraît bien misérable !...

George revint de l'écurie où il était allé voir Brown Molly et apporta à sa femme des sels volatils dans un verre d'eau. Mathilda consola la pauvre enfant, la conduisit dans sa chambre à coucher à moitié préparée où les tapis étaient encore repliés et dont les murailles blanchies à la chaux, — comme dans les vieilles maisons, — et les meubles nus, avaient un aspect lamentable et désolé à la lumière de la chandelle. Mathilda apporta une tasse de thé à sa jeune maîtresse et s'assit à son chevet pendant qu'Isabel buvait, tout en causant et en la consolant, bien qu'elle ne conçût pas une idée très-flatteuse d'une jeune personne qui avait une attaque de nerfs parce qu'il n'y avait pas de feu dans son salon.

— Il est vrai que cela a pu au premier abord vous paraître froid, triste, et mal agencé, — dit avec indulgence Mathilda, — mais nous aurons bientôt fait de mettre les choses en bon ordre.

Isabel hocha la tête.

— Vous êtes bien bonne, — dit-elle, — mais ce n'est pas pour cela que j'ai pleuré.

Elle ferma les yeux, non pas parce qu'elle avait envie de dormir, mais parce qu'elle voulait que Mathilda s'éloignât et la laissât seule. Puis lorsque l'excellente femme se fut retirée sans bruit et eut fermé la porte, elle rouvrit lentement les yeux et regarda les objets qu'elle devait apercevoir chaque matin pendant le reste de ses jours.

La chambre ne contenait assurément rien de joli. Il y avait une cheminée étroite sur la tablette de laquelle on voyait quelques fragments de spath du comté de Derby et quelques autres productions minérales. Au-dessus une vieille gravure représentant un sujet biblique entouré d'un cadre noir. Il y avait une armoire garde-robe, massive, en bois peint, dont une bonne partie de la peinture était tombée ; une table-toilette, également en bois peint ornée d'un miroir carré enrichi d'ornements en cuivre au cadre et au support, — un miroir dans lequel le grand-père de George s'était regardé soixante-dix ans auparavant. Isabel contemplait sur les murs blancs, avec une horrible fascination, les ombres géantes de ces meubles étranges. Elle trouvait tout cela bien laid ! et elle se révoltait contre son mari en songeant qu'il aurait pu changer tout cela et qu'il avait néanmoins laissé cette chambre dans sa hideuse nudité.

En attendant, George était très-affairé dans son laboratoire ; il manœuvrait son pilon avec un tel entrain qu'il semblait battre la mesure d'une chanson, et il songeait combien il était heureux maintenant qu'Isabel était sa femme.

11

Quand l'impression glaciale de cette première soirée à Graybridge fut passée et disparue, Isabel ressentit une sorte de remords de l'accès de mécontentement et de désappointement qui en avait été la conséquence. Cette sensation aiguë de désolation disparut avec la mauvaise influence du jour et de l'heure. Au grand jour, sa maison lui apparut sous un meilleur aspect, et sa nouvelle existence lui sembla un peu moins lamentable. Oui, elle ferait son devoir, elle serait la femme dévouée de son cher George, qui était si bon pour elle et qui l'aimait avec un dévouement si généreux.

Elle parut pour la première fois avec lui à l'église de Graybridge, le lendemain de ce samedi si triste et si humide et pendant tout le sermon elle pensa à sa nouvelle demeure et à ce qu'elle pouvait faire pour la rendre coquette et jolie. Le recteur de Graybridge avait choisi ce jour-là un des textes les plus obscurs de l'épître de saint Paul aux Hébreux pour sujet de son sermon, et Isabel n'essaya même pas de le comprendre. Elle laissa ses pensées courir aux tapis et aux rideaux, aux vases de porcelaine pour les fleurs et aux jalousies, en un mot à toutes ces menues améliorations qui devaient transformer la nudité anguleuse de la maison de George en cottage coquet et gracieux. Ah ! si les arbres avaient poussé différemment ! s'il y avait eu des parasites herbacés grimpant après les cheminées, et une pelouse en pente, et une haie de lauriers, et de petites allées contournées, et un banc rustique caché sous le feuillage d'un saule pleureur au lieu de cet affreux carré de choux et de groseilliers et de ces sillons de terre striant la surface nue du jardin !

Après le service, il y eut un repas improvisé à la hâte par Mathilda. Isabel ne fit guère attention à ce qu'elle mangea. Elle était à cette période de la vie pendant laquelle une jeune personne de dispositions sentimentales sait à peine distinguer le filet de bœuf rôti du veau braisé ; mais elle remarqua que les fourchettes étaient d'acier, et que leurs manches noueux faisaient penser à une espèce de cerf excessivement sauvage. Le moutardier était en métal garni de verre bleu, les assiettes en forme de panier, et il y avait une cruche en grès pour la bière brune du cru ; en un mot, tout lui parut laid et vulgaire.

Après le repas, M Gilbert s'amusa à parcourir la maison avec son mari. Tout bien considéré, c'était une maison très-tolérable. Mais elle n'était pas jolie. Elle avait été habitée par des gens qui se regardaient comme satisfaits tant qu'ils avaient des sièges pour s'asseoir, des lits pour dormir, des tables, des tasses, et des assiettes pour les usages ordinaires des repas, et qui auraient regardé l'achat d'une chaise sur laquelle on n'aurait pas pu s'asseoir ou d'une tasse dans laquelle on n'aurait jamais bu, comme quelque chose d'inutile et d'absurde pour ne pas dire coupable, puisque cela comportait une dépense d'argent qui aurait pu être consacré à un meilleur usage.

— George, — dit avec douceur Isabel quand elle eut visité toutes les chambres, — n'as-tu jamais pensé à remeubler la maison ?

— À la remeubler ?… Que veux-tu dire, Izzie ?

— Je veux dire acheter un autre mobilier, mon ami. Celui-ci est bien vieux !

George le conservateur hocha la tête.

— Je l'en aime davantage pour cette raison, Izzie, — dit-il. — C'était celui de mon père, vois-tu, et avant lui, celui de son père. Je n'en changerais pas un fétu pour rien au monde ; de plus, c'est un mobilier si solide !... On ne fait plus aujourd'hui des chaises et des tables comme cela.

— C'est vrai, — murmura Izzie avec un soupir, — et je n'en suis pas fâchée.

Puis tout à coup elle croisa les mains sur le bras de son mari et le regarda avec des yeux dilatés et brillants d'enthousiasme.

— Ah ! George ! — s'écria-t-elle, — il y avait dans une des boutiques de Conventford une ottomane assez grande pour trois personnes, avec de petites tablettes destinées à supporter les tasses et les soucoupes des personnes assises et un espace réservé au centre pour des fleurs ! Et je l'ai marchandée ; — j'aime beaucoup à marchander, cela fait presque autant de plaisir que d'acheter, — et cela coûtait seulement onze livres dix shillings, et je suis certaine qu'on ferait un rabais. Ah ! George, si tu voulais changer le parloir en salon, et mettre l'ottomane au centre, des rideaux de perse brodés de rose aux fenêtres, faire tapisser les murs avec un papier blanc glacé, et ajuster des jalousies aux fenêtres...

George mit sa main sur la jolie bouche dont les paroles s'échappaient si rapidement.

— Doucement, Izzie ! — dit-il. — Veux-tu donc me ruiner avant la fin de l'année ? Toutes ces belles choses feraient un trou d'une centaine de livres. Non, non, ma chère ; notre parloir a suffi à mon père et à ma mère et il doit suffire à toi et à moi. Petit à petit, quand ma clientèle s'accroîtra, et j'ai beaucoup de raisons pour espérer cet accroissement, nous songerons à faire l'emplette

d'un nouveau tapis de Kidderminster… quelque chose d'économique à dessin américain par exemple… mais jusqu'à ce moment…

Isabel se détourna avec un geste de dégoût.

— Que m'importe un tapis neuf ? — dit-elle. — Mon désir était d'embellir la maison.

Oui, elle voulait des embellissements ; elle voulait introduire quelque grâce dans sa vie ; quelque chose qui, de loin au moins, ressemblât aux objets que ses livres lui décrivaient. Tout ce qui était beau lui causait un frisson de bonheur ; tout ce qui était laid la faisait souffrir, et elle ignorait encore que la vie n'a jamais été destinée à être une succession de joies et que l'âme doit monter vers la lumière supérieure à travers une région de souffrance, d'obscurité et de confusion, de même que les plantes n'arrivent à leur floraison qu'après être montées vers le soleil, en traversant de sombres couches de terre. Elle voulait être heureuse et se réjouir à sa façon. Elle n'avait pas la patience d'attendre que le bonheur qui lui était dévolu ici-bas vînt la trouver, et elle prenait la faculté d'apprécier les belles choses et d'en jouir pour une sorte de droit divin au bonheur et à la richesse.

Dire que George ne comprenait pas sa femme, c'est dire bien peu de chose. Personne, Sigismund excepté, n'avait encore compris Isabel. Elle ne s'exprimait pas mieux que les autres jeunes filles de son âge ; parfois elle s'exprimait plus mal, car elle voulait dire tant de choses que la confusion se mettait dans cet enchevêtrement de pensées folles et d'enthousiasmes romanesques qui remplissaient son esprit. Dans sa famille, les gens de l'entourage de M Sleaford avaient été beaucoup trop absorbés par les réalités

de la vie pour attacher quelque importance aux rêveries romanesques d'une jeune personne. M Sleaford pensait avoir dit tout ce qu'on pouvait dire d'Isabel, lorsqu'elle avait déclaré qu'elle n'était qu'une paresseuse et une égoïste, capable de s'asseoir sur l'herbe à lire des romans pendant que sa famille périrait dans les flammes. Les garçons regardaient leur sœur consanguine avec cette expression de pitié et de mépris que tous les jeunes garçons ressentent à l'égard d'un être assez faible pour être une fille.

M. Sleaford aimait beaucoup sa fille unique, mais il l'aimait surtout parce qu'elle était jolie et que ses yeux ne ressemblaient qu'à ceux de la jeune femme qui lui avait été enlevée si jeune.

Personne n'avait donc compris Isabel, et George était le dernier homme qui pût comprendre la femme qu'il avait choisie pour épouse. Il l'aimait, il l'admirait, et il désirait sincèrement qu'elle fût heureuse ; mais il voulait la rendre heureuse selon l'idée qu'il se faisait du bonheur et non pas à son point de vue à elle. Il voulait la voir enchantée des petites soirées guindées, pendant lesquelles les demoiselles Pawlkatt et les demoiselles Burdock, et la jeune M Henry Palmer, femme de M. Henry Palmer, le jeune avoué, discouraient agréablement sur les derniers modèles de travaux au crochet ou sur le dernier mémoire populaire d'un prêtre évangélique défunt. Isabel ne prenait aucun intérêt à ces choses et n'éprouvait aucun bonheur dans cette société. Malheureusement elle le laissa voir, et, après plusieurs soirées de ce genre, l'aristocratie de Graybridge s'éloigna d'elle, se bornant à de rares visites par égard pour George, que l'on plaignait sincèrement du choix malencontreux qu'il avait fait.

Isabel fut donc laissée à elle-même, et, insensiblement, elle retomba dans le même genre de vie qu'elle avait mené à

Camberwell.

Elle avait renoncé à toute idée d'embellir le logis qui était devenu le sien. Après la tentative pour l'ottomane, il y en avait eu beaucoup d'autres qu'Isabel avait faites en faveur d'améliorations plus modestes et moins dispendieuses et qui s'étaient écroulées devant le robuste bon sens sous lequel George s'était fait une loi de refroidir l'exaltation de sa femme. Il avait épousé cette jeune fille parce qu'elle ne ressemblait à aucune autre femme ; mais maintenant qu'elle était sa propriété, il se mettait consciencieusement à l'œuvre pour la faire rentrer dans le moule ordinaire au moyen de ce fer moral qu'on nomme le bon sens.

Il réussit au delà de ses espérances. Isabel renonça à tout espoir de rendre sa nouvelle habitation jolie, ou de transformer George en Walter Gray. Elle s'était trompée et elle acceptait les conséquences de son erreur ; elle retomba dans cette existence oisive et rêveuse qu'elle avait menée si longtemps chez son père. Les occupations du médecin l'absorbaient tout le jour, et Isabel était livrée à elle-même. Il lui manquait toutes les distractions ordinaires d'une jeune mariée. Pas de domestiques à réprimander, pas de vaisselle à épousseter, pas de puddings, de pâtés, ou de potages à composer pour les repas de son mari. Mathilda s'acquittait de tous ces soins et se fût offensée de la plus légère immixtion de la petite fille que Gilbert avait épousée. Isabel agissait donc à sa guise, c'est-à-dire qu'elle lisait des romans du matin au soir, tant qu'elle avait des romans à lire ou qu'elle écrivait des fragments de vers lacrymatoires sur des demi-feuilles de papier.

Quand vint le printemps, elle sortit — seule ; car son mari, occupé chez ses malades, n'avait pas le temps de l'accompagner. Elle faisait de longues excursions dans ces campagnes char-

mantes et songeait à cette existence qui ne devait jamais être la sienne. Elle parcourait seule les sentiers agrestes bordés de haies en fleurs, et elle s'asseyait, toujours seule, au milieu des boutons d'or et des pâquerettes, un livre sur les genoux, dans un coin de prairie ombragé où l'aubépine luxuriante formait un dais naturel au-dessus de sa tête. Les rares passants qui traversaient les champs des environs de Graybridge trouvaient souvent la jeune femme du médecin assise à l'ombre d'une vaste ombrelle verte, ayant à côté d'elle un monceau de fleurs sauvages se fanant dans l'herbe, et un livre ouvert sur les genoux. Parfois elle s'aventurait jusqu'à Turston's Crag, château de lord Turston ; bonne vieille construction, île d'une splendeur gothique perdue au milieu d'un océan de vertes prairies, où l'on voyait, à l'ombre d'un noble édifice, une cascade, un moulin, et une maisonnette de meunier comme on n'en voit que dans les tableaux. Un pont rustique était jeté sur cette cascade bruyante et un chêne monstrueux couvrait de ses rameaux touffus toute la largeur du ruisseau. C'était sur un banc grossier, à l'ombre de ce patriarche des arbres, qu'Isabel aimait à s'asseoir.

Les gens de Graybridge ne tardèrent pas à remarquer les allures de M Gilbert et donnèrent à entendre qu'une jeune personne qui consacrait une si grande partie de son temps à la lecture des œuvres de fantaisie, ne pouvait guère être le modèle des épouses. Moins de trois mois après son mariage, les dames qui avaient connu George garçon, commençaient à le plaindre et lui prédisaient déjà une carrière de malheurs domestiques comme il est rarement donné à un homme d'en rencontrer,

M Gilbert n'était pas jolie. Les dames de Graybridge vidèrent la question pendant la première soirée à laquelle George et sa

femme n'assistèrent pas. Elle n'était pas jolie… quand on la regardait de près ; c'était sur cette finesse que reposait cette critique féminine. De loin, assurément, M Gibert pouvait faire de l'effet. La dame qui trouva ces mots : « Faire de l'effet, » eut beaucoup de succès auprès de ses amies. De loin, Isabel pouvait « faire de l'effet » aux personnes qui aiment les yeux d'une grandeur démesurée et les lèvres assez rouges pour donner l'idée de la fièvre scarlatine. Mais en examinant M Gilbert, cette apparence de beauté s'évanouissait et il ne restait plus qu'une jeune femme chétive, à traits insignifiants, et à chevelure épaisse et noire, — une chevelure si massive et si commune qu'il n'y avait certainement pas lieu d'être fière — comme Isabel l'était sans doute — de sa longueur et de son volume extraordinaires.

Mais tandis que les dames de Graybridge critiquaient sa femme et prophétisaient pour lui toutes sortes de mésaventures effroyables, chose étrange, George était très-heureux. Il avait épousé la femme qu'il aimait, et pas un instant l'idée qu'il avait mal placé son amour et qu'il s'était marié trop tôt ne lui entra dans l'esprit. Lorsqu'il rentrait au logis, après une journée laborieuse, il trouvait pour le recevoir une femme charmante, — une femme adorée et adorable qui lui mettait les bras autour du cou, l'embrassait, et lui souriait. Il n'était pas homme à s'apercevoir que ce baiser gracieux, que cette caresse, que ce sourire, étaient des gestes presque machinaux et irréfléchis. Il dînait, soupait, prenait le thé, selon le cas, étendait ses longues jambes sur le vieux tapis, causait avec sa femme, et il était heureux. Si elle avait un livre ouvert à côté de son assiette et que, pendant qu'il lui parlait, ses regards se tournassent de temps en temps vers la page, elle lui avait dit souvent qu'elle pouvait lire et écouter simultanément, — ce qui était vraisemblable, il ne s'en formalisait pas.

Qu'est-ce que le mari le plus exigeant pouvait demander de plus que de doux sourires et de gracieux regards ? George était gâté sous ce rapport. Isabel lui était très-reconnaissante, par la raison qu'il ne la grondait jamais pour sa nonchalance et sa passion pour les romans, et qu'il ne l'ennuyait, ni ne la réprimandait jamais, comme avait fait sa belle-mère. Elle l'aimait comme elle aurait aimé un frère aîné qui lui eût laissé faire ses volontés. Tant qu'il ne la taquinait pas avec son bon sens, elle était heureuse et presque satisfaite de sa destinée. Oui, elle était satisfaite de son existence, qui était invariablement la même chaque jour, et de la vieille ville maussade, immuable dans son repos. Elle en était satisfaite, comme un mangeur d'opium est satisfait du monde extérieur ; ce n'est que le cadre qui entoure toutes sortes d'images splendides et incessamment changeantes. Elle était satisfaite d'une existence qui lui donnait tout le loisir de rêver à un autre monde.

Ah ! combien elle y songeait à cette vie brillante et si différente ! cette vie qui contenait des passions, de la poésie, de la beauté, de l'enthousiasme et du désespoir ! Là, au milieu de ces prairies, de ces ruisseaux bavards, de ces haies en fleur, la vie n'était qu'un long rêve, et l'on pouvait aussi bien être une vache à l'œil noir, ruminant du matin au soir dans le même pâturage, qu'une jolie femme douée d'une âme ardente et altérée.

M Gilbert pensait à Londres, — à ce magique West End, perle de Londres, qui n'a rien de commun avec le grand désert métropolitain qui l'entoure. Elle pensait à ce Saint des saints, à ce sanctuaire de la vie dans lequel toutes les femmes sont jolies, tous les hommes sont dangereux, et dont l'existence est un tourbillon de bals, de dîners, de fleurs de serre chaude, et de désespoir. Elle

pensait à cette existence inconnue et se la représentait ; elle frémissait à l'idée de sa splendeur et de son éclat, tout en s'asseyant près de la cascade bavarde, en écoutant le tic-tac du moulin et le clapotement des herbes dans l'eau. Elle se voyait au milieu des lumières et de la musique de cet autre monde, reine d'un boudoir discrètement éclairé, où l'on admirait, disséminées sur les tapis et sur les meubles, des fourrures d'hermine étincelante de blancheur ; où, parmi des effets confus produits par mille objets éclatants et le mélange de toutes les couleurs, elle s'asseyait, ou plutôt se blottissait au milieu des coussins soyeux d'un meuble doré, — sorte de galère de Cléopâtre pour le coin de feu, — et écoutait dédaigneusement (elle se croyait toujours dédaigneuse) les compliments éloquents du prince dangereux. Puis c'était le Park ! elle s'y voyait parfois montée sur un cheval arabe, — un cheval noir, — qui s'emporterait à l'heure où la promenade est le plus encombrée, et qui courrait risque de la tuer en admettant qu'elle pût être tuée ; mais elle le maîtriserait comme aucune femme ne maîtrisa encore un coursier arabe, et reprendrait son allure tranquille entre deux haies de spectateurs partagés entre l'effroi et l'admiration, ses cheveux dénoués tombant sur ses épaules et ses paupières baissées ombrageant ses joues animées. Puis le prince dangereux, poussé à bout par un inflexible dédain, tomberait malade et serait à l'article de la mort ; et, une nuit, pendant qu'elle serait au bal, vêtue de dentelles nuageuses, les cheveux ornés de diamants, il l'enverrait chercher, il enverrait prier par son valet de chambre cette créature sans pitié, mais belle et adorable, de venir à son lit de mort, et elle le verrait couché, faiblement éclairé par la lumière voilée d'une lampe discrète ; elle le verrait pâle et repentant, romanesque et enchanteur ! Et à l'instant où elle tomberait à genoux, dans tout l'éclat de ses dentelles et de ses dia-

mants, il se romprait un vaisseau et rendrait le dernier soupir ! Puis elle retournerait au bal et se montrerait la plus joyeuse et la plus charmante de ce tourbillon d'élégance et de beauté. Seulement, le lendemain, quand ses femmes viendraient la réveiller, elles la trouveraient… morte !

Parmi les livres que M Gilbert emportait le plus fréquemment sur le banc près de la cascade était ce même volume que Charles Raymond avait examiné d'un air si dédaigneux dans le bois de Hurstonleigh, — le petit volume de poésies intitulé les Rêves d'un Étranger. Raymond avait donné à sa gouvernante quelques volumes de littérature facile quelque temps après son mariage, et ce pauvre petit volume se trouva du nombre. Isabel savait par cœur Byron et Shelley, et, comme elle pouvait réciter pendant des heures entières de longs passages mélancoliques de l'un ou de l'autre de ses poètes favoris, elle s'attacha avec ardeur à ce petit volume à couverture verte, œuvre d'un auteur inconnu.

D'une façon ou d'une autre, les Rêves d'un Étranger répondaient à ses rêveries, car ils appartenaient à cet autre monde brillant qu'elle ne devait jamais voir. Mais combien l'étranger était familier avec cette contrée enchanteresse, et avec quelle indifférence il parlait de fleurs de serre chaude, de diamants, de tapis d'hermine, et de coursiers arabes ! Elle lut et relut ces poèmes pendant les lourdes journées de juin, assise dans le vieux petit parloir lorsque la température ne permettait pas les excursions dans la campagne, et se levant de temps en temps pour étudier son profil dans la glace placée sur la cheminée, afin de s'assurer si elle ressemblait à l'une de ces créatures splendides, mais sans cœur, sur la tête desquelles l'étranger versait des torrents d'injures mélodieuses.

Quel était donc cet étranger ? Isabel avait fait cette question à Raymond, et la réponse l'avait un peu décontenancée. L'étranger était un hobereau du Midland, lui avait dit Raymond : et ce mot de « hobereau » ne faisait penser qu'à un homme à larges épaules et à visage rougeaud, vêtu d'un habit rouge, et chaussé de bottes à revers. Non, un gentilhomme campagnard ne pouvait être l'auteur de ces vers moitié mélancoliques, moitié sceptiques, de ces délicieuses élégies dédaigneuses sur l'inanité des jolies femmes et des choses en général ! Isabel s'était tracé à son usage le portrait de l'auteur, — elle avait fait son poète idéal, qui se levait dans sa gloire mélancolique et chassait de son souvenir le gentilhomme campagnard vêtu de rouge, lorsqu'elle s'asseyait ayant les Rêves d'un Étranger sur les genoux ou qu'elle griffonnait de faibles imitations de la poésie de ce gentleman sur le dos de vieilles enveloppes et autres fragments de papier de rebut.

Parfois, quand George avait soupé, Isabel lui faisait la faveur de lui lire à haute voix l'un des poèmes les plus échevelés des Rêves d'un Étranger. Mais, au moment où l'étranger se montrait le plus harmonieusement cynique, et que la voix de la jeune femme devenait tremblante par la surexcitation soudaine de ses sentiments, ses regards, se tournant par hasard du côté de son mari, le surprenaient bâillant derrière son verre ou faisant sur ses doigts le compte des visites dues par un de ses malades. Une fois, entre autres, George fut exclusivement surpris de voir sa femme laisser tomber son livre et fondre en larmes. Il ne devina pas un seul instant la cause de ce chagrin ; mais il resta ébahi, la regardant pendant plusieurs secondes avant de pouvoir trouver une seule parole de consolation.

— Tu n'aimes pas la poésie, George, — s'écria-t-elle avec l'emportement d'un enfant gâté. — Pourquoi donc me laisses-tu lire si tu n'aimes pas les vers ?

— Mais je les aime, ma chère Izzie, — balbutia Gilbert d'un ton conciliant, — du moins j'aime à l'entendre lire si cela t'amuse.

Isabel lança « l'étranger » dans l'angle le plus éloigné de la chambre, et se détourna de son mari comme s'il l'avait frappée.

— Tu ne me comprends pas, — dit-elle ; — tu ne me comprends pas !

— Non, ma chère Isabel, — répondit avec dignité Gilbert, car son bon sens reprit ses droits après le premier moment de surprise ; — je ne te comprends certainement pas quand tu te mets dans une colère pareille sans cause apparente.

Il se leva, alla chercher le petit volume, et arrangea soigneusement les feuillets froissés ; car c'était un homme d'ordre, et la vue d'un livre ouvert sur le tapis lui était désagréable.

Le pauvre George avait certainement raison, et Isabel était une jeune femme très-capricieuse et très-emportée quand elle se laissait aller à un accès de colère et de désolation, parce que son mari comptait sur ses doigts pendant qu'elle lui faisait la lecture. Mais ce sont ces petites choses-là qui causent les tourments des gens qui sont à l'abri des orages et des tempêtes de la vie. Ces chagrins-là sont les brumes écossaises, les pluies fines et incessantes de l'existence. Le temps ne paraît pas très-mauvais à ceux qui étudient derrière la vitre, mais cette pluie menue, presque imperceptible, glace l'infortuné piéton jusqu'aux os. Ceci me rappelle l'histoire d'une dame qui était une musicienne accomplie et

qui, dans le demi-jour d'une après-midi de sa lune de miel, se mit au piano à l'intention de son mari. Elle joua comme jouent quelques femmes : elle fit passer toute son âme sur les touches, et exprima les pensées les plus ravissantes et les plus pures par quelques-uns des chefs-d'œuvre de Beethoven et de Mozart.

— Voilà un air très-gentil, — dit complaisamment le mari.

C'était une femme fière et réservée. Elle ferma le piano sans un mot de reproche ou de dédain ; mais de sa vie, et elle atteignit un âge avancé, elle ne remit la main sur les touches.

12

Il arriva que le lendemain même du jour où Isabel eut ce petit accès de colère était une occasion solennelle dans l'existence de George. C'était le 2 juillet et l'anniversaire de la naissance de sa femme, — le premier anniversaire depuis son mariage, — et le jeune médecin avait prémédité un grand repas et une grande surprise, une fête complète en un mot, en l'honneur de ce jour. La mauvaise humeur d'Isabel lui avait donc été particulièrement sensible. Ne pensait-il pas à elle et au plaisir qu'il voulait lui donner, à l'instant même où elle lui reprocha son manque d'intérêt pour l'Étranger ? Que lui importait l'Étranger ? Il n'appréciait pas

Clotilde, ma beauté, Clotilde, brune et fière,
Tandis que dans tes yeux brillait un feu voilé,
À la danse laissant une foule légère,
Nous vînmes à l'écart sous le ciel étoilé.

Là, l'enivrant parfum de tes tresses flottantes
Inondait mon visage, et pourtant ton accent,
Rythme mélodieux, mélopée enivrante
Imposait à mon cœur respect, amour ardent ;

mais il aimait sa femme et cherchait à lui plaire ; il avait prémédité et mis à exécution le plan d'une partie de plaisir à son intention. Il avait loué une voiture, et une voiture découverte encore, pour toute la journée, et Mathilda avait préparé un panier de provisions contenant du porto et du sherry pris au Cock, et toutes sortes de gourmandises à la mode de son pays. George avait écrit à Raymond, pour l'inviter, ainsi que les orphelines, cela va sans dire, à se joindre à lui et à sa femme pour une visite au château de Warncliffe, la curiosité du pays. Raymond avait accepté ; tout avait donc été soigneusement arrangé et scrupuleusement caché à Isabel.

Isabel fut très-contente lorsque son mari lui apprit de grand matin la fête projetée pour la journée. Lorsqu'elle reçut cette nouvelle, elle arrangeait ses longs bandeaux noirs en se regardant dans un petit miroir accroché à la fenêtre ouverte. Elle courut à la garde-robe pour voir si elle avait une robe de mousseline fraîche. Oui, il y en avait une : la même qu'elle portait le jour du déjeuner champêtre à Hurstonleigh. George fut enchanté de voir sa joie, et il s'assit sur le bord de la fenêtre, la suivant des yeux pendant qu'elle arrangeait son col et qu'elle se mettait au cou un petit ruban, tout en s'admirant dans la glace.

— Je veux recommencer la journée de l'année dernière, Izzie ; cette journée où je t'ai demandé de m'épouser. M. Raymond doit apporter la clef du parc de Hurstonleigh, où nous nous rendrons en voiture après avoir visité le château. Nous déjeunerons

comme la première fois, et de là nous irons voir la même ferme modèle pour prendre le thé. En un mot, ce sera exactement la même chose.

Ah ! George ! George !… es-tu assez ignorant des choses de ce monde pour ne pas savoir qu'aucun jour de la vie n'a son pendant, et qu'essayer d'amener la répétition exacte d'une occasion quelconque, c'est tenter l'impossible !

Il y a six milles de Graybridge à Warncliffe, la vieille et sévère ville provinciale, la bonne vieille ville, aux églises étonnantes, aux portails sombres, aux rues escarpées et rocailleuses, le tout dominé par le château antique et majestueux et ses tours noires, et ses créneaux, et ses mâchicoulis, et ses souterrains dont la paroi extérieure est incessamment lavée par une eau bleue courante. Je n'ai jamais vu le château de Warncliffe autrement que par un soleil éclatant, et ma main reste inerte lorsque j'essaye de le décrire. Il est facile d'inventer un château et de s'extasier devant des murailles couvertes de lierre et des créneaux en ruine ; mais devant la réalité grandiose, je recule impuissante ; je ne sais plus rien décrire : l'ensemble majestueux me frappe trop, et je sens toute l'insuffisance de mes paroles. Je ne puis dire qu'une chose : c'est que, pendant l'été, cette campagne du Midland est un paradis anglais orné de tous les trésors d'une grâce naturelle, enrichi par les plus heureuses associations de la poésie et du romanesque.

Raymond attendait devant une petite porte bâtarde lorsque la voiture s'arrêta. Il offrit son bras à Isabel et la conduisit par une allée tortueuse toute verdoyante, puis à travers une pelouse unie, et, passant sous un porche majestueux à travers une seconde pe-

louse, tapis de velours entouré de massifs, échantillon très-heureux de l'art du jardinier-paysagiste.

Ils pénétrèrent dans le château en même temps qu'un petit groupe de visiteurs qui s'étaient réunis sur le grand perron devant la porte. Une digne femme de charge, vêtue d'une fastueuse robe de soie, se mit à la tête du convoi, et entama à haute voix le débit du catalogue des curiosités renfermées dans le vestibule du noble château. C'était une salle magnifique où se voyaient rangées symétriquement, le long des murailles, les effigies armées de pied en cap des guerriers disparus. Entre ces portraits, des panoplies composées de haches d'armes, de casques à cimiers, d'andouillers gigantesques, de casse-tête indiens, de peaux de loups canadiens, et d'armes australiennes. Les lambris disparaissaient sous ces objets multiples et derrière des casiers pour les archives, meubles massifs en chêne ou en bois d'ébène sculpté. Trois fenêtres très-encaissées dominaient le plus ravissant paysage et le plus coquet ruisseau de toute l'Angleterre.

Pendant que la femme de charge se déroulait comme une boîte à musique que l'on vient de remonter, en mettant autant d'expression et d'âme dans ses paroles qu'on en trouve dans les mélodies populaires interprétées par une tabatière à musique, Raymond conduisit Isabel à la fenêtre et lui montra les eaux azurées de la Wayverne se précipitant à travers les masses de rochers et de verts bouleaux sur un lit de cailloux qui brillaient au soleil, puis jouant à cache-cache sous le feuillage des saules, babillant en courant à travers les mousses d'un vert d'émeraude et les sables dorés, et enfin se jetant avec un élan soudain dans les tranquilles profondeurs au-dessous du pont.

— Regardez ceci, mon enfant, — dit Raymond, — ce n'est pas dans le catalogue. Je vous apprendrai tout ce que vous voudrez connaître sur le château, et nous traiterons la dame à la robe de soie comme les habitants de Londres traitent les joueurs d'orgue. Nous lui donnerons une demi-couronne pour qu'elle s'en aille et qu'elle nous laisse regarder à notre guise les tableaux, les armures, les armes, les tapisseries, et la célèbre table de toilette ornée de sa pelote, sur laquelle Sa Gracieuse Majesté enfonça l'épingle qu'elle retira de la bride de son chapeau, lorsqu'elle daigna déjeuner chez lord Warncliffe il y a un ou deux ans. Tout ceci, dans l'opinion de la femme de charge, c'est la perle du catalogue. Mais nous examinerons les tableaux sans elle, madame Gilbert, et je vous en expliquerai le sujet.

Àmon avis, le château de Warncliffe est l'un des sites les plus agréables du royaume. Les salles n'en sont ni nombreuses ni très-vastes. Les tableaux ne sont pas en grand nombre, mais ils sont très-choisis, et placés à portée des regards, ils n'obligent pas à cette tension de l'épine dorsale qui fait un supplice de la visite du plus grand nombre des musées. Le château de Warncliffe est semblable à un souper fin ; les plats ne sont pas innombrables, mais ils sont si bons qu'on se prend à désirer qu'ils soient plus abondants. Je suis allé à Hampton Court avec des gens qui vous donnent quarante minutes pour faire toutes les chambres, et une après-midi de dimanche à Versailles avec un cicérone qui, chaque fois que je regardais un tableau, me rappelait sévèrement qu'il me restait encore quatre-vingts salons à voir avant le dîner. Mais à Warncliffe vous parcourez à loisir une succession de salles claires et gaies qui ont de plus le charme de paraître habitées par les propriétaires. Vous ne voyez pas seulement des Murillos et des Titiens, des Lelys et des Van-Dycks, accrochés aux murailles,

mais encore des guéridons couverts de livres, des ouvrages féminins semés çà et là ; puis, de quelque côté que vous vous tourniez, la babillarde Wayverne chante et court sous les fenêtres, et au delà un panorama de prairies verdoyantes et des massifs de bois empourprés à l'horizon.

Isabel parcourait les salons dans un ravissement muet, mais sous ce ravissement il y avait la morsure d'une souffrance cachée.

Ses rêves étaient donc réels ; il existait des endroits comme ceux-ci et des gens qui y habitaient. Gens heureux pour qui la vie était toute grâce et toute poésie, qui regardaient par ces fenêtres, qui s'asseyaient dans ces antiques fauteuils, qui possédaient des coffrets de mosaïques florentines, des portraits peints par Van Dyck, les bustes en marbre des empereurs romains, des tapisseries des Gobelins, et cent objets d'art charmants, dont les noms seuls étaient une langue inconnue à Isabel, qui les entouraient de tous côtés et toujours !

Pour quelques gens c'était ainsi qu'était la vie ; et pour elle… Elle frissonna en pensant au parloir de Graybridge, — au tapis râpé, aux rideaux de damas passés de couleur et bordés de velours éraillé, aux vases fêlés placés sur la cheminée. Et quand même George lui eût donné ce qu'elle avait demandé : l'ottomane, les jalousies, et les rideaux roses… à quoi cela aurait-il servi ? Sa chambre n'aurait pas ressemblé à celle-là. Elle regardait autour d'elle dans une sorte de rêve ambulatoire, enivrée par la beauté du paysage. Sous cette impression on la conduisit dans une pièce plus vaste où son guide lui montra une petite peinture placé dans un angle, un Tintoret, qui était un joyau, disait-il.

Elle regarda le Tintoret d'un air à demi somnolent. Ce joyau était bien noir et ses beautés échappaient à l'appréciation de M Gilbert. Elle ne pensait pas au tableau. Elle rêvait à quelque coup de baguette romanesque qui pourrait la transformer en héritière légitime d'un château comme celui-là, avec une rivière comme la Wayverne, bavardant sous les fenêtres, et de longues branches baignant leurs extrémités dans l'eau. C'étaient des pensées puériles de ce genre qui occupaient son esprit, pendant que Raymond s'étendait sur le fini et le modelé merveilleux du chef-d'œuvre vénitien. Mais elle fut tirée de sa rêverie, non par les remarques de son compagnon, mais par une voix de femme qui partait du côté opposé de la salle.

— On voit rarement le contraste des cheveux blonds et des yeux noirs, — disait la voix. — Ces yeux-là ont quelque chose de particulier.

Ces paroles n'avaient rien de remarquable ; ce fut le ton dont elles furent prononcées qui attira l'attention d'Isabel. C'était le ton avec lequel Édith Dombey et lady Clara Vere de Vere auraient pu s'exprimer ; un ton où l'on remarquait une sorte de hauteur nonchalante adoucie par la grâce féminine, un accent traînant qui n'avait rien d'affectueux, mais seulement une sorte de fluidité dans l'émission de la voix, Quelque chose comme les passages marqués legato en musique.

— Oui, — répondit une autre voix, qui avait toute la nonchalance de la première sans en avoir la hauteur, — oui, c'est un joli visage. C'est Jeanne de Naples, n'est-ce pas ? C'était une personne assez mal élevée, si je ne me trompe. Elle jeta quelqu'un par la fenêtre et se rendit absolument désagréable.

Raymond pivota aussi brusquement que s'il eût reçu un choc électrique et courut à travers le salon, vers un gentleman nonchalamment couché sur l'un des fauteuils placés dans une embrasure.

— Comment, Roland, je vous croyais à Corfou !

Le gentleman se leva avec une espèce d'effort et en esquissant un soupçon de bâillement, mais son visage s'éclaira néanmoins et il tendit la main à l'ex-maître d'Isabel.

— Mon cher Raymond, combien je suis heureux de vous voir ! Je me promettais de vous aller prendre au saut du lit, demain matin, et de vous accaparer toute une journée. Je ne suis revenu qu'hier au soir, pour complaire aux désirs de mon oncle et de ma cousine, qui m'ont rencontré à Bade et ont tenu à me ramener avec eux. Vous connaissez Gwendoline ?... Oui, c'est vrai, j'oubliais.

Une dame, les cheveux blonds et le nez aquilin, vêtue d'un chapeau qui était la simplicité même, et qui ne pouvait être que l'œuvre d'une modiste versée dans l'art suprême de cacher son talent, laissa tomber le lorgnon à l'aide duquel elle étudiait Jeanne de Naples, et tendit une main gantée d'une façon si exquise qu'on l'aurait crue sculptée dans du marbre gris.

— J'ai bien peur que M. Raymond ne m'ait oubliée, — dit-elle ; — il y a si longtemps que mon père et moi nous avons quitté le Midland.

— Aussi Lowlands commençait-il à prendre l'aspect d'une habitation abandonnée. Lorsque je passais devant vos portes, je pensais involontairement à la maison hantée de Hood. Mais,

cette fois, vous êtes venue pour tout de bon ?... comme si vous pouviez venir pour autre chose, — s'interrompit galamment Raymond. — J'espère que vous êtes revenus avec l'intention de rester ?

— Oui, — répondit lady Gwendoline avec quelque chose qui ressemblait à un soupir, — mon père et moi nous nous proposons de nous fixer dans le Midland. Mon père a cédé, pour un certain temps, la maison de Clarges Street ; tout au moins vendu son bail, je crois ; ou quelque chose de ce genre. Et nous connaissons tous les coins et recoins du continent. Je crois donc que ce que nous avons de mieux à faire est de nous fixer à Lowlands. Mais je pense que Roland ne restera pas longtemps dans notre voisinage. Il se fatiguera de notre compagnie dans quinze jours, et il s'enfuira vers les Pyrénées, le Caire, ou l'Afrique centrale, n'importe où, pourvu que ce soit loin du monde !

— Ce n'est pas de vous que je me fatiguerai, Gwendoline, — dit le gentleman appelé Roland, qui avait repris sa première attitude nonchalante. — C'est moi qui suis mon propre ennui ; le seul ennui dont un homme ne puisse se débarrasser. Mais je ne crois pas que je quitterai le Midland. Je vais m'adonner à la culture, à l'étude des instruments aratoires, et au drainage. Je commence à croire que le drainage possède une influence bienfaisante sur l'esprit humain ; et j'enverrai à la Noël prochaine des élèves à Smithfield. Par la même occasion, vous m'apprendrez l'économie politique, Raymond ; nous améliorerons la condition des ouvriers agriculteurs et nous fonderons un prix pour le meilleur traité sur... voyons... sur l'agriculture classique telle qu'elle nous est révélée par les écrits de Virgile, ce qui est, si je ne me trompe, précisément ce qu'il faut aux populations agricoles. C'est Gwen-

doline qui distribuera les prix : — un ruban bleu, une médaille d'or, une jaquette en toile, et une paire de bottes à revers.

Isabel était restée devant le Tintoret. Elle était stupéfaite de voir que Raymond connaissait ces êtres, et qu'il était même familier avec eux. Oui, ces êtres, ces habitants de cette sphère lointaine qu'elle ne connaissait que par ses rêves. Toujours debout devant le Tintoret, elle s'aventura à jeter un coup d'œil timide sur ces personnages éblouissants.

Que vit-elle ? Un jeune homme à demi couché dans la profonde embrasure d'une fenêtre, éclairé par derrière par les rayons du soleil, et la brise d'été soulevant ses cheveux noirs négligemment rejetés en arrière, des cheveux d'un noir luisant, plus foncés, d'une teinte plus chaude que les cheveux ordinaires. Elle vit un homme pour lequel la nature bienfaisante ou capricieuse avait, dans un moment de fantaisie, prodigué les dons que les hommes convoitent le plus et que les femmes admirent. Elle vit un des plus beaux visages qui aient paru depuis celui avec lequel Napoléon, le jeune conquérant de l'Italie, fascina la France régénérée ; un de ces visages qui ne se trouvent que dans un petit nombre de vieux portraits italiens ; un visage beau, rêveur, parfait, exquis de forme et de couleur. Je ne crois pas qu'aucune de mes paroles puisse rendre la physionomie de Roland Lansdell ; je ne puis que détailler brièvement ses traits, qui étaient la perfection même, mais qui ne formaient qu'une faible partie des charmes homogènes de la beauté extérieure de ce jeune homme privilégié. Le nez était un composé de l'aquilin et du grec ; mais c'était dans la forme des narines, dans le contour ferme et cependant délicat, qu'il différait des autres nez. Le front n'était ni haut, ni bas, mais large et plein aux tempes ; la tête riche en facultés

perceptives, très-riche en bienveillance, et sans l'ombre de l'instinct de destruction ; mais Raymond aurait pu dire que le respect et la sincérité manquaient sur le crâne de Lansdell, — défaut qui ne pouvait être trop déploré par ceux qui connaissaient et aimaient ce jeune homme. Ses yeux et sa bouche formaient la principale beauté de son visage ; mais je ne saurais les décrire, par la raison que leur charme principal consistait à être indescriptibles. Les yeux étaient d'une nuance innommée ; la bouche, d'une expression toujours changeante. Parfois, en regardant les yeux, ils paraissaient d'un bleu gris sombre, d'autres fois bruns, et à de certains moments on pouvait les croire noirs. La bouche était en harmonie avec les yeux, en ce sens que tantôt on lisait une expression de mélancolie sur les lèvres minces et flexibles ; l'instant d'après un sourire cynique. Très-peu de gens comprenaient Lansdell, et c'était là peut-être son plus grand charme. Quand lord Dundreary déclare qu'il aime à s'étonner, il exprime seulement une tendance universelle de l'esprit humain. L'étonnement touche à l'intérêt ; être intéressé, c'est être charmé. Oui, la nature capricieuse avait prodigué ses dons à Lansdell. Elle l'avait fait beau, elle avait fait de sa voix une harmonie douce et mélodieuse, et elle l'avait doué d'une intelligence suffisante. En outre, elle lui avait donné la grâce qu'elle seule peut donner. Il était toujours gracieux. Involontairement, et à son insu, il prenait des attitudes harmonieuses. Il ne pouvait se jeter dans un fauteuil, appuyer son coude sur une table, s'accoler sur le chambranle d'une porte, ou s'étendre tout au long sur l'herbe en posant la tête sur son bras replié pour dormir, sans trouver une pose digne d'un peintre. C'était l'air qu'il avait en ce moment, assis dans l'embrasure de cette fenêtre et regardant Raymond.

La dame qu'on appelait lady Gwendoline reprit son lorgnon pour étudier une autre toile, et c'est dans cette attitude qu'Isabel eut le loisir de la contempler. Elle aussi vit qu'elle était gracieuse et que dans le moindre pli de sa robe très-simple, — qui était de mousseline, mais d'une toute autre nature que celle d'Isabel, — il y avait une harmonie indescriptible qui était comme le cachet qui distingue les êtres qui habitent cette région splendide que la jeune femme ne connaissait que par ses livres. Elle regarda plus longtemps et avec plus d'attention Gwendoline que Lansdell, car dans cette femme élégante elle voyait sa propre image, elle se voyait telle qu'elle se représentait si souvent elle-même : une grande dame sans cœur, divinité pour l'amour de laquelle les hommes se coupaient la gorge, se rompaient des vaisseaux, ou se noyaient.

George survint pendant que sa femme contemplait Gwendoline, et Raymond se rappela tout à coup le jeune ménage qu'il s'était chargé de conduire.

— Il faut que je vous présente à quelques amis à moi, Roland, — dit-il. — Lorsque vous serez malade vous pourrez envoyer chercher M. Gilbert, de Graybridge, qui est, à ce qu'on m'a dit, un habile médecin, et que je sais être l'homme le plus honnête que j'aie jamais rencontré. Gilbert, mon cher ami, M. Roland Landsdell, du Prieuré de Mordred ; — Lady Gwendoline, M Gilbert ; — M Gilbert, M. Lansdell. Mais vous connaissez déjà mon ami Roland, si je ne me trompe, Isabel ?

M Gilbert salua, sourit, et rougit dans une charmante confusion. Être présenté à ces deux êtres de cette façon sommaire, suffoquait presque la fille de Sleaford. Un léger parfum de jasmin et de fleur d'oranger s'échappait du mouchoir de Gwendoline et ve-

nait jusqu'à elle. Il lui sembla voir à travers le brouillard odorant qui obscurcissait sa vue que la dame blonde lui souriait et que le gentleman brun s'était levé à son approche.

— Je crois que vous connaissez déjà mon ami Roland, — répéta Raymond, — n'est-ce pas, mon enfant ?

— N... non, vraiment, — balbutia Isabel, — je n'ai jamais eu l'honneur de voir...

— Non, vous ne l'avez jamais vu avant aujourd'hui, — répondit Raymond en mettant la main sur l'épaule du jeune homme avec un geste de tendresse protectrice, — mais vous avez lu ses vers, ces jolis vers byroniens de salon, ces pastiches d'Alfred de Musset perfectionnés et anglicisés que vous aimez tant. Ne vous souvenez-vous pas de m'avoir demandé le nom de l'auteur de ces vers, M Gilbert ? Je vous ai répondu que l'Étranger était un gentilhomme campagnard du Midland, de haute volée, comme dit la ballade.

Le cœur d'Isabel palpita violemment, et ses joues pâles s'animèrent légèrement. Être présentée à cet homme idéal était quelque chose, mais que cet homme fût encore un poète, le poète dont les œuvres faisaient l'objet de son culte ! La parole lui manquait. Elle essaya de dire quelque chose, — quelques lieux communs sur la beauté des vers et sur le plaisir qu'ils lui avaient causé, — mais les mots refusèrent de venir, ses lèvres seules s'agitèrent. Avant qu'elle eût pu revenir de son trouble, Raymond avait passé son bras sous celui de Lansdell, et les deux hommes s'éloignèrent en causant avec beaucoup d'animation, car Raymond était comme le père adoptif du propriétaire du Prieuré de

Mordred, et il était à peu près le seul homme que Roland eût jamais aimé et écouté.

Isabel resta dans l'embrasure de la fenêtre avec Gwendoline et George, que son bon sens laissa calme et sans crainte en présence de ces créatures supérieures.

— Vous aimez donc la poésie de mon cousin, madame Gilbert ? — dit Gwendoline.

Son cousin ! Ce gentleman brun était cousin de la dame blonde au chapeau parisien, — un chapeau de tulle blanc orné d'un petit brin de bruyère et noué par de larges brides de soie blanche sous un menton aristocratique, — un menton très-prononcé, indice de résolution, aurait dit Raymond.

M Gilbert retrouva la parole, maintenant que Lansdell n'était plus là, et dit :

— Oh ! oui, j'aime beaucoup les Rêves d'un Étranger ; ils ont un charme si doux !

— Oui, c'est gentil, — dit Gwendoline en s'asseyant et en jouant avec les brides de son chapeau tout en parlant. — Ils sont très-gracieux. Asseyez-vous donc, madame Gilbert, rien n'est fatigant comme ces visites. J'attends mon père qui cause politique dans le vestibule avec quelques gens du Midland. J'apprends avec plaisir que vous aimez les vers de Roland. Ils n'ont pas grande originalité ; tous les jeunes gens d'aujourd'hui écrivent les mêmes vers, — c'est un mélange de Tennyson et d'Alfred de Musset. Cela me fait penser à la musique de Balfe ; cela plaît et l'on retient la mélodie sans savoir pourquoi ni comment. Le livre a eu un certain succès. Le Westminster a été très-élogieux, mais le

Quaterly impitoyable. Je me rappelle le jour où Roland nous lisait en riant l'article de cette revue ; il avait l'air d'un homme qui veut rire un jour qu'il a mis des chaussures trop étroites, et il employa à ce sujet un affreux mot d'argot, il appelait cela un four, je crois.

Isabel n'avait rien à dire à cela. Elle ignorait que le Quaterly fût une revue célèbre. Pour elle l'adjectif quaterly (trimestriel) ne lui rappelait qu'une chose : le terme, qui était un sujet aussi douloureux que les contributions dans le ménage de Camberwell. Sur ces entrefaites le père de Gwendoline survint à la recherche de sa fille. C'était Angus-Pierrepoint-Aubrey-Amyott-Pomphrey, comte de Ruysdale ; mais il était vêtu d'une redingote noire, d'un gilet et d'un pantalon gris, comme tout le monde, et il avait des bottines à double semelle. En un mot, il n'avait pas du tout l'air d'un comte, pensa Isabel.

— Ha ! ha !... oui, certainement, ma chère, — dit-il, — quand Gwendoline lui apprit qu'elle était prête à s'en aller. — Je causais avec Witherston, — excellent homme Witherston, — qui voudrait faire élire son fils à Conventford aux élections de l'année prochaine, comme candidat libéral. Garçon très comme il faut, le fils.

Puis il chercha Roland qu'il trouva avec Raymond dans la pièce voisine. Gwendoline souhaita le bonjour à Isabel et dit quelques paroles affectueuses qui signifiaient qu'on se verrait avant peu sans doute ; Lowlands étant fort rapproché de Graybridge. Puis le comte offrit son bras à sa fille.

Elle le prit, mais elle chercha son cousin qui causait avec Raymond tout en jetant à la dérobée sur Isabel des regards où on li-

sait un mélange de douce raillerie et d'admiration.

— Je suis vraiment heureux que vous aimiez mon misérable griffonnage, madame Gilbert, — dit Roland en s'approchant de nouveau.

Isabel rougit de plus belle et dit :

— Merci, monsieur ; il est vrai que je les trouve très-jolis.

Ce fut tout ce qu'elle put faire de ne pas appeler Lansdell, Votre Seigneurie.

— Vous venez avec nous, n'est-ce pas, Roland ? — dit Gwendoline.

— Oui… c'est-à-dire je vous accompagne jusqu'à la voiture.

— Je croyais que vous veniez déjeuner.

— Non ; j'en avais l'intention, mais il faut que je passe chez Percival l'avoué, vous savez, Gwendoline, et de plus je n'ai pas encore fini de causer avec Raymond. Écoutez, Raymond, montrez donc à M Gilbert le Murillo du salon voisin. Pendant ce temps, je vais courir à la recherche de la voiture de ma cousine et je reviens.

— Nous trouverons très-bien la voiture sans vous, — répondit vivement Gwendoline. — Allons, mon père.

Le jeune homme s'arrêta, et un léger nuage passa sur sa physionomie.

— M'avez-vous donc invité à déjeuner ? — dit-il.

— Vous vous êtes invité vous-même, ce matin, en nous offrant de nous conduire ici.

— Vraiment ?… en ce cas je laisserai de côté les affaires avec Percival, et j'irai demain à Oakbank, mon cher Raymond, et je vous prendrai toute votre journée pour causer avec vous, si vous voulez bien le permettre. Adieu ; bonjour madame Gilbert. À propos, comment vous proposez-vous de finir la journée, Raymond ?

— J'emmène M. et M Gilbert dans le parc de Hurstonleigh ; ou plutôt c'est moi qu'on emmène, car ils ont apporté un panier aux provisions qui fait penser à ceux du derby. Nous dînerons sur l'herbe et nous irons boire le thé dans un cottage en l'honneur de l'anniversaire de la naissance d'Isabel… de M Gilbert.

— Il faudra venir faire un déjeuner champêtre à Mordred. Ce n'est pas aussi beau que Hurstonleigh, mais on s'arrangera pour trouver un endroit rustique. Si vous êtes chasseur, monsieur Gilbert, vous trouverez des perdrix en abondance aux environs de Mordred, pendant le mois de septembre.

Le jeune homme remit son chapeau et suivit son oncle et sa cousine. Isabel le vit s'éloigner par l'enfilade des salons et disparaître dans un flot de rayons de soleil qui inondaient le vestibule, lorsque la porte s'ouvrait. Ces créatures supérieures étaient parties. Pendant quelques instants, Isabel avait respiré l'atmosphère d'une existence poétique ; mais elle retombait dans la prose et il lui semblait que la moitié de la majesté du château était partie avec ses visiteurs aristocratiques.

— Comment trouvez-vous mon jeune parent ? — demanda tout à coup Raymond.

Isabel le regarda d'un air surpris.

— M. Lansdell est votre parent ?

— Oui. Ma mère était une Lansdell. Roland et moi nous sommes petits-cousins. C'est un excellent garçon, — un garçon au cœur noble, à l'esprit élevé ; mais…

Mais quoi ? M. Raymond fit entendre un si profond soupir, qu'Isabel entrevit tout un roman. Avait-il commis quelque mauvaise action ? Cet homme séduisant et brun avait-il l'âme rongée par quelque remords ! Était-il complet, en un mot ? Avait-il quitté sa patrie, comme Byron, ou enterré son prochain dans une cave comme Aram ? Les yeux d'Isabel se dilatèrent et Raymond répondit à leur regard interrogateur.

— Je soupire en parlant de Roland, — dit-il, — parce que je sais que ce jeune homme n'est pas heureux. Il est isolé ici-bas et il a plus d'argent qu'il ne sait en dépenser ; deux choses détestables pour un jeune homme. Il est beau et séduisant, autre désavantage ; et il est intelligent sans être un génie. En un mot, c'est un homme destiné à passer ses meilleures années dans les salons au milieu des femmes et à écrire de cyniques pamphlets sur des hommes meilleurs que lui lorsqu'il sera vieux. Je ne vois pour lui qu'un moyen de salut : un heureux mariage ; — un mariage avec une femme de cœur qui saisirait les rênes avant qu'il ait eu le temps de se reconnaître. Les hommes les plus heureux et qui sont arrivés le plus haut ont été menés par le bout du nez. Voyez le sort de ceux qui ont refusé ce joug. Voyez Swift ; c'était un des plus grands esprits et les femmes ne l'oubliaient pas ; voyez-le radotant sous la surveillance de sa servante. Voyez Sterne ; et Steele, qui serait volontiers resté bon et loyal, mais qui fut amené

à trahir ses serments ; — et Byron, qui outragea sa femme de fait et la poursuivit de ses satires. Son existence en fut-elle meilleure parce qu'il méprisait le guide charmant du cotillon ! Croyez-moi, madame Gilbert, les hommes qui deviennent grands, qui font de nobles actions, qui finissent heureusement sont des hommes mariés qui ont des égards pour leurs femmes. Je suis un vieux garçon ; je n'ai donc pas de préjugés. Je souhaite de tout mon cœur voir Roland épouser une femme de cœur et de bon sens.

Une femme de cœur et de bon sens !

Isabel frissonna involontairement. Certainement, de toutes les créatures de cette terre trop peuplée, une femme de cœur et de bon sens était la dernière que Lansdell devait épouser. Celle qu'il lui fallait, c'était quelque créature séduisante, vêtue perpétuellement de mousseline blanche, avec de longs cheveux d'or bruni, — les bruns, dans les romans d'Isabel épousant toujours des femmes blondes, — une créature qui s'accroupirait à ses pieds, veillerait avec lui, comme Astarté avec Manfred, jusqu'aux heures solennelles de la nuit silencieuse, — qui serait poitrinaire et s'éteindrait un beau soir, — sans affectation dirait M Gamp, — des fleurs sur la poitrine et un sourire aux lèvres.

Isabel remarqua fort peu de choses parmi les tableaux, les armures, et les armes disséminées dans les salons qui restaient à parcourir. Elle laissa causer ensemble Raymond et son mari. George admira le canon, les vieilles serrures, les vieilles clefs, et le plan-relief d'une cathédrale fait par un pauvre diable avec de vieux bouchons à champagne, et quelques autres curiosités du même genre. Il se réjouissait et il était heureux du plaisir de sa femme. Il voyait bien qu'elle prenait plaisir au sourire qui était sur ses lèvres, bien qu'elle ne parlât que très-peu.

La promenade entre Warncliffe et le bois de Hurstonleigh fut aussi belle que celle de Graybridge à Warncliffe, car cette partie du Midland n'est qu'un parc immense. Isabel était couchée dans la voiture et pensait au profil aristocratique de Gwendoline et à son chapeau, et elle se demandait si elle était cette femme de cœur que Lansdell devrait épouser. Ils feraient un fort joli couple. M Gilbert se les représentait montés sur des chevaux arabes, — pour Isabel, tous les gens bien nés devaient monter des chevaux arabes, — et parcourant Rotten Row. Elle voyait Gwendoline coiffée d'un chapeau d'amazone orné d'une longue plume flottante et Lansdell courbé sur le cou de son cheval pour lui parler pendant qu'ils chevauchaient côte à côte. Elle les apercevait dans ce salon étincelant, mise en scène toujours prête à orner le théâtre de son imagination. Ils étaient entourés de cette foule de parasites et de courtisans qui suit toujours les pas des héros et des héroïnes. Enfin elle les voyait mourant après une existence de banquets, de cavalcades, de bals, et de prix gagnés à Ascott. Quelle heureuse existence ! quelle glorieuse destinée !...

Le repas champêtre parut bien modeste après les rêveries de la voiture. Les orphelines attendaient leur oncle à la porte du parc, et la petite troupe partit à travers la pelouse comme la première fois pour atteindre la petite grille dont Raymond avait la clef, et de là le taillis, où les chênes et les ormes magnifiques jetaient une ombre épaisse et salutaire.

Était-ce le même taillis ? Il parut à Isabel qu'on l'avait rapetissé depuis la première excursion ; mais quant à la cascade, au paysage agreste, aux sentiers serpentant sous la futaie, à la tonnelle sous laquelle on allait dîner, — c'était bon pour les orphelines de battre des mains, de jouer sur l'herbe, et de s'élancer de moment

en moment pour aller cueillir des fleurs sauvages plus gênantes que belles, car, après tout, il n'y avait rien de si remarquable dans ce bois de Hurstonleigh !

Isabel erra quelques instants isolément pendant que Raymond, George, et les enfants ouvraient le fameux panier. Elle était heureuse de cette solitude qui lui permettait de penser à Gwendoline et à son cousin. Lady Gwendoline Pomphrey ! — comme cela sonnait bien ! Ne rien posséder que ce nom c'était déjà le bonheur ; mais s'appeler Gwendoline Pomphrey et porter un chapeau de tulle blanc orné d'une délicate branche de bruyère et retenu par ces brides si larges, d'une blancheur si idéale, et nouées avec tant d'insouciance ! Puis, comme à la chute soudaine d'un rideau sur un théâtre brillant, la scène s'obscurcit et Isabel pensa à sa propre existence, — à cette existence vers laquelle il lui faudrait revenir lorsque la nuit serait venue ; au petit et au grand parloir, — où était l'utilité de distinguer l'un de l'autre dans leur misérable nudité ? — au pain, au fromage et aux radis, — comme ce George en consommait de ces radis, et comme il les broyait entre ses dents avec un bruit strident et odieux. La malheureuse enfant ressentit un désespoir immense en pensant à sa demeure vulgaire ; — à cette demeure où elle était confinée à jamais, — dépourvue de l'espérance qui éclaire, du souvenir qui sanctifie ; — à sa demeure, où elle trouvait un gîte convenable, une nourriture abondante et saine, des vêtements décents pour se couvrir ; et dans laquelle, si elle avait été une jeune femme de cœur et de sens, elle aurait dû être très-heureuse.

Mais elle n'était pas heureuse. La fièvre lente qui couvait depuis longtemps dans ses veines était maintenant un feu ardent et avide. Il lui fallait une vie brillante, heureuse, élégante ; elle vou-

lait être comme Gwendoline et habiter une maison comme le château de Warncliffe. Ce n'était pas qu'elle enviât la fille de lord Ruysdale, remarquez bien ; l'envie était étrangère à sa nature. Elle admirait trop Gwendoline pour l'envier ! Elle aurait voulu être la sœur cadette de cette femme élégante, et pouvoir la respecter et l'imiter très-humblement. Elle n'avait nul désir de dépouiller les aristocrates de leurs privilèges ; elle voulait simplement être elle-même une aristocrate, porter les mêmes insignes et marcher dans la vie au son de la même musique.

George survint, très-essoufflé, pour la conduire à la tonnelle, où il y avait une salade de homard, du sherry de Graybridge, premier choix, et du vin du Rhin que Raymond avait apporté.

Les orphelines et les deux hommes s'amusèrent beaucoup. Raymond était aussi versé dans la médecine qu'en économie politique, et lui et George s'engagèrent dans une conversation où il y avait beaucoup de mots rébarbatifs. Les enfants mangèrent, — ce qui pour elles constituait le bonheur, — et Isabel s'appuya dans un coin, suivant d'un air rêveur les jeux de la lumière sur l'herbe et se demandant pourquoi le sort lui avait refusé le privilège d'être la fille d'un comte.

L'atmosphère pesante de cette journée d'été, le vin du Rhin et le bruit de la voix de son compagnon eurent une influence si agréable sur Raymond, qu'il s'endormit bel et bien pendant que George discourait ; ce que voyant, le jeune homme tira un journal local de sa poche, le déplia doucement, et se mit à lire.

— Voulez-vous venir cueillir des fleurs avec nous, Izzie ? — dit à voix basse une des orphelines. — Il y a des églantiers et du chèvrefeuille tout près d'ici. Venez, dites ?

M Gilbert quitta volontiers la tonnelle. Elle s'éloigna avec les deux enfants par ces sentiers ravissants qui tantôt descendaient vers une sorte de ravin, tantôt remontaient vers le taillis. Les orphelines avaient beaucoup de choses à dire à leur ancienne gouvernante. Elles avaient une autre institutrice.

— Elle ne vous ressemble pas du tout, chère madame Gilbert, — dirent-elles, — et nous vous aimons mieux, bien qu'elle soit très-bonne pour nous ; mais elle est vieille, vous savez, très-vieille… elle a plus de trente ans, et elle nous fait ourler des mouchoirs de batiste et elle se fâche tout rouge quand nous ne rangeons pas nos affaires. Et puis elle nous fait faire des calculs bien difficiles ; et au lieu de nous raconter des histoires lorsque nous nous promenons avec elle comme vous faisiez, — vous vous rappelez, l'histoire de Pelham ? oh ! comme j'aime Pelham et Dombey ! et le petit enfant qui meurt, et Florence ! — elle nous parle de botanique et de jologie (les orphelines appelaient cela jologie), de couches tertiaires, de terrains gypseux, et d'autres choses de ce genre. Ah ! chère Izzie ! je voudrais bien que vous ne vous fussiez jamais mariée !

Isabel sourit aux orphelines qui la serraient dans leurs bras et les baisa au front. Mais elle pensait aux Rêves d'un Étranger et se demandait si Gwendoline était cette duchesse « aux cheveux d'or et aux cruels regards d'azur » que l'Étranger malmenait si fort. M Gilbert se disait qu'elle n'avait pas accordé la moitié de l'attention nécessaire à ces vers. Elle avait vu l'Étranger, elle lui avait parlé, — elle avait parlé à un vrai poète, à un poète vivant et respirant et à qui il ne manquait que de boiter et de porter des cols rabattus pour devenir un Byron.

Elle marchait lentement en suivant le sentier boisé, ayant à ses côtés les orphelines et formant avec elles un nouveau groupe de Laocoon moins le serpent, lorsqu'elle tressaillit à un bruissement des branches à quelques pas devant elle. Elle releva la tête avec un regard à demi effrayé et aperçut un homme à taille élevée debout au milieu du chemin.

Cet homme était Roland Lansdell, l'auteur des Rêves d'un Étranger.

— Je vous ai fait peur, madame Gilbert, — dit-il en se découvrant et en restant tête nue, tandis que l'ombre du feuillage se jouait et tremblait autour de lui. Je pensais trouver ici M. Raymond, car il m'a dit que vous dîniez sur l'herbe, et j'ai grand besoin de causer avec lui. Comme les gardiens me connaissent, j'ai pu entrer facilement.

Isabel essaya de dire quelque chose, mais les orphelines, qui n'étaient nullement interdites par la présence de l'étranger, informèrent Lansdell que leur oncle Charles dormait sous la tonnelle où l'on avait dîné, — là-bas. En disant ces mots, l'aînée des enfants indiqua vaguement un point quelconque de l'horizon.

— Merci, — répondit-il ; — mais je ne crois pas que je trouverai facilement. Je ne connais pas la moitié des tours et des détours du parc.

La plus jeune des orphelines apprit à Lansdell que le chemin était tout droit ; — il ne pouvait s'y tromper.

— Mais vous n'imaginez pas combien je suis maladroit, — répondit Roland en riant. — demandez à votre oncle si l'organe de localité ne me fait horriblement défaut. S'il vous était indiffé-

rent… mais vous alliez en sens inverse, et c'est bien égoïste à moi de vous demander de revenir sur vos pas ; — je vous prierai cependant de prendre en pitié ma maladresse et de me montrer le chemin.

Il s'adressait aux orphelines, mais il regardait Isabel. Il la regardait avec ces yeux de couleur indécise : — bleu teinté de brun, brun avec un reflet bleu, — ces yeux toujours à demi voilés sous l'épaisse frange de leurs cils comme un filet d'eau brillant sous une forêt de joncs.

— Oh ! certainement, si cela vous fait plaisir, — s'écrièrent simultanément les orphelines ; — il nous est indifférent de revenir un peu sur nos pas.

En disant ces mots, elles rebroussèrent chemin et Isabel les suivit. Lansdell remit son chapeau et s'avança à travers les hautes herbes qui bordaient d'étroit sentier.

Les orphelines étaient fort gaies et se familiarisèrent immédiatement avec Lansdell. N'étaient-elles pas les nièces de Raymond ? alors elles étaient les filles de sa pauvre cousine Rosa Harlow, dont il avait si souvent entendu parler par cet excellent Raymond. Par conséquent elles étaient un peu ses cousines à lui, continua Lansdell. Alors il fallait qu'elles vinssent lui rendre visite à Mordred. Et puisqu'elles semblaient avoir une si grande amitié pour M Gilbert, elles ne pouvaient faire autrement que de l'amener avec elles. En cet instant, l'une des orphelines remplissait le rôle de Laocoon.

Les petites filles avaient beaucoup de choses à répondre. Oui, elles seraient très-heureuses d'aller au Prieuré de Mordred ; c'était très-joli ; leur oncle Charles leur avait fait voir la maison

pendant une excursion. Ce serait une charmante partie, surtout si l'on dînait sur l'herbe, comme disait M. Lansdell. Les enfants étaient prêtes à tout, dès qu'il s'agissait d'un congé. Quant à Isabel, elle rougit et répondit : « Merci ! » quand Roland l'invita à visiter Mordred avec ses anciennes élèves. Elle ne trouvait rien à dire à cet homme séduisant et majestueux qui réunissait dans sa personne tous les attributs de ses héros favoris.

Combien de fois cette jeune rêveuse n'avait-elle pas évoqué une situation identique et ne s'était-elle pas représentée causant avec une aisance railleuse, demi-méprisante, demi-enjouée ; tenant tête à un marquis fou d'amour et se jouant d'un duc aussi facilement que Marie, reine d'Écosse, s'était jouée du présomptueux Chastelar ! Et maintenant que le rêve était réalisé, maintenant que cette magnifique créature byronienne était à ses côtés, lui parlant, essayant de la faire répondre, la regardant à travers les cils soyeux qui voilaient ses regards, — elle était anéantie et muette ; c'était une pensionnaire éperdue et balbutiante ; une Paméla stupéfaite et ahurie par le premier compliment de son aristocratique tyran.

Elle avait la pénible conscience de sa propre infériorité ; elle ne se dissimula pas un instant qu'elle ne pouvait s'acquitter du rôle qu'elle s'était si souvent imaginé jouer devant une galerie pleine d'admiration. Mais à cette douleur et à cette humiliation se mêlait un bonheur vague et délicieux. Le rêve s'était enfin réalisé. C'était là du roman, — c'était la vie. Elle savait maintenant quel misérable pastiche d'un bon tableau était l'année qui venait de s'écouler ; la station sur le pont pour recevoir les hommages d'un médecin de campagne ; les longues et ennuyeuses fiançailles ; le mariage vulgaire, mesquin, bourgeois ; — elle sa-

vait maintenant quel misérable simulacre ç'avait été que tout cela. Elle jetait des regards furtifs sur l'homme à taille élancée qui se baissait de temps en temps en passant près des basses branches des arbres ; sur cet homme vêtu de vêtements de campagne très-amples qui, dans la perfection naturelle de leur coupe, étaient si loin de tout ce qu'elle avait vu jusque-là ; sur ce visage admirable où se voyaient la teinte et l'éclat adoucis des toiles du Guide. Elle regardait Lansdell à la dérobée et gravait ses traits dans son esprit, afin de se créer, ressemblante ou non, la seule image qui dorénavant devait le personnifier dans sa pensée. Le voyait-elle sous son véritable jour ? — c'est-à-dire voyait-elle en lui un jeune gentilhomme anglais, oisif, riche, accompli, n'ayant pas, dans ses courses errantes, de meilleur guide que la lueur incertaine qu'il appelait l'honneur ? Si elle l'avait vu ainsi, elle ne lui aurait pas laissé prendre une si grande place dans son esprit, ou plutôt elle ne lui en eût pas accordé du tout. Mais elle ne le vit pas un instant sous ce jour-là. C'était l'incarnation des rêves de sa vie ; c'était Byron ressuscité, de retour de Missolonghi. C'était Napoléon rendu aux fidèles soldats qui n'avaient jamais ajouté foi à la fable de la perfide Albion, c'est-à-dire à la mort du héros immortel. C'était tout cela ; un être indécis, nuageux, et divin, ne relevant d'aucune loi humaine. En ce moment il était là, sous les rayons mouvants du soleil et l'ombre indécise, mais demain il s'évanouirait à jamais dans les régions lumineuses, son séjour habituel.

Qu'importait-il donc qu'elle fût émue, interdite, et affolée par sa présence ? Qu'importait-il que la terre devînt aérienne sous les pas de la folle enfant ? M Gilbert ne se fit même pas ces questions. Nul sentiment de culpabilité ou de danger ne trouva place

dans son esprit. Elle ne savait rien, sinon qu'un moderne lord Byron marchait à ses côtés et que la tonnelle était bien proche.

13

Lansdell dîna avec son oncle et sa cousine le lendemain de la fête champêtre ; mais il fut très-réservé sur son excursion de l'après-midi dans les bois de Hurstonleigh. Il se promena sur la pelouse avec sa cousine Gwendoline, joua avec les chiens, regarda les vieux tableaux qui ornaient la vieille salle de billard dont les échos n'avaient pas été éveillés depuis de longues années par les chocs des billes d'ivoire ; il entama avec lord Ruysdale une discussion politique à bâtons rompus qu'il laissa tomber bientôt en réprimant un bâillement et en déclarant qu'il n'entendait rien à la question, qu'il était parfaitement stupide, et qu'il priait son oncle d'avoir la bonté de l'excuser et de garder ses arguments admirables pour un interlocuteur plus digne de les apprécier.

Le jeune homme manquait d'enthousiasme politique. Il était descendu dans la grande arène, avait lutté un instant, et s'était vu repoussé, non par la vigueur de ses adversaires, mais par la vis inertiæ des choses en général. Huit ou neuf ans auparavant, Lansdell s'était montré plein d'ardeur, trop ardent, peut-être, — car il avait ressemblé à ces chevaux de course qui, dès le départ, devancent d'un bond tous les autres concurrents, mais qui se dérobent ignominieusement lorsqu'ils sont arrivés à la moitié de la distance qui sépare le poteau de départ de la tribune du juge. Ce jeune homme, si bien doué, manquait de fond. Si les couronnes de l'existence étaient le prix d'un élan irrésistible, il les aurait ga-

gnées ; mais au train dont marchent les choses, force lui était de se confondre dans les rangs des concurrents non placés, et de laisser les privilégiés poursuivre leur course vers la victoire.

Voilà pourquoi Lansdell avait désappointé ses amis par ses échecs. Il avait si bien commencé, il promettait tant ! « Si ce jeune homme est déjà remarquable à vingt ans, se disait-on, que sera-t-il à quarante-cinq ans ? » Mais à trente ans Roland n'était rien. Il s'était tout à fait retiré de la vie politique, et il n'était plus qu'un héros de salon, un touriste dans les grandes villes du continent, où le plaisir est facile, un badaud parcourant nonchalamment les îles charmantes de l'archipel grec, un écrivailleur de méchants petits vers sur les jolies femmes, les voiles, les éventails, les poignards, les maris jaloux, le clair de lune sous les balcons, les fleurs d'oranger flétries, les coupes empoisonnées, les débauches nocturnes et le désespoir ; un homme séduisant, inutile, oisif ; le but des mères ambitieuses, l'idéal des jeunes demoiselles sentimentales, — en un mot une raillerie, une désillusion et un piège.

Tel était l'homme que Gwendoline et son père avaient trouvé à Bade perdant son argent pour se distraire. Gwendoline et son père retournaient en Angleterre. Leur voyage sur le continent avait eu pour but de faire des économies sur les revenus du comte, mais par le temps qui court, le séjour dans les grandes villes européennes est coûteux et ils retournaient à Lowlands, domaine de la famille de Lord Ruysdale, où, au moins, ils n'auraient pas de loyer à payer, ils consommeraient les produits de leurs jardins et de la laiterie, ils trouveraient des lièvres, des perdrix, des truites argentées dans l'étang au milieu du parc, et cela pour rien ; et où les commerçants de la province leur feraient un long

crédit et leur fourniraient des bougies coûtant moins d'un franc la pièce.

Lord Ruysdale engagea Roland à revenir avec eux, et le jeune homme accepta facilement. Il était las du continent ; il était également fatigué de l'Angleterre, il est vrai ; mais comme ces tapis verts de l'Allemagne, ces îles grecques, ces villes catholiques où les cloches appelaient sans cesse les fidèles à leurs somnolentes dévotions dans de vieilles cathédrales sombres étaient son ennui le plus récent, il répondit : Oui. Il reverrait avec plaisir sa résidence de Mordred ; il chasserait pendant tout un mois, puis il reviendrait passer l'hiver à Paris. Paris valait n'importe quelle ville pendant la saison d'hiver.

Il avait tant d'argent et tant de loisirs, et il savait si peu que faire de sa personne ! Il savait que sa vie était désœuvrée et inutile ; mais il regardait autour de lui et voyait que le travail des autres hommes produisait fort peu de chose, et il s'écriait, comme le prédicateur, fils de David, roi de Jérusalem : « Voyez, tout est vanité et trouble d'esprit, et il n'y a nul profit sous le soleil ; ce qui est tordu ne saurait être redressé, ce qui n'existe pas ne saurait être dénombré : la chose qui est arrivée était celle qui devait arriver. »

Vous rappelez-vous ces paroles de Mirabeau que M. Lewes a mises comme épigraphe en tête de sa remarquable Vie de Robespierre : — « Cet homme fera de grandes choses (je cite de mémoire), car il a foi en lui-même ? » Roland ne croyait pas en lui et, manquant de cette grande qualité, la confiance en sa propre force, il en était venu à douter et à mettre en question tout le reste, comme il doutait de lui et se mettait en question. La nature, qui lui avait prodigué ses dons avec une si grande prodigali-

té, lui avait refusé le plus grand des dons : la sublime puissance de la foi. Il n'était pas de ces sceptiques arrogants qui mettent leur intelligence au-dessus des divins mystères de l'univers. Il avait essayé de croire, il avait lutté contre lui-même, il avait imploré sincèrement et naïvement le secours d'en haut, mais le secours n'était jamais venu ; et lorsque, dans le vide douloureux de son cœur, grandit la triste conviction que nul secours ne lui viendrait, il baissa la tête et se résigna à vivre dans les ténèbres, puisque la lumière ne devait jamais luire pour lui. Dieu sait les efforts qu'il avait tentés pour percer le voile — avec quelle patience il avait guetté l'étoile ; mais les horribles ténèbres ne s'éclaircirent pas ; la lueur mystique ne brilla pas. Lui qui riait de tout, il n'avait jamais ri de ce suprême mystère dont la splendeur lui était cachée. Il avait envié les naïfs fervents agenouillés devant les autels éclairés de cierges, sous les ailes sombres des cathédrales étrangères ; il avait envié leur foi puérile et simple, qui pouvait voir la gloire divine au milieu de cette splendeur fanée des fleurs artificielles, des candélabres dorés, et des images de cire. Il ne désirait pas de trésor plus grand que cette grande puissance de la foi, et il eût volontiers donné toute sa science mondaine pour devenir un de ces petits enfants qu'il voyait, les jours de grandes fêtes, couronnés de roses blanches et tenant à la main les cierges sacrés.

Roland n'avait pas la foi. Parfois, dans les jours de solennités religieuses, il pénétrait dans ces cathédrales majestueuses et se tenait au milieu de la foule recueillie, aussi digne et aussi respectueux que le plus respectueux des fidèles, car c'était un homme du monde et il respectait la foi des autres. Il aimait l'harmonie grandiose des orgues, les notes argentines des voix de soprani, il se sentait pénétrer du sentiment religieux du lieu et du moment,

mais il ne croyait pas. Il croyait à l'existence d'un Homme grand et bon qui vint enseigner la morale la plus pure qu'ait jamais conçue le génie et qui donna sa vie pour témoigner de sa sincérité ; mais il ne comprenait rien au delà ; et, n'ayant pas la foi, il ne pouvait croire que ce qu'il pouvait comprendre. Pour lui le Rédempteur des hommes n'était qu'un grand législateur, le sacrifice du Calvaire n'était qu'une nouvelle forme de la mort de Socrate, une autre immolation du génie et de la vérité à l'ignorance fanatique de l'humanité.

— Je m'efforcerai de vivre honnêtement et d'être utile à mes semblables, — avait dit Lansdell en quittant Magdalen College, à Oxford, emportant une brillante réputation et les souhaits de ses éminents professeurs.

Il commença la vie avec cette conviction solidement implantée dans l'esprit. Il se savait riche et il n'ignorait pas qu'on attendait de lui beaucoup de choses. La parabole des Talents n'était pas sans porter son instruction pour lui bien qu'il ne crût pas à la divinité du Maître. Il n'était pas enthousiaste, mais il était sincère ; il siégea au Parlement comme un libéral avancé, et se mit à l'œuvre honnêtement pour se rendre utile à son prochain.

Hélas ! pauvres gens que nous tous ! Il reconnut que la tâche était plus pénible que le travail de Sisyphe ou le supplice des filles de Danaüs. Le rocher retombait sans cesse sur le travailleur, l'eau s'échappait perpétuellement du tonneau perforé. Il s'occupa des ouvriers, fonda un club pour eux, où on leur faisait des cours sur la géologie et l'astronomie, et où, après douze heures passées à cimenter des briques ou à macadamiser les routes, ils pouvaient s'instruire par la lecture des œuvres de Stuart Mill ou de Mac Cullock, — où ils pouvaient se procurer toutes choses, excepté

deux objets fort simples qu'ils désiraient surtout : une pinte de bière potable et la faculté de fumer tranquillement leurs pipes. Roland était le dernier homme qui pût songer à fonder une institution quelconque sur des principes puritains ; mais il n'avait pas foi en lui-même ; aussi prit-il les idées d'autrui pour base de son œuvre, et lorsqu'il ouvrit les yeux sur la nécessité de la bière et du tabac, les ouvriers s'étaient lassés et l'avaient abandonné.

C'était là l'un des nombreux projets dont Lansdell entreprit l'exécution pendant qu'il était encore très jeune et qu'il avait quelque confiance dans son prochain. C'est un exemple de ce que furent les autres. Les projets de Roland n'étaient pas heureux, parce qu'il n'avait pas la force de supporter un premier échec, et de poursuivre le succès définitif à travers les marécages du désespoir et du découragement. Il cueillait le fruit avant qu'il fût mûr ; il se fâchait lorsqu'il le trouvait aigre, et jetait bas l'arbre qui produisait si mal, pour le remplacer par un autre. Ses meilleures intentions tombaient à plat, et il les laissait se pourrir, tandis qu'il s'éloignait pour édifier ailleurs de nouveaux projets et pour rencontrer de nouvelles défaites.

De plus, Lansdell était un jeune homme impatient, à tête chaude, et il y avait certaines choses qu'il ne pouvait supporter. Mieux que beaucoup de gens il savait souffrir l'ingratitude, car il était excessivement généreux et n'attachait que peu de prix aux faveurs qu'il prodiguait. Mais il ne pouvait supporter que les gens qu'il cherchait à obliger ne reçussent qu'avec humeur les efforts qu'il faisait dans leur intérêt. Qu'on se rappelle que c'était là son but unique. Il n'avait nullement la conviction solennelle d'un devoir sacré à accomplir à n'importe quel prix, en dépit de tous les obstacles, à la face de toutes les oppositions. Son but unique était

d'être utile à son prochain, et lorsqu'il s'apercevait qu'on repoussait ses efforts, il s'éloignait, résigné à l'impuissance et à laisser ses semblables agir à leur guise. C'est pourquoi, presque aussitôt après avoir prononcé un brillant discours sur la loi des pauvres, au moment où le monde parlait de lui comme de l'un des jeunes libéraux d'avenir, Lansdell tourna brusquement le dos à la Chambre et partit pour l'étranger.

Outre la chute de ses projets philanthropiques, il avait éprouvé un autre désappointement, — un désappointement qui l'avait frappé au cœur et lui avait donné une excuse pour l'indifférence cynique, l'infidélité hypocondriaque qu'on avait remarquées en lui à partir de cette époque.

Lansdell avait été maître de sa destinée dès l'adolescence, car son père et sa mère étaient morts jeunes. Les Lansdell n'atteignaient pas à un âge avancé ; il semblait même qu'il y eût une sorte de fatalité qui s'attachât aux maîtres du Prieuré de Mordred, et dans la longue galerie des Lansdell défunts, qui contemplaient gravement les frivoles créatures du moment, l'étranger était frappé de la jeunesse de tous ces visages, de l'absence de ces barbes blanches et de ces crânes dépouillés qui donnent de la dignité à la plupart des galeries de portraits de famille. Les Lansdell de Mordred mouraient jeunes et le père de Roland était mort subitement pendant que l'enfant était à Éton ; mais sa mère, Lady Anna Lansdell, sœur unique du comte de Ruysdale, vécut assez longtemps pour être l'amie et la compagne des plus belles et des plus joyeuses années de la vie de son fils. Cette existence perdit son éclat lorsqu'elle mourut, et je crois que ce chagrin immense agissant sur un tempérament naturellement rêveur, dut

contribuer beaucoup à confirmer cette mélancolie maladive qui assombrissait l'esprit de Lansdell.

Sa mère mourut, et ce grand découragement à faire quelque chose de bon et de grand dont elle aurait pu être fière et heureuse, mourut avec elle. Roland laissa le meilleur de son cœur dans le petit cimetière protestant de Nice. Hélas ! le grand malheur de son existence l'affligea davantage en cette circonstance. Il n'avait pas la foi ! Pour lui, l'espérance ne faisait pas entendre son doux murmure au milieu des tempêtes du désespoir. En vain, en vain s'efforça-t-il de regarder au delà de ce tombeau caché dans le midi de la France. Il pria — mais il est probable qu'il pria mal, car la lumière ne lui vint pas. Il revint en Angleterre, fit les brillants discours dont j'ai parlé, et alla sans vanité chercher la sympathie et la consolation auprès de la personne qu'il aimait le mieux après la mère qu'il avait perdue. Cette personne, c'était lady Gwendoline Pomphrey, sa fiancée, la nièce chérie de sa mère.

Il y avait eu entre lady Anna Lansdell et son fils une sympathie si complète que le jeune homme, presque à son insu, s'était laissé influencer par les préférences maternelles. Elle aimait beaucoup Gwendoline, et, lorsque les deux familles étaient dans le Midland, Gwendoline passait la plus grande partie de sa vie chez sa tante. Elle avait deux ans de plus que Roland et c'était une jeune personne fort belle. C'était une beauté fragile, aristocratique, ayant des mouvements d'une élégance hautaine, et des yeux bleus aux regards froids qui eussent glacé l'âme d'un jeune Lawrence audacieux. Elle était belle, maîtresse d'elle-même, et avait reçu une éducation parfaite, et lady Anna Lansdell ne se fatiguait jamais à chanter ses louanges. Aussi le jeune Roland, tout frais

débarqué d'Oxford, devint ou s'imagina devenir éperdument amoureux d'elle, et, pendant le temps que dura son court accès de désespoir, les choses furent arrangées et Lansdell se réveilla fiancé.

Il était fiancé et très-amoureux de sa cousine. Les deux années qui les séparaient donnaient un avantage immense à Gwendoline sur son futur : elle essayait mille coquetteries féminines sur cet enfant naïf et généreux ; elle était fière de sa puissance sur lui, et l'aimait à sa manière, qui n'avait rien de bien démonstratif. Elle n'était en aucune façon une femme à regarder le monde comme vide sans amour. Son père lui avait dit l'état de fortune de Roland, et il avait ajouté que leurs dots réunies constitueraient un fort beau revenu. Une seule chose la fâchait : c'était qu'après tout ce pauvre Roland ne fût rien dans le monde ; un gentilhomme campagnard qui s'enorgueillissait de la longueur de son arbre généalogique et de la noblesse de sa race sans titres, mais dont le nom paraissait très-insignifiant lorsqu'on le voyait à la queue d'une liste de ducs et de marquis dans les colonnes du Morning Post.

Mais, enfin, il pouvait se distinguer au Parlement. C'était quelque chose, et Gwendoline mit en œuvre toute son influence pour pousser le jeune homme dans cette carrière. Elle activa de son souffle brûlant les flammes vacillantes de son ambition endormie. Cette jeune fille, avec sa hautaine beauté saxonne, ses yeux bleus froids, ses cheveux d'un blond pâle, était aussi ardente et aussi énergique que Jeanne d'Arc ou Élisabeth d'Angleterre. C'était une créature ambitieuse et fière : elle voulait épouser un des potentats humains et le gouverner à sa guise, et elle en voulait à son cousin de ce qu'une couronne ne tombait pas de son

front lorsqu'il entrait en lice. On avait parlé de ses discours, mais avec quelle tranquillité ! Gwendoline aurait voulu que l'Europe entière vibrât de la clameur du nom qui devait être bientôt le sien.

Àla fin de sa seconde session, Roland partit pour l'étranger avec sa mère. Il revint seul, six semaines après la mort de celle-ci, et chercha immédiatement des consolations auprès de Gwendoline. Il la trouva en grand deuil, toute étincelante de bracelets et de colliers de jais, très-jolie et très-majestueuse dans ses longues robes noires traînantes ; mais son salon était plein d'orangers et il la quitta blessé et furieux. Il la considérait tellement comme identifiée avec lui qu'il avait cru trouver un chagrin égal au sien. Il revint la voir dans un accès de chagrin et de rage, il lui dit qu'elle n'avait pas de cœur, qu'elle était ingrate, et qu'elle n'avait jamais aimé sa tante qui avait presque été une mère pour elle. Gwendoline était la dernière personne au monde qui pût supporter de pareils reproches. Elle resta stupéfaite de l'audace de son fiancé.

— J'aimais tendrement ma tante, monsieur Lansdell, — lui dit-elle, — si tendrement, que je supporterais beaucoup par égard pour elle ; mais je ne saurais endurer l'insolence de son fils.

Et sur ces mots la fille du comte de Ruysdale quitta majestueusement le salon. Son cousin resta debout dans une embrasure de fenêtre qu'inondait le soleil, et qui donnait passage aux brises printanières et à la voix perçante d'une femme vendant des primevères dans la rue au-dessous de lui.

Il rentra chez lui découragé, abattu, doutant de lui-même, doutant de Gwendoline, du monde entier. Le lendemain à la pre-

mière heure il reçut de sa cousine une lettre qui le relevait froidement de son engagement. L'expérience de la veille avait prouvé que leurs caractères n'étaient pas compatibles, disait-elle ; il était donc préférable qu'on se quittât immédiatement, puisqu'il était encore possible de le faire, en de bons termes. Rien ne pouvait être plus digne et plus décidé que ce congé.

Lansdell mit la lettre dans sa poche ; la jolie lettre parfumée portant sur son enveloppe les armes des Ruysdale, la lettre élégante et féminine qui prononçait sa sentence sans une rature, sans une tache, sans une ligne indécise qui témoignât que la main avait tremblé. Elle avait tremblé peut-être cette main, car Gwendoline était femme à recommencer douze fois sa lettre plutôt que d'y laisser paraître le moindre indice de faiblesse. Roland mit la lettre dans sa poche et se résigna à son sort. Il était beaucoup trop fier pour appeler de la décision de sa cousine, mais il l'avait sincèrement aimée, et, si elle l'avait rappelé, il serait revenu et lui aurait pardonné. Il resta en Angleterre une dizaine de jours après avoir fait ses préparatifs de départ, dans l'espoir que sa cousine le rappellerait ; mais un matin qu'il était assis dans le fumoir de son club, le visage caché derrière les pages du Morning Post, il partit d'un violent éclat de rire.

— Que diable avez-vous, Lansdell ? — demanda un jeune homme que cette hilarité de mauvais aloi avait surpris.

— Rien d'extraordinaire ; je lisais l'annonce du prochain mariage de ma cousine Gwendoline avec le marquis de Heatherland. Je suis heureux de voir que notre famille s'élève dans le monde.

— Ah ! oui ! il y a longtemps qu'il est question de cela, — répondit tranquillement le jeune homme. — Tout le monde s'est

aperçu que Heatherland avait gagné beaucoup de terrain il y a six mois. Il fait la cour à votre cousine depuis leur rencontre aux Buissons, le château de Sir Francis Luxmoor, dans le comté de Leicester. On disait cependant que vous étiez fort bien vu aussi, mais je suppose que c'était simplement une coquetterie de cousinage.

— Oui, — dit Lansdell, jetant son journal et prenant son porte-cigare, — je crois que c'est ainsi que Gwendoline l'envisageait. Vous savez, je suis resté six mois au chevet de ma mère mourante. Je ne pouvais assurément pas occuper si longtemps le souvenir de ma cousine. Voudriez-vous me donner du feu pour mon cigare.

Les visages des deux jeunes gens étaient très-rapprochés pendant que Roland allumait son cigare. Le teint verdâtre de Lansdell avait légèrement pâli, mais sa main était ferme et il fuma la moitié de son trabuco avant de quitter le club. Le coup était violent et inattendu, mais l'amoureux de Gwendoline le supporta en philosophe.

— Je suis malheureux parce que je l'ai perdue, — pensait-il ; — mais aurais-je été heureux avec elle si je l'avais épousée ? Ai-je jamais connu le bonheur dans ma vie, ou plutôt, existe-t-il quelque chose comme le bonheur sur cette terre ? J'ai joué toutes mes cartes et perdu la partie. La philanthropie, l'ambition, l'amour, l'amitié, j'ai perdu sur chacune d'elles. Il est temps que je commence à jouir de la vie.

C'est pourquoi Lansdell donna sa démission et quitta un pays où il n'avait jamais été parfaitement heureux. Il ne manquait pas d'amis sur le continent, et comme il était riche, beau et accompli,

il était fêté et caressé partout où il allait. On l'admirait et il aurait pu être aimé ; mais ce premier désappointement avait fait son œuvre fatale, et il ne croyait plus qu'il existât au monde une affection pure et désintéressée pour un jeune homme possédant un patrimoine au soleil et quinze mille livres sterling de revenu.

Aussi perdit-il son temps dans les salons et les boudoirs, sous les balcons au clair de la lune, dans les bosquets touffus d'oranger, sur les rives de l'Arno limpide, sous les colonnades de Venise, sur les boulevards parisiens, à l'ombre des tilleuls de Berlin, partout où se trouvent la vie, l'animation, la gaieté, et l'éclat des jolies femmes, et où un homme, d'un caractère mélancolique, peut s'oublier lui-même et s'amuser. Il partit avec l'intention de ne pas mal faire ; mais en n'ayant pour guide d'autre principe que celui-là, un homme peut commettre un grand nombre d'actions mauvaises.

Àl'étranger, la vie de Lansdell ne fut ni bonne ni utile. C'était une sorte d'existence artificielle, avec ses plaisirs de convention, son éclat menteur ; — une existence dont les beaux moments compensaient mal la réaction de tristesse qui les suivait. Pendant ce temps, Gwendoline ne devint pas marquise de Heatherland ; car, moins d'un mois avant le jour fixé pour le mariage, le jeune lord Heatherland se rompit le cou dans un steeple-chase en Irlande.

Ce fut un désappointement amer et terrible, mais Gwendoline prouva son éducation et sa philosophie du même coup. Elle quitta le monde où sa carrière porta silencieusement son chagrin. Elle aussi avait jeté sa meilleure carte et avait perdu, et maintenant que le marquis était mort et Roland à l'étranger, le monde commença à dire tout bas que la dame avait dédaigné son cousin

et que la mort de son noble fiancé était la juste punition infligée par le ciel pour son iniquité ; — bien qu'il soit assez embarrassant de dire pour quelle raison ce pauvre lord Heatherland méritait d'être sacrifié en expiation des méfaits de lady Gwendoline Pomphrey.

Peut-être la fille de lord Ruysdale espérait-elle que son cousin reviendrait en apprenant la mort du marquis. Elle savait que Roland l'avait aimée ; quoi de plus naturel qu'il revînt à elle maintenant qu'il la savait libre de nouveau. Gwendoline gardait pour elle les secrets de son cœur, et personne ne savait lequel de ses deux adorateurs lui avait été le plus cher. Elle garda ses propres secrets et au bout d'un certain temps, lorsqu'elle commença à reparaître dans le monde, on remarqua que sa beauté n'avait que peu souffert du chagrin causé par son désappointement.

Elle était toujours très-belle, mais son prestige était parti. De jeunes impertinentes débutantes de dix-huit ans trouvaient vieille cette magnifique créature de vingt-quatre ans. N'avait-elle pas été fiancée il y avait très-longtemps à un certain M. Lansdell, puis ensuite au marquis de Heatherland ? Pauvre fille, que son sort était pitoyable ! On s'étonnait qu'elle ne partît pas pour Rome, qu'elle n'entrât pas dans la communauté de M Sellon ou qu'elle ne fît pas quelque chose de ce genre. Le portrait de Gwendoline tenait toujours sa place dans le livre des beautés, et elle pouvait voir son image souriante aux devantures des marchands de gravures du West End, ornée d'un front d'une élévation surnaturelle et de boucles tombant jusque sur ses genoux ; mais elle sentait qu'elle était vieille, — très-vieille. Les commères du grand monde racontaient ouvertement le scandale du jour devant elle et disaient : « Nous savons qu'on peut causer devant vous, chère

Gwendoline. » Une femme a vécu ses jeunes années quand on lui dit de pareilles choses.

Elle se sentait très-vieille. Elle avait mené une de ces existences à haute pression dans lesquelles une année compte pour dix, et une fois arrivée à l'âge mûr, isolée dans la vie, elle s'apercevait que son père était pauvre, que ses biens étaient hypothéqués, et qu'elle était condamnée à vivre au jour le jour à moins que quelque parent éloigné, sur lequel lord Ruysdale comptait, ne fût assez aimable pour mourir.

Le parent éloigné était mort dans l'année, et l'héritage qu'il avait laissé, bien qu'il ne fût pas considérable, avait remis à peu près sur pied les affaires du comte ; aussi était-il revenu à Lowlands après avoir vendu le bail et le mobilier de sa maison de ville. Il était absurde de conserver cette maison plus longtemps puisque Gwendoline avait trente-deux ans et ne se marierait plus jamais, disait lord Ruysdale. Il avait donc payé ses dettes, libéré ses terres de leurs nombreuses hypothèques, et il était revenu dans la maison de son enfance avec l'intention de devenir un agriculteur et un gentilhomme campagnard modèle.

C'est pourquoi, par ce beau soleil de juillet, nous trouvons Gwendoline et son cousin se promenant sur la pelouse, causant des plaisirs passés, des relations rompues, et des événements de leur jeunesse. Si Gwendoline avait conservé quelque espoir de voir Roland revenir à son premier culte, cet espoir avait dû s'évanouir. Il lui avait pardonné le passé et ils étaient redevenus les amis et les cousins des premiers jours, mais rien ne pouvait faire admettre un instant que l'amour perdu pût jamais renaître. Un homme qui sait pardonner si généreusement a depuis longtemps oublié son amour ; cette étrange folie, qui touche de si près à la

haine, à la jalousie, à la rage, au désespoir, n'a rien de commun avec le pardon et l'oubli. Gwendoline n'ignorait pas que toute espérance était perdue. Elle le savait et il y avait en son cœur une secrète amertume quand elle y pensait. Elle était jalouse des attentions de son cousin et exigeante dans ses rapports avec lui. Roland supportait tout cela avec une bonne humeur imperturbable. Il avait été emporté et impatient autrefois, lorsqu'il était jeune et chevaleresque et désireux d'être utile à son prochain : mais, aujourd'hui, il n'était plus qu'un flâneur nonchalant sur la surface terrestre, et sa foi était celle du célèbre Américain qui a déclaré qu'il n'y a rien de nouveau, rien de vrai, ni rien d'important.

Qu'importait-il en effet ? Ce qui est tordu ne saurait être redressé ; ce qui n'existe pas ne saurait être dénombré Roland était atteint, à un degré moindre, de cette fureur sauvage sous l'influence de laquelle Swift écrivit Gulliver, et Byron effraya la société avec son Don Juan. Il souffrait de ce désespoir rêveur de l'âme qui s'empara d'Hamlet après le mariage de sa mère, et ce lorsque ni l'homme ni la femme ne lui plaisent.

Mais n'allez pas croire que ce jeune homme prit des airs mélancoliques à la Byron sous prétexte que son cœur était vide et meurtri. C'était un garçon d'esprit et il ne se posait pas en Lara, non plus qu'il ne rabattait ses cols ou qu'il ne laissait croître sa barbe. Il se bornait à prendre la vie comme elle venait et se montrait particulièrement indulgent pour les folies et les vices des hommes dont il attendait si peu de choses.

Il était revenu dans le Midland, parce qu'il était las de ses excursions sur le continent ; mais, avant la fin de la semaine, il était déjà fatigué de Mordred. Gwendoline le questionna avec insis-

tance sur la façon dont il avait passé l'après-midi précédente, et il lui répondit très-franchement qu'il était allé dans le parc de Hurstonleigh pour voir Raymond, et qu'il avait passé une heure ou deux à causer avec son vieil ami, pendant que M. et M Gilbert s'amusaient avec les enfants et préparaient un thé rustique, ce qui aurait fourni un sujet de tableau à Watteau, si Watteau avait été un Flamand.

— Je vous assure, Gwendoline, que c'était charmant, — dit-il. — M Gilbert prépara le thé que nous prîmes à l'état bouillant. Les deux enfants reluisaient de l'éclat des tartines de beurre. Le docteur me paraît un excellent garçon, c'est un tigre de vertu à ce que dit Raymond, et pendant le thé il nous a entretenus d'un cas fort intéressant de gangrène.

— Ah ! le docteur… c'est M. Gilbert, n'est-ce pas ? — dit Gwendoline. — Et que pensez-vous de sa femme, Roland ? Si j'en juge à la manière dont vous l'avez examinée, votre opinion doit être faite sur elle.

— L'ai-je examinée ? — dit Lansdell avec une nonchalance suprême. — C'est, ma foi, vrai ; j'ai l'habitude de regarder avec insistance les jolies femmes. Pourquoi un homme se laisserait-il aller à toutes sortes d'extases convenues devant un Raphaël ou un Guide et se défendrait-il d'un mouvement d'admiration platonique quand il regarde une toile sortant des mains de la Nature, cet artiste par excellence, qui, du reste, commet aussi fréquemment des fautes de couleur et de dessin que les autres artistes ? Oui, j'admire M Gilbert et je la regarde avec plaisir. Je ne la crois pas meilleure qu'une autre, mais elle est assurément beaucoup plus jolie. C'est une magnifique figure de cire renfermant à l'intérieur un ingénieux mécanisme, suffisant pour lui permettre de

dire : « Oui, s'il vous plaît, » et : « Non, je vous remercie. » Une charmante négation possédant des yeux bruns à reflets dorés. Avez-vous remarqué ses yeux ?

— Non, — répondit sèchement Gwendoline, — je n'ai rien remarqué, sinon qu'elle a très-mauvaise façon. Quelle singulière idée a eue là M. Raymond de se coiffer de cette personne ? Il me semble qu'il prend à tâche de produire toutes sortes de gens extraordinaires.

— Mais M Gilbert n'a rien d'extraordinaire ; elle est très-bornée et très-vulgaire. Elle était bonne d'enfants, gouvernante, ou quelque chose comme cela auprès des malheureuses petites nièces de cet excellent Raymond.

Il ne fut pas davantage question de M. et M Gilbert. Gwendoline ne se souciait pas de parler de ces petites gens qui venaient se jeter dans son triste chemin et lui dérober les quelques rayons du flambeau qui était maintenant le seul éclat de sa vie. — le flambeau de la présence de son cousin.

Hélas ! avec quelle allure persistante et mesurée, invisible aux rayons du soleil des premières années, l'impitoyable Némésis ne suit-elle pas nos traces, ne nous rattrape-t-elle pas, et ne va-t-elle pas nous attendre de l'autre côté de la colline, cachée au milieu des nuages gros de tempêtes et de l'obscurité ! Tout d'abord Gwendoline avait aimé son cousin plus que personne au monde, mais l'attrait de jeter bas l'oiseau dont le séduisant plumage avait tenté un si grand nombre de jolies chasseresses, l'avait éblouie et entraînée. Le vrai vin de la vie ce n'était pas ce composé douceâtre, écœurant, formé de feuilles de roses et de miel, qu'on appelle l'amour, mais bien ce breuvage effervescent, capiteux, nom-

mé le succès. Voilà ce que pensait Gwendoline, et dans l'orgueil de sa magnifique conquête, il lui parut facile de renoncer à l'homme qu'elle aimait. Mais maintenant tout était bien changé. Elle regardait en arrière et pensait à ce qu'aurait pu être sa vie ; — elle considérait l'avenir et voyait ce qui l'attendait, et le visage de Némésis lui paraissait effroyable à contempler.

C'est pourquoi Gwendoline était jalouse des attentions de son cousin, impatiente de ses dédains. Ah ! si elle avait pu faire renaître la flamme dans ces tisons éteints ! elle savait que c'était tenter l'impossible. Elle consultait son miroir et voyait que sa beauté aristocratique était pâle et fanée ; elle sentait que le roman de sa vie était fini. La mer pouvait continuer à se briser à jamais sur les récifs, le charme séduisant des jours passés ne pouvait plus renaître pour elle.

— Il m'a aimée autrefois, — pensait-elle assise pendant le crépuscule, suivant des yeux son cousin se promenant sur la pelouse, le cigare aux lèvres, avec l'air d'un homme fatigué… fatigué de lui-même et de toutes choses. — Il m'a aimée autrefois ; c'est quelque chose que ce souvenir.

Lansdell trouvait bien longues les journées passées à Lowlands. La maison était belle, un peu vieille et démodée, mais de bonne façon néanmoins ; la table excellente, la cave parfaite, et avec cela une femme élégante et accomplie, toujours disposée à causer avec lui et à le distraire. Néanmoins, cette existence était vide, terne, et sans profit pour ce jeune homme qui vivait de la sorte depuis dix ans et avait vidé la coupe des plaisirs jusqu'à la lie. C'était vide, terne, ennuyeux, et inutile par la raison que l'âme humaine ne peut être satisfaite en état de péché, et qu'une existence sans but et oisive est en état de péché. Lansdell ne croyait

pas à cela. Il ne connaissait pas de guide plus autorisé que la morale humaine, et, se jugeant d'après cette loi, il s'imaginait avoir bien agi. Il avait fait de son mieux et il avait ignominieusement échoué : il avait donc conquis le droit d'être oisif après cette défaite.

— On rirait d'un homme qui passerait sa vie à écrire des poèmes épiques quand le monde refuserait de lire le moindre vers de ses œuvres. Par conséquent, on ne saurait exiger d'un homme qu'il continue à essayer d'améliorer la position de gens qui ne veulent pas qu'on s'occupe de leur bien-être. J'ai essayé des ouvriers et l'on m'a repoussé dédaigneusement. Ces gens-là étaient assurément dans leur droit. Je voudrais bien savoir comment j'accueillerais un réformateur qui essayerait de me remettre dans la bonne voie, de soumettre mes loisirs au compas et à la mesure, qui dépenserait mon argent pour moi et m'enseignerait le moyen de me procurer des vins turcs et allemands au meilleur marche possible ?

Lansdell pensait souvent à son existence. Il est contre nature qu'un homme, naturellement bien doué, mène une existence mauvaise et inutile sans y penser parfois. Lansdell était sujet à de sombres accès de mélancolie pendant lesquels le présent lui semblait un fardeau et l'avenir un désert, — un grand désert nu ou un pont d'une longueur interminable, pareil à celui que le génie fit voir à Mirza pendant sa vision matinale, semé de trous effroyables par où disparaissent les piétons inattentifs, pour s'engloutir dans les horribles profondeurs d'un insondable océan.

Pauvre Roland ! il ne pouvait apercevoir l'autre rive, non plus que les collines ensoleillées et les falaises brillantes au delà de cette mer désolée. Il y avait la terrible agonie du plongeon, puis

plus rien. Voilà quelles étaient ses pensées, et la vie lui pesait à cause de cela. À quoi servaient les plaisirs éphémères d'une existence qui, à un moment donné, pouvait être brusquement tranchée, comme lorsqu'une porte sombre vient se fermer sur le seuil d'une chambre égayée des rayons du soleil ? Qui pouvait regarder l'amour comme un bonheur, quand d'un moment à l'autre les regards aimés pouvaient s'éteindre, la douce voix se taire, la main caressante desserrer à jamais son amoureuse étreinte ? L'espérance était à jamais morte pour ce jeune homme, qui voyait des miracles se produire à chaque instant sur terre, qui assistait à la mort et à la résurrection sous mille formes familières, et qui, néanmoins, ne croyait pas que le Créateur, qui a jeté dans chaque âme une aspiration universelle vers une autre existence, puisse, dans sa miséricorde immense, marquer une époque de floraison printanière dans la vie d'un homme aussi bien que pour les lis des champs.

14

Tandis que Lansdell se rappelait Isabel comme un joli automate qui avait l'habitude de sourire et de rougir pendant qu'on lui parlait, et celle de balbutier timidement quand il avait à répondre, la femme du docteur parcourait de long en large le vulgaire jardin de Graybridge-sur-la-Wayverne, et pensait à l'après-midi du jour anniversaire de sa naissance, dont les simples plaisirs avaient été embellis par la présence d'un demi-dieu. Oui, elle parcourait lentement le sentier tracé entre deux rangées de groseilliers, plongée dans un rêve ravissant ; un rêve dangereux, dans lequel le visage brun de Lansdell brillait éclatant et magnifique. Était-ce mal de

penser à lui ? Elle ne se le demanda même pas. Elle avait toujours lu des histoires sentimentales, et s'était passionnément éprise des héros en trois volumes, aussi longtemps qu'elle pouvait se rappeler. Qu'importait-il qu'elle fût amoureuse de Sir Reginald Glanville ou de Lansdell ? La seconde de ces passions était aussi platonique que l'autre, et par conséquent aussi inoffensive. Il était probable qu'elle ne reverrait jamais le maître du Prieuré de Mordred. N'avait-elle pas entendu dire à Raymond qu'il passerait l'hiver à Paris ? M Gilbert compta les mois sur ses doigts. Le mois de novembre était-ce l'hiver ? En ce cas, Lansdell serait parti avant quatre mois : quelle apparence de le revoir, quelle apparence qu'une créature aussi infime qu'elle eût des rapports avec cet être supérieur et les gens de sa sphère ? Jamais, non, jamais, jusqu'à ce moment, elle n'avait compris la laideur et l'horreur de son existence. Elle n'avait jamais si bien vu le misérable petit parloir et ses deux petites étagères à droite de la cheminée, ses coquillages, ses plumes de faisan, les bouteilles d'encre à un sou, et les notes malpropres des fournisseurs attendant sur la tablette le jour du payement. Elle s'assit dans cette pièce, éclairée par le soleil de juillet qui perçait le volet peint en jaune pâle. Elle pensa à sa vie d'une laideur si misérable et la compara à celle de Gwendoline à Lowlands. Elle se révolta contre les volontés de la Providence qui n'avait pas fait d'elle la fille d'un comte. Puis elle se cacha le visage dans ses mains pour ne pas voir l'atroce vulgarité de cet odieux parloir ; — un parloir ! — mot inconnu dans ces brillantes régions auxquelles elle rêvait sans cesse, — et elle pensa à Lansdell.

Elle pensait à lui, et à ce que sa vie aurait pu être… si…

Si quoi ?... Si l'une des cent visions différentes, toutes également puériles et impossibles, avait pu être réalisée ? Si elle avait été la fille d'un comte comme Gwendoline ! Si elle avait été une grande actrice et que Lansdell fût tombé amoureux d'elle en la voyant, sur la scène ! Si elle l'avait rencontré dans Walworth Road deux ou trois ans auparavant. Elle se représentait la rencontre : — lui, dans sa voiture tenant légèrement les rênes du bout de ses doigts gantés et ayant derrière lui un groom microscopique ; elle, debout sur le bord du trottoir, attendant le moment de traverser la rue et n'étant pas sortie pour faire une commission vulgaire, mais pour aller acquitter l'abonnement pour les eaux, ou négocier quelque mystérieux engagement de couverts d'argent ou toute autre commission digne d'une jeune personne bien élevée. À cette idée, elle se leva et se regarda dans la glace pour voir si elle était réellement jolie, ou bien si ce visage, tel qu'elle le voyait dans ses rêves, n'était pas seulement le fruit de son imagination, comme la mise en scène et les vêtements de ses divagations insensées. Elle appuya ses coudes sur la tablette de la cheminée, se regarda, rejeta ses cheveux en arrière, essaya des mines avec sa bouche et ses yeux, pour essayer de ressembler à Édith Dombey dans la scène de Carker, et se récita le passage à voix basse.

Non, elle ne rassemblait pas du tout à Édith Dombey : elle ressemblait plutôt à Juliette ou à Desdémone ; elle baissa pudiquement les paupières, puis les releva lentement laissant voir un regard tendre et pénétrant dans ses yeux noirs à reflet d'or.

Je suis très-fâchée que vous ne soyez pas bien !

murmura-t-elle. Oui, c'était décidément le rôle de Desdémone. Oh ! si au lieu d'épouser George, elle s'était simplement enfuie à

Londres et s'était rendue tout droit chez ce directeur audacieux qui ne pouvait manquer de l'engager ! si elle avait fait cela, elle aurait pu jouer Desdémone, et Lansdell aurait pu aller au théâtre et tomber amoureux fou au premier regard.

Elle prit un volume écorné parmi les œuvres de l'immortel William sur un des rayons poudreux de l'une des étagères ; elle monta à sa chambre, s'y enferma, et se mit à implorer la grâce de Cassio, pleurant et protestant en face du miroir devant lequel trois générations de prosaïques Gilbert s'étaient successivement rasés.

Elle n'avait que dix-neuf ans : c'était une enfant ayant pour tout ce qui est brillant et beau le désir ardent qui distingue les enfants. Il n'y avait pas bien longtemps que ses désirs avaient été éveillés par une charmante petite poupée exposée à l'une des vitrines de Walworth Road. Le mariage ne lui avait pas encore donné l'air digne de la mère de famille. Elle n'avait ni devoirs, ni soucis domestiques, car le simple ménage était entretenu par Mathilda, qui eût été offensée de la moindre intervention de sa jeune maîtresse dans ses attributions. Isabel descendait parfois à la cuisine lorsqu'elle ne savait que faire de sa personne, s'asseyait dans le vieux fauteuil à bascule, et se balançait nonchalamment en suivant de l'œil l'excellente Tilly faisant un pâté.

Il existe quelques jeunes femmes qui prennent goût à une existence domestique tranquille, et qui sont douées d'un génie naturel pour les pâtés et les puddings et pour tailler et confectionner avec cet entrain et cette grâce qui poétisent la pauvreté. Lorsqu'un homme désire entrer en ménage avec trois cents livres de revenu, il fait sagement de chercher une de ces fées du foyer. Isabel n'avait pas de goût pour ces choses ; pour elle la confection

de la pâtisserie était une occupation ennuyeuse. Bon pour Ruth Pinch de s'y livrer une fois par hasard, d'être admirée par John Westlock et d'épouser un jeune homme riche en moins de rien. Il n'est pas douteux que M Pinch savait instinctivement que M. Westlock viendrait ce jour-là pendant que le pudding serait en train de cuire. Mais faire à jamais des puddings pour Tom Pinch sans la consolation d'un John Westlock ! Isabel laissait les soucis du ménage à Mathilda, et jouait les héroïnes de Shakespeare et Édith Dombey devant son miroir, lisait ses romans, rêvait tout éveillée, écrivait des fragments de poésie, et traçait à la plume le profil de Lansdell — regardant toujours de droite à gauche. Elle lui faisait les yeux très-noirs avec de grands blancs au milieu et les cheveux hérissés ; elle esquissa aussi très-souvent le chapeau de Gwendoline, sinon aussi souvent que le profil de son cousin ; il n'y avait donc aucun mal à cela. M Gilbert était excessivement pointilleuse avec elle-même lorsqu'il s'agissait de ses pensées. Elle se bornait à imaginer ce qui aurait pu arriver si Lansdell l'avait rencontrée longtemps avant son mariage.

On pense bien qu'elle n'oubliait pas la fête champêtre à Mordred, proposée par Roland. Elle y pensait beaucoup, s'imaginant parfois que c'était trop beau pour se réaliser jamais ; d'autre fois s'attendant à voir Lansdell venir faire son invitation dans les formes. Le temps était très-chaud et les chemins poudreux ; M Gilbert restait donc la plupart du temps au logis. Il pouvait venir, — il pouvait venir d'un moment à l'autre. Elle tremblait au moindre coup de marteau et courait au miroir pour lustrer ses bandeaux ; mais les visiteurs de Gilbert étaient des gens vulgaires, et Isabel se prit à penser qu'elle ne reverrait jamais Lansdell.

Alors elle se jeta à corps perdu dans les pages brûlantes de l'Étranger et lut les lamentations de Lansdell, imprimées sur papier de Hollande, avec des s longs qui ressemblaient à des f. Elle copia ses vers et les traduisit en mauvais français. C'était très-difficile. Comment rendre, par exemple, cette simple phrase : My own Clotilde ? Elle mit tantôt Ma propre Clotilde, tantôt Ma Clotilde particulière ; mais elle doutait que ses phrases fussent grammaticalement correctes. Et elle arrangea les vers de l'Étranger sur des airs qui n'allaient pas, et les chanta à voix basse en s'accompagnant sur un vieux clavecin apporté du comté d'York par la mère de George.

Un jour qu'elle se promenait avec George, — par une triste après-midi, pendant laquelle celui-ci était moins occupé qu'à l'ordinaire, ce qui lui permettait de mener sa femme promener sur le chemin poudreux, — M Gilbert vit l'homme auquel elle avait tant pensé. Elle vit un cheval bai-brun et un élégant cavalier passer à côté d'elle dans un nuage de poussière, et lorsqu'il se fut éloigné elle le reconnut : c'était Lansdell. Il ne l'avait pas plus aperçue que si elle n'avait pas existé. Il ne l'avait pas vue. Depuis cinq longues semaines elle avait pensé sans cesse à lui, et il était passé à côté d'elle sans se douter de sa présence. Assurément Byron aurait passé de la même manière, et aurait poursuivi sa route pour aller rendre visite à quelque belle Italienne, trois fois heureuse, qui jouissait de la honte enivrante d'associer son existence à celle du grand homme. N'était-ce pas la règle ? La lune est une froide divinité et les ruisseaux la contemplent à jamais sans recueillir le moindre salaire de leur culte fidèle et persistant ; l'héliotrope se tourne toujours vers le soleil, mais la planète ne se soucie pas de l'humble fleur. Napoléon ne dédaigna-t-il pas M de Staël ? Et si Isabel avait vécu trente années plus tôt, qu'elle eût trouvé le

moyen de passer à Sainte-Hélène en qualité de lingère à bord d'un vaisseau, ou par un moyen analogue, et qu'elle eût exprimé le désir de s'accroupir aux pieds de l'exilé pour le restant de ses jours, il n'est pas douteux que le héros l'eût renvoyée d'où elle venait par le premier navire en partance, en proportionnant à la circonstance son impériale rebuffade.

Non : elle se contenterait d'adorer l'objet de son culte à la manière des humbles ruisseaux. Son admiration n'avait aucun pouvoir sympathique. Après cette malheureuse et poudreuse après-midi, les profils à la plume de Lansdell se firent plus rares et elle cessa d'espérer qu'il viendrait l'inviter à se rendre à Mordred.

Elle reprit ses vieilles habitudes, recommença ses promenades en compagnie de Shelley, de l'Étranger, et de l'ombrelle verte.

Un jour, jour à jamais mémorable, qui fut comme une sorte de gouffre dans sa vie, séparant tout le passé du présent et de l'avenir, elle était assise sur le vieux banc à l'ombre du chêne centenaire, tout près de la roue du moulin et de l'eau clapoteuse ; elle était assise à sa place favorite, ayant sur ses genoux le livre de Shelley et l'ombrelle ouverte au-dessus de sa tête. Il y avait longtemps qu'elle était assise ainsi dans la pesante atmosphère de l'après-midi quand un grand chien accourut vers elle, la regarda, flaira ses mains, et lui fit des avances amicales ; puis un autre chien plus gros encore que le premier bondit par-dessus une haie et s'élança vers elle, et enfin une voix, dont le bruit inattendu fit tomber le livre des mains de la jeune femme, toute confuse et effrayée, une voix cria : « Ici, Frollo ! Frollo ! ici ! » Un instant après un chasseur suivi d'un troisième chien parut sur le petit pont étroit qui menait directement au banc sur lequel elle était assise.

L'ombrelle d'Isabel était tombée comme elle se baissait pour ramasser son livre, et Lansdell ne put faire autrement que de voir son visage. Nous savons qu'il la trouvait très-jolie, mais il la croyait sans intelligence, et il avait parfaitement oublié ce qu'il avait dit à propos de la visite à Mordred.

— Permettez-moi de ramasser votre livre, madame Gilbert, — dit-il. — Quel endroit charmant vous avez choisi pour vos promenades matinales !... C'est un de mes sites favoris.

Il jeta un regard sur les pages ouvertes du livre en le lui rendant, et il en vit le titre. Puis apercevant un autre volume sur le banc, près d'elle, il reconnut la couverture familière et les coins biseautés des Rêves d'un Étranger. Un homme connaît toujours la couverture du livre qu'il a écrit, surtout lorsque la publication lui a coûté quelque peine.

— Vous aimez Shelley ? — dit-il.

Il était excessivement surpris de trouver que cette jolie nullité occupait ses loisirs par la lecture de la Révolte d'Islam.

— Oh ! oui, je l'aime beaucoup... beaucoup. N'est-ce pas un grand malheur qu'il se soit noyé ?

Elle parlait de cette calamité comme si l'événement s'était passé une ou deux semaines auparavant. Ces choses-là étaient plus présentes pour elle que l'occupation vulgaire du déjeuner, du dîner et du souper, qui occupait ses journées. Lansdell jeta un regard perçant sur la jeune femme à l'abri de ses longs cils soyeux. Était-ce une affectation féminine, une sentimentalité provinciale, ou autre chose ?

— Oui, c'est un malheur, mais je pense qu'on doit commencer à s'en consoler. Ainsi vous aimez ce fatras brumeux et rêveur ? — ajouta-t-il en montrant le livre ouvert qu'Isabel tenait à la main.

Elle en tournait les feuilles les yeux fixés sur les caractères. C'est ainsi qu'elle se serait assise, timide et tremblante, si Sir Reginald Glanville, ou Eugène Aram, ou le Giaour, ou Napoléon, ou toute autre créature mélancolique avait pu être évoquée de sa tombe et se tenir debout à ses côtés. Mais elle ne pouvait supporter le mot « fatras » appliqué aux œuvres du regretté Percy Bysshe Shelley.

— Je trouve que ce sont les plus admirables poésies qu'on ait jamais écrites, — dit-elle.

— Plus admirables que celles de Byron ? — demanda Lansdell. — Je pensais que Byron était le favori des jeunes femmes.

— Oui, certainement, j'aime Byron ; mais il vous rend bien malheureux, parce qu'on sent qu'il souffrait beaucoup lorsqu'il les écrivait ! Qu'on se le représente écrivant le Giaour dans le silence de la nuit, après avoir brillé dans un salon et avoir été le centre de tous les regards et de toutes les adorations. S'il ne l'avait pas écrit, il serait devenu fou, — ajouta M Gilbert en ouvrant ses grands yeux noirs. — Lorsqu'on lit les poésies de Shelley, il semble qu'on soit au milieu des oiseaux, des fleurs, de l'eau bleue courante et de l'été. On est toujours dans l'été lorsqu'on lit ses vers ; je ne sais vraiment pas lequel je préfère.

Était-ce de l'affectation ou bien une simple réalité puérile ? Lansdell était si profondément atteint de cet horrible mal, le doute, qu'il ne crut que malgré lui à l'évidence de ces rougeurs éloquentes, à l'éclat sincère de ces yeux magnifiques, qu'on ne

saurait gouverner et affecter à son gré quelque habile que l'on soit dans la comédie de la vie. Les chiens, exempts de tendances misanthropiques et déjà familiarisés avec Izzie, s'étaient groupés autour d'elle et avaient posé leurs grosses pattes et leurs museaux froids et humides sur ses genoux.

— Voulez-vous que je les chasse ? — demanda Lansdell. — Je crains qu'ils ne vous ennuient.

— Non, je vous en prie, j'aime beaucoup les chiens.

Elle se baissa et les caressa de ses mains nues, laissa tomber de nouveau son livre, et se sentit toute honteuse de sa gaucherie. Édith Dombey aurait-elle sans cesse laissé tomber quelque chose ? Elle se baissa vers un magnifique chien d'arrêt à robe noire et lui effleura la tête de ses lèvres. L'animal encouragé lécha de sa grande langue rouge, en témoignage de son affection, le visage qu'on lui tendait. Mais c'était son chien ! Oui, c'en était venu là. Lansdell était cet être terrifiant et ce lui mystérieux d'innombrables romans. Pendant ce temps, Roland était resté debout sur le pont ; mais le passage était fort étroit, et comme un laboureur s'approchait sa faux sur l'épaule, Lansdell eut à choisir entre deux partis : s'éloigner ou s'asseoir sur le banc. Il s'assit donc à distance respectueuse de M Gilbert et ramassa de nouveau le Shelley. Je crois que sans la ressource des chiens, Isabel se fût laissée tomber dans le ruisseau babillard pour cacher l'intensité de sa confusion.

Il était là à ses côtés, le véritable héros, le poète vivant et son petit cœur faible et sentimental tressautait dans un ravissement romanesque. Néanmoins elle sentait qu'elle aurait dû s'éloigner et le quitter. Une autre femme aurait regardé à sa montre et se

serait récriée sur l'heure avancée, tout en rassemblant ses livres et son ombrelle, puis elle se serait éloignée avec une révérence et un adieu majestueux à Lansdell. Mais Isabel était clouée au sol, retenue par quelque charme effrayant mais délicieux, un charme magique et mystique, auquel se mêlait dans une douce confusion le clapotement de l'eau, le tir-toc monotone du moulin, le bruissement imperceptible des fleurs et des feuillages, le sourd murmure des nombreux insectes, et le chant aigu de l'alouette de Shelley perdue dans les profondeurs du ciel bleu.

Je reconnais que tout ceci était bien déplorable pour cet honnête médecin de campagne qui, en ce moment même, assis dans l'atmosphère épaisse d'une chambrette de maison rustique, appliquait de la charpie sur le bras mutilé d'un enfant de l'école dominicale qui était tombé dans le feu la semaine précédente. Mais après tout quand un homme s'avise d'épouser une fille, uniquement parce qu'elle a de grands beaux yeux, il doit se contenter de l'avantage suprême qu'il retire de l'attribut spécial qui a déterminé son choix, et tant qu'elle ne devient pas la victime d'une cataracte, ou d'une inflammation des paupières, ou d'une loupe persistante, il n'a pas de motifs de se plaindre. S'il choisit une femme entre toutes parce qu'elle est loyale, intelligente, et fidèle, il a grand'raison de se fâcher dès qu'elle cesse de posséder l'une de ces qualités.

Lansdell et ses chiens demeurèrent fort longtemps à l'ombre des grands chênes. Les chiens s'impatientaient et témoignaient leurs sentiments par des bâillements fréquents qui ressemblaient à des hurlements étouffés ou par des battements de queue précipités, des bonds inattendus et inutiles, et de petits sommes interrompus fréquemment ; mais Roland n'était pas pressé de s'éloi-

gner du Roc de Thurston. M Gilbert n'était pas dénuée d'intelligence, après examen ; elle était quelque chose de plus qu'une jolie image de cire animée par un mécanisme ingénieux. Cette jolie tête était pleine d'idées confuses, de fantaisies informes et puériles qui charmaient et amusaient l'élégant désœuvré habitué à un monde où toutes les femmes sont instruites et accomplies, et capables d'exprimer toutes leurs pensées, et même davantage, avec la précision et le sang-froid de créatures fermement convaincues de l'infaillibilité de leur propre jugement. Oui, Lansdell s'amusait du bavardage d'Isabel, et il la traita avec beaucoup de douceur jusqu'à ce que sa timidité eût disparu et qu'elle osât regarder le visage de son interlocuteur. Il amena ses paroles au diapason de la jeune femme et se promena avec elle dans le Valhalla de ses héros, depuis Eugène Aram jusqu'à Napoléon. Mais au milieu de ces propos, elle regarda tout à coup une petite montre d'argent, présent de son mari, et vit qu'il était trois heures passées.

— Permettez-moi de m'en aller, — dit-elle. — Je suis ici depuis onze heures du matin et nous dînons à quatre heures et demie.

— Laissez-moi alors vous porter vos livres un instant, — dit Lansdell.

— Mais suivez-vous le même chemin que moi ?

— Oui, précisément le même.

Les chiens furent enchantés du changement. Ils aboyèrent et sautèrent autour d'Isabel, puis s'élancèrent comme s'ils voulaient parcourir dix milles d'une seule traite, et enfin revinrent sur leurs pas avec une rapidité alarmante et gambadèrent encore autour de M Gilbert et de leur maître.

Le chemin le plus court pour se rendre à Graybridge passait à travers un océan de prairies charmantes. Il y avait bon nombre de haies à traverser, de portes à ouvrir et à fermer, de sorte que le trajet occupa quelque temps. Lansdell avait sans doute affaire dans le voisinage de Graybridge, car il parcourut tout le chemin qui passait à travers ces prairies délicieuses et ne quitta Isabel qu'à une porte qui ouvrait sur la grand'route, aux abords de la ville.

— J'imagine que vous allez souvent vous promener jusqu'au Roc de Thurston ? — demanda Lansdell.

— Oh ! oui, très-souvent. La promenade n'est pas longue, et l'endroit est si joli !...

— C'est vrai. Mais Mordred est presque aussi rapproché, et je pense que les jardins vous séduiraient. Il y a aussi des ruines ; en un mot, c'est très-romanesque. Je vous donnerai une clef pour vous et M. Gilbert lorsqu'il vous plaira de venir vous y promener. À propos, vous n'avez pas oublié votre promesse de venir dîner sur l'herbe et voir les tableaux, n'est-ce pas ?

Isabel n'avait pas oublié ; son visage s'anima soudain à la pensée de la séduisante perspective qui se déroulait devant elle. Elle le reverrait donc encore une fois, chez lui ; puis... novembre viendrait, et il s'en irait, et elle ne le reverrait plus. Isabel n'avait pas oublié ; mais jusqu'à ce moment tout souvenir de cette invitation s'était effacé de l'esprit de Lansdell. Cette idée lui revint tout d'un coup et il sentit qu'il avait été bien négligent pour ces honnêtes et simples personnes auxquelles cet excellent Raymond s'intéressait si fort.

— Vous aimez les tableaux, je crois ? — dit-il interrogativement.

— Oh ! oui, je les aime beaucoup.

C'était vrai. Elle aimait tout ce qui était beau, elle était prête à admirer toute chose avec un enthousiasme ignorant et puéril ; — les tableaux, les fleurs, les sources, les paysages éclairés par la lune, les villes étrangères magiquement belles, en un mot tout ce qui était romanesque et étranger à sa vie.

— Alors, veuillez prier M. Gilbert d'accepter une invitation sans façon et de vous amener déjeuner au château… Mardi prochain, par exemple. J'aurai ainsi le temps d'inviter ma cousine Gwendoline, votre vieil ami Raymond, et les deux petites filles qui vous aiment tant.

Isabel balbutia quelque chose qui signifiait qu'elle était très-heureuse et qu'elle ne doutait pas que son mari ne partageât son plaisir. Elle n'admettait pas un instant qu'on ne fût pas enchanté d'une pareille invitation, puis elle se prit à songer à sa toilette et à se rappeler que sa robe de soie, le plus bel ornement de sa garde-robe, était tachée. Ah ! si George voulait seulement lui faire cadeau de cette robe de soie gris perle, qu'elle avait vue dans un magasin de Murlington, et d'un mantelet de dentelle noire, et d'un chapeau blanc, et de gants gris perle, et de bottines et d'une ombrelle dignes de la toilette ! Il existait de par le monde des gens assez riches pour posséder toutes ces choses, pensait-elle, — êtres trois fois heureux, qui marchaient incessamment dans des flots de soie.

Lansdell la pria de lui écrire un mot pour l'informer si le mardi conviendrait à Gilbert. Ils étaient arrivés à la dernière barrière

pendant ce temps et il leva son chapeau d'une main pendant qu'il tendait l'autre à Isabel. Elle effleura légèrement cette main de ses doigts qui tremblèrent un peu à ce contact électrique. Ses gants étaient roulés en tampon dans sa poche. Elle avait l'âge qui nous rend les gants gênants plutôt qu'agréables ; ce n'est que lorsqu'elles ont atteint l'âge de discrétion que les femmes connaissent tous les mérites de Houbigant et de Piver.

— Au revoir. Je verrai Gwendoline et je compte sur vous pour mardi. Ici, Frollo, Quasimodo, Gaspart !

Il était parti, suivi de ses chiens et d'un nuage de poussière. La poussière elle-même ajoutait à sa majesté. Il semblait être de la nature des génies africains qui paraissent et disparaissent au milieu d'un nuage.

L'église de Graybridge sonnait quatre heures et demie au moment où M Gilbert rentrait et pénétrait dans le vulgaire parloir où le dîner était servi. Son visage était animé et ses vêtements poudreux. George était là, sifflant à tue-tête et tailladant une badine avec un gros couteau-serpette à manche de corne.

— Eh bien ! Izzie, — dit-il, — que t'arrive-t-il ?

— Oh ! George, — s'écria M Gilbert d'un ton de triomphe et de ravissement, — j'ai rencontré M. Lansdell, qui a été fort poli et qui s'est arrêté bien longtemps pour causer avec moi ; et nous y allons mardi, et lady Gwendoline Pomphrey y sera, — pense donc, George !

— Où cela allons-nous ? — dit George.

— Mais au Prieuré de Mordred, assurément. Nous y prendrons le luncheon : et à propos, George, ne va pas t'aviser d'appe-

ler cela le lunch. Et il faut que j'écrive pour dire si tu acceptes ; mais naturellement tu acceptes, n'est-ce pas, George ?

— Hum ! — murmura Gilbert d'un air de réflexion, — mardi est un mauvais jour. Mais enfin, comme tu dis, Izzie, c'est une fort belle connaissance et on ne doit pas négliger une pareille occasion d'augmenter sa clientèle. Oui, je pense que cela pourra s'arranger, ma bonne. Tu peux lui écrire que nous irons.

Et c'était tout ; nul ravissement, pas la moindre étincelle d'enthousiasme. Pour ne rien cacher, le médecin avait faim et il voulait dîner. Le dîner arriva sur ces entrefaites, embaumant l'air, mais si vulgaire ! C'était un ragoût irlandais, un affreux dîner bon pour des Hiberniens qui ont passé la journée à maçonner. Isabel mangea fort peu, et pêcha tous les fragments d'oignon qu'elle trouva avec la pointe de sa fourchette et les mit de côté sur son assiette. Quoi qu'il en arrivât, jamais elle ne mangerait des oignons. Elle pouvait, au moins, éviter cette dégradation.

Après le dîner, George s'occupa dans son laboratoire, et M Gilbert se mit à l'œuvre pour composer sa lettre pour Lansdell. Elle allait lui écrire — à lui ! Ce n'était qu'une lettre très-cérémonieuse, brève, et pareille à toutes les lettres de ce genre : « M. et M Gilbert présentent leurs compliments à M. Lansdell et auront le plaisir de..., etc. » Mais même une lettre de ce genre était une composition critique. Dans la région sublime qu'habitait Lansdell, il devait y avoir certains mots et certaines phrases indispensables, quelque façon arbitraire de s'exprimer dont l'ignorance accuserait un manque de savoir-vivre. Isabel consulta Dombey, mais elle n'y trouva rien qui pût l'aider. Elle eût été très-heureuse de trouver : « M Grainger présente ses compliments à M. Dombey, » — ou : « M F. Dombey a le plaisir d'informer M. Gay, » —

ou quelque chose de ce genre, quelque part dans un coin de ces pages familières. Cependant elle fut obligée d'écrire la lettre le mieux qu'elle put sur une feuille de papier épais et glacé qui exhalait un violent parfum de patchouli. Elle cacheta la lettre avec le profil de Byron appliqué sur la cire blanche, — le seul bâton qu'il y eût à Graybridge, et pour la découverte duquel l'excellent Jeffson courut toute la ville pendant qu'Isabel écrivait sa lettre.

ROLAND LANSDELL, Esq.,

Au prieuré de Mordred.

Écrire une pareille adresse était déjà un plaisir. Il faisait nuit pleine quand M Gilbert eut achevé sa lettre. Elle commença alors à songer à sa toilette, — à sa toilette du mardi, — du mardi qui dorénavant devait différer de tous les autres jours de sa vie.

George voudrait-il lui donner une nouvelle robe de soie ? Non, c'était impossible. Il lui donnerait un souverain et elle arrangerait la vieille. Force lui fut d'être satisfaite et de dire merci. Elle monta dans sa chambre avec une bougie et redescendit bientôt avec deux ou trois robes sur les bras. Parmi ces robes il y en avait une de mousseline blanche, très-chiffonnée, mais plus jolie que la robe de soie ; — une étoffe légère et transparente, garnie de dentelles. M Gilbert se décida pour celle-là ; et, le lendemain de bonne heure, elle sortit pour s'entendre avec une petite couturière du voisinage. Elle ramena la jeune femme avec elle et s'établit en sa compagnie dans le parloir plein de soleil pour démonter, refaire, et embellir la robe de mousseline blanche. Elle confia à l'ouvrière qu'elle allait en visite au Prieuré de Mordred ; aussi, à la nuit tombante, tout le monde à Graybridge savait-il que M. et M Gilbert avaient reçu une invitation de M. Lansdell.

15

C'était le mercredi qu'Isabel avait fait la rencontre de Lansdell ; dès le samedi, tous ses préparatifs étaient faits, et la robe blanche ainsi qu'une écharpe de même étoffe étaient entre les mains de Mathilda, qui devait les blanchir et les empeser merveilleusement. Le souverain avait bien rempli son rôle. Isabel avait fait emplette d'un ruban frais pour son chapeau de paille, ainsi que d'une paire de gants paille, et des mille petits objets nécessaires à la toilette d'une femme dans les grandes occasions. Et maintenant que tout était prêt, le temps entre le samedi soir et le mardi matin s'étendait devant eux, — désert monotone qu'il fallait traverser le plus commodément qu'on pourrait. Je dois avouer qu'Isabel n'entendit pas deux paroles du sermon du recteur, le dimanche matin. Tout le temps qu'elle passa à l'église, elle pensa au Prieuré de Mordred et aux jolies choses que lui dirait Lansdell et aux réponses qu'elle ferait. Comme à son ordinaire, elle se représentait en imagination les choses à venir.

Et pendant ce dimanche d'été, ce jour béni de calme et de repos, où la faux du moissonneur était inactive dans les champs, et pendant lequel la roue immobile du moulin du Roc de Thurston ne faisait entendre que le bruit des gouttes d'eau tombant une à une de ses aubes ruisselantes, Roland resta dans la bibliothèque du Prieuré de Mordred, lisant un peu, écrivant un peu, fumant et réfléchissant beaucoup. À quelle occupation se livrerait-il ? C'était là la grande question que le jeune homme était souvent mis en demeure de résoudre. Il resterait à Mordred jusqu'à ce que l'ennui l'en chassât, puis il partirait pour Paris. Une fois las de cette ville brillante dont les plus grands plaisirs lui étaient familiers depuis longtemps, il se rendrait sur le Rhin, dans ce pays re-

battu, au milieu de visages et de personnages immuables. Dix années forment une longue période de temps quand on a quinze mille livres sterling de revenu et rien de particulier à faire de sa personne ou de son argent. Roland s'était abreuvé de tous les plaisirs de l'Europe civilisée, et les distractions qui paraissaient si capiteuses pour les autres hommes lui produisaient l'effet du champagne qui a perdu son bouquet et sa saveur en séjournant dans les coupes à moitié vides sur une table abandonnée.

Ce jour-là, il était assis dans l'embrasure de la fenêtre de la bibliothèque, — fenêtre profonde dans le style Tudor, ouvrant sur une vaste terrasse dallée, sur la balustrade de laquelle un paon se promenait lentement au soleil. Il y avait des livres à droite et à gauche de la fenêtre ; des rayons massifs chargés de volumes à reliure sévère, qui couvraient les murs du plancher à la corniche, car les Lansdell étaient de temps immémorial une famille de lettrés et de savants, et la bibliothèque de Mordred était digne de sa réputation.

Un seul tableau décorait cette chambre, — un portrait peint par Rembrandt, encadré de chêne massif sculpté, — placé au-dessus de la haute cheminée : un visage majestueux et grave dont les yeux solennels vous regardaient toujours, un visage ouvert, loyal, et magnifique, dont le front était ombragé par les larges ailes d'un chapeau d'une forme très-haute.

Dans l'expression de sombre mélancolie de cette image on discernait quelque vague ressemblance avec le visage du jeune homme assis dans l'embrasure de la fenêtre, fumant et rêvant, et relevant la tête de temps en temps pour appeler le paon qui paradait sur la balustrade.

Au delà de cette balustrade s'étendait un beau domaine, clos, dans l'éloignement, par un mur crénelé ; un grand mur emmantelé de lierre, soutenu de loin en loin par de puissants contreforts ; un mur qui datait des jours où Guillaume de Normandie enrichit ses fidèles vassaux par le don des plus belles terres du royaume nouvellement conquis. Par delà cette antique et majestueuse clôture s'élevait le clocher carré de l'église du village, qui avait l'âge de la partie la plus ancienne du Prieuré de Mordred. Les cloches sonnaient dans le clocher en ce moment, et le son en arrivait jusqu'à Lansdell, assis près de la fenêtre ouverte.

— Je n'ai encore que trente ans, — pensait le jeune homme, — mais comme il me semble qu'il y a longtemps depuis l'époque où je m'asseyais sur les genoux de ma mère dans notre vieille stalle sombre et triste, là-bas, en écoutant le murmure de la voix du desservant qui venait se briser sur le dais au-dessus de nous. Trente ans !... Trente années inutiles, ennuyeuses, vides. Il n'y a pas un moissonneur dans les champs, pas un villageois qui gagne ses six pence par jour à mener paître les oies, qui ne soit plus utile que moi à son prochain. Et, cependant, au pis-aller, je pourrais faire du commerce. Enfin ! je m'efforce de ne pas faire le mal... Dieu sait combien je m'applique à ne pas commettre le mal.

Par une singulière transition d'idées, en disant ces mots, Lansdell pensa à la rencontre fortuite qu'il avait faite de la femme du docteur sous l'épais feuillage du chêne de lord Thurston.

— C'est une jolie créature, — pensait-il, — une enfant jolie, inexpérimentée, timide. C'est une de ces femmes qu'un débauché ou un roué essayerait de pervertir ou de séduire. Il y a quelque chose de vraiment séduisant dans la façon enthousiaste avec la-

quelle elle parle de Shelley et de Byron. — « Quel dommage qu'il se soit noyé ! » et : — « Oh ! s'il s'était battu pour la Grèce et qu'il eût été victorieux comme Léonidas, vous savez, » — pauvre enfant, que sait-elle de Léonidas ? — « comme c'eût été magnifique ! mais pensez qu'il attrape la fièvre, une fièvre comme celle qui tue les gens du commun, et qu'il meurt, juste au moment où il montrait sa grandeur et sa noblesse ! » — Rien de plus nouveau que de trouver toutes ces folles rêveries de pensionnaires dans la tête de la femme qui devrait être la plus positive de tout Graybridge, — la femme d'un médecin de campagne qui ne devrait pas, dans l'ordre ordinaire des événements, penser à autre chose qu'aux chemises de flanelle qu'on donne aux pauvres ou aux infusions de fleurs de camomille et de gruau. Comme elle ouvrira de grands yeux lorsqu'elle verra cette chambre et cette masse de livres ! Pauvre petite ! Je n'oublierai pas le joli tableau qu'elle faisait assise sous le chêne, ayant comme fond l'écorce gris-verdâtre du tronc et le ruisseau aux ondes limpides au premier plan.

Puis les idées de Lansdell qui semblaient singulièrement décousues ce jour-là prirent un autre tour.

— J'espère ne jamais faire le mal, — pensait-il. — Je ne suis ni un homme vertueux, ni un homme utile, mais je ne pense pas avoir jamais fait le mal.

Il alluma un autre cigare et se promena sur la terrasse, puis de là dans la grande cour quadrangulaire. Sur l'un des côtés de ce rectangle se trouvait une galerie qui faisait autrefois partie d'un cloître, et j'ai le regret de dire que les cellules de pierre dans lesquelles les moines de Mordred avaient coulé leurs jours tranquilles et leurs nuits méditatives, remplissaient maintenant le

rôle de boxes pour les équipages de chasse de Lansdell. Des ouvertures avaient été pratiquées d'un compartiment à l'autre, car les chevaux sont des créatures plus sociables que les moines, et on remarque qu'ils souffrent et dépérissent lorsqu'ils sont entièrement privés de la société de leurs semblables. Roland entra dans trois ou quatre boxes, regarda les chevaux et soupira en songeant à la saison de chasse qui rendait habitable ce monotone Midland.

— J'ai besoin d'occupation, — pensait-il ; — il me faut la fatigue physique et les distractions gymnastiques. Mon esprit rêve à mille choses absurdes, faute d'occupation.

Il bâilla et jeta son cigare, puis traversa la cour en se dirigeant vers une fenêtre ouverte de la sellerie, devant laquelle un homme en bras de chemise était assis, lisant le journal.

— Vous m'amènerez Diver dans une demi-heure, Christie, — dit Lansdell. — J'irai à Conventford cette après-midi.

— Oui, monsieur.

Roland se rendit, en effet, à Conventford. Il traversa au galop le village de Waverly, au grand scandale des tranquilles habitants, qui quittèrent leurs places, à demi effrayés par le fracas des fers du cheval sur le pavé inégal ; puis, il reprit l'allure au pas, une fois dans l'avenue qui déroule ses beautés de Waverly à Conventford. Les rues de la ville étaient encombrées d'ouvrières endimanchées, et les cloches sonnaient à toute volée dans les trois clochers. Lansdell s'avançait très-lentement, pensant à toutes sortes de choses absurdes, et il pénétra dans le joli salon de Raymond au moment où ce gentleman prenait le thé avec ses petites-nièces.

Roland avait oublié que son ami dînait de bonne heure le dimanche, et il était venu pour dîner avec lui. Mais cela ne faisait rien : il se contenterait d'une tasse de thé et d'une tranche de bœuf froid, si toutefois il y en avait.

On lui dressa un couvert sur une petite table et on apporta un énorme aloyau. Mais Lansdell ne fit pas une bien grande brèche dans ce morceau de résistance. Lui et Raymond avaient beaucoup de choses à se dire. Lansdell se montra très-affable avec les enfants, leur fit beaucoup de questions sur leurs études et leur institutrice, qui était de Conventford et qui était allée ce jour-là prendre le thé avec ses amies, puis, insensiblement, la conversation tomba sur leur première gouvernante, Isabel Sleaford, et les orphelines avaient beaucoup de choses à dire à son sujet. Elle était bien jolie et leur racontait de bien belles histoires : Eugène Aram et le Giaour — comment ce méchant noir Hassan attachait sa sœur dans un sac pour aller la noyer, parce qu'il ne voulait pas qu'elle épousât le Giaour ! M Sleaford avait mis la romanesque histoire à la portée des jeunes années de ses élèves.

— Oui, disaient ces jeunes personnes, — elles aimaient tendrement M Sleaford, — elle était si gentille, et quelquefois, le soir, quand on l'en priait bien, bien fort, elle jouait, (les petites filles prononcèrent ce mot d'un air mystérieux) ; ah ! comme c'était beau ! Elle jouait Hamlet et le Spectre ; tantôt drapée dans un grand manteau de velours noir, elle était Hamlet ; tantôt brandissant une règle d'acajou, elle représentait le Spectre ; et elle jouait si bien le Spectre que parfois elles avaient peur et n'osaient plus sortir sans lumière de la salle d'étude et sans serrer bien fort la main de quelqu'un.

Puis Raymond se mit à rire, et dit à Roland ce qu'il pensait d'Isabel, au point de vue phrénologique et autrement.

— Pauvre petite ! Je crois qu'il y a quelque chose de triste dans l'histoire de ses premières années, — dit-il, — car elle évite avec soin toute allusion à cette période. Cela doit être la vieille histoire, — une marâtre et la misère. C'est ce qui m'a fait voir avec plaisir son mariage avec un brave et honnête jeune homme.

— Elle aimait beaucoup M. Gilbert, sans doute ? — dit Roland, après un silence.

— Lui ! pas le moins du monde ! Il est probable qu'elle avait pour lui une certaine amitié, — non pas cette affection sentimentale qu'elle porte à ses poètes et à ses héros, mais la raison lui commandait de choisir un protecteur fidèle et un excellent ami.

En disant ces mots, Raymond leva les yeux et regarda fixement son jeune parent. Mais le jour tombait, et, dans la demi-obscurité de la chambre, Raymond ne put pas voir l'expression du visage de Roland ; il ne put voir que l'attitude de sa tête qu'il baissait légèrement en l'appuyant sur sa main.

— J'ai prêté la main au mariage d'Isabel, — dit lentement Raymond, — et Dieu veuille qu'il n'existe pas d'homme assez vil ou assez cruel pour s'interposer entre ces deux époux !

— Ainsi soit-il ! — répondit Roland d'une voix grave et solennelle.

Puis il s'approcha de la fenêtre et regarda le jardin qui s'estompait dans le crépuscule et que commençaient à éclairer vaguement les rayons de la lune qui se levait.

— Si j'avais pu croire à cette charmante fiction de la vie future, cette grande compensation des chagrins et des erreurs de ce bas monde, quel homme accompli j'aurais fait ! — pensait-il, debout devant la fenêtre, le bras appuyé sur la balustrade et la tête posée sur sa main.

16

Le mardi était une belle journée. Le soleil du mois d'août — ce beau soleil de moisson qui réjouissait le cœur de tous les fermiers du Midland, éveilla de bonne heure M Gilbert. Elle allait au Prieuré de Mordred !... Pour la première fois, elle oublia de remarquer la laideur du chétif mobilier et des murs nus et blanchis à la chaux, sur lesquels tombaient ses regards. Elle allait au Prieuré de Mordred !... Il y a des instants dans la vie, pendant lesquels l'immense étendue du passé et de l'avenir n'est rien, comparée à la félicité absolue du présent. Il était de fort bonne heure, mais non pas trop tôt pour qu'elle se levât, pensait M Gilbert. Elle s'assit devant le petit miroir placé en face de la fenêtre ouverte, et peigna ses longs cheveux noirs pendant que les oiseaux sautillaient et s'ébattaient au soleil et que les beuglements indistincts des troupeaux arrivaient comme un sourd murmure des prairies voisines.

Le médecin et sa femme avaient tenu une conférence solennelle sur la question de l'heure à laquelle il convenait d'arriver au Prieuré de Mordred. Le luncheon se faisait à n'importe quelle heure jusqu'à trois, au plus tard, disait M. Gilbert ; et il fut en

conséquence décidé qu'on se présenterait devant les portes du Prieuré quelques minutes avant une heure.

Comme le village de Mordred paraissait joli dans cette atmosphère somnolente du mois d'août, par ce soleil deviné par Cuyp, le maître flamand, et que tamise une brume légère ! Comme tout paraissait charmant dès l'entrée du village, où l'on voyait une vaste auberge couverte de son toit à pignon percé à jour par toutes sortes de petites fenêtres impossibles, un bon vieux toit couvert en tuiles rouges dont les gouttières et les gargouilles se cachaient et se répondaient au soleil, et où les giroflées étalaient çà et là leurs bouquets d'or ! À droite de l'auberge un sentier ombreux conduisait, en longeant les murs du Prieuré, à l'église au clocher carré, et, plus majestueuses que l'église elle-même, les portes massives de Mordred dominaient tout le paysage.

Isabel trembla presque quand Gilbert, descendant du cabriolet, tira la chaîne de fer pendue à côté d'une des portes massives et qui correspondait à une cloche. Il lui semblait qu'on sonnait à la porte du passé, et la femme du médecin s'attendait presque à voir des domestiques à livrées étranges, portant des souliers à la poulaine et des surcots mi-parti, et derrière eux le bouffon affublé de son bonnet et de ses grelots. Mais la personne qui ouvrit les portes était simplement une inoffensive vieille femme qui habitait quelques pièces ménagées dans l'épaisseur du porche massif. George pénétra lentement sous cette arcade normande, et Isabel regarda avec un frisson la herse et ses chaînes pesantes et rouillées pendues au-dessus de sa tête. Si cela allait tomber un beau jour sur Lansdell au moment où il sortirait à cheval de son grand domaine ! L'esprit de cette jeune femme était comme un vaste album, tout plein d'incidents romanesques et d'épouvan-

tables catastrophes ; son imagination lui fournissait toujours des événements de ce genre. Brown Molly s'avança lentement sur le chemin sablé, dessiné en hémicycle, — ah ! les magnifiques bosquets, et les bancs de verdure, et les feuillages d'un vert sombre, et les cèdres immenses jetant leur ombre solennelle sur la pelouse, et les échappées sur les étangs, et les ruisseaux lointains ; comme tout cela était beau ! On s'arrêta devant un portail dans le style normand, un portail chenu couvert d'un manteau de lierre, sous lequel s'ouvrait une porte qui laissait voir un vestibule aux murailles tapissées d'armures. Là se dressaient les bustes en marbre blanc des guerriers coiffés du casque à cimier classique, placés sur des piédestaux de marbre noir, et des peaux d'animaux sauvages disséminées sur le parquet en chêne foncé. Isabel avait à peine jeté un coup d'œil sur la sombre splendeur de cet intérieur, qu'un groom accourut d'un angle lointain du château et s'empressa d'emmener le cheval et la voiture de Gilbert. L'instant d'après, Lansdell paraissait sous le portail et souhaitait à ses visiteurs la bienvenue à Mordred.

— Je suis enchanté de vous voir ! Quelle charmante matinée, n'est-ce pas ? Je crains que vous n'ayez trouvé la route poudreuse. Christie, prenez soin du cheval de M. Gilbert, conduisez-le dans un des boxes libres. Vous voyez, madame Gilbert, que mes chiens vous reconnaissent.

En effet, un chien d'arrêt à robe tachée de feu et un chien courant à robe noire témoignaient mille attentions aimables à Isabel.

— Vous plairait-il de voir tout de suite mes tableaux ? J'attends d'un moment à l'autre Gwendoline et son père, votre ami M. Raymond et les enfants.

Tout ceci n'était pas d'une éloquence bien brillante, mais néanmoins cela différait du langage de tout le monde. L'expression nonchalante et endormie était néanmoins très-cordiale, et puis comme celui qui parlait était beau, vêtu de sa jaquette de velours noir qui s'harmonisait si bien avec les tons à la Rembrandt de sa carnation ! À sa boutonnière était passée une fleur de serre chaude d'une blancheur de cire, et son gilet, chef-d'œuvre d'un tailleur du West End, laissait voir une mince chaîne d'or très-jaune, accompagnée de camées d'onyx et de vieilles monnaies d'or en guise de breloques tout à fait différentes des coulants et des médaillons massifs qui pendaient sur les poitrines rembourrées des officiers de Conventford, et qu'Isabel admirait encore il n'y avait pas bien longtemps.

Lansdell conduisit ses visiteurs dans un salon sur lequel s'ouvrait une enfilade de salles resplendissantes de luxe et de soleil. Isabel n'avait que des notions vagues sur tout ce qu'elle voyait dans ces magnifiques appartements. C'était pour elle un mélange confus de choses brillantes et multicolores qui dépassait vraiment les forces de son pauvre cerveau sentimental. C'était un chaos splendide dans lequel les vieux bahuts de chêne, les meubles de Boule et de marqueterie, les fauteuils d'ébène sculpté, les objets de filigrane ou d'ivoire, les vieilles porcelaines de Chelsea, de Battersea, de Copenhague, de Vienne, de Dresde, de Sèvres, de Derby, les majoliques et les Bernard Palissy, les tableaux et les vitraux, tournaient comme les images d'un kaléidoscope devant ses regards éblouis. Lansdell était très-complaisant ; il expliquait la nature de quelques-unes de ces belles choses en se promenant à la suite de ses hôtes. George marchait doucement, le chapeau à la main comme s'il avait été à l'église, et regardait tous les objets avec le même respect. Il fut

charmé par un Vandevelde parce que la mer était jolie et verte et que les lames étaient parfaitement rendues ; et il s'arrêta un instant devant un Fyt pour admirer les moustaches d'un lièvre. Il pensa qu'une divinité aux épaules rondes et potelées, peinte par Greuze, ornée de deux beaux yeux d'un bleu céleste et vêtue d'une robe de satin gris perle était une assez jolie femme ; mais il admira moins les Murillo et les Spagnoletti, et il pensa que les modèles qui avaient servi à ces maîtres auraient bien fait de se débarbouiller et de se peigner avant de poser.

Gilbert n'était pas enthousiaste de tableaux ; mais les regards d'Isabel erraient çà et là dans une extase d'admiration, et ses grands yeux noirs se remplirent de larmes devant la perle fine de la collection de Lansdell, un Raphaël, représentant le Christ succombant presque sous le cruel fardeau de sa croix, sublime de résignation, indiciblement mélancolique et tendre ; une délicieuse figure, demi-grandeur, se détachant vivement sur un ciel d'un bleu intense.

— Mon père croyait à ce tableau, — dit M. Lansdell, — mais les connaisseurs haussent les épaules et disent qu'il n'a jamais posé sur le chevalet de Raphaël Sanzio d'Urbino.

— Mais c'est magnifique ! — répondit Isabel d'une voix basse, presque craintive.

Le dimanche précédent elle s'était montrée très-inattentive au sermon du recteur, mais en regardant ce tableau son cœur se remplit d'une tendre adoration.

— Qu'importe le nom du peintre, puisque cela est magnifique !

Lansdell commença à lui expliquer sous quels rapports cette peinture différait des œuvres les plus célèbres de ce prince des peintres ; mais au milieu de ce petit entretien, Raymond et les orphelines arrivèrent à travers les salons et la conversation devint générale. Bientôt après, Gwendoline et son père se montrèrent, puis une femme de chambre fort proprement vêtue conduisit les dames dans un cabinet de toilette qui avait été celui de la mère de Roland, dont les rideaux étaient de soie vert de mer, la psyché encadrée dans de la porcelaine de Sèvres, et où l'on voyait des brosses montées sur ivoire et des flacons étincelants contenant des parfums couleur d'ambre enfermés dans un coffret d'or émaillé.

Isabel ôta son chapeau et lustra ses bandeaux avec l'une des brosses tout en pensant à sa table de toilette à elle et à certaine brosse noire cassée appartenant à George et qui laissait passer ses fils de fer par le dos. Elle pensa au tiroir de ce meuble, qui renfermait quelques épingles à cheveux tordues, les rasoirs de son mari dont les manches étaient en os colorié, et un flacon plat et vide qui avait autrefois contenu de l'eau de lavande, le tout se heurtant bruyamment lorsqu'on ouvrait le tiroir. M Gilbert pensait à cela pendant que Gwendoline retirait son chapeau — une autre merveille — et ôtait les gants couleur café-au-lait clair les plus justes, montrant ainsi des longues mains blanches étincelantes d'opales et de diamants. La femme du docteur eut tout le temps de contempler la robe de soie de Gwendoline — cette robe idéale dont les reflets dorés n'étaient que très-légèrement plus foncés que les cheveux de la dame ; et le petit col de dentelle serrant un peu le cou long, flexible et gracieux, et fixé par une broche composée d'une grosse turquoise monté sur or mat, ainsi que les pendants d'oreille, pareils à la broche, qui passaient sous

les épais bandeaux blonds. M Gilbert admira toutes ces choses et elle remarqua que le visage de Gwendoline, si pur vu de profil, était un peu fané et défraîchi quand on le voyait de face.

Les enfants débouchèrent un à un les flacons et flairèrent énergiquement le contenu de chacun d'eux, puis discutèrent à voix basse sur le mérite des différents parfums. Gwendoline parla avec beaucoup d'affabilité à Isabel. Elle n'était nullement enchantée de se trouver avec la femme du médecin et elle gardait rancune à son cousin de s'occuper de ces gens-là ; mais elle était trop bien élevée pour ne pas se montrer aimable avec les invités de Roland.

Bientôt toute la compagnie descendit et pénétra dans une salle lambrissée en vieux chêne où se voyait une table ovale sur laquelle était servi le luncheon. Isabel se trouva assise à la droite de Lansdell et en face de lady Gwendoline Pomphrey.

C'était vivre, cela. Au centre de la table se dressait, sur une corbeille de Dresde, une pyramide de raisins et de pêches couronnée d'un ananas. Jusqu'à ce jour, Isabel n'avait vu d'ananas que dans le fameux portrait d'Édith Dombey. Il y avait des fleurs sur la table et un léger parfum de fleur d'oranger et d'abricotier embaumait l'atmosphère. Il y avait des verres de cristal étincelants, si frêles en apparence qu'il semblait qu'un souffle les briserait ; des verres en forme de coupe, très-plats et pareils aux pétales du nénuphar, des verres légèrement verdâtres, et çà et là, des reflets prismatiques jouant au soleil. M Gilbert n'eut que de vagues notions sur la nature des mets qui lui furent servis à ce merveilleux banquet. Quelqu'un jeta un morceau de glace dans la coupe et la remplit ensuite d'un vin ambré et mousseux qui avait un parfum vague de pêches mûres et que quelqu'un désigna sous

le nom de Moselle. Lansdell mit sur son assiette un composé d'une blancheur de crème qui était ou qui n'était pas du poulet, puis un domestique lui présenta un édifice de pâtisserie aérienne, plein d'un mélange mystérieux au milieu duquel il y avait de petits fragments noirâtres. Elle prit une cuillerée du mélange pour faire comme tout le monde ; mais les petits morceaux noirâtres lui inspirèrent quelques doutes, et elle pensa que ce devait être une erreur du chef. Enfin, on lui apporta une glace, une vraie glace, — absolument comme si le Prieuré de Mordred avait été une officine de pâtissier, — une glace violette en forme de poire, qu'elle mangea avec le bout d'une petite cuiller de vermeil ; puis on coupa l'ananas et elle en eut une tranche qui la désappointa quelque peu, attendu que ce fruit ne tenait pas les promesses de son apparence.

Mais tous les plats de ce banquet étaient « de cette matière dont sont faits les rêves. » Les groseilles, que les serviteurs de Titania servirent à Bottom, devaient avoir la même saveur. Pour Isabel, le moindre mets avait un arrière-goût du pays des songes. N'était-il pas à ses côtés, lui adressant la parole de temps en temps ? Les sujets qu'il traitait étaient assez vulgaires, il est vrai, et il parlait à chacun autant qu'à elle-même. Il parlait projets du Cabinet et chasse à Ruysdale, livres et peinture avec Gwendoline et Raymond ; et questions locales avec George. Isabel se disait qu'il paraissait connaître toutes choses au monde. Elle-même n'avait que peu de choses à dire : admirer était tout son art. Quant aux orphelines, ces jeunes personnes, assises côte à côte, échangeaient des signes expressifs chaque fois que le couteau du sacrifice était plongé dans un nouveau plat, et causaient de loin en loin, d'un ton discret et ravi. Rien ne leur échappa, depuis les

pâtisseries et les entremets jusqu'à la salade de homard, et au salmis à la reine.

Il était quatre heures, lorsque l'ananas fut entamé et ce fut la fin du banquet. La salle à manger tapissée en couleur vieux chêne, était éclairée par une seule fenêtre, une grande fenêtre carrée qui occupait presque entièrement une des parois de la salle, porte-fenêtre splendide qui ouvrait sur un jardin à la vieille mode séparé du reste du domaine par une haie de buis très-épaisse, limite magnifique qui avait mis un siècle ou deux à croître. Pendant toute la durée du repas les abeilles bourdonnaient dans le jardin et des papillons jaunes s'élançaient en tous sens sous les rayons dans les plates-bandes et jetaient leur ombre verticale sur la pelouse soyeuse.

— Allons-nous au jardin ? — dit Gwendoline au moment où l'on se leva de table.

Chacun accepta avec empressement. Isabel se trouva donc quelques instants après au milieu d'un groupe sur une pelouse miniature, au centre de laquelle se voyait un bassin de marbre peuplé de poissons dorés et une toute mignonne fontaine qui chantait discrètement dans le calme de cette après-midi d'août.

Raymond et Lansdell ayant l'un et l'autre beaucoup de choses à dire, et Ruysdale et Gwendoline étant capables de causer agréablement sur n'importe quel sujet, la conversation ne cessa donc pas d'être animée, bien que le médecin et sa femme ne contribuassent que fort peu à faire rouler la balle.

Lansdell et ses hôtes avaient causé de toutes sortes de choses, se perdant à tout propos dans d'interminables digressions sur les

sujets les plus inattendus, et ils en étaient venus, d'une façon ou d'une autre, à étudier la question de longévité.

— Je ne saurais dire que je regarde une longue existence comme un bienfait inestimable, — dit Roland, qui s'amusait à jeter de petits morceaux de macarons aux poissons rouges. — Ces poissons ne sont pas aussi intéressants que l'âne de Sterne, n'est-ce pas, madame Gilbert ? Non, je ne regarde pas une longue existence comme un bienfait, à moins qu'on ne soit à jamais ardent et jeune, comme notre cher Raymond. Peut-être bien n'estimé-je pas le fruit à sa valeur, par la raison que je ne puis l'atteindre ; c'est possible ; d'autant plus qu'il est avéré que les Lansdell ne vivent pas vieux.

Le cœur d'Isabel eut un frisson en entendant ces paroles de Roland, et involontairement, elle jeta un regard d'effroi sur lui. C'était logique cependant ; ces êtres supérieurs doivent avoir une fin précoce et ils ne peuvent y échapper. Un sentiment douloureux lui comprima la poitrine à cette idée ; mais je doute néanmoins qu'elle eût voulu changer l'état des choses. Il était préférable qu'il mourut de la rupture d'un vaisseau, qu'il attrapât la fièvre, ou qu'il se suicidât plutôt que de vivre assez longtemps pour avoir les cheveux gris, porter des lunettes et des chaussures à double semelle.

Si court qu'eût été ce geste d'effroi, Roland l'avait vu et il s'était arrêté un instant.

— Non, nous ne vivons pas vieux dans notre famille. Nous avons été poitrinaires ; on nous a décapités dans le bon vieux temps, alors qu'une remarque confidentielle à un ami était très-souvent un crime de lèse-majesté ou de haute trahison ; nous

sommes tombés sur les champs de bataille, — notamment à Flodden, à Fontenoy, et dans la guerre d'Espagne ; et l'un de nous reçut une balle dans les poumons, dans un duel en Irlande, sur la pelouse du « Phaynix ». En un mot, j'imagine qu'une malédiction pèse sur nous depuis le moyen âge, probablement parce que l'un de nos ancêtres, un maudit prieur de Mordred, qui avait été soldat et renégat avant d'entrer dans le giron de l'Église, s'appropria quelques vases sacrés pour faire une dot à sa jolie fille, qui épousa sir Antony Lansdell, chevalier, et qui devint ainsi la souche de la famille. Nous sommes évidemment une race maudite, car bien peu d'entre nous ont vu leur quarantième année.

— Et vous, Roland, quel est le sort qui vous attend ? — demanda Gwendoline.

— Je sais à quoi m'en tenir là-dessus, — répondit Lansdell. — Je connais ma destinée.

— On vous a dit la bonne aventure ?

— Oui.

— Ceci est très-intéressant ! — s'écria la jeune femme avec un éclat de rire argentin.

Les yeux d'Isabel se dilatèrent de plus en plus et se fixèrent sur le visage de Roland.

— Racontez-nous ça, je vous prie, — continua Gwendoline. — Nous ne pouvons vous promettre de ressentir une grande terreur, parce que la mise en scène d'une histoire de revenants nous fait défaut. S'il était minuit et que nous fussions dans le salon lambrissé en chêne, que les lumières tirassent à leur fin, et que nos ombres tremblassent sur les murailles, vous feriez ce que

vous voudriez de nos nerfs. Et cependant je ne suis pas certaine qu'un fantôme ne serait pas plus effrayant en plein jour, marchant sur la pelouse et s'évanouissant lentement pour se confondre avec les larmes de la fontaine. Allons, Roland, dites-nous l'histoire de cette prédiction. Vous fut-elle faite par une jolie fille portant une colombe sur le poignet comme le fantôme qui apparut à lord Lyttleton ? Serons-nous obligés de retarder l'horloge d'une heure afin de tromper les desseins de votre impalpable ennemi ? Ou bien avez-vous eu affaire au chat, à l'huissier, ou au squelette, ou à tous trois ensemble.

— Je suis certain que cela était dû à l'état anormal des organes de la forme et de la couleur, — dit Raymond. — C'est là le fondement de toutes les histoires fantastiques.

— Mais ce n'est nullement une histoire fantastique, — répondit Roland. — L'homme qui m'a prédit une mort prématurée était tout l'opposé d'un fantôme, et l'endroit où la prédiction fut faite n'a pas encore été entouré d'épouvantements surnaturels. Parmi toutes les légendes d'Old Bailey je n'ai jamais entendu parler d'une histoire de revenants.

— Old Bailey ! — s'écria Gwendoline.

— Oui. C'est toute une aventure et la seule que j'aie eue de ma vie.

— Racontez-nous cela, je vous en prie.

— L'histoire est assez longue et n'est pas très-intéressante.

— J'insiste pour l'entendre, — dit Raymond ; — vous avez stimulé nos organes d'étonnement et vous êtes tenu de remettre nos esprits dans leur état normal en satisfaisant notre curiosité.

— C'est évident, — s'écria Gwendoline en s'asseyant sur un banc rustique, les plis soyeux de sa robe étalés autour d'elle comme le plumage de quelque oiseau magnifique, et son élégante ombrelle tenue obliquement un peu au-dessus de sa tête et jetant mille ombres fugitives et rosées sur son visage animé.

Elle était très-jolie lorsqu'elle était animée ; ce n'était que lorsque son visage était calme qu'on voyait combien sa beauté était fanée depuis le temps où le portrait au front élevé et aux boucles si longues avait été offert à l'admiration publique. Peut-être Gwendoline n'ignorait-elle pas cette particularité, car elle s'animait volontiers sous le plus léger prétexte.

— Soit, je vais vous raconter cette histoire, puisque vous le désirez, — dit Roland ; — mais je vous avertis qu'elle n'a rien d'émouvant. Je ne crois pas que personne ici prenne quelque intérêt aux procès criminels ; mais celui dont je vais vous parler eut un certain retentissement à cette époque.

— Un procès criminel ?

— Oui ! J'étais à Londres, il y a deux ans environ. Je revenais de Suisse dans le but de renouveler quelques baux et d'examiner quantité d'affaires d'intérêt fort ennuyeuses, que mon homme d'affaires avait exigé, à mon grand regret, que je traitasse en personne. Pendant mon séjour à la ville, je passai aux bureaux de la United Joint Stock Bank, succursale de Temple Bar, afin de me procurer des lettres de crédit près des différents correspondants de Constantinople et de plusieurs autres villes. Je restai au bureau quelques minutes à peine. Mais tandis que je causais avec un des employés, un homme entra et se tint debout à côté de moi, pendant qu'il présentait un chèque de quatre-vingt-sept

livres dix shillings, ou d'une somme approchant, mais assurément très-voisine de la centaine. Il reçut l'argent et s'éloigna. Cet homme avait l'aspect d'un domestique sans livrée. Je quittai les bureaux immédiatement après lui et comme il prenait un petit passage qui conduit au Temple, je le suivis à quelques pas, car j'avais affaire dans Paper Buildings. À l'extrémité du passage, mon ami le domestique fut accosté par un homme de haute taille, à gros favoris noirs, qui semblait l'attendre, car il le saisit brusquement par le bras et lui dit : « Eh bien ! est-ce fait ? » — « Oui, » répondit l'autre, en frappant son gousset dans lequel se fit entendre le cliquetis de fer. Je l'avais vu mettre l'or et les billets dans la poche de son gilet. « Mais vous n'aviez pas besoin de me guetter de si près, » ajouta l'homme d'un ton brusque, « je n'allais pas me sauver avec, je pense. » L'homme aux favoris noirs m'avait aperçu pendant ce temps. Il dit à voix basse à son compagnon quelques paroles pour lui recommander le silence, puis il l'entraîna sans plus de cérémonie dans la direction opposée à celle que je suivais. Ce fut là tout ce que je vis cette fois-là du domestique et de l'homme aux favoris noirs. Je me dis que cette façon d'encaisser un chèque ne laissait pas que d'être singulière ; mais je n'y pensai pas davantage. Trois semaines après, revenant à la succursale de la Banque pour compléter les arrangements nécessaires à mon voyage, on me dit que le chèque de quatre-vingt-sept livres dix shillings, plus ou moins, qui avait été encaissé en ma présence, était un faux, et que c'était un échantillon d'une série de fraudes audacieuses mises en œuvre par une bande dont les plans venaient d'être récemment découverts et dont aucun des membres encore arrêté. « Ils se sont arrangés de façon à rester dans l'ombre, et ils ont atteint leur but d'une manière étonnante, » me dit l'employé. « On croit que les chèques

sont l'œuvre d'un seul individu, mais que trois ou quatre complices ont contribué à lui procurer les signatures véritables de plusieurs de nos clients, et cela par un système très-compliqué. Le même homme n'a pas présenté plus d'un chèque, et c'est ce qui a dérouté la police ; elle ne sait où diriger ses efforts. » — « Vraiment ? » dis-je, « alors je crois pouvoir lui venir en aide. » Et là-dessus je racontai ma petite histoire du gentleman à favoris noirs.

Lansdell s'arrêta pour reprendre haleine et jeta un regard à Isabel. Elle était naturellement pâle ; mais en ce moment elle était livide, et elle écoutait l'histoire avec une expression haletante et passionnée.

— Petite tête folle, — pensa Roland, — de se montrer absorbée à un tel point par mon récit !

— Cela devient intéressant, Roland, — dit Gwendoline. — Continuez, je vous prie.

— Mes paroles eurent un résultat. Le soir même, à huit heures, un petit monsieur très-grave, portant un gilet poivre et sel, vint me trouver à l'Hôtel Mivart et me questionna longuement sur ce que je savais de l'homme qui avait encaissé le chèque : « Pensez-vous que vous pourriez reconnaître l'homme aux favoris noirs ? » dit-il. — « Oui, certainement. » — « Et consentiriez-vous à déposer sous serment, s'il le fallait ? » — « Avec plaisir. » Sur ce, l'agent de police se retira. Le lendemain, il revint me trouver pour me dire qu'il croyait être sur la trace de l'homme en question, mais qu'il n'avait aucun moyen de s'assurer de son identité. Il savait, ou croyait savoir, quel homme c'était ; mais il ne connaissait en aucune façon l'homme lui-

même. La bande avait pris peur et l'on croyait qu'ils étaient tous partis pour Liverpool, avec l'intention de passer en Amérique sur un vaisseau qui devait mettre à la voile le lendemain matin à huit heures. L'agent venait d'en être informé et il venait me demander mon concours. Le résultat de l'affaire fut que j'endossai un pardessus, que j'envoyai chercher une voiture, et que je partis pour la gare d'Euston Square, en compagnie de mon ami l'agent de police, dans le but d'attester l'identité du monsieur aux favoris noirs. C'était ma première aventure, et je vous assure que j'y pris un véritable plaisir. Nous partîmes par l'express ; nous arrivâmes à Liverpool au milieu de la nuit, et au petit jour j'eus le plaisir suprême de reconnaître mon bel ami aux favoris noirs, juste au moment où il allait s'embarquer sur le bateau à vapeur qui devait le conduire à bord du steamer à hélice Atalanta, en destination de New-York. Il se fâcha tout d'abord ; mais quand il eut reconnu que mon compagnon était parfaitement en règle, il partit avec lui, sans trop se faire prier, déclarant qu'il y avait erreur et que tout cela s'arrangerait aisément une fois en ville. Je laissai partir mes deux individus et je fus très-satisfait de l'aventure. Mais mon plaisir diminua lorsque je m'aperçus qu'il me fallait paraître comme témoin pendant l'instruction, les enquêtes, et à travers les innombrables péripéties d'un procès qui dura quatre jours et demi, sans parler des interrogatoires et contre-interrogatoires que m'infligèrent les vieux praticiens de Old Bailey, qui assistaient les accusés. Ils me demandèrent si c'étaient les favoris de l'homme que je reconnaissais ou si je n'avais jamais vu de favoris qui ressemblassent aux siens ? Si je le reconnaîtrais sans ses favoris ? Si je pouvais affirmer par serment la couleur de son gilet ? Si aucun membre de ma famille n'avait jamais été dans une maison de fous ? Si j'avais l'habitude d'occuper mes loisirs à voyager

en compagnie d'agents de police ? Si je n'étais pas un fruit sec de l'Université d'Oxford ? Si je pourrais reconnaître une personne que je n'aurais vue qu'une fois en vingt ans ? Si j'étais myope ? Pouvais-je affirmer sous serment que je n'étais pas myope ? Serais-je assez bon pour lire une ligne ou deux d'une édition diamant des œuvres de Thomas Moore ? Et ainsi de suite. Mais de quelque façon qu'ils s'y prissent, l'accusé, connu sous le nom de Jack l'avocat, dit Jack le gentleman, dit un nombre de noms infinis, que j'ai absolument oubliés, était bien le même individu que j'avais vu accoster le domestique à l'entrée du Temple… Mon témoignage n'était qu'un simple anneau d'une longue chaîne, mais il faut croire qu'il fut préjudiciable à mon ami aux favoris noirs, car, lorsque lui et ses deux complices eurent entendu leur sentence, — dix années de travaux forcés, — il se tourna vers l'endroit où je me tenais, et dit : « — Je n'ai pas de rancune contre les membres du jury, non plus que contre le juge, bien que sa sentence ne soit pas légère ; mais lorsqu'un dandy désœuvré se mêle de choses qui ne le regardent pas, il mérite d'être sévèrement échaudé. Si je sors vivant de prison, je vous tuerai ! » Il me menaça du poing en disant ces mots. Ces paroles n'avaient pas grande signification par elles-mêmes, mais le ton dont elles furent dites contenait beaucoup de choses. Il voulut dire encore quelques mots, mais les gardiens le saisirent et l'entraînèrent furieux et blasphémant, et le visage d'une pâleur livide. Je ne l'ai pas revu, mais s'il sort vivant de prison, je suis persuadé qu'il tiendra sa promesse.

— Izzie ! — s'écria tout à coup George, — qu'est-ce que tu as ?

Tout l'effet de l'histoire de Lansdell fut perdu, car en ce moment Isabel chancela et tomba sur le gazon. Les poissons rouges

s'enfuirent effrayés au moment où le docteur plongea brusquement son chapeau dans le bassin. Il jeta de l'eau au visage de sa femme qui rouvrit enfin les yeux très-lentement et qui regarda autour d'elle.

— A-t-il dit… — demanda-t-elle, — a-t-il dit qu'il tuerait… ?

17

M Gilbert se remit promptement de son évanouissement. Elle avait été effrayée par l'histoire de Lansdell et la chaleur l'avait incommodée, dit-elle. Elle s'assit pour se remettre sur le canapé du salon, ayant à ses côtés les deux orphelines, pendant qu'on attelait Brown Molly.

Gwendoline s'éloigna avec son père après avoir souhaité le bonsoir à M Gilbert d'un ton assez froid. La fille du comte de Ruysdale n'approuvait pas l'évanouissement, qu'elle appelait la démonstration extraordinaire de M Gilbert.

— Si elle était demoiselle, je penserais qu'elle a voulu intéresser Roland, — dit à son père Gwendoline en revenant chez elle. — Quel motif peut-il avoir d'inviter ces gens-là à Mordred ? L'homme est une buse, la femme insignifiante, excepté lorsqu'elle s'avise de se donner en spectacle en s'évanouissant. Cette sorte de gens s'évanouit à tout propos, tombe à la renverse au moindre souffle, et prend, au plus léger prétexte, des attaques de nerfs.

Mais si Gwendoline se montra dure pour la femme du médecin, Roland se montra très-affable, d'une affabilité dangereuse et pleine de séductions. Il se montra très-inquiet de l'état d'Isabel.

C'était sa faute, cet évanouissement, absolument sa faute. Il l'avait laissée au grand soleil en racontant une histoire ridicule. Jamais il ne se pardonnerait cela, disait-il. À peine voulait-il croire l'assurance que George lui donnait du rétablissement de sa femme. Il sonna et fit apporter le thé pour ses invités. Il ferma les persiennes de ses propres mains et changea la lumière en un demi-jour agréable. Il supplia Gilbert de lui permettre de faire atteler une voiture fermée pour ramener sa femme à Graybridge.

— On vous ramènera le cabriolet ce soir, — dit-il. — Je suis certain que le grand air et la poussière fatigueront M Gilbert.

Mais là-dessus Raymond s'interposa et dit que le grand air était précisément ce qu'il fallait à Isabel. Elle-même se rallia à cet avis. Elle ne voulait déranger personne, disait-elle ; pour rien au monde elle n'eût voulu le déranger, pensait-elle. Aussi le cabriolet fut-il amené et George emmena-t-il sa femme, par le portail normand sous lequel ils avaient pénétré à la clarté du soleil de midi. Le jeune homme était fort dispos et déclara qu'il s'était amusé au delà de toute expression — les gens peu démonstratifs prétendent toujours qu'ils s'amusent beaucoup — mais Isabel resta silencieuse et concentrée, et lorsque son mari la questionna à ce sujet elle répondit qu'elle était fatiguée.

Oh ! comme le monde paraissait vide après cette visite au Prieuré de Mordred ! C'était fini. Cette suprême coupe de bonheur avait été tarie jusqu'à la lie. Novembre allait venir et Roland s'en irait. Peut-être partirait-il avant novembre, soudainement, dès que la fantaisie l'en prendrait. Qui pouvait prévoir les desseins du Giaour ou de sir Reginald Glainville ? À tout moment, au milieu des ténèbres d'une nuit sans lune, le héros pouvait de-

mander son coursier fougueux et le seul fracas du galop de sa monture sur la chaussée sonore témoigner de son départ.

Lansdell pouvait quitter Mordred à n'importe quelle heure de ces longues journées d'été, pensait Isabel, debout devant la fenêtre du parloir et regardant le chemin poudreux où les poules de Mathilda ramassaient quelques grains de blé qui étaient tombés d'une charrette quelconque. En ce moment même il était peut-être parti — oui, en ce moment même, tandis qu'elle était là occupée à penser à lui. À cette idée son cœur cessait de battre. Pourquoi l'avait-il invitée à venir à Mordred ? n'était-il pas cruel d'entr'ouvrir un instant la porte du paradis pour la refermer lorsqu'elle était à demi aveuglée par le glorieux éclat des splendeurs intérieures ? Penserait-il jamais à elle, cet homme superbe aux grands yeux noirs et rêveurs, dont l'expression et la nuance variaient à chaque instant ? Était-elle quelque chose pour lui, ou bien cette cadence musicale de sa voix lui était-elle habituelle lorsqu'il parlait aux femmes ? De nouveau et sans se lasser, elle parcourut encore le pays enchanté qu'elle avait entrevu pendant sa visite à Mordred ; les fleurs, les cristaux, les tableaux, les vitraux, les fruits de serre chaude formaient une sorte de fond, divers et multiple, sur lequel il se détachait magnifique et inabordable.

Elle s'assit et pensa à Lansdell, ayant sur les genoux une broderie destinée à n'être jamais finie. Cela valait mieux que la lecture. Une vieille bonne femme, qui tenait l'unique cabinet de lecture de Graybridge, remarqua vers cette époque l'abstention de sa meilleure pratique. Cela valait mieux qu'un livre, de rester assise toute une après-midi brûlante du mois d'août en pensant à Roland. Quel roman pouvait-on écrire qui fût comparable à cette

histoire, à cette fiction éternelle dans laquelle un héros véritable dominait à tous les chapitres ? Il y avait peut-être quelques répétitions dans ce livre, mais Isabel n'en voyait pas la monotonie.

C'était assurément très-mal de sa part, et c'était offenser cruellement ce naïf médecin de campagne prenant son dîner d'un côté de la table et se plaignant à voix basse de ce que le mouton était trop cuit, tandis qu'Isabel lisait de l'autre côte l'inépuisable volume. C'était très-mal à elle ; mais M Gilbert n'en était pas encore à considérer la culpabilité de ses actions. Elle se montrait bonne épouse, douce, et soumise ; et elle s'imaginait avoir le droit de meubler à sa guise les appartements secrets de son esprit. Qu'importait-il qu'un dieu étranger régnât dans le temple, tant que les portes soigneusement closes cachaient sa beauté dangereuse, tant qu'elle rendait hommage à son légitime maître et seigneur ? Il était son seigneur et maître bien que ses doigts fussent carrés aux extrémités et qu'il eût un goût déréglé pour les oignons nouveaux. Les oignons nouveaux ! les oignons sempiternels, pensait Isabel ; car les légumes désagréables semblaient être perpétuellement de primeur à Graybridge. C'était fort mal à elle de penser sans cesse à Roland comme elle avait pensé à Eugène Aram, à Lara, à Ernest Maltravers — Ernest Maltravers aux yeux bleus. Les héros aux yeux bleus étaient surannés maintenant. N'était-il pas brun ?

Elle était très-coupable, très-folle, très-puérile. Pendant toute sa vie elle avait joué avec ses héros et ses héroïnes comme les autres enfants jouent avec leurs poupées. Tantôt Édith Dombey était sa favorite ; tantôt c'était Zuleika aux yeux noirs, agenouillée aux pieds de Selim tournant machinalement une fleur entre ses doigts. Laissée à elle-même pendant toute son enfance oisive,

cette enfant s'était nourrie de romans en trois volumes et de poésie sentimentale ; et maintenant qu'elle était mariée et investie des devoirs solennels de l'épouse, elle ne pouvait pas briser d'un coup sa douce chaîne romanesque pour s'adonner aux pâtés et aux puddings.

Elle ne fit donc aucun effort pour bannir de son esprit l'image de Lansdell. Si elle avait reconnu la nécessité d'un pareil effort, peut-être l'eût-elle fait. Mais elle pensait qu'il partirait, que sa vie reprendrait son niveau monotone et qu'il en serait comme si rien de tout cela n'avait existé.

Mais Lansdell ne quitta pas immédiatement Mordred. Une semaine seulement après la mémorable journée du Prieuré de Mordred, il se rendit au Roc de Thurston, et trouva Isabel assise sous le chêne, un livre sur les genoux. Elle se leva à son approche, légèrement effrayée, le visage animé, et les yeux baissés. Elle ne l'attendait pas. Les demi-dieux ne descendent pas souvent des nuages. Ce n'est qu'une seule fois qu'on peut voir Castor et Pollux aux prises dans une lutte mortelle. M Gilbert se rassit, rougissante et tremblante ; mais heureuse ! follement, indiciblement heureuse ! Roland s'assit à côté d'elle et entama la conversation.

Il ne fit pas la moindre allusion à cet évanouissement malencontreux qui avait gâté l'effet de son récit. Ce sujet, qui eût été excessivement embarrassant pour la femme du médecin, fut soigneusement évité par Lansdell. Il causa de toutes sortes de choses. Depuis dix ans c'était un flâneur, pur et simple, et il était passé maître dans l'art de causer. Aussi parla-t-il à cette enfant ignorante de livres, de tableaux, de villes étrangères, de gens célèbres, vivants ou morts, dont elle n'avait jamais entendu parler avant ce jour. Il paraissait connaître toutes choses, pensait M Gil-

bert. Il lui semblait qu'elle était devant les portes d'un nouveau pays des merveilles dont Lansdell avait les clefs et qu'il pouvait ouvrir à son gré lorsqu'il voudrait la guider à travers les sentiers obscurs et mystérieux de la région magique qui s'étendait au delà.

Lansdell fit à sa compagne bon nombre de questions sur sa vie à Graybridge et sur ses lectures. Il reconnut que son existence était désœuvrée et qu'elle relisait sans cesse les mêmes livres, — les volumes délabrés des romans populaires qu'on trouve dans tous les cabinets de lecture. Pauvre enfant ! qui pouvait s'étonner de sa folle sentimentalité. Par esprit de charité, Roland lui offrit de lui prêter les livres de sa bibliothèque.

— Si vous pouvez passer par ici demain matin, je vous apporterai la Vie de Robespierre, et la Révolution française, de Carlyle. Il est probable que, dès l'abord, Carlyle ne vous plaira pas ; mais vous serez séduite lorsque vous serez habituée à son style. C'est comme un grand orchestre de fanfares qui vous assourdit tout d'abord, mais dont, graduellement, vous découvrez l'harmonie et dont vous appréciez la beauté d'instrumentation. Voulez-vous que je vous apporte en même temps les Girondins, de Lamartine ? Tout ceci fera un nombre de livres assez considérable ; mais vous n'aurez pas besoin de les lire avec trop d'attention. Vous prendrez çà et là les pages qui vous plairont et nous en causerons ensemble plus tard.

La Révolution française était un des épisodes chéris d'Isabel dans l'histoire universelle. Elle y voyait une période merveilleuse pendant laquelle une douce jeune femme de la province n'avait qu'à se rendre à Paris et à assassiner un tyran pour devenir une célébrité à travers les siècles. Lansdell avait découvert cette fan-

taisie spéciale en causant avec la femme du médecin et il était heureux de jeter l'éclat de la vérité sur les idées vagues qu'elle se faisait des odieux chefs de la Montagne et des martyrs de la Gironde. N'était-ce pas un acte de charité pure de dissiper quelques-uns des brouillards sentimentaux qui obscurcissaient cette jolie tête ? N'était-ce pas plutôt une bonne action qu'une mauvaise de venir de temps en temps dans cette retraite ombreuse, à l'abri du chêne, et de dépenser une heure ou deux avec cette pauvre enfant à demi instruite qui avait un si grand besoin d'une science plus solide que celle qu'elle avait pu recueillir, sans secours, dans les romans et les volumes de poésie ?

Il n'y avait rien de mal dans ces promenades matinales, dans ces rencontres qui étaient amenées par le hasard. Il n'y avait absolument rien de mal : d'autant plus que Lansdell avait l'intention de quitter le Midland dès que la saison de la chasse serait terminée.

Indirectement il parla à Isabel de son départ projeté.

— Oui, — dit-il, — vous ferez bien de me demander tous les livres que vous voudrez lire, et, à propos, lorsque j'aurai quitté Mordred…

Il s'arrêta un instant involontairement, car il vit Isabel frissonner légèrement.

— Quand j'aurai quitté Mordred, à la fin d'octobre, vous irez au Prieuré et vous choisirez vous-même dans la bibliothèque. La femme de charge est une excellente femme qui se mettra volontiers à vos ordres.

M Gilbert commença donc une nouvelle série de lectures et lut avidement les livres que Lansdell lui prêta. Elle en copia de longs extraits, dessina à la plume les profils des héros, regardant invariablement de droite à gauche et ayant tous un air de famille remarquable avec le maître du Prieuré du Mordred.

L'éducation de la femme du médecin fit un grand pas, grâce à ce moyen. Elle passait des heures entières à lire dans le petit parloir de Graybridge, et George, dont la vie était très-active, en vint à la regarder comme dans son état normal lorsqu'elle tenait un livre à la main, et à ne s'offenser en aucune façon lorsqu'elle gardait un livre à côté de son assiette pendant les repas, ou qu'elle répondait vaguement à ses simples paroles. Gilbert était très-satisfait. Il n'avait jamais cherché autre chose : une jolie petite femme pour lui sourire lorsqu'il rentrait au logis, pour brosser son chapeau de temps en temps dans le vestibule, après le déjeuner, avant qu'il sortît pour sa tournée professionnelle, et pour se rendre deux fois chaque dimanche à l'église, appuyée sur son bras. Si quelqu'un avait dit qu'un mariage dans ces conditions ne représentait pas une union parfaite et entière, Gilbert eût souri en regardant cette personne comme un fou inoffensif.

Lansdell rencontra très-souvent la femme du médecin ; parfois sur le pont voisin du moulin, parfois dans les prairies qui agitaient leurs vagues d'émeraude autour de Graybridge, de Mordred, et de Warncliffe. Il la rencontra très-souvent. Ce n'était pas chose nouvelle pour Isabel d'errer en tous sens dans ce paradis rustique. Mais il était tout à fait nouveau que Lansdell s'adonnât avec tant de passion à la promenade pédestre. Cette fantaisie ne pouvait pas durer, néanmoins ; l'ouverture de la chasse approchait, et Lansdell allait avoir quelque chose de mieux à faire que

de perdre son temps par les champs et les bois, en causant avec la femme du médecin.

La veille même de cette bienheureuse matinée qui devait faire diriger le feu de tous les fusils du Midland sur ces innocentes victimes à gorge rouge, George reçut une lettre de son vieil ami et camarade, Sigismund, qui lui écrivait avec un entrain remarquable et une incommensurable abondance de pâtés.

« Je viens passer quelques jours avec toi, mon vieux camarade, » écrivait-il, « afin de chasser de mes poumons la fumée de Londres et pour contempler les jeunes agneaux bondissant dans les prairies. (À propos, y a-t-il de jeunes agneaux au mois de septembre ?) Il me tarde de voir quelle ménagère tu as fait de M Sleaford. Te rappelles-tu cette journée passée au jardin où tu l'as vue pour la première fois ? C'était là un joli cas d'idiotisme. Ah ! ah ! ah ! ah ! comme dit M. Buckstone lorsqu'il enfonce ses poings dans les côtes d'un figurant. Fait-elle des puddings ? Coud-elle des boutons et bouche-t-elle les trous de tes bas avec des reprises merveilleuses ? À Camberwell elle ne voulait pas en entendre parler. Je te consacrerai une semaine et je passerai une autre semaine dans le sein de ma famille. J'apporterai un fusil, parce que cela fait bien dans le wagon, surtout lorsque ça ne part pas, ce qui arrive, je crois, lorsque ce n'est pas chargé ; bien que, à mon avis, il y ait toujours quelque chose de suspect dans l'aspect des armes à feu, et que je ne serais en aucune façon surpris si elles venaient à éclater par combustion spontanée ou quelque chose d'approchant. Je suppose que tu as entendu parler de mon nouveau roman en trois volumes, — un vrai roman en trois volumes dont tout l'intérêt se concentre sur un seul individu, — le Mystère du Manoir de Mombray (jolie collection de M

majuscules, n'est-ce pas ?) qui prend la ville d'assaut, — j'entends la ville de Cambden où j'ai ma pension et où je trouve l'occasion de chauffer en personne le succès du livre en entrant dans tous les cabinets de lecture que je trouve sur ma route et en m'inscrivant pour la lecture immédiate de l'ouvrage. Comme tu le penses, je me garde bien d'aller le réclamer ; mais si je réussis à pousser un naïf libraire à faire l'emplette d'un exemplaire du M. du M. de M., je sens que je n'ai pas perdu ma journée. »

Le lendemain, de bonne heure, Smith arriva à Warncliffe, et se rendit à Graybridge par un omnibus tout hérissé de fusils. Il était fort gai et parlait incessamment à Isabel qui était restée à la maison pour le recevoir ; qui était restée bien qu'il y eût une faible chance pour que Lansdell eût fait sa promenade matinale du côté du Roc de Thurston. Ce n'était pas probable, car on était au 1 septembre, et il était vraisemblable qu'il aurait préféré le carnage des perdrix à ces flâneries sous le gros chêne.

M Gilbert reçut très cordialement son vieil ami. Elle l'aimait comme un frère aîné plus affable que ne le sont ordinairement les frères. Sigismund n'avait jamais vu la fille de Sleaford si jolie et si gracieuse. Un nouvel élément avait été introduit dans la vie de la jeune femme. Elle était heureuse, indiciblement heureuse, sur le seuil mystique d'une nouvelle existence. Elle ne désirait plus être une Édith Dombey. Non, pour toutes les robes de velours ponceau et tous les diadèmes en brillants du monde, elle n'aurait voulu sacrifier la demi-heure passée par hasard sur le pont, à l'abri du chêne de lord Thurston.

Elle s'assit près de la petite table souriant et parlant gaiement, tandis que l'auteur du Mystère du Manoir de Mowbray mangeait plusieurs livres de gâteaux à la mode du comté d'York, et des

œufs frais, et du jambon frit à proportion. Smith, à un certain moment, excusa la violence de son appétit et demanda pardon des ravages qu'il causait.

— Voyez-vous, — disait-il, — voilà ce qu'il y a d'ennuyeux lorsqu'on va dans le monde. On vous voit manger ; il n'en faut pas tant pour nuire à un homme qui fait des romans en trois volumes. C'est un grand malheur que la fiction ne soit pas compatible avec un bon appétit ; mais il en est ainsi, et le monde témoigne son mécontentement quand on ne remplit pas son attente. Vous ne vous faites pas idée de la quantité de gens qui m'ont invité à prendre le thé, — les dames surtout, — depuis la publication du Mystère du Manoir de Mowbray. Dans les premiers temps j'acceptais. Mais le plus souvent on me disait : « Mon Dieu ! monsieur Smith, vous n'êtes pas du tout comme je vous avais cru ! Je pensais que vous étiez grand, brun, et fier d'aspect, comme Montague Manderville dans le Mystère..., etc., etc. » Ces paroles-là vous mettent mal à l'aise et vous vous imaginez que vous êtes un imposteur. Et puis si un romancier ne peut prendre une tasse de thé, sans rougir comme s'il venait d'empocher une cuiller d'argent et que la conscience de son crime le poursuivît, mon avis est qu'il fait mieux de rester chez lui. Je ne crois pas qu'un homme soit aussi bon ou aussi mauvais que ses livres, — continua Sigismund d'un ton réfléchi en se servant une cuillerée de graisse liquide. — Il existe une sorte d'indignation vertueuse, ou un désir fanatique de faire quelque chose de splendide pour son prochain, comme de revacciner tous les hommes, ou de fonder un hôpital pour tout le monde, qu'on ressent lorsqu'on écrit, et surtout le soir lorsqu'on a combattu le sommeil avec de l'ale amère, — mais tout cela s'évanouit une fois que la copie est envoyée chez l'imprimeur. Il en est à peu près de même

du mépris, de la haine, et du cynisme. Personne ne s'élève absolument à la hauteur de ses livres. Byron, lui-même, s'il n'avait pas rabattu ses cols de chemise, s'il n'avait pas boité, et s'il ne s'était pas nourri de biscuit et de soda, aurait tristement échoué. Il y a en ce monde une bonne dose de la folie inspirée d'Horace Walpole. Le soleil du matin brille de tout son éclat, la statue résonne mélodieusement ; mais pendant tout le jour le silence règne sans partage, et la nuit — c'est-à-dire dans le monde — ces bruits deviennent lugubres. Comme je bavarde, Izzie, pendant que vous ne dites rien ! Mais je n'ai pas besoin de vous demander si vous êtes heureuse. Je ne vous ai jamais vue si jolie.

Isabel rougit. Était-elle donc jolie ? Ah ! comme elle avait besoin d'être jolie !

— Et je pense que George peut se vanter d'avoir mis la main sur la plus jolie petite femme du Midland.

M Gilbert rougit davantage ; mais le sourire de bonheur disparut de ses lèvres. Quelque chose, encore bien indécis, s'agitait dans ce que Raymond aurait pu appeler « son for intérieur » et elle se disait que peut-être George n'avait-il pas grand motif de se louer de son choix.

— Je fais toujours ce qu'il me dit, — dit-elle naïvement, — et il est meilleur pour moi que maman ne l'était et il lui est indifférent que je lise à table. Vous savez comme elle s'emportait pour cela. Et je reprise ses chaussettes quelquefois.

En disant ces mots elle ouvrit un tiroir où se voyaient quelques pelotons de laine grise et des bas en paquet dans lesquels étaient fixées de grosses aiguilles.

— Et puis, vous ne savez pas, Sigismund, — s'écria-t-elle avec assez d'inconséquence, — nous sommes allés à Mordred… au Prieuré de Mordred… à un luncheon ; un lucheon magnifique… des ananas et des glaces, et près d'une demi-douzaine de verres de toutes sortes pour chaque personne.

Elle pouvait parler à Sigismund de Mordred et du maître de Mordred. Il n'était pas comme George, lui ; il sympathiserait avec l'enthousiasme que lui causait ce paradis terrestre.

— Connaissez-vous Mordred ? — demanda-t-elle.

Elle ressentait un certain plaisir à appeler le château « Mordred » tout court, comme lui.

— Je connais assez bien le village de Mordred, — répondit Smith. — et je dois connaître parfaitement le château. Feu M. Lansdell occupait fréquemment mon père, et quand Roland fut initié à l'étude des classiques par un précepteur particulier, on m'envoyait au château pour travailler avec lui. Mon père était très-heureux de cette circonstance, mais quant à moi, je ne saurais dire que j'en appréciais tous les avantages, surtout pendant les après-midi d'été, lorsqu'on jouait au cricket dans les prairies de Warncliffe.

— Vous le connaissiez… vous avez connu M. Roland lorsqu'il était enfant ? — dit Isabel avec stupéfaction.

— Certainement, ma chère Izzie ; mais je ne crois pas qu'il y ait là dedans rien d'extraordinaire. Vous n'ouvririez pas davantage les yeux si je disais que j'ai connu Eugène Arem enfant, — continua Smith en époussetant ses bottines avec sa serviette ; — oui, c'était un gentil garçon, un dandy achevé, avec un chapeau

en tuyau de poêle, des bottes vernies et une montre en or dans son gousset. Il possédait une innombrable collection de porte-crayons, de raquettes pour le cricket, de cartons à dessin, de cannes de combat, et de lignes à pêcher. Il m'apprit l'escrime, — ajouta Sigismund en prenant brusquement la posture d'un duelliste et faisant du pied un violent appel sur le tapis. — Allons, madame Gilbert, — dit-il bientôt après, — mettez votre chapeau et allons nous promener. Je pense qu'il n'y a pas apparence pour que nous voyions George avant le dîner.

Isabel sortit avec plaisir. Tout le monde semblait dehors par cette belle matinée de septembre ; c'était une chance de plus de le rencontrer. Elle mit son chapeau, un chapeau de paille dont les larges ailes jetaient des ombres douces sur son visage, prit sa vaste ombrelle verte, et, en une minute, elle fut prête à accompagner son vieil ami.

— Je ne me soucie pas des compliments de la place du Marché, — dit Smith en parcourant le chemin toujours poudreux pendant la sécheresse et fangeux lorsqu'il pleuvait. — Je connais presque tout le monde à Graybridge, et je ne sortirais pas des questions et des réponses stéréotypées sur mon séjour à Londres. Je ne puis pas dire à ces gens-là que je gagne ma vie à écrire le Démon des Galères ou le Mystère du Manoir de Mowbray. Allons dans la campagne, Izzie ; je suis pour une promenade champêtre.

M Gilbert rougit. Cette habitude de rougir lorsqu'elle parlait ou lorsqu'on lui parlait lui était venue récemment. Après un silence, elle dit timidement :

— Le Roc de Thurston est un joli endroit ; voulez-vous que nous y allions ?

— Certainement. Vous avez eu là une magnifique idée, Izzie. Le Roc de Thurston est un endroit charmant, tranquille, retiré, paresseux, qui invite au sommeil et fait penser à la bière mousseuse. C'est la cascade qui y fait penser : on dirait de la bière mousseuse qui coule entre les rochers.

Le visage d'Isabel s'éclaira de mille sourires.

— Je suis bien heureuse que vous soyez venu nous voir, Sigismund, — dit-elle. —

Elle en était heureuse. Elle pouvait aller au Roc de Thurston aussi fréquemment qu'elle réussirait à y entraîner Sigismund et elle ne serait plus tourmentée dans la plénitude de sa joie par la conscience qu'elle faisait quelque chose de mal. C'était une joie indicible ! Elle avait essayé d'écrire des vers sur ce sujet, mais elle avait échoué bien que son cœur fît tout le jour de la poésie, aussi follement, aussi vaguement belle que le Cantique des Cantiques. Elle avait essayé de mettre sa joie en musique ; mais le clavecin n'avait pas de notes qui pussent exprimer une mélodie aussi ravissante, bien qu'elle eût trouvé un petit thème fort simple, vieil air oublié, arrangé en valse, qui disait : « Pourquoi te dire ce que je sens, » qu'Isabel jouait lentement et sans cesse, pendant des heures, soutenant la mélodie dans les notes prolongées et prêtant l'oreille à ce qu'elle disait de Roland.

Tout ceci était fort coupable assurément. Aujourd'hui elle pouvait aller au Roc de Thurston le front pur et la conscience légère. Que pouvait-on imaginer de plus convenable que cette promenade champêtre en compagnie de l'ancien pensionnaire de sa mère ?

Ils ne tardèrent pas à prendre à travers champs, et à mesure qu'ils se rapprochaient du petit enfoncement verdoyant au pied de la colline où le moulin et la cascade se cachaient comme des joyaux dans un écrin de velours vert, le sol semblait disparaître sous les pieds d'Isabel, comme si le Roc de Thurston avait été une région fantastique suspendue dans les airs. Était-il au rendez-vous ? Son cœur répétait sans cesse cette question. C'était le 1 septembre, et il était probable qu'il était à la chasse. Non, il n'y avait pas la plus petite chance qu'il fût venu.

Sigismund lui donna la main pour franchir la haie de la dernière prairie et à partir de là on n'était séparé de la cascade que par une étroite pelouse. Mais les branches retombantes de l'arbre interceptaient la vue, et Isabel ne pouvait pas voir s'il y avait quelqu'un sur le pont.

Mais tout à coup un détour de l'étroit sentier les amena devant une brèche dans le feuillage. Le cœur d'Isabel tressauta violemment, puis ses couleurs qui s'étaient effacées et montrées alternativement, disparurent tout à fait. Il était là : adossé contre le tronc rugueux du chêne, dans une pose charmante, un bras levé, avec lequel il arrachait des feuilles qu'il jetait au courant du ruisseau. Il contemplait l'eau étincelante et les feuilles fugitives avec une expression de contrariété rêveuse. S'il n'avait pas été un héros, on aurait pu trouver qu'il avait l'air désagréable.

Mais quand les pas légers firent entendre leur froissement à travers les longues herbes, et qu'à ce bruit se joignit le bruissement imperceptible de vêtements féminins, son visage s'éclaira aussi soudainement que si l'épais feuillage au-dessus de sa tête avait été entr'ouvert par la hache d'un Titan, et que le soleil l'eût tout à coup inondé de ses rayons. Cette physionomie si expres-

sive s'assombrit quelque peu quand Lansdell aperçut Sigismund derrière la femme du médecin : mais ce nuage passa rapidement. Les fureurs monomanes d'un jaloux ne pouvaient en aucune façon changer Smith en Cassio. Desdémone aurait pu le défendre du matin au soir et lui faire présent de n'importe quel nombre de mouchoirs de poche ourlés et marqués de ses belles mains sans causer au More la plus petite émotion de crainte.

Lansdell ne reconnut pas le jeune camarade qui avait pendant quelque temps trébuché à ses côtés sur le chemin de la science ; mais il vit que Sigismund était un être inoffensif ; et après qu'il eut découvert sa belle tête pour saluer Isabel, il adressa à Smith un geste affable qui pouvait avoir toutes les significations.

— J'ai laissé les gardes tirer les premières compagnies, — dit-il presque à voix basse à M Gilbert, — et je suis ici depuis dix heures.

Une heure était sonnée. Isabel se dit qu'il était là depuis trois heures à l'attendre.

Oui, c'en était déjà venu là. Mais il s'en allait à la fin d'octobre. Il s'éloignait, et tout serait fini et la fin du monde aurait lieu le premier jour de novembre.

Sur le banc, au pied du chêne, il y avait une pile de livres. Lansdell les repoussa du banc et les jeta ignominieusement dans les hautes herbes qui croissaient dessous. Isabel les vit tomber et fit entendre une légère exclamation de surprise.

— Vous m'avez apporté… — commença-t-elle.

Mais à son étonnement, Roland l'arrêta d'un coup d'œil sévère et se mit à parler de la cascade et des truites qu'on pouvait pêcher

un peu plus bas pendant la saison. Lansdell avait plus d'expérience que la femme du médecin et il savait que les livres qu'il avait apportés à son intention pouvaient faire penser à un rendez-vous. Il n'y avait pas eu rendez-vous assurément ; mais le hasard pouvait faire qu'Isabel se trouvât sous le chêne de lord Thurston. N'y allait-elle pas tous les jours alors que Lansdell errait dans l'archipel grec, ou qu'il prenait des glaces sous les colonnades de Venise ? Était-il donc étonnant qu'elle s'y rendît maintenant ?

J'ennuierais le lecteur si je rapportais tout ce qui fut dit pendant cette matinée. Ce fut une ravissante journée, une longue pause délicieusement nonchalante au milieu des tracas de l'existence. Roland ne tarda pas à reconnaître une vieille connaissance dans Sigismund et les deux jeunes gens causèrent gaiement de ces jours d'enfance écoulés à Mordred. Ils causèrent agréablement de toutes choses. Lansdell devait avoir à cette bienheureuse époque un attachement profond pour Sigismund, si l'on jugeait du passé par le présent ; car il accueillit son ancien camarade avec une véritable effusion et proposa une suite quasi royale de plaisirs champêtres, pendant la semaine que Sigismund devait passer à Graybridge.

— Nous ferons un repas sur l'herbe, — dit-il. — Vous vous rappelez qu'il en a été question, madame Gilbert ? Nous irons au château de Waverly ; c'est l'endroit le plus délicieusement incommode du Midland pour ces sortes de parties de plaisir. On peut dîner sur la plate-forme de la tour occidentale, en danger permanent d'y perdre la vie. Vous écrirez à votre oncle Raymond, Smith, pour l'inviter à se joindre à nous, avec ses deux nièces, qui sont vraiment des enfants charmants. Elles sont si parfaitement

inintelligentes quelles ne sont pas plus gênantes qu'un meuble ou deux en trop. On s'en passerait peut-être, mais si vous avez assez de place chez vous, cela ne vous gêne en aucune façon. C'est aujourd'hui jeudi ; fixerons-nous samedi pour la fête champêtre ? Il est bien entendu que c'est moi qui vous l'offre ; ce sera un dîner de garçon, auquel il manquera probablement les ustensiles les plus indispensables. Je crois qu'on peut oublier les couverts pour la salade et les pinces à champagne, n'est-ce pas ? Pensez-vous que samedi vous convienne ainsi qu'au docteur, madame Gilbert ? samedi me plairait assez, parce que nous pourrions dîner tous ensemble à Mordred le lendemain, afin de boire au succès et aux douze éditions de… Comment s'appelle votre roman, Smith ? Eh bien, madame Gilbert, samedi vous convient-il ?

Isabel répondit en rougissant et en marmottant quelques paroles inintelligibles. Mais sa physionomie s'éclaira d'une expression de ravissement qui la rendait radieuse et que Lansdell regardait comme l'expression la plus séduisante qu'eût revêtu un visage humain, en peinture ou sous une autre forme. Sigismund répondit pour la femme du docteur. Oui, il était certain que samedi conviendrait parfaitement. Il arrangerait la chose avec George et il répondait de son oncle Raymond et des orphelines. Il aurait même répondu du temps, pendant qu'il y était. Du même coup, il accepta pour lui, son hôte, et son hôtesse, l'invitation de dîner à Mordred le dimanche suivant.

— Vous savez très-bien que vous le pouvez, Izzie, — dit-il en réponse au murmure improbateur de M Gilbert. — Cela n'a pas le sens commun de parler d'engagements antérieurs dans une ville comme Graybridge, où personne ne dîne en ville, et où l'on regarde comme un crime une petite soirée, le dimanche. Lansdell a

toujours été un bon vivant et je ne suis pas étonné qu'il en soit encore un, par la raison que si vous tournez les rameaux d'un arbre dans leur direction naturelle, l'arbre n'en déviera pas, comme dit le philosophe. Il me tarde surtout de revoir Mordred : car pour vous dire toute la vérité, Lansdell, — dit Smith avec candeur, — je pensais à prendre le château pour la scène de mon prochain roman. La façade orientale et le vieux jardin carré ont un aspect sombre et délabré qui ferait effet, j'en suis sûr, dans le public ordinaire. Quant aux caves, — continua Sigismund, prenant feu soudainement, — je les ai parcourues avec une lanterne et je ne doute pas qu'on y puisse loger à l'aise un régiment de cadavres, considération de quelque valeur, si l'œuvre paraissait dans les feuilles à un sou, car dans ces feuilles un cadavre en amène un autre et on ne sait jamais, lorsqu'on commence, jusqu'où l'on peut être entraîné. Quoi qu'il en soit, mon idée actuelle est un roman en trois volumes. Maintenant, Lansdell, quel est votre avis sur la façade orientale du château. J'augmenterai l'aspect sinistre, je laisserai le jardin en friche en le faisant dominer par quelque cèdre frappé de la foudre, j'introduirai des rats derrière les lambris, et, partout, une vétusté avancée. On entendrait dans les escaliers les pas d'un spectre et les tapisseries s'agiteraient violemment, sans cause apparente, à des époques périodiques ! Que pensez-vous de Mordred combiné avec deux frères jumeaux qui se haïraient depuis le berceau, qui aimeraient tous deux la même femme et dont l'un, le brun, ayant une cicatrice au front, murerait vivante la jeune femme dans une chambre reculée, tandis que son frère, celui qui n'a pas de cicatrice, consacrerait sa vie à la chercher dans des pays lointains, en compagnie d'un officier et d'un agent de police ? C'est une idée encore informe, — ajouta modestement Smith, — mais je lui donnerai la

dernière main en voyageant et en courant à travers champs. Rien de meilleur que les voyages en chemin de fer et les courses à pied pour parachever une idée de cette espèce.

Lansdell déclara que sa maison et les dépendances étaient entièrement au service de son jeune ami, et il fut convenu que le dîner champêtre aurait lieu le samedi, et qu'on dînerait le dimanche à Mordred. Sigismund répondit de l'adhésion de son ami Gilbert. Puis la conversation s'égara dans des régions moins prosaïques ; Roland et Smith parlèrent des hommes et des livres, tandis qu'Isabel écoutait et se bornait à glisser de loin en loin quelque observation sentimentale, que le seigneur du Prieuré de Mordred écoutait avec autant de déférence que si celle qui parlait avait été une M de Staël. Ce qu'elle disait n'avait probablement rien d'extraordinaire, mais ce qui était remarquable, c'était ces rougeurs qui paraissaient et disparaissaient sur son pâle visage, tandis qu'elle parlait, aussi tremblantes et saccadées que l'ombre de l'aile d'un papillon flottant au-dessus d'une rose blanche ; et ce reflet doré de ses regards, plus merveilleux que les plus rares merveilles des contes de fée.

Mais il écoutait toujours, et il la regardait toujours d'une certaine manière qu'il avait adoptée dans ses rapports avec elle. C'était une charmante enfant, et lui, homme du monde, fatigué et blasé par les hommes et les femmes qu'on rencontre dans le monde, il était distrait et intéressé par sa naïveté et sa sentimentalité. Il ne faisait donc pas de mal en cultivant sa connaissance quand le hasard la jetait sur son chemin, comme cela avait lieu si fréquemment depuis quelque temps. Il n'y avait pas de mal, tant qu'il se tiendrait à la position qu'il avait choisie pour lui-même ; tant qu'il contemplerait cette jeune femme imprudente à travers

le gouffre de sa jeunesse gaspillée sans but ; tant qu'il la regarderait comme un être radieux et inabordable séparé de lui autant par la différence de leurs natures que par le fait qu'elle était l'épouse légitime de George Gilbert de Graybride-sur-la-Wayverne.

Lansdell s'efforça de garder la position qu'il avait choisie auprès d'Isabel. Il faisait sans cesse allusion à son âge ; âge qu'on ne pouvait calculer d'après le nombre d'années qu'il avait passées en ce bas monde ; mais bien d'après la ruine qui avait suivi ces lourdes années et la décadence dont il était la victime pour la même raison.

— Je crois que d'après le calendrier je ne suis votre aîné que d'une dizaine d'années environ, — dit-il un certain jour à Izzie ; mais quand je vous entends parler de vos livres et de vos héros il me semble que j'ai vécu un siècle.

Il prit la peine de faire souvent de petits discours de ce genre, pour l'édification de M Gilbert, et il arrivait parfois que la femme du médecin était interdite, même blessée par son langage et ses manières, qui l'un et les autres étaient sujets à de brusques transitions qui rendaient perplexe une personne naïve. Lansdell était capricieux et fantasque et il lui arrivait de s'arrêter au milieu d'une tirade sentimentale digne d'Ernest Maltravers ou d'Eugène Aram lui-même, pour railler l'absurdité des phrases qu'il prononçait. Là-dessus, il s'asseyait d'un air réfléchi et s'amusait à tirer pendant dix minutes les oreilles de son chien d'arrêt favori, puis il se levait et souhaitait avec quelque brusquerie le bonjour à Isabel. M Gilbert prenait fort à cœur ces changements de manière. C'était certainement sa faute ; elle avait lâché quelque sottise ou quelque parole de mauvais goût. Son frère Horace ne s'était-il

pas moqué d'elle et ne l'avait-il pas raillée de son mauvais goût, parce qu'elle préférait Byron au Bell's Life et qu'elle trouvait plus d'intérêt dans Édith Dombey que dans les favoris pour la course des Oaks ? Elle avait dit quelque chose qui avait paru affecté, bien qu'elle l'eût dit dans la naïveté de son cœur ; et Lansdell s'était retiré tout chagriné par sa conversation. Mériter son mépris, — elle ne pensait jamais à lui qu'en italiques, — quelle amertume ! Jamais, non jamais, elle ne retournerait au Roc de Thurston. Mais souvent, après un de ces adieux d'une brusquerie déplaisante, Lansdell arrivait à Graybridge. Il venait prier Gilbert d'aller voir un domestique de la ferme qui paraissait en très-mauvaise santé, le pauvre diable, et qu'on ne pouvait laisser plus longtemps sans conseil médical. Lansdell aimait fort à augmenter la clientèle du médecin de Graybridge.

— Quelle bonté ! pensait Isabel, surtout chez un homme chez lequel la bonté est en quelque sorte un attribut superflu, puisque les héros, surtout ceux qui sont bruns, mélancoliques, et beaux, ne sont tenus en aucune façon à posséder d'autres vertus. Quelle bonté de sa part ! lui qui se montre aussi dédaigneux de ses propres mérites que si les os d'un autre Clarke eussent blanchi dans quelque caveau lointain, évidence impérissable de son crime. Quelle bonté ! il n'avait été ni offensé ni dégoûté lorsqu'il l'avait quittée si brusquement ; car il se montrait plus affable que jamais, et passait des heures entières dans le parloir exposé au soleil dans l'espérance que le médecin rentrerait.

Mais lorsque Lansdell s'éloignait lentement après des visites de ce genre, il y avait généralement sur son visage une expression de mécontentement qui était en contradiction avec le plaisir qu'il avait semblé prendre pendant l'heure qu'il avait passée à Gray-

bridge. Il n'était pas logique. Peut-être cela tenait-il à sa nature de héros. Il lui arrivait parfois d'oublier le gouffre béant qui devait le séparer de toute relation sympathique avec Isabel ; il arrivait qu'il s'oubliait assez pour être jeune et heureux pendant ses visites vagabondes à Graybridge ; pour jouer des fragments décousus de musique improvisée sur le vieux clavecin, pour dessiner de petits paysages, des temples italiens, et des figures de jeunes filles avec de grands yeux noirs qui ressemblaient assez à Isabel, ou bien se promener de long en large dans le vieux jardin où Jeffson posait, appuyé sur sa bêche entre un espace de terrain en friche et un carré de choux. Je dois à la vérité de dire que Jeffson, qui était la courtoisie en personne pour toutes les créatures vivantes, depuis les porcs auxquels il portait des auges de lait appétissant et de pommes de terre hachées, jusqu'au recteur de Graybridge, qui lui disait quelquefois bonsoir lorsqu'il se reposait à la fraîcheur crépusculaire devant la porte de l'écurie de George, je dois à la vérité de dire que Jeffson manquait absolument de politesse envers Lansdell, et qu'il lui arrivait de poursuivre le jeune homme de regards furieux et méchants lorsqu'il marchait à côté d'Isabel le long des étroits sentiers, ou qu'il se baissait de temps en temps pour dégager la robe de mousseline des branches épineuses d'un groseillier.

Une fois, et cette fois seulement, Isabel s'aventura à faire quelque observation au domestique de son mari au sujet de ses manières brutales avec le maître du Prieuré de Mordred. Ses observations furent faites d'un ton très-modéré, et pendant qu'elle parlait, elle était courbée sur un rosier dont elle arrachait avec beaucoup de soin les feuilles sèches et, de temps en temps, celles qui étaient encore vertes.

— Je crains que vous n'aimiez pas M. Lansdell, Jeff, — dit-elle.

Avant les visites de Roland elle s'était prise d'affection pour le jardinier et s'était montrée très-expansive avec lui. Elle avait pris quelques leçons de jardinage, et elle lui avait raconté l'histoire d'Eugène Aram et le meurtre de M. Clarke.

— Vous aviez l'air de très-mauvaise humeur en lui répondant ce matin lorsqu'il est venu pour voir George, et s'informer de l'homme qui est atteint de rhumatisme. Je crains que vous ne l'aimiez pas.

Elle s'inclina de plus en plus sur le rosier, tellement que ses cheveux, bien que plus soignés qu'autrefois, mais qui n'étaient pas aussi soigneusement ajustés qu'ils auraient pu l'être, tombèrent en avant comme un voile et s'emmêlèrent dans les rameaux épineux.

— Excusez-moi, madame George, je l'aime beaucoup. Je n'ai jamais vu, je crois, de jeune gentleman plus agréable à voir ou d'une conversation plus engageante que M. Lansdell, ou qui fût plus affable et plus ouvert dans ses manières envers le pauvre monde. Mais comme tant d'autres choses excellentes, Madame George, M. Lansdell, à mon avis, ne vaut quelque chose que lorsqu'il est à sa place. Et je vous le dis franchement, il n'est jamais plus déplacé que lorsqu'il perd son temps dans la maison ou qu'il promène ses loisirs dans ce jardin. Ce n'est pas mon affaire, Madame George, de critiquer les personnes qui viennent ici, ou celles qui n'y viennent pas ; mais voyez-vous la défunte mère de mon maître et moi nous étions quelque peu parents. Je la vois encore, pauvre enfant, avec son joli minois et ses cheveux blonds flottant au vent, s'approcher de moi par cette allée où vous êtes

en ce moment, Madame George. Tout ce temps-là me revient comme si cela datait d'hier. Je n'ai jamais vu personne mener une existence meilleure ou plus vertueuse. J'étais à son lit de mort, et je n'ai jamais vu une fin plus heureuse, ou qui démontrât plus clairement à l'esprit humain qu'il y a, après la mort, une existence encore plus heureuse et plus tranquille. Mais en ce temps-là, il n'y avait pas de M. Roland Lansdell, madame George, pour venir griffonner des têtes sans corps, des arbres sans troncs, ou jouer des airs, ou perdre son temps de la sorte, pendant que mon maître était absent. Et je me rappelle que le dernier mot que cette douce créature prononça était qu'elle avait rempli son devoir envers son cher mari, et qu'elle n'avait jamais eu la moindre pensée qu'elle eût désiré cacher à lui ou au ciel.

M Gilbert s'agenouilla devant le rosier, le visage caché sous ses cheveux et les mains perdues dans le feuillage. Lorsqu'elle releva la tête, plusieurs minutes s'étaient écoulées et Jeffson était bien loin, binant les pommes de terre, en lui tournant le dos. Il ne lui avait rien dit de méchant ; il y avait même dans le ton de ses paroles comme une bonté et une tendresse qu'il lui avait rarement témoignées, une douceur triste qui lui remua le cœur.

Cette nuit-là elle rêva beaucoup à la mère de son mari, avec un profond respect, mais en même temps avec une nuance d'envie. M Gilbert n'avait-elle pas eu le bonheur de mourir jeune ? N'était-ce pas un privilège énorme de mourir ainsi et d'avoir pour cela la réputation d'avoir fait quelque chose de méritoire, quand il y avait tant de gens qui s'estimeraient heureux de mourir jeunes ? Isabel se disait cela avec quelque dépit. Autrefois, quand ses frères la malmenaient et que sa belle-mère la tançait au sujet de son peu de disposition à aller chercher le beurre ou engager

les couverts, elle avait désiré mourir jeune, laissant un héritage de remords éternels à ses parents sans cœur. Mais les dieux l'avaient oubliée. Quelquefois elle avait gardé des bottines humides en revenant de chez le prêteur sur gages, par le mauvais temps, dans l'espérance qu'elle tomberait malade à la suite de cette imprudence. Elle s'était rêvée dans sa petite chambre de Camberwell, déclinant par degrés, à mesure que rougissaient ses pommettes, et suppliant sa belle-mère de l'éveiller de bonne heure, car l'insomnie coïncidait, d'après la croyance populaire et celle d'Isabel, avec l'idée de la passion léthifère. Dans son état normal, M Sleaford aimait à dormir la grasse matinée et protestait nonchalamment, d'une voix traînante, lorsqu'on l'arrachait brusquement à quelque rêve insensé dans lequel elle se voyait vêtue d'une robe de velours qui ne voulait pas rester agrafée, et adorée par un duc qui persistait à se transformer en garçon épicier du coin.

Pendant toute la soirée, Isabel songea à la simple histoire de la mère de son mari, et souhaita d'être aussi vertueuse qu'elle et de mourir prématurément en prononçant de saintes paroles. Mais au milieu de ces pensées, elle se surprit à se demander si les mains de M. Gilbert le père étaient rouges et noueuses comme celles de son fils, s'il employait le même bottier, et s'il avait le même faible pour les oignons et pour le fromage du comté de Chester. Et de l'image de son lit de mort Isabel essaya en vain de chasser une image qui n'avait aucun droit de s'y trouver ; — l'image d'une personne qu'on aurait envoyé chercher en toute hâte, au dernier moment, pour recueillir ses dernières paroles et son dernier soupir.

18

Roland n'invita ni Gwendoline ni son père à ce dîner de garçon qu'il devait donner au château de Waverly. Il devinait instinctivement que la fille de Lord Ruysdale ne goûterait pas ce divertissement champêtre.

— Ce pauvre Smith ne lui plairait pas, je pense, — se disait Roland. — Elle ne trouverait pas convenables ses vêtements de chasse et ses phrases entrelardées d'argot et ses bavardages incessants sur les romans en trois volumes et les journaux à un sou. Non, cela ne serait pas convenable d'inviter Gwendoline ; je suis sûr que Smith ne lui plairait pas.

Voilà ce que dit ou ce que pensa Lansdell maintes fois avant le jour de la fête ; mais il n'est pas impossible qu'il eût dans l'esprit un vague soupçon que Gwendoline trouverait étrange la présence d'une autre personne que Smith dans la petite réunion qui avait été projetée sous le chêne de lord Thurston. Peut-être Roland, qui haïssait l'hypocrisie comme il arrive à des hommes qui ne sont nullement sans péchés de détester les vices bas et rampants de l'humanité, était-il devenu tout à coup hypocrite et cherchait-il à se tromper lui-même ; ou bien la faible saillie de son menton et l'exiguïté de certaines parties de son crâne étaient-elles les signes extérieurs et visibles d'une nature faible et vacillante pour laquelle ce qui était vrai un instant était faux une minute après ; de telle sorte que, de ce changement perpétuel de pensée et de dessein, il résultait une confusion dans l'esprit du jeune homme, pareille au murmure d'innombrables ruisseaux courant vers un fleuve immense, dont le courant puissant entraîne le nageur sans vigueur vers l'Océan qu'il voulait éviter.

— Cette fête champêtre sera très-agréable pour le jeune Smith, — pensait Lansdell, — et les enfants seront ravies de se donner une indigestion au milieu des ruines. Quant à cet excellent Raymond il n'est jamais si heureux qu'au milieu des jeunes gens. Je ne vois donc pas ce qui pourrait contrarier la fête, et, à propos, je pense qu'il conviendrait d'envoyer à l'avance les paniers par Stephens, qui pourrait se rendre utile toute la journée pendant que je me dispenserais de paraître. Je puis aller en ville sous un prétexte quelconque et y passer un jour ou deux. Et même je pourrais aussi bien pousser jusqu'à Bade ou jusqu'à Hombourg et y passer la fin de l'automne. Le ciel sait que je ne veux être la cause d'aucun mal.

Mais en dépit de toute cette incertitude, de toutes ces hésitations, Lansdell s'intéressa beaucoup aux préparatifs de la fête. Il ne s'occupa pas du magnifique pâté de gibier, confectionné pour l'occasion et dont la croûte avait le poli et le brillant d'un bois précieux. Il ne prit aucun intérêt aux jeunes volailles nichées dans des retraites de persil, non plus qu'à la langue décorée avec profusion par des légumes découpés en forme de fleurs impossibles. Il ne regarda pas davantage le jambon d'York, revêtu également d'un glacé superbe pareil à celui du bel acajou espagnol, et entouré au manche par des franges de papier découpé et immaculé.

Les comestibles qui occupèrent l'attention de Lansdell étaient d'une nature plus délicate et plus poétique, tels que ceux qui font les délices des femmes et des enfants. Il y avait des gelées et des crèmes, si difficile que fût le transport de ces compositions. Il y avait des fruits ; il veilla lui-même à la cueillette des raisins et des pêches de serre-chaude, de l'ananas le plus parfait, et des poires

pittoresques à la queue desquelles adhéraient encore quelques feuilles. Il fit couper des bouquets. L'un d'eux était une véritable pyramide de fleurs rares, dans les nuances tendres et immaculées ; il prit soin de choisir les arômes les plus riches et caressa négligemment l'énorme bouquet du bout de ses doigts effilés et blancs, contemplant son œuvre avec un sourire, comme si les fleurs avaient eu un langage pour lui, — et, en effet, elles en avaient un ; mais ce n'était nullement ce vocabulaire stéréotypé de substantifs et d'adjectifs connu sous le nom de langage de fleurs.

Le choix d'un bouquet n'était pas chose nouvelle pour lui. N'avait-il pas dépensé une petite fortune dans la rue de la Paix et dans le faubourg Saint-Honoré en échange d'énormes buissons de roses et de myosotis, de jasmins du Cap et de camélias laiteux qu'il voyait plus tard appuyés sur les coussins de velours d'une loge de l'Opéra, ou se fanant dans la chaude atmosphère d'un boudoir. Roland n'était pas un homme vertueux, sa vie n'était pas pure. De jolies femmes l'avaient appelé Enfant ! dans les retraites mystérieuses des serres chaudes, discrètement illuminées, ou sur le seuil, caché par des rideaux soyeux, des balcons éclairés par la lune. De fines soubrettes des grands et des petits théâtres parisiens, de séduisantes Martons, Margots, ou Jeannetons, un balai à la main et des diamants aux oreilles, lui avaient adressé leurs sourires, leur jeu, leurs chansons dans les profondeurs de la loge où il se cachait. Il n'avait pas mené une vie pure. Mais il n'avait jamais péché impunément. Pour lui le remords accompagnait la faute. Dieu sait que je parle de lui en toute franchise et sincérité. Je l'ai vu et connu ou j'ai vu ses pareils. Ce n'est pas une figure de convention qui sert de prétexte à des déclamations vulgaires et rebattues, mais au contraire une créature de chair et d'os, de

cœur et d'esprit, dont je voudrais pouvoir faire le portrait. Si après tout il ne vous paraît pas vivant, c'est parce que ma plume est impuissante et non parce que cet homme n'a pas réellement vécu et souffert, péché et fait pénitence.

De sa vie, je doute que Lansdell se fût trouvé dans un moment où il désirât davantage agir honnêtement et sincèrement. Son esprit semblait avoir subi une sorte de purification dans la tranquille atmosphère de ces ravissantes prairies du Midland. Il y avait même dans la société d'une femme comme Isabel une sorte d'influence purifiante. Elle était si différente de toutes les femmes qu'il avait connues ; elle ignorait si profondément les règles les plus simples de la sagesse mondaine !...

Lansdell ne partit pas pour Londres. Quand l'antique et pesante voiture de Graybridge parcourut le chemin sinueux et parut sur la colline verdoyante, non loin des portes du château de Waverly, Roland se promenait à l'ombre des murs, tenant à la main un énorme bouquet de fleurs rares. Il était fort gai ; ce jour-là il avait jeté les soucis au vent. Pourquoi ne jouirait-il pas du plaisir innocent d'une promenade rustique avec de braves gens de province et des enfants ? Il tirait un argument de la présence des orphelines. Oui, il s'amuserait ce jour-là ; puis demain... ah ! à propos, demain M. et M Gilbert et Sigismund dînaient avec lui. Le surlendemain tout serait fini et il repartirait pour le continent pour reprendre sa vie errante d'autrefois, pour manger les mêmes dîners aux mêmes restaurants, les mêmes petits soupers après l'opéra dans de petits salons d'entresol où l'on étouffe, malgré le velours rouge, la gaze, les glaces, et les dorures, pour aller aux mêmes bals, dans les mêmes salons grandioses et pour voir

les mêmes jolies femmes défiler devant lui dans leur splendeur monotone.

— J'aurais pu devenir un gentilhomme campagnard et être bon à quelque chose en ce monde, — pensait Roland, — si…

Mais il n'était plus seul. Raymond et les orphelines étaient arrivés, et tout le monde se rendit au-devant d'Isabel et de ses compagnons. Raymond s'était toujours montré très-affable pour la gouvernante de ses nièces ; mais ce jour-là il se surpassa. Il s'interposa entre Roland et la portière de la voiture, et donna la main à Isabel pour descendre. Il passa le bras de la jeune femme sous le sien avec une amabilité charmante, et regarda ses compagnons avec un sourire de triomphe.

— Je me propose d'accaparer M Gilbert toute la journée, — dit-il gaiement, — et je me charge de lui expliquer Waverly au triple point de vue archéologique, historique, et légendaire. Ne parlons pas de vos fleurs pour l'instant, Roland ; voilà un charmant bouquet, mais vous ne supposez pas que M Gilbert va le porter avec elle toute la journée. Portez-le chez le gardien là-bas, et priez-le de le mettre dans l'eau ; puis, ce soir, si vous avez été sage, M Gilbert l'emportera pour en faire l'ornement du parloir de Graybridge.

Les portes étaient ouvertes. On entra : Isabel bras-dessus bras-dessous avec Raymond.

Roland se mit à côté d'Isabel ; mais Raymond s'étendit si complaisamment sur John de Gaunt et les Tudors, que toute l'attention de M Gilbert suffisait à peine pour comprendre son discours, d'ailleurs très-amusant et très-vif, en dépit de son caractère d'érudition. George contemplait les ruines avec le même respect

craintif qu'il avait montré en présence des tableaux de Mordred. Il connaissait déjà ces vestibules déserts, ces chambres effondrées, ces ouvertures veuves de leurs portes, et ces fenêtres enguirlandées de lierre ; mais il les regardait toujours avec le même respect, auquel se mêlait un étonnement vague de ce qui pouvait causer l'admiration pour les ruines ; puisqu'on les visitait à la hâte, et qu'on paraissait très-heureux de les quitter pour aller se restaurer. Les ruines et les repas copieux s'associaient dans l'esprit de Gilbert, et, en réalité, il y a corrélation entre des murailles vêtues de lierre et une salade de homard, des tourelles croulantes et des volailles froides, de même que les dômes de l'hôpital de Greenwich, le parc accidenté qui s'étend derrière, et l'eau courante qui brille au premier plan sont à jamais associés avec les soles normandes et les whitebaits à la diable. Sigismund fut enchanté de Wawerly, il avait couru assez souvent parmi les ruines lorsqu'il était enfant ; mais maintenant il envisageait les choses sous un point de vue tout différent et il se glissait dans toutes sortes de recoins sombres, tenant à la main un crayon et un calepin à l'aide desquels il griffonnait le plan d'une émouvante série de feuilletons, mais en se rendant méconnaissable de poussière. Une certaine fois, entre autres, ses amis le trouvèrent couché de tout son long sur un lit de feuilles sèches dans un renfoncement qui avait été autrefois une cheminée, dans le but de s'assurer s'il y avait une place suffisante pour y loger un cadavre. Il escaladait des élévations vertigineuses et projetait des sauts périlleux et des promenades effroyables sur le bord des corniches suspendues dans l'espace ; en un mot, il se livrait à toutes les prouesses qui arrêtent la respiration du lecteur et qui rendent presque inévitable la vente des numéros suivants.

Les orphelines suivaient Smith, et se montraient ravies des petites chambres qui se dissimulaient dans les coins du château en ruines. Comme il aurait été charmant d'avoir des chaises, des tables, et des ustensiles de cuisine et de vivre éternellement là-dedans, chez soi ! Elles enviaient les grossiers enfants qui habitaient la tour carrée près de la porte et qui voyaient les ruines tous les jours que Dieu fasse.

La matinée était charmante. Il y avait dans l'esprit de Lansdell un singulier mélange de satisfaction et d'ennui, tandis qu'il marchait à côté d'Isabel et qu'il écoutait, ou semblait écouter les paroles de Raymond. Il aurait voulu avoir la main d'Isabel appuyée sur son bras ; il aurait voulu voir ces grands yeux noirs étonnés fixés sur son visage ; il aurait voulu qu'elle entendît de sa bouche les légendes romanesques des murailles croulantes et de la salle de banquets dont le toit s'était effondré. Et cependant peut-être ce qui était était-il préférable. Il s'en allait bientôt presque immédiatement pour ainsi dire ; l'éloignement allait lui rendre impossible ce simple plaisir ; il était donc préférable qu'il ne s'oubliât pas dans des séductions qui allaient promptement être refusées à son existence désolée. Oui, son existence désolée. Il en était venu à penser à son sort avec un regret amer et à se regarder, d'une manière ou d'une autre, comme un homme cruellement maltraité par la Providence.

Mais en dépit de Raymond il trouva moyen de s'asseoir à côté d'Isabel pendant le dîner qui ne tarda pas à être servi dans un charmant petit recoin à l'ombre des murailles où l'on ne courait pas le risque de renverser le sel dans la pâtisserie et les biscuits dans la salade de homard. Lansdell avait envoyé deux domestiques pour mettre tout en ordre ; aussi le repas ne ressemblait-il

aucunement à un repas champêtre ordinaire, où l'on oublie et où l'on perd mille ustensiles et où il y a le plus souvent confusion par la raison que chacun prétend aider aux préparatifs. C'était au contraire un véritable banquet recherché, mais il n'avait pas le charme des fêtes vraiment champêtres, qui se distinguent par une disette de verres et par l'absence totale de fourchettes. Le champagne était frappé, les gelées tremblaient au soleil, tout marchait à ravir, et si Raymond n'avait pas insisté pour renvoyer les deux hommes, qui servaient à table avec la solennité glaciale des jours habituels, le repas n'eût mérité, en aucune façon, le titre de repas champêtre. Mais une fois les deux domestiques partis, et Sigismund, très-rouge, très-poudreux, et très-bruyant, élevé à la dignité de sommelier, les choses s'améliorèrent considérablement.

Le soleil baissait lorsqu'on abandonna les reliefs du festin aux soins des deux solennels valets de pied. Le soleil baissait et la lune était levée, si pâle qu'on pouvait à peine la distinguer d'un léger nuage floconneux perdu dans un ciel d'opale. Raymond emmena Isabel par l'escalier tournant sur la plate-forme d'une tour très-élevée au pied de laquelle s'étendaient de vertes prairies et des collines verdoyantes qui remplaçaient un lac et une garenne. La lune s'argenta avant qu'ils eussent atteint la plate-forme, assez vaste pour contenir douze personnes. Roland les accompagna, cela va sans dire, et il s'assit sur un des larges créneaux de pierre, contemplant la nuit si calme et détachant son profil aussi nettement qu'un camée sur l'azur foncé du ciel. Il était silencieux et son silence causait des distractions à Isabel, qui faisait de vains efforts pour comprendre ce que lui disait Raymond et qui répondait à l'aventure de loin en loin. Ses réponses devinrent si dis-

traites que Raymond cessa de parler et sembla tomber dans une rêverie aussi profonde que celle qui causait le silence de Lansdell.

Pour Isabel il y avait un charme mélancolique dans ce silence, qui s'harmonisait en quelque sorte avec le lieu et la température. Elle pouvait contempler le visage de Roland maintenant que Raymond se taisait, et elle ne s'en faisait pas faute ; elle regardait ce profil immobile qui devenait de plus en plus distinct sur le ciel éclairé par la lune. Quel charmant tableau si quelqu'un avait pu le peindre dans cette posture, assis sur le créneau et touchant d'une main distraite, que les rayons lunaires faisaient paraître d'un blanc mat, les festons du lierre qui montaient jusque-là. À quoi pensait-il ? Ses pensées couraient-elles vers quelque ville lointaine retrouver quelque Clotilde à l'œil noir, ou bien la duchesse aux cheveux noirs qui l'avait aimé et l'avait trompé, il y avait longtemps de cela, alors qu'il était un Étranger et qu'il racontait l'histoire de ses malheurs en vers émouvants et dans un style fiévreux, entrelardé de citations françaises et latines, et tour à tour désespéré et sarcastique ? Isabel croyait sincèrement à Clotilde et à la duchesse, et s'abîma humblement dans sa propre insignifiance en comparaison de ces vagues et splendides créatures.

Roland parla enfin ; si ses paroles avaient contenu quelque chose de raisonnable ou de simplement prosaïque il aurait pu se produire une révolution heureuse dans l'esprit d'Isabel ; mais son langage concordait heureusement avec l'endroit et l'heure, il était incompréhensible et mystérieux, — comme la nuit qui obscurcissait graduellement le ciel.

— Je pense qu'il y a un certain moment où la vie d'un homme est virtuellement finie, — dit-il. — Je pense qu'il existe une fin

convenable et légitime pour la carrière de chaque homme, et que cette fin est aussi visible que la chute du rideau après le spectacle. Il continue à vivre ; c'est-à-dire qu'il mange et qu'il boit, et qu'il absorbe une certaine quantité de mètres cubes d'air pur chaque jour, peut-être pendant un demi-siècle encore, mais cela ne signifie rien. Les acteurs ne vivent-ils pas après la chute du rideau ? Hamlet rentre chez lui, soupe, morigène sa femme, et gronde ses enfants, mais l'exaltation et la passion qui ont créé le prince de Danemark se sont éteintes comme le feu de coke du foyer des acteurs. Il n'est pas douteux que cette seconde vie ne soit le châtiment, la contre-partie des quelques courtes heures dorées d'espérance et de plaisir. Je ne regrette pas que les Lansdell ne soient pas doués de longévité, Raymond ; car je crois que la pièce est jouée et que le sombre rideau est tombé pour moi !

— Hum ! — murmura Raymond, — n'y a-t-il pas quelque chose dans ce goût-là dans l'Étranger ? C'est très-joli, Roland, — cette espèce de caquetage de désespoir qui est si fort à la mode aujourd'hui ; mais ne pensez-vous pas que si vous vous leviez un peu plus tôt le matin, et que si vous passiez une heure ou deux dans vos guérets en compagnie de vos chiens et de votre fusil, afin de gagner de l'appétit pour le déjeuner, ne pensez-vous pas que vous vous en guéririez ?

Isabel regarda Raymond d'un air de reproche, mais Roland se mit à rire.

— Je crains de parler comme un fou, — dit-il ; — il m'arrive de m'en apercevoir parfois.

— Quand partez-vous pour le continent ?

— Dans un mois environ. Mais pourquoi partir ? — demanda Lansdell avec une expression de violence dans l'expression de ses paroles qui changea soudainement, — pourquoi partirais-je ? Qu'ai-je à faire ici plutôt que là ? À quoi suis-je utile dans un endroit plutôt que dans un autre ?

Il adressait ces questions au ciel autant qu'à Raymond, et le philosophe de Conventford ne crut pas utile d'y répondre. Lansdell retomba dans le mutisme qui troublait tant Isabel, et rien ne vint rompre le silence avant la voix de Gilbert qui s'éleva de la base de la tour et résonna violemment contre les parois en appelant Isabel.

— Il faut partir, — dit-elle. — Je pense que la voiture est prête à nous emmener. Bonsoir, monsieur Raymond ; bonsoir, monsieur Lansdell.

Elle tendit la main, ne sachant pas à qui elle devait l'offrir d'abord. Roland était resté immobile, mais il tressaillit violemment comme un homme qui s'éveille d'un rêve.

— Vous vous en allez ? — dit-il, — si vite !

— Si vite !... il se fait tard, je crois, — répondit M Gilbert, — du moins je veux dire que nous nous sommes beaucoup amusés, et que le temps a passé bien vite.

Elle pensait qu'il était de son devoir de lui dire quelque chose de ce genre, en sa qualité d'amphitryon ; puis elle rougit et devint confuse, craignant d'en avoir trop dit.

— Bonsoir, monsieur Lansdell.

— Mais je descends avec vous, dit Roland. Pensez-vous que je vais vous laisser descendre seule ces escaliers glissants, et vous laisser en danger de vous rompre le cou et de hanter éternellement la tour au clair de lune, spectre pâle vêtu de mousseline ? Voici M. Gilbert, — ajouta-t-il, comme le chapeau de George apparaissait dans l'escalier tournant ; — mais comme il est probable que je connais la tour mieux que lui, je vais me charger de vous conduire.

En disant ces mots, il lui prit la main et la guida à travers les degrés dangereux aussi soigneusement et aussi tendrement que si elle avait été un petit enfant. Sa main ne trembla pas en s'appuyant sur la sienne ; mais il lui sembla qu'une créature ailée et mystérieuse depuis longtemps emprisonnée dans son cœur rompait brusquement ses liens et s'envolait vers lui. Elle pensa que c'était peut-être son âme depuis longtemps prisonnière qui l'abandonnait pour se confondre avec la sienne. Ah ! si ce lent voyage souterrain avait pu durer éternellement, — si elle avait pu descendre, descendre avec Lansdell dans quelque abîme insondable et arriver enfin dans une caverne lumineuse, où il y aurait encore un lac éclairé par la lune, où régnerait une tranquillité céleste… et la mort ! Mais si attentif que fût Roland, la descente ne dura pas longtemps ; et pendant toute la durée du trajet on apercevait le haut du chapeau de George, luisant sous les rayons de la lune, car le médecin s'était perdu dans la tourelle et il ne descendit enfin, très-rouge et très-essoufflé, que lorsque Isabel l'appela du bas des escaliers.

Sigismund et les orphelines survinrent au même moment, Raymond avait suivi de fort près Roland et Isabel, et tous ensemble ils retournèrent à la voiture.

— N'oubliez pas demain, dit en s'adressant à tout le monde Lansdell au moment où chacun se plaçait. Je vous attends immédiatement après le service de l'après-midi. Je sais que vous êtes assidus à l'église, à Graybridge. Mais à propos, ne pourriez-vous pas venir entendre le service de l'après-midi à Mordred, l'église vaut la peine d'être vue.

On discuta quelque peu, et enfin on convint que M. et M Gilbert et Sigismund iraient à l'église de Mordred le lendemain dans l'après-midi ; puis on échangea force poignées de main avant que la voiture partît et disparût derrière les haies qui bordaient le chemin sinueux.

— Je veux vous mettre en voiture, ainsi que les enfants, avant de partir moi-même, Raymond, — dit Lansdell.

— Je ne m'en vais pas immédiatement, — répondit gravement Raymond. — Je veux causer un peu avec vous auparavant. J'ai quelque chose de particulier à vous dire. Madame Primshaw, — cria-t-il à l'hôtesse d'une petite auberge qui s'élevait juste en face des portes du château, charmante jeune femme au visage frais et rebondi, qui était debout sur le seuil, suivant du regard le mouvement des visiteurs, — madame Primshaw, voulez-vous prendre soin de mes petites filles et vous assurer qu'elles sont suffisamment vêtues pour le retour, tandis que je fais un petit tour avec M. Lansdell ?

M Primsaw déclara que rien ne pouvait lui causer un plus grand plaisir que de veiller à la toilette des jeunes filles. Les orphelines traversèrent alors le chemin éclairé par la lune, très-heureuses de se mettre à l'abri dans la plus charmante salle commune toute rose et toute lumineuse du reflet d'un petit feu qui

brillait dans la grille la plus coquette qui ait jamais orné une maison de poupée.

Lansdell et Raymond s'éloignèrent par la route solitaire, à l'ombre des murs du château, et pendant quelques minutes, ni l'un ni l'autre ne parla. Roland ne montrait ni curiosité, ni intérêt pour cette chose que Raymond avait à lui dire, mais il y avait dans la manière dont il redressait la tête une expression boudeuse et entêtée, et dans la fixité de ses traits quelque chose qui faisait mal augurer de la douceur de l'entretien.

Peut-être Raymond vit-il ces signes et se trouva-t-il assez embarrassé pour entamer la conversation. Quoi qu'il en soit, lorsqu'il commença, ce fut d'une façon très-abrupte, car il fit ce qu'on peut appeler un plongeon de conversation.

— Roland, — dit-il, — cela ne peut pas durer ainsi.

— Quoi ? demanda froidement Lansdell.

— Je n'ai pas la prétention d'être votre mentor, — répondit Raymond, — non plus que de m'arroger le droit de vous faire des remontrances ou de vous indiquer ce que vous avez à faire. Le lien de parenté qui existe entre nous est fort léger ; bien que, puisque je parle de cela, Dieu sache que je ne pourrais guère vous aimer plus tendrement si j'étais votre père. Mais si j'étais votre père, je ne crois pas que vous m'écouteriez ou que vous feriez attention à moi. C'est ce qui arrive le plus souvent dans des cas identiques. J'ai quelque expérience, Raymond, et je ne sais que trop l'inanité des conseils dans ces occasions. Mais je ne saurais vous voir prendre la mauvaise route sans vous crier gare et dans l'intérêt de ce pauvre diable d'honnête homme qui est là-bas, il faut que je parle. N'avez-vous pas conscience du mal que vous

faites ? N'avez-vous pas connaissance du gouffre insondable de péché, de souffrances, de honte, et d'horreur que vous creusez sous les pieds de cette jeune femme insensée ?

— Diable ! Raymond, — s'écria Roland avec un éclat de rire, rire qui sonnait faux, semblable à cette joie vide et factice dont un homme fait accueille toujours le récit de quelque vieille histoire qui lui était familière dans son enfance, diable ! Raymond, vous devenez aussi obscur qu'un poète moderne ! À qui en avez-vous ? De quel pauvre diable parlez-vous ? où est cette femme insensée et de quoi s'agit-il, en un mot ?

— Roland, soyons francs entre nous, au moins. Vous rappelez-vous m'avoir dit une fois que, bien que vous eussiez perdu une à une vos illusions les plus brillantes, l'honneur était sauf, — pauvre étoile indistincte et bien pâle comparée à ces autres flambeaux qui s'étaient éteints dans l'obscurité, mais dont l'éclat suffisait à vous retenir dans le droit chemin ? Cette dernière lueur est-elle partie avec le reste, Roland, mon pauvre malheureux enfant, — vous que j'aime comme mon propre fils ? — un jour viendra-t-il où j'aurai à rougir du fils unique d'Anna Lansdell ?

Le nom de sa mère avait toujours un charme puissant pour Roland. Sa tête si fièrement levée retomba tout à coup et il marcha quelque temps sans répondre. Raymond se taisait lui aussi. Il avait tiré quelque bon augure du changement de manière du jeune homme et se gardait de troubler le courant de ses pensées. Quand, enfin, Roland releva la tête, il se tourna et regarda son ami et son parent bien en face.

— Raymond, — dit-il, — je ne suis pas un homme vertueux (il aimait fort à faire cette déclaration et j'imagine qu'il croyait atté-

nuer par ce procédé ses nombreux naufrages) ; je ne suis pas un sage, mais je ne suis pas un hypocrite. Je ne mentirai donc point ; je ne chercherai pas à vous tromper. Peut-être y a-t-il quelque raison pour ce que vous venez de me dire, ou mieux, y en aurait-il si j'étais un tout autre homme. Mais, dans le cas présent, je vous jure que vous vous trompez. Je n'ai pas creusé de fosse dans laquelle les pas d'une femme innocente viendront se perdre. Je n'ai pas comploté de trahison contre le pauvre diable d'honnête homme qui est là-bas. N'oubliez pas que je ne prétends pas être exempt de tout blâme. J'ai admiré M Gilbert comme on admire une jolie enfant, je me suis laissé amuser par son joli bavardage sentimental, je lui ai prêté des livres, et je me suis occupé d'elle, peut-être un peu plus que de raison. Mais je n'ai rien fait de parti pris. Je n'ai pas suivi un seul instant un plan préconçu, et je n'ai pas même mêlé son image avec le moindre rêve de… de… d'une forme tangible quelconque. Je me suis mis dans une position dangereuse, ou dans une position qui pourrait être dangereuse pour un autre homme, mais j'en puis sortir aussi aisément que j'y suis entré. Je quitterai le Midland le mois prochain.

— Mais demain les Gilbert dînent avec vous à Mordred ; et pendant tout ce mois-ci vous aurez mille occasions de revoir M Gilbert, de lui prêter d'autres livres, et de vous occuper d'elle, et ainsi de suite. Ce n'est pas que je vous soupçonne, Roland ; je n'ai pas si mauvaise idée de vous que je mette votre honneur en doute à cette occasion. Mais vous faites du mal ; vous tournez la tête à cette folle enfant. Ce n'est pas une bonne action de lui prêter des livres, de l'inviter à Mordred pour lui faire entrevoir, un instant, une existence qui ne peut pas lui appartenir. Si vous voulez faire le bien et élever le niveau de son existence, faites-la votre dame de charité, confiez-lui une centaine de livres à distribuer

par an parmi les malades nécessiteux de son mari. Cette pauvre et faible enfant se meurt faute d'un devoir à remplir sur cette terre ; faute d'une tâche obligatoire qui l'occupe au jour le jour, ou faute d'un lien entre elle et son mari. Roland, je crois fermement que vous êtes un homme de cœur et d'esprit, digne d'être l'orgueil d'un vieux garçon. Mon cher enfant, donnez-moi le droit d'être plus fier encore que je ne l'ai jamais été. Quittez le Midland demain matin. Il vous sera facile d'imaginer quelque excuse. Allez-vous-en demain, Roland.

— Je vous le promets, — répondit Lansdell après un moment de silence. — Je partirai, Raymond, répéta-t-il en serrant la main de son ami. — Peut-être me suis-je égaré un instant, mais il suffit de la voix d'un homme de cœur comme vous pour me remettre en bon chemin. Je quitterai le Midland demain, Raymond, et je ne reviendrai pas de longtemps.

— Dieu sait le chagrin que je ressens de vous perdre, mon enfant, dit Raymond avec quelque émotion ; mais je sens que c'est la seule chose qui vous reste à faire. Je me suis parfois surpris à penser, avant que Gilbert offrît sa main à Isabel, que vos deux natures se seraient accordées, et j'ai eu un instant le désir…

Raymond s'interrompit brusquement, sentant que son discours s'égarait.

Mais Roland ne fit pas attention à cette malencontreuse réflexion.

— Je partirai demain, — répéta-t-il. — Je suis très-heureux que vous m'ayez parlé, Raymond, et je vous remercie de tout mon cœur de l'avis que vous m'avez donné ce soir. Je partirai demain.

Puis son esprit retourna à ses études enfantines dans le domaine de l'histoire légendaire des Romains, et il se demanda ce que Marcus Curtius ressentait lorsqu'il se fut résolu à faire le saut qui l'a rendu fameux. Enfin, passant brusquement de l'histoire ancienne à l'histoire moderne, il pensa à la douce Louise de La Vallière courant se cacher dans un couvent et ne réussissant qu'à faire disperser aux vents du ciel, comme un bouquet d'anémones sauvages, ses pensées immaculées et ses chastes désirs — ne réussissant qu'à faire fouler aux pieds, par un jeune roi impétueux, ses saintes résolutions.

19

M Gilbert ne parla que fort peu pendant le retour, au clair de la lune. Dans les visions auxquelles cette promenade en voiture avait donné lieu, — du moins la promenade telle qu'elle se la figurait, — elle s'était représenté Roland à cheval à l'une des portières et se dérangeant de sa route afin d'accompagner ses amis jusqu'à Graybridge.

— S'il s'était soucié de notre compagnie, il serait venu, — pensait Isabel avec une expression de reproche à l'adresse de Lansdell.

Peut-être Roland eût-il suivi la voiture dès son départ de Graybridge et l'eût-il accompagnée par les chemins tranquilles qui sillonnent la campagne, tout en causant comme lui seul au monde savait causer, du moins dans l'opinion de M Gilbert. Il est possible que dans l'extrême embarras où il se trouvait de savoir

que faire de sa personne, Lansdell eût perdu une heure de la sorte, si son vieil ami Raymond ne l'avait retenu.

C'est pourquoi il retourna directement au prieuré de Mordred, très-lentement, et perdu dans ses pensées : pensées amères sur lui-même et sa destinée.

— Si ma cousine Gwendoline ne m'avait pas trahi, j'aurais été un homme tout différent, — se disait-il. — Je serais aujourd'hui un homme posé et rassis ; j'aurais un fils à Eton et une charmante petite fillette blonde galopant sur son poney à mes côtés. Je crois que j'aurais été bon à quelque chose si je m'étais marié il y a longtemps, à la mort de ma mère, alors que mon cœur était prêt à recevoir la femme qu'elle m'avait choisie. Des enfants ! un homme qui a des enfants a des raisons pour être bon et pour faire son devoir. Mais rester isolé au milieu d'un monde dont on est fatigué, après avoir épuisé tous les plaisirs et perdu toutes ses croyances et n'ayant plus derrière soi qu'un lamentable chaos de souvenirs et devant soi une steppe aride d'années sans but et sans attraits ; — être absolument seul au monde, le dernier représentant d'une race autrefois brave et généreuse ; le seul rejeton épuisé d'un lignage coutumier de hauts faits et qui sut se conquérir un nom ; voilà qui est plein d'amertume !

Ce soir-là les pensées de Lansdell s'appesantirent sur son isolement plus qu'elles ne l'avaient jamais fait, depuis le jour où la mort de sa mère et l'inconstance de sa cousine le laissèrent à lui-même pour la première fois.

— Oui, se dit-il ensuite, je voyagerai de nouveau à l'étranger et je reprendrai encore une fois le triste et vieux sentier battu, — pareil au Capitaine Fantôme de Marryat, ou au Juif-Errant. Je goû-

terai de nouveau la marée de chez Philippe ; j'achèterai de nouveau des bouquets rue Castiglione, je perdrai de nouveau mon argent à Hombourg, je tuerai de nouveau les crocodiles sur les bords du Nil, et j'attraperai encore une fois la fièvre en Terre-Sainte. Ce sera encore une fois la même chose, avec cette différence que cette fois ce sera de beaucoup plus ennuyeux.

Puis Lansdell se mit à penser à ce que sa vie aurait pu être si la femme qu'il aimait, ou plutôt la femme pour laquelle il avait un caprice sentimental, — il ne croyait pas que la prédilection qu'il ressentait pour Isabel fût autre chose que cela, — si la femme qu'il aimait, disons-nous, eût pu devenir sa femme. Il se représentait lui-même de retour, une année plus tôt, de ces fastidieuses excursions continentales. N'avait-il pas failli suivre cette idée une demi-douzaine de fois ? — tantôt se dirigeant vers son pays, tantôt s'éloignant davantage ; toujours indécis, mécontent et inquiet ; ennuyé de lui-même et des merveilles du monde, qui depuis longtemps avaient perdu la fraîcheur de la nouveauté. Il se représentait de retour dans le Midland une année plus tôt.

— Hélas ! — pensait-il, rien qu'une petite année plus tôt et les choses eussent été bien différentes ! Je serais allé à Conventford pour voir mon bon vieil ami Raymond, et là, dans le salon gaiement éclairé par le soleil, j'aurais trouvé une pâle jeune fille, à l'œil noir, penchée sur un livre d'étude, ou écoutant les mélodies décousues jouées sur le piano par une enfant.

Il se représentait cette scène, il la voyait entière, comme un joli tableau de salon. Ah ! comme les choses auraient été différentes ! Il aurait pu sans crime être indiciblement heureux de la présence de cette jeune fille : point d'angoisse vague causée par le remords, pas l'ombre de révolte de la conscience, se mêlant à la

moindre émotion agréable, étouffant le moindre frémissement de joie mystique. Puis… puis, un soir, dans le jardin, sous la blanche lumière de la lune, pendant que les étoiles scintilleraient vaguement au-dessus des toits de la ville, endormie et silencieuse dans l'éloignement, il lui dirait qu'il l'aimait ; qu'après dix ans d'indifférence pour les plus belles choses du monde, il trouvait un bonheur pur et indicible dans l'espoir et la croyance qu'elle serait sa femme. Il se peignait ses timides rougeurs, ses yeux baissés inondés soudainement des larmes arrachées à la profondeur de sa joie ; et il se représentait ce que la vie aurait pu être pour elle à partir de ce jour après la transformation et la sanctification, conséquences de ce nouveau but et de ces extases nouvelles ; transfigurée par une affection pure et exaltée. Il se représentait tout ce qui aurait pu être ; il se tourna et s'inclina devant une image qui lui ressemblait, mais qui cependant n'était pas la sienne, — l'image d'un homme, fort de l'accomplissement de son devoir, heureux époux, heureux père, ami sincère et maître affable, fixé à jamais au milieu d'un paisible paysage anglais ; aimé, respecté, centre d'un cercle de bonheur, clef de voûte d'un monument élevé au bonheur domestique, chaînon nécessaire à la grande chaîne de la tendresse et de la vie humaine.

— Et au lieu de cela, je suis un nomade inutile au monde, hier, aujourd'hui et demain ; sans but dans la vie et qui peut s'éteindre sans faire de vide. Lorsque Louis le Bien-Aimé ne voulait pas chasser, les veneurs royaux avaient mission d'annoncer que ce jour-là Sa Majesté ne ferait rien. J'ai passé ma vie à cela et je n'ai même pas la ressource d'une chasse à courre.

Lansdell occupa le temps de son retour chez lui avec maintes amères réflexions de ce genre. Mais illogique et indécis dans ses

pensées, comme il avait toujours été illogique et indécis dans ses actions, tantôt il se croyait profondément et follement amoureux d'Isabel, tantôt il ne voyait dans tout cela qu'une fantaisie folle et romanesque qui finirait aussi vite qu'elle était née.

— Quel fou je fais ! — se dit-il tout à coup. — Dans six semaines le pâle visage de cette pauvre enfant n'aura pas laissé plus de traces dans mon esprit que les neiges du dernier hiver sur la terre, sinon dans quelque coin perdu de ma mémoire, pareil aux aiguilles alpestres où la neige repose à l'abri des changements qu'amène le temps. Pauvre petite fille !... comme elle rougit et comme elle se trouble quand elle me parle et comme elle est jolie dans ces moments-là. Si le Théâtre-Français avait une pareille ingénue, tout Paris en raffolerait. Je crois vraiment que nous sommes fort amoureux l'un de l'autre, mais je ne crois pas que cette passion survive de part et d'autre à six semaines d'absence, surtout de son côté... pauvre enfant romanesque ! Je ne suis que le héros d'un roman quelconque et toute cette folie n'est autre chose qu'une page détachée d'un roman mis en action. Raymond a raison. Il faut que je parte ; elle reviendra à ses romans en trois volumes, deviendra amoureuse d'un héros blond, et m'oubliera.

Àcette pensée, il soupira. Il valait infiniment mieux qu'il fût oublié et vite ; mais, néanmoins, il est pénible de n'avoir pas au monde un asile quelconque, — pas même un autel caché dans le cœur d'une femme romanesque. En ce moment Lansdell était arrivé devant les portes du château. La vieille femme étouffa un bâillement en ouvrant au maître du domaine. Il passa sous une petite lumière tremblotante qui brillait derrière une étroite fenêtre gothique, il suivit l'allée contournée, à travers les massifs humides qui envoyaient des parfums aromatiques dans l'air

calme de la nuit. Des faons effarouchés s'enfuirent comme des ombres dans des retraites profondes sous les chênes de Mordred, et dans l'éloignement les gouttes d'eau d'une cascade, changées par la lune en pluie d'argent liquide, tombaient avec un bruit argentin parmi les blocs de granit moussus et les fougères humides.

Vu au clair de la lune, le Prieuré de Mordred n'était pas un tableau dont on pouvait aisément détourner ses regards. Depuis longtemps Roland s'était lassé de ces beautés trop connues ; mais ce soir-là le spectacle était transformé. Il le contempla avec un nouvel intérêt ; il y songea avec un sentiment de tendre regret qui le fit souffrir comme une douleur physique.

De même qu'il avait pensé à ce que sa vie aurait pu être dans des circonstances différentes, de même, en ce moment, il se représentait ce que l'endroit aurait pu devenir. Il entendait les échos des vastes et grandioses appartements réveillés par l'éclat des voix enfantines ; il voyait sur la terrasse éclairée par la lune, une silhouette gracieuse vêtue de blanc ; un visage où se lisait une affection profonde le suivait des yeux dans le chemin qu'il parcourait dans ses promenades à cheval, puis il sentait le contact électrique d'un bras caressant se glissant timidement sous le sien et il entendait la douce musique d'une voix aimée, — la voix de sa femme ! — lui souhaitant la bienvenue au retour.

Rêve irréalisable ! l'aboiement honnête d'un chien de garde — ou plutôt les aboiements de plusieurs chiens de garde — se firent entendre lorsque Lansdell s'arrêta devant le portail ; mais aucun regard ne guettait son retour et ne devait en briller d'un plus vif éclat, sinon celui de son valet de chambre qui s'était obscurci sur les colonnes du Morning Post, et qui aurait pu briller faiblement

de la joie que devait inspirer à ce fonctionnaire l'espoir d'être bientôt relevé de son devoir.

S'il en était ainsi, le valet devait éprouver un grand désappointement, car Lansdell, — en temps ordinaire le maître le moins exigeant du monde, — avait beaucoup de choses à lui faire exécuter ce soir-là.

— Mettez-vous sans tarder à préparer mes bagages, Jarvis, — dit-il en traversant l'antichambre. — Il faut que je quitte Mordred assez tôt pour prendre le train qui passe demain matin à sept heures à Warncliffe. Préparez tout ce qu'il faut et prévenez Wilson, afin qu'il soit prêt à me conduire. Je partirai d'ici à six heures. À propos, vous ferez bien de préparer une valise que j'emporterai avec moi, et vous me suivrez lundi avec le reste du bagage.

— Monsieur va à l'étranger ?

— Oui, je suis las de Mordred. Je ne m'arrêterai pas pour la saison de chasse. Vous pouvez monter pour préparer la valise. N'oubliez pas de faire atteler pour six heures précises. Quand vous aurez fini les malles, vous pourrez vous coucher. J'ai quelques lettres à écrire et je veillerai tard.

L'homme s'inclina et s'éloigna ; et il put pester à voix basse en empaquetant les chemises et les gilets, tandis que Roland entrait dans son cabinet pour écrire ses lettres.

Combien cette pièce semblait triste ! quel vide et quel désert ! La chose pour lui n'était pas nouvelle de trouver déserts ses somptueux appartements et de rester seul dans le silence, à rêver sur ses livres, pendant que les autres habitants du logis se li-

vraient au repos. La chose n'était pas nouvelle pour lui de se trouver seul et cependant, ce soir-là, il sentait cet isolement aussi cruellement qu'un jeune veuf qui pleure la perte récente d'une épouse adorée. Ne s'était-il pas complu à rêver une existence toute différente de la sienne ? Il avait peuplé la chambre déserte d'une vision qui l'avait rendue resplendissante, et maintenant se rappelant qu'un rêve n'est, après tout, qu'un rêve, à jamais irréalisable, il ressentait une douleur presque aussi aiguë que s'il avait pleuré une morte.

Les lettres qu'il avait à écrire se trouvèrent n'être qu'une seule et unique lettre, ou plutôt une douzaine de variations sur le même thème, qu'il déchira, l'une après l'autre, presque aussitôt qu'il les eut écrites. Il n'était pas dans ses habitudes de se montrer puriste dans la rédaction de ses lettres, mais, cette nuit-là, rien de ce qu'il écrivait ne le satisfaisait. Il écrivait à M Gilbert ; oui, à elle ! Pourquoi ne lui écrirait-il pas quand il partait le lendemain matin ; quand il allait sacrifier le rêve brillant et indécis dont il s'était bercé, sur l'autel du devoir et de l'honneur ?

— Je n'ai pas grande valeur, — disait-il, fidèle à son système d'excuser sans cesse ses fautes, en se ravalant à ses propres yeux. Je n'ai jamais prétendu être un homme vertueux, mais, au moins, j'ai en moi quelques sentiments d'honneur.

Il écrivit donc à Isabel, plutôt qu'à son mari, et il détruisit de nombreux brouillons avant de trouver ce qu'il imaginait convenable pour la circonstance. La tendresse étouffée, le regret, la passion ne se révélaient-ils pas dans plusieurs de ses essais en dépit de sa propre résolution d'être strictement convenable et correct ? Mais la lettre qu'il écrivit enfin était assez froide et banale pour satisfaire le moraliste le plus sévère.

« Je regrette beaucoup que des circonstances dont je n'ai eu connaissance qu'après votre départ ce soir m'obligent à quitter Mordred demain à la première heure. Je suis donc obligé de renoncer au plaisir que j'avais espéré trouver au petit dîner amical de demain. Mais je vous saurais gré de dire à Smith que le château est entièrement à sa disposition et qu'il est libre d'en faire le théâtre d'une demi-douzaine de romans si bon lui semble. Je crains bien que le logis ne tarde pas à prendre un aspect assez sombre et assez désolé pour satisfaire ses idées romanesques, car il s'écoulera peut-être plusieurs années avant que je revoie les bois et les prairies de Midland. »

(« Le bon vieux pont sur la cascade, le majestueux chêne à l'ombre duquel j'ai passé quelques heures si charmantes, » avait écrit Lansdell dans une des lettres qu'il avait détruites.)

« Veuillez, je vous prie, transmettre à M. Gilbert mes remercîments les plus sincères, avec le chèque ci-joint, pour la bonté et le talent qui l'ont rendu cher à mes tenanciers. Je serais fort heureux qu'il continuât à leur donner ses soins et je veillerai à l'exécution des plans pour l'amélioration sanitaire qu'il pourra suggérer à Hodgeson, mon intendant.

« La bibliothèque sera toujours à votre disposition toutes les fois qu'il vous plaira d'y lire ou d'y étudier, et le contenu des rayons sera entièrement à votre service ainsi qu'à celui de M. Gilbert.

« Avec mes compliments pour votre mari et mes souhaits d'amitié pour le succès et la prospérité de Smith,

« Je reste, chère madame Gilbert, votre

« sincèrement dévoué,

« Roland Lansdell.

« Il s'écoulera peut-être plusieurs années avant que je revoie les bois et les prairies du Midland ! » Cette phrase était le nœud de la lettre, de cette lettre, empesée et incolore, aussi insignifiante et cherchée que le compliment du jour de l'an adressé par un écolier à ses honorés parents.

— Pauvre innocente enfant ! quel sera son chagrin lorsqu'elle lira ces choses ? — pensait Lansdell en mettant l'adresse sur sa lettre. — Ce départ sera-t-il une nouvelle douleur pour elle, une douleur vague et romanesque comme ses regrets pour la mort de Shelley et la fièvre de Byron ? Chère, chère enfant ! si le sort avait permis que je revinsse une année plus tôt, vous et moi nous aurions pu être assis côte à côte au clair de la lune, causant de l'avenir radieux ouvert devant nous. Rien qu'une année ! et il y avait tant d'accidents qui auraient pu presser mon retour. Rien qu'une année ! et dans ce court espace de temps j'ai perdu mon unique chance de bonheur.

Roland avait fait son devoir. Il avait fait à Raymond une promesse qu'il se promettait de tenir ; et ceci fait, il donnait à ses pensées et à son imagination une liberté qu'il ne leur avait jamais accordée auparavant. Il n'essayait plus de conserver l'attitude qu'il s'était efforcé jusque-là de garder vis-à-vis de M Gilbert. Il ne regardait plus comme de son devoir de penser à elle comme à une enfant jolie et déjà grandelette dont les puériles folies l'amusaient pendant un moment. Non ; il s'en allait, il n'était plus besoin qu'il contraignît plus longtemps ses pensées. Il s'éloignait : il était donc libre de s'avouer à lui-même que cet amour qui avait

envahi si rapidement son cœur était la grande passion de sa vie et que, dans d'autres circonstances, elle en eût été le bonheur et la rédemption.

20

Comme de coutume, M. et M Gilbert se rendirent à l'église, en se donnant le bras, le lendemain matin après le déjeuner champêtre ; mais Sigismund demeura à la maison pour esquisser le plan provisoire du roman féodal dont le théâtre devait être les ruines de Waverly. La journée était magnifique, un véritable temps d'été, avec un soleil resplendissant et un ciel bleu sans nuages. Le soleil était comme un bon présage dans la pensée de M Gilbert, pendant qu'elle revêtait cette robe de mousseline blanche qu'elle devait porter à Mordred. Un présage de quoi ? Elle ne se posa pas cette question, mais elle se complaisait à penser que le ciel souriait à sa visite à Mordred. Elle pensait au dîner au château, assise à côté de son mari à l'église, les yeux modestement fixés sur le livre de prières posé sur ses genoux. Elle avait pris l'habitude de penser à lui au lieu de faire attention au sermon.

Ce jour-là, elle n'essaya même pas d'écouter le discours du recteur. Elle se voyait dans le salon à peine éclairé de Mordred, après le dîner, l'écoutant parler. Elle voyait son visage tourné vers elle dans le demi-jour — ce visage pâle et brun — ces yeux rêveurs et changeants. Lorsque, à la fin du sermon, l'assistance se leva tout à coup, elle resta assise toute effarée pendant un instant, comme quelqu'un qu'on éveille brusquement d'un rêve ; et

quand les fidèles s'agenouillèrent et s'absorbèrent dans une méditation silencieuse sur l'injonction de leur pasteur, M Gilbert resta si longtemps dans une pieuse attitude que son mari fut obligé de la rappeler à elle en lui touchant doucement l'épaule. Même à genoux, c'était à lui qu'elle pensait. Elle ne pouvait chasser son image de ses pensées ; elle marchait dans un rêve perpétuel et s'éveillait bien rarement à l'idée qu'elle faisait mal de s'abandonner à ces rêveries. D'ailleurs, lorsqu'elle y songeait, elle y trouvait facilement une excuse qui mettait bien vite sa conscience en repos. Il ne le saurait jamais. Au mois de novembre, il serait parti, et le rêve ne serait rien de plus qu'un rêve.

Le vieux coucou de l'antichambre ne marquait qu'une heure lorsqu'ils rentrèrent à la maison après le service. La voiture devait être prête à trois heures moins un quart, et, à cette heure, ils devaient partir pour Mordred. George se proposait de mettre son cheval à une petite auberge voisine des portes du château, puis de se rendre tranquillement à pied de l'église chez Lansdell, après le service à l'église. Gilbert sentait que Brown Molly ne ferait pas une figure suffisamment avantageuse dans les luxueuses écuries de Roland.

Sigismund était encore assis dans le petit parloir. Il avait l'air très-échauffé et il se ressentait beaucoup du voisinage de l'encre. Il avait essayé l'une après l'autre toutes les bouteilles d'encre à un sou pendant le cours de ses travaux, et il en avait une petite collection réunie devant lui.

— Je ne sache pas qu'on ait jamais imaginé qu'un aussi grand nombre de bouteilles pouvaient contenir aussi peu d'encre, — dit-il d'une voix plaintive. — Mes meilleures idées sont arrêtées par de perpétuels cheveux qui se logent dans ma plume, sans

parler des ailes de mouches et même des mouches entières. Rien de comparable à une encre abondante pour communiquer l'abondance de paroles ; vous coupez court à l'éloquence dès que vous limitez l'encre. Quoi qu'il en soit, je suis ici pour m'amuser, mon vieux, — ajouta gaiement Smith, — et toutes les presses de Londres peuvent attendre après la copie sans que je m'en soucie.

Il s'en fallait d'une heure trois quarts pour qu'il fût temps de partir pour Mordred. M Gilbert monta dans sa chambre pour arranger sa coiffure. Elle se regarda dans la glace et se demanda si elle était jolie. Il ne le lui avait jamais dit. Il ne lui avait jamais fait le moindre compliment. Mais néanmoins elle s'imaginait qu'il la trouvait jolie, sans qu'elle pût se rendre compte d'où lui venait cette idée. Elle redescendit dans le parloir, puis de là dans le jardin, où Smith l'appelait, — dans le petit jardin devant la maison, où croissaient quelques fleurs communes, couvertes de poussière, dans des plates-bandes en forme de plats, et dans l'angle duquel il y avait un édifice construit de coquillages et de fragments de verres de couleur, dans lequel Jeffson se plaisait à voir l'exacte représentation d'une grotte.

Smith avait beaucoup de choses à dire, comme c'était d'ailleurs son habitude ; mais, comme son discours était entièrement d'un caractère personnel, il manquait peut-être d'intérêt. Isabel marchait à côté de lui dans l'étroite allée et tournait poliment la figure de son côté, disant : « Oui, vraiment ! » ou « voici qui est curieux ! » de temps en temps. Mais ses pensées étaient les mêmes qu'à l'église ; elle pensait au bonheur sans pareil qui l'attendait, — à la soirée passée dans sa compagnie, parmi les tableaux et les fleurs de serre-chaude, les bustes en marbre et les tentures soyeuses, et des échappées sur les pelouses et les massifs

éclairés par la lune qu'on pouvait apercevoir, par toutes les fenêtres ouvertes.

Voilà quelles étaient ses pensées quand une sonnette tinta bruyamment à ses oreilles, et, se retournant brusquement, elle vit un homme en livrée — un homme qui avait l'air d'un groom, — debout de l'autre côté de la grille du jardin.

Elle était si rapprochée de la porte que c'eût été une affectation ridicule d'attendre que Mathilda fût accourue des communs du logis situés derrière la maison. La femme du médecin tourna la clef dans la serrure et ouvrit la porte ; mais l'homme n'avait qu'une lettre à remettre et il la tendit d'une main pendant qu'il touchait le bord de son chapeau de l'autre.

— De la part de M. Lansdell, madame, — dit-il.

L'instant d'après, il s'éloignait et la porte ouverte et le chemin blanc et poudreux semblèrent rouler devant les yeux d'Isabel.

Cet homme aurait pu se dispenser de dire que la lettre venait de son maître. Elle reconnut l'écriture ferme et hardie dont elle avait vu de nombreux échantillons sur les marges des livres que Lansdell lui avait prêtés et qu'il annotait au crayon. Et même si l'écriture lui avait été inconnue, elle eût aisément deviné d'où venait la lettre. Qui, autre que lui, pouvait envoyer une missive qui eût un si grand air, avec son épaisse enveloppe blanche et satinée (d'un aspect tout à fait officiel), avec le cachet armorié s'étalant largement sur le sceau ? Mais pourquoi lui écrivait-il ? Probablement pour remettre le dîner. Ses lèvres tremblaient légèrement, comme les lèvres d'un enfant qui va pleurer, pendant qu'elle décachetait la lettre.

Elle la parcourut rapidement deux fois et elle comprit soudain alors que Roland s'éloignait pour quelques années, — pour toujours, — pour elle c'était la même chose ; et que jamais, jamais, jamais, jamais, — ce mot se répétait et résonnait dans son cerveau comme le tintement d'une sonnette, jamais elle ne le reverrait !

Elle sentait que Sigismund la regardait et la questionnait sur le contenu de la lettre.

— Que dit Lansdell ?... Est-ce partie remise ?... qu'est-ce que c'est ? — demandait Smith.

Mais Isabel ne lui répondit pas. Elle lui tendit la lettre ouverte, puis, brusquement, elle se détourna, courut vers la maison, monta les escaliers, et pénétra dans sa chambre. Elle ferma la porte à clef, se jeta sur le lit, et pleura comme une femme qui vient d'éprouver le premier chagrin sérieux de sa vie. Le bruit de ses sanglots déchirants était étouffé par les oreillers au milieu desquels elle avait enfoui sa figure ; mais la douleur qu'elle éprouvait la secouait des pieds à la tête. C'était fort mal à elle d'avoir pensé si souvent à lui, de l'avoir aimé si tendrement. Le châtiment de son péché l'atteignait brusquement et il était très-douloureux.

Smith resta pendant quelques instants à contempler la porte par laquelle Isabel avait disparu. Il tenait la lettre ouverte à la main et sa figure était l'image la plus parfaite de la stupéfaction la plus intense.

— J'imagine que c'est une remise, — se dit-il à lui-même, et qu'elle est contrariée de ce que nous n'y allons pas. Mon Dieu ! comme elle est encore enfant ! Je me rappelle l'avoir vue se conduire de la sorte une certaine fois à Camberwell, que je lui

avais promis des billets de spectacle que je ne pus obtenir. Le directeur du Théâtre royal de Drury Lane répondit qu'il ne considérait pas l'auteur de l'Homme à la marque comme ayant des titres suffisants aux privilèges accordés à la littérature. Pauvre Izzie ! Je me rappelle qu'elle s'enfuit et qu'elle resta longtemps sans reparaître ; et quand elle se remontra, elle avait les paupières rouges et bouffies.

Smith s'arrêta pour ramasser une étroite bande de papier teinté qui était tombée sur le sable de l'allée. C'était le chèque que Lansdell avait rempli pour payement des honoraires dus aux services du médecin. Sigismund lut la lettre et se mit à réfléchir.

— À dire la vérité, je suis presque aussi désappointé qu'Isabel, — se disait-il, toujours à lui-même. — Nous aurions eu un joli dîner au château, arrosé de force vins mousseux, sans compter le château… n'importe quoi, et le clos tel et tel. Je m'en vais porter à George la lettre et le chèque, — c'est bien digne d'Isabel de laisser le chèque par terre, — et me résigner à passer un triste dimanche.

Ce fut en effet un triste, très-triste dimanche. Lecteur, si la Providence vous garde quelque grand chagrin, priez qu'il ne vous atteigne pas un dimanche, alors que le soleil brille de tout son éclat et que les cloches de l'église retentissent dans l'atmosphère chaude et tranquille. Gilbert monta au bout de quelques instants au moment où les cloches retentissaient plus bruyamment que jamais, et, trouvant porte close, frappa au vantail en demandant à Isabel si elle ne voulait pas aller à l'église. Elle lui répondit qu'elle avait un mal de tête affreux et qu'elle désirait rester à la maison. Il lui posa alors une foule d'autres questions, demandant d'où venait son mal de tête et depuis quand elle l'avait, et enfin exprimant le désir de la voir comme médecin.

— Non, non, — cria-t-elle du lit sur lequel elle était couchée, je ne veux prendre aucun médicament ; je désire seulement reposer ; je dormais lorsque vous avez frappé.

Misérable mensonge qu'elle faisait là ! comme si elle pouvait espérer dormir maintenant !

— Mais, Izzie, — dit Gilbert, — tu n'as pas dîné. Nous avons de l'agneau froid et une salade qui nous attend après le service. Tu descendras dîner, n'est-ce pas ?

— Non, non, je n'ai pas faim. Je vous en prie, laissez-moi seule. Je ne désire que le repos, — répondit-elle d'un ton lamentable.

L'excellent George était loin de se douter de l'effort horrible que sa femme avait fait pour prononcer ces phrases si courtes sans éclater en sanglots. Elle enfouit de nouveau son visage dans les oreillers au moment où elle entendit son mari descendre doucement l'étroit escalier. Elle était bien malheureuse, bien folle. Ce n'était qu'un rêve — rien qu'un rêve — qu'elle venait de perdre. Encore une fois, ignorait-elle que Roland partirait et que toutes ses rêveries et ses fantaisies brillantes partiraient avec lui ? Ne s'attendait-elle pas à ce départ ? Sans doute ; mais au mois de novembre et non pas en septembre ; et surtout pas un jour qui aurait pu être si heureux.

— Quelle cruauté !... quelle cruauté !... — pensait-elle. — Quelle cruauté à lui de partir ainsi, sans même dire adieu, sans dire même qu'il regrette de partir. Et moi qui me figurais qu'il trouvait plaisir à causer avec moi ; je me figurais qu'il était heureux de me voir de temps en temps et qu'il verrait avec déplaisir s'approcher le moment du départ. Mais penser qu'il s'en va deux

mois avant l'époque qu'il avait indiquée, — penser qu'il ne regrette même pas ce départ !

M Gilbert se décida pourtant à se lever au moment où le ciel au couchant resplendissait d'un éclat sans pareil. Elle se leva, parce qu'un esprit fatigué n'avait que peu de tranquillité à espérer dans cette chambre, à la porte de laquelle, de demi-heure en demi-heure une personne attentive venait demander à Isabel si elle était mieux, si elle voulait prendre une tasse de thé, si elle voulait descendre et se reposer sur le canapé, et la tourmenter par beaucoup d'autres questions de cette nature. Elle ne pouvait pas rester seule avec son chagrin. Tôt ou tard il fallait qu'elle descendît pour recommencer à vivre et regarder le monde désert qu'il ne peuplait plus. Puisque la chose était inévitable, mieux valait commencer tout de suite cette tâche fatigante et ennuyeuse. Elle se baigna le visage et la tête, elle lissa ses longs bandeaux noirs devant le petit miroir, derrière lequel le ciel étincelant l'éclairait de ses rayons rouges. Hélas ! combien de fois par une belle matinée s'était-elle assise devant cet antique miroir, pensant à lui, et à l'espérance de le rencontrer sur les bords du ruisseau, sous l'ombre changeante des chênes du Roc de Thurston. Et maintenant, c'était fini ; jamais, jamais, jamais elle ne le reverrait ! Sa vie était finie. Ah ! comme il avait été sincère sur les créneaux de la vieille tour en ruines ! et avec quelle amertume le souvenir de ses paroles lui revenait alors ! Sa vie était finie. Le rideau était tombé et les lumières étaient éteintes, et il ne lui restait plus rien à faire qu'à errer aveuglément sur la scène obscure, jusqu'à ce qu'elle rencontrât la trappe du vampire — la tombe ! Un pâle fantôme, avec une sombre chevelure, la regardait du miroir. Ah ! si elle pouvait mourir ! Elle pensa au ruisseau du moulin. La roue serait immobile, et l'eau dans le trou là-bas, au delà

de la maison du meunier, serait calme ce soir-là, calme, tranquille et unie, et brillerait d'une teinte rose au soleil couchant, comme les dalles d'une cathédrale éclairées par le reflet des grands vitraux. Pourquoi ne chercherait-elle pas la fin de ses chagrins dans le gouffre miroitant, si profond, si tranquille ? Elle pensa à Ophélia et à la fille du meunier sur les bords d'Allan Water. La trouverait-on flottant sur le ruisseau, avec des herbes et des nénuphars entremêlés à ses longs cheveux noirs ? Serait-elle jolie une fois morte ? Aurait-il du chagrin lorsqu'il apprendrait sa mort ? Un matin, en déjeunant, lirait-il un certain paragraphe dans les journaux et mourrait-il de la rupture d'un anévrisme ? Ou lirait-il et passerait-il outre ? Pourquoi y prendrait-il garde ? S'il s'était soucié d'elle, il n'aurait pas écrit cette lettre froide et guindée dans laquelle il n'y avait pas le plus petit mot de regret. De vagues pensées de cette nature se succédaient dans son esprit. Si elle pouvait avoir le courage de se rendre au bord de l'eau et de se laisser tomber tranquillement dans l'eau à l'endroit que Roland lui avait montré une certaine fois comme étant le plus profond ! Ce n'était pas l'idée du crime qu'elle commettrait qui empêchait cette ignorante enfant d'accomplir cette action désespérée, qui, dans son esprit, prenait une forme douce et sentimentale. C'était seulement le frisson d'horreur du plongeon, une horreur vague et informe du « quelque chose qui vient après, » terreur familière à tous ceux (même de l'esprit le plus frivole) qui réfléchissent à la question solennelle d'Hamlet ; c'était seulement une crainte vague qui sauvait cette enfant du premier mouvement irréfléchi de son cœur meurtri. Je sais qu'elle était à la fois coupable et folle ; je sais qu'il est difficile d'appeler la sympathie sur un chagrin si peu fondé, sur une douleur imaginaire ; mais ses souffrances n'en étaient pas moins réelles parce qu'elles sem-

blaient folles aux yeux de la sagesse. Il n'y avait pas bien longtemps qu'elle avait passé des nuits blanches à pleurer la mort d'un épagneul favori ; il n'y avait pas bien longtemps qu'elle s'était couchée toute chagrine parce que le second de ses romans favoris n'était pas disponible chez le petit libraire de Camberwell. Toutes les préoccupations plus sévères de la vie lui étaient encore inconnues, toutes les leçons les plus dures lui restaient encore à apprendre.

Àla brune elle descendit, le visage aussi blanc que la robe de mousseline chiffonnée qui l'enveloppait de ses plis froissés et mous. Elle descendit dans le petit parloir où George et Sigismund attendaient leur thé et où deux chandelles jaunes laissaient trembloter leur lumière à la faible brise du soir.

Elle leur dit que sa tête allait mieux ; puis se mit à faire le thé, mêlant des quantités indécises de congo et de poudre-à-canon dans la petite coquille d'argent à jour dentelée qui avait appartenu à la grand'mère de Gilbert, et sur laquelle était gravé un profil bouffi de George III.

— Mais tu as pleuré, Izzie ! — s'écria George tout à coup, car les paupières de M Gilbert paraissaient rouges et bouffies à la lumière des chandelles.

— Oui, j'avais si grand mal de tête que j'en ai pleuré ; mais, je vous en prie, n'en parlons plus, — dit Isabel d'un ton suppliant. Je pense que c'est… le… déjeuner… d'hier, — à peine put-elle prononcer le mot, en se rappelant la bonté qu'il lui avait témoignée pendant toute la bienheureuse journée, je pense que c'est cela qui m'a rendue malade.

— Je parie que c'est la salade de homard, — dit vivement Gilbert ; — j'aurais dû te dire de n'en pas manger. Je ne crois pas qu'il y ait quelque chose de plus indigeste que la salade de homard à la crème.

Sigismund regardait Isabel d'un air grave tandis qu'elle versait le thé et leur passait les tasses. La pauvre Isabel s'en tira assez bien, puis, quand elle eut achevé sa tâche, elle s'assit dans une embrasure de fenêtre, regardant vaguement les arbustes poudreux éclairés par la lune, pendant que son mari et leur ami fumaient leurs cigares sur le chemin, devant la maison.

Comment allait-elle supporter la vie dans ce chemin triste et poudreux ; — cette vie odieuse qui devait s'avancer à jamais, comme une barque pesante qui se glisse lentement à travers des plaines monotones sur les eaux noires et immobiles d'un canal ? Comment la supporter ? Toute la monotonie, toute la tristesse, toute la pauvreté nue, toute la nudité lamentable de cette existence se dressèrent devant elle avec plus de force que jamais, et la terreur de cette hideuse perspective tomba sur elle comme un coup appliqué par une main de géant.

Tout cela revenait. Oui, cela revenait. Pendant les deux derniers mois, cela avait cessé d'être ; cela avait été effacé, caché, oublié ; cela n'existait plus. La baguette d'un magicien avait passé au-dessus de la maison carrée du sentier poudreux, et à sa place s'était dressé un palais féerique ; un pays digne du palais s'était déroulé autour d'elle, paradis dans lequel elle se promenait la main dans la main d'un demi-dieu. L'image de Lansdell avait rempli sa vie, à l'exclusion de toute autre image, animée ou inanimée. Mais le pays magique s'évanouit tout à coup comme un mirage dans le désert, comme à la dernière scène d'une pantomime,

les flammes roses et rouges s'éteignent, dans une hideuse vapeur sulfureuse. Les dômes et les minarets mystiques se fondirent dans l'air ; mais les sables nus restèrent réels et désolés, s'étendant à jamais devant les pieds saignants du voyageur.

Dans toutes les pensées de M Gilbert il n'y avait nulle horreur ou aversion bien définie pour son mari. Il faisait simplement partie de la tristesse de sa vie, il était uniquement un élément triste de ce triste monde dans lequel Lansdell ne figurait pas. Il se montrait très-bon pour elle, et elle avait comme un vague sentiment de sa bonté, et s'en montrait reconnaissante. Mais son image ne hantait pas ses pensées. À des heures fixées il rentrait et prenait ses repas, buvait son thé, avec accompagnement substantiel de pain et de beurre et de hors-d'œuvre provenant du jardin ; mais pendant les deux derniers mois il était arrivé maintes fois que sa femme avait à peine conscience de sa présence. Elle était heureuse dans le pays des chimères, avec le prince de son éternel conte de fées, pendant que le pauvre George mâchait ses tartines beurrées et croquait ses radis trop gros. Mais le conte des fées était abrupt et cruel ; le prince avait disparu, le rêve était passé. Assise près de la fenêtre ouverte, les bras croisés reposant sur l'appui poudreux, M Gilbert se demandait comment elle allait passer sa vie.

Puis ses pensées revinrent au gouffre tranquille au-dessus du ruisseau du moulin. Elle se rappela l'après-midi d'été heureuse et chaude pendant laquelle Lansdell s'était trouvé à côté d'elle et lui avait parlé de la profondeur du ruisseau. Elle ferma les yeux, sa tête tomba sur ses bras croisés, et elle revit la scène tout entière. Elle entendit le frissonnement des joncs, le clapotement du goujon sautant hors de l'eau ; elle vit la lumière dorée du soleil sur

les feuillages, la radieuse lumière du soleil se glissant à travers la moindre ouverture laissée par le feuillage épais, et elle vit son visage tourné vers elle avec ce regard lumineux, ce sourire brillant et tendre qui avaient l'air d'une autre espèce de rayon solaire.

Aurait-il du chagrin s'il dépliait le journal et trouvait dans un coin un petit paragraphe racontant qu'elle avait été trouvée flottant à cet endroit même parmi les herbes aquatiques ? Se rappellerait-il cette radieuse après-midi et les choses qu'il lui avait dites ? Ses paroles avaient été très-décousues et très-nuageuses ; mais il y avait eu, ou il semblait y avoir eu un sous-courant de tendresse mélancolique, aussi vague et capricieux, aussi indécis et mystérieux, que le murmure de la brise d'été parmi les joncs.

Je crois que les jeunes esprits rêvent naturellement de suicide. N'aspirent-ils pas de toutes leurs forces à se distinguer, n'importe à quel prix, même par la renommée éphémère de l'enquête du coroner et des articles spéciaux dans les feuilles hebdomadaires ? Ce n'était pas tant le calme absolu du tombeau que désirait Isabel : elle désirait mourir afin de causer du chagrin à Lansdell ; afin de faire sentir à ce cœur de roc les angoisses du remords, elle eût volontiers donné sa vie. Mais quand une jeune femme sentimentale de dix-neuf ans est à moitié portée à se rendre un instant célèbre par le suicide, il arrive souvent qu'elle est retenue, sinon par une pieuse horreur de ce crime, du moins par la difficulté de se jeter dans l'eau.

— Je n'ai même pas la liberté de mourir ! — pensa la femme du médecin en entendant le bruit régulier des pas pesants de son mari dans le chemin, et en songeant qu'il allait rentrer, que les portes seraient closes, et que les chances de mort par immersion étaient perdues, pour cette nuit au moins.

Il y avait du laudanum dans le laboratoire ; M Gilbert savait où se plaçait la bouteille qui le renfermait. Mais elle en avait goûté une ou deux fois pour des maux de dents, et elle avait trouvé cette préparation nauséabonde. Et puis la mort par le poison était un dénoûment prosaïque comparé à l'eau dormante et aux herbes aquatiques, et produirait un effet bien plus modeste dans les journaux.

Les deux jeunes gens rentrèrent exhalant une violente odeur de poussière et de fumée de tabac. Ils trouvèrent Isabel couchée sur le canapé, le visage tourné vers le mur. Avait-elle encore mal à la tête ? Oui, plus que jamais.

George s'assit et lut son journal hebdomadaire. Il avait un faible pour les journaux hebdomadaires ; il lisait tous les accidents et la chronique des tribunaux de police et des cours d'assises, ainsi que les lettres indignées des citoyens libéraux qui signent Aristide, Diogène, Junius Brutus, et protestent énergiquement contre les iniquités d'une aristocratie hautaine. Pendant que le médecin pliait le journal et en coupait les feuilles, il parla à Isabel du chèque de Lansdell.

— Il m'a envoyé vingt-cinq livres, — dit-il ; — c'est très-généreux ; mais, naturellement, je ne puis penser à accepter une pareille somme. J'ai visité nombre de fois ses fermiers, car le mois dernier il y a eu de nombreux cas de fièvres ; mais j'ai regardé le compte que j'avais préparé à son intention : cela ne monte pas à cinq livres. Je pense qu'il a l'habitude d'avoir affaire à des médecins qui demandent une guinée par visite. Je lui renverrai son chèque.

Isabel frissonna en écoutant les paroles de son mari. Combien cette discussion sur une question d'argent lui paraissait mesquine et vulgaire ! N'était-ce pas presque une insulte que ce chèque joint à cette lettre cruelle ? Qu'était-ce que son mari, sinon un commerçant, puisque entre lui et Lansdell il pouvait exister des questions de compte et de payement ?

Puis elle pensa à Clotilde et à la duchesse, — à la duchesse à la chevelure brillante et aux yeux bleus cruels. Elle pensa à « des colonnes de marbre brillant d'un éclat immaculé sur la pourpre de la nuit » et « aux rideaux écarlates brochés d'or, et aux beautés de haute naissance d'une froideur brillante. » Elle pensa à cette confusion de couleur, d'éclat, de parfums et de musique, accompagnements naturels des héros poétiques de Lansdell, et elle se demanda, en profonde humilité et contrition, comment elle avait pu, même pour un instant, se bercer de l'idée folle qu'il avait pu éprouver un sentiment éphémère de tendresse ou d'admiration pour un être aussi dégradé qu'elle. Elle pensa à ses robes si peu nombreuses qui n'avaient jamais l'ampleur de jupe nécessaire ; elle pensa à ses manches faites à la mode de l'année précédente, à son chapeau roussi par le soleil, à son ombrelle verte fanée comme une herbe malade à la fin d'un été brûlant. Elle sonda le gouffre qu'il y avait entre elle et Édith Dombey, et s'étonna de sa folie et de sa présomption.

Ah ! quel beau rêve ç'avait été et combien le réveil était triste ! Pendant ce bienheureux rêve elle avait absolument oublié Édith Dombey : elle avait cessé d'aspirer aux robes de velours ponceau, aux couronnes de diamants, et aux appartements splendides ; pendant ce temps l'enfant sottement sentimentale était devenue femme ; simple et confiante, aveuglément oublieuse de toutes

choses au monde excepté de son amour : mais maintenant toutes ses vieilles aspirations à la splendeur et à la beauté la reprirent à la fois. Si elle avait été semblable à Édith Dombey, il ne l'eût pas traitée ainsi, mais elle n'était rien que la pâle Florence, créée pour paraître gentille et être maltraitée.

Le pauvre Gilbert ne comprit absolument rien au mal de tête de sa femme qui était d'une nature singulièrement obstinée, car il dura plusieurs jours. Il lui donna des potions rafraîchissantes et des lotions pour son front qu'il trouva brûlant sous sa main d'homme du métier, froide et calme. Le pouls était rapide, la langue blanche, et le médecin la trouva bilieuse. Il n'eut pas le plus léger soupçon qu'un mal moral quelconque fût la cause de ces dérangements physiques. C'était une âme simple, et comme il était lui-même incapable du mal, il jugeait son prochain d'après un type de convention. Il pensait que les bons et les méchants formaient deux classes aussi complètement distinctes que les anges du ciel et les démons de l'enfer. Il savait qu'il existait quelque part dans l'univers des femmes qui trompaient leurs maris et se plongeaient dans le gouffre du vice, de même qu'il connaissait les sinistres antres du crime où gisaient les voleurs et les assassins, les faussaires et les pickpockets, dont les hideux exploits racontés par le journal formaient la partie déplaisante de sa tranquille lecture dominicale. Mais il ne concevait même pas les vagues erreurs sentimentales, les dangers nuageux et les tentations indéfinies. Il avait vu sa femme charmée et heureuse de la société de Lansdell, mais la pensée que le plus petit dommage pour lui pouvait résulter de cette fréquentation n'était jamais entrée dans son esprit. Raymond avait fait la remarque qu'un homme doué de sentiments de moralité tels que ceux du jeune médecin, était né pour être trompé.

Le reste de la semaine s'écoula d'une façon singulièrement triste pour Isabel. Le temps était très-beau, implacablement beau ; et pour M Gilbert l'univers semblait un désert de poussière et de lumière crue. Sigismund se montrait très-bon pour elle et faisait de son mieux pour l'amuser, lui racontant les intrigues de maints romans en germe qui devaient plus tard avoir un grand retentissement dans Camden Town. Mais elle le regardait sans le voir, et ses paroles résonnaient à ses oreilles comme un vain bruit. Hélas ! où donc était le bruit de cette autre voix, — de cette autre voix qui faisait entendre une si douce mélodie ! Où était cette conversation charmante et sceptique sur l'inanité de la vie et la misère des choses en général ! Ce pauvre et naïf Smith se rendit positivement haïssable à Isabel pendant cette lamentable semaine, en raison des efforts qu'il fit pour la distraire.

— S'il me laissait tranquille et seule au moins ! — pensait-elle. — Si l'on avait seulement pitié de moi et si l'on me laissait à ma solitude !

Mais c'était précisément ce que chacun semblait déterminé à ne pas faire. Sigismund se consacrait exclusivement à la société de la jeune femme. Jeffson laissait les herbes envahir les planches de pommes de terre pour planter des rosiers, attacher de charmantes plantes grimpantes, bêcher, améliorer, et transplanter cette partie du jardin qui prétendait être consacrée aux plantes d'agrément. Était-ce parce qu'il désirait occuper l'esprit de M Gilbert et la forcer à prendre quelque exercice ? Il ne taillait pas un arbuste, il n'élaguait pas une bordure sans prendre l'avis de la femme du médecin, et il priait Isabel de venir au jardin une demi-douzaine de fois par heure.

Puis pendant son séjour, Sigismund voulut à toute force emmener M Gilbert dîner à Warncliffe avec sa mère et ses sœurs. La famille de Smith se mit en frais pour cette occasion : il y avait une oie pour le dîner, volatile vulgaire et savoureux ; une énorme tarte aux prunes et des pommes et des poires dans des assiettes vertes en forme de feuilles, pour le dessert. Isabel ne put empêcher ses pensées de se reporter de cette table d'acajou vulgaire couverte de son tapis écarlate et sur laquelle étaient posés des verres à pied bleu foncé, à la table ovale de Mordred, et à la splendeur artistique des cristaux, des fruits et des fleurs.

La famille Smith ne vit dans M Gilbert qu'une jeune femme placide et insignifiante ; mais heureusement que Sigismund avait beaucoup de choses à dire de ses propres projets passés, présents et à venir ; Isabel put donc s'asseoir sans être dérangée dans la pénombre, écoutant d'une oreille distraite les bruits des pas dans la bonne vieille rue ; — l'appel du facteur à toutes les portes s'éteindre peu à peu dans l'éloignement, — et le croassement des corbeaux dans un bouquet de hêtres situé à l'entrée de la ville.

M. Smith, le père, passa la soirée dans le sein de sa famille et subit un interrogatoire sévère sur des questions abstraites de droit et de procédure criminelle, interrogatoire dirigé par son ambitieux fils, qui se perdait incessamment dans les marécages des difficultés légales, desquelles il fallait qu'il fût tiré par la main d'un praticien exercé.

La soirée parut interminable à la pauvre Isabel ; mais elle finit néanmoins, et Sigismund la reconduisit à Graybridge dans un omnibus cahotant. Mais pendant la durée de ce petit voyage, Isabel put se blottir dans un coin et penser à lui.

Smith quitta ses amis le lendemain, et, avant de s'éloigner, il fit une promenade avec Isabel dans le jardin et causa un peu avec elle de l'existence qu'elle menait à Graybridge.

— Je ne disconviens pas que Graybridge soit un peu triste, — dit-il, en réponse à une remarque d'Isabel, qui pourtant n'avait rien dit. — Je crois que vous devez la trouver un peu triste, bien que George soit un des meilleurs garçons qui soient au monde et qu'il vous soit tout dévoué ; oui, Izzie, il vous est dévoué à sa façon, tranquillement. Ce n'est pas un homme démonstratif, c'est vrai ; il est incapable de se laisser aller à des transports romanesques, ou à rien de semblable. Mais nous avons été élevés ensemble, Izzie, et je le connais par cœur ; je sais donc qu'il vous aime tendrement et que son cœur se briserait s'il vous arrivait quelque chose, ou s'il se mettait dans la tête, à tort ou à raison, que vous ne l'aimez pas. Mais enfin, je reconnais que vous devez trouver ici l'existence assez monotone, et je ne puis me défendre de penser que si vous vous occupiez un peu plus que vous ne faites, vous seriez plus heureuse. Supposons, par exemple, s'écria Smith évidemment radieux de l'importance de son idée, — supposons que vous écriviez un roman ! hein ? Vous n'imaginez pas combien cela vous rendrait heureuse. Regardez-moi. J'avais l'habitude de soupirer et de me lamenter, désirant tantôt ceci, tantôt cela : souhaitant dix mille livres sterling de revenus, ou un nez grec, ou quelque autre avantage mondain de cette nature ; mais depuis que je me suis mis à écrire des romans je ne pense pas que j'aie un désir que je ne puisse satisfaire. Il n'est rien que je n'aie fait… sur le papier. J'ai aimé et épousé les plus grandes beautés ; j'ai hérité de plusieurs fortunes, toujours inopinément et toujours au dernier moment, c'est-à-dire lorsque je me sentais disposé à piquer une tête dans la Serpentine par un beau clair de lune ; j'ai

tiré les plus effroyables vengeances de mes ennemis ; quant aux meurtres que j'ai commis, ils feraient paraître la vie de Napoléon vulgaire et triviale en comparaison. Il est vrai que ce n'est pas moi qui me glisse dans l'escalier qui gémit sous mes pas, tenant dans ma main crispée un poignard qui jette un éclair bleuâtre en rencontrant un rayon de la lune qui filtre à travers une fente du volet ; mais assurément je m'amuse autant que si c'était moi. Et, si j'étais une jeune femme, — continua Smith avec une légère hésitation, et jetant à la dérobée un regard furtif sur Isabel, — si j'étais une jeune femme et... et que j'eusse une espèce de passion romanesque pour une personne à laquelle je ne devrais pas m'intéresser, je vais vous dire ce que je ferais... j'en ferais un roman, Izzie, et j'en tirerais trois volumes et si, au dernier chapitre, je n'étais pas parfaitement dégoûté de mon héros, eh bien ! rien au monde ne pourrait me guérir.

Voici l'avis que Sigismund donna en partant à Isabel. Elle comprit son intention et lui en garda rancune. Elle commençait à sentir que le monde devinait sa folie et cherchait à l'en guérir. Oui : — elle était bien coupable, — bien folle. Elle le reconnaissait, mais elle ne pouvait s'en défendre. Et maintenant qu'il était parti, qu'il était loin, qu'il ne devait pas revenir, qu'elle ne contemplerait plus son visage, y avait-il du mal de ce qu'elle pensât à lui ? Elle y pensait tous les jours, à toute heure, sans réserve, sans essayer plus longtemps de s'abuser elle-même. Eugène Aram et Ernest Maltravers, le giaour et le corsaire étaient également oubliés. Le véritable héros de sa vie était venu : elle s'inclinait devant son image et lui rendait un culte incessant. Qu'importait-il ! Il était parti ! Il était aussi loin de sa vie que ces abstractions poétiques, MM. Aram et Maltravers. C'était un rêve comme tant d'autres de sa vie ; seulement il ne pouvait pas s'éva-

nouir et se transformer comme avaient fait ceux qui l'avaient précédé.

21

Pendant tous les mois de l'automne, pendant le long et triste hiver, M Gilbert supporta l'existence en la maudissant. Tous les jours se ressemblaient ; ils étaient sombres, froids et tristes, et sa vie était sombre, froide et triste comme les jours. Elle n'écrivit pas un roman. Elle n'exécuta aucune tâche et ne réalisa aucun plan ; mais elle commença mille entreprises, s'en fatigua, et finalement y renonça. Elle écrivit quelques chapitres d'un roman, œuvre d'imagination sauvage et inculte dans laquelle Roland régnait sans partage en dépit des règles de Lindley Murray, où il était toujours nominatif lorsqu'il aurait dû être objectif et vice versa, en un mot où il faisait, aussi peu que possible, honneur à l'université dans laquelle il était représenté comme ayant réuni un faisceau impossible d'honneurs et de triomphes. M Gilbert ne tarda pas à se fatiguer du roman, bien que l'idée de faire sensation ne laissât pas que d'être agréable. Il le lirait et il saurait qu'elle en était l'auteur. Le premier chapitre ne contenait-il pas une description très-minutieuse du chêne de lord Thurston ? Il était agréable de penser au roman, proprement relié, en trois volumes. Mais M Gilbert n'alla jamais au delà d'un petit nombre de chapitres décousus dans lesquels les grands faits de l'intrigue principale, — la première entrevue du héros et de l'héroïne, la mort de celle-ci par immersion et de celui-là par la rupture d'un anévrisme, etc., — étaient décrits. Elle reculait devant les détails ; elle pouvait bien édifier un palais féerique et prodiguer le luxe

dans ses salles immenses ; mais elle ne savait pas clouer les tapis, arranger les jalousies, ou disposer l'ameublement. Elle déchira le manuscrit ; puis, pendant quelque temps, elle songea à être un modèle de bonté, à se montrer compatissante envers les pauvres, tendre pour son mari, et assidue aux sermons du matin et de l'après-midi à l'église de Graybridge. Elle se fit avec du papier à lettres un petit cahier dans lequel elle prit des notes sur les sermons du curé et du vicaire, mais l'un et l'autre de ces messieurs avaient un faible pour discuter des questions de doctrine fort abstraites et qui dépassaient de beaucoup la portée de M Gilbert. La femme du médecin ne tarda pas à trouver la tâche de secrétaire excessivement difficile. Elle s'efforça de toute sa faible volonté de se repentir de ses péchés et de faire le bien. Elle coupa ses mauvaises robes et en fit des robes pour quelques enfants pauvres, et se procura, chez un libraire de Conventford, quelques traités incolores qu'elle distribua avec les robes, car elle avait comme une idée vague qu'un présent charitable était incomplet s'il n'était accompagné d'un traité.

Hélas ! pauvre enfant sentimentale ! cet effort pour être bonne, pieuse et utile ne lui réussit guère. Elle se mit très-bien avec quelques filles de paysans qui avaient été élevées à l'école nationale et qui aimaient autant qu'elle-même la lecture des romans ; elle fraternisa avec ces demoiselles et leur prêta quelques volumes dépareillés de sa petite bibliothèque, et même, à l'occasion, elle leur faisait la lecture à voix haute. Une certaine fois, le pasteur de Graybridge, pénétrant dans une chaumière où elle se trouvait, fut charmé d'entendre le bourdonnement d'une voix humaine et loua M Gilbert de son dévouement à la bonne cause. Peut-être eût-il été moins satisfait s'il avait connu l'objet de la lecture, qui était relatif à certain personnage à morale légère et à

instincts de boucanier, un personnage qui « légua aux siècles à venir le nom d'un corsaire uni à une seule vertu et à des milliers de crimes. »

Mais même ces faibles efforts vers la sagesse, — hélas ! comme il semblait que peu de temps se fût écoulé depuis qu'Isabel était une enfant, sujette à être corrigée par la seconde M Sleaford ! comme il semblait que peu de temps se fût écoulé depuis que ce mot « sagesse » signifiait laver sans murmure les tasses et les soucoupes, ou repriser un accroc triangulaire dans la jaquette d'un gamin ! — mais même ces faibles efforts vers la sagesse, disons-nous, cessèrent un à un, et M Gilbert s'abandonna à la sombre monotonie de son existence et se consola avec la pensée de Roland, comme un mangeur d'opium charme ses jours inquiets au moyen des visions splendides qui illuminent son extase abrutie. Elle se résigna à vivre, se montra soumise avec son mari, et lut des romans aussi longtemps qu'elle en put trouver à lire, pensant incessamment à ce qui aurait pu être, — si elle avait été libre et que Roland l'eût aimée. Hélas ! il n'avait que trop clairement prouvé qu'il ne l'aimait pas, qu'il ne l'avait jamais aimée. Il avait rendu la chose évidente par une preuve d'une cruauté trop significative, au moment précis où elle commençait à être ineffablement heureuse à la pensée que, d'une façon ou d'une autre, elle lui était plus chère qu'elle n'aurait dû l'être.

Les tristes journées de l'automne et les sombres journées de l'hiver s'écoulèrent lentement, et Gilbert entra et sortit, vaqua à ses occupations, prit ses repas, monta Brown Molly entre les deux rangées de haies dépouillées, sur les bords des ruisseaux gelés, aussi gaiement que pendant la belle saison, alors que ses courses le promenaient dans un jardin perpétuel. Il possédait

une de ces natures heureuses que ne troublent pas des aspirations insensées vers l'impossible. Il caressait l'idée de changer un jour ou l'autre sa clientèle de Graybridge pour une autre plus lucrative et il parlait volontiers à Isabel de ce projet ambitieux ; mais elle prenait peu d'intérêt à ces projets. Dès l'abord elle en avait témoigné fort peu ; maintenant elle en montrait moins. À quoi bon ce changement ? Cela ne pouvait que lui donner un nouveau sujet d'ennui. N'était-ce pas quelque chose que de rester à frissonner sur le petit pont, au pied du chêne de lord Thurston si dénudé et si dépouillé maintenant ? N'était-ce pas quelque chose que d'apercevoir au moins les cheminées de Mordred, les groupes magiques des cheminées de briques rouges, se détachant en tons chauds sur le ciel glacial de décembre.

M Gilbert n'avait pas oublié le passage de la lettre de Roland dans lequel il mettait à son service la bibliothèque de Mordred. Mais elle ne se hâtait pas de profiter de l'avantage qui lui était offert. Elle reculait timidement devant l'idée de pénétrer dans sa maison, alors même qu'il n'y avait aucune probabilité qu'elle le rencontrât dans ses magnifiques salons, bien qu'il fût à l'autre bout de l'Europe, gai et heureux, et oubliant qu'elle existât. Ce ne fut que petit à petit, alors que plusieurs mois se furent écoulés depuis le départ de Lansdell, et que la tristesse de la vie qu'elle menait fut devenue de jour en jour plus oppressante, qu'Isabel trouva le courage de franchir le noble portail de Mordred. Elle prévint naturellement son mari de son dessein. N'était-ce pas son devoir ? Et George approuva d'un air de bonne humeur en disant néanmoins :

— Je crois cependant que tu ne manques pas de livres, car tu me sembles consacrer toutes tes journées à la lecture.

Elle partit donc une certaine après-midi d'hiver et se rendit seule, à pied, au château. La vieille femme de charge la reçut très-cordialement.

— Je vous ai attendue tous les jours, madame, depuis le départ de M. Lansdell, s'écria la digne femme, car il nous a dit que vous aimiez beaucoup les livres et que vous pouviez prendre tous ceux qui vous plairaient. John est chargé de vous les porter, madame, et je dois me mettre entièrement à vos ordres. Mais je commençais à croire que vous ne viendriez jamais, madame.

Il y avait du feu dans la plupart des pièces, car les domestiques de Lansdell avaient une sainte terreur de cette fatale végétation bleuâtre dont l'humidité revêt la surface d'un tableau. Les flammes des foyers brillaient sur les cadres dorés, scintillaient çà et là dans les profondeurs roses d'un verre de Bohême, et étincelaient en éclairs bizarres sur des vases de porcelaine précieuse ou sur des groupes de marbre d'un blanc immaculé. Mais, malgré cela, les appartements avaient un aspect désolé, en dépit de la chaleur, de la lumière, et de l'éclat.

M Warman, la femme de charge, donna à Isabel des nouvelles de Lansdell. Lady Gwendoline Pomphrey avait daigné dire à M Warman qu'il était à Milan ; quelque part en Italie, croyait la femme de charge ; il devait passer le reste de l'hiver à Rome, et de là il irait à Constantinople, puis Dieu savait où ! car jamais on n'avait vu pareil voyageur ni qui parût aussi infatigable.

— N'est-ce pas un malheur qu'il n'épouse pas sa cousine et qu'il ne s'établisse pas comme son père ? — disait M Warman. — Il est vraiment presque honteux qu'un endroit pareil soit fermé d'un bout de l'année à l'autre, au point que les tableaux prennent

un aspect funèbre et semblent vous regarder d'un air de reproche, comme s'ils demandaient sans cesse : « Où est-il ? Pourquoi ne revient-il pas ? »

Isabel se tenait debout, le dos tourné à la fenêtre ; la femme de charge n'aperçut donc pas l'effet produit par ses paroles. Ces naïves réflexions furent très-pénibles pour M Gilbert. Il lui semblait que l'image de Roland s'éloignait d'elle de plus en plus dans ce lieu magnifique où tous les attributs de sa richesse et de son rang étaient une preuve matérielle de la profondeur du gouffre qui les séparait.

— Que suis-je pour lui ? — pensait-elle. — Qu'est-ce qu'une misérable créature comme moi peut jamais devenir pour lui ? S'il revient, ce sera pour épouser lady Gwendoline. Peut-être lui dira-t-il nos rendez-vous aux ruisseaux du moulin et peut-être riront-ils ensemble de moi.

Le sang lui monta au visage en pensant à cette courte période d'été, à cet éphémère rayon de bonheur, à ce coup d'œil ravissant jeté sur le paradis, qui n'avaient servi qu'à rendre la terre plus laide et plus triste qu'elle n'avait jamais été.

Sa conduite avait-elle été inconvenante et immodeste et ne se souviendrait-il d'elle que pour la mépriser ? Elle espéra que lorsque Roland reviendrait dans le Midland il la trouverait morte. Il ne pourrait la mépriser si elle était morte. La seule idée agréable qu'elle eût cette après-midi fut de penser que Lansdell reviendrait à Mordred, qu'il se fiancerait à sa cousine, que le mariage aurait lieu dans l'église de Graybridge, et que lorsqu'il conduirait son épouse le long de la tranquille avenue, il tressaillirait, frappé de remords, à l'aspect d'une pierre funéraire nouvel-

lement érigée, sur laquelle il lirait : « À la mémoire d'Isabel Gilbert, morte à vingt ans. » Vingt ans ! c'était presque vieux, pensait M Gilbert. Elle avait toujours pensé qu'après la perspective d'épouser un duc, la chose la plus enviable était de se coucher dans un tombeau prématurément ouvert, avant l'âge de dix-huit ans.

La première visite à Mordred rendit la femme du médecin très-malheureuse. Toutes ses vieilles blessures ne se rouvraient-elles pas ? Ne rappelait-elle pas trop vivement cette bienheureuse journée pendant laquelle il s'était assis à côté d'elle au déjeuner et avait courbé sa tête charmante en baissant sa voix sonore pour lui adresser la parole ?

Néanmoins, une fois la glace rompue, elle alla fréquemment au château, et, une fois ou deux, elle daigna accepter une tasse de thé chez M Warman, la femme de charge, bien qu'elle sentît qu'en agissant ainsi, elle élargissait le gouffre qui s'ouvrait entre elle et Lansdell. Insensiblement elle en vint à se trouver à l'aise dans ces appartements splendides. Il lui semblait fort agréable de s'asseoir dans un fauteuil bas dans la bibliothèque, — dans son fauteuil, — ayant à côté d'elle une pile de livres posée sur une petite table, et l'éclat d'un feu flambant adouci par un magnifique écran monté en cuivre et émaillé. M Gilbert aimait sincèrement la lecture, et, dans la bibliothèque de Mordred la vie lui semblait moins amère qu'ailleurs. Elle lut la plus grande partie de la littérature légère qui meublait les rayons de Lansdell ; poèmes et histoires populaires, biographies et autobiographies, lettres, voyages dans des contrées magiques et romanesques. Lire la description des pays que parcourait Lansdell équivalait presque à le suivre !

Àmesure que M Gilbert se familiarisait davantage avec le noble logis et qu'elle se liait de plus en plus avec la femme de charge, elle s'accoutuma à se promener à loisir à travers toutes les chambres, tantôt s'arrêtant devant un tableau, tantôt s'asseyant pendant une demi-heure devant un autre, perdue dans ses rêveries. Elle connaissait tous les tableaux ; elle avait appris leur histoire de M Warman ; et elle savait ceux d'entre eux que Lansdell prisait davantage. Elle prit quelques-uns des majestueux infolio dans les rayons inférieurs de la bibliothèque et y lut les biographies de ses peintres favoris et des traductions officielles de dissertations italiennes sur l'art. Son esprit prit ses ébats parmi les ravissants objets qui l'entouraient, et les graves pensées recueillies par des lectures sérieuses dissipèrent un grand nombre de ses rêveries puériles, de ses aspirations naïvement sentimentales. Jusqu'à ce moment, elle avait vécu trop exclusivement parmi les poètes et les romanciers ; mais alors de sérieuses biographies lui révélèrent un nouveau côté de la vie. Elle lut les histoires d'hommes et de femmes réels qui avaient vécu et qui avaient enduré de véritables souffrances, des angoisses prosaïques, de dures épreuves vulgaires, et des misères plus dures encore. Vous rappelez-vous comment, lorsque le cœur du jeune Caxton a été éprouvé par les chagrins les plus amers de la jeunesse, son père lui envoie, pour le consoler, la Vie de Robert Hall ? Isabel, très-folle et très-aveugle en comparaison du fils d'Austin Caxton, trouva néanmoins quelque consolation dans l'histoire des souffrances des hommes vertueux. La conscience de son ignorance s'accrut à mesure qu'elle devenait moins ignorante ; et il y avait des moments où la romanesque enfant était presque raisonnable et se résignait à l'idée que Roland n'aurait aucun rôle dans l'histoire de sa vie. Il est impossible de vivre

dans la fréquentation constante des bons auteurs sans devenir plus sage et meilleur dans leur compagnie sérieuse et saine. Lente et subtile est l'influence exercée, et le progrès imperceptible au moment où il agit, mais ils n'en sont pas moins certains. Petit à petit Isabel s'en retourna chez elle avec une conscience joyeuse, accueillit généreusement son mari, et se réconcilia suffisamment avec une existence dont la plate monotonie était en quelque sorte contrebalancée par le loisir qu'elle lui laissait pour lire d'excellents livres. Si la vie endormie, les calmes après-midi dans les appartements déserts du château, avaient pu ne pas cesser, je crois fermement qu'Isabel serait petit à petit devenue une femme instruite et raisonnable ; mais le courant de son existence n'était pas destiné à suivre lentement sa marche jusqu'à la fin. Il devait contenir des orages et des dangers de naufrage, des craintes et des angoisses, avant que les eaux s'en jetassent dans le golfe tranquille et que se terminât l'histoire de sa vie.

Un jour du mois de mars, par un temps glacial, alors que les feux des appartements de Mordred avaient un aspect particulièrement hospitalier, M Gilbert porta ses livres dans une chambre retirée, demi-boudoir, demi-salon, à l'extrémité d'une enfilade d'appartements magnifiques. Elle ôta son chapeau et son châle et lissa ses bandeaux devant la glace. Elle était un peu changée depuis l'automne précédent, et le visage qu'elle voyait ce jour-là était plus allongé et plus fait que cette figure bouleversée et inondée de larmes qu'elle avait vue dans son miroir le soir du départ de Roland. Son chagrin n'en avait pas été moins réel, parce qu'il était fou et puéril, et il avait laissé ses traces sur son apparence extérieure. Mais elle commençait à s'en guérir. Elle était presque fâchée qu'il en fût ainsi. Elle était presque peinée de reconnaître

que son chagrin était moins cuisant que six mois auparavant, et que l'éclat de l'image de Roland était peut-être un peu terni.

Mais ce jour-là M Warman était destinée à détruire le bon effet si récemment produit par de bonnes lectures et à réveiller tous les regrets d'Isabel pour le châtelain errant de Mordred. La digne femme de charge avait reçu de son maître une lettre qu'elle apporta triomphalement à M Gilbert. C'était une lettre fort courte, renfermant des chèques destinés à différents payements et donnant quelques ordres relatifs aux jardins et aux écuries.

« Veillez à ce qu'on envoie des ananas et des raisins à Lord Ruysdale, dès qu'il en désirera. — Je serai charmé d'apprendre que vous avez envoyé de temps en temps des fleurs et des fruits de serre à M. Gilbert, le médecin de Graybridge ; il s'est montré plein de bonté pour quelques-uns de mes gens. — Prenez soin qu'on ait tous les égards possibles pour M Gilbert toutes les fois qu'elle viendra à Mordred. »

Les yeux d'Isabel s'obscurcirent quand elle lut ce passage de la lettre. Il pensait à elle malgré l'éloignement — bien qu'il fût presque à l'autre bout du monde, au jugement d'Isabel, car sa lettre était datée de Corfou ; il se souvenait qu'elle existait et il s'inquiétait de son bonheur ! Ce jour-là les livres lui furent bien inutiles. Elle demeura assise, un volume ouvert sur les genoux, les yeux fixés sur le foyer, pensant à lui. Elle retournait à ses vieux errements. Son image avait repris à ses yeux toute son ancienne splendeur. Triste, bien triste était la vie là où il n'était pas. Comment allait-elle faire pour supporter l'existence. Elle joignit les mains dans une extase silencieuse.

— Oh ! mon bien-aimé, si vous saviez au moins combien je vous aime ! — murmura-t-elle.

Puis elle tressaillit, confuse et rougissante. Jamais, jusqu'à ce moment, elle n'avait osé traduire sa passion par des mots. L'horloge du château sonna trois heures ; mais M Gilbert resta assise dans la même attitude, pensant à Roland. La pensée de rentrer chez elle et de se retrouver encore une fois en face de sa vie quotidienne lui était indiciblement pénible. Cette lettre fatale, si ordinaire pour le premier lecteur venu, avait ressuscité tous les anciens sentiments exaltés. Encore une fois, Isabel s'envola sur les ailes du sentiment et de l'imagination, dans cette région de convention où le jeune seigneur de Mordred régnait sans partage, beau comme le prince d'un conte de fée, grand comme le demi-dieu de quelque légende classique.

La pendule de la cheminée fit entendre la demie après quatre heures. M Gilbert releva un instant la tête, arrachée une seconde à sa rêverie.

— Quatre heures et demie, — pensa-t-elle. — Il fera nuit à six heures et j'ai une longue course à faire pour rentrer à la maison.

La maison ! elle frissonna à ces simples paroles que la langue anglaise a la gloire unique de rendre par un seul mot : home ! Le mot est incontestablement très-beau, sans doute ; surtout pour un gros propriétaire campagnard, — heureux possesseur d'un bon vieux manoir accompagné de ses prairies et de ses bois, de ses fermes et de ses constructions rurales modèles, de son parc touffu, de son lac étincelant, de ses merveilleuses laiteries encadrées de porcelaine, émaillées et égayées par le murmure charmant d'une fontaine.

Mais, pour M Gilbert, home signifiait une bâtisse carrée dans une ruelle poudreuse et ne devait jamais signifier rien de meilleur ou de plus brillant. Elle se leva, poussa un long soupir en prenant son chapeau et son châle sur une table à côté d'elle, et commença à s'habiller devant le miroir.

— Le parloir à la maison a l'air encore plus laid, plus nu, et plus misérable que lorsque je suis venue ici, — pensa-t-elle en se détournant de la glace et se dirigeant vers la porte.

Elle s'arrêta tout à coup. La porte du boudoir était entr'ouverte : toutes les autres portes de la longue enfilade d'appartements étaient ouvertes et elle entendait un bruit de pas venant rapidement vers elle : les pas d'un homme ! Était-ce un des domestiques ? Non ; les pieds d'un valet ne pouvaient frapper le sol avec cette démarche à la fois ferme et majestueuse. C'était alors le pas d'un étranger. Qui pouvait venir ce jour-là, sinon un étranger ? Il était bien loin — presque à l'autre bout du monde. Il était donc impossible que le bruit de ses pas pût résonner sur les parquets du château du Mordred.

Et cependant !... et cependant !... Isabel s'arrêta ; son cœur battait violemment, ses mains étaient croisées, ses lèvres entr'ouvertes et tremblantes. L'instant d'après, les pas frappaient sur le seuil de la chambre, la porte était poussée, et elle se trouvait face à face avec Roland... Roland..., qu'elle n'espérait plus revoir ici-bas ! Roland..., dont le visage avait hanté nuit et jour ses rêves depuis six mois !

— Isabel... M Gilbert ! — dit-il en avançant ses deux mains, dans lesquelles il saisit les siennes, qu'il trouva froides comme le marbre.

Elle essaya de parler, mais aucun son ne sortit de ses lèvres tremblantes. Elle ne put trouver un mot de bienvenue pour ce voyageur infatigable, mais elle resta devant lui sans souffle et toute tremblante. Lansdell approcha un fauteuil et la fit s'asseoir.

— Je vous ai effrayée, dit-il ; — vous ne vous attendiez pas à me voir. Je n'avais pas le droit de venir vers vous si brusquement ; mais on m'a dit que vous étiez ici et j'avais si grand besoin de vous voir… j'avais si grand besoin de vous parler…

Ses paroles étaient assez insignifiantes, mais il y avait dans le ton dont elles furent prononcées, une chaleur et une sincérité nouvelles pour Isabel. De faibles rougeurs allaient et venaient sur ses joues si mortellement pâles un instant auparavant ; ses paupières tombèrent sur ses yeux noirs si profonds ; une expression de bonheur soudain s'étendit sur son visage et le rendit éclatant.

— Je pensais que vous étiez à Corfou, — dit-elle. — Je pensais que vous ne reviendriez… jamais… jamais…

— J'ai visité Corfou, l'Italie, et d'innombrables pays autres que ceux-là. Je voulais rester à l'étranger, mais… mais j'ai changé d'idée et me voici. J'espère que vous êtes contente de me revoir.

Que pouvait-elle lui dire ? La terreur qu'elle avait de trop dire lui faisait garder le silence ; les battements de son cœur lui bruissaient aux oreilles, et elle avait peur que lui aussi entendît ce bruit révélateur. Elle n'osait pas lever les yeux, et cependant elle savait qu'il la regardait avec ardeur, qu'il scrutait son visage, pour ainsi dire.

— Dites-moi que vous êtes heureuse de me voir, — dit-il. — Ah ! si vous saviez pourquoi je suis parti… pourquoi j'ai lutté si fort pour ne pas revenir… pourquoi je suis revenu malgré tout… malgré tout… en dépit de tant de résolutions prises et oubliées, tant d'incertitudes, tant de doutes et d'hésitation !… Isabel ! dites-moi que vous êtes contente de me revoir !

Elle essaya de parler, bégaya un ou deux mots, s'interrompit, et s'éloigna de lui. Puis elle se retourna vers lui comme par une impulsion soudaine, aussi innocemment et puérilement que Zuléika regardant Sélim, oubliant pour une minute la maison carrée de la ruelle poudreuse, Gilbert, et tous les devoirs de sa vie.

— J'ai été bien malheureuse, — s'écria-t-elle. — J'ai été bien malheureuse ; et cependant vous repartirez un jour ou l'autre et je ne vous reverrai jamais… jamais plus.

La voix lui manqua et elle fondit en larmes, puis se rappelant brusquement le médecin, elle s'essuya vivement les yeux avec son mouchoir.

— Vous m'avez tellement effrayée, monsieur Lansdell, — dit-elle, — que j'oublie que je suis fort en retard, que j'allais partir, et que mon mari va m'attendre. Il vient parfois au-devant de moi quand il a quelques instants de liberté. Au revoir !

Elle lui tendit la main en regardant Roland avec inquiétude. La méprisait-il beaucoup ? Voilà ce qu'elle se demandait. Il était sans doute revenu pour épouser lady Gwendoline, et un beau matin du mois de mai il y aurait un beau mariage. Il y avait juste le temps pour mourir de phthisie du mois de mars au mois de mai, pensa M Gilbert, et sa pierre tumulaire pourrait être prête pour l'occasion si les dieux qui prodiguent à leurs favoris le bonheur

d'une fin prématurée voulaient seulement lui témoigner quelque bonté.

— Au revoir, monsieur Lansdell, — répéta-t-elle.

— Permettez-moi de vous accompagner un peu. Ah ! si vous saviez comme j'ai voyagé nuit et jour ; si vous saviez combien j'ai aspiré après ce moment et après la vue de…

La vue de quoi ?… Roland regardait le pâle visage de la femme du médecin en prononçant cette phrase incomplète. Mais parmi toutes les merveilles qui rendirent jamais merveilleuse la vie d'une femme, il ne pouvait certainement pas arriver qu'un demi-dieu daignât descendre des régions éthérées qu'il habitait ordinairement, à son intention à elle, se disait M Gilbert. Elle retourna chez elle à l'heure glaciale du crépuscule de mars, mais elle ne respira pas l'atmosphère insignifiante et commune du reste de l'humanité ; car Roland marchait à ses côtés, et ne rencontrant pas le médecin il poussa jusqu'à Graybridge et ne quitta M Gilbert qu'à l'entrée de la ruelle poudreuse dans laquelle la lanterne rouge du docteur brillait déjà vaguement dans l'obscurité. Le maître du Prieuré de Mordred eût-il éprouvé le moindre sentiment de honte s'il avait rencontré Gilbert ? Il y avait chez Roland un air de résolution qui est celui de l'homme qui agit d'après un plan arrêté et qui ne pense pas à rougir.

22

Lansdell ne semblait pas pressé de faire connaître son retour à Mordred. Il n'affecta pas un air de mystère, il est vrai ; mais il se

renferma chez lui la plus grande partie du temps, et ne sortit que bien rarement, excepté pour se promener dans la direction du chêne de lord Thurston, vers lequel, dans les froides après-midi du printemps, M Gilbert se dirigeait aussi, et où Roland et la femme du médecin se rencontraient très-fréquemment. Maintenant ce n'était plus tout à fait par hasard, car, en se quittant, Roland disait souvent, avec une indifférence suprême :

— Je suppose que vous dirigerez vos pas de ce côté demain… c'est la seule promenade convenable des environs… et je vous apporterai l'autre volume.

Lord Ruysdale et sa fille étaient encore à Lowlands ; mais Lansdell ne s'y rendit pas pour présenter ses respects à son oncle et à sa cousine comme la politesse l'ordonnait. Il ne se rapprocha pas du vieux château tout gris où le comte et sa fille végétaient dans la tristesse et dans l'économie ; mais Gwendoline apprit par sa femme de chambre que Lansdell était revenu, et elle fut cruellement offensée de sa négligence. Son ressentiment s'accrut davantage, quand la femme de chambre, qui était un peu fanée comme sa maîtresse, et peut-être un peu aigrie par-dessus le marché, laissa tomber quelques nouvelles qu'elle avait glanées dans l'antichambre. « On a vu M. Lansdell se promener sur le chemin de Graybridge avec M Gilbert, la femme du docteur, ce n'est pas la première fois, et l'on dit que cela paraît singulier qu'un gentleman comme M. Lansdell soit vu se promenant et causant avec une femme comme elle. »

La femme de chambre vit dans la glace le visage de sa maîtresse pâlir. Quel que soit le rang, la fortune, ou le sexe du malheureux Othello, il ou elle ne saurait rester en paix, être heureux ou heureuse, ne rien savoir. Il se trouve toujours un messager,

mâle ou femelle, qui a soin de le tenir au courant des faits et gestes les plus récents du délinquant.

— Je n'ai nul désir de connaître les cancans des domestiques sur la conduite de mon cousin, — dit Gwendoline avec une hauteur suprême. — Il est maître de ses actions et libre d'aller où bon lui semble et avec qui il lui plaît.

— Je vous demande pardon, milady, je ne pensais pas vous offenser, — répondit la femme de chambre d'un ton soumis. — Ça n'empêche pas que ça ne lui fait pas plaisir, — pensa la péronnelle en riant intérieurement.

Roland se tint à l'écart de sa famille ; mais il ne fit pas à sa guise sans en récolter quelques ennuis. La route du crime n'est pas précisément si unie et si jonchée de fleurs qu'on a voulu nous le faire croire. Une main charitable jette parfois des poutres et des ronces sur nos pas. C'est notre propre faute si nous nous obstinons à escalader les rocs amoncelés et à ramper au milieu des haies épineuses dans une folle ardeur vers notre destin. Roland avait mis le pied sur la pente fatale et il marchait avec la rapidité qui nous entraîne toujours sur un plan incliné ; mais la route n'était pas sans obstacles pour lui. Charles Raymond, de Conventford, fut une des personnes qui apprirent par hasard le retour du jeune homme ; et huit jours environ après le retour de Roland, l'affable philosophe se présenta aux portes du château et il fut assez heureux pour trouver son parent chez lui. En dépit du désir de Lansdell de montrer un air dégagé, il y avait quelque contrainte dans la manière dont il accueillit son vieil ami.

— Je suis enchanté de vous voir, Raymond, — dit-il. — Je me promettais d'aller vous voir à Conventford d'ici un ou deux jours.

Me voici de retour comme vous voyez.

— Oui, et je suis fâché de le voir. Ceci est un manque de bonne foi, Roland.

— Que voulez-vous dire ? À qui ai-je promis quelque chose ?

— À moi, — répondit gravement Raymond. — Vous m'avez promis de vous expatrier.

— C'est ce que j'ai fait.

— Oui, mais vous voici revenu.

— Oui, — répondit Lansdell en croisant les bras et en regardant son parent en face tandis qu'un étrange sourire se montrait sur ses lèvres, — oui, le fait est par trop évident pour que je le nie. Me voici revenu.

Raymond garda le silence pendant une minute à peu près. Le jeune homme, debout, appuyé dans l'angle d'une fenêtre profonde, ne quittait pas des yeux le visage de son ami. Il y avait dans l'expression de sa physionomie un air provocateur, qui se retrouvait même dans son attitude, car il se tenait debout, les bras croisés, appuyé contre les lambris.

— Roland, j'espère que, puisque vous voici revenu, c'est que la raison qui vous a éloigné d'ici a cessé d'exister. Vous revenez parce que vous êtes guéri. Je ne puis m'imaginer qu'il en soit autrement, Roland ; je ne puis croire que vous m'avez manqué de parole.

— Que direz-vous donc si je suis revenu parce que j'ai reconnu que mon mal est incurable ! Que direz-vous, lorsque je vous affir-

merai que je vous ai tenu parole, que j'ai essayé d'oublier, et que je suis revenu parce que je ne le peux pas !

— Roland !...

— Oui, c'est une fièvre insensée, n'est-ce pas ? très-insensée, très-misérable aux yeux du grave docteur qui l'étudie et qui regarde le malheureux patient se tordre et tressaillir, en écoutant les paroles de son délire. Avez-vous jamais vu un homme pris du delirium tremens attrapant des mouches imaginaires, et criant après les démons et les farfadets qui dansent sur son couvre-pieds ? Quelle déplorable maladie !... et dire que ce n'est rien que le résultat de quelques bouteilles d'eau de-vie prises en trop. Mais vous ne pouvez la guérir. Vous pouvez mépriser le malheureux ; mais vous reculez, frappé de terreur, devant l'intensité de la maladie. Vous avez fait votre devoir, docteur : Vous vous êtes loyalement efforcé de me guérir de ma fièvre et je me suis docilement soumis à votre traitement ; mais, tout considéré, vous n'êtes qu'un empirique ; car vous avez prétendu — comme tous les charlatans — être en état de guérir un incurable,

— Alors vous êtes venu avec l'intention de rester, Roland ?

— C'est selon ! pour l'instant... je n'ai pas l'idée de rester longtemps ici.

— En attendant, on vous a vu vous promener sur la route de Graybrigde ou vagabonder autour du Roc de Thurston en compagnie de M Gilbert. Savez-vous que déjà le nom de la malheureuse enfant est compromis ? Les gens de Graybridge commencent à associer son nom au vôtre.

Lansdell se mit à rire, mais non pas du rire agréable qui lui était familier.

— Avez-vous jamais cherché sur une carte d'Angleterre la ville de Graybridge-sur-la-Wayverne ? — demanda-t-il. — Quelques-unes ne mentionnent pas du tout le nom de cet endroit ; sur d'autres vous trouverez un petit point noir avec le nom de Graybridge imprimé en lettres minuscules. Le British Gazetter vous dira que Graybridge est intéressant à cause de son église que… etc., etc. ; qu'un omnibus fait le service entre ce village et la station de Warncliffe, et que le marché le plus voisin est Wareham. Voilà tout ce que la littérature du monde entier dira sur Graybridge à l'homme curieux de se renseigner. Quel chagrin ce doit être, pour un voyageur qui parcourt les sommets des Pyrénées, ou les rives de l'Amazone, de savoir que les gens de Graybridge mêlent son nom à leurs cancans ! Quelles tortures sans nom pour celui qui parcourt les jolies îles de l'Archipel Grec, pour l'homme qui rêve sur les bords des mers d'azur du midi, de savoir qu'il a encouru l'improbation de Graybridge.

— Je crois qu'il est préférable que je me retire, Roland, — dit Raymond, regardant son parent d'un air de reproche et de tristesse et étendant la main pour prendre le chapeau et les gants qu'il avait déposés sur un fauteuil auprès de lui ; — je n'ai plus rien à faire ici.

— Vous ne me séparerez pas de la femme que j'aime, — répondit hardiment Roland. — Je suis un misérable, sans doute, mais je ne suis pas un hypocrite. Je pourrais vous mentir et vous renvoyer trompé et content. Non, Raymond, je ne ferai pas cela. Si je suis fou et coupable, je n'ai pas péché de parti pris. J'ai lutté contre ma folie et mon crime. Lorsque vous m'avez parlé un cer-

tain soir à Waverly, vous n'avez été que l'écho des reproches de ma propre conscience. J'ai suivi votre conseil et je me suis enfui. Je pensais que mon amour pour Isabel n'était qu'une folie éphémère qui disparaîtrait comme tant d'autres, grâce au temps et à l'éloignement. Je partis, fermement résolu à ne jamais la revoir ; alors, et seulement alors, je sus toute la sincérité et la profondeur de mon amour pour elle. J'errai de ville en ville ; mais je ne pouvais pas plus fuir son image que mon âme. En vain je disputai avec moi-même — comme tant d'autres hommes qui valaient mieux que moi ont fait avant moi — en vain je me prouvais que cette femme n'avait rien qui la rendît supérieure aux autres femmes. De jour en jour ma conviction s'empara davantage de mon cœur. Je ne puis vous expliquer ces choses. Une pareille discussion est une sorte de profanation. Je puis seulement vous dire que je suis revenu en Angleterre avec un projet déterminé. Ne vous jetez pas sur ma route ; vous avez fait votre devoir, et vous pouvez vous laver les mains à mon sujet avec une satisfaction toute chrétienne : vous n'avez plus rien à faire dans cette galère.

— Quel malheur, Roland, que vous en soyez venu à me parler ainsi ! Ne vous reste-t-il aucun sentiment de sincérité et d'honneur ? N'avez-vous même pas l'instinct naturel à un gentilhomme ? N'aurez-vous pas pitié de ce pauvre diable d'honnête homme qui vous juge d'après lui et qui a aveuglément foi en vous ? N'avez-vous pas la moindre pitié pour lui, Roland ?

— Je suis très-fâché pour lui ; je regrette la grande erreur de sa vie. Mais pensez-vous qu'il puisse jamais être heureux avec cette femme ? Je les ai vus ensemble, et je connais la valeur de ce grand mot « union » en ce qui les concerne. Toute l'immensité terrestre ne pourrait les séparer plus qu'ils ne le sont maintenant.

Ils n'ont pas un seul sentiment en commun. Raymond, je vous le dis, je ne suis pas absolument un misérable ; il me reste encore quelques vagues souvenirs de cet instinct naturel dont vous venez de parler. Si j'avais vu Isabel heureuse avec un mari qui l'aimât, qui la comprît, et qui fût aimé d'elle, je me serais tenu à l'écart ; j'aurais étouffé les pensées qui auraient pu s'élever contre cette sainte union. Je ne suis pas assez vil pour dérober la lampe qui éclaire la maison d'un honnête homme. Mais si je trouve un homme qui a pris possession d'un bijou précieux aussi ignorant de sa valeur, aussi impuissant à l'apprécier que le soldat qui arrache, pour en faire un havre-sac, une toile de Raphaël de quelque autel sacré d'une cathédrale mise au pillage ; si je trouve un pourceau foulant des perles sous ses pieds impitoyables… faut-il laisser la pierre précieuse à jamais dans son étable, dans la crainte ridicule de blesser les sentiments de l'animal en lui retirant ce trésor dont il ignore la valeur ?

— D'autres que vous ont raisonné comme vous le faites aujourd'hui, Roland, — répondit Raymond.

Il n'était nullement en colère. Il avait fait de la nature, de la folie et de la fragilité humaines l'étude spéciale de ses vingt dernières années et il se montrait aussi tendre et aussi apitoyé pour les maladies de l'esprit qu'un grand médecin peut l'être pour les souffrances du corps. N'avait-il pas disséqué l'esprit et n'avait-il pas découvert qu'il est sujet à des désordres aussi nombreux et aussi compliqués que ceux qui assiègent l'étonnant assemblage de chair, de sang et d'os dans lequel il possède une mystérieuse retraite ?

— D'autres que vous ont raisonné comme vous le faites aujourd'hui, Roland ; mais ils n'en ont pas moins attiré les cha-

grins, la honte, les angoisses et les remords sur eux-mêmes et sur les victimes de leur crime. Rousseau n'a-t-il pas dit que le premier homme qui entoura d'une barrière un champ quelconque et dit : « Ceci est à moi ! » fut l'ennemi de l'espèce humaine ? Vous autres jeunes philosophes du jour, vous retournez l'argument dans un autre sens et vous êtes prêts à déclarer que l'homme qui épouse une jolie femme devient l'ennemi des hommes voués au célibat. Il aurait dû se tenir à l'écart et attendre que l'homme parût sur la scène, l'homme aux sympathies poétiques et aux appréciations sublimes de la grâce et de la beauté féminine, et de toutes sortes d'attributs nébuleux qui sont censés faire partie des qualités de la femme sentimentale. Allons donc ! Roland, tout ceci est bon sur de joli papier de Chine, dans un charmant volume édité par MM. Moxon ; mais l'univers n'a pas été organisé pour le bonheur particulier des poètes. Il faut qu'il y ait des existences tranquilles, des satisfactions vulgaires, des ménages simples et terre-à-terre, dans lesquels le mari et la femme s'aiment l'un l'autre, et accomplissent leurs devoirs réciproques d'une façon toute prosaïque. La vie ne saurait être une extase poétique perpétuelle. Ah ! Roland, il vous a plu, depuis quelques années, de vous poser en sceptique. Que votre scepticisme vous sauve aujourd'hui ! Cela vaut-il la peine de faire beaucoup de mal, de commettre un grand crime, pour un joli visage et une paire d'yeux noirs, pour la satisfaction d'une folie éphémère ?

— Ce n'est pas une folie éphémère, — répondit avec énergie Lansdell. — J'étais porté à croire qu'il en était ainsi l'automne dernier quand je suivis votre conseil et m'éloignai d'ici. Je sais mieux à quoi m'en tenir maintenant. Si la profondeur et la sincérité existent quelque part dans l'univers, c'est dans mon amour pour Isabel. Ne me dites pas le contraire, Raymond. Les argu-

ments qui auraient du poids pour d'autres hommes sont impuissants sur moi. J'ai le tort ou le malheur de ne pouvoir ajouter foi aux choses que le monde croit. Mais surtout je ne puis croire aux formules. Je ne puis croire que quelques paroles marmottées au mois de janvier dernier par un prêtre de Conventford puissent être assez fortes pour me séparer à jamais de la femme que j'aime et qui m'aime. Oui, elle m'aime, Raymond ! — s'écria le jeune homme dont le visage s'illumina d'un sourire qui donna à son teint brun le riche éclat d'un Murillo. — Elle m'aime, cette charmante et précieuse fleur, que j'ai trouvée épanouie dans l'isolement et inaperçue dans un désert..., elle m'aime ! Si j'avais découvert la froideur ou l'indifférence, la coquetterie ou l'affectation sous n'importe quelle forme le jour de mon retour, je serais reparti immédiatement ; j'aurais reconnu mon erreur et je me serais éloigné pour souffrir seul. Mon bon vieux Raymond, je sais qu'il est de votre devoir de me chapitrer et d'argumenter avec moi ; mais, je vous le répète, c'est peine perdue ; rien de tout cela ne peut me faire reculer. Efforcez-vous de me plaindre et de sympathiser avec moi, si vous pouvez. La solitude n'est pas en soi une chose si plaisante, et on ne marche pas isolé dans le monde sans une raison suffisante pour cet isolement. Il doit y avoir eu quelque chagrin dans votre vie, mon cher et vieil ami, quelque erreur, quelque désappointement. Rappelez-vous cela, et plaignez-moi.

Raymond resta quelques minutes silencieux ; il était assis le visage caché par sa main qu'un léger tremblement agitait.

— J'ai eu un chagrin dans ma vie, Roland, — dit-il enfin, — un chagrin profond et durable ; et c'est le souvenir de ce chagrin qui fait que vous m'êtes si cher ; mais c'était un chagrin dans lequel

la honte n'avait point de part. Je suis fier de penser que j'ai souffert silencieusement. Je pense que vous pouvez deviner, Roland, pourquoi vous m'avez toujours été, et vous devez toujours m'être aussi cher que mon propre fils.

— Oui, — répondit le jeune homme, en lui tendant la main, — vous aimiez ma mère.

— Oui, Roland, et je me tins à l'écart afin qu'elle épousât l'homme qu'elle aimait. Je la serrai dans mes bras et je la bénis le jour de son mariage dans cette église là-bas ; mais pas un instant, depuis ce moment jusqu'à celui-ci, je n'ai cessé de l'aimer et de la respecter. Toute ma vie j'ai offert mon culte à une ombre ; mais son image était plus près de moi et m'était plus chère que la beauté vivante des autres femmes. Roland, je puis sympathiser avec un amour perdu, mais non pas avec un amour qui cherche à déshonorer l'objet de son culte.

— La déshonorer ! — s'écria Roland ; — déshonorer Isabel ! Il ne saurait y avoir de déshonneur dans un amour comme le mien. Mais, voyez-vous, nous pensons différemment, nous voyons les choses à un point de vue différent. Vous voyez par les yeux des gens de Graybridge, vous pensez à un enlèvement, à un scandale, aux articles des journaux. Je ne reconnais que le droit immortel de deux âmes qui savent qu'elles ont été créées l'une pour l'autre.

— Pensez-vous jamais à votre mère, Roland ? Je me souviens avec quelle tendresse elle vous aimait et combien elle était fière des qualités qui vous rendaient digne d'être son fils. Pensez-vous jamais à elle comme si elle était encore vivante, ayant conscience de vos chagrins et compassion pour vos péchés ? Je crois, Roland, que si vous la regardiez ainsi, comme je le fais, moi, — car

elle n'a jamais été morte pour moi ; elle est l'idéal de ma vie et me maintient au-dessus du niveau commun de l'existence ; si vous y pensiez comme je le fais, je ne pense pas que vous persistiez dans le méchant dessein qui vous a ramené ici.

— Si je croyais ce que vous croyez, — s'écria Lansdell avec une chaleur soudaine, — je serais un tout autre homme… un homme meilleur que vous, peut-être. Il m'arrive parfois de m'étonner qu'un homme tel que vous, qui croit à toutes les gloires des mondes invisibles, soit néanmoins si ardent et si mondain dans toutes ses actions sur cette terre misérable et vulgaire. Si je croyais, je pense que la splendeur de mon héritage m'aveuglerait et m'enivrerait ; je me ferais trappiste et je vivrais dans une extase muette d'un bout de l'année à l'autre. Je m'en irais me cacher sur le sommet des montagnes, bien haut parmi les aigles et les étoiles, pour méditer sur ma béatitude. Mais, voyez-vous, j'ai le malheur de ne pas croire à cette magnifique fable. Il me faut prendre ma vie comme elle est ; et si, après dix années inutiles, le sort jette sur ma route une petite chance de bonheur suprême, qui donc viendra me dire de détourner ma main… qui me défendra d'étreindre mon trésor ?

Raymond n'était pas un homme qu'on pût démonter aisément. Il passa le reste de la journée à Mordred et dîna avec son jeune cousin, causant avec lui jusqu'à une heure avancée ; mais enfin il partit avec une contenance triste et le cœur gonflé. La maladie de Roland échappait au traitement de la philosophie. Que peuvent le frère Lawrence et la philosophie contre le nez grec et les yeux noirs italiens de M Capulet, l'atmosphère embaumée des nuits chaudes du Midi, le murmure sourd et harmonieux

d'une voix enfantine, l'éclat d'un bras blanc sur un balcon éclairé par la lune ?

23

Isabel était heureuse. Il était revenu ; il était revenu près d'elle ; il ne devait plus la quitter ! N'avait-il pas dit quelque chose qui signifiait cela ? Il était revenu parce qu'il avait trouvé la vie insupportable loin d'elle. Lansdell avait dit tout cela à la femme du médecin, non pas une fois, mais vingt fois ; et elle avait écouté, sachant qu'elle faisait mal, mais impuissante à fermer l'oreille à ses paroles doucement insidieuses. Elle était aimée, pour la première fois de sa vie, sincèrement, sentimentalement aimée, comme l'héroïne d'un roman. Elle était aimée, en dépit de ses robes étriquées, de ses chapeaux vulgaires, de ses bottines de façon campagnarde. D'un seul coup, en un instant, elle était sacrée reine, couronnée du plus noble diadème de la femme, l'amour d'un poète. Elle était Béatrice, et Roland était Dante ; ou bien elle était Léonore et il était le Tasse ; il lui importait peu. Ses idées des deux poètes et de leurs amours étaient presque aussi vagues que les notions du montreur de diorama sur les guerriers rivaux de la bataille de Waterloo. Elle était l'amour nuageux du poète, l'amour idéal et impossible qui ne pouvait jamais être pour lui qu'un rêve éternel.

Voici quelles étaient les pensées d'Isabel relativement au châtelain de Mordred, qu'elle rencontrait si souvent maintenant dans les froides après-midi du printemps. Il y avait sans doute une espèce de mauvaise action dans ces rencontres, surprises,

pensait-elle ; mais son crime n'était pas plus grand que celui de la jolie princesse qui souriait au poète italien. Dans cette sphère radieuse du roman, dans ce pays féerique et mystique que hantait l'imagination d'Isabel, le péché, dans le sens que le monde attache à ce mot, n'avait point de place. Il n'y avait pas d'image aussi repoussante dans ce charmant royaume des fontaines et des fleurs. C'était fort mal de rencontrer Lansdell, mais je doute que le bonheur de ces rencontres aurait eu une saveur aussi exquise pour Isabel sans la présence de ce soupçon de péché. La légende ne parle-t-elle pas de cette élégante Française, qui s'écriait : « Ah ! si c'était seulement un péché de prendre des glaces ! » Il lui manquait ce charme-là pour rendre la glace à la framboise complètement délicieuse.

M Gilbert pensa-t-elle jamais que la route qui paraissait si charmante, que le sentier fleuri qu'elle suivait, la main dans la main, avec Roland, était une pente rapide, et qu'il y avait un gouffre noir et hideux caché en bas dans la vallée lointaine ? Non ; elle était ravie et grisée par le bonheur du moment, aveuglée par l'éclat du visage de son amant. Moins innocente, ou, disons mieux, moins ignorante, elle eût été moins coupable. Elle pensait que les choses iraient ainsi, à jamais, que ce délicieux bonheur sentimental n'aurait pas de fin. L'homme du monde blasé ne se fatiguerait jamais de jouer ce rôle charmant de l'amant-poète. Le chêne de lord Thurston se couvrirait d'un feuillage vert tendre ; il se dépouillerait pour refleurir encore, et Roland ne se fatiguerait pas d'errer sous son ombre épaisse. Elle n'avait que bien difficilement cru à la réalité splendide de son amour et de son culte ; mais une fois sa conviction faite, elle était prête à y croire à jamais. Elle se souvenait d'une légende sentimentale des bords du Rhin : l'histoire d'un chevalier qui, partant bien loin

pour la guerre, passa pour avoir péri ; sur quoi la dame de ses pensées, au désespoir, entra dans un couvent et consacra au ciel le reste de ses malheureux jours. Mais enfin, le chevalier, qui n'était pas mort, revint et trouvant que sa fiancée était perdue pour lui, consacra le reste des jours à la constance et à la solitude ; il se construisit un ermitage sur un rocher qui dominait le couvent où sa belle et fidèle Hildegonde passait ses jours purs et pieux. Et chaque matin, dès que le premier rayon de lumière illuminait le ciel d'Orient, et tout le jour, et quand l'étoile du soir se levait, pâle et argentée du sein des cieux empourprés, l'ermite de l'amour s'asseyait à la porte de sa cellule, contemplant l'humble retraite où il s'imaginait voir sa chaste maîtresse agenouillée devant un crucifix, mêlant parfois son nom à ses prières. Et Roland, n'était-ce pas le nom du chevalier — son nom à lui ? C'était un amour semblable qu'Isabel croyait avoir conquis. C'est un amour comme celui-là qui est le plus cher désir des femmes, — un dévouement admirable, inutile, et romanesque, — une existence vouée au culte du regret et de l'amour. La pauvre et faible Marie d'Écosse accepte l'hommage poétique de Chastelar et se complaît à penser que le cœur du poète saigne au spectacle de sa grâce et de sa beauté, et qu'il restera ainsi éternellement saignant. Mais le poète malade d'amour se fatigue de ce culte trop respectueux et veut escalader les cieux royaux pour contempler de plus près l'éclat de son étoile, d'où surgissent peines et confusion, et le sacrifice d'une tête à moitié folle.

Il n'y avait donc pas la moindre pensée de péril, pour elle-même et pour les autres dans l'esprit de M Gilbert, pendant qu'elle se tenait debout sur le pont jeté au-dessus du ruisseau du moulin, causant avec Roland. Elle avait une vague idée qu'elle ne remplissait pas précisément son devoir envers son mari ; mais

l'image du pauvre George s'éloignait de plus en plus d'elle. Ne contentait-elle pas ses désirs, ne s'asseyait-elle pas à table en face de lui, et ne l'aidait-elle pas à mettre son pardessus dans le vestibule lorsqu'il sortait ? Pouvait-elle faire plus pour lui ? Non, lui-même avait refusé d'autres attentions. Une fois sous l'impulsion du sentiment de son devoir, elle avait essayé de brosser son chapeau, mais elle l'avait fait à rebrousse-poil, et s'était ainsi attiré le mécontentement de son mari. Elle avait tenté de lui lire des vers, et il avait bâillé pendant la lecture. Elle avait mis des fleurs sur la toilette — des fleurs blanches et délicates — dans un vase long et effilé, autour du col duquel elle enroulait un rameau de convolvulus, comme une guirlande autour d'une colonne classique ; mais Gilbert avait prétendu que les fleurs odoriférantes exhalent du gaz acide carbonique. Que pouvait-on donc faire pour un semblable mari ? Ses extases tendrement sentimentales, les émotions poétiques, les aspirations profondes qu'Isabel révélait à Roland eussent été aussi inintelligibles pour George que la langue sémitique. Pourquoi n'octroierait-elle pas cette autre partie d'elle-même à l'élu de son choix ? Si elle accomplissait ses devoirs près de son mari, si elle se montrait soumise à Othello, Cassio pouvait certainement posséder toute la poésie de son âme, que le More prosaïque méprisait et repoussait.

C'était à peu près de la sorte que raisonnait Isabel quand elle réfléchissait un peu à son attachement platonique pour Roland. Elle était très-heureuse, bercée par sa propre ignorance du danger plutôt que par un plan quelconque profondément étudié de son amant. Ses manières pour elle étaient plus tendres que celles d'un père pour son enfant chéri, plus respectueuses que celles de Raleigh pour Élisabeth ; mais en tout cela il n'y avait pas idée de duplicité. Le dessein bien arrêté de son esprit s'enracinait de plus

en plus, et il s'imaginait qu'Isabel le comprenait et savait que la grande crise de sa vie s'approchait rapidement et qu'elle était prête à la subir.

Une après-midi, vers la fin du mois, un jour que les vents de mars étaient plus violents et plus impitoyables que jamais, Isabel traversait les prairies où les haies risquaient de timides petits bourgeons destinés à être sacrifiés par la bise aiguë et où, çà et là, une violette tachait de sa timide corolle le vert du tapis. Lansdell était debout sur le pont, lorsque Isabel approcha de l'endroit des rendez-vous habituels, et il se tourna vers elle en l'accueillant d'un sourire.

Mais bien qu'il sourît en pressant la petite main effilée qui presque toujours tremblait dans la sienne, le châtelain de Mordred n'était pas joyeux ce jour-là. C'était au lendemain du jour où Raymond avait dîné chez lui, et l'influence des paroles de son parent l'entourait encore et l'oppressait. Il ne pouvait nier qu'il n'y eût de la vérité et de la sagesse dans le chaud plaidoyer de son ami ; mais il était trop tard pour renoncer à son dessein. Longtemps en suspens et irrésolu, longtemps en proie au doute pour lui-même et pour le monde, il était enfin fermement déterminé à mettre sa résolution à exécution.

— Isabel, je vais à Londres — dit-il après être resté quelques minutes à côté de M Gilbert, en contemplant silencieusement la surface de l'eau ; — je vais à Londres demain matin, Isabel.

Il ne l'appelait plus qu'Isabel maintenant et s'arrêtait volontiers avec une sorte de tendresse sur ce nom. Édith Dombey l'aurait couvert de confusion s'il s'était permis cette hardiesse auprès d'elle, en lui jetant un regard de reproche hautain ; mais il y avait

longtemps que la pauvre Isabel avait reconnu qu'elle ne ressemblait nullement à Édith Dombey.

— Vous allez à Londres ! — s'écria d'un ton pitoyable la femme du médecin. — Ah ! je savais… je savais bien que vous repartiriez et que je ne vous reverrais plus.

Elle joignit les mains avec un geste de terreur soudaine et le regarda avec un monde de désolation et de reproches peint sur sa figure pâle.

— Je savais que cela arriverait ! — répéta-t-elle. — La nuit dernière, j'ai rêvé que vous étiez parti et que je venais ici. Ah ! le chemin me semblait affreux ! Je prenais sans cesse les mauvaises routes, je me trompais de champs, et enfin, quand j'arrivai, il n'y avait qu'une personne, un étranger, qui me dit que vous étiez parti et que vous ne reviendriez jamais !

— Mais, Isabel… mon amour… ma bien-aimée… — ces tendres épithètes ne l'étonnèrent pas, tant elle était absorbée par sa frayeur de perdre l'objet de son idolâtrie, je vais seulement passer un ou deux jours à la ville pour voir mon homme d'affaires… pour prendre des dispositions… des dispositions de la dernière importance… je serais un misérable de les négliger ou de m'exposer au moindre accident en les différant d'une heure. Il faut que j'aille à la ville ; mais je ne m'absenterai qu'un jour ou deux… deux jours au plus… peut-être un seul. Et lorsque je reviendrai, Izzie, j'aurai quelque chose à vous dire… quelque chose de très-sérieux… quelque chose qu'il est préférable de dire tout de suite… quelque chose qui contient tout le bonheur de ma vie future. Voulez-vous vous trouver ici dans deux jours… mercredi, à trois heures ? Oui, n'est-ce pas, Isabel ? Je sais que je fais mal en vous

exposant au déshonneur de ces entrevues furtives. Si j'en ressens si péniblement la honte, combien ce doit être douloureux pour vous… ma chère enfant bien-aimée… mon innocente bien-aimée ! Mais ce sera la dernière, Isabel… ce sera la dernière fois que je vous demanderai de vous exposer pour l'amour de moi à cette humiliation. Dorénavant nous lèverons haut la tête, mon amour ; car, enfin, il n'y aura plus ni duplicité ni mensonge dans notre conduite.

M Gilbert regardait Roland avec une stupéfaction profonde. Il avait parlé de honte et de déshonneur et avec le ton d'un homme qui a souffert et souffre encore très-cruellement. Ce fut tout ce qu'Isabel comprit au discours de son amant et elle ouvrit les yeux avec l'étonnement de la stupeur en l'écoutant. Pourquoi donc avait-il honte ? Était-il humilié ou déshonoré ? Dante était-il déshonoré par son amour pour Béatrice ? Waller par son culte pour Sacharissa amour et culte se prouvant par tant de vers charmants et ne quittant jamais le domaine rose et nuageux de la poésie pour les régions vulgaires de la prose ! Déshonneur ! honte… elle rougit au moment où ces mots cruels touchèrent son pauvre cœur sentimental. Elle eut envie de s'enfuir brusquement et de ne jamais revoir Lansdell. Son cœur en serait brisé sans doute ; mais un cœur brisé et une fin prématurée avec une pierre tumulaire ad hoc étaient infiniment préférables à la honte ! Les larmes inondèrent ses joues empourprées et elle détourna son visage de Roland. Elle était à moitié suffoquée par un sentiment mêlé de chagrin et d'indignation.

— Je ne pensais pas que vous étiez honteux de vous rencontrer avec moi ici quelquefois, — dit-elle en sanglotant ; vous me disiez

de venir. Je ne pensais pas que vous étiez humilié de causer avec moi… je…

— Eh quoi ! Isabel… chère Isabel !… s'écria Roland, — pouvez-vous vous méprendre si complétement ? Moi… honteux de vous rencontrer… honteux de votre société ! Pouvez-vous douter de ce qui serait arrivé si j'étais revenu un an plus tôt que mon malheur ne m'a permis de le faire ? Pouvez-vous mettre un seul instant en doute que je vous eusse choisie pour femme entre toutes les femmes de l'univers, et que mon plus grand orgueil eût été de vous donner ce nom chéri ? Il était trop tard, Izzie, trop tard ; trop tard pour conquérir ce bonheur pur et parfait qui aurait fait un autre homme de moi, qui aurait fait de moi un homme utile et bon, je le crois. Je suppose qu'il en est toujours ainsi ; je crois qu'il manque toujours une goutte à la coupe du bonheur, cette unique goutte mystique qui change en élixir le breuvage vulgaire. J'arrivai trop tard ! Pourquoi rien ne me manque-t-il en ce monde ? Pourquoi posséderai-je quatre cent mille livres de rentes et le château de Mordred, et le droit d'avouer à la face du monde la femme que j'aime, tandis qu'il existe de misérables infirmes qui balayent les rues pour gagner leur pain quotidien, et des hommes et des femmes végétant dans de grandes prisons appelées Asiles, dont la première loi est la séparation de tout lien humain ? Je suis venu trop tard, et il est probable qu'il était naturel qu'il en fût ainsi. Des millions de destinées ont été annihilées par un petit revers semblable à celui qui a gâté la mienne. Il faut donc prendre le sort comme il se présente, Isabel, et si nous sommes fidèles l'un à l'autre, j'espère et je crois que celui qui nous attend peut encore aujourd'hui être heureux et brillant.

Une femme du monde aurait promptement deviné que les paroles de Roland devaient avoir rapport à des projets plus sérieux que des rencontres sous le chêne de lord Thurston, accompagnées d'échange de volumes de littérature légère. Mais Isabel n'était pas une femme du monde. Elle avait lu des romans pendant que d'autres lisaient les journaux, et du monde autre que celui des romans en trois volumes, elle n'avait pas plus idée qu'un enfant. Elle croyait à un univers fantastique, sorti des pages des poètes et des romanciers ; elle savait qu'il y avait des gens vertueux et des gens méchants, — des Ernest Maltravers et des Lumley Ferrer, des Walter Gay et des Carker ; mais à part cela elle n'avait que peu d'idées sur l'humanité ; et, ayant une fois pour toutes placé Roland dans la catégorie des héros, elle ne pouvait imaginer qu'il possédât un attribut qui fût également commun au traître. S'il paraissait si gravement affecté par ces rendez-vous sous le chêne, elle ne l'était pas moins ; et tel avait été le chevalier allemand, qui avait passé la plus grande partie de sa vie à contempler la cellule de la dame de ses pensées.

— Je vous verrai quelquefois, — dit-elle avec une hésitation timide, — je vous verrai quelquefois, n'est-ce pas, lorsque vous serez revenu de la ville ? pas souvent, sans doute ; je crois qu'il n'est pas bien de venir si souvent ici, à l'insu de George ; et la dernière fois je l'ai fait attendre pour le dîner ; mais je lui ai dit d'où je venais et que je vous avais vu, et il n'a rien dit du tout.

Roland soupira.

— Ah ! ne comprenez-vous pas, Isabel, — dit-il ; — que cela double notre honte ? C'est précisément parce qu'il ne dit rien, c'est précisément parce qu'il est si naïf et si confiant que nous ne devons pas le tromper plus longtemps, le pauvre diable. C'est là

la honte, Isabel ; elle consiste dans l'hypocrisie et non dans l'action elle-même. Un homme se rencontre à armes égales avec son ennemi et le tue ! personne ne s'en plaint. Le plus habile doit toujours triompher ; et s'il triomphe loyalement, personne ne peut lui reprocher sa victoire. Vous voici toute déconcertée, n'est-ce pas, ma bien-aimée, par ces paroles décousues ? Mercredi je serai plus clair. Et maintenant, laissez-moi vous reconduire, — ajouta Lansdell en consultant sa montre, — si vous voulez être chez vous à cinq heures.

Il connaissait les habitudes du petit ménage du docteur et il savait que cinq heures était l'heure du dîner de Gilbert. Aucunes paroles ayant un caractère sérieux ne furent échangées pendant le retour, — ils ne parlèrent qu'à l'aventure des livres et des poètes et des pays étrangers. Lansdell parla à Isabel des endroits les plus remarquables de l'Italie et de la Grèce, des charmants villages sur les rives des lacs d'azur profondément cachés dans les chaînes alpestres, des sommets neigeux semblables à des nuages immobiles — régions charmantes et pittoresques qu'elle verrait un jour ou l'autre, — ajouta gaiement Roland.

Mais M Gilbert ouvrit de grands yeux et partit d'un éclat de rire. Comment pourrait-elle jamais voir ces pays ? — demanda-t-elle en souriant. George n'irait jamais là : il ne serait jamais assez riche pour y aller ; et quand même il le serait, il ne se soucierait pas d'y aller.

Tout en parlant, Isabel pensait que, après tout, elle se souciait peu de ces charmants pays ; bien qu'elle y eût souvent rêvé et qu'elle eût souvent désiré les voir, il y avait de cela longtemps, dans le jardin de Camberwell, pendant les calmes soirées éclairées par la lune, alors qu'elle avait coutume de se tenir sur le petit

degré de pierre conduisant à la cuisine, les bras appuyés sur la pompe, comme Juliette sur le balcon, en se figurant qu'elle était en Italie. Maintenant elle était tout à fait résignée à l'idée de ne jamais quitter Graybridge-sur-la-Wayverne. Elle était satisfaite d'y rester toute sa vie, pourvu qu'elle pût voir Roland de temps en temps ; tant qu'elle pourrait savoir qu'il était près d'elle, pensant à elle, et la chérissant, et que, à de certains moments, son visage brun pût venir jeter quelque éclat sur la monotonie de son existence. Elle connaissait le bonheur parfait, le bonheur d'être chérie par l'objet séduisant de son culte. Rien ne pouvait ajouter à cette perfection ; la coupe était pleine jusqu'au bord d'une source intarissable de joie et de délices.

Lansdell s'arrêta pour donner une poignée de main à Isabel lorsqu'ils atteignirent la porte conduisant sur la route de Graybridge.

— Adieu, — dit-il doucement, — adieu, jusqu'à mercredi, Isabel. Isabel… quel joli nom ! N'avez-vous pas d'autre nom de baptême ?

— Non.

— Rien qu'Isabel… Isabel Gilbert. Adieu.

Il ouvrit la porte et suivit du regard la femme du médecin pendant qu'elle traversait la prairie et se dirigeait rapidement vers la ville. Un homme passa sur la route comme Lansdell y était encore et le regarda tandis qu'il s'éloignait, puis il se retourna pour regarder Isabel.

— Raymond a raison, — pensa Roland, on a déjà commencé à nous remarquer et à causer. Pauvre chérie ! c'est dorénavant mon

devoir de te protéger contre de pareilles choses. Graybridge !... Graybridge !... on dirait d'une prison. Combien j'aspire à l'air libre de la Suisse ; le ciel bleu, les eaux d'azur, les nuages aux teintes prismatiques, les sommets nuageux ! Cela fait l'effet de monter à moitié chemin du ciel que de vivre là. Et je m'arrêterais dans ce petit coin de paysage anglais, et je m'y enchaînerais pour suivre la loi de Graybridge ! Je serais prisonnier pour la vie, ayant Graybridge pour geôlier ; je verrais le visage enchanteur de ma bien-aimée me regarder à travers les barreaux de son cachot, devenir de jour en jour plus pâle, jusqu'à ce qu'il s'efface pour toujours, plutôt que de scandaliser les sentiments de Graybridge ? Qu'ils me prennent pour sujets de leurs cancans, qu'ils me mettent dans leurs journaux, et qu'ils s'en donnent à cœur joie ! Mon âme est autant au-dessus d'eux que l'aigle qui monte vers le soleil est au-dessus du mouton qui le regarde du fond des vallées. J'ai mis le pied sur le soc flamboyant, mais ma bien-aimée sera emportée saine et sauve dans les bras robustes de son amant.

M Gilbert rentra au logis, retrouva son mari, et s'assit en face de lui à table, comme de coutume. Mais les paroles de Roland, si obscures pour elle qu'en eût été le sens, l'avaient influencée quelque peu, car elle rougit quand George lui demanda où elle avait été par cette froide après-midi. Gilbert ne vit pas cette rougeur ; il découpait le rôti au moment où il faisait cette question, et, d'ailleurs, il l'avait faite plutôt machinalement que par curiosité. Cette fois M Gilbert ne dit pas à son mari qu'elle avait vu Roland. Les mots : honte et déshonneur, résonnaient à ses oreilles pendant tout le temps du dîner. Elle avait goûté si peu que ce fût du fruit de l'arbre fameux et elle en trouva la saveur très-amère. C'était mal de rencontrer Roland sous le chêne de lord Thurston,

puisqu'il l'avait dit, et le rendez-vous du mercredi devait être le dernier ; et cependant leur sort devait être heureux ; ne l'avait-il pas dit en termes d'une éloquence mystérieuse dont la pauvre Isabel était incapable de sonder toute la signification ? Elle réfléchit toute la soirée à ce qu'avait dit Lansdell et un vague pressentiment de danger imminent se fit jour dans son esprit. Peut-être s'éloignait-il pour toujours et lui avait-il parlé autrement afin de l'endormir par de vaines espérances et s'épargner ainsi l'ennui de ses lamentations. Ou bien il allait à Londres pour arranger son mariage prochain avec Gwendoline. La pauvre Isabel ne pouvait pas secouer ses craintes jalouses de cette rivale brillante et de haute naissance que Lansdell avait aimée autrefois. Oui, il avait aimé Gwendoline. Raymond avait trouvé une occasion pour raconter à Isabel l'engagement qui avait autrefois lié le jeune homme à sa cousine, et il avait ajouté qu'il espérait que, après tout, un mariage pourrait être encore amené entre eux ; et la femme de charge de Mordred n'avait-elle pas dit quelque chose de semblable ?

— Il épousera lady Gwendoline, — pensait Isabel, dans un soudain accès de désespoir, — et c'est ce qu'il va me dire mercredi. Aujourd'hui, il n'était pas le même homme qu'il s'est montré depuis son retour à Mordred. Et cependant… et cependant…

Et cependant quoi ? Isabel essaya en vain d'approfondir le sens du discours décousu de Roland, tantôt d'une gravité émue… tantôt d'une violence soudaine… un instant plein d'espoir… puis après assombri par le désespoir. Qu'est-ce que cette naïve liseuse de romans pouvait faire contre un homme du monde, dévoré de l'ardeur de braver le monde, et qui connaissait parfaitement quel monde terrible il allait outrager et défier.

M Gilbert ne dormit pas de la nuit et rêva au rendez-vous près de la cascade. Les paroles de Roland la troublaient et l'alarmaient. Le bonheur qui s'ignore, les délices irréfléchis de la présence de l'amant, la joie quotidienne dont la plénitude ne laisse pas de place pour une pensée du lendemain, avaient subitement disparu comme un rayon de soleil éclipsé par des nuages noirs qui présagent un orage. Ève avait écouté les premiers murmures du serpent et le paradis avait perdu une partie de sa beauté.

24

M Gilbert resta chez elle toute la journée qui suivit sa séparation d'avec Roland. Elfe resta dans le parloir obscur, lut un peu, se mit un instant au piano, et esquissa quelques portraits de profil de Lansdell, affreusement noirs et langoureux, avec des yeux d'une dimension impossible. Elle travailla un peu, se mit les doigts en sang et emmêla éperdûment son fil ; enfin elle laissa le feu s'éteindre deux ou trois fois, ce qui lui arrivait très-souvent, au grand déplaisir de Mathilda. La courageuse et fidèle suivante vint dans le parloir vers les deux heures, apportant une petite assiette de pâtisseries et un verre d'eau pour le frugal déjeuner de sa maîtresse ; et trouvant la grille noire et vide pour la seconde fois de la journée, elle alla chercher un petit fagot et une boîte d'allumettes, et s'agenouilla d'un air de mauvaise humeur très-visible pour rallumer les escarbilles.

— Je suis fâchée d'avoir encore une fois laissé éteindre le feu, Mathilda, — dit Isabel avec douceur. — Je pense qu'il doit y avoir

quelque chose qui ne marche pas dans la grille, car le feu s'éteint toujours.

— Du temps de la mère de George, il ne s'éteignait pas, — répondit Mathilda d'un ton assez sec, — et pourtant c'était la même grille. Mais ma chère jeune maîtresse passait sa journée dans ce fauteuil, cousant, cousant, cousant les devants de chemise du docteur, et le feu était toujours bien allumé et bien agréable lorsqu'il rentrait. C'était une femme des plus casanières, — continua la femme de charge d'un ton rêveur, — et c'était très-rare quand elle sortait ailleurs que dans le jardin, excepté en été quand le docteur la menait promener. Elle n'aimait pas à sortir seule, la chère âme ; car il y avait tout autour de Graybridge quantité de jeunes gentillâtres qui l'auraient volontiers suivie et qui lui auraient parlé, sans se soucier de faire causer sur elle les mauvaises langues de Graybridge, si elle avait voulu les laisser faire. Mais jamais il ne lui arriva rien de pareil ; elle était heureuse toute la sainte journée de rester à la maison, travaillant pour son mari et toujours prête à courir à la porte quand elle entendait son pas au dehors... Que Dieu la bénisse !

Le visage de M Gilbert devint écarlate, tandis qu'elle contemplait une feuille de papier sur laquelle les mots : « désespoir » et « espoir, » et « soupir, » et « mourir, » rimaient vaille que vaille. Ah ! ceci faisait partie de la honte dont Roland avait parlé. La première personne venue avait le droit de la réprimander, et à chaque instant on lui jetait à la figure les perfections de la défunte. Comme si elle ne désirait pas être morte et en repos, regrettée et non chapitrée, lamentée plutôt que calomniée et grondée. Ces gens vulgaires mettaient leurs mains brutales sur la coupe du bonheur et en transformaient le contenu en eaux

amères de la honte. Ces gens de rien s'arrogeaient le droit de la juger, et changeaient les passages poétiques les plus purs et les plus brillants de sa vie en une prosaïque nomenclature de malheurs. L'éclat du Koh-i-noor eût été terni par l'attouchement de mains aussi viles. Comment ces gens pouvaient-ils lire dans son cœur ou comprendre son amour pour Roland ? Vraisemblablement, la majestueuse dame des bords du Rhin, priant dans son couvent, avait été calomniée et déchirée par de vulgaires mendiants, qui, passant sur la route inférieure, avaient vu le chevalier-ermite assis à la porte de sa retraite et contemplant avec tendresse la prison où était enfermé son amour perdu.

Telles étaient les pensées qui s'élevaient dans l'esprit d'Isabel et elle se sentit très-colère et très-indignée de l'audace de l'excellente femme qui s'était permis de lui faire de la morale. Elle repoussa les pâtisseries et s'approcha de la fenêtre, inquiète et irritée. Mais le trouble disparut en un instant quand elle aperçut une dame dans sa voiture qui s'approchait lentement de la porte, — une dame couverte de fourrures brunes, coiffée d'un chapeau de velours violet orné de plumes tombantes, et qui examinait la maison comme si elle eût été incertaine de son identité. La dame était la fille de lord Ruysdale et la voiture était un petit panier-à-salade fort bas, attelé d'un vigoureux poney bai, et sur le siège de derrière duquel était un groom vêtu d'une livrée bleu foncé fort élégante. Mais quand bien même ce simple équipage eût été le char féerique de la reine Mab en personne, M Gilbert n'aurait pas paru plus abattue et plus stupéfaite. Le domestique, sur un ordre de sa maîtresse, descendit de son siège et sonna à la porte du médecin, puis Gwendoline ayant aperçu Isabel à la fenêtre et l'ayant saluée d'une hautaine inclinaison de tête, abandonna les rênes à son groom et mit pied à terre.

Pendant ce temps, Mathilda avait ouvert la porte. La visiteuse passa brusquement à côté d'elle dans l'étroit vestibule, puis entra dans le parloir, où elle trouva la femme du médecin jouant nerveusement avec une petite broderie dont les seuls progrès étaient de devenir de plus en plus malpropre sous les doigts oisifs d'Isabel.

Ah ! quel endroit sombre et misérable c'était toujours que ce parloir de Graybridge ! et comme il paraissait doublement sombre ce jour-là, en présence de Gwendoline, richement et pompeusement vêtue de velours violet et de fourrures russes, les teintes dorées de sa chevelure contrastant avec les ombres bleu foncé de la garniture de son chapeau. M Gilbert plia presque sous le poids de toute cette splendeur aristocratique. Elle avança un fauteuil à sa visiteuse, et d'une voix tremblante invita Gwendoline à s'asseoir. Il y avait une teinte de snobisme dans la crainte respectueuse que lui inspirait la séduisante fille du comte. Gwendoline n'était-elle pas l'incarnation de toutes ses puériles rêveries du beau ? Il y avait bien longtemps déjà, dans le jardin de Camberwell, elle avait imaginé une créature semblable, et elle était frappée de terreur et toute tremblante par son éclatante présence. Puis il y avait d'autres raisons pour lesquelles elle pouvait trembler et pâlir. Gwendoline ne pouvait-elle pas être venue pour annoncer son prochain mariage avec Lansdell, et écraser devant elle la malheureuse enfant sous une folie et un désespoir violents et inattendus ? Isabel sentait que quelque calamité la menaçait, et elle restait pâle et silencieuse, attendant avec douceur le prononcé de sa sentence.

— Veuillez vous asseoir, madame, — dit Gwendoline. — Je désire causer un instant avec vous. Je suis très-heureuse de vous

avoir trouvée chez vous, et seule.

Elle parlait avec affabilité, mais sa douceur avait une froideur majestueuse qui se glissa comme de la glace fondante dans les veines d'Isabel et lui figea le sang.

— Je suis plus âgée que vous, madame, — dit Gwendoline après un silence et en hésitant un peu à faire cette confession : — je suis plus âgée que vous, et si je vous parle de telle sorte, que vous puissiez voir une indiscrète immixtion dans vos affaires, j'espère que vous voudrez bien croire que je ne cède qu'au désir de vous être utile.

Le cœur d'Isabel, en entendant ces paroles, s'enfonça plus profondément encore dans le gouffre de la terreur. Toute sa vie elle n'avait vu sortir que des choses déplaisantes de ce désir de lui être utile ; — sans parler des premiers temps où sa belle-mère lui avait administré de salutaires corrections, et des purgatifs, avec une intention non moins bonne pour ses progrès moraux et physiques. Elle regarda Gwendoline avec frayeur et vit que le beau visage saxon de sa visiteuse était presque aussi pâle que le sien.

— Je suis plus âgée que vous, madame… — répéta Gwendoline, — et je connais mon cousin Roland beaucoup mieux qu'il n'est possible que vous le connaissiez.

Àce nom chéri, à ce nom sacré, qui dans l'idée d'Isabel n'aurait dû être prononcé qu'à voix basse et mesurée, comme un tendre passage marqué pianissimo en musique, le trop sensible cœur de la folle enfant tressauta. Elle devint écarlate et joignit les mains, tandis que des larmes lui montaient lentement aux yeux.

— Je connais mon cousin mieux que vous ne pouvez le connaître. Il y a certaines femmes, madame, qui vous condamneraient sans vous entendre et qui regarderaient leurs lèvres comme souillées rien qu'en prononçant votre nom. Il y a beaucoup de femmes dans ma position qui se tiendraient à l'écart et vous abandonneraient à votre sort. Mais j'ai l'habitude de ne prendre en tout conseil que de moi-même. J'ai entendu M. Raymond parler très-favorablement de vous ; je ne saurais vous juger aussi sévèrement que le monde vous juge ; et je ne puis croire que vous soyez ce que vos voisins prétendent.

— Mon Dieu ! mais que disent-ils donc de moi ? — s'écria Isabel, agitée d'une crainte vague, une crainte ignorante de quelque péril mortel absolument nouveau pour elle et cependant imminent. — Quel crime ai-je commis qu'ils pensent mal de moi… que peuvent-ils dire… que peuvent-ils dire ?…

Ses yeux étaient obscurcis de larmes qui lui interceptaient la vue du sévère visage de Gwendoline. Elle était encore si enfant qu'elle ne fit aucun effort pour cacher sa terreur et sa confusion. Elle découvrit tous les puérils secrets de son cœur devant ces regards cruels.

— Le monde dit que vous êtes infidèle à un mari aimant et confiant, — répondit la fille de lord Ruysdale avec un calme impitoyable ; que vous lui êtes infidèle de pensée et d'intention, sinon de fait, depuis que vous avez rappelé mon cousin ici et que vous êtes toute prête à partir avec lui comme sa maîtresse dès qu'il lui plaira de dire : « Venez ! » Voilà ce que l'on dit de vous ; et vous n'avez donné que trop de motifs à ces soupçons. Pensez-vous que quelque chose puisse rester secret à Graybridge ? Pensez-vous que vos actions, vos pensées même puissent échapper aux re-

gards scrutateurs des gens de province qui n'ont rien de mieux à faire que de surveiller les actions de leurs voisins ? — demanda Gwendoline avec amertume.

Hélas ! elle-même savait que son nom avait servi de sujet à mille cancans ; et que le grand désappointement que la mort de lord Heatherland lui avait fait éprouver, son âge, et la diminution de ses chances de gros lot à la loterie matrimoniale avaient été ouvertement discutés dans tous les ménages de la petite ville provinciale.

— Les gens de province découvrent tout, madame, — continua-t-elle. — Vous avez été suivie dans vos rencontres et dans vos promenades sentimentales avec M. Lansdell, et vous devez vous estimer très-heureuse que nulle personne officieuse n'ait pris la peine d'en informer votre mari.

Pendant tout ce temps, Isabel avait pleuré, amèrement pleuré, la tête penchée sur ses mains croisées ; mais, à la grande surprise de Gwendoline, elle la releva et regarda son accusatrice avec une expression d'indignation, sinon de défi.

— J'ai dit à George chaque… presque chaque fois que j'ai rencontré M. Lansdell, — s'écria-t-elle, — et George sait qu'il me prête des livres. Il lui plaît que j'aie des livres… des livres bons et instructifs, — dit M Gilbert étouffant ses sanglots de son mieux, — et je n'ai jamais pensé que quelqu'un pourrait être assez méchant pour imaginer qu'il y avait du mal dans ces rencontres. Je ne crois pas que personne ait jamais rien dit à Béatrice Portinari, bien qu'elle fût mariée, et que Dante l'aimât tendrement. Tout ce que je désirais, c'était le voir de temps en temps et l'entendre parler ; et il s'est montré très-bon, excessivement bon pour moi.

— Bon pour vous ! s'écria dédaigneusement Gwendoline. Connaissez-vous la valeur d'une bonté comme la sienne ? Avez-vous jamais entendu dire qu'il en soit arrive quelque bien ? Des bontés pareilles ont-elles jamais produit autre chose que l'angoisse, le malheur, et l'humiliation ? Madame Gilbert, vous parlez comme une enfant, ou bien comme une hypocrite. Savez-vous quelle a été la vie de mon cousin ? Savez-vous qu'il n'a pas de religion et qu'il fait rougir ses amis par des opinions qu'il ne prend pas la peine de cacher ? Savez-vous que son nom a été accolé avant vous à celui de femmes mariées ? Êtes-vous assez sotte pour penser que le nouveau caprice qu'il a pour vous soit autre chose que la fantaisie d'un homme du monde oisif et corrompu, qui est tout prêt à jeter la désolation dans le ménage le plus uni de toute l'Angleterre rien que pour avoir une nouvelle émotion, un nouvel aliment à la vanité qu'une foule de femmes insensées lui font tirer de son vice principal !

— Sa vanité !... — s'écria M Gilbert. — Oh ! lady Gwendoline, comment pouvez-vous dire qu'il est vaniteux ? C'est vous qui ne le connaissez pas. Ah ! si vous saviez comme il est bon, noble et généreux ! Je sais qu'il n'essayera jamais de me faire rougir par le moindre geste ou la moindre pensée. Pourquoi ne l'aimerais-je pas, comme on aime les étoiles qui sont si belles et si loin de nous ? Pourquoi ne lui vouerais-je pas le culte d'Héléna pour Bertram, de Viola pour Zanoni ? Les mauvaises gens de Graybridge peuvent dire ce qui leur plaira ; et s'ils disent la moindre des choses sur mon compte à George, je lui dirai la vérité ; et puis... et puis... si j'étais catholique, je me réfugierais dans un couvent comme Hildegonde ! Ah ! milady, vous ne comprenez pas un amour comme le mien ! — ajouta Isabel, regardant la fille du comte avec un air de supériorité superbe dans sa simplicité.

Elle était fière de son amour qui était si loin de la portée des gens vulgaires. Il est encore possible qu'elle tirât quelque fierté du scandale qui s'attachait à elle. Toute sa vie elle avait aspiré à la gloire du martyre et voici qu'elle était exaucée. La couronne ardente était descendue sur son front ; elle prit une pose digne, afin de la supporter convenablement, et se demanda si cet ornement lui seyait.

— Je comprends seulement que vous êtes une jeune personne très-folle, — répondit froidement Gwendoline, — et que j'ai été bien sotte de m'inquiéter pour vous. Je regardais de mon devoir de faire ce que j'ai fait et, dorénavant, je me lave les mains de vous et de vos affaires. Allez donc votre chemin et ne craignez pas que je m'occupe de nouveau de vous. Il est radicalement impossible que j'aie rien de commun avec la maîtresse de mon cousin.

Elle lança ce mot cruel à la femme du médecin et partit en faisant bruire sa jupe soyeuse dans l'étroit vestibule. Isabel entendit la voiture s'éloigner et alors elle tomba à genoux, pour sangloter et se lamenter sur sa destinée. Ce dernier mot l'avait touchée au cœur. Il détruisait toute la poésie de sa vie, il mettait devant elle dans sa signification la plus étendue la portée de sa position. Si elle rencontrait Roland sous le chêne de lord Thurston, si elle se promenait avec lui dans les prairies dont sa présence faisait un paradis, le monde, le monde ignorant et vulgaire, complètement incapable de la comprendre ou de comprendre son amour, dirait qu'elle était sa maîtresse. Sa maîtresse !... À quelles femmes avait-elle vu appliquer ce mot ? Que devenaient Béatrice Portinari, et Viola, et Leila, et Gulnare, et Zélica ? Elle vit surgir devant elle les visions de toutes ces créatures aimables et séduisantes, et, à côté d'elles, en lettres de feu, brillait le mot odieux qui chan-

geait son culte de dévouement platonique, son idolâtrie puérile et sentimentale, en honte et en crime.

— Je le verrai demain et je lui dirai adieu, — pensait-elle. — Je lui dirai adieu pour toujours, bien que mon cœur doive en être brisé !... Ah ! combien je voudrais qu'il se brisât quand je dirai ce mot cruel !... Et jamais, jamais, jamais je ne le reverrai. Je sais maintenant ce qu'il entendait par honte et humiliation ; je puis comprendre maintenant tout ce qu'il me disait.

Ce soir-là, M Gilbert eut une de ses migraines, et le pauvre George fut obligé de dîner seul. Il monta une ou deux fois dans la soirée pour voir sa femme et la trouva tranquillement couchée dans sa chambre faiblement éclairée, le visage tourné contre le mur. Elle lui tendit la main comme il se penchait sur elle, et de ses doigts fiévreux pressa la main robuste de son mari.

— Je crains bien de m'être montrée parfois négligente envers vous, George, — dit-elle, — mais cela ne m'arrivera plus. Je n'irai plus faire ces longues promenades qui vous ont fait attendre votre dîner, et si vous voulez qu'on vous fasse de nouvelles chemises, — vous avez dit l'autre jour que les vôtres étaient presque usées, — je vous les ferai volontiers moi-même. J'aidais à faire celle de mes frères, et je ne pense pas que je sois aussi maladroite aujourd'hui qu'autrefois. Et puis, George, Mathilda parlait aujourd'hui de votre mère, et je voulais vous demander de quelle maladie elle était morte.

Gilbert caressa la main de sa femme et la reposa doucement sur la couverture.

— C'est un triste sujet, ma chère enfant, — dit-il, — et je ne pense pas que cela nous fasse du bien à l'un ou à l'autre de nous

entretenir là-dessus. Quant aux chemises, ma chère amie, tu es fort aimable de te proposer pour les faire ; mais je doute que tu t'en tires aussi bien que l'ouvrière de Wareham qui a fait les dernières. Elle est très-raisonnable, et, de plus, elle est infirme, la pauvre femme ; de sorte qu'il y a une sorte de charité à l'occuper. Allons bonsoir, Izzie ; tâche de dormir et ne te casse pas la tête inutilement.

Il s'éloigna, et Isabel écouta ses épaisses bottines craquer sur les marches de l'escalier, puis dans la direction du laboratoire. Il venait de cet endroit avant sa visite à sa femme, et il laissait derrière lui une vague odeur de pharmacie. Ah ! comme cette odieuse odeur de séné et de fleurs de camomille évoquait un magique parfum exotique qui avait flotté de ses cheveux vers elle un certain jour qu'il baissait la tête pour écouter son bavardage ! Et maintenant le séné et la camomille devaient embaumer son existence. Elle ne devait plus jouir de cette double existence mystique, de ces délicieux coups d'œil sur le pays des songes, qui balançaient la tristesse du monde vulgaire qui l'entourait.

Si elle avait pu mourir et que tout eût été fini ! Il y a dans la vie, certains moments pendant lesquels la vie semble l'unique issue d'un affreux labyrinthe de chagrin et d'horreur. Je crois qu'il n'y a que les gens d'esprit très-faible, — créatures pleines de doute et d'hésitation, comme Hamlet, prince de Danemark, — qui souhaitent la mort et tranchent facilement toutes les difficultés ; mais Isabel n'était en aucune façon un esprit fort, et elle pensait avec un sentiment d'envie plein d'amertume à telle ou telle vulgaire femme jeune qu'elle avait vue languir et s'éteindre de la très-intéressante maladie des poumons, tandis qu'elle aspirait si inutilement après ce grand remède qui eût si sûrement mis

fin à toute affection cruelle. Mais il y avait quelque chose, — une chose au monde qui valait encore l'ennui et la fatigue de l'existence, — l'entrevue avec lui, — cette entrevue devait être en même temps une éternelle séparation. Elle le reverrait encore une fois ; il la regarderait avec un regard mystérieux, — les yeux de Zanoni lui-même pouvaient à peine être plus mystiquement sombres et profonds. Elle le verrait, et peut-être ce singulier mélange de joie et de souffrance serait-il plus fatal qu'un mal terrestre et tomberait-elle morte à ses pieds, regardant jusqu'au dernier moment la sombre splendeur de son visage, mourant sous le charme de sa voix douce et harmonieuse. Puis, avec un frisson, elle se rappela ce que Gwendoline avait dit de son demi-dieu : « Dissolu et irréligieux ; vaniteux et égoïste ! » Oh ! calomnie, cruelle calomnie !... Calomnie de femme jalouse, peut-être, de femme qui l'avait aimé et qui avait été dédaignée. La femme du médecin ne voulait croire à aucun des blasphèmes prononcés contre son idole. De ses lèvres seulement pouvaient venir les paroles assez puissantes pour détruire ses illusions. Elle resta éveillée toute la nuit, pensant à son entrevue avec Gwendoline, repassant sans cesse la scène entière, entendant les paroles cruelles retentir à ses oreilles, avec une fréquence lamentable pendant les lentes heures de l'obscurité. Enfin parut le pâle et triste crépuscule printanier, et M Gilbert s'endormit au moment où l'heure de se lever allait bientôt sonner.

Ce matin-là le docteur déjeuna seul, comme il avait dîné la veille. Il recommanda qu'on ne dérangeât pas Isabel. Un repos prolongé était ce qu'il y avait de meilleur pour la migraine de sa femme, dit-il à Mathilda ; ce à quoi la bonne femme ne répondit que par une sorte de reniflement, accompagné d'un mouvement

de tête suivi d'un soupir plaintif, toutes choses qui furent inaperçues du médecin.

— Les femmes qui ont des migraines qui les retiennent au lit quand elles devraient assister aux repas de leur mari, ne devraient pas se marier, — fit remarquer Mathilda avec assez de sens, en reportant à la cuisine les ustensiles du déjeuner. — Je viens d'apprendre tout à l'heure qu'il est revenu au château hier soir très-tard et je parierais qu'elle sortira pour aller le voir cette après-midi, William.

Jeffson, qui fumait sa pipe du matin au coin du feu dans la cuisine, hocha la tête avec un air mélancolique en entendant la remarque de sa femme.

— C'est une mauvaise affaire, Tilly, — dit-il, — une mauvaise affaire d'un bout à l'autre. Si c'était un homme de cœur, il s'éloignerait du pays et dédaignerait de détourner une pauvre et naïve jeune femme comme celle-là. Ces livres de poésie et autres du même genre, qu'elle est toujours à lire, lui ont depuis longtemps tourné la tête plus d'à moitié, et il ne fallait plus qu'un joli monsieur comme lui pour la lui tourner tout à fait. Je me rappelle ce que je dis à M. George la première fois que je la vis ; et je puis encore voir son visage maintenant, Tilly, comme je le vis alors, avec son regard fixe et perdu dans l'éloignement. Ce jour-là, ma fille, je savais ce que je sais encore mieux maintenant : que ces deux êtres-là ne s'accorderaient jamais ensemble. Ils ne sont pas faits l'un pour l'autre. Je m'étonne parfois et me demande comment il se fait qu'un homme s'inquiète lorsqu'il choisit de nouvelles bottes de savoir si elles sont bien faites et si elles ne le blesseront pas, avant de les prendre, et que le même homme se marie avec autant d'insouciance et de légèreté que s'il n'y avait pas la plus

petite chance que sa femme ne lui convînt pas. Je ne nierai pas que je ne fus d'abord pris à ta bonne mine, ma fille, — ajouta Jeffson avec une galanterie diplomatique, — mais ce ne fut pas pour cela que je te demandai pour être ma fidèle épouse, mon amie et ma compagne à travers cette existence périssable et ses tourments multiples.

25

Il était onze heures quand Isabel s'éveilla ; et il était midi quand elle s'assit pour faire semblant de manger l'œuf et la rôtie que Mathilda plaça devant elle. L'excellente femme regarda sa jeune maîtresse avec une contenance grave, et M Gilbert évita son honnête regard. Honte et malheur ! — elle avait nié que ces deux mots hideux pussent s'appliquer à elle-même ; mais la coupe qu'elle avait repoussée rencontrait ses lèvres à chaque instant et le goût de son breuvage amer se mêlait à chaque chose qu'elle goûtait ; elle tourna le dos à Mathilda et se sentit fâchée contre elle. La fidèle femme de charge retourna bientôt à la cuisine, et M Gilbert, montant doucement dans sa chambre, mit son chapeau et son châle.

Elle ne devait le rencontrer qu'à trois heures, et il n'était encore que midi et quelques minutes ; mais elle ne pouvait tenir en place. Depuis quelque temps une fièvre et une inquiétude terribles s'étaient emparées d'elle. Depuis l'arrivée de Roland dans le Midland, sa vie n'avait-elle pas été une longue fièvre ? Elle jeta un regard en arrière, et se rappela qu'elle avait un instant vécu tranquille et satisfaite, dans une ignorance profonde de l'exis-

tence de cet être splendide. Elle avait vécu ayant foi dans les héros nuageux de ses livres. Elle avait cru aux grands officiers à tuniques grises en garnison à Conventford, ou bien encore au vicaire malingre de Camberwell ; et, il y avait longtemps, bien longtemps de cela, — oh ! indicible horreur ! — à un jeune apprenti parfumeur à l'air sentimental, de Walworth Road, qui avait de grands yeux bleus humides et ressemblait vaguement à Ernest Maltravers, et qui se montrait plus libéral — pour Isabel, et non pour d'autres ! — que n'importe quel parfumeur de ce faubourg de Surrey, lorsqu'il lui servait pour trois pence d'eau de lavande ou d'huile pour les cheveux ! Une certaine fois que M Sleaford avait envoyé un des enfants chercher la provision habituelle, la mesure avait été bien différente, et la jeune personne ne fut pas médiocrement touchée de cette preuve du dévouement de son admirateur.

Dans ce coup d'œil rétrospectif, elle se rappela ces choses qui l'étonnèrent et qui la firent se haïr elle-même. Lorsque Viola rencontra sa destinée dans la personne de Zanoni, il n'y avait pas dans sa vie passée la vile image d'un apprenti parfumeur. Toutes les héroïnes favorites d'Isabel semblaient la regarder d'un air de reproche du seuil de leurs habitations nuageuses au moment où elle évoqua cette partie de son existence. Elle avait vécu et il n'y avait pas eu la moindre vision prophétique de son visage parmi tous ses rêves. Et maintenant il ne lui restait plus qu'à essayer de revenir à la même existence monotone, puisque ce jour-là elle devait se séparer de lui pour toujours.

Il faisait un vrai temps du mois de mars, très-variable, tantôt égayé par un soudain rayon de soleil, tantôt gris et menaçant, triste et incolore comme la vie qui attendait Isabel quand il serait

parti, et que le doux roman de son existence serait arrêté brusquement comme une histoire dont on ne saura jamais la fin. La femme du médecin frissonna en sortant dans la ruelle, dont la poussière était soulevée en tourbillons par un fantastique vent du nord-est. Elle ferma soigneusement la porte derrière elle et s'éloigna, et, pour la première fois, elle sentit qu'elle faisait mal. Elle prit les sentiers familiers à travers champs ; elle essaya de marcher lentement ; mais ses pieds semblaient la porter dans la direction du chêne de lord Thurston en dépit d'elle-même ; et quand elle fut bien loin de Graybridge et qu'elle consulta sa montre, il n'était qu'une heure. Deux longues heures la séparaient de l'arrivée de Roland. Il n'était qu'une heure un quart quand elle arriva en vue de la maisonnette du meunier, — la jolie petite habitation aux murs blancs nichée sous de gros arbres, qui l'abritaient même en hiver. Une jeune fille était debout sur le seuil d'une porte, jetant le grain aux poules et les appelant d'une voix perçante et joyeuse. Il n'y a aucune histoire d'amour lamentable dans sa vie, — pensait M Gilbert en regardant la robuste fille aux bras rouges. — Elle épousera vraisemblablement quelque garçon meunier et sera toujours heureuse ! Mais ce sentiment d'envie ne fut que momentané. Mieux valait mourir pour Roland que de vivre pour un meunier chaussé de bottes épaisses et vêtu d'une blouse ; mieux valait vivre pour une courte saison de joie et de triomphe, puis se retirer sur un roc pour le reste de ses jours, contempler l'immensité de l'Océan et songer au passé, comme Napoléon à Sainte-Hélène.

— Il m'a aimée ! — pensa Isabel, — je ne dois pas être malheureuse lorsque je me le rappellerai.

Elle avait apporté un volume de Shelley et elle s'assit sur le banc au pied du chêne ; mais elle ne fit que tourner les feuillets en écoutant la chanson de l'eau qui courait à ses pieds, et en pensant à Roland. Parfois elle essayait de songer à ce que serait sa vie après qu'elle lui aurait dit adieu ; mais l'avenir, à partir de quatre heures de cette après-midi, semblait se dérober pour elle au delà des bornes de son intelligence. Elle avait une vague idée qu'après cette dernière entrevue, elle serait semblable à Louise de la Vallière dans ses jours de retraite et de pénitence. Si le père Newman, ou tout autre catholique romain enthousiaste avait pu la trouver assise, ce soir-là, à côté de la chute d'eau, il aurait trouvé une adepte docile à sa foi tendre et sentimentale. Ce pauvre esprit éperdu aspirait après les cloîtres sombres d'un sanctuaire conventuel quelconque, la musique lente et solennelle, les autels étincelants, l'exaltation et l'extase rêveuses, la séparation d'un monde cruel et vulgaire. Mais aucun étranger sympathique ne passa pendant qu'Isabel était assise en cet endroit, regardant le chemin par lequel Roland devait venir. De temps en temps elle tirait sa montre, toujours désappointée de la marche lente du temps ; mais enfin… enfin… à l'instant où un rayon de soleil faisait scintiller la cascade et éclairait le sentier tournant, une horloge lointaine sonna trois heures et le maître du Prieuré de Mordred ouvrit une petite barrière et pénétra au milieu des troncs moussus des ormes dépouillés. L'instant d'après il était sur le pont, puis il s'asseyait à côté d'elle, et tenait entre ses mains la main docile d'Isabel. Pour la dernière fois… pour la dernière fois ! — pensait-elle. Involontairement ses doigts pressèrent ceux de Roland. Ah ! comme ils semblaient étroitement enchaînés ces doigts qui devaient être à jamais séparés, ces doigts entre les-

quels toute la largeur de l'Atlantique n'eût été qu'une barrière trop étroite !

M Gilbert regarda tristement et timidement le visage de Roland, et vit qu'il était animé et radieux. Il y avait à la commissure de ses lèvres comme une expression d'hésitation nerveuse ; mais ses yeux noirs lançaient un regard résolu et paraissaient d'une nuance définie qu'Isabel ne leur avait jamais vue.

— Ma bien-aimée, — dit-il, — je suis très-exact, n'est-ce pas ? Je ne pensais pas que vous seriez ici la première. Vous ne pouvez vous figurer, Isabel, combien j'ai pensé à notre rendez-vous d'aujourd'hui ; combien j'y ai pensé sérieusement, solennellement même. Vous rappelez-vous la scène du jardin dans Roméo et Juliette, Izzie ? Quel joli marivaudage enfantin cette scène d'amour paraît être, et cependant quelle tragédie en est la conséquence immédiate ! En vous regardant aujourd'hui, Isabel, et en songeant à mes nuits sans sommeil, à mes journées inquiètes et fatigantes, à mes courses inutiles, à mes serments brisés, et à mes résolutions vaines, je regarde derrière moi et je me rappelle notre première rencontre au château de Warncliffe… cette première rencontre toute d'imprévu. Si j'étais parti dix minutes plus tôt, je ne vous aurais pas rencontrée, je ne vous aurais peut-être jamais vue. J'évoque cette journée et je la revois dans tous ses détails. Je levai les yeux avec tant d'indifférence quand ce pauvre Raymond vous présenta ; c'était presque une fatigue que de me lever pour vous saluer. Je vous trouvai fort jolie, je vis en vous un joli automate au visage pâle, avec, de magnifiques yeux noirs qui appartenaient de droit à une toile italienne, et non pas à une vulgaire petite personne de votre sorte. Puis, ayant si peu de chose à faire, étant un oisif aussi déclaré et heureux de trouver une excuse pour

échapper à ma majestueuse cousine et à mon brave homme d'oncle, je m'avisai de me diriger vers le parc de Hurstonleigh et je vous rencontrai de nouveau sous l'ombre changeante des grands et vieux arbres. Qu'était-ce qui me poussait ? Pourquoi cette fantaisie ? Était-ce, comme je le croyais, une vaine curiosité qui me conduisait ? Ou bien le trait cruel m'avait-il déjà frappé ; ma destinée était-elle déjà scellée ? Je ne sais… je ne sais. Je ne suis pas un homme de bien, Izzie ; mais je ne suis pas non plus entièrement corrompu. Je me sauvai de vous, ma bien-aimée, j'essayai d'échapper au grand péril de ma vie ; mais… vous vous rappelez le moine dans la Notre-Dame de Paris de Victor Hugo. Dans ce livre, il semble que ce soit une histoire sans précédent, mais en réalité, c'est l'histoire la plus commune du monde. Un jour… un jour de désœuvrement… nous regardons par la fenêtre et nous voyons une créature dansant au soleil. De ce moment toute autre préoccupation est finie, oubliée ; nous ne pouvons rien faire que sortir et la suivre où qu'elle veuille nous conduire. Si c'est une sirène malfaisante, elle peut nous entraîner dans les sombres profondeurs de sa grotte et nous dévorer à loisir. Si c'est une ondine, et qu'elle plonge au sein des eaux bleues, rien ne nous empêchera de piquer une tête et d'aller au fond avec elle. Mais si c'est une chère petite créature innocente, digne de notre amour et de notre culte, pourquoi ne serions-nous pas à jamais heureux avec elle, comme les bonnes gens dans les contes de fées ? pourquoi ne projetterions-nous pas une vie brillante de bonheur et de fidélité ? Isabel, ma bien-aimée, je veux vous parler très-sérieusement aujourd'hui. La crise de notre existence est proche, — continua Roland, — et aujourd'hui je saurai si vous êtes la femme sincère que je crois ou seulement une jolie coquette de village, qui s'est ri de moi et qui d'un souffle peut me

renvoyer et m'abandonner au gré des vents dès l'instant où je la gênerai. Izzie, je désire que vous répondiez aujourd'hui à une question très-sérieuse, et tout le bonheur de ma vie à venir dépend de votre réponse.

— Monsieur Lansdell !...

Elle le regarda — très-effrayée par ses manières, mais tenant toujours sa main dans la sienne. La chaîne devait être si prochainement rompue. Elle n'avait plus que quelques minutes encore à garder cette main chérie entre les siennes. Encore une demi-heure, et ils seraient séparés pour toujours. La douleur de cette pensée se mêlait étrangement avec la joie ineffable de se trouver avec lui, d'entendre de ses lèvres l'aveu de son amour. Que lui importait Gwendoline, maintenant ?... cette cruelle et jalouse Gwendoline qui avait outragé et insulté la pureté de son amour.

— Isabel, — dit très-gravement Roland, baissant la tête à la hauteur de la sienne tout en lui parlant, mais regardant la terre plutôt que sa compagne, — il est temps que nous mettions fin à cette farce de respect et de soumission pour le monde ; nous avons essayé de nous soumettre et de gouverner notre vie d'après les lois que les autres hommes ont édictées. Mais nous ne pouvons pas... nous ne pouvons pas, ma chérie. Nous ne sommes que des hypocrites qui essayent de masquer leur révolte d'un semblant de soumission. Vous venez ici, nous nous rencontrons et nous sommes heureux ensemble... d'un bonheur indicible et pur. Mais vous me quittez et allez retrouver votre mari ; vous lui souriez et vous lui dites qu'en faisant votre promenade vous avez rencontré M. Lansdell ; bref, vous lui jetez de la poudre aux yeux, vous le tournez en dérision, vous jouez une comédie perpétuelle pour le tromper. Tout ceci doit cesser, Isabel. Le philosophe,

dans lequel je vois le réformateur le plus noble, le chef d'école le plus pur dont la voix se soit fait entendre ici-bas, a dit qu'on ne saurait servir deux maîtres à la fois. Vous ne pouvez pas continuer à vivre comme vous avez vécu ces trois derniers mois, Isabel. C'est impossible. Vous vous êtes trompée. Le monde vous dira que, ayant commis une erreur, vous devez en accepter les conséquences, et payer votre folie par une vie de dissimulation. Il y a des femmes assez courageuses… assez vertueuses, si vous voulez, pour en agir ainsi, pour supporter leur fardeau patiemment ; mais vous n'êtes pas de celles-là. Vous ne sauriez dissimuler. Votre âme s'est envolée vers moi comme un oiseau échappé de sa cage ; elle m'appartient dorénavant et à jamais, aussi sûrement que je vous aime… fatalement, sans motif, mystérieusement, mais pour toujours ; je connais la force de ma chaîne, car j'ai essayé de la rompre. Je me suis éloigné et j'ai éprouvé la durée de mon amour. Si aujourd'hui je vous demande d'accepter cet amour, c'est parce que je sais qu'il est sincère et pur… qu'il est d'un métal pur, Izzie, du véritable or virginal ! Je crois que le cœur de chaque homme en contient un mince filon ; mais ce n'est qu'une main féminine qui sache mettre au jour le précieux minerai. Je vous aime, Isabel, et je désire que vous mettiez fin à votre existence présente en quittant ces lieux pour toujours. J'ai écrit à un de mes agents de me trouver une petite villa aux portes de Naples. Il y a deux mois, Izzie, que j'ai fait ce voyage seul ; j'évoquais votre image dans les appartements déserts et je vous voyais errant çà et là dans votre robe blanche, sur la vaste terrasse de marbre, ayant à vos pieds la mer bleue, et les montagnes au-dessus de votre tête. J'ai fait mille projets pour notre vie commune, Izzie. Il n'est pas un de vos caprices, pas une de vos fantaisies que je ne me sois rappelé. Quel bonheur ! vous montrer ces choses

merveilleuses et ces paysages magnifiques ! Quelle joie délicieuse que de voir vos yeux s'ouvrir bien grands en présence des plus jolis tableaux de l'univers ! Je vous vois à mes côtés, Isabel, et voici que ma vie est transformée. Je me suis lassé de toute chose au monde ; mais, avec vous près de moi, le monde entier sera aussi neuf, aussi frais pour moi, que l'Éden pour Adam au premier jour de sa vie. Isabel, vous pouvez avoir confiance en moi. J'ai douté de moi-même et je me suis mis à l'épreuve. Mon amour n'est pas éphémère, le temps et la mode ne le changeront ni ne l'amoindriront ; s'il en était autrement, j'aurais fait mon devoir et je me serais éloigné de vous pour toujours. J'ai pensé à votre bonheur autant qu'au mien, ma bien-aimée ; c'est pourquoi je vous demande aujourd'hui d'avoir confiance en moi et de quitter cette ville pour toujours.

Quelque chose comme un cri de désespoir s'échappa des lèvres d'Isabel.

— Vous me demandez de partir avec vous ! — s'écria-t-elle regardant Roland comme si elle pouvait à peine croire au témoignage de ses oreilles. — Vous me demandez de quitter George et d'être votre… maîtresse ! Ah ! lady Gwendoline disait donc la vérité. Vous ne comprenez pas… personne ne comprend comment je vous aime !

Elle s'était levée en parlant et elle se jeta éperdument contre la balustrade du pont, sanglotant amèrement, la figure cachée dans ses mains crispées.

— Pour l'amour de Dieu, écoutez-moi. Pouvez-vous mettre en doute la pureté de mon amour, l'honnêteté de mes intentions ? Je ne vous demande pas de vous lier par un contrat inégal. Don-

nez-moi votre vie et je vous consacrerai la mienne en retour… sans en excepter un jour… une heure. Tout ce que l'épouse la plus exigeante peut réclamer de son mari, vous le recevrez de moi. Tout ce que le mari le plus dévoué peut être pour sa femme, je vous jure de l'être pour vous. La seule question est de savoir si vous m'aimez. Vous n'avez qu'à choisir entre moi et l'homme qui est là-bas.

— Oh ! Roland… Roland !… moi qui vous aimais tant !… comment avez-vous pu penser que… Oh ! vous devez me mépriser… vous devez me mépriser beaucoup et me croire bien pervertie pour me dire…

Elle n'en put dire davantage, mais elle resta penchée sur le pont, sanglotant sur ses illusions perdues.

Gwendoline avait donc raison au fond, — pensait Isabel, — et du côté de Roland il n'y avait eu nul platonisme, nul culte poétique, rien que le désir vulgaire et journalier d'enlever la femme d'un autre homme. Du premier jusqu'au dernier moment, elle n'avait pas été comprise ; elle avait été la dupe de ses propres fantaisies, de ses propres rêves. Les cruelles paroles de Gwendoline n'étaient que de cruelles vérités. Ce n'étaient ni le Dante, ni le Tasse qui avaient erré à ses côtés ; ce n'était rien qu'un jeune propriétaire campagnard et dissolu, habitué à enlever les femmes mariées et à se glorifier de son iniquité. Dans l'esprit insensé de cette enfant, il n'y avait pas de milieu pour Roland entre ces deux extrêmes. S'il n'était pas un demi-dieu, il était un misérable. S'il n'était pas une créature exaltée, pleine d'aspirations poétiques et de nobles desseins, il était forcément un jeune débauché désœuvré, toujours prêt à murmurer des mensonges à l'oreille des naïves provinciales. Toutes les histoires d'infamies aristocra-

tiques qu'elle avait lues revinrent soudainement à l'esprit de M Gilbert, et vinrent accabler le fils de lady Anna Lansdell. S'il n'était pas la noble créature qu'elle avait cru, — un adorateur poétique et honorable, — il n'était en aucune façon le héros de ses rêves. Elle l'aimait encore et devait continuer à l'aimer en dépit de toutes ses fautes, mais elle ne pouvait plus l'aimer qu'avec crainte et en tremblant, comme une créature superbe mais coupable, qui n'avait même pas une seule vertu à opposer à des milliers de crimes. Des pensées de cette nature se pressaient dans son esprit, tandis qu'elle restait accroupie et sanglotant sur l'étroite barrière de bois du pont et que Roland se tenait à côté d'elle, la regardant avec une expression sérieuse et fâchée.

— Que signifie votre conduite, madame Gilbert ? Cette démonstration de surprise et d'indignation est-elle une petite comédie que vous jouez lorsque vous voulez vous débarrasser de vos amoureux ? Faut-il que j'accepte mon congé, que je vous dise adieu, et que je me résigne à être le niais le plus renforcé qui ait jamais traversé ce pont ?

— Oh ! Roland, — s'écria Isabel ; relevant la tête et le regardant d'un air suppliant, — oh ! Roland ; je vous aimais… je vous aimais tant !…

— Vous m'aimez et vous me prouvez votre amour en me tournant la tête par de tendres coups d'œil et des rougeurs pudiques ; vous me faites croire que j'ai rencontré la femme qui doit ici-bas me rendre la vie heureuse. Oh ! Isabel, je vous ai aimée, parce que j'ai cru que vous ne ressembliez pas aux autres femmes. Dois-je, après tout, reconnaître que ce n'est que la vieille histoire : — la fausseté, le mensonge, la comédie ? C'était pour vous un triomphe que de rendre Roland Lansdell du Prieuré de

Mordred amoureux fou de vous ; et maintenant qu'il devient gênant, vous l'envoyez à ses affaires. Voilà, je crois, ce que je dois penser. Ce n'a été, après tout, que coquetterie et fausseté du commencement à la fin.

— Fausseté ! Oh ! Roland, quand je vous aime si tendrement… si tendrement et si sincèrement ; non pas comme vous m'aimez… d'un amour cruel qui ne produirait pour moi que honte et infamie ! Vous ne pouvez jamais être pour moi plus que vous n'êtes maintenant. Nous pouvons nous séparer ; mais aucune puissance humaine ne pourra séparer mon âme de la vôtre, ou diminuer mon amour. Je suis venue vers vous aujourd'hui pour vous dire un éternel adieu, parce que j'ai appris que le monde qui ne comprend pas mon amour a dit sur moi de cruelles choses. Hélas ! comment ces êtres vulgaires pourraient-ils comprendre mon amour, quand vous-même, Roland, ne le comprenez pas ? Je venais pour vous dire adieu ; et demain ma vie sera finie. Vous savez ce que vous avez dit une certaine fois. Le rideau tombe et tout est fini !… Je penserai éternellement à vous, jusqu'au jour de ma mort. Hélas ! la mort elle-même effacera-t-elle votre souvenir ? Mais jamais je ne reviendrai ici pour vous voir. Je m'efforcerai de remplir à l'avenir mes devoirs auprès de mon mari.

— Votre mari ! — s'écria Lansdell avec un rire strident. — Ne ferions-nous pas plus sagement de laisser son nom hors de la question ? Oh ! Isabel ! — s'écria-t-il en changeant brusquement de ton, — que Dieu me pardonne, mais je ne vous comprends pas. N'êtes-vous rien qu'une enfant innocente, après tout, ou bien la coquette la plus vile qui ait jamais vécu ? Vous êtes l'une ou l'autre, nécessairement. Vous parlez de votre mari. Ma pauvre enfant, il est un peu trop tard pour parler de lui. Vous auriez dû

penser à lui le jour de notre première rencontre ; le jour où vos yeux se baissèrent pour la première fois sous mon regard ; où votre voix trembla pour la première fois en prononçant mon nom. Dès le premier moment vous m'avez trompé. Je ne suis ni fourbe ni voleur, pour m'emparer du bien d'autrui. Si votre cœur avait appartenu à votre mari lorsque je vous vis pour la première fois, la beauté d'un ange sur une fresque de cathédrale n'aurait pas été plus éloignée de moi que la vôtre. Croyez-moi, Ève commençait à se lasser de l'Éden quand le serpent commença à lui parler. Si vous aviez aimé votre mari, Isabel, j'aurais courbé la tête sur le seuil de votre maison, comme en entrant dans une église. Mais je vis que vous ne l'aimiez pas ; je vis bientôt que vous m'aimiez, que vous sembliez m'aimer. Dieu sait que j'ai lutté contre la tentation et que je n'ai cédé, enfin, que lorsque mon cœur m'eut dit que mon amour était sincère et honnête, et digne du sacrifice que je vous demande. Je vous demande ce sacrifice, je le demande hardiment, comme un homme qui est prêt à vous rendre dévouement pour dévouement. Le petit monde auquel vous direz adieu, Isabel, est un monde dont les portes se refermeront en même temps sur moi. De ce moment votre vie m'appartiendra avec toutes ses conséquences. Je ne suis pas ambitieux ; j'ai depuis longtemps renoncé à faire figure dans un monde qui m'a toujours semblé, plus ou moins, pareil à une parade foraine, avec des cymbales retentissantes et des fanfares de cuivre, des promesses, des protestations, et des vanteries au dehors, mais ne montrant à l'intérieur que retard, désappointement, et tromperie. Je ne quitte donc pas grand'chose ; mais je renonce avec bonheur au peu que j'ai. Venez avec moi, Isabel ; je vous emmènerai vers les endroits magnifiques dont vous avez semblé m'entendre parler avec plaisir ; le monde tout entier nous appartient, ma

bien-aimée, excepté ce petit coin du Midland. De grands vaisseaux nous attendent pour nous emporter bien loin vers les rivages méridionaux, les paradis des tropiques, les forêts profondes et impénétrables. Toute la terre est organisée pour nous donner le bonheur. L'argent, qui m'a été si inutile jusqu'à présent, aura désormais un nouvel usage, car il sera consacré à vos plaisirs. Vous rappelez-vous avoir ouvert bien grands vos yeux l'autre jour, Isabel, et vous être écriée que vous voudriez bien voir Rome, et le tombeau du pauvre Keats, et le Colisée… le Colisée de Byron… où le gladiateur poétique rêve à sa femme et à ses enfants, Izzie ? J'ai bâti un beau rêve sur cette exclamation enfantine. Je sais le balcon où nous nous assoirons, ma chérie, dans les sombres nuits du Carnaval, pour contempler la foule dans les rues, à nos pieds, et, une certaine nuit sublime entre toutes, le dôme colossal de Saint-Pierre, étincelant comme un dais de lumière, pendant que les bas-reliefs et les colonnes resplendissent dans les ténèbres, comme l'image d'une cité de feu. Isabel, vous ne pouvez avoir ignoré le but vers lequel notre destinée nous poussait ; vous deviez savoir que tôt ou tard je vous dirais ce que je vous dis aujourd'hui.

— Oh ! non… non… non !… — s'écria avec désespoir M Gilbert, je n'ai jamais pensé que vous me demanderiez d'être plus pour vous que je ne suis maintenant ; je n'ai jamais pensé que je faisais mal en venant ici pour vous rencontrer. J'ai lu l'histoire de gens qui, par une fatalité quelconque, ne purent se marier, mais qui s'aimèrent l'un l'autre et se restèrent fidèles éternellement, jusqu'à la mort, et je me figurais que c'était ainsi que vous m'aimiez. La pensée de votre amour me rendait heureuse ; j'étais heureuse de vous voir quelquefois et de penser à vous ensuite, me rappelant la moindre parole prononcée par vous, voyant votre visage

comme je le vois maintenant. Hier encore je pensais que cela pourrait toujours aller ainsi, et jamais, jamais je n'ai cru que vous me regarderiez comme une de ces mauvaises femmes qui quittent leurs maris.

— Et cependant vous m'aimez ?

— De tout mon cœur.

Elle le regarda avec des yeux encore noyés de larmes, mais radieux de la sincérité de son âme romanesque, qui ne s'était pas encore révélée aussi naïvement. Si tendrement qu'elle chérît son idole, les paroles étaient impuissantes à l'émouvoir maintenant qu'il mentait à ses qualités, qu'il descendait sur le terrain commun, et qu'il la courtisait comme le premier venu. Si Lansdell avait déclaré son intention d'ériger un mausolée de marbre dans le domaine de Mordred, et avait demandé à Isabel de commettre un suicide afin qu'il pût s'occuper sans retard de cet objet, elle eût trouvé sa requête convenable et délicieuse à la fois, et elle y eût satisfait sur-le-champ. Mais ses folles descriptions de contrées lointaines ne la tentèrent pas. Il est vrai qu'elle vit, comme dans une vision éclatante et changeante, une image de ce que sa vie aurait pu être, bien loin, au milieu de ces contrées romanesques et dans cette compagnie adorée. Mais entre elle et ces lointains mirages, il y avait un nuage de honte et d'infamie sombre et menaçant. Les gens de Graybridge pouvaient dire d'elle ce qui leur plaisait ; elle pouvait tenir la tête haute, et mépriser leurs bavardages et leurs calomnies. Mais elle ne pouvait souiller son amour, — son amour qui n'existait plus en dehors de ces régions idéales et éclatantes inaccessibles à la honte.

Roland la contempla silencieusement pendant quelques minutes et comprit vaguement l'exaltation mentale qui mettait ce jour-là cette folle enfant au-dessus de lui. Mais c'était un jeune homme d'esprit faible et indécis, qui avait le malheur de ne croire absolument à rien, et, comme il était, à sa façon, sincèrement et honnêtement amoureux, — trop amoureux pour être juste et raisonnable, — il était donc très en colère contre Isabel. Le flux de sa passion s'était accru en force de jour en jour, balayant impitoyablement tous les obstacles, pour venir se heurter enfin contre une muraille de rocher, là où il pensait rencontrer seulement l'océan libre et sans bornes, prêt à le recevoir et à l'accueillir.

— Isabel,... dit-il enfin, — avez-vous jamais pensé à ce que sera votre existence, pour toujours, après notre séparation d'aujourd'hui ? Vous vivrez encore quarante années, peut-être, et après ce temps vous ne serez pas encore une vieille femme. Avez-vous jamais pensé à ces quarante années, contenant chacune trois cent soixante-cinq jours, que vous passerez en compagnie d'un homme que vous n'aimez pas... d'un homme avec lequel vous n'avez pas une pensée en commun ? Pensez-y, Isabel ; puis, si vous m'aimez, pensez à la vie que je vous offre, et choisissez.

— Je n'ai qu'un choix à faire, — répondit M Gilbert d'une voix triste et sourde ; — je serai très-malheureuse, sans doute, mais je remplirai mes devoirs près de mon mari et... je penserai à vous !

— Ainsi soit-il ! — s'écria Lansdell en poussant un profond soupir. — En ce cas, adieu.

Il tendit la main, et Isabel tressaillit à la froideur de cet attouchement.

— Êtes-vous fâché contre moi ? — demanda-t-elle d'un ton plaintif.

— Je n'ai pas le droit d'être fâché contre personne, sinon contre moi-même. Je ne crois pas que vous ayez l'intention de mal faire ; mais vous m'avez causé la douleur la plus grave qu'une femme puisse infliger à un homme. Je n'ai rien à vous dire, sinon adieu. Par pitié, allez-vous-en et laissez-moi à ma solitude.

Après cela, rien ne pouvait la retenir auprès de lui ; aussi s'éloigna-t-elle très-lentement, effrayée et chagrine. Mais quand elle eut fait quelques pas dans le sentier sous les arbres, elle sentit qu'elle ne pouvait le quitter ainsi. Elle devait le revoir encore une fois, s'assurer s'il était fâché ou non contre elle.

Elle retourna lentement vers l'endroit où elle l'avait laissé, et le trouva couché tout de son long sur l'herbe, le visage caché sur ses bras croisés. Avec un soudain instinct de chagrin et d'effroi, elle devina qu'il pleurait, et, tombant à genoux à ses côtés, elle murmura à travers ses sanglots :

— Oh ! je vous en prie, pardonnez-moi !... Je vous en supplie, ne soyez pas fâché contre moi !... Je vous aime si tendrement et si sincèrement !... Dites-moi seulement que vous me pardonnez !...

Roland releva la tête et la regarda. Ah ! quel regard de reproche il lui jeta, et pendant combien de temps resta-t-il dans sa mémoire pour troubler son repos !

— Je vous pardonnerai, — répondit-il sévèrement, — lorsque j'aurai appris à supporter l'existence sans vous.

Il reposa sa tête sur ses bras croisés, et Isabel resta agenouillée près de lui pendant quelques minutes à le contempler. Mais il ne

bougea pas, et elle, trop effrayée et trop surprise de sa colère, sentant vaguement, mais avec remords, sa propre faute, n'osa pas lui parler davantage. Elle se releva donc et s'éloigna. Elle commençait à avoir conscience qu'elle avait été, d'une façon ou d'une autre, très-coupable, et que sa faute avait suscité des chagrins à l'homme qu'elle aimait.

26

Que pouvait faire Isabel ? L'édifice de tous ses rêves avait flotté comme une toile d'araignée secouée par un vent violent et avait disparu, entraîné sans retour. Tout le monde l'avait méconnue. Lui-même qui aurait dû être un demi-dieu par la puissance de sa pénétration aussi bien que dans tous ses attributs, — lui aussi l'avait offensée et outragée et lui avait rendu impossible de regarder avec confiance la sombre beauté de son visage. Jamais plus sa main ne pouvait se poser, si légèrement que ce fût, sur son bras ; jamais plus elle ne devait lui confier, en d'enfantines confidences, tous les vagues désirs, toutes les aspirations innocemment sentimentales de son âme d'enfant.

Jamais, jamais plus. Le brillant idéal de sa vie s'était évanoui devant elle comme un nuage vaporeux et argenté planant au-dessus d'une cascade alpestre et n'avait laissé derrière qu'un homme du monde désenchanté et sceptique, qui lui demandait hardiment de quitter son mari et qui se fâchait contre elle, parce qu'elle refusait de satisfaire à son cruel désir.

La femme du médecin n'admit pas un seul instant la possibilité de commettre l'action que Roland lui avait proposée. Bien loin,

— aussi loin d'elle que quelque peinture indécise et à demi oubliée d'un pays féerique, — flottait une vision de ce que sa vie aurait pu être avec lui, si elle avait été Clotilde, ou la brillante duchesse, ou Gwendoline, ou quelque autre femme absolument différente d'elle-même. Mais la possibilité de quitter délibérément son mari pour suivre les pas de cet homme était aussi loin de sa puissance de compréhension que l'idée de dérober une poignée d'arsenic dans le laboratoire pour le mêler avec le sucre qui servait à George à adoucir son café du matin.

Elle s'éloigna du Roc de Thurston sans reprendre le chemin à travers les prairies qui l'aurait conduite chez elle. Elle alla n'importe où, à demi inconsciente, absolument indifférente de la direction qu'elle suivait, et pensant, et avec une tristesse indicible, à ses rêves évanouis.

Elle avait été si enfantine, si entièrement enfantine, et elle s'était si complétement abandonnée à ce rêve chéri ! Je pense que son enfance s'envola loin d'elle en compagnie de ce rêve brisé, et que le gris crépuscule de l'âge de femme se leva pour elle, froid et morne, au moment où elle s'éloigna lentement de l'endroit où Roland gisait couché la face contre terre, pleurant sur les ruines de son rêve, à lui. Il semblait qu'à cette heure elle traversât le ruisseau type de Longfellow et pénétrât dans le pays désert et stérile qui commence au delà. Hélas ! comme elle a raison la jeune fille de retarder le plus longtemps possible l'instant où elle doit traverser l'étroite limite ; car le pays, de ce côté-là, est nu et désolé en comparaison des jardins fertiles et des prairies charmantes qu'elle abandonne pour jamais. Le doux âge du rêve est fini ; les féeriques compagnes de la jeunesse, si charmantes même lorsqu'elles sont trompeuses, ouvrent leurs ailes éclatantes et s'en-

volent au loin, et le grave génie du bon sens, — personnage d'aspect sévère, vêtu d'étoffe de laine grise, garantie contre le rétrécissement résultant du séjour dans le baquet de la blanchisseuse, et qui abjure fidèlement la crinoline, — étend la main et offre, avec une brusquerie amicale, mais peu compromettante, d'être le guide et le moniteur futur de la femme.

Isabel devint brusquement femme ; elle vieillit de dix ans à la suite des découvertes amères de cette triste après-midi. Puisqu'il n'y avait personne au monde qui la comprît, puisque lui-même s'était si complétement mépris à son égard, il fallait que ses rêves fussent insensés et impossibles à comprendre, sinon par elle-même. Mais ces folles rêveries étaient mortes à jamais. Elle ne pouvait plus songer à Roland comme elle le faisait autrefois. Toutes les rêveries dont il était l'objet n'avaient été que des mirages dérisoires. Il n'était pas le chevalier sincère et fidèle qui pouvait rester éternellement assis à la porte de son ermitage, contemplant tendrement la fenêtre lointaine du couvent qui pouvait être ou n'être pas celle de la cellule de ses amours perdues. Non, c'était une tout autre personne. C'était le hardi et dissolu partisan armé d'une rapière de cinq pieds de long, chaussé de souliers à la poulaine garnis de longs éperons cruels et vêtu d'une cotte de mailles d'acier sonnant avec un bruit de ferraille lorsqu'il traversait le vestibule de son château. Il était l'amant trompeur et méchant qui aurait, en quelque nuit fatale, escaladé les murs de la calme retraite d'Hildegonde emportant malgré ses cris la nonne entre ses bras, sans craindre de la voir, affolée de chagrin, se jeter dans le Rhin à la première occasion favorable. C'était un Faust sans cœur, prêt à écouter les conseils de Méphistophélès et à trahir la pauvre et confiante Marguerite. C'était Robert le Diable, sous les pas maudits duquel tout un cimetière d'esprits

accusateurs pouvait surgir à tout moment. C'était Steerforth, le beau, l'impitoyable, l'irrésistible Steerforth, sans un regret pour le cœur brisé de la naïve Emily ou de la noble Pegotty.

Peut-être Isabel n'admirait-elle pas moins Lansdell pour cela ; mais à son admiration se mêlait une frissonnante horreur. Elle était absolument incapable de le voir sous son vrai jour — un jeune homme à dispositions affables, désireux de faire aussi peu de mal que possible, autant qu'il se trouverait suffisamment heureux lui-même, et croyant sincèrement qu'il n'y avait aucun mal énorme ou irréparable à s'approprier la femme d'autrui.

Ce soir-là, tandis qu'elle parcourait les sentiers du Midland, les larmes inondaient les joues pâles de M Gilbert. Elle ne pleurait pas avec violence, elle ne s'abandonnait à aucun accès de désespoir. Pour l'instant, elle était impuissante à se rendre compte du vide de son existence, maintenant que son rêve était à jamais brisé. Son chagrin n'était pas aussi amer que le jour du brusque départ de Roland. Il l'avait aimée — elle le savait alors ; et le suprême orgueil de cette pensée la soutenait au milieu de son chagrin. Il l'avait aimée. Son amour n'était pas de la nature de ceux dont elle avait lu tant de descriptions et auxquels elle avait cru si aveuglément ; c'était seulement la passion terrible des chevaliers félons, le caprice cruel du méchant seigneur en bottes à revers qu'elle avait vu, si fréquemment vu — grâce à des billets de faveur — des dernières loges du théâtre de Surrey. Mais, enfin, il l'aimait ! Il l'aimait assez pour se jeter à terre et pleurer parce qu'elle l'avait repoussé ; et le méchant seigneur en bottes à revers n'avait jamais été si loin, se contentant généralement de donner des preuves plus visibles de sa colère, telles que l'exécution d'un jugement sur les biens et les castels du père de l'héroïne, ou l'en-

lèvement de l'héroïne elle-même par des coquins à gages. Quelle chose étrange qu'il arrive toujours que le digne fermier en gilet à fleurs soit en retard pour ses fermages et qu'il soit toujours le tenancier du seigneur dissolu !

Lansdell ferait-il rien de pareil ? Isabel frissonna légèrement en jetant un regard sur le paysage désert, et elle pensa qu'un couple de coquins à gages pourrait bien sortir brusquement d'une haie et l'emporter vers une chaise de poste disposée dans ce but. Isabel se demanda s'il y avait encore des chaises de poste dans le monde. Une étrange confusion de pensées remplissait son esprit. Elle ne pouvait ainsi devenir brusquement femme ; la traversée du ruisseau mystique ne se faisait pas aussi rapidement. Quelques restes des vieilles illusions flottaient autour d'elle et se transformaient simplement. Seule, la main de la sagesse pouvait lui arracher le bandeau des yeux et lui montrer les choses dans leur véritable aspect.

Elle s'assit à la fin pour se reposer sur le dernier échelon d'une barrière agreste et lissa ses bandeaux que le vent de mars avait dérangés. Puis elle rattacha les brides de son chapeau avant d'entrer sur la grande route qui passait de l'autre côté de la barrière. Lorsqu'elle se trouva sur cette route, elle reconnut qu'elle était très éloignée de chez elle et très-rapprochée du village modèle dans lequel Raymond leur avait offert ce modeste festin de thé et de gâteaux et pendant lequel George s'était tenu à ses côtés plaidant sa cause auprès d'elle avec une humilité si profonde. Pauvre George ! Le tranquille aspect de la pelouse du village, les petites maisonnettes, coquettes et propres sous les rayons du soleil couchant, la barrière très-basse, en bois, donnant accès dans le cimetière, — toutes ces choses, si étranges et cependant si familières

ramenèrent le souvenir d'une époque qui semblait maintenant indiciblement éloignée. Elle se rappela le vague frisson de plaisir qui avait agité son cœur lorsque le jeune médecin lui avait demandé d'être sa femme. Elle ne pensa pas un instant à ce qui aurait pu arriver si elle avait repoussé sa prière. Elle ne pouvait se représenter libre et Roland la courtisant honnêtement. Elle se l'était représenté comme un être majestueux et éloigné, comme un astre, destiné à être adoré par des fidèles agenouillés lui offrant un encens perpétuel, et absolument heureux par l'éclat radieux de sa personne. Maintenant elle voyait en lui un ange des ténèbres dont la présence apportait le malheur et la ruine. Elle ne pouvait le voir sans exagération ; son imagination était une sorte de verre grossissant à travers lequel elle l'avait toujours vu, — comme une figure vaguement splendide, d'une grandeur et d'une magnificence indécises, baignant dans la brumeuse atmosphère de ses rêveries de petite fille.

On était alors dans la semaine de la Passion, — car, cette année-là, Pâques tombait très-tard dans le mois, et le village modèle excellant sous le rapport de la piété aussi bien que sous celui de toutes les autres vertus, les naïfs habitants se portaient en foule à l'église. Au moment où M Gilbert parcourait le chemin conduisant du village au cimetière, les cloches appelaient au service du soir ; et de petits groupes de deux ou trois personnes, des vieilles femmes solitaires, coiffées de chapeaux noirs, passaient à côté d'elle, comme elle se promenait, fort en peine de savoir où diriger ses pas, ou à quoi se décider. Elle était étrangère dans ce lieu, bien que Graybridge ne fût éloigné que de quelques milles ; elle était étrangère, et ce seul motif, dans un lieu aussi circonscrit que le village modèle, suffisait pour exciter la curiosité. Peut-être aussi y avait-il dans la pâleur de son visage, dans ses paupières

gonflées, dans ses regards baissés et vagues, quelque chose bien fait pour éveiller les soupçons. Malgré son trouble elle put voir qu'on la regardait avec étonnement, et en un instant toutes les choses cruelles que lui avait dites Gwendoline lui revinrent à l'esprit. Oui, elle se rappela immédiatement ces paroles amères. Elle s'était faite le sujet des langues calomnieuses, et l'histoire de sa passion coupable pour Roland était dans toutes les bouches. Si lui qui aurait dû la connaître, — si lui devant lequel elle avait mis à nu tous les secrets de son âme sentimentale, — si lui, même, pouvait assez mal penser d'elle pour croire qu'elle pouvait quitter son mari et devenir la créature que M. Dombey croyait voir dans sa femme lorsqu'il frappa sa fille dans l'escalier, — cette créature que le juge Brandon rencontra une certaine nuit sous un bec de gaz dans une rue de Londres, — comment pouvait-elle s'étonner que le monde la calomniât et la méprisât ? Les portes du paradis s'étaient brusquement refermées sur elle ; elle était violemment tombée des régions féeriques de son imagination, sur ce monde cruel, impitoyable, glacial, terre-à-terre ; et, naturellement portée à l'exagération, elle se le représentait plus froid, plus dur et plus cruel qu'il n'est. Elle voyait les gens la montrant au doigt dans les rues de Gray bridge ; le sévère pasteur la prenant pour sujet de son sermon dominical.

Elle se représentait tout ce qui est douloureusement démonstratif en matière de mépris et de mise à l'index. Les temps étaient passés où les anciens de Graybridge auraient pu la condamner à faire amende honorable pieds nus, tenant à la main un cierge de cire. Il n'y avait pas de lettre rouge dont on pût la stigmatiser comme une créature coupable ; mais à cela près que ne pouvait-on pas lui faire ? elle se représentait tout ce qui l'attendait : son mari viendrait à savoir ce qu'on pensait d'elle ; il partagerait lui-

même les mêmes idées et elle serait chassée. Autrefois elle avait pensé que ce n'était pas une chose si déplaisante que d'être chassée, d'errer par les rues comme Florence Dombey ; mais M Dombey avait pour refuge et pour abri la jolie petite maison du capitaine Cuttle, et, pour soutien à l'heure de l'épreuve, la conviction des mérites du défunt Walters. La pauvre Isabel ne possédait aucun ami sur terre, à l'exception de cette criarde et faible belle-mère, là-bas dans l'île de Jersey et qui possédait à peine un morceau de pain et un abri, dévorée qu'elle était par ses enfants. Isabel n'avait pas d'ami ; car n'était-il pas maintenant son plus cruel ennemi, lui qui lui avait causé le tort le plus grand en montrant son inhabileté à la comprendre ? Qui avait confiance en elle, qui l'aiderait, si tout Graybridge était contre elle ? Elle imaginait la porte de la maison carrée de la ruelle poudreuse à jamais fermée pour elle et rien qu'un monde dur et impitoyable devant elle.

Les groupes de gens tranquilles, — composés surtout de femmes dont bien peu étaient jeunes, — s'évanouirent lentement sous le sombre portail de l'église, comme les silhouettes vagues et brumeuses d'un diorama. Les cloches sonnaient toujours dans la fraîche atmosphère crépusculaire ; mais, en ce moment, le cimetière était fort désert et les yeuses solennelles prenaient des formes étranges et fantastiques sur le fond du ciel d'un gris sombre. Rien qu'une ligne mince de lumière d'un jaune pâle restait du jour qui finissait, — de ce jour qui avait vu les adieux d'Isabel à Roland ! C'était un adieu sérieux ; non pas une querelle d'amoureux d'où l'amour renaît plus vigoureux. C'était une séparation éternelle, car ne lui avait-il pas dit de s'éloigner, — de le quitter pour toujours ? N'étant pas la créature coupable pour laquelle il l'avait prise, elle n'était plus rien au monde pour lui. Il ne demandait pas un culte éternel ; il ne désirait pas qu'elle se re-

tirât dans un couvent, afin qu'il pût se consoler pour le reste de ses jours en contemplant sa fenêtre ; il ne voulait pas qu'elle se couchât auprès d'un réchaud de charbon, la main dans sa main, et qu'elle mourût. Il ne ressemblait pas à ce charmant Henry von Kleist qui emmena son Henriette dans une jolie auberge aux environs de Postdam, qui soupa gaiement avec elle, puis la tua d'un coup de pistolet et se tua lui-même ensuite sur les rives d'un lac voisin. Lansdell ne désirait rien de poétique ou de romanesque, et dans le cours de ses discours passionnés il n'avait même pas parlé du suicide.

Elle pénétra dans le cimetière et se dirigea vers le petit pont sur lequel elle s'était arrêtée, ayant George auprès d'elle. La Wayverne coulait silencieusement sous l'arche trapue et moussue ; le vent avait cessé, et de loin en loin seulement un faible zéphyr agitait les longs roseaux noirâtres comme si les pas d'un esprit invisible, errant dans le crépuscule, les eussent courbés. Elle s'arrêta sur le pont et contempla l'eau tranquille. Si elle avait jamais eu l'intention de se noyer l'occasion était propice. Heureusement pour l'espèce humaine le suicide est une question dans laquelle l'occasion et la volonté vont rarement de conserve. La femme du médecin était très-malheureuse ; mais elle ne se sentait pas assez préparée pour faire le plongeon décisif qui aurait pu mettre fin à ses chagrins terrestres. Entendrait-on le bruit de la chute, là-bas, dans l'église, si elle se laissait glisser doucement au milieu des roseaux du sommet du talus qui se cachait sous le pont ? Entendraient-ils le clapotement de l'eau se refermant sur elle et se demanderaient-ils la signification de ce bruit, tout en poursuivant leurs prières, s'inquiétant peu de la créature en train de se noyer et absorbés par leurs dévotions ? Elle se demanda quelle sorte de monde devaient être ces gens qui entretenaient leurs maisons si

coquettement, qui allaient à l'église deux fois par jour dans la semaine et qui ne devenaient pas amoureux de Roland. Longtemps auparavant, dans son enfance, quand elle allait au théâtre, elle s'était étonnée également au spectacle des gens qu'elle voyait dans la rue et qui n'allaient pas au théâtre. Étaient-ils très-malheureux ? Savaient-ils qu'elle avait un billet de faveur pour les loges du cintre du Théâtre Adelphi, et l'enviaient-ils ? Comment passeraient-ils leur soirée, — ceux-là qui n'allaient pas pleurer avec M. Benjamin Webster ou M Sarah Woolgar ? Maintenant elle regardait avec étonnement les gens qui n'étaient pas malheureux à sa façon, — gens vulgaires et simples qui n'aspiraient en aucune façon après une existence de poésie et de splendeur. Elle pensait à eux comme un cheval de course, arrivé second au Derby, peut penser au placide cheval de trait qui parcourt la route poudreuse et qui ne désire gagner aucune espèce de course.

— Même s'ils le connaissaient, ils ne se soucieraient pas de lui, — pensait-elle. — Ils le connaissent peut-être, — ils l'avaient vu passer à cheval sous leurs fenêtres ouvertes, un soir d'été, superbe sur sa monture de deux cents guinées ; et une fois disparu, le monde ne leur avait pas semblé désert.

Désirait-elle ressembler à ces gens ? Non ! Au milieu de son chagrin elle pouvait s'écrier, comme le poète, qu'il valait mieux l'avoir aimé et perdu que de ne l'avoir jamais aimé. Sa vie n'était-elle pas finie et n'était-elle pas définitivement sacrée héroïne en vertu de son amour et de son désespoir ?

Longtemps elle resta sur le pont, pensant à toutes ces choses, mais fort peu au moyen de regagner Graybridge, où son absence devait commencer à causer de l'inquiétude. Bien souvent, avant cette journée elle avait fait attendre le médecin pour dîner ; mais

elle n'avait jamais été absente lorsqu'il le prenait. Il y avait une station au village modèle, mais le chemin de fer ne passait pas à Graybridge ; il n'y avait qu'un vieil et pesant omnibus qui transportait les voyageurs du chemin de fer dans cette localité. Isabel quitta le cimetière et se rendit à la petite auberge devant laquelle George l'avait présentée à son modeste jardinier et factotum. Une femme debout à la porte de l'hôtellerie lui donna toutes les indications relatives à l'omnibus, qui ne quittait pas la station avant huit heures et demie. Force lui était de rester où elle était jusqu'à ce moment. Elle s'en revint donc lentement vers le cimetière, et, lasse du froid et de l'obscurité qui régnaient au dehors, elle se glissa doucement dans l'église.

L'église était très-vieille et très-irrégulière. Il n'y avait que de rares lumières jaunâtres çà et là, près du pupitre, vers les orgues, et auprès de la porte de la sacristie. Une femme sortit de l'obscurité profonde au moment où Isabel entra et la poussa vers un banc, scandalisée de son apparition alors que le service était déjà si avancé et impatiente de la cacher quelque part aussi promptement que possible. Le banc était monumental, carré, très-élevé, et garni de rideaux passés, attachés à de vieilles tringles de cuivre. Il y avait un grand nombre de prie-Dieu et une pile énorme de livres de prières, de recueils d'hymnes dans l'angle le plus sombre : Isabel assise au milieu de ces objets se sentit aussi complétement cachée que si elle avait été dans une tombe. Les prières venaient d'être dites, — les prières familières qui avaient si souvent frappé comme une cadence somnolente de mots dénués de sens ses oreilles distraites, pendant que ses pensées vagabondes et folles s'occupaient du maître du Prieuré de Mordred.

Elle entendit les pas du prêtre s'approcher lentement par l'aile garnie de tapis, le bruissement de sa robe qu'il remontait sur ses épaules ; elle entendit la porte de la chaire se fermer doucement ; puis une voix, une voix lente, et grave, qui retentit avec une douce solennité dans le silence, récita la prière préliminaire. Il y a des voix qui font pleurer, — des voix qui touchent douloureusement sur quelque ressort caché en nous, et qui ouvrent les écluses de nos larmes. La voix du vicaire de Hurstonleigh était une de celles-là. Il était simplement vicaire ; mais il était très-populaire dans le village modèle, et la rumeur de sa popularité était déjà parvenue jusqu'aux villes et villages des alentours.

On délaissait en foule son église paroissiale, un certain dimanche, pour venir entendre M. Colborne prêcher un de ses sermons vivifiants. Il était renommé pour ses sermons vivifiants. Les braves campagnards sanglotaient parfois au beau milieu de ses discours. Il était toujours sincère ; d'une sincérité douce, mélancolique, terrible parfois. Sa vie, en dehors de l'église, était aussi en harmonie parfaite avec les préceptes qu'il exposait du haut de la chaire. Il y a des hommes qui savent croire, qui peuvent contempler une récompense si grande et si magnifique, que la peine et l'ennui de la lutte se réduisent à rien, comparés à l'espérance de la victoire. M. Colborne était un de ces hommes. La robe qu'il portait n'avait pas été jetée à l'aventure sur ses épaules parce qu'il n'avait pas eu d'autre but à sa portée. Il avait choisi son rôle sacré avec tout l'enthousiasme d'un Loyola ou d'un Irving, et le regret lui était inconnu. Voilà quel était l'homme que l'on venait écouter dans la petite église voisine de la Wayverne. Voilà quel était l'homme dont la voix grave frappait, ce soir-là, avec une puissance singulière les oreilles d'Isabel. Ah ! comme elle comprenait maintenant Louise de la Vallière agenouillée à

l'ombre d'un pilier gothique, attentive à la parole du prêtre qui l'adjurait de se repentir et de faire son salut. Pendant quelques minutes, elle distingua seulement la voix du prédicateur : les mots eux-mêmes frappaient inutilement son oreille. D'abord, ce ne fut qu'une voix magnifique, une voix noble et solennelle s'élevant et s'abaissant dans son cours comme le murmure lointain des vagues puissantes assaillant la terre sans relâche. Puis, petit à petit, le murmure prit une forme palpable ; Isabel reconnut que le prédicateur racontait une histoire. Il disait cette histoire, cette idylle exquise, cette tragédie solennelle, ce poème d'une beauté si parfaite, qu'un Français sentimental n'a eu qu'à l'entourer de quelques fleurs de rhétorique pour en faire tout à coup la lecture du monde entier, persuadé qu'il lisait quelque chose de nouveau. M. Colborne aimait fort à s'appesantir sur le charme de cette histoire sublime, et il appuyait plus fréquemment son discours sur quelque passage divin des annales des quatre Évangélistes que sur quelque parole obscure des Épîtres de saint Paul aux Corinthiens ou aux Hébreux. Ce n'est pas ici le lieu pour s'étendre sur M. Colborne ou sur la simple foi chrétienne, qu'il se plaisait à mettre en pratique. C'était un chrétien dans le sens le plus simple et le plus pur du mot. Ses sermons étaient à la portée de l'intelligence d'un paysan ou d'un enfant, mais néanmoins assez remplis et assez profonds pour satisfaire le logicien le plus strict, le critique le plus sévère. Dieu sait que j'écris sur lui et sur son enseignement en toute sincérité, bien que le sujet paraisse avoir si peu de rapport avec l'histoire des erreurs et des fautes d'une jeune femme folle, que je l'aborde avec une sorte de terreur. Je sais seulement qu'Isabel, pleurant silencieusement dans l'angle obscur du banc garni de rideaux, sentit ce qu'elle n'avait jamais éprouvé à l'église de Graybridge : elle se sentit à la fois malheu-

reuse et consolée. Un nouveau héros se leva sur sa vie, et, au milieu d'un flot de lumière aveuglante, elle vit l'image d'un Être digne de tous les cultes ; d'un Dieu que les femmes, depuis l'heure de son arrivée sur la terre jusqu'à cette époque de doute et de critique, ont toujours suivi avec un amour et un respect particuliers ; d'un Dieu qui ne trouve point de honte à compter Marie Madeleine au nombre de ses fidèles, et qui, à jamais revêtu d'une divinité incontestable, n'est jamais si complètement divin que dans sa tendresse compatissante pour la femme. Parmi tous les arguments que peuvent employer ceux qui réclament si énergiquement l'égalité des sexes, je m'étonne que personne n'ait songé à la preuve à tirer de l'accueil que le Rédempteur fait à ces femmes, dont les noms seront à jamais mêlés à son histoire.

Était-il étrange que, tout à coup, Isabel ouvrît l'oreille à la sublime histoire qu'elle avait entendue si souvent, sous une forme ou sous une autre ? Il est certain que la biographie des prédicateurs populaires démontre surabondamment que le ciel a doué certaines voix d'une puissance particulière. Quand Whitefield prêchait l'Évangile aux mineurs de Kingswood, à des créatures vêtues de haillons, qui ne valaient guère mieux que des sauvages, mais qui, assurément, d'une manière ou d'une autre, avaient entendu déjà prêcher l'Évangile, des larmes brûlantes traçaient des sillons blancs sur les joues noires des auditeurs. La voix qui, entre toutes, avait le pouvoir de les émouvoir se faisait entendre, et leurs cœurs ignorants se fondaient. Est-ce l'inspiration ou le magnétisme animal qui donne cette puissance à certaines personnes privilégiées ? ou n'est-ce pas plutôt la puissance de la foi qui donne naissance à une volonté assez forte pour s'emparer de celle des auditeurs et la plier à sa guise ? Quand Danton, débraillé et gigantesque, vociférait ses hideuses demandes de nou-

velles hécatombes de victimes humaines, il devait y avoir quelque chose dans le monstre révolutionnaire assez fort pour chasser les sentiments d'humanité ordinaire chez ceux qui l'écoutaient et pour façonner une populace puissante d'après sa propre volonté et son type favori, aussi aisément qu'un géant peut pétrir une masse d'argile. Mirabeau avait raison. Rien n'est impossible à l'homme qui a foi en lui-même. Les masses populaires, absolument incapables d'une croyance quelconque de quelque durée, sont toujours prêtes à prendre violemment telle forme imposée par l'individu élu qui a la foi et qui est ainsi d'une nature différente, quelque chose d'une force tellement supérieure à la foule, qu'il paraît à ses yeux un dieu ou un démon. Cromwell paraît, et tout à coup les griefs de la nation trouvent une voix. Voyez comment le roi et ses conseillers se couchent comme un champ de blé devant le souffle de la tempête, tandis qu'un homme avec une volonté de fer et une confiance sublime dans sa propre puissance se met au gouvernail d'un État en désarroi et se conquiert pour lui-même le surnom de Tigre des mers. Étant donné un certain John Laws ayant une confiance robuste dans ses projets financiers, toute la France délirera, prise d'une folie soudaine, on se battra et on s'écrasera dans la rue Quincampoix. Vienne un Luther, et tous les vieux abus papistes sont balayés comme des fétus devant l'ouragan. Vienne un Wesley, un croyant, l'homme qui est de force à prêcher quarante mille sermons et à parcourir des milliers de lieues, et soudain un million de disciples se lèvent dans ces temps dégénérés pour venir attester sa puissance.

Il est probable que l'influence de M. Colborne procédait de la même source. Il croyait en lui ; car, en sondant les transparentes profondeurs de son âme, il ne voyait aucun monstre vague et rampant, aucun de ceux qu'on nomme réticences, doutes, des-

seins contraires, désirs changeants, se hâtant de se cacher dans quelques sombres retraites, à son œil scrutateur. Il croyait en sa foi, parce que, de quelque façon qu'il l'étudiât, il n'y trouvait ni fêlure ni défaut. Cette histoire qui, pour Roland, n'était qu'une exquise légende, thème sublime pour les peintres italiens ou les poètes à l'esprit élégiaque, était, pour M. Colborne, un grand fait indiscutable, écrit sur la face même de l'univers. Il était absolument heureux dans sa foi et dans sa vie, et une influence bénigne semblait rayonner de sa personne et rendre meilleurs et plus sages les hommes et les femmes ignorants et endurcis.

Était-il donc étrange alors qu'Isabel, si dangereusement sensible à toutes les influences, ressentît cette influence comme elle avait ressenti les autres ? Son éducation n'avait pas été religieuse. Dans le ménage de Camberwell, le dimanche était un jour pendant lequel on se levait plus tard qu'à l'ordinaire et où l'on faisait des pâtés et des puddings. C'était un jour associé à des mets savoureux et au journal les Dépêches Hebdomadaires, souillé de bière et emprunté à la plus prochaine taverne. C'était un jour pendant lequel Sleaford dormait longuement sur le canapé, se dispensait de se raser, et chaussait bien rarement ses bottes. Parfois des hommes d'aspect étrange venaient à Camberwell, au crépuscule, le dimanche, pour passer une partie de la soirée à fumer et à boire, en conversant dans un jargon mystérieux qu'on appelait « le langage des affaires » à la maison.

Parfois, pendant l'été, une après-midi quelconque, M Sleaford, songeant à ses devoirs religieux, faisait une excursion parmi les plus jeunes membres de la famille et entraînait Isabel et un ou deux garçons au service du soir, dans la grande église nue près du canal. Mais cette assiduité capricieuse au service divin ne produi-

sait que peu d'effet sur M Sleaford. Le plus souvent elle passait le temps à contempler les déchirures de ses gants, ou bien à calculer combien de mètres de rubans et à quel prix par mètre il fallait s'arrêter, pour confectionner certain chapeau qui avait captivé son imagination. Ou bien elle pensait que ce jeune homme d'aspect convenable qui se tenait dans la galerie pourrait bien être un jeune noble, attendu quelque part aux environs de l'église par sa voiture et son groom, et qui pourrait peut-être devenir amoureux d'elle avant la fin du sermon. Elle n'avait pas été élevée religieusement, et l'assiduité à l'église de Graybridge n'avait pas laissé de l'ennuyer. Tout au moins cela lui avait produit l'effet d'une berceuse tranquille qui la laissait libre de se livrer aux écarts les plus déréglés de son imagination vagabonde. Mais maintenant, pour la première fois, elle était touchée et amollie : son faible cœur sentimental fut saisi au bond. Elle était prête à faire quoi que ce fût au monde, excepté une vulgaire ménagère, menant une vie incolore et inutile à Graybrigde. Il lui fallait quelque autel, quelque divinité qui voulût bien accepter son culte ; quelque temple dominant de bien haut la terre sordide et prosaïque, dans lequel elle pût s'agenouiller pour toujours. À défaut de Roland, la foi chrétienne. Elle eût commencé son noviciat cette nuit même, si elle se fût trouvée en pays catholique et que les portes d'un couvent se fussent ouvertes pour elle. Dans l'état des choses, elle ne pouvait que rester tranquillement assise dans son banc et écouter. Elle aurait aimé à entrer dans la sacristie vers la fin du service et à se jeter aux pieds du vicaire pour faire une confession de tous ses péchés ; mais le courage lui manquait. Le prêtre pourrait se méprendre comme Roland s'était mépris. Il pourrait ne voir en elle rien qu'une pécheresse, comme il y en a tant, désireuse de quitter son mari. De vagues aspirations vers la sainteté

chrétienne remplissaient son cœur insensé ; mais elle ne savait pas encore le moyen de leur donner une forme quelconque. Quand l'assemblée se leva pour quitter l'église, elle resta la dernière, puis elle sortit lentement, résolue à revenir entendre cet étonnant prédicateur. Elle se rendit à la petite station d'où l'omnibus de Graybridge devait partir à huit heures et demie, et, après avoir attendu un quart d'heure, elle prit place dans un angle du véhicule. Il était près de dix heures quand elle sonna à la porte de son mari : Mathilda vint lui ouvrir avec un visage sévère.

— M. George a dîné et a pris son thé seul, madame ; — dit-elle avec un ton de reproche effrayant, pendant qu'Isabel se tenait devant le petit miroir du salon, retirant — son chapeau, et il est reparti pour visiter quelques malades dans le quartier, de l'autre côté de l'église. Il était très-inquiet de votre absence.

— Je suis allée à Hurstonleigh entendre le sermon de M. Colborne, — répondit Isabel en s'efforçant de paraître à l'aise. — J'avais si souvent entendu parler de lui que je désirais l'entendre.

Il est vrai qu'elle avait entendu parler, à l'église de Graybridge, de M. Colborne ; mais il n'était pas vrai du tout qu'elle eût eu jamais le plus faible désir de l'entendre. Sa vie entière n'avait-elle pas été circonscrite par un cercle magique dont Roland était le centre resplendissant ?

27

George accepta l'explication que sa femme lui donna au sujet de son absence prolongée. Elle avait emporté ses livres au Roc de

Thurston et s'était assise pour lire sans s'apercevoir de la fuite du temps, si bien qu'il était trop tard pour revenir dîner ; elle avait alors pensé qu'il y avait un service du soir à Hurstonleigh pendant la Semaine Sainte et qu'elle pourrait entendre prêcher M. Colborne. George reçut cette explication comme il aurait accepté toute autre assertion faite par ces lèvres à la sincérité desquelles il croyait.

Mais Mathilda traita sa jeune maîtresse avec une politesse glaciale qui blessa Isabel au cœur. Elle la souffrit néanmoins sans se plaindre, car elle avait conscience d'avoir été très-coupable et que toutes ses souffrances étaient le fruit de son propre péché. Elle resta à la maison tout le reste de la semaine, excepté pour assister au service du Vendredi Saint à l'église de Graybridge avec son mari ; et le dimanche soir elle décida George à l'accompagner à Hurstonleigh. Elle faisait tous ses efforts pour se bien conduire ; et si l'enthousiasme éveillé dans son cœur par les sermons de M. Colborne s'éteignait presque aussitôt après son départ de l'église, il en restait, au pis aller, quelque chose qui faisait d'elle une femme meilleure qu'elle n'avait été jusque-là.

Mais pendant ce temps, oubliait-elle Roland ? Non : avec une angoisse et des regrets amers elle pensait à l'homme qui s'était montré aussi impuissant à la comprendre, qu'il lui était supérieur sous le rapport de l'intelligence.

— Lui qui sait tant de choses n'a pas su voir que je n'étais pas une femme dégradée, — pensait-elle avec un naïf étonnement.

Elle ne comprenait pas le scepticisme avec lequel Roland traitait toute chose, et qui avait pour résultat de ne pas voir de diffé-

rence bien marquée entre le bien et le mal. Elle ne pouvait comprendre que cet homme crût à la légalité de son action.

Mais elle pensait incessamment à lui. L'image de ce visage pâle et plein de reproches, — si pâle et d'une expression si amère, — hantait sans relâche son esprit. Le son de sa voix lui enjoignant de le quitter résonnait perpétuellement à ses oreilles. Il l'avait aimée : oui, si grande que fût son offense, il l'avait aimée et il avait pleuré à cause d'elle. Parfois il arrivait que le souvenir de ses larmes, lui revenant comme un éclair, dispersait au loin sa pureté naturelle, son désir sincère de se bien conduire ; elle voulait partir, se jeter à ses pieds et s'écrier :

— Que suis-je pour que ma vie soit comptée auprès de ton chagrin ?... Qu'importe ce qu'il adviendra de moi, si tu es heureux ?

Il arrivait parfois que l'idée du chagrin de Roland étouffait toute autre pensée dans l'esprit d'Isabel. Jusqu'au jour où il s'était roulé par terre dans un accès de désespoir, elle n'avait jamais conçu l'idée qu'il pût être malheureux à cause d'elle. N'était-ce pas beaucoup qu'il l'aimât d'une façon protectrice et lointaine ? N'était-ce pas la condescendance d'un demi-dieu qui sourit à une créature humaine ? N'était-ce pas l'histoire renversée de Diane et d'Endymion ? Ce n'était pas la déesse, mais le dieu qui descendait sur la terre. Mais qu'il l'aimât désespérément et passionnément et qu'il fût désolé de ne pouvoir la posséder, c'était là un fait inouï qui dépassait presque l'intelligence d'Isabel. Parfois elle ne voyait en lui que le perfide seigneur qui, au premier acte, affecte une grande sincérité, mais qui, au second acte, repousse sa victime avec mépris. D'autres fois la vérité lui apparaissait brusquement, soudaine comme un coup de ton-

nerre, et elle sentait qu'elle avait fait vraiment beaucoup de mal à Roland.

Et où était-il, pendant ce temps, l'homme qui avait jugé Isabel d'après la règle commune et qui l'avait crue toute prête à répondre à son appel dès qu'il jugerait à propos de l'avoir près de lui ? Qui dira l'histoire coupable et pleine d'amertume de son chagrin et de sa colère ? Jamais dans toute son irritation contre lady Gwendoline lorsqu'elle rompit avec lui pour s'engager avec lord Heatherland, il n'avait senti une rage aussi grande, une indignation aussi profonde que celle qui s'emparait alors de lui à la pensée d'Isabel. Blessé dans son orgueil, dans sa vanité, ébranlé dans cette confiance en soi-même qui est le propre de l'homme du monde, il ne pouvait si promptement pardonner à cette femme qui s'était si complètement jouée de lui, qui l'avait trompée à ce point. La colère et le désappointement le rendaient fou lorsqu'il pensait à l'histoire des douze mois qui venaient de s'écouler. L'amertume de ses luttes avec lui-même ; ses résolutions héroïques, — jeunes et fraîches le matin ; vieilles, blanchies, usées avant la fin du jour, — lui revinrent en foule, et il rit douloureusement en pensant à l'inutilité de toutes ces perplexités et de toutes ces hésitations, quand l'obstacle, la vraie résistance à ses coupables désirs était là, — là et non ailleurs, — sous la forme de la volonté d'une femme naïve.

Il y a des hommes qui n'auraient pas cru l'histoire terminée après cet adieu sous le chêne de lord Thurston ; mais Roland n'était pas un de ces hommes. Il n'avait que peu de force d'esprit ou de vigueur de volonté pour lutter contre la tentation, mais d'un autre côté, il ne possédait que bien peu des qualités qui font le séducteur. Tant qu'il avait été incertain de lui-même et de la

durée de son amour pour Isabel, il avait dissimulé assez bien pour jouer passablement le rôle d'indifférent. Tant qu'il eut l'intention de quitter le Midland sans faire le moindre mal, il n'avait vu qu'un péché véniel dans une affectation d'amitié pour le mari de la femme qu'il aimait. Mais du moment que toute hésitation eut disparu devant un projet arrêté, — dès l'heure de son retour dans le Midland, — il n'avait pas caché un instant ses sentiments ou ses intentions. Il avait poussé cette enfant à une action déshonorante, mais il n'avait employé aucun moyen déshonnête. La parole est impuissante à feindre l'amertume de son désappointement. Pour la première fois de sa vie, ce favori de la prodigue nature s'aperçut qu'il existait au monde quelque chose qu'il ne pouvait avoir, quelque chose qui échappait à son désir. Il y avait si peu de temps qu'il avait chanté l'extinction de toute espérance et de toute ardeur de jeunesse en jolis petits vers cyniques, tout étincelants de bribes de français et de latin, d'espagnol et d'italien habilement mêlées à la trame originelle du rythme. Quelques mois seulement s'étaient écoulés depuis qu'il s'était amusé à griffonner de mélodieuses lamentations sur l'inanité des choses en général et sur cette mortelle froideur de l'âme, à laquelle un jeune homme de vingt-sept ans, possédant une grande fortune, et ne poursuivant aucun but particulier, est singulièrement sujet. Ah ! avec quelle raillerie impitoyable il s'était moqué des sentiments tendres des autres hommes ! Que de cruels aphorismes de Scarron et de La Rochefoucauld, de Swift et de Voltaire, de Wilkes et de Mirabeau il avait cités au sujet de l'amour et de la femme ! Avec quelle résolution il avait refusé de croire à la durée de l'amour ! Avec quelle froideur il avait tourné en ridicule la sainte puissance de l'affection ! Il avait affecté des airs cyniques à propos de la trahison de sa cousine, et il avait déclaré qu'il n'y

avait aucun sentiment sincère chez la femme, parce que Gwendoline avait mis son éducation à profit et avait essayé de tirer le meilleur marché possible de sa beauté saxonne et de ses boucles soyeuses. Et il mentait à sa propre foi. Il était amoureux, passionnément, sincèrement amoureux, d'une folle et romanesque petite femme, dont le plus grand charme était… quoi ? C'était la question qu'il essayait vainement de résoudre. Il grinçait des dents dans un excès de rage en essayant de découvrir la raison de son amour pour cette femme. D'autres femmes plus jolies et de beaucoup plus accomplies, avait tendu autour de lui les réseaux enchantés des flatteries délicieuses et de la tendresse la plus dévouée ; mais il avait rompu les invisibles mailles et s'était éloigné, invulnérable aux traits brûlants des yeux brillants, insensible aux sourires pour lesquels d'autres hommes étaient prêts à risquer tant de choses. Pourquoi son cœur désirait-il la présence de cette femme ? En aucune façon elle n'était son égale pour l'intelligence ; elle n'était pas une compagne digne de lui même à ses meilleurs moments lorsqu'elle divaguait gentiment à propos de Shelley et de Byron. Dans toutes ses flâneries autour de la cascade de lord Thurston, il ne pouvait retrouver un mot, ou profond ou spirituel, qui fût tombé de ces lèvres puériles. Et cependant, cependant… elle était pour lui quelque chose qu'aucune autre femme n'avait été, ou, il le croyait fermement, qu'aucune femme ne pourrait jamais être. Ah ! un seul regard de ces yeux noirs, si timidement tendres, si poétiquement calmes ! Ah ! l'extase profonde qu'il y aurait eu à s'arrêter avec elle sur la rive d'un tranquille lac d'Italie ; le bonheur sans mélange à ouvrir les vastes royaumes de la science et de la poésie à cette âme juvénile !… Et puis, plus tard, lorsque, insensiblement, elle se serait élevée jusqu'au degré que le monde exigerait de celle qui se-

rait sa femme, le sort, la chance, cette abstraction que la plupart des hommes désignent sous le nom de Providence, favorisant l'amour le plus sincère et le plus pur, il pourrait alors avouer la possession du trésor qu'il avait conquis ; il pourrait montrer aux yeux du monde insensible et sceptique un exemple magnifique et brillant d'une union parfaite.

C'était ainsi que s'égaraient les pensées de Roland pendant qu'il passait les longues et fatigantes journées dans sa maison solitaire. Il n'allait nulle part ; il ne recevait personne. Il donna à ses domestiques l'ordre de dire qu'il était parti ou occupé, à tous ceux qui viendraient à Mordred. Ses malles étaient faites depuis le soir de sa dernière entrevue avec Isabel. Chaque jour il donnait de nouveaux ordres concernant son départ. Il faisait atteler pour telle heure, afin de prendre tel train ; mais à l'heure dite, le palefrenier était renvoyé à l'écurie, et Roland restait encore un jour à Mordred.

Il ne pouvait pas partir. Vainement, vainement il luttait avec lui-même ; vainement il méprisait et haïssait son indigne faiblesse : il ne pouvait pas partir. Elle se repentirait ; elle écrirait pour lui demander un autre rendez-vous sous le vieux chêne dépouillé. Doué d'une imagination non moins ardente que la sienne, il se représentait l'entrevue ; il l'entendait presque lui dire en pleurant et en croisant ses mains fluettes sur son bras :

— Mon amour !... mon amour !... je ne puis vivre sans toi !... je ne le puis pas... je ne le puis pas...

Toutes sortes de fantaisies mondaines et vagues qu'il avait épuisées une à une, en compagnie des amis frivoles dont il avait été le favori et qu'il avait rejetées avec un geste dédaigneux, une

fois satisfait ; toutes espèces de frivolités spiritualistes insensées lui revenaient et elles étaient de frêles pailles auxquelles son esprit se cramponnait avec un sentiment qui ressemblait à de la foi. Y avait-il donc quelque chose d'extraordinaire dans le sentiment qui l'attachait à Isabel ? Était-ce une force fatale ? Était-ce le magnétisme ? Fallait-il l'expliquer par celle-ci, celle-là, ou cette autre théorie nouvelle qui avait défrayé les conversations de l'hiver parisien ou du printemps à Londres ? Qu'était-ce ? Il trouvait cent réponses à cette question ; mais aucune ne le satisfaisait. Il savait seulement qu'il démentait la philosophie de toute sa vie et qu'il se rongeait le cœur pour la femme quasi-insignifiante d'un médecin de campagne.

Les semaines s'écoulèrent lentement, et le valet de chambre de Roland eut ce qu'il appelait « du bon temps. » Jamais valet n'avait été aussi tourmenté par les fantaisies et les divagations de son maître.

— Tantôt nous étions en route pour la Souisse, — le valet de Roland désignait ainsi la Suisse, — puis il nous fallait partir aussi vite que le chemin de fer pouvait nous porter, sans jamais s'arrêter pour dormir, excepté en chemin de fer, jusqu'à ce que nous fussions à Pau ou à Bruxelles. Le lendemain nous partions pour Saint-Pétersbourg avec notre ami Hawkwood, le messager de la reine ; et nous filions à toute vitesse, sans souci du danger ou de la fatigue. Ensuite nous traversions les monts Balkans sur ces damnés chevaux turcs qui vous secouent un homme à le tuer, ou bien nous faisions une traversée à bord d'un yacht sur la Méditerranée, ou encore nous pêchions dans les contrées les plus désolées de la Norwége. Et tout cela pour une pimbêche de Graybridge ! — s'écriait le valet de Roland avec un dédain qu'il ne

cherchait pas à cacher ; — pour une jeune personne qui n'est pas digne d'éclairer Sarah Jane, la femme de chambre, ou Élisa, la lingère !

Pauvre Roland ! ses domestiques savaient presque aussi bien que lui-même la nature de la fièvre qui l'avait rendu si inquiet. Ils savaient qu'il était amoureux d'une femme qu'il ne pouvait épouser ; ils se moquaient de lui à cause de sa folie, et discutaient toutes les phases de sa maladie en dînant plantureusement à l'office.

Les semaines s'écoulaient lentement pour Roland, les jours étaient tristes et les nuits intolérables. Il fit plusieurs fois le voyage de Londres, quittant toujours Mordred seul et à des heures anormales, et chaque fois se promettant de ne pas revenir. Mais il ne pouvait ; une fièvre soudaine s'emparait de lui à mesure que la distance entre le Midland et lui s'augmentait. Elle se repentirait de sa détermination sévère ; elle lui écrirait pour lui avouer qu'elle ne pouvait vivre sans lui. Depuis combien de temps, hélas ! attendait-il cette lettre ! Elle se fatiguerait peut-être tout d'un coup de son existence, et serait assez folle et assez désespérée pour se rendre à Mordred dans l'espoir de le voir. Ceci arriverait pendant son absence ; une chance de bonheur lui serait offerte, et il ne serait pas là pour la saisir. Elle, ses amours, la seule joie et le seul trésor de sa vie, serait là, tremblante sur le seuil, et il ne serait pas là pour la recevoir et pour l'accueillir. Les gens de l'hôtel Clarendon pensaient que Lansdell était devenu fou, tant ses départs de ce confortable et aristocratique logis étaient brusques et inopinés.

En attendant, il ne savait rien de la femme qu'il aimait. Il ne pouvait causer avec ses domestiques et il avait défendu sa porte.

Que faisait-elle ? Était-elle encore à Graybridge ? Menait-elle la vieille existence tranquille, assise dans le petit parloir, à l'endroit où il s'était assis près d'elle ? Il se rappelait le dessin du tapis de Kidderminster, les plis mous des rideaux de mousseline, la soie écarlate fanée qui ornait le dessus du piano sur lequel elle avait joué parfois à son intention, avec tant d'indifférence, hélas ! Chaque jour il rendait visite au pont sous le chêne de Thurston ; chaque jour il jetait des provisions de bouts de cigares dans la cascade, en attendant, dans l'espoir bien faible que la femme du médecin viendrait se promener de ce côté. Quelle cruauté c'était à elle ! quelle cruauté ! Si elle l'avait aimé, elle aussi aurait visité cet endroit. Elle serait venue à l'endroit uni à son souvenir ; elle serait venue, comme lui, dans l'espérance d'une autre entrevue.

Parfois, Lansdell s'avisait de passer à cheval dans la petite rue de Graybridge et à travers la ruelle poudreuse où était cachée la maison du médecin. À cheval, le maître du Prieuré de Mordred était presque de niveau avec les fenêtres de la chambre à coucher de la maison Gilbert, et il pouvait plonger dans le petit parloir où Isabel avait l'habitude de se tenir. Une fois, une seule fois, il l'aperçut à cet endroit, assise devant la table et tenant quelque ouvrage à la main, et, en apparence, si complétement absorbée par son occupation vulgaire, qu'elle ne vit pas le cavalier qui passait si lentement devant sa fenêtre.

Comment pouvait-il savoir combien de fois elle avait couru avec ardeur à cette même fenêtre, le visage pâle, le cœur battant avec violence, seulement pour reconnaître que ce n'était pas son cheval dont elle entendait les pas dans le chemin ?

Le spectacle de la femme de George assise à son travail, donna peut-être à Lansdell un coup plus douloureux qu'il n'en eût

éprouvé s'il avait vu deux pleureurs de Wareham veillant à la porte, et le cercueil de M Gilbert exposé sur le seuil. Elle n'était pas morte ; elle pouvait vivre et être heureuse ; tandis que lui !... Il est vrai qu'il n'était pas mort non plus, mais il ne s'en fallait guère, et il se sentit indigné à la vue du calme apparent d'Isabel.

Il se rendit à Lowlands une semaine environ après cet événement, et passa dans le salon avec une vague intention de faire une cour désespérée à sa cousine Gwendoline, et peut-être d'aller jusqu'à lui offrir sa main. Pourquoi ne se marierait-il pas ? Il ne pouvait guère être plus malheureux qu'il n'était ; et un mariage avec Gwendoline serait une manière de se venger d'Isabel. Il était prêt à faire quelque chose de désespéré et d'insensé, si, par cette action, il pouvait toucher ce cœur dur et inflexible. Était-ce généreux ? Non, sans doute. Mais aussi, malgré tout ce qu'on a dit et chanté en son honneur, l'amour n'est nullement une passion généreuse. Roland trouva sa cousine seule dans un salon ouvrant sur le jardin. Elle était occupée à faire des fleurs de cire et paraissait presque aussi fatiguée de son occupation que si elle avait été une malheureuse petite ouvrière travaillant pour gagner un maigre salaire.

— Je suis très-heureuse que vous m'ayez interrompue, Roland, dit-elle, en repoussant tout son attirail de fleuriste, — c'est très-fatigant, et, après tout, les roses sont aussi roides que des camélias. Et puis, si bien réussi qu'il soit, un vase de fleurs artificielles n'est bon qu'à vous rappeler les hôtels des villes de bains de mer. On ne trouve que fleurs artificielles et vases à bouquets en cristal de Bohême dans ces hôtels. Maintenant, Roland, dites-moi ce que vous avez fait et pourquoi vous n'êtes pas venu nous voir. On s'ennuie tant ici !

— Et vous imaginez-vous que ma présence vous distrairait ? — demanda Lansdell avec un rire sardonique. — Non, Gwendoline ; je suis un homme fini, ennuyé et ennuyeux, qu'on tolère dans un salon par égard pour le tailleur du West End qui m'habille. Je ne suis qu'un costume, et je dois savoir gré à M. Poole de la position que j'occupe dans le monde. À quoi suis-je utile, Gwendoline ? À quoi suis-je bon ? Ai-je jamais rien dit de nouveau, ou pensé quelque chose d'inédit, ou fait quelque chose qui autorisât une créature humaine à me dire : Merci ! Je suis fini. Je me demande parfois si les gens de ma sorte vieillissent, — ajouta-t-il en se frappant légèrement sur la poitrine. — Durent-ils ? Vivrai-je pour écrire des mémoires pleins de cancans ou collectionner des vieilles porcelaines ? Lorsque je serai mort, Christie et Manson vendront-ils mon portrait ? et arriverai-je à une réputation posthume grâce au prix que j'ai mis à mes vins, et surtout à mon tokay, qui est le vin des fins connaisseurs ? Que suis-je appelé à devenir, Gwendoline ? Se trouvera-t-il une femme qui aura pitié de moi, qui m'épousera et qui me transformera en bon père de famille, doué de la monomanie des bêtes à cornes et du drainage ? Y a-t-il une femme au monde capable de s'intéresser à un malheureux de ma sorte ?

Il dépendait presque de Gwendoline de faire de ce discours une belle et bonne demande en mariage. Une jolie inclinaison de tête ; quelques mots doucement murmurés, par exemple : « Oh ! Roland, comment pouvez-vous parler ainsi ? Je ne puis supporter l'idée de voir des qualités comme les vôtres si complètement inutiles ; » une phrase sentimentale, féminine, bien que stéréotypée, et le tour était joué. Mais Gwendoline était beaucoup trop fière pour pratiquer aucun de ces subterfuges si souvent mis en œuvre par des mères ambitieuses. Elle pouvait bien repousser un

membre du Parlement pour courir la chance de gagner un marquis, mais elle faisait ces choses d'une façon digne et altière, qui convenait parfaitement à une fille de la maison de Ruysdale. Elle regarda donc son cousin avec quelque chose qui ressemblait à du mépris, et qui se lisait dans la courbe mince et relevée de sa lèvre supérieure. Elle aimait cet homme, peut-être autant que l'aimait la femme du médecin, peut-être aussi d'un amour plus profond et plus durable ; mais elle était de son monde, et elle pouvait voir ses fautes ou ses maladresses aussi clairement qu'il les voyait lui-même.

— Je suis très-fâchée de voir que vous êtes tombé si bas, — dit-elle gravement. — Je me figure que les choses iraient mieux si vous occupiez votre existence moitié aussi bien que les autres hommes, qui sont vos inférieurs par le talent, emploient la leur. Vous n'êtes pas fait pour jouer le rôle d'un oisif sceptique dans un château perdu de la province. Si j'étais homme, j'aurais épuisé en quinze jours de chasse tous les plaisirs du Midland, puis je repartirais, et je tiendrais ma place parmi les gens de ma classe.

Elle ne regardait pas Roland, mais les plates-bandes du jardin tout en parlant, avec un regard énergique dans ses yeux bleus. Sa beauté, un peu trop dure de lignes pour une femme, aurait convenu à un jeune réformateur défendant avec enthousiasme et persévérance une noble cause. On rencontre parfois de ces erreurs de la nature, de ces mésalliances entre l'argile et l'esprit. Une jeune créature brillante et ambitieuse, ayant l'âme d'un homme d'État, reste à la maison et fait des bouquets de fleurs en laine de Berlin, tandis que son indolent frère est jeté dans la lice pour combattre le grand combat.

Les cousins restèrent assis quelque temps côte à côte, causant de toutes sortes de choses. C'était une espèce de soulagement pour Roland de parler à quelqu'un, à quelqu'un qui ne s'aviserait pas de lui faire de la morale ou de pénétrer les secrets de son cœur. Il ne savait pas avec quelle facilité Gwendoline lisait ses secrets. Il ne savait pas qu'il avait fait surgir une sorte de colère dédaigneuse dans ce cœur, par son amour pour Isabel.

— Avez-vous vu vos amis ces temps derniers ?... ce médecin de Graybridge et sa femme que nous avons rencontrés un soir à Mordred ? — demanda enfin Gwendoline avec une indifférence suprême.

Elle ne voulait pas laisser partir Roland sans avoir sondé sa blessure.

— Non, je ne les ai vus que très-peu, — répondit Lansdell. La question de Gwendoline ne le surprit pas ; il pensait perpétuellement à Isabel et ne ressentait aucun étonnement à une allusion faite à son sujet par un étranger. — Je n'ai pas vu M. Gilbert depuis mon retour en Angleterre.

— Vraiment ! je croyais que vous vous étiez pris d'une belle amitié pour lui, bien que je doive avouer, en ce qui me concerne, que je n'ai jamais rencontré d'homme plus vulgaire. Ma femme de chambre, qui est une cancanière insupportable, me dit que M Gilbert a été atteinte brusquement de monomanie religieuse, et qu'elle ne manque pas un service à Hurstonleigh. Les braves gens du Midland raffolent de ce M. Colborne. Je suis allée l'entendre moi-même dimanche dernier et j'y ai pris beaucoup de plaisir. J'ai vu la femme de M. Gilbert assise dans un banc près de la chaire, tenant constamment fixés sur le visage du vicaire,

pendant tout le sermon, ses grands yeux insignifiants. C'est bien là une femme capable de s'amouracher d'un prédicateur à la mode.

Lansdell devint écarlate, puis très-pâle. « Ses grands yeux insignifiants fixés sur le visage du vicaire ! » Ces yeux ravissants qui l'avaient si souvent regardé, avec une expression d'éloquence muette et de tendresse pensive. Avait-il donc été dupe de sa propre vanité ? Cette femme n'était-elle qu'une coquette sentimentale, prête à devenir amoureuse du premier venu et savante en phrases de pensionnaires sur l'amour platonique ? Le trait lancé par Gwendoline l'atteignit en plein cœur. Il essaya de causer d'un air indifférent de choses et d'autres, puis, regardant tout à coup la pendule, il s'excusa longuement sur la durée de sa visite et se sauva. Il était quatre heures comme il quittait Lowlands. Le lendemain était un dimanche.

— J'irai m'en assurer par moi-même, — murmura-t-il en parcourant un étroit sentier et hachant avec sa canne les haies très-basses en cet endroit ; — j'irai demain m'en assurer par moi-même.

28

Le dimanche qui suivit la visite de Roland à sa cousine était une chaude journée du mois de mai, et les sentiers ombreux et les prairies par lesquels le maître du Prieuré de Mordred passa pour se rendre à Hurstonleigh étaient diaprés de fleurs sauvages. Près de deux mois s'étalent écoulés depuis que lui et la femme du médecin s'étaient séparés par cette triste après-midi du mois de

mars, jour de crise dans la vie d'Isabel. La chaude brise du commencement de l'été éventait le visage du jeune homme comme il cheminait à travers l'herbe drue, sous les branches étendues des tilleuls et des hêtres. Il avait déjeuné de bonne heure et il était parti immédiatement après ce simulacre de repas. Il avait quitté Mordred dans un état fébrile, et lorsqu'il eut parcouru un ou deux milles, il sembla pâle et épuisé sous la lumière éclatante de cette radieuse matinée de mai.

Ce jour-là, on aurait dit que son cynique bavardage sur lui-même n'était pas absolument la niaiserie romanesque que le sincère et pratique Raymond y voyait. Il avait l'air fatigué, épuisé, mentalement et physiquement, comme un homme qui a réellement fini sa carrière. En le regardant, ce matin-là, si jeune, si beau, si intelligent et si heureux qu'il fût, bien peu se seraient avisés de lui prédire une existence brillante et heureuse, une carrière longue et utile. Il avait l'air épuisé, flétri, étrange sous cette lumière d'été, comme une lampe qui a brûlé toute la nuit. Un jour, dans le jardin de Mordred, il n'avait fait que dire la vérité. Les Lansdell n'avaient jamais atteint un âge avancé, et une expression particulière qui se lisait sur tous les portraits du Prieuré pouvait se lire sur le visage de Roland ce jour-là. Il était fatigué, très-fatigué. Il avait vécu trop vite et avait gaspillé son héritage d'énergie et d'enthousiasme juvénile, comme le véritable prodigue qui dissipe une fortune en quelques nuits passées dans les maisons de jeu. Tant que les nuits durent, elles sont éclatantes et retentissent du tumulte inouï qui ne s'achète qu'à ce prix scandaleux. Mais, hélas ! après elles paraît la matinée froide et grise, le frissonnement du mélancolique crépuscule, devant lesquels l'œil du prodigue se détourne avec horreur.

Roland était lamentablement fatigué de lui-même et du monde entier, sauf Isabel. La vie, qui est si courte lorsqu'on la mesure avec l'art, la science, l'ambition, la gloire ; la vie, qui finit toujours trop tôt pour un homme d'État ou un homme de guerre, qu'il meure à la fleur de l'âge comme Peel ou qu'il se couvre d'une verdeur toujours robuste et toujours nouvelle comme Palmerston ; qu'il périsse comme Wolff sur les hauteurs de Québec, ou s'éteigne doucement comme Wellington dans sa modeste retraite sur les bords de la mer ; la vie, si courte lorsqu'on la mesure sur le type héroïque, est cruellement longue lorsqu'on l'use à courir les plaisirs creux d'un oisif du monde, maître de quinze mille livres sterling de revenu. M. Émile Augier a très-plaisamment démontré que le monde est beaucoup plus petit pour l'homme riche que pour le pauvre. Le millionnaire parcourt rapidement d'immenses espaces de paysages variés, endormi dans l'angle rembourré d'un wagon de première classe, et ne s'arrête qu'une semaine environ dans les grandes villes, ennuyé jusqu'à la satiété par les cathédrales et les Walhallas, les musées et les ruines des thermes romains qui se ressemblent tous. Tandis que le voyageur plus pauvre qui parcourt pédestrement les chemins perdus dans la campagne, le bâton à la main et le sac sur le dos, découvre des centaines de coins charmants dans l'univers sans bornes et peut passer agréablement sa vie à voir la même terre dont le millionnaire, qui est sans cesse contrôlé et enregistré, ainsi que son bagage, se fatigue avant deux années révolues. Lisez seulement le Voyage sentimental, de Sterne, et le Touriste de Dickens, et vous verrez combien il y a de choses de par le monde pour le voyageur qui sait voir. Lisez l'histoire des excursions pédestres de M. Dickens, puis, ensuite, les délicieuses lettres blasées et misanthropes de William Beckford, vous verrez la diffé-

rence entre le grand écrivain pour lequel l'art est immense et la vie trop courte, et l'homme de plaisir qui a gaspillé toute la richesse de son imagination pour la fantaisie morbide de Vateck, et dont le talent n'a pas trouvé de but plus digne que de dessiner des plans de fortifications bizarres.

La leçon que Lansdell était condamné à apprendre était très-difficile. Pour la première fois de sa vie, il rencontrait quelque chose qu'il ne pouvait obtenir ; pour la première fois il découvrait ce que c'est que de désirer follement, violemment, un trésor unique entre toutes les richesses de l'univers, et de le désirer en vain.

Ce matin-là, il ne se promenait pas avec le désœuvrement habituel ; il se rendait à l'église d'Hurstonleigh, dans l'espérance de voir Isabel et de s'assurer par lui-même si l'insinuation de Gwendoline avait quelque fondement. Il voulait s'assurer de la chose, mais par-dessus tout, il voulait la voir ; — rien que la voir ; regarder ce pâle visage et ses yeux noirs une fois encore. Oui, quand même elle serait la plus vile et la plus éhontée coquette de l'univers.

Lansdell fut désappointé ce matin-là, car la femme du médecin n'était pas à l'église d'Hurstonleigh. Graybridge eût été scandalisé si M. et M Gilbert n'avaient pas assisté au premier service dans leur propre paroisse. Ce n'était donc que le soir qu'Isabel pouvait venir prier aux pieds du prédicateur populaire.

Le matin, l'église était pleine, et Roland s'assit dans un banc près de la porte, attendant patiemment la fin du service. Isabel pouvait être cachée quelque part dans le vieil édifice, bien qu'il n'eût pu l'apercevoir encore. Il écouta très-attentivement le ser-

mon et fit de la tête un ou deux signes approbatifs pendant le discours de M. Colborne. Il avait entendu un si grand nombre de mauvais sermons prononcés en diverses langues pendant le cours de son existence errante, qu'il n'avait nul désir de déprécier une bonne allocution. Lorsque tout fut fini, il demeura à la porte de son banc, regardant l'assemblée s'écouler lentement et tranquillement, et cherchant Isabel. Mais elle n'y était pas. Quand l'église fut tout à fait vide, il poussa un long soupir de regret, puis il sortit à son tour.

— Peut-être viendra-t-elle ce soir, — pensa-t-il. Oh ! comme je l'aime ! et quelle créature faible et misérable il faut que je sois pour en être arrivé là ; pour sentir cette défaillance au cœur à l'idée qu'elle n'est pas là ; pour trouver l'univers entier vide et désert parce que ce visage est absent !

Il sortit et se dirigea vers un angle isolé du cimetière, un coin plein d'ombre, où se trouvait un retrait du vieux mur au pied duquel la rivière se glissait au milieu des herbes marécageuses. Dans cet endroit, les saluts qu'échangeaient les fidèles arrêtés devant la porte de l'église ne parvenaient plus que comme un faible et lointain murmure ; et Lansdell put s'asseoir à loisir, le dos appuyé sur le parapet, contemplant d'un œil distrait les flots bleus de la Wayverne et pensant à ses peines.

Le lointain murmure des voix, le bruit des pas, le bruissement des légers vêtements des femmes soulevés par la brise d'été, s'éteignirent à la fin, et un calme de mort tomba sur le cimetière. Tout Hurstonleigh dînait, car c'était un pieux village qui prenait de bonne heure son repas dominical et se nourrissait ce jour-là de viandes froides et de salades vertes. L'endroit était d'une tran-

quillité excessive et Roland, paresseusement adossé à la muraille moussue, eut tout le loisir de se livrer à ses contemplations.

Quelles étaient ses pensées pendant ces deux longues heures durant lesquelles il resta dans le cimetière, attendant le service du soir ? À quoi pensa-t-il ? À sa vie gaspillée, aux choses utiles qu'il aurait pu faire sur cette terre ? Non ! ses pensées demeuraient avec une persistance fatale sur un thème unique. Il pensait à ce que sa vie aurait pu être si Isabel n'avait pas renversé tous ses plans de bonheur. Il pensait qu'il aurait pu être assis, ce jour même, à cette même heure, sur les rives d'une des plus jolies îles de la Méditerranée, ayant à ses côtés la femme qu'il aimait, si elle avait voulu, si elle avait seulement voulu qu'il en fût ainsi. Et il s'était si complètement trompé, il avait été si aveuglé par sa propre fatuité, qu'il avait pu croire qu'un obstacle venant d'elle n'était même pas à imaginer. Il avait cru qu'il n'avait qu'à poser la chose dans la balance pour décider la chute du plateau.

Il était assis au bord de l'eau écoutant les cloches qui sonnaient lentement dans la tranquille atmosphère. C'était une de ces radieuses journées d'été qui viennent quelquefois à la fin de mai, et le ciel au-dessus de l'église d'Hurstonleigh était sans nuages. Quand les cloches eurent sonné longtemps, des pas lents résonnèrent sur les allées sablées de l'autre côté du cimetière, et il s'y mêlait de loin en loin des bruits de portes ouvertes et des murmures de voix. Les habitants se rendaient à l'église. Le cœur de Roland tressauta dans sa poitrine. Était-elle parmi ces gens ? Ah ! assurément, il eût distingué sa démarche légère même à la distance où il se trouvait. Irait-il se poser à la porte afin de s'assurer qu'elle viendrait ? Non, il ne pouvait se donner en spectacle à ces campagnards curieux ; il attendrait donc le commencement

du service, puis il pénétrerait dans l'église. Cette demi-heure, pendant laquelle les cloches se balancèrent dans le vieux clocher avec une cadence lente et monotone, parut intolérablement longue à Roland ; mais enfin, enfin tout devint tranquille et le seul bruit que l'on put entendre dans la calme atmosphère était le tintement lointain de la clochette d'un bélier, perdu au loin dans les prairies inondées de soleil. Roland se leva au moment où l'horloge sonnait trois heures et se dirigea d'un pas lent vers l'église.

M. Colborne lisait la solennelle invitation à l'homme méchant de se repentir de ses péchés, lorsque le seigneur de Mordred pénétra sous le portail massif ; sa voix pénétrante atteignait les angles les plus reculés de l'antique construction, et cependant les tons en étaient graves et solennels comme une exhortation faite au chevet d'un mourant. L'église n'était en aucune façon aussi remplie que dans la matinée, et on n'entendait pas le bruissement soyeux des brides de chapeau et des mouchoirs de poche, qui trouble fréquemment la tranquillité dans un édifice encombré. La femme préposée à l'ouverture des bancs, toujours prête à pousser les intrus dans des bancs, se jeta aussitôt sur Lansdell.

— Je désirerais monter aux galeries, — dit celui-ci en lui glissant une demi-couronne dans la main, — pouvez-vous m'y placer quelque part ?

Il avait réfléchi que de la galerie il serait mieux placé pour voir Isabel, si elle était dans l'église. La femme fit une révérence et un geste d'assentiment et le précéda dans le large escalier de bois. Où n'aurait-elle pas mis Lansdell pour une gratification comme celle qu'elle avait reçue ?

La galerie de l'église d'Hurstonleigh était un endroit spécial et très-aristocratique. Elle consistait uniquement en une demi-douzaine de bancs antiques et vastes placés à l'une des extrémités de l'église, juste en face l'autel et d'où l'on voyait parfaitement la chaire. Les principales familles du voisinage occupaient ces places et le troupeau vulgaire pouvait contempler ces aristocratiques personnages dans les intervalles du service. Comme les familles marquantes des environs d'Hurstonleigh n'étaient pas précisément des dévots aussi zélés que les villageois modèles, ces bancs de la galerie étaient rarement occupés dans l'après-midi, et ce fut dans un de ceux-là que la bonne femme reconnaissante introduisit Lansdell.

Elle était là ; oui, elle y était. Elle était seule, dans un banc près de la chaire, à genoux, les mains jointes, et les yeux levés au ciel. Le haut et antique banc d'œuvre l'isolait complètement de la réunion, mais Lansdell pouvait la voir de son poste d'observation dans la galerie. Son visage était pâle et tiré, et ses yeux paraissaient plus grands et plus brillants que lorsqu'il l'avait vue pour la dernière fois. Était-elle poitrinaire ? Non ; c'était seulement l'ardeur brûlante d'une âme qui se consumait elle-même ; ce n'était pas une maladie physique, mais la douleur aiguë d'un combat purement mental qui avait laissé ces traces sur ses traits.

Son amant la contemplait au milieu de l'assemblée, agenouillée, et une sorte de sainte exaltation sur son visage lui rappela les tableaux de saints et d'anges qu'il avait vus à l'étranger. Était-elle sincère cette expression exaltée de ce visage pâle et tranquille ? était-elle sincère ou avait-elle commencé une nouvelle coquetterie, un peu de sentimentalité platonique en l'honneur du prédicateur populaire ?

— Cet individu n'est pas insignifiant et il n'a nullement mauvaise façon, — pensait Lansdell. — Je voudrais bien savoir si elle cherche à le prendre au piège de ses grands yeux noirs à reflets d'or ?

Puis l'instant d'après il se disait que peut-être cette expression était sincère et qu'elle s'efforçait réellement à rentrer dans le bon chemin. Avait-il le droit de venir en ce saint lieu ? car c'était un lieu sanctifié, au moins par la vertu des prières simples dites naïvement par des gens pieux et heureux qui pouvaient posséder la foi. Avait-il le droit de venir dans cet endroit et de troubler cette enfant au milieu des efforts qu'elle faisait pour l'oublier ?

— Je pense qu'elle m'aimait, — se disait-il, — je ne puis certainement pas me tromper là-dessus ; j'ai connu trop de coquettes dans ma vie pour être à la fin la dupe d'une d'elles ! Oui, je crois qu'elle m'aimait.

Les premières prières et les psaumes s'achevèrent pendant ce temps, et M Gilbert était toujours assise dans son banc, en face de la galerie, mais séparée d'elle par la chaire et le pupitre. M. Colborne commença à lire la première leçon ; il se fit un silence solennel dans l'église. Roland fut pris d'un désir soudain d'être vu d'Isabel. Il voulait lire sur son visage l'effet de la reconnaissance. Ne pouvait-il pas apprendre la profondeur de son amour, la force de ses regrets, par cet unique regard ? Un rideau de serge verte pendait devant lui. Il en repoussa les plis ; les anneaux de cuivre firent un petit bruit sec et strident en glissant sur la tringle. Le bruit fut assez fort pour distraire la femme que Lansdell guettait avec tant d'attention. Elle leva la tête et le reconnut. Il la vit pâlir ; il vit ses légers vêtements de mousseline agités par un faible frisson ; l'instant d'après, elle fixait obstiné-

ment le livre posé sur ses genoux, à peu près comme la première fois qu'il l'avait rencontrée sous le chêne de Thurston.

Pendant tout le service Roland la dévora des yeux. Il ne fit pas le simulacre de se joindre aux dévotions de l'assemblée ; mais il ne troubla personne. Il demeura assis, d'un air sombre, contemplant le pâle visage qui était dans le banc, près de la chaire. Mille pensées belliqueuses, mille émotions poignantes lui déchiraient le cœur. Il l'aimait tant qu'il n'était pas généreux ; il ne savait même pas être juste et raisonnable. Il sied au roi Arthur, froid et impassible, de parler à la reine tombée, avec toute la tendresse apitoyée et la majesté du premier gentilhomme de la chrétienté. Ne possède-t-il pas la conscience suprême de sa propre rectitude, la connaissance que la terre et le ciel sont avec lui, pour le soutenir à son heure d'épreuve ? Il est facile à l'homme vertueux d'être magnanime ; mais il n'en est pas de même du pécheur. Lancelot, le coupable, le passionné, le malheureux Lancelot, ne peut trouver des phrases aussi nobles. Il ne fait entendre que les folles lamentations et les plaintes vaines de l'homme qui est dans son tort. Pendant toute la durée du service, Roland contempla le visage de la femme qu'il aimait. Si Colborne avait pu savoir de quelle étrange manière ce soir-là ses paroles sincères et suppliantes frappaient l'oreille de deux de ses auditeurs ! Isabel demeurait fort calme sous les rayons ardents de ce sombre regard. Elle ne levait les paupières que de loin en loin ; de temps en temps seulement elle donnait un coup d'œil suppliant sur ce visage de la galerie. Dans toute l'église elle ne voyait que cette unique figure. Elle absorbait et effaçait tout le reste, et la couvrait de ses rayons éblouissants, comme au premier jour.

Elle s'efforçait de bien faire. Pendant les deux derniers mois elle avait tourné tous ses efforts vers ce but. Il ne lui restait plus rien au monde que la sagesse, depuis qu'il était perdu pour elle — et puisque l'existence romanesque à la Béatrice Portinari était impossible. Si elle avait habité un pays catholique elle aurait été au couvent ; dans l'état des choses elle pouvait seulement venir à Hurstonleigh entendre M. Colborne, dont l'éloquence répondait aux aspirations vagues de son propre cœur ignorant. Elle s'efforçait de bien faire. Elle était maintenant dans les meilleurs termes du monde avec la digne et franche Mathilda, car la femme du médecin s'était mise à rester chez elle et avait demandé à l'honnête Tilly de l'instruire dans l'art de repriser les chaussettes.

La vue du visage sombre et menaçant du méchant seigneur allait-il défaire toute l'œuvre de ces deux mois ? Assurément non. Le rencontrer encore une fois, entendre sa voix, sentir la robuste étreinte de sa main, — quelle joie profonde ! Mais que résulterait-il de bon d'une telle entrevue ? Elle ne pouvait plus avoir confiance en lui. Ce ne serait qu'une peine nouvelle, qu'une angoisse inutile. De plus, n'y avait-il pas quelque gloire, quelque charme à essayer de la vertu ? Elle se regardait comme une Louise de La Vallière debout derrière la grille d'un couvent, tandis qu'un roi, Louis le Grand, suppliait et menaçait de l'autre côté des barreaux de fer.

Des pensées de ce genre la soutinrent pendant tout le temps du service. Le sermon était terminé ; la bénédiction avait été prononcée ; l'assemblée commença à s'éloigner lentement et tranquillement. S'éloignerait-il alors ? S'arrêterait-il pour la rencontrer et lui parler ? Partirait-il immédiatement ? Il hésitait et la regardait avec une expression suppliante sur son visage bouleversé.

Il se leva, comme s'il attendait qu'elle quittât son banc pour quitter le sien au même moment. Mais elle ne bougea pas. Ah ! si Louise de La Vallière avait souffert autant que cela ! Elle ne s'étonnait plus qu'elle fût célèbre à jamais dans l'histoire sentimentale.

Petit à petit l'assemblée sortit de l'église. Les enfants de l'asile quittèrent leur place voisine des orgues et descendirent bruyamment les escaliers. Roland restait toujours debout, attendant et regardant Isabel dans son banc au-dessous de lui. Mais Isabel gardait sa place, rigide et inflexible, jusqu'à ce que l'église fût absolument déserte.

Alors Roland lui jeta un regard, un seul regard, mais qui contenait tout un monde de colère résumé dans sa sombre fureur. Il la regarda, croisant lentement ses bras et se dressant de toute sa hauteur. Il leva les épaules, avec un geste de dédain, comme s'il se débarrassait d'un fardeau, puis il se détourna et quitta sa place. M Gilbert entendit son pas décidé sur l'escalier et elle se leva assez à temps pour le voir passer sous le portail. Il est fort agréable d'avoir une place dans l'histoire romanesque, mais il y a d'amères douleurs à souffrir dans une existence comme celle de M de La Vallière.

29

Il y avait un omnibus qui devait ramener M Gilbert à Graybridge après le service d'Hurstonleigh ; mais il était venu à l'église quelques habitants de Graybridge qu'elle trouva arrêtés dans le

cimetière, causant avec quelques villageois modèles, et prodiguant des éloges enthousiastes à l'éloquence de M. Colborne.

Parmi ces habitants de Graybridge se trouvait M Sophronia Burdock, la fille du brasseur, très-parée d'un chapeau lilas clair, d'une nuance assez vive pour faire disparaître ses taches de rousseur, et accompagnée du jeune Pawlkatt, le fils du médecin, et de la sœur de celui-ci, demoiselle au nez pointu, au visage anguleux, qui accueillit la femme du médecin avec une politesse glaciale. George n'était-il pas sur le chemin des honneurs à Graybridge et était-il vraisemblable que la famille de son rival pût avoir quelque indulgence pour les peccadilles de sa femme au pâle visage ?

Mais Sophronia était disposée à retourner sur le gril la gouvernante que George s'était avisé d'épouser. Sophronia était fiancée, du consentement paternel, avec le jeune Pawlkatt, qui devait se faire assurer sur la vie pour une somme égale à la dot de la jeune fille, laquelle dot devait être strictement réservée pour le propre usage et entretien, etc., de cette dernière. Le jeune homme semblait si maladif et si faible de constitution que le brasseur pouvait raisonnablement regarder ces arrangements matrimoniaux comme une excellente spéculation. Sophronia était fiancée et déployait ces grâces et ces manières qui, à Graybridge, étaient regardées comme indispensables à la situation d'une jeune fiancée. « La seule manière de faire sa cour aujourd'hui, » disait M. Nash à Goldsmith, « est de ne pas faire la moindre attention à la demoiselle. » Graybridge avait sans doute des idées analogues sur l'art de faire poliment sa cour, attendu qu'une jeune fille bien élevée ne pouvait se montrer trop roide envers l'homme qu'elle avait choisi entre tous pour être le compagnon de son existence.

En vertu de ce principe, M Burdock, bien que témoignant une grande affection à Julia Pawlkatt et approuvant chaleureusement l'accueil que celle-ci faisait à la femme du médecin, regardait son futur mari avec une expression glaciale qui ne changeait que pour faire place à un dédaigneux sourire chaque fois que le malheureux jeune homme s'avisait d'ouvrir la bouche. Réduire son fiancé à l'état de momie et l'exhiber en cet état aux regards admirateurs de la foule pendant toute une soirée était considéré, à Graybridge, comme le dernier mot de l'art.

Tout le monde, dans cette petite ville du Midland, savait que M Burdock et M. Pawlkatt étaient fiancés, et le monde estimait qu'Augustus Pawlkatt avait fait une bonne affaire en devenant le fiancé d'une jeune femme qui devait avoir quatre mille livres sterling de dot, strictement réservées à son propre usage et entretien.

L'idée d'être fiancée et d'avoir de la fortune contribuait à rendre Sophronia spécialement aimable pour tout le monde, à l'exception de l'infortuné futur. Isabel était-elle seule et retournait-elle à pied à Graybridge ?

— Dans ce cas, alors, il faut que vous veniez avec nous ! — s'écria M Burdock, dans l'intention de montrer l'infortuné Augustus dans son état de pétrification ambulante.

Que pouvait dire M Gilbert, sinon qu'elle serait ravie de revenir en leur compagnie ? Elle pensait à lui ; elle cherchait sa tête altière qui devait dominer au-dessus de la foule. Il allait sans dire qu'elle devait dominer au-dessus de cette foule et de toutes les foules ; mais elle ressemblait fort à cette fameuse flotte espagnole dont on parle dans la Critique, en ce sens qu'elle ne pouvait la

voir par la raison que son possesseur n'y était pas. Elle partit avec M Burdock et ses compagnons et se dirigea en quittant le cimetière vers le chemin agreste qui conduisait à Graybridge à travers champs. Ils avançaient d'une manière cahotée et désagréable, parce que Sophronia refusa résolûment l'offre réitérée que son futur lui fit de son bras. L'infortuné fut obligé de se contenter de porter l'ombrelle et un livre de prières, couvert en velours rouge et orné de nombreux signets.

La conversation pendant cette après-midi du dimanche ne fut pas très-remarquable au point de vue de l'entrain ou de la profondeur. Isabel n'ouvrait la bouche que pour répondre, et encore le faisait-elle à la façon effarée d'une personne arrachée brusquement à un rêve. Julia, qui était une jeune fille érudite, et qui se vantait de n'être point frivole, discourut sur les noms botaniques et les attributs des fleurs qui diapraient les haies du chemin et fit quelques remarques sur la science de la médecine mise à la portée des femmes, lesquelles remarques auraient pu servir de canevas à un article de fond dans un journal hebdomadaire.

M Burdock, qui dédaignait la supériorité intellectuelle et qui se donnait des airs évaporés à la Dora Spenlow, supplia sa future belle-sœur de ne pas se montrer cruelle et demanda à Isabel son opinion sur quelques délicieux chapeaux qu'on avait pu voir ce soir-là dans l'église d'Hurstonleigh. Le malheureux futur, qui parlait si rarement qu'il semblait difficile qu'il pût se compromettre lorsqu'il parlait, risqua quelques remarques qui furent reçues avec des regards sombres et menaçants par l'idole de son cœur.

— Dites donc, Sophronia, n'avez-vous pas été surprise de voir M. Lansdell dans la galerie ? — fit remarquer le jeune homme, in-

terrompant sa fiancée au milieu d'une discussion dont le sujet était un bouquet de fleurs artificielles placé au sommet d'un chapeau de tulle blanc d'un aspect angélique et immaculé. — Vous savez, ma chère, il ne fréquente guère l'église et certains prétendent que c'est un athée ; cependant il était là, en évidence, et j'ai trouvé qu'il avait l'air malade. J'ai ouï dire à mon père que tous les Lansdell sont poitrinaires.

M Burdock faisait au malheureux jeune homme des mines et des menaces avec ses sourcils incolores, comme s'il avait parlé d'un roman français inconvenant ou aventuré quelque autre objet de scandale. La pauvre Isabel pâlissait et rougissait tour à tour. Poitrinaire ! Quoi de plus vraisemblable, de plus rationnel, s'il en était ainsi ? Les hommes de cette espèce étaient destinés à une mort prématurée. S'imagine-t-on le Giaour radotant vers les quatre-vingts ans et se vantant de lire les petits caractères sans lunette ! Se représente-t-on le Corsaire marguillier ; ou Byron, Keats ou Shelley, devenus vieux, idiots, et le chef branlant ! Ah ! combien il valait mieux mourir errant et malheureux comme Shelley, dans les ondes d'un lac d'Italie, que d'en venir, comme le digne Samuel Roger, à demander d'un air effaré et sénile : « Qui êtes-vous, madame ? » à une gracieuse et éminente visiteuse ! Naturellement Roland devait mourir poitrinaire ; il s'éteindrait petit à petit, comme le ravissant Lionel dans Rosalinde et Hélène.

Isabel profita de l'occasion pour demander à Augustus s'il y avait beaucoup de gens qui mouraient de la poitrine. Elle voulait savoir quelles chances elle avait de finir de la même manière. Elle désirait tant mourir, maintenant qu'elle était rentrée dans la bonne voie. Le malheureux Augustus fut tout à fait soulagé par cette occasion soudaine de placer un discours de son métier, et

lui et sa sœur se jetèrent à corps perdu dans la science, négligeant Sophronia, en même temps qu'ils donnaient à Isabel force renseignements sur la maladie des poumons, la phthisie, etc., etc. Sur quoi M Burdock, prenant mal la chose, tomba dans un état de mélancolie farouche qui avait l'approbation de Graybridge, comme convenant particulièrement à une jeune fiancée, désireuse de garder la dignité de sa position.

Enfin on sortit d'un vaste champ de blé sur lequel débouchait la ruelle où se trouvait la maison de George, et les amis d'Isabel la laissèrent à sa porte. Elle avait fait quelque chose pour sauver sa réputation à Graybridge, par ses fréquentes visites à l'église d'Hurstonleigh, qui étaient aussi connues que ses visites d'autrefois au chêne de lord Thurston. Le monde disait qu'elle avait été guérie de courir après Lansdell. Sans doute George avait appris ses nouvelles allures et avait trouvé le moyen de lui rogner les ailes. Il n'était pas vraisemblable que Graybridge pût lui attribuer une vertu telle que le repentir, ou le désir de devenir meilleure. Graybridge la regardait comme une créature audacieuse et orgueilleuse, dont les déportements avaient été arrêtés par l'autorité maritale.

Elle entra dans le parloir et trouva le thé servi sur une petite table et Gilbert étendu sur le canapé trop court pour lui de deux pieds au moins, et qu'il allongeait au moyen d'une chaise sur laquelle étaient posées ses bottes massives. Isabel n'avait jamais remarqué chez lui un pareil sans gêne ; mais au moment où elle s'inclina vers lui, avec assez de grâce, sinon avec tendresse, il lui dit qu'il avait mal à la tête et qu'il était fatigué, très-fatigué. Il avait visité le quartier pauvre toute l'après-midi... il y avait beaucoup de malades... et il avait travaillé au laboratoire depuis son

retour. Il mit sa main dans celle d'Isabel et la pressa affectueusement. La moindre attention de sa jeune et jolie femme lui faisait plaisir et le rendait heureux.

— Mais, George, — dit tout à coup M Gilbert, — votre main est comme un charbon ardent.

— Oui, j'ai très-chaud, — lui répondit-il, — le temps a été chaud et étouffant : du moins il m'a paru ainsi l'après-midi. Peut-être me suis-je trop pressé, peut-être ai-je marché trop vite, en un mot, je me suis surmené, d'une façon ou d'une autre. Si tu veux verser le thé, Izzie, j'en prendrai une tasse et j'irai me coucher, — dit-il, — je suis littéralement harassé.

Il ne prit pas seulement une tasse, mais quatre, avalant d'une seule gorgée le doux breuvage, puis il monta dans sa chambre, marchant lourdement, comme un homme épuisé.

— George, je suis sûre que vous êtes malade, — lui dit Isabel lorsqu'il quitta le parloir. — Prenez quelque chose… un peu de cette affreuse médecine que vous me donnez quelquefois.

— Non, ma chère amie, je n'ai absolument rien. Que puis-je avoir, moi qui n'ai pas eu un seul jour de maladie de toute ma vie ! Il me faudra un aide, Izzie, j'ai trop à faire ; voilà ce que c'est.

M Gilbert resta assise dans l'obscurité pendant quelque temps après le départ de son mari, pensant au dernier regard que Roland lui avait donné dans l'église.

Dieu sait combien de temps elle serait restée dans la même posture, pensant toujours à lui, si Mathilda n'était pas entrée avec les deux misérables bougies, qui jetaient habituellement de

faibles taches jaunes crépusculaires en guise de lumière dans le parloir du médecin. Après qu'on lui eut apporté ces lumières, Isabel prit un livre placé sur un petit meuble près de la cheminée. C'était un livre de piété. N'essayait-elle pas d'être vertueuse, maintenant, et la vertu n'était-elle pas incompatible avec la lecture des poésies de Shelley le dimanche ? C'était un livre pieux fort abstrait, un volume des sermons de Tillotson, avec plus de logique rigoureuse et de primo, secundo, et tertio que la nature humaine n'en peut supporter. Isabel s'assit, le volume posé sur ses genoux, regardant vaguement les vieux caractères pâles, et revenant de loin en loin sur ses pas lorsqu'elle surprenait ses pensées à vagabonder loin du révérend Tillotson. Elle resta dans cette posture jusqu'à dix heures passées.

M Gilbert était seule dans cette partie basse de la maison, car les Jeffson étaient montés se coucher à huit heures et demie. Elle était seule, la pauvre créature naïve, ignorante et isolée, contemplant Tillotson et pensant à Roland, tout en s'efforçant, dans la mesure de ses forces, de ne pas dévier du droit chemin. Elle était assise de la sorte, lorsqu'elle fut surprise par un seul coup frappé doucement à la porte. Elle tressaillit sur sa chaise à ce bruit ; mais avec assez de hardiesse elle se dirigea vers la porte, en venant une bougie à la main, pour répondre à cet appel.

Il n'y avait rien d'étonnant à ce qu'on vînt frapper à une heure avancée à la porte du médecin, — c'était sans doute un malade nécessiteux qui avait besoin d'un médicament ; les malades nécessiteux venaient sans cesse demander des choses de cette nature. M Gilbert ouvrit la porte et regarda dans l'obscurité. Un homme était debout devant elle, un homme bien mis et d'aspect assez distingué, les épaules larges, les yeux noirs et hardis : une

barbe noire lui couvrait le bas du visage. Il n'attendit pas qu'on l'invitât à entrer ; mais il passa le seuil comme un homme qui avait le droit de se présenter dans cette maison, repoussant presque Isabel du même coup. D'abord elle le regarda avec une expression d'étonnement profond ; mais tout d'un coup son visage pâlit affreusement.

— Vous !... — s'écria-t-elle d'une voix contenue, — vous ici !...

— Oui, moi ! tu n'as pas besoin d'ouvrir des yeux comme si tu voyais un spectre. Ai-je donc l'air si extraordinaire ?... Voici une belle idée, vraiment, de rester là tremblante et stupéfaite. Où est ton mari ?

— Là-haut. Oh ! pourquoi êtes-vous venu ici ? — s'écria la femme du médecin d'un ton lamentable, croisant les mains comme une personne en proie à une grande frayeur ou à une grande crainte. — Comment avez-vous pu être assez cruel pour venir ici... comment avez-vous pu être assez cruel pour venir ?

— Comment ai-je pu être assez... du diable !... — murmura l'étranger avec un dédain suprême. — Je suis venu ici parce que je ne puis aller nulle part qu'ici, ma fille. Inutile de trembler, je ne te gênerai pas longtemps ; l'endroit n'est pas précisément celui que je choisirais pour me retirer. Si tu peux me donner un lit chez toi pour cette nuit, tout va bien ; sinon, donne-moi un souverain, je trouverai un gîte ailleurs. Tant que je resterai ici, rappelle-toi que je m'appelle le capitaine Morgan, que je suis dans la marine marchande, et que j'arrive à l'instant de l'Île Maurice.

30

George était quelque chose de plus « qu'écrasé de fatigue. » La fièvre typhoïde avait sévi parmi les habitants nécessiteux de Graydbridge et ceux des villages environnants, — une mauvaise fièvre contagieuse, qui planait au-dessus des ruelles étroites et des groupes de maisonnettes comme un nuage menaçant, et le médecin des pauvres débout du matin au soir, exposé à des refroidissements brusques au milieu de la surexcitation du travail, exposé en tous temps à des températures extrêmement variées, restant longtemps sans rien prendre et oubliant absolument les plus vulgaires précautions hygiéniques qu'il était de son devoir de recommander aux autres, le médecin des pauvres, disons-nous, payait le tribut commun auquel tous les hommes de sa profession sont plus ou moins assujettis. Ah ! quelle idée glorieuse nous nous faisons du soldat qui s'élance au milieu des éclats de la trompette, du froissement des épées, et de la mise en scène guerrière qui grise ! mais comme nous faisons peu de cas du courage calme du médecin de campagne qui affronte la mort chaque jour et qui ne recule jamais devant cette dangereuse rencontre ! Gilbert avait subi une atteinte de fièvre ; M. Pawlkatt l'aîné vint de bonne heure le lundi matin, appelé par la pauvre et craintive Isabel, inaccoutumée à la souffrance, et que la première apparition du mal terrifiait. M. Pawlkatt prit très-légèrement la maladie de son rival, disant que c'était un faible accès de fièvre.

— J'ai toujours dit que c'était contagieux, — fit-il remarquer, — mais votre mari soutenait le contraire. C'était, disait-il, la conséquence de la malpropreté et de la mauvaise nourriture, et non pas une certaine influence spéciale et périodique de l'air. Le pauvre garçon, il sait maintenant qui avait raison. Je vous recom-

mande le plus grand repos. Donnez-lui une nourriture très-légère et faites-lui prendre les potions rafraîchissantes que je vous enverrai.

Et M. Pawlkatt ajouta diverses autres recommandations au sujet du malade.

Malheureusement pour celui-ci, ce n'était pas chose facile de le faire rester en repos. George regardé au point de vue poétique ou sentimental était assez nul, mais il n'en était pas de même si on le mesurait au point de vue plus noble du devoir. C'était un homme essentiellement dévoué, et, à sa manière tranquille, il aimait beaucoup sa profession. Il aimait ces grossiers paysans du Midland qu'il avait le devoir de soigner depuis son enfance. Jamais jusqu'à ce jour il n'avait su ce que c'était que la maladie et il ne put rester tranquillement couché, à regarder Isabel assise à son travail près de la fenêtre, et le soleil se glissant par les angles des rideaux sombres qui avaient été fixés à la hâte avec des épingles pour arrêter la trop grande lumière ; — il ne put rester couché tranquillement, pendant que des mères qui avaient des enfants malades, et tandis que des femmes dont les époux souffraient, attendaient l'espérance et la consolation de sa bouche. Il est vrai que M. Pawlkatt avait promis de visiter les malades de George ; mais malheureusement George n'avait pas confiance en M. Pawlkatt : les idées des deux médecins étaient contraires en tout, et l'idée que M. Pawlkatt soignait les pauvres gens des ruelles, et saisissait avec bonheur l'occasion de changer du tout au tout le traitement de son rival, était presque plus dure à supporter que la pensée de l'abandon absolu de ces mêmes malades. Et, outre cela, Gilbert, très-habile lorsqu'il s'agissait des autres,

était mauvais juge en ce qui le concernait, et il ne voulut pas s'avouer qu'il avait la fièvre.

— Je suis sûr que Pawlkatt me voit avec plaisir cloué ici, Izzie, — dit-il à sa femme, — pendant qu'il ira chez mes malades et qu'il fera prévaloir ses vieilles théories. Il fera fermer les étroites fenêtres de toutes ces masures dans les ruelles, j'en suis certain, et il rendra l'atmosphère des chambres plus étouffante encore que l'architecte ne l'a faite. Il terrifiera les pauvres femmes en ne laissant pas pénétrer la moindre bouffée d'air pur et il épuisera complètement ces pauvres gens par son traitement drastique. Le docteur Robert James Graves disait que quatre mots suffiraient pour écrire son épitaphe et que ces mots étaient : il nourrissait les fièvres. Pawlkatt fera faire une diète prolongée à ces malheureux. Il est inutile de discuter, ma chère amie, je suis un peu fatigué, mais je n'ai pas plus de fièvre que toi, et je sortirai ce soir. J'irai faire ma tournée chez ces braves gens. Il y a une femme qui demeure derrière l'église, une veuve, dont les trois enfants sont malades ; elle semble avoir confiance en moi, la pauvre âme, comme si j'étais la Providence en personne. Je ne puis oublier le regard qu'elle m'a jeté hier lorsqu'elle se tenait debout sur le seuil de sa misérable hutte, me demandant de sauver ses enfants comme si la chose avait dépendu de moi. Je ne puis oublier ce regard, Izzie. Il m'a poursuivi toute la nuit pendant que la lassitude m'a empêché de dormir. Et quand je pense à Pawlkatt faisant prendre ses drogues à ses enfants, je… je te dis que c'est inutile, ma chère amie ; je vais prendre une tasse de thé, puis me lever et m'habiller.

En vain Isabel pria-t-elle ; en vain appela-t-elle à son aide Mathilda, qui savait parler si franchement et si énergiquement et qui

déclara que ce serait un suicide que de sortir ce jour-là ; en vain menaça-t-on de faire venir M. Pawlkatt. George se montra résolu ; les gens calmes sont presque toujours résolus, pour ne pas dire obstinés. Ce sont les natures vives, impétueuses, mobiles, qu'un souffle peut détourner du but ou du dessein qu'elles ont énergiquement juré d'accomplir. Gilbert écarta tous les arguments de la façon du monde la plus tranquille. Il était médecin, par conséquent il était le meilleur juge de l'état de sa santé. Ses malades l'attendaient ; il fallait qu'il se rendît près d'eux. Isabel et Mathilda s'éloignèrent avec une résignation mélancolique pour préparer le thé qui devait donner au médecin la force d'accomplir sa tâche. George descendit une demi-heure après, ayant l'air non pas malade, ni même faible, mais fiévreux et blême à la fois.

— Je n'ai absolument rien, ma chère Izzie, — dit-il à sa femme qui l'accompagnait jusqu'à la porte, — je suis seulement fatigué par trop de travail. Je me sens courbaturé dans tous les membres comme si je m'étais refroidi quelque part. Je suis sorti par un temps très-humide la semaine dernière, tu te le rappelles, mais ça ne sera rien. Je vais aller voir ces gens à Briargate, puis je reviendrai par les ruelles. Après cela, je n'en aurai pas pour plus d'une heure au laboratoire, et je serai en mesure de passer une bonne nuit. Il me faudra un aide, ma chère amie. La population agricole augmente aux environs de Graybridge ; et à moins qu'on ne prenne pitié de ces pauvres gens en améliorant l'aménagement de leurs demeures, nous devons nous attendre à des fièvres nombreuses.

Il sortit par la petite porte, et Isabel le regarda s'éloigner. Il marchait un peu plus lentement qu'à l'ordinaire, mais c'était tout. Elle le suivait des yeux avec une expression d'affection

calme sur le visage. Aucune combinaison de circonstances ne pouvait faire qu'elle l'aimât d'amour ; mais elle savait qu'il était bon, elle savait qu'il y avait du mérite à faire ce qu'il faisait ce jour-là, — cette volonté persistante à visiter les malades nécessiteux. Ce n'était pas l'espèce de vertu chevaleresque qu'elle adorait dans les héros de son choix ; mais ce qu'il faisait était bien et Isabel l'admirait un peu, d'une façon douce et calme, comme elle aurait pu admirer un très-digne grand-père, si elle avait possédé un parent à ce degré. Qu'on se rappelle qu'elle essayait d'être vertueuse et que toute la tendresse sentimentale de sa nature avait été réveillée par la maladie de George. Il était de beaucoup plus agréable, couché, faible et languissant dans une chambre à demi-obscure, et soumis à des compresses perpétuelles d'eau sédative sur le front, que lorsqu'il était dans toute la vigueur de sa santé et de sa lourdeur.

M. Pawlkatt vint faire sa seconde visite une demi-heure après le départ de George. Il se montra très-fâché lorsqu'il eut appris ce qui était arrivé et prédit les conséquences les plus graves à l'imprudence de son malade.

— J'avais envoyé mon fils en tournée chez les malades de votre mari, — dit-il, — et je dois dire que je suis un peu froissé du peu de confiance en moi que dénote la conduite de M. Gilbert.

Isabel était trop occupée par mille pensées contradictoires pour diminuer un peu l'indignation de M. Pawlkatt. Le digne homme s'éloigna le cœur rempli de sentiments amers contre le jeune praticien.

— Si votre mari est assez bien portant pour aller voir ses malades, c'est qu'il n'a pas besoin de moi, — dit-il au moment où

Isabel lui ouvrait la porte ; — mais s'il allait plus mal, ce qui est vraisemblable après une conduite aussi imprudente, vous savez où l'on me trouve. Je ne reviendrai pas avant d'avoir été appelé. Bonsoir.

Isabel poussa un soupir en refermant la porte sur le médecin outragé. Le monde lui semblait maintenant rempli de tourments. Roland était fâché contre elle. Ah ! quelle colère et quel dédain amers elle avait lus la veille à l'église sur sa physionomie ! George était malade et allait aggraver son état par une imprudence ; une personne, — la personne que la femme du médecin craignait entre toutes, — était pour ainsi dire tombée du ciel dans le Midland ; et, par-dessus tout cela, M. Pawlkatt plein d'indignation pour l'offense qu'on lui faisait. Elle ne rentra pas immédiatement dans la maison à cette heure crépusculaire, elle paraissait triste et étouffante. Elle resta auprès de la porte, regardant la ruelle poudreuse à travers la grille, — la ruelle monotone et ennuyeuse, dont l'aspect immuable lui causait tant d'ennui. Elle était très fâchée de la maladie de son mari. Il était dans sa nature d'aimer et de plaindre tous les êtres faibles de la création. La même espèce de tendresse qu'elle avait ressentie autrefois pour un chat malade, ou un oiseau blessé, ou un chien vagabond la regardant d'un air suppliant avec de grands yeux affamés, remplit son cœur en ce moment en pensant à Gilbert. Il sortit alors distinct et palpable du néant dans lequel il s'était évanoui au moment de l'apparition de Roland, et il apparut comme une créature qui aurait besoin de pitié et d'affection.

— Est-il très-malade ? — se demandait-elle. — Il dit lui-même qu'il ne l'est pas, et il est bien plus habile que M. Pawlkatt.

Elle regarda dans la ruelle, guettant le retour de son mari. Deux ou trois personnes passèrent lentement à des intervalles considérables ; et enfin, comme la nuit tombait, la silhouette d'un jeune garçon, à la démarche lourde et dégingandée, se distingua dans la demi-obscurité.

— Est-ce ici M. Gilbert le médecin ? — demanda-t-il à Isabel.

— Oui. Désirez-vous lui parler ?

— Non, je ne veux pas lui parler ; mais j'ai une lettre à remettre à sa femme de la part d'un homme qui loge chez nous. Êtes-vous la personne que je cherche ?

— Oui ; donnez-moi la lettre, — répondit Isabel en passant la main à travers les barreaux de la grille.

Elle prit la missive des mains de l'enfant, qui la lui donna comme avec regret, puis s'éloigna. M Gilbert mit la lettre dans sa poche et rentra. Les bougies venaient d'être apportées au parloir. La femme du médecin s'assit à la petite table, tira la lettre de sa poche et l'ouvrit. C'était un billet très-court et très-peu cérémonieux, qui ne contenait que ces mots :

« J'ai trouvé un gîte convenable pour l'instant, dans un petit trou, à l'enseigne des Armes de Leicester, au fond de Nessborough-Hollow, à gauche du chemin de Briargate. Je pense que vous connaissez l'endroit, et j'y attends votre visite demain dans la journée. N'oubliez pas le nerf de la guerre et demandez surtout le capitaine Morgan.

« Bien à vous. »

Pas de signature. La lettre était écrite d'une main ferme et hardie, et les lignes s'étalaient sans crainte sur une vieille feuille de papier à lettre ; on aurait dit d'une écriture folle et prodigue, fière de la place perdue et de l'encre gâchée.

— Quelle cruauté de sa part de venir ici ! — murmura Isabel en déchirant la lettre en mille petits fragments ; — quelle cruauté de sa part ! Comme si je n'avais pas assez souffert déjà, comme si le chagrin et la honte n'avaient pas déjà été assez amers et assez durs à supporter !

Elle posa les coudes sur la table et demeura dans une immobilité absolue pendant quelques instants, le visage caché dans ses mains. Ses pensées étaient très-pénibles ; mais cette fois, par extraordinaire, elles n'étaient pas entièrement consacrées à Roland, bien que l'hôte du château de Mordred tînt sa place dans cette longue rêverie. George ne tarda pas à rentrer et la trouva assise dans l'attitude qu'elle avait prise après avoir détruit la lettre. Depuis quelque temps elle avait été très-inquiète au sujet de son mari, mais pendant la dernière demi-heure, elle n'avait pas du tout pensé à lui, et elle le regarda d'un air confus, presque surprise de son arrivée, comme s'il avait été la dernière personne du monde qu'elle s'attendît à voir. Gilbert n'aperçut pas cette expression de confusion ; mais il s'assit lourdement sur la chaise la plus voisine, comme un homme qui se sent incapable de faire un pas de plus.

— Je suis très-malade, Izzie, — dit-il ; — inutile de dissimuler plus longtemps. Je crois que Pawlkatt a raison, après tout, et que j'ai un léger accès de fièvre.

— Faut-il l'envoyer chercher ? — demanda Isabel en se levant ; — il m'a dit de l'envoyer chercher si vous alliez plus mal.

— Sous aucun prétexte. Je sais ce qu'il faut faire aussi bien que lui. Si pourtant j'avais le délire, tu pourrais l'envoyer chercher, parce qu'il est probable que tu serais effrayée, ma pauvre enfant, et que la présence d'un médecin auprès de moi te tranquilliserait. Maintenant écoute, ma chère enfant, les quelques instructions que j'ai à te donner ; car je me sens la tête lourde comme du plomb, et je ne pense pas que je puisse tenir debout plus longtemps.

Le médecin continua à donner à sa femme toutes les instructions nécessaires pour empêcher la contagion. Il fallait qu'elle fît préparer pour elle-même une chambre séparée, et elle devait faire des fumigations dans la chambre que lui-même devait occuper, et il fallait s'y prendre de telle et telle manière. Pour ce qui était des soins à lui donner, Mathilda y suffirait.

— Je ne crois pas que la fièvre soit contagieuse, — dit Gilbert ; — je l'ai par les mêmes raisons qui la donnent aux pauvres gens ; trop de travail, exposition aux intempéries, air impur dans les endroits que je visite. Néanmoins il faut être prudent. Tu feras bien, Izzie, de te tenir à l'écart de ma chambre autant que possible ; Mathilda me gardera. C'est une femme à l'esprit viril, qui ne court pas le moindre risque d'attraper la fièvre, parce qu'elle sera la dernière à s'inquiéter du danger de la contagion.

Mais Isabel déclara qu'elle-même soignerait son mari malade. Ne cherchait-elle pas à être vertueuse, et tous les sermons de M. Colborne ne recommandaient-ils pas la charité, l'abnégation, la tendresse et la pitié ? Le populaire vicaire de Hurstonleigh

était peut-être de l'espèce de ces pasteurs que certains appellent des rêveurs ; mais ses exhortations tendres, aimantes, avaient une puissance de persuasion qui ne pouvait jamais appartenir aux menaces terribles et aux avertissements sinistres d'un prédicateur plus sévère. Malgré la croyance que Austin Colborne avait dans l'existence d'une région infiniment séduisante et belle par delà cette terre de misère, il ne regardait pas le monde comme un désert affreux, destiné à servir de cachot à l'homme, dans les desseins de la Providence. Il y voyait certainement une sorte de lieu d'épreuve, une espèce d'école préparatoire, dans lesquels on ne pouvait demander que de bien petites vertus à des élèves ignorants et sans foi, avançant dans les ténèbres vers le but radieux ; mais il n'y voyait pas une maison de correction universelle dirigée par une Providence d'après les idées de M. Squeers. Il s'inspirait dans les simples récits de quatre historiens qui vivaient il y a quelque dix-huit siècles ; et dans leurs pages solennelles, il ne voyait rien qui pût justifier le point de vue hypocondriaque sur les choses de ce monde professé par la plupart de ses confrères cléricaux. Il trouvait dans ces récits sacrés une histoire qui commençait comme une idylle ; il trouvait de gais passages d'une existence dans laquelle il y avait des fêtes nuptiales et d'agréables réunions, des solennités nationales et de tranquilles promenades dominicales par les sentiers serpentant à travers les champs couverts de moissons ; il y trouvait l'amitié purement terrestre, qui n'était pas regardée comme un péché auprès des droits du ciel, et l'amour paternel poussé à l'extrême qu'on ne réprouvait pas comme une idolâtrie coupable de la créature, mais qui étaient sanctifiés à jamais par deux miracles distincts, témoignages éternels d'un amour assez divin pour être tout-puissant, assez ten-

drement humain pour changer les lois les plus sévères de l'univers en pitié pour la faiblesse et la misère humaines.

Pawlkatt fut appelé auprès de son rival le lendemain matin de très-bonne heure. George était déjà incapable de se soigner, car son état avait empiré pendant la nuit, et force lui était de se soumettre à tout ce qu'on voudrait exiger de lui. Il était très-malade. Isabel resta dans la chambre discrètement éclairée, lisant parfois, à la faible lumière qui filtrait à travers les rideaux ; ou simplement occupée à ses pensées, à de pénibles et douloureuses pensées. Gilbert ne dormit pas de toute la journée, se tournant et se retournant sur son lit et poussant de temps en temps des soupirs à demi étouffés qui déchiraient le cœur de sa femme. Elle était très-inconséquente ; elle avait été très-coupable ; mais il y avait une source profonde de tendresse dans ce cœur sentimental et essentiellement féminin, et peut-être George était-il soigné avec plus de dévouement par sa jeune femme, qui n'était pas sans reproches, qu'il ne l'eût été par une sévère compagne qui aurait glacé d'un regard impitoyable le sentiment coupable qui aurait pu s'aventurer dans le cœur de Lansdell. La femme du médecin sentait une compassion pleine de remords pour l'homme qui, à sa façon vulgaire, s'était montré plein de bonté pour elle.

— Jamais, jamais il ne s'est montré sévère envers moi, comme le faisait ma belle-mère, — pensait-elle ; — il m'a épousée sans savoir qui j'étais, et jamais il ne m'a fait de questions cruelles, et même maintenant, s'il savait la vérité, je crois qu'il aurait pitié de moi et qu'il me pardonnerait.

Elle regarda son mari avec une expression suppliante. On eût dit qu'elle avait quelque chose à lui dire, mais que le courage d'aborder ce sujet lui faisait défaut. Il était très-malade ; ce

n'était pas le moment de lui faire aucune communication désagréable. Il avait eu le délire pendant la nuit, et il s'était imaginé que Pawlkatt était auprès de lui, à l'heure où le digne homme ronflait profondément dans son lit. On avait, par-dessus tout, recommandé à Isabel de faire observer à son mari le plus grand calme possible, autant que la chose était praticable avec un homme actif et intelligent, récemment atteint par une maladie imprévue. Non ; quelque chose qu'elle eût à lui dire, elle devait s'abstenir pour le moment. Il était absolument incapable de lui donner, en cet instant, le secours qu'il lui eût accordé dans des circonstances ordinaires.

Les journées dans cette chambre de malade paraissaient terriblement longues : non parce qu'Isabel ressentait une lassitude égoïste à l'accomplissement de sa tâche ; elle désirait extrêmement, au contraire, être utile à l'homme qu'elle avait si cruellement offensé ; elle ne désirait que trop ardemment faire quelque chose, une action digne de l'approbation de M. Colborne lui-même, et qui pût atténuer son péché. Mais elle n'était pas familiarisée avec la maladie, et, étant douée d'une nature hypersensitive, elle souffrait cruellement au spectacle des souffrances d'autrui. Si le malade ne dormait pas, elle imaginait aussitôt qu'il allait plus mal, beaucoup plus mal, qu'il était en danger de mort, peut-être ; s'il délirait un peu dans l'intervalle de ses courts sommeils, elle prenait ses mains brûlantes dans les siennes, tremblant de la tête aux pieds ; s'il tombait dans un profond sommeil, elle était prise d'une terreur soudaine, s'imaginant que son calme n'était pas naturel, et se demandant si elle ne ferait pas bien de l'éveiller, dans la crainte qu'il ne tombât dans une dangereuse léthargie.

La femme du médecin n'était pas une de ces excellentes gardes-malades qui savent s'établir avec un joyeux entrain dans une chambre de malade, et profiter de l'occasion pour repriser un plein panier de bas délabrés, réservés pour une occasion analogue. Elle n'était pas une garde-malade qui savait accepter les devoirs de sa position d'une façon délibérée, et accomplir chaque tâche séparée avec le sang-froid qu'un commis de banque apporte à l'exécution des travaux qui lui sont confiés. Cependant elle était fort calme, marchant doucement, la main légère, pleine de tendresse, et George était heureux de la voir assise dans la chambre obscure, lorsqu'il entr'ouvrait de temps en temps ses paupières alourdies ; il était heureux, en quelque sorte, de prendre ses médicaments de sa main, — de cette main fluette et blanche aux doigts en fuseau, — cette main qu'il avait admirée lorsqu'elle était légèrement posée sur le parapet moussu du pont situé dans le cimetière d'Hurstonleigh, le jour où il lui avait demandé si elle voulait être sa femme.

M Gilbert resta toute la journée dans la chambre de son mari ; mais vers cinq heures, George tomba dans un profond sommeil, au milieu duquel Pawlkatt le trouva quelques minutes après six heures. Rien ne pouvait être meilleur que ce tranquille sommeil, dit le médecin ; et lorsqu'il fut parti, Mathilda, qui était depuis quelque temps dans la chambre du malade, afin de rendre, s'il se pouvait, un service quelconque à son maître, suggéra à Isabel de descendre, et de faire un tour au jardin pour prendre l'air.

— Vous devez étouffer, je pense, de rester enfermée toute la journée dans cette chambre, — dit Tilly avec compassion.

M Gilbert rougit, et elle répondit d'un ton timide et hésitant :

— Oui, je descendrai volontiers si vous pensez que George dormira tranquillement encore longtemps ; car je sais que vous en aurez bien soin. J'ai besoin d'aller quelque part ; — pas très-loin ; mais il faut que je sorte ce soir.

La femme du médecin avait le dos tourné à la lumière ; Mathilda ne vit pas la brusque rougeur qui lui couvrit le visage et qui disparut pendant qu'elle disait ces mots ; mais la femme de charge fit entendre néanmoins un murmure désapprobateur.

— J'aurais pensé, quand bien même vous auriez été la plus grande coureuse du monde, que vous seriez restée à la maison pendant la maladie de votre mari madame Gilbert, — dit-elle sèchement ; — mais, après tout, vous savez ce que vous avez à faire.

— Je ne vais pas loin ; seulement… seulement à deux pas, sur la route de Briargate, — répondit piteusement Isabel.

Elle laissa tomber sa tête contre le mur derrière elle et poussa un soupir plaintif, presque déchirant. Sa vie était bien dure, maintenant, dure et difficile, et semée, elle le croyait, de terreurs et de périls.

Elle mit son châle et son chapeau, les plus sombres et les moins frais de sa garde-robe. Mathilda la regardait pendant qu'elle était debout devant la vieille toilette, et elle remarqua qu'elle ne prenait même pas la peine de brosser les cheveux en désordre qu'elle couvrait de son chapeau noir.

— Elle ne peut sortir pour le voir dans cette tenue, — pensait l'honnête Mathilda, considérablement adoucie par l'examen de la toilette de sa maîtresse,

Elle leva le rideau, et regarda par la fenêtre au moment où la porte du jardin se referma sur Isabel ; elle vit la femme du médecin s'éloigner rapidement, le visage caché sous son voile. Il y avait un air de mystère dans cette promenade nocturne, quelque chose qui remplit d'une vague inquiétude l'esprit de la digne femme.

La légère atteinte de fièvre dont Pawlkatt parlait d'un air si dégagé, se trouva en réalité beaucoup plus sérieuse que lui ou Gilbert ne se l'étaient imaginé. La semaine toucha à sa fin, et le médecin des pauvres demeurait encore prisonnier dans la chambre qui avait vu mourir son père et sa mère. Il semblait qu'un long temps s'était écoulé depuis l'époque où il était bien portant et vigoureux, occupé à ses travaux du matin au soir, préparant les médicaments au laboratoire, et venant dans le parloir à des heures fixées pour prendre de bon appétit des repas substantiels et presque grossiers. Maintenant qu'il était si faible qu'on trouvait sujet de se réjouir lorsqu'il prenait une ou deux cuillerées de bouillon, la conscience d'Isabel la torturait cruellement en se rappelant qu'elle avait méprisé son mari à cause de son appétit ; avec quel dédain suprême elle l'avait regardé dévorant d'épaisses tranches de viandes saignantes, et épongeant jusqu'à la dernière goutte de sauce grasse à l'aide de grands morceaux de pain. Il n'était malade que depuis une semaine, et cependant il semblait que ce fût l'état normal pour lui d'être couché dans cette chambre obscure, sans forces et souffrant, pendant les longues et chaudes journées d'été. L'état de la santé du médecin faisait le sujet de la conversation de Graybridge ; les badauds en parlaient comme de la pluie et du beau temps, ou des progrès des blés verts dans les champs voisins. Une foule de malades nécessiteux venaient chaque jour à la porte s'enquérir de la santé du médecin, et ils s'éloignaient tristes et chagrins lorsqu'on leur disait qu'il allait de

plus en plus mal. M Gilbert, en descendant pour répondre aux questions de ces gens, découvrit pour la première fois combien son mari était aimé, lui qui ne possédait aucun des attributs d'un héros. Elle se demandait parfois s'il n'était pas préférable de porter de grosses chaussures et de sortir pour faire le bien, que d'être un voyageur aristocrate et blasé, aux mains blanches et chaussé de délicieuses bottes vernies et cambrées. Elle-même maintenant s'essayait à la vertu, — charmée et fascinée par l'enseignement de M. Colborne comme par un roman récemment découvert, — elle voulait faire le bien et elle ne savait comment s'y prendre ; mais voici devant elle l'homme qu'elle avait si complètement méconnu et méprisé, qui était infiniment au-dessus d'elle dans la région qu'elle venait à peine d'entrevoir. Mais son romanesque attachement pour Roland était-il sacrifié sur le nouvel autel qu'elle avait érigé ? Hélas ! non, elle s'efforçait de tout cœur de faire son devoir, mais le vieux culte sentimental gardait toujours sa place dans son cœur. Elle était comme ces païens classiques nouvellement convertis au christianisme, mais conservant cependant un amour et un respect caché pour les vieilles déités, trop grandes et trop belles pour être rejetées tout d'un coup.

La première semaine s'écoula, et Pawlkatt venait encore deux fois par jour visiter son malade ; il donnait encore les mêmes instructions aux infatigables gardes-malades qui soignaient George. Il fallait un repos absolu, continuer le traitement et observer les précautions immuables.

Pendant tout ce temps-là, Isabel n'avait pris que peu de repos, bien que Jeffson et sa femme se montrassent tout disposés à se relayer à tour de rôle auprès de lui, et fussent quelque peu blessés d'être éloignés de son chevet. Mais M Gilbert voulait être ver-

tueuse ; plus la tâche était rude, plus grande était sa joie de l'entreprendre. Bien souvent, toute seule dans cette chambre tranquille, elle passa les nuits à veiller son mari.

Pendant toutes ces veillées solennelles, aucune mauvaise idée ne pénétra-t-elle dans son esprit ? Pensa-t-elle qu'elle pourrait épouser Roland si la maladie du médecin allait se terminer fatalement ? Jamais, jamais une idée aussi noire ne souilla son esprit. N'allez pas croire que parce qu'elle a été inconséquente elle soit nécessairement une femme vicieuse. Sans relâche, à genoux au pied du lit de son mari, elle implora Dieu d'épargner ses jours. Elle n'avait jamais vu la mort, et son imagination fuyait, épouvantée, devant l'idée de cette terrible manifestation. Toute une existence de bonheur futur n'aurait pu lui faire oublier l'angoisse d'un changement fatal sur ce visage familier. Parfois, en dépit d'elle-même, bien qu'elle en repoussât la pensée avec une frissonnante horreur, l'idée que George ne guérirait pas s'emparait de son esprit. Il pouvait ne pas guérir, l'horreur éprouvée par tant d'autres pouvait l'assaillir.

Oh ! le bruit hideux des pas lourds des croque-morts, dans l'escalier : les coups de marteau ; l'horrible aspect d'une maison tendue de noir ! Elle pensait à toutes les morts décrites dans ses livres favoris : à Paul Dombey s'éteignant lentement, jour par jour ; à David Copperfield pleurant dans l'obscurité ; à Agnès, au visage sanctifié et à la main montrant le ciel. Si… si un pareil chagrin l'atteignait, M Gilbert se disait qu'elle se joindrait à quelque communauté de saintes femmes, et qu'elle se consacrerait au bien jusqu'à sa mort.

Cette conversion soudaine aurait-elle donc été si étrange ? Assurément non ! Chez ces natures enthousiastes le sentiment peut

prendre les formes les plus inattendues. C'est la question de savoir si une madame de Chantal écrira des lettres pieuses et brumeuses à un saint François de Sales, ou si elle mettra son âme en danger pour l'amour d'un amant terrestre.

31

Après la scène dans l'église d'Hurstonleigh, Roland retourna à Mordred pour penser avec plus d'amertume encore à la femme qu'il aimait. Cette silencieuse entrevue, — l'aspect de ce visage pâle, profondément mélancolique, d'une rigidité de statue dans son expression de résignation douloureuse, — n'avait exercé aucune influence calmante sur l'esprit de ce jeune homme, qui ne pouvait comprendre pourquoi le seul trésor qu'il désirait lui était refusé. Il ne pouvait être généreux ou juste envers la femme qui l'avait leurré de fausses espérances, puis abandonné à son désespoir ; il ne pouvait s'apitoyer sur la puérile créature qui avait marché inconsciente sur les bords fleuris d'un gouffre hideux, et qui s'était enfuie, stupéfiée et pleine d'horreur, au premier coup d'œil jeté sur les profondeurs béantes de l'abîme. Non ; sa colère contre Isabel n'aurait pas pu être plus intense si elle avait été une coquette habile et sans cœur qui aurait comploté sa ruine de propos délibéré.

— Il est probable que c'est là ce que le monde appelle une femme vertueuse, — s'écriait-il amèrement. — Sans doute Lucrèce était une femme de ce genre ; elle baissait les yeux pour montrer la longueur de ses cils noirs, elle tirait le meilleur parti possible d'un bras bien modelé posé sur son rouet, et sa joue se

couvrait de rougeurs quand Tarquin la regardait. Ces femmes vertueuses adorent l'éclat et le scandale. Je ne doute pas que M Gilbert n'ait eu beaucoup de plaisir pendant notre rencontre à l'église, et qu'elle ne soit partie fière du dégât qu'elle a fait en moi, — des sillons blêmes tracés autour de ma bouche, des cavernes où se cachent mes yeux.

Comme on le voit, Lansdell pouvait être parfois très-brutal lorsqu'il pensait à la femme dont la faible main avait si complètement détruit le palais féerique qu'il avait édifié. Il y a peut-être une bonne partie du sauvage des premiers jours caché sous l'homme civilisé d'aujourd'hui. Grattez le gilet de l'homme du monde, vous trouverez peut-être le pelage annelé du tigre. Il ne pouvait lui pardonner. N'avait-il pas lutté contre les tentations que son amour, — qu'elle avouait si naïvement par ses regards et ses paroles, — lui suscitait sans cesse ? n'avait-il pas combattu honorablement, bravement, et virilement, — il le croyait, du moins, — pour succomber malgré ses efforts ; et, une fois vaincu, pour trouver qu'il était inutile de faire tant d'efforts ? Il pensait à la vie qu'il avait arrangée pour lui-même et pour la femme qu'il aimait ; à cette existence nomade et brillante, passée au milieu des sites les plus enchanteurs. Mille projets élaborés en vue de cet avenir romanesque se dispersaient comme la ville-fantôme de Mireille, sous l'influence desséchante de cette déplorable lâcheté féminine.

— Ce n'est pas parce qu'elle est une femme vertueuse, ce n'est pas parce qu'elle aime son mari qu'elle refuse de m'écouter, — pensait-il, — c'est uniquement la ridicule terreur provinciale d'un esclandre qui l'attache à cette misérable petite ville. Puis, après m'avoir brisé le cœur, après avoir dérangé ma vie, elle s'en va à

Hurstonleigh et s'assied dans une posture pieuse, ses grands yeux levés vers le prêtre, comme une madone de Giorgione, afin de se réhabiliter dans l'opinion de Graybridge.

Il ne savait être ni juste, ni patient. Parfois il riait bruyamment de sa propre folie. Était-ce lui qui avait affiché un scepticisme cynique à l'endroit de la profondeur ou de la durée de toute émotion ; était-il l'homme qui était devenu presque fou d'amour pour un pâle visage et de grands yeux noirs et rêveurs ? Hélas ! oui, ce sont précisément ces railleurs qui sont atteints le plus profondément, lorsque la maladie les saisit. Vénus, l'implacable déesse, si longtemps raillée par le sceptique, s'attache enfin à sa proie, et la victime succombe tout d'un coup, stupéfaite et confondue, et reconnaît sa terrible puissance. La belle et souriante créature, si séduisante aux regards, nouvellement sortie des ondes tièdes caressées par le soleil, apparaît les cheveux humides et dans toute la splendeur de son beau corps nacré, pour se transformer soudain en Némésis à la terrible sentence de laquelle on ne peut se soustraire.

— Moi… moi, qui ai usé ma vie, là où elle est seulement supportable… je souffre ainsi au dernier moment, et pour la femme à demi-ignorante d'un médecin de campagne ! moi qui me suis donné les allures d'un Lauzun ou d'un Brummel, je me dessèche d'amour pour une femme qui ne sait pas même mettre ses gants !

Chaque jour Lansdell se promettait de quitter le Midland ; mais le lendemain le trouvait encore au château, attendant sans espoir, sans but, — attendant, il ne savait quoi, — attendant peut-être faute de l'énergie physique nécessaire pour le court effort d'un départ. Il voulait aller par terre à Constantinople, de la sorte la fatigue serait plus grande. Une traversée du mont Cenis ne le

guérirait-elle pas de son amour insensé pour Isabel ? D'Alembert ne trouva-t-il pas un refuge contre le monde et ses ennuis dans les tranquilles plaisirs de la géométrie ? Goethe ne cherchait-il pas du soulagement à un grand chagrin dans l'étude d'une langue nouvelle ? Roland fit un faible effort pour apprendre l'alphabet arabe, pendant les jours et les nuits de désœuvrement passés à Mordred. Il étudierait les langues sémitiques, sans exception. Il se plongerait dans le livre de Job. Beaucoup de gens avaient trouvé dans le livre de Job un sujet de grand labeur. Mais les petits caractères arrondis de l'alphabet arabe glissaient de l'esprit de Lansdell comme autant de jeunes serpents, et il ne réussit à apprendre les langues sémitiques que juste assez pour écrire en arabe le nom d'Isabel sur les feuillets d'un buvard. Il était amoureux. Jamais écolier, séduit par une jolie compagne aux yeux bleus, aux rubans bleus, à la robe blanche entrevue à l'école de danse, ne fut plus follement amoureux que le jeune châtelain de Mordred, qui avait rempli tout un volume de diverses versions poétiques de son mépris pour l'espèce humaine en général et pour les femmes en particulier. Il avait sonné ce joyeux hallali avant d'être sorti du bois ; et maintenant il trouvait à son dam qu'il s'était trop pressé, car la forêt touffue l'emprisonnait de toutes parts, et il ne semblait pas exister d'issue au sombre labyrinthe.

Il y avait près de quinze jours que George était malade, et le maître du Prieuré de Mordred était encore dans le Midland. Il ne savait rien de la maladie du médecin, car il n'avait pas l'habitude d'écouter les bavardages de son valet de chambre ; de plus ce fonctionnaire se trouvait moins que jamais porté en ce moment à donner à son maître des renseignements que celui-ci ne demandait pas, car, comme il le disait à l'office :

— Monsieur est d'une humeur massacrante depuis le jour de notre retour au château. Autant vaudrait adresser la parole à un tigre que de lui parler, excepté quand il vous fait une question, et Dieu sait que ça n'arrive pas souvent. Je ne me rappelle pas avoir jamais vu des manières aussi tristes que les siennes depuis quelque temps ; et si le salaire n'était pas convenable et les vêtements toujours propres et jamais râpés, — ce qui était le cas avec un certain membre de la Chambre des pairs, qui portait ses habits jusqu'à ce qu'ils ne fussent plus mettables, — il y a longtemps que je ne fatiguerais plus ce vieux et triste donjon de ma présence.

Roland n'aurait pu apprendre la maladie de George que par Gwendoline ; mais il n'était pas retourné à Lowlands. Il avait une idée vague qu'il irait, un beau matin, demander pour en finir la main de sa cousine ; mais il remettait indéfiniment la mise à exécution de cette idée, comme un homme qui pense au suicide peut différer la réalisation de son funèbre dessein, tout en tenant son pistolet chargé ou son acide prussique à portée de sa main, pour le moment où ils seront nécessaires. Il n'était pas repassé devant la maison du médecin depuis le jour où il avait vu Isabel assise dans le parloir. Il s'était, en un mot, interdit Graybridge et la route qui y conduisait.

— Je ne lui donnerai pas le plaisir de dire que je l'obsède, — pensait-il ; — son cœur vain et lâche ne se réjouira pas au spectacle de ma misérable faiblesse. J'ai mis une seule fois mon cœur à nu devant elle, et elle est restée à sa place jouant la dévotion et m'a laissé partir avec mon désespoir. Elle aurait pu chercher à me voir ce soir-là, au moins pendant quelques minutes. Elle aurait pu me parler, me dire quelques paroles banales mais sympa-

thiques ; mais elle a préféré faire montre de piété. Je gage qu'elle sait aussi bien que moi que l'air recueilli s'harmonise avec sa beauté ; et elle est rentrée chez elle heureuse, sans doute, à la pensée qu'elle faisait le malheur d'un homme. Et c'est l'espèce de femmes que le monde appelle vertueuses, — créatures dont la vanité est assez grande pour tenir la place de toutes les autres passions. Pour une femme vraiment vertueuse, pour une femme loyale qui aime son mari, et devant laquelle le libertin le plus déclaré s'incline intimidé et respectueux, — pour cette femme-là je n'ai que du respect et de l'admiration ; mais je hais et je méprise ces coquettes sentimentales, qui font l'éloge de l'amour platonique au second degré, en s'inspirant des pages d'un poète, qui, à ses meilleurs instants, est dix fois plus immoral que l'auteur de Don Juan à ses plus mauvais moments.

Mais Roland n'était pas toujours aussi cruel envers la femme qu'il aimait. Parfois au milieu de sa rage et de sa colère, un soudain courant de tendresse passait à travers les ondes noires de son âme, et pour un instant l'image d'Isabel lui apparaissait sous ses couleurs véritables. Il la voyait comme elle était réellement, folle, mais non pas vile ; faible, mais non pas hypocrite ; romanesque et coupable peut-être d'un peu de vanité féminine, mais non pas cruelle de parti pris. Parfois, au milieu de la lutte de ces sentiments contraires, dans laquelle la colère, l'égoïsme, la fierté blessée, la vanité mortifiée produisaient un véritable tourbillon de passions douloureuses, parfois sous l'empire de désirs moins dignes encore, — l'amour vrai, l'amour sublime et clairvoyant, se dressait, pour un instant, victorieux, et Roland n'avait plus que des pensées de tendresse pour la femme qui avait brisé son avenir.

— Pauvre enfant, pauvre fille naïve et chérie ! — pensait-il à ces moments acquis aux bons instincts ; — si, au moins, je me montrais généreux, en m'éloignant, en vous pardonnant, et en vous laissant devenir en paix une femme vertueuse, vivant avec votre brave homme de mari, qu'il est de votre devoir de respecter et d'écouter. Mon Dieu ! j'ai pourtant entendu raconter, j'ai pourtant lu la biographie d'hommes dont l'existence n'a été qu'un long sacrifice, qui ont toujours ignoré ce que c'est que la possession de l'objet aimé ; éternels Abrahams offrant sans cesse de nouveaux Isaacs sur l'autel d'une divinité insatiable, et qui ont néanmoins trouvé une sorte de bonheur, une joie sublime et céleste dans les angoisses de leur martyre ! Il existe certainement de par le monde des trappistes au milieu des gorges sombres de Valombreuse ; hommes qui gardent un éternel silence sur le seul objet qui soit digne de leur faire retrouver la parole ; galériens qui marchent, le sourire aux lèvres, chargés d'invisibles chaînes et attachés éternellement à un compagnon qu'ils ont en horreur ; hommes qui ne savent jamais ce que c'est de dire leur pensée ou d'agir à leur guise ; qui vivent perpétuellement sous l'œil d'un garde-chiourme et qui sont tirés d'un sommeil paisible par le choc du marteau cruel qui vérifie la solidité de leurs fers. Il y a des créatures qui commencent l'expérience de la souffrance avec les premières lettres de l'alphabet, qui sont souffre-douleurs à l'école, maîtres d'étude au collège ; qui servent de plastron à un sot qui les insulte et les humilie ; les pieds et les poings liés par les besoins d'une mère qui souffre, de frères qui meurent de faim, de sœurs sans avenir et sans dot ; amoureux, et n'ayant même pas le pain quotidien à offrir à la femme qu'ils aiment ; obligés de se tenir à l'écart et d'imposer silence à leurs sentiments les plus nobles, pendant qu'un homme qui ne les vaut pas acquiert, sans

en connaître la valeur, la récompense qui entre leurs mains, aurait rendu la terre radieuse ; forcés enfin par dévouement pour les leurs, d'épouser la femme qu'ils n'aiment pas, et qui ont assez de courage pour dissimuler leur dédain et pour faire leur devoir jusqu'au dernier moment ; mourant enfin, victimes d'une éternelle tromperie ; ne sachant, n'ayant jamais, jamais su ce que c'est que voir s'épanouir dans sa fraîcheur un seul de leurs désirs ; condamnés à porter un habit neuf et un chapeau râpé, un chapeau propre et des bottes douteuses ; jamais, en aucun sujet humain, ne réalisant le complet ou le beau. Il y a des hommes comme ceux-là, et pourtant me voici, moi qui ai soufflé chez Christie un Murillo au marquis de Lambethia, moi qui n'ai jamais su ce que c'était que le chagrin jusqu'au jour de la mort de ma mère, me voici me tordant sous la douleur comme un tigre blessé, parce que je ne puis posséder la femme que j'aime !

Rien de plus irrégulier que les habitudes de Lansdell pendant cette période. Le cuisinier de Mordred déclara qu'une chose ressemblant à un soufflé était absolument impossible avec un homme qui demandait son dîner entre sept et neuf heures du soir. Le poisson était trop cuit, les rôtis trop fermes, et tous les bains-marie de Mordred ne pouvaient empêcher les sauces du cuisinier de figer. Ce digne artiste levait les épaules en contemplant les ruines de ses travaux, et il appliqua son attention à la composition d'un menu dont les meilleurs plats pourraient être servis froids. Il aurait pu s'épargner cette peine. Le jeune homme, qui, naturellement indifférent sur la composition de ses repas, n'avait que par vanité pure été poussé à dépasser le luxe insolent des gastronomes célèbres, savait à peine maintenant la nature des plats qu'on servait devant lui. Il mangeait et buvait machinalement ; il buvait peut-être un peu plus que de coutume de ces fa-

meux vins de Bordeaux que son père et son grand-père avaient conservés. Mais le dîner, pas plus que les vins, ne lui faisait plaisir. Le vin ne l'égayait pas ; il restait sombre, assis devant sa grammaire arabe et se demandant ce qu'il allait devenir, maintenant que sa vie n'avait plus de but.

Il était dans son cabinet, assis en face de ce vieux portrait peint par Rembrandt, avec lequel il semblait avoir un air de famille et qui le regardait d'un air grave. Il était assis près d'une table sur laquelle était placée une lampe allumée. C'était une pesante soirée du mois de juin, et il y avait environ quinze jours que George était malade. La lumière de la lampe, — une lumière douce, discrète, obscurcie par un globe très-épais en verre dépoli, — tombait principalement sur le livre ouvert, laissant dans l'ombre la figure du lecteur. Mais malgré cette ombre ce visage paraissait tiré et flétri, et ce quelque chose qui se voyait dans tous les portraits des Lansdell, — ce quelque chose qu'on remarque dans tous les portraits de Charles I d'Angleterre et de Marie-Antoinette de France, quels que soient le peintre et l'époque de la peinture, — était très-visible ce soir-là sur les traits de Roland. Il avait longuement réfléchi devant ses livres, car il avait à peine lu cinq ou six pages, depuis neuf heures, bien qu'il fût déjà onze heures et demie. Il allongeait le bras vers la sonnette dans le but d'appeler son valet de chambre et de débarrasser de la tâche d'une veillée plus longtemps prolongée ce gentleman qui bâillait tout seul dans la chambre de la femme de charge. À Mordred, les habitudes avaient toujours gardé la modération de l'époque de Lady Anna Lansdell : tous les domestiques étaient couchés à onze heures, à l'exception du valet de chambre de Roland. Au moment donc où Roland allait le sonner, celui-ci entra dans le cabinet.

— Monsieur veut-il recevoir une visite ? — demanda-t-il.

— Si je veux recevoir une visite ? — s'écria Roland, se retournant sur son fauteuil et regardant d'un air surpris le visage solennel de son domestique : — qui peut désirer me voir à pareille heure ? Est-il arrivé un malheur ?... Est-ce quelqu'un envoyé... de Lowlands ?

— Non, monsieur, c'est une dame inconnue, c'est-à-dire quand je dis inconnue, je crois, monsieur, bien qu'elle ait son voile baissé, et que ce voile soit très-épais, je crois, sans pouvoir l'affirmer à monsieur, que c'est M Gilbert, la dame du médecin de Graybridge.

Le valet de chambre toussa d'un air candide derrière sa main et regarda discrètement les cartouches de chêne sculpté du plafond. Roland se leva vivement.

— M Gilbert, — murmura-t-il, — à une heure pareille ! C'est impossible !... elle ne peut... Faites entrer cette dame, quelle qu'elle soit, — dit-il à voix haute au domestique. — Il faut qu'il soit arrivé un malheur ; ce ne peut être qu'une affaire de la dernière importance qui amène quelqu'un à une heure pareille.

Le domestique s'éloigna, fermant la porte derrière lui, et Roland resta debout devant la cheminée, attendant sa visiteuse. Toutes les teintes chaudes de son visage disparurent et il pâlit incontestablement. Il n'avait jamais eu ce que le peuple appelle des couleurs, mais il pâlit encore. Pourquoi venait-elle à une heure pareille ? Quel était son dessein en venant dans cette maison plutôt que dans toute autre ? Venait-elle pour lui dire qu'elle avait modifié sa décision ? Pour un instant, un flot de délices envahit son âme, aussi chaud et vivifiant qu'un brusque rayon de soleil

dans les derniers jours de l'automne ; mais l'instant d'après, — tant cette émotion que nous appelons l'amour est étrange et subtile, — une sensation glaciale de regret se glissa dans son esprit, et il fut presque fâché qu'Isabel fût venue ainsi vers lui, bien qu'elle lui apportât la promesse d'un bonheur futur.

— Pauvre enfant ignorante et naïve… quel malheur que mon amour te soit éternellement préjudiciable ! — pensait-il.

La porte fut rouverte par le valet de chambre, avec autant de solennité que s'il s'était agi de livrer passage à une duchesse en toilette de cour, et Isabel pénétra dans la chambre. Un coup d'œil suffit à Lansdell pour voir qu'elle était très-émue, qu'elle souffrait cruellement de la terreur que lui inspirait sa présence ; et peut-être avant qu'elle eût parlé savait-il déjà qu'elle ne venait pas lui annoncer le moindre changement dans sa décision, ni aucune modification des sentiments qui avaient causé leur séparation au Roc de Thurston. Il n'y avait rien de désespéré dans ses manières, — rien de l'aplomb dramatique qui appartient aux grandes crises de la vie. Elle se tenait debout devant lui, pâle et irrésolue, levant vers lui des yeux suppliants et effarouchés.

Lansdell lui approcha un fauteuil, mais il fut obligé de l'engager à s'asseoir ; cependant, même après cela, elle resta assise avec cette espèce d'irrésolution timide qu'il avait si souvent remarquée chez quelque brave fermier venu pour demander des faveurs inusitées pour le renouvellement de son fermage.

— J'espère que vous n'êtes pas fâché contre moi de ce que je me présente chez vous à pareille heure, dit-elle d'une voix sourde et tremblante. Je n'ai pas pu venir plus tôt, sans cela…

— Ce ne peut être qu'avec plaisir que je vous vois, répondit gravement Roland, bien que ce plaisir soit singulièrement mêlé de peine. Vous êtes venue me trouver sans doute parce que vous êtes dans un embarras quelconque et que vous avez besoin de mes services d'une façon ou d'une autre. Je suis heureux que vous me témoigniez cette confiance ; je suis content de penser que vous faites fond sur mon amitié.

Lansdell parla ainsi parce qu'il vit que la femme du médecin était venue pour solliciter une faveur quelconque, et il voulait lui en faciliter la demande. Isabel leva les yeux avec une nuance de surprise dans le regard. Elle ne s'attendait pas à le trouver ainsi, calme, froid, raisonnable. Un sentiment douloureux s'empara de son cœur. Elle se dit qu'il fallait que son amour eût péri pour qu'il se montrât si bon pour elle, si doux, et si calme ; elle le regarda furtivement comme il s'appuyait dans l'angle le plus éloigné de la massive cheminée ; sans doute sa passion éphémère était morte, et il s'était replongé dans un nouvel océan d'amourettes, — une duchesse superbe, une Clotilde aux yeux noirs, — une créature brillante ressemblant aux nombreux modèles contenus dans les pages de l'Étranger.

— Vous êtes bien bon… trop bon de n'être pas fâché contre moi, — dit-elle. — Je suis venue pour vous demander un service, — un très-grand service, et je…

Elle s'arrêta et tourmenta silencieusement le manche de son ombrelle, — la vieille ombrelle verte à l'ombre de laquelle Roland l'avait vue si fréquemment. Il était évident que son courage l'abandonnait tout à fait au moment de la crise.

— Ce n'est pas pour moi que je vais vous demander ce service, — dit-elle toujours timidement et les yeux fixés sur son ombrelle : — c'est pour une autre personne, qui,... en un mot, c'est un secret, et...

— Quoi que ce soit, c'est accordé, sans question, sans commentaire, — répondit Roland.

— Je suis venue pour vous demander de me prêter... je ferais mieux de dire de me donner, car en vérité je ne sais quand je pourrai jamais vous le rendre... de l'argent, beaucoup d'argent..., cinquante livres sterling.

Elle le regarda comme si elle pensait que l'importance de la somme dût inévitablement l'étonner, et elle vit un sourire tendre et mélancolique sur ses lèvres.

— Ma chère Isabel... ma chère madame Gilbert... si tout ce que je possède au monde pouvait vous donner le bonheur, je quitterais joyeux le Midland dès demain, sans emporter un sou. Je ne voudrais pas pour un empire que vous fussiez gênée pendant une heure, quand je possède plus d'argent que je n'en sais dépenser. Je vais vous donner immédiatement un chèque, ou plutôt une demi-douzaine de chèques en blanc que vous pourrez remplir au fur et à mesure de vos besoins.

Mais Isabel fit de la tête un signe de refus à cette proposition.

— Vous êtes bien bon, — dit-elle, — mais un chèque ne ferait pas mon affaire. C'est de l'argent qu'il me faut ; la personne pour laquelle je vous le demande n'accepterait pas un chèque.

Roland la regarda avec une soudaine expression de doute, — presque avec quelque chose qui ressemblait à de la terreur.

— La personne pour laquelle vous me le demandez, — répéta-t-il ; — ce n'est pas pour vous, alors, que vous désirez cet argent ?

— Oh ! non, vraiment… que pourrais-je faire de tant d'argent ?

— Je pensais que vous pouviez être gênée… je pensais que… Ah ! je devine : c'est pour votre mari que vous désirez cet argent.

— Oh ! non ; mon mari ne s'en doute pas. Mais, je vous en prie, ne me questionnez pas. Ah ! si vous saviez combien j'ai souffert avant de venir ici ce soir ! S'il y avait eu au monde quelque autre personne qui pût venir à mon secours, jamais je ne serais venue ici ; mais il n'y a personne, et il me faut de l'argent.

Le visage de Roland s'assombrissait à mesure que parlait M Gilbert. Son agitation, la chaleur de ses paroles, l'inquiétaient et l'alarmaient.

— Isabel, — s'écria-t-il, — Dieu sait que je n'ai pas le droit de vous interroger ; mais il y a dans la manière dont vous me faites cette demande quelque chose qui me fait peur. Pouvez-vous douter que je sois votre ami, votre meilleur et votre plus sincère ami… après votre mari peut-être ? Oubliez tout ce que je vous ai dit jusqu'à ce jour pour ne vous rappeler que ce que je vous dis ce soir… ce soir, alors que tous mes sentiments les plus nobles se réveillent à votre vite. Croyez que je suis votre ami, Isabel, et par pitié ayez confiance en moi. Quelle est cette personne qui vous demande de l'argent ? Est-ce votre belle-mère ? Dans ce cas mon livre de chèques est à sa disposition.

— Non, — balbutia la femme du médecin, ce n'est pas pour ma belle-mère ; mais……

— Mais c'est pour quelque personne de votre famille ?

— Oui, — répondit-elle avec un grand soupir ; — mais je vous en prie, ne me questionnez pas plus longtemps. Vous m'avez dit tout à l'heure que vous m'accorderiez la faveur que je vous demanderais, sans questions ni commentaires. Ah ! si vous saviez combien il m'a été pénible de venir ici !

— En vérité !… Je regrette qu'il vous soit si douloureux d'avoir confiance en moi.

— Ah ! si vous saviez… murmura Isabel à voix basse, se parlant à elle-même plutôt qu'à Roland.

Lansdell tira de sa poche un petit trousseau de clefs et se dirigea à travers la chambre vers un coffre-fort habilement dissimulé sous la forme d'un meuble antique en ébène sculptée. Il ouvrit une porte massive et prit une petite boîte sur l'un des rayons.

— Mon intendant m'a apporté hier une liasse de billets de banque. Voulez-vous prendre ce qu'il vous faut ? — demanda-t-il en tendant sa boîte ouverte à Isabel.

— J'aime mieux que vous me donniez l'argent vous-même : il ne me faut pas plus de cinquante livres.

Roland compta dix billets et les tendit à Isabel. Elle se leva et resta quelques instants hésitante, comme si elle avait quelque chose à ajouter, et que ce quelque chose fût d'une nature presque aussi embarrassante que la question d'argent.

— J'espère… j'espère que vous ne me trouverez pas indiscrète, — dit-elle, — mais il y a encore quelque chose que je voudrais vous demander.

— N'hésitez pas à me demander quoi que ce soit ; tout ce que je désire c'est votre confiance.

— Je veux seulement vous faire une question. Il y a quelque temps, vous parliez de quitter le Midland… l'Angleterre… êtes-vous toujours dans la même disposition ?

— Oui, mes préparatifs sont faits pour un prochain départ…

— Un départ très-prochain ?… Vous partez donc immédiatement ?

— Immédiatement… demain peut-être. Je vais en Orient. Je ne reviendrai probablement pas de longtemps en Angleterre.

Il y eut un moment de silence pendant lequel Roland vit une faible rougeur passer sur les traits d'Isabel et sa respiration devenir plus oppressée.

— Alors il faut que je vous fasse mes adieux ce soir, — dit-elle.

— Oui, nous ne nous reverrons probablement pas. Bonsoir et adieu. Peut-être quelque jour, lorsque je serai un vieillard radoteur, racontant à mes amis les mêmes anecdotes chaque fois que je dînerai avec eux, reviendrai-je dans le Midland et trouverai-je M. Gilbert médecin en renom à Kilmington, favori des vieilles dames et faisant ses visites en voiture… jusque-là, adieu.

Il garda la main d'Isabel quelques minutes, — sans la presser même légèrement, — la tenant simplement comme s'il tenait dans cette frêle étreinte le dernier fil qui l'attachât à l'amour et à la vie. Isabel le regardait avec étonnement. Combien cet adieu était différent de cette entrevue passionnée sous le chêne de lord Thurston, pendant laquelle il s'était roulé par terre et avait pleuré

à la douleur d'être séparé d'elle ! Évidemment les mélodrames qu'elle avait vus au théâtre de Surrey étaient des images fidèles de la nature. Rien n'était plus éphémère que l'amour du méchant châtelain.

— Encore un mot, madame Gilbert, — dit Roland après un court silence : — votre mari connaît-il la personne qui vous demande cet argent ?

— Non… je… je lui aurais tout dit… je crois… et je lui aurais demandé l'argent s'il n'avait pas été malade ; mais il a besoin du plus grand calme.

— Il est très-malade… votre mari est malade ?

— Oui… je croyais que tout le monde le savait. Il est très… très-malade. C'est ce qui a fait que je suis venue si tard. Je suis restée auprès de lui toute la journée. Bonsoir.

— Mais vous ne pouvez vous en retourner seule ; il y a si loin. Il sera au moins deux heures du matin avant que vous atteigniez Graybridge. Je vais vous reconduire dans ma voiture ; ou plutôt, je vais vous faire reconduire par mon cocher… par le vieux cocher de ma mère… cela vaudrait mieux.

Ce fut en vain que M Gilbert protesta contre cet arrangement. Roland réfléchit que puisque la femme du médecin avait été introduite par son valet de chambre, sa visite serait connue de toute la maison le lendemain au déjeuner. Dans ces circonstances M Gilbert ne pouvait quitter Mordred trop publiquement. C'est pourquoi un vieux serviteur qui avait conduit le vieil attelage de chevaux blancs de lady Anna Lansdell par les routes et les chemins ombreux du Midland fut arraché à son paisible sommeil et

reçut l'ordre de s'habiller tandis qu'un valet d'écurie amenait Un gros cheval bai et un vieux brougham. Isabel retourna fort commodément à Graybridge dans cette voiture ; mais elle pria le cocher d'arrêter à l'entrée de la ruelle où elle descendît et lui souhaita le bonsoir.

Elle trouva la maison dans une obscurité profonde ; elle rentra au moyen du passe-partout de son mari, et se glissa doucement dans la chambre qui faisait face à celle dans laquelle George reposait, gardé par Mathilda.

32

— Veillez à ce qu'on envoie des raisins et un ananas à M. Gilbert, à Graybridge, — dit Roland à son valet de chambre, le matin du jour qui suivit la visite d'Isabel. — J'ai appris avec peine hier soir, par sa femme, qu'il est sérieusement malade.

Le valet, très-affairé en ce moment-là à brosser un chapeau, sourit doucement dans sa barbe en entendant les paroles de son maître. Le châtelain du Prieuré de Mordred aurait pu aussi bien ne pas souiller sa conscience d'aucune phrase hypocrite au sujet du médecin de Graybridge.

— Je parierais volontiers une année de mes gages que si son mari meurt il l'épouse dans les six mois, — dit le domestique de Roland en prenant sa seconde tasse de café. — Jamais de ma vie je n'ai vu un jeune homme aussi amoureux.

Un changement se fit dans la nature des rêves de Lansdell. Cette pensée, cette pensée vile et cruelle, qui n'était pas venue à

l'idée d'Isabel, ne put quitter le cœur de Roland après cette entrevue nocturne dans son cabinet. Quoi qu'il fît, malgré l'énergie avec laquelle il repoussa la tentation honteuse, bien qu'il ne fût pas méchant et qu'il eût encore du cœur, il ne pouvait se défendre de penser à ce qui pourrait arriver si… si… la Mort, qui tient dans ses mains décharnées tant d'ordres d'élargissement, venait à couper le nœud qui enchaînait Isabel.

— Dieu sait que je ne suis pas assez vil pour désirer le moindre mal à ce pauvre diable de Graybridge, — pensait Lansdell, — mais si…

Et alors la main du tentateur écartait un sombre rideau, et montrait l'image délicieuse d'une existence qui pourrait se réaliser si George voulait bien être assez obligeant pour succomber sous cette malheureuse fièvre qui avait fait tant de victimes dans les ruelles de Graybridge. Roland n'était pas un héros ; ce n'était rien qu'un jeune homme très-imparfait et très-indécis, dont les nobles instincts luttaient sans cesse contre les exigences honteuses de son esprit ; un enfant gâté de la fortune qui avait presque toujours agi à sa guise jusqu'à ce moment.

— Je devrais m'en aller, — pensait-il ; — je devrais m'éloigner d'autant plus que cet homme est malade. Il y a en apparence quelque chose d'horrible à rester ici à attendre le résultat, lorsque la mort de George me donnerait un trésor si inestimable.

Mais il restait, néanmoins. Un homme peut très-bien apprécier l'énormité de son péché et cependant continuer à mal faire. Lansdell ne quitta pas Mordred ; il se contenta d'envoyer au médecin un panier des plus beaux raisins des serres du château et

deux des plus gros ananas ; et peut-être sa conscience trouva-t-elle un léger soulagement après l'exécution de cette courtoisie.

Lord Ruysdale vint voir son neveu dans le courant de la belle matinée qui suivit la visite d'Isabel au château, et comme le jeune homme fumait son cigare devant le portail au moment où la voiture du comte arrivait par l'allée sablée, il n'y eut pas moyen d'éviter la visite du vieillard.

Roland jeta son cigare et se résigna à la perspective de discuter pendant une heure sur des choses qui ne l'intéressaient pas le moins du monde, et qui ne lui causaient aucun plaisir. Que lui importait qu'on s'attendît ou non à une dissolution prochaine du Parlement ? On s'attendait toujours à une dissolution à moins qu'il ne se produisît d'événement contraire ; mais il ne résultait absolument rien de tous ces bruits et de toutes ces clameurs. Les pauvres gens restaient toujours pauvres et murmuraient d'être affamés ; les riches étaient toujours riches et s'indignaient contre l'oppression d'un impôt exorbitant sur le revenu. Le pauvre Roland se conduisit admirablement pendant le supplice que lui infligea la visite de son oncle ; et s'il fit çà et là des réponses vagues et des questions étrangères au sujet, lord Ruysdale était trop absorbé par sa propre éloquence pour relever les peccadilles de son neveu. Roland ne se débarrassa de lui qu'en promettant d'aller dîner le soir même à Lowlands.

— S'il y a une dissolution, notre parti ne peut manquer d'avoir la prépondérance, — dit le comte avant de partir — et, dans ce cas, il faut que vous vous portiez candidat pour Wareham. Les habitants de Wareham voient en vous leur représentant légitime. J'entrevois de grandes choses, mon cher ami, si le ministère actuel se retire. J'ai mené très-gentiment mon petit budget pendant

l'année qui vient de s'écouler ; je louerai une maison meublée à la ville, et je recommencerai la vie sur de nouveaux frais l'année prochaine si les choses marchent bien. J'espère vivre assez longtemps pour vous voir faire figure dans le monde, Roland.

Pendant toute cette entrevue, lord Ruysdale ne remarqua pas une seule fois l'expression fatiguée de la figure de son neveu ; cette expression sans nom qui donnait un caractère sombre à tous les portraits des Lansdell, et qui faisait que le désœuvré blasé de trente ans semblait plus âgé que ce gai gentilhomme campagnard de soixante ans.

Roland se rendit ce soir-là à Lowlands. Pourquoi n'aurait-il pas fait ce plaisir à son oncle ? d'autant plus qu'il importait fort peu qu'il fît n'importe quoi ou qu'il allât n'importe où, si tout dans le monde l'ennuyait. Il trouva au salon Gwendoline, qui avait un faux air de Marie-Antoinette dans sa demi-toilette de soie grise, avec une écharpe de dentelle noire couvrant ses magnifiques épaules et attachée par un nœud négligé derrière la taille. Raymond était assis dans un grand fauteuil de tapisserie, inventoriant une caisse de livres nouvellement arrivée de Londres et marmottant de dédaigneuses remarques sur leurs titres et leur contenu.

— Enfin ! — s'écria-t-il lorsqu'on annonça Lansdell. — Je suis passé à Mordred cinq ou six fois depuis deux mois ; mais comme vos gens me répondaient toujours que vous n'y étiez pas, et que je lisais sur leurs figures que vous étiez chez vous, j'y ai renoncé de désespoir.

Lord Ruysdale survint, tenant à la main le Times ouvert, et insista pour lire un article de fond, qu'il déclama avec une énergie

extraordinaire et en appuyant particulièrement sur le commencement des phrases. Le dîner fut annoncé avant la fin de la lecture et Raymond conduisit Gwendoline à la salle à manger pendant que Roland restait pour entendre la péroraison estropiée par l'élocution défectueuse de son oncle.

Le dîner se passa très-tranquillement. Le comte parla politique et Raymond causa très-agréablement sur les principes de la philosophie naturelle appliqués aux chefs de la nation. Il y avait un contraste étrange entre l'énergie de ces deux hommes qui avaient passé l'âge mûr, descendant tranquillement l'autre versant de la colline, et la langueur rêveuse que montraient les deux jeunes gens qui les écoutaient. George Sand a dit quelque part qu'aujourd'hui les livres les plus vieux sont écrits par les plus jeunes auteurs. N'aurait-elle pas pu aller plus loin et dire que de nos jours les jeunes gens sont plus vieux que leurs aînés ? Nous n'avons plus nos Springheeled Jacks et nos John Mittons ; Tom et Jerry ne sont plus populaires, ni dans le monde ni sur la scène ; nos jeunes aristocrates ne trouvent plus plaisant d'aller avec un corbillard aux courses d'Epsom, ou de défoncer les tonneaux de vin dans Haymarket ; mais à la place de tout ce tapage, une mortelle froideur s'est emparée de la jeunesse de notre pays, langueur morbide et stagnation d'esprit, desquelles il ne faut rien moins qu'une guerre de Crimée ou une révolte aux Indes pour tirer ces oisifs usés qui errent dans un monde désert.

Le dîner tirait à sa fin quand lord Ruysdale prononça un nom qui éveilla l'attention de Lansdell.

— Je suis passé par Graybridge en vous quittant, Roland, — dit-il, — et j'ai fait une visite ou deux. J'ai appris avec peine que M. Gilmore… Gilson… Gilbert, — oui, Gilbert, cet excellent jeune

médecin que nous avons rencontré chez vous l'autre jour… l'année dernière, je veux dire… ma foi ! comme le temps passe !… j'ai appris avec peine qu'il est malade. Une mauvaise fièvre… il est très-dangereusement malade, à ce que m'a dit Saunders, l'avoué. C'est fâcheux, n'est-ce pas, Gwendoline ?

Le visage de Gwendoline s'assombrit, et elle jeta un coup d'œil sur Roland avant de parler.

— Je suis fâché d'apprendre cette nouvelle, — dit-elle. — J'en suis fâchée pour M. Gilbert pour plus d'une raison. Il est regrettable qu'il ait une aussi mauvaise femme.

Roland devint écarlate, et il se tourna vers sa cousine comme s'il allait lui parler ; mais Raymond le devança.

— Je pense que moins nous parlerons de ce sujet, mieux cela vaudra, — s'écria-t-il vivement. — C'est là un sujet, je crois, lady Gwendoline, qu'il vaudrait mieux ne pas discuter ici.

— Pourquoi ne le discuterait-on pas ? — s'écria Roland, regardant sa cousine d'un air furieux et méprisant. — Tout le monde sait que la calomnie de son sexe est un des privilèges de la femme. Pourquoi Gwendoline n'userait-elle pas d'un droit consacré ?… Le sujet est infime, sans doute, — c'est une pauvre petite nullité provinciale ; mais elle servira, faute de mieux : étalons-la donc sur la table, je vous en prie, et vous, Gwendoline, apportez vos instruments de dissection. Qu'avez-vous à dire contre M Gilbert ?

Il attendit, haletant et furieux, la réponse de sa cousine en la regardant d'un air de sombre défi.

— Peut-être, après tout, M. Raymond a-t-il raison, — dit tranquillement Gwendoline. Elle était fort calme, mais très-pâle, et regardait aussi fixement son cousin en face que si elle s'était battue en duel avec lui. — Le sujet est de ceux qui, ici comme ailleurs, ne valent pas la discussion ; mais puisque vous m'accusez de méchanceté féminine, je dois me défendre. Je dis que M Gilbert est une mauvaise épouse et une femme de mauvaise conduite. Une personne qu'on voit donner des rendez-vous secrets à un étranger, non pas une, mais plusieurs fois, avec toutes les apparences d'une action clandestine et mystérieuse, pendant que son mari est entre la vie et la mort, cette femme est assurément une des plus indignes et des plus viles créatures.

Lansdell fit entendre un rire discordant.

— Quel pays que le Midland ! — s'écria-t-il, — et quelle merveilleuse puissance d'invention reste sans culture parmi les habitants de nos petites villes ! Je retire toute insinuation impertinente sur votre talent pour la calomnie, ma chère Gwendoline, car je vois que vous êtes tout à fait novice dans cet art subtil. La moindre science rudimentaire vous apprendrait à distinguer entre les histoires bien trouvées et celles qui ne le sont pas ; il importe peu, du reste, qu'elles soient fondées ou non. Malheureusement cette calomnie de Graybridge est un canard des plus grossiers. Un correspondant de journal qui l'enverrait pour remplir un bas de colonne serait remercié pour cause d'incapacité, en récompense de sa méprise. Dites à votre femme de chambre d'être plus circonspecte à l'avenir, Gwendoline.

Gwendoline ne daigna pas discuter la vérité ou la probabilité de son histoire. Elle vit que son cousin avait les lèvres blêmes, et elle ne douta pas que son coup n'eût porté en plein. Après cela la

conversation languit. Lord Ruysdale mit sur le tapis un ou deux de ses sujets favoris ; mais il comprit vaguement qu'il se passait quelque chose de déplaisant parmi ses compagnons. Roland restait les yeux fixés sur son assiette en fronçant le sourcil et Raymond le regardait avec une expression de malaise, comme un homme qui a peur des éclairs peut suivre des yeux la formation d'un orage. Le dîner s'acheva dans une tristesse profonde et un silence terrible, que rompaient seulement le bruit des cuillers et le choc des verres. Quel glas funèbre pourrait frapper plus solennellement l'oreille que ces bruits familiers résonnant au milieu du calme terrible qui succède aux tempêtes domestiques ou qui les précède ! Il n'y a rien de bien terrible dans le chant des oiseaux ; cependant quoi de plus sinistre que la voix de ces innocents chanteurs emplumés dans les intervalles d'un orage !

Gwendoline quitta la table au moment où son père se versa un second verre de bourgogne, et Raymond se précipita pour lui ouvrir la porte. Mais Roland ne détourna pas les yeux de son assiette vide ; il attendait quelque chose : de temps en temps un mouvement convulsif de la lèvre inférieure trahissait son agitation ; mais c'était tout.

Lord Ruysdale parut soulagé par le départ de sa fille. Il avait une idée vague qu'il y avait eu quelque passe d'armes entre Roland et Gwendoline, et il s'imaginait que la sérénité reviendrait après le départ de celle-ci. Il reprit ses discours filandreux sur l'état de l'atmosphère politique, placide comme un ruisseau babillard, jusqu'à l'heure où le crépuscule commença à obscurcir les angles de la vieille salle à manger. Alors le comte tira les oreilles d'un gros vieux chien de chasse qu'il avait près de lui et fit remarquer qu'il se faisait tard.

— J'ai quelques lettres à écrire pour le courrier de ce soir, — dit-il. — Raymond, je sais que vous m'excuserez si je vous quitte pour une heure à peu près. Roland, j'espère que Raymond et vous, vous ferez justice à ce chambertin.

Raymond murmura quelques paroles de politesse stéréotypées au moment où le comte quittait la salle à manger ; mais il ne cessa pas un instant d'observer le visage de Roland. Il avait suivi la formation de l'orage et il s'attendait à un rapide coup de tonnerre.

Il ne se trompait pas dans ses calculs.

— Raymond, est-ce vrai ? — demanda Lansdell au moment où la porte se refermait sur son oncle.

Il parlait comme si la conversation n'avait pas été interrompue depuis le moment où on avait prononcé le nom de M Gilbert.

— De quoi parlez-vous, Roland ?

— De cette infâme calomnie sur Isabel Gilbert. Est-ce vrai ? Bah ! je sais qu'il n'en est rien. Mais je désire savoir s'il y a l'ombre d'une excuse pour une pareille médisance. Ne plaisantez pas avec moi, Raymond ; je ne vous ai rien caché : j'ai le droit d'attendre que vous vous montriez franc avec moi.

— Je ne pense pas que vous ayez le droit de me questionner là-dessus, — répondit très-gravement Raymond ; — la dernière fois qu'il en a été question entre nous, vous avez repoussé mes conseils et protesté contre toute intervention de ma part dans vos affaires. Je pensais que le sujet était vidé entre nous et à votre demande ; et assurément je ne me soucie pas de le renouveler aujourd'hui.

— Mais les choses ont changé depuis, — dit Lansdell avec vivacité. — Je ne fais que rendre justice à M Gilbert en vous disant cela à vous, Raymond. Je me suis montré très-confiant, très-présomptueux, je n'en doute pas, en discutant cette question avec vous. Il n'est que juste que vous sachiez que les projets que j'avais formés, à mon retour en Angleterre, ont été entièrement renversés par M Gilbert elle-même.

— Je suis très-heureux de l'apprendre.

Il n'y avait en réalité aucune expression joyeuse dans le ton de Raymond lorsqu'il prononça ces mots, et l'expression de gêne avec laquelle il avait observé Roland depuis une heure, ne fit que se confirmer.

— Oui, je me suis trompé en faisant tous ces grands projets d'avenir heureux. Il n'est pas facile de persuader une femme de bien de quitter son mari, si intolérable que soit la chaîne qui l'attache à lui. Les femmes de province acceptent les obligations du mariage dans le sens le plus rigoureux. M Gilbert est une femme honnête. Vous pouvez donc vous imaginer avec quelle douleur j'ai entendu les accusations de Gwendoline contre elle. Il faut croire que les femmes trouvent une espèce de plaisir à se calomnier réciproquement. Maintenant mettez-moi l'esprit complètement en repos ; il n'y a pas un mot de vrai… rien même qui puisse servir de base à un mensonge… dans cette accusation ; n'est-ce pas, Raymond ?

Si la réponse à cette question avait entraîné une sentence de mort, ou une condamnation aux galères, Roland n'aurait pu la faire avec plus d'ardeur. Il aurait dû avoir assez fermement confiance en Isabel pour rester impassible devant une calomnie

de village ; mais il l'aimait trop pour être raisonnable ; le démon de la jalousie, étroitement uni comme un frère siamois au dieu de l'Amour, lui déchirait déjà les entrailles. Cela ne pouvait être, cela ne pouvait être qu'elle l'eût trompé, qu'elle se fût jouée de lui ; mais si cela était vrai… ah ! quelle infamie !… quelle trahison !…

— Y a-t-il quelque chose de vrai là dedans, Raymond ? — répéta-t-il, se levant de sa chaise et dévorant son parent des yeux.

— Je refuse de répondre à cette question. Je n'ai rien de commun avec M Gilbert ou avec les cancans qui peuvent courir sur son compte.

— Mais moi j'insiste pour que vous me disiez tout ce que vous savez ; ou bien, si vous me refusez, je vais aller trouver Gwendoline et savoir la vérité de sa bouche.

Raymond leva les épaules comme pour dire : — Tout autre raisonnement serait inutile ; ce malheureux courra à son sort, quoi qu'on fasse.

— Vous êtes fort opiniâtre, Roland, — dit-il à voix haute, — et je suis très-fâché que vous ayez fait la connaissance de la femme du docteur, au lieu de choisir parmi une quantité de femmes plus jolies, que vous auriez pu rencontrer pendant vos promenades ; mais, après tout, vous me direz qu'il ne manquait pas non plus de femmes plus jolies qu'Hélène. Cependant, comme vous insistez pour apprendre tous les détails sur ce scandale de village, — qui peut être ou n'être pas vrai, — il faut faire à votre fantaisie, et j'espère, lorsque vous serez satisfait, que vous jugerez à propos de tourner les talons au Midland et à M Gilbert. J'ai entendu quelque chose de l'histoire que Gwendoline vous a racontée au dîner et d'une source suffisamment certaine. J'ai entendu dire…

— Quoi ?… Qu'elle… qu'Isabel a été vue avec un étranger ?

— Oui.

— Avec qui ?… quand ?… où ?…

— Il y a un individu étranger au pays logé dans une auberge rustique dans le Ravin de Nessborough. Vous savez quels cancaniers sont ces gens de campagne. Dieu sait que je n'ai pas fait moi-même un pas pour m'informer des affaires d'autrui ; mais ces sortes de choses se glissent partout.

Roland trépignait d'impatience pendant cette courte digression.

— Dites-moi franchement ce que vous savez, Raymond, — dit-il. — Il y a un étranger logé dans une auberge rustique, dans le Ravin de Nessborough… bien, après ?

— C'est un homme assez bien de sa personne, mis avec un goût douteux, un Londonien évidemment… et…

— Mais quel rapport tout cela a-t-il avec M Gilbert ?

— Ceci : qu'elle a été vue se promenant seule avec cet homme, le soir, dans le Ravin de Nessborough.

— Ce doit être un mensonge ; une invention calomnieuse ! ou si… si elle a été vue avec cet homme, c'est un de ses parents. Oui, j'ai des raisons de croire qu'elle a un parent établi aux environs.

— Mais pourquoi, dans ce cas, voit-elle cet homme secrètement, à une heure pareille, pendant que son mari est malade ?

— Il peut y avoir cent raisons.

Raymond leva les épaules.

— Pouvez-vous en donner une ? — demanda-t-il.

La tête de Roland retomba sur sa poitrine ; Non ; il ne pouvait trouver aucune raison qui fît qu'Isabel dût voir secrètement cet homme, à moins qu'il n'y eût quelque chose de criminel dans leur réunion. Le mystère et le crime vont si souvent ensemble qu'il est presque difficile à l'esprit de les séparer.

— Mais l'a-t-on vue avec lui ? — s'écria tout à coup Roland. — Non, je ne veux pas le croire. On a rencontré une femme en compagnie d'un homme, et les vautours de Graybridge, ardents à tomber serres ouvertes sur ma pauvre colombe innocente, ont décidé que ce devait être Isabel. Non, je ne veux pas croire cette histoire.

— Soit, alors, — répondit Raymond. — En ce cas, parlons d'autre chose.

Mais on ne satisfaisait pas Roland si aisément. Le trait empoisonné avait pénétré profondément dans son âme : il fallait qu'il tournât et retournât l'arme cruelle dans la blessure.

— Pas avant que vous ne m'ayez donné le nom de la personne qui vous a renseigné, — dit-il.

— Voyons, mon cher Roland, ne vous ai-je pas dit que c'étaient les cancans de Graybridge ?

— Vous ne me ferez pas croire cela. Vous êtes la dernière personne du monde qui se laisserait influencer par une méchante calomnie de province. Vous avez de meilleures raisons pour par-

ler comme vous l'avez fait. Quelqu'un a vu Isabel avec cet homme. Quelle est cette personne ?

— Je proteste contre cet interrogatoire. J'ai eu la faiblesse de sympathiser assez avec un attachement peu honorable, pour essayer de vous épargner une douleur. Vous ne voulez pas être ménagé : souffrez donc votre obstination. C'est moi qui ai vu Isabel Gilbert en compagnie d'un étranger, — un individu d'une mise de mauvais ton, d'aspect peu avenant, dans le Ravin de Nessborough. J'avais dîné à Graybridge chez Hardwick le jurisconsulte et je revenais chez moi passant par Briargate et la route de Hurstonleigh, au lieu de prendre par Waverly. J'avais entendu parler à Graybridge du scandale qui se faisait autour de M Gilbert ; on associait son nom avec celui d'un individu logé aux Armes de Leicester, dans le Ravin de Nessborough, qui lui avait écrit, et qui lui donnait des rendez-vous nocturnes. Dieu seul sait comment ces gens de province apprennent tout, mais tout finit toujours par se découvrir. Je pris la défense d'Isabel, — je sais que ses facultés sont bonnes, bien qu'elles n'aient pas tout l'équilibre désirable, — je pris la défense d'Isabel dans une longue discussion avec la femme de l'avocat ; mais en passant par le chemin de Briargate, je rencontrai M Gilbert donnant le bras à un individu répondant à la description qu'on m'en a faite à Graybridge.

— Et quand cela ?

— Pendant la soirée d'avant-hier. Il devait être entre dix et onze heures, car la lune était à son plein, et je vis le visage d'Isabel aussi bien que je vois le vôtre.

— Et vous reconnut-elle ?

— Oui ; elle détourna la tête brusquement de la route, et s'enfonça dans un espace plein d'herbes qui s'étend entre la route et les haies qui bordent celle-ci.

Pendant quelques secondes après ces paroles il régna un silence mortel, et Raymond vit que le jeune homme qui se tenait debout devant lui dans le demi-jour, immobile comme une statue, était pâle comme la mort. Puis après ce silence, qui sembla éternel, Roland chercha une carafe d'eau au milieu des verres et des cristaux ; il remplit son verre, et Raymond vit au tremblement de l'eau que la main de son parent était agitée d'un tremblement convulsif. Après avoir bu à longs traits, Roland tendit sa main à travers la table.

— Donnez-moi la main, Raymond, — dit-il d'une voix sourde ; — je vous remercie de tout mon cœur de m'avoir dit la vérité ; vous avez bien fait d'être franc et de ne me rien cacher. Mais si vous saviez combien je l'aimais… si vous pouviez le savoir !… Vous pensiez que c'était seulement la passion déshonorante d'un débauché qui devient amoureux d'une femme mariée, et poursuit son caprice, sans s'inquiéter du désespoir dans lequel il peut jeter autrui. Mais cela n'était pas, Raymond, ce n'était rien de semblable, Dieu me pardonne ! Mais au milieu du chagrin égoïste que m'inspirait mon amer désappointement, j'ai parfois ressenti un frisson de bonheur en pensant que le nom de cette pauvre enfant était encore sans tache. J'ai éprouvé ce sentiment, en dépit de ma vie gaspillée, malgré la destruction cruelle de toutes les espérances qu'avait fait naître en moi mon amour pour elle ; et penser qu'elle… elle qui a vu ma sincérité et mon désespoir, mon cœur sans force exposé à ses regards dans sa folie abjecte… penser qu'elle a pu me congédier avec des phrases de pensionnaire

sur le devoir et l'honneur, et puis, pendant que mon chagrin est encore récent, pendant que je restais ici, trop amoureux encore pour quitter les lieux où j'avais si cruellement souffert… penser qu'elle va se perdre dans quelque basse intrigue, dans quelque association honteuse et secrète avec… Ah ! Raymond ! ceci est trop cruel !… trop cruel !…

Le demi-jour charitable le couvrit au moment où il se laissa tomber dans un fauteuil et se cacha la figure dans le large bras rembourré du meuble. Les larmes qui remplissaient ses yeux en ce moment étaient plus amères encore que celles qu'il avait versées deux mois auparavant sous le chêne de lord Thurston. Si, par l'effet de la violence de ses sentiments, un homme en arrive là, pareille chose ne lui arrivera pas une seconde fois dans sa vie. Heureusement pour nous, la faculté de souffrir, comme toutes les autres facultés, s'affaiblit et s'use à la fin, lorsqu'on l'a trop souvent mise à l'épreuve. Si Othello avait survécu et qu'il se fût remarié, il ne se serait pas évanoui si un nouveau Iago était venu lui murmurer des insinuations venimeuses sur sa femme.

— Je n'ai jamais aimé qu'elle, — murmura Lansdell, — je me suis montré cruel pour les autres femmes, mais j'avais foi en elle !

— Mon pauvre enfant, mon cher Roland, — dit Raymond avec douceur, — les hommes ne souffrent ainsi qu'une fois dans la vie. Courage et vous en serez débarrassé. Regardez en face le spectre hideux et il s'évanouira dans l'air ; une fois parti, vous redevenez homme. Mon cher enfant, avant la fin de cette année, vous prendrez l'absinthe, — une drogue abominable, — après un souper à la Maison-Dorée, et vous ferez à vos compagnons le récit satirique de votre caprice d'un instant pour la femme du médecin. Et

Dieu me pardonne de parler comme le major Pendennis, ou tout autre mondain corrompu ! — ajouta mentalement Raymond.

Roland se leva et se dirigea vers la fenêtre. La pelouse était inondée de la lumière argentée de la lune, et la grande horloge des écuries sonnait dix heures.

— Bonsoir, Raymond, — dit Lansdell s'arrêtant sur le seuil de la porte-fenêtre. — Excusez-moi, je vous prie, auprès de mon oncle et de Gwendoline. Je ne leur dirai pas adieu, ce soir.

— Mais où allez-vous ?

— Au Ravin de Nessborough.

— Êtes-vous fou ? Roland.

— Ceci est une question beaucoup trop subtile pour que j'y réponde maintenant. Je vais au Ravin de Nessborough pour voir Isabel et son amant.

33

La lune se levait lentement derrière une noire ceinture de feuillages épais, — majestueux rempart d'ormes et de hêtres qui séparaient le domaine de lord Ruysdale du reste du monde, — au moment où Roland traversait la pelouse et s'enfonçait dans les plus sombres profondeurs du parc. À Lowlands on ne voyait pas de coquettes clairières, ni de cascades romanesques, aucun des effets merveilleux du jardin-paysager qui embellissait le Prieuré de Mordred. Les comtes de Ruysdale avaient été plus ou moins en retard sur leur époque depuis un siècle et demi environ, et le

domaine qui entourait le vieux château de briques rouges n'était qu'une forêt touffue où les daims paissaient tranquillement, sans être inquiétés par le travail impitoyable du progrès et du raffinement modernes.

L'aspect sauvage et désert de ces lieux convenait ce soir-là à la disposition d'esprit de Roland. D'abord il avait marché très-rapidement, courant presque de temps en temps ; tant son désir d'atteindre l'endroit où il trouverait de quoi confirmer son désespoir était fiévreux et insensé. Mais tout à coup, lorsqu'il se fut éloigné quelque peu du château, et que la lumière qui éclairait les fenêtres du salon de Gwendoline lui fut cachée par l'épaisseur des arbres, il s'arrêta soudain et s'appuya contre un arbre, défaillant et presque haletant. Pour la première fois il s'arrêta, pensant à ce qu'il avait entendu. La tempête de rage, le sentiment furieux de la fierté blessée, avaient si complètement pris possession de son cœur qu'ils avaient balayé tout autre sentiment plus doux, comme les fleurs qui croissent aux flancs d'une montagne volcanique peuvent être dispersées par les ruisseaux de lave qui les recouvrent. Pour la première fois il s'arrêta un instant pour réfléchit sur ce qu'il avait entendu. Était-il possible que ce fût vrai ? Cette femme l'avait-elle trompé ? — cette femme pour laquelle il avait oublié les leçons de toute sa vie, cette femme aux pieds de laquelle il avait sacrifié cette philosophie commode qui trouvait une armure impénétrable au chagrin dans l'indifférence suprême de toute chose au monde, — cette femme pour laquelle il avait consenti à reprendre le pénible héritage de l'humanité, la faculté de souffrir ?

— Ainsi, après tout, elle est comme les autres, — pensait-il, — un peu plus vile, peut-être. Et moi qui ai désappris tant de choses

pour elle. J'ai anéanti l'expérience de dix années afin de pouvoir croire à la sorcellerie de ses yeux noirs. Moi qui ai passé ma vie à Londres, à Paris, à Vienne, à Saint-Pétersbourg, j'avais passé l'éponge sur tous les mauvais souvenirs de ma mémoire, afin de pouvoir écrire mon nom sur des pages immaculées ; et maintenant je suis furieux après elle, — après elle, pauvre créature faible, qui ne fait qu'être fidèle à sa nature, quand elle se montre vile et fausse. Je suis furieux après elle, comme si elle était responsable, et qu'elle pût être autre chose que ce qu'elle est. Et cependant il y a d'honnêtes femmes au monde, — pensait-il tristement. — Ma mère était honnête. J'ai pensé quelquefois à ce qui aurait pu arriver si je l'avais connue du vivant de ma mère. Je me suis même représenté mentalement ces deux femmes heureuses ensemble et s'aimant réciproquement. Dieu me pardonne ! Et après tout son joli bavardage sur le platonisme et la poésie, elle me trahit pour courir une basse intrigue et donner des rendez-vous dans un cabaret.

Dans toute sa colère contre la femme du médecin, nulle pensée du tort bien plus grand que celle-ci faisait à son mari n'entra dans l'esprit de Lansdell. C'était lui, Roland, qui était trahi ; c'était lui dont l'amour était outragé, dont l'orgueil était traîné dans la poussière. L'idée qu'il y avait un homme, couché et gravement malade à Graybridge, qui devait sentir à plus juste titre la trahison d'Isabel et s'en venger sur le misérable inconnu, pour l'amour duquel elle était avilie et coupable, ne vint pas un instant à ce jeune homme furieux. Depuis longtemps déjà il avait contracté l'habitude d'oublier l'existence de Gilbert ; il avait résolûment chassé de son esprit l'image du médecin de Graybridge depuis son retour dans le Midland, c'est-à-dire depuis que la mauvaise action qu'il préméditait contre Gilbert avait pris une

marche délibérée et persistante, conduisant à une conclusion prévue. Voilà ce qu'il avait fait, et, insensiblement, il lui était devenu très-facile d'oublier un homme aussi insignifiant et aussi peu gênant que le naïf médecin de campagne, dont le seul crime était d'avoir épousé une jolie femme.

Aussi maintenant c'était à ses propres griefs, et à ses griefs seulement, que pensait Lansdell. Toutes les circonstances de la visite d'Isabel au château lui revenaient. Que dis-je ? Avaient-elles un instant quitté son esprit, excepté pendant ce court intervalle de colère qui avait fait un chaos de son cerveau ?

— L'argent qu'elle m'a demandé était pour cet homme, évidemment ! — pensait-il. — Pour qui pourrait-il être ? Pour quelle autre personne serait-elle venue demander de l'argent, à son amant dédaigné, au milieu de la nuit et avec toutes les circonstances misérables d'une action secrète et coupable ? Si elle avait eu besoin d'argent pour une cause légitime — pour quelque dette ou pour quelque embarras de femme — pourquoi ne m'aurait-elle pas écrit hardiment pour me demander la somme qu'il lui fallait ? Elle devait savoir que ma bourse était à sa disposition dès qu'elle en aurait besoin. Mais lorsqu'elle vient secrètement, tremblant comme une coupable, se compromettant et me compromettant par une visite au milieu de la nuit, n'osant pas m'avouer le motif qui lui fait demander cet argent, répondant à mes questions précises avec hésitation ou en les éludant ! Quelle conclusion tirer de sa conduite, sinon celle que je tire ? Et cependant, ce matin encore, j'avais foi en elle. Je pensais que cet argent était destiné à un parent. Un parent !... Quel parent pourrait-elle aller voir, seule, secrètement, à une heure avancée, dans un endroit comme le Ravin de Nessborough ? Elle qui jamais, pendant toute

la durée de nos relations, n'a prononcé le nom d'un être vivant lui étant apparenté, à l'exception de celui de sa belle-mère ! et, tout à coup, il survient quelqu'un… quelqu'un à qui il faut cinquante livres, non pas sous forme d'un chèque qui pourrait servir à retrouver la personne qui l'encaisserait. Je n'ai pas oublié cette circonstance ; je n'ai pas oublié qu'elle a refusé le chèque que je lui offrais pour la somme qu'elle désirait. Rien que cela suffirait pour donner un air de mystère à l'affaire, et le rendez-vous surpris par Raymond explique le reste. Cet individu est quelque ancien amant ; un admirateur oublié d'une époque écoulée qui survient maintenant menaçant et dangereux, et qui ne consent à s'éloigner qu'à prix d'argent. Oh ! honte ! honte ! honte sur elle ! honte sur ma folie ! Et moi qui la prenais pour une enfant naïve qui avait brisé le cœur d'un homme par ignorance !

Il marchait lentement, cette fois, la tête baissée, ne cherchant plus à couper court à travers les taillis, mais suivant machinalement un sentier serpentant, tracé par les pieds paresseux dès paysans sur l'herbe.

— Pourquoi désiré-je tant voir cet homme ? — pensait-il. — Que puis-je découvrir que je ne sache déjà ? S'il existe un homme au monde dans la parole duquel je puisse avoir confiance, c'est Raymond. Il serait le dernier à calomnier cette malheureuse femme ou à se laisser aveugler par un préjugé ; mais il l'a vue, il l'a vue… Et de plus cette indigne intrigue est tombée dans le domaine public. Gwendoline n'aurait pas osé dire ce qu'elle a dit ce soir sans avoir de bonnes raisons pour parler ainsi. Il n'y a que moi, — moi qui ai vécu en dehors du monde pour penser à elle et rêver d'elle, — il n'y a que moi qui sache le dernier la honte qu'elle s'est attirée. Mais, néanmoins, je vais essayer de voir cet

individu. Je ne serai pas fâché de voir l'homme qui m'a été préféré.

Le Ravin de Nessborough était assez éloigné de Lowlands. Lansdell qui connaissait le moindre recoin de son pays natal, s'y rendit en suivant des sentiers ombragés, des chemins de traverse rarement fréquentés, où les fleurs des champs exhalaient leurs parfums légers sous les caresses de la rosée nocturne. Jamais cieux plus étincelants n'avaient brillé sur un pays plus enchanteur. Les frondaisons et les taillis, les longues herbes faiblement agitées par une paresseuse brise d'été produisaient un murmure perpétuel qui rompait à peine le calme général ; de temps en temps les notes éclatantes d'un rossignol raisonnaient sous les massifs de verdure qui se détachaient en noir au-dessus des haies serrées ou au milieu de vastes prairies éclairées par la lune.

— Je voudrais bien savoir ce qui empêche les hommes d'être heureux, — pensait Lansdell, impressionné malgré lui par la tranquille beauté du paysage.

Si arbitraire que soit notre nature, nous ne pouvons nous défendre absolument de l'influence extérieure, quelques efforts que nous fessions. Fagin ne pensait-il pas à la balustrade rompue pendant qu'il était devant ses juges, et ne se demandait-il pas qui la raccommoderait ? Manfred, l'égoïsme suprême, ne mêlait-il pas perpétuellement au récit de ses propres chagrins les pics neigeux et les ruisseaux alpestres ? De même, ce soir-là, bien que profondément absorbé par la conscience de ses propres griefs, il y avait une espèce d'action simultanée dans l'esprit de Roland qui lui permettait de remarquer les ombres fugitives des branches de chèvrefeuille, se détachant nettement sur la surface argentée des prairies éclairées par la lune.

— Je voudrais bien savoir comment il se fait que les hommes ne sont pas heureux, — pensait-il, — pourquoi ils ne jouissent pas du plaisir sensuel que procurent les beautés de l'univers, pourquoi ils ne prennent pas plaisir au clair de lune, aux ombres, aux parfums du foin coupé flottant dans la tiède atmosphère ; puis lorsqu'ils sont fatigués d'une même série de sensations, pourquoi ils ne passent pas à une autre : par exemple de la campagne anglaise à l'Inde tropicale ; des prairies du Midi aux pics neigeux des Alpes ; jouant à cache-cache avec les saisons désagréables et s'arrangeant pour arriver au tombeau au milieu des radieux couchers de soleil d'un été perpétuel, indifférents aux souffrances et à la mort, tant que dure la beauté du monde ? Pourquoi n'est-on pas raisonnable et ne prend-on pas la vie sagement ? Je commence à penser que Harold Skimpole était le seul vrai philosophe. S'il avait été assez riche pour soutenir sa simplicité sensuelle avec ses propres ressources, il eût été parfait. C'est seulement lorsque le philosophe Skimpole a besoin de l'argent de son prochain qu'il devient impraticable. Ah ! comme la vie peut s'écouler agréablement, prise à la Skimpole : — c'est un fleuve magnifique et limpide, qui descend imperceptiblement vers les ténèbres ! Mais nous faisons notre propre malheur ! Lorsqu'on a été assez sage pour abjurer tout le clinquant de l'ambition humaine, on devient fatalement amoureux, l'on devient fou d'une femme sans cœur qui a des yeux noirs et un nez grec. Si elle avait les cheveux rouges et des taches de rousseur, M Gilbert pourrait se perdre sans qu'on la pleurât ou qu'on l'en empêchât ; mais parce que la traîtresse créature a un joli visage, nous voulons tous la mettre en pièces pour la punir de sa trahison.

Pendant cette promenade au clair de la lune de Lowlands au Ravin de Nessborough, Lansdell eut amplement le temps de tom-

ber dans un grand nombre de rêveries. Tantôt il était prêt à rire bruyamment de mépris pour sa propre faiblesse ; l'instant d'après le spectacle de ses rêves détruits lui arrachait presque les larmes des yeux. Il lui était trop difficile de séparer l'Isabel idéale de la veille, de la créature dégradée de cette soirée. Il croyait à ce que Raymond lui avait dit, mais il ne pouvait se le représenter ; les faits impitoyables et cruels lui échappaient à chaque instant et il se surprenait pensant à la femme du médecin avec la tendresse d'autrefois. Puis tout à coup, pareil à un éclat de lumière phosphorescente, le souvenir de sa trahison lui revenait. Pourquoi regretterait-il l'innocente idole de ses rêves ? Il n'y avait jamais eu rien qui répondît à ce nom. Mais il ne pouvait se faire à cette idée. Il ne pouvait chasser de sa mémoire l'Isabel d'autrefois. Il lui était plus facile d'y penser comme à une morte, s'arrêtant avec amour sur de vains rêves de bonheur, qui auraient pu se réaliser autrefois, mais qui ne pouvaient plus l'être, maintenant qu'elle n'était plus.

Pas un des projets qu'il avait faits en vue de cet avenir impossible qui ne lui revînt à l'esprit ce soir-là. Les pays où il s'était vu jouissant d'un bonheur tranquille avec la femme qu'il aimait se dressaient devant lui sous leurs couleurs les plus séduisantes ; les jolis villages alpestres isolés dont il avait oublié les noms, émergeaient des brouillards épais de sa mémoire, éclatants comme une ville orientale qui surgit du sein des légères vapeurs nocturnes devant les premiers rayons du jour ; et il voyait Isabel accoudée sur un balcon rustique, surplombant les eaux d'azur d'un lac immense, caché à l'abri d'innombrables montagnes aux sommets couverts de neige. Ah ! combien de fois il s'était représenté ces choses, les promenades au clair de la lune par des nuits aussi belles que celle-ci, sous des cieux d'un bleu plus intense, éclairés

par les rayons d'argent d'un astre plus grand, les mille sentiers et les nombreux ruisseaux qu'ils auraient visités et qui les auraient conduits de plus en plus loin du monde vulgaire et des pensées viles des gens du commun, à l'isolement parfait, moins la solitude !

— Et tout cela aurait pu être, — se disait Lansdell, si elle n'avait pas été une créature assez vile et assez dégradée pour s'attacher aveuglément à un amant vulgaire dont l'influence sur elle doit tenir évidemment à quelque coupable secret du passé.

Vingt fois pendant le cours de cette longue promenade nocturne, Roland s'arrêta une minute ou deux, hésitant s'il devait continuer ou non. Quel motif avait-il de chercher cet étranger descendu dans une auberge de campagne ? De quel droit se mêlait-il de l'intrigue vulgaire d'une femme coupable ? Si Isabel était la créature que l'on disait, — et il ne pouvait en douter, — que lui importait à quel degré d'avilissement elle tomberait ? N'avait-elle pas repoussé froidement et délibérément son amour, — son dévouement qu'il lui offrait si loyalement et si solennellement ? Ne l'avait-elle pas laissé à son désespoir et à sa douleur sans autre consolation que cette promesse stéréotypée de penser à lui ? Que lui était-elle, qu'il se dérangeât pour elle et qu'il courût le risque d'appeler le mépris universel sur son nom en s'exposant à une querelle dans un lieu public ? Non, il n'irait pas plus loin ; il effacerait de son esprit le souvenir de cette créature, et il s'éloignerait du pays qui la recélait. Le monde ne s'ouvrait-il pas devant lui, et l'univers n'était-il pas créé pour son plaisir ? Y avait-il quelque chose sur terre qui lui fût refusé, excepté l'éclat mordoré des yeux noirs de cette femme ?

— Peut-être suis-je arrivé au moment critique de mon existence, — pensait-il pendant une de ces pauses, — et peut-être me reste-t-il encore quelque chance ? Pourquoi ne me ferais-je pas une carrière comme les autres hommes et n'essayerais-je pas comme eux d'être utile à mon prochain ? Il vaut mieux peut-être essayer toujours et ne réussir jamais que de se tenir éternellement à l'écart, gaspillant mon intelligence en de vains calculs sur les mérites respectifs du jeu et de la chandelle. Un spectateur indifférent ne peut juger des mérites de la lutte. Il peut paraître de peu de conséquence à un homme de mon tempérament de savoir qui, des Spartiates ou des Perses, fut vainqueur au passage des Thermopyles ; mais quelle chose glorieuse pour ceux qui y jouaient un rôle devait être l'animation et le bruit du combat ! Je commence à penser que c'est une erreur de s'asseoir paresseusement dans les tribunes pour regarder les cavaliers, il vaut mieux, peut-être porter une casaque de jockey ; quand bien même on devrait être démonté et foulé aux pieds pendant la course. Je me laverai les mains de M Gilbert, puis je retournerai au château et je dormirai tranquillement, et, demain matin, je demanderai Gwendoline en mariage, ce qui me permettra de me présenter pour Wareham et de m'adonner au conservatisme libéral et au perfectionnement de l'agriculture.

Mais le tableau d'une entrevue entre Isabel et l'étranger dans le Ravin de Nessborough ne pouvait être si aisément chassé de l'esprit de Lansdell. L'habitude de l'incertitude, résultat de son existence oisive, le tyrannisait cette nuit-là plus que de coutume ; mais le désir de s'assurer par lui-même du sort qui lui était fait triompha de tout autre sentiment, et il ne se détourna pas un instant du chemin conduisant au Ravin de Nessborough, — petit coin rustique du fertile Midland, presque aussi beau, dans sa

simple allure anglaise, que ces sublimes villages alpestres que Roland voyait en rêve. Il atteignit enfin cet endroit, un peu fatigué par la longueur du trajet depuis Lowlands, et très-abattu par toutes les émotions contraires des dernières heures. Il y arriva enfin, non par le chemin ordinaire, mais à travers une étendue de terrains vagues boisés qui dominaient la petite vallée, — abris épais et verdoyant, sous lequel les fougères croissaient vigoureusement à l'ombre des branches entrecroisées des arbres. Il s'arrêta, debout sur l'extrême bord d'un talus qui descendait vers la route agreste. Le lieu qui s'étendait à ses pieds était une sorte de vallon isolé du monde entier, et solennellement calme à cette heure silencieuse. Il apercevait le chemin qui serpentait et se rétrécissait sous les arbres jusqu'à ce qu'il atteignît un petit pont rustique. Il entendait le sourd murmure du ruisseau lointain, et, très-rapproché du pont, il voyait les murs blancs de la petite auberge, losangés de larges poutres noires, et couronnés de hauts pignons recouvrant des fenêtres bizarrement treillissées. À l'une des fenêtres du rez-de-chaussée, une maigre chandelle brillait derrière un lambeau de rideau rouge, et à travers la porte entr'ouverte un étroit rayon de lumière traçait une ligne brillante sur le sol.

Il vit tous ces détails ; puis, à l'autre bout du tranquille vallon, il vit deux silhouettes s'avançant lentement vers l'auberge. Deux silhouettes, dont l'une lui était si familière et lui avait été si chère, que le désespoir complet et absolu l'étreignit pour la première fois au moment où il la reconnut. Jusqu'à ce moment, il n'avait pas cru à sa fausseté ; il n'y avait pas cru, car, autrement, la douleur de la voir n'eût pas été si grande.

Il se tenait sur le bord du talus escarpé, serrant dans ses mains crispées les branches voisines, et regardant ces deux silhouettes tranquilles avançant lentement au clair de la lune. Il n'y avait rien entre lui et elles, excepté cette banquette verdoyante, parsemée çà et là de bouquets de genêts et de fougères, de bruyères et de plançons ; rien ne gênait sa vue, et les rayons de la lune tombaient d'aplomb sur le groupe. Il ne regardait pas l'homme. Que lui importaient l'air ou les manières qu'il pouvait avoir ! Il la regardait, — il regardait celle qu'il avait aimée si tendrement… celle pour l'amour de qui il avait consenti à croire à la sincérité et à la pureté de la femme. Il la regardait, et il voyait son visage, très-pâle à la lumière de la lune, — blêmi, sans doute, par la pâleur coupable de la peur. Le dessin même de sa robe lui était familier. Ne l'avait-elle pas portée pendant l'une de leurs entrevues au Roc de Thurston !

— Niais ! — pensait-il, niais, d'avoir pensé qu'une femme qui trouvait si naturel de tromper son mari, pouvait m'être fidèle. Lorsque j'allais au-devant d'elle j'étais mal à l'aise ; mais elle, elle arrivait en souriant, et s'éloignait placide et belle comme un bon ange, pour aller dire à son mari qu'elle était allée au Roc de Thurston, et qu'elle avait rencontré par hasard M. Lansdell.

Il restait là, debout, immobile comme la mort, ne trahissant pas sa présence par le plus petit bruissement du feuillage, tandis que les deux personnages se rapprochaient de l'endroit où il se trouvait. Mais à quelques pas de là ils s'arrêtèrent, pour se séparer très-tranquillement, à ce qu'il semblait, lorsque M Gilbert releva la tête et dit quelque chose à l'homme. L'homme tournait le dos à Roland, auquel n'échappait pas la moindre expression de la physionomie d'Isabel très-éclairée par les rayons de la lune. Il lui

parut qu'elle le suppliait de lui accorder quelque chose, car il n'avait jamais vu son visage si animé, — même le jour où elle décida la question du bonheur de sa vie dans cette entrevue d'adieu sous le chêne de lord Thurston. Elle semblait implorer, car l'homme inclina la tête une ou deux fois avec un brusque geste d'assentiment, pendant qu'elle parlait ; puis, lorsqu'ils furent au moment de se quitter, il se baissa et l'embrassa. Il y avait dans ses manières, en donnant cette caresse, une indifférence insolente qui blessa Roland plus profondément que ne l'eût fait une manifestation plus chaleureuse.

Immédiatement après, la femme du médecin s'éloigna. Roland la vit se retourner et s'arrêter un instant pour regarder l'homme qu'elle venait de quitter, puis disparaître au milieu des ombres du vallon. Ah ! si elle avait pu n'être qu'un fantôme ; s'il avait pu s'éveiller et reconnaître que tout cela n'était qu'un rêve pénible ! L'homme resta à l'endroit où l'avait laissé Isabel, pendant qu'il prenait une boîte d'allumettes dans la poche de son gilet et qu'il allumait son cigare ; mais il tournait toujours le dos à Lansdell.

Il tira deux ou trois bouffées de son cigare, s'assura qu'il était bien allumé, puis il se rapprocha lentement de l'endroit au-dessus duquel se tenait Roland.

Tout ce qui restait du sauvage originel sous l'élégant gentleman surgit en ce moment dans le cœur de Roland. Il était venu là uniquement pour s'assurer qu'il avait été trahi et trompé ; il était venu sans aucune intention de se venger, ou, tout au moins, il n'avait pas conscience de cette intention. Il était venu pour être froid, indifférent, ironique ; pour tuer avec des paroles cruelles et acérées, peut-être, mais non pas pour faire usage des armes ordi-

naires. Mais en un instant toute sa philosophie indifférente de fraîche date s'évanouit, et le laissa en proie aux instincts sanguinaires de l'homme primitif et au sentiment brûlant de l'offense qui lui était faite et qui lui déchirait le cœur.

Il descendit précipitamment le talus escarpé, effleurant à peine l'herbe glissante ; mais il arracha les fougères et les taillis qui se trouvaient sur son chemin, et il éparpilla dans l'air une pluie de verdure. Il n'avait pas d'armes ; il n'avait rien que son bras droit pour frapper l'étranger à large poitrine et à barbe noire. Mais il ne s'arrêta pas à ces détails ; il ne pesa pas les chances de la lutte. Il savait seulement qu'il voulait tuer l'homme pour qui Isabel l'avait repoussé et trahi. Une minute après, ses mains serraient la gorge de l'étranger.

— Misérable — cria-t-il d'une voix rauque, — lâche coquin, d'entraîner cette femme ici !

Il y eut une lutte d'un instant, puis l'étranger se délivra de l'étreinte de Lansdell. Il n'y avait pas de comparaison à faire entre la force physique et la taille de ces deux hommes, et l'inégalité était sensiblement accrue par une énorme canne à tête plombée que tenait l'étranger à barbe noire.

— Holà ! — s'écria l'homme, qui paraissait avoir peine à prendre au sérieux l'attaque de Lansdell ; sortez-vous par hasard d'une maison de santé des environs, mon bon ami ; que vous courez la campagne et vous jetez de la sorte à la gorge des passants ? Qu'est-ce qui vous prend ? Est-ce que, par hasard, un marin ne peut pas se permettre une promenade au clair de la lune, une fois par hasard, avec sa fille, pour lui souhaiter le bonsoir avant de se rembarquer, sans que vous meniez si grand bruit ?

— Votre fille !… — s'écria Roland. — Votre fille ?…

— Oui, ma fille Isabel, femme de M. Gilbert, médecin.

— Dieu soit loué ! — murmura Roland lentement, — Dieu soit loué !

Une angoisse de remords lui étreignit le cœur en pensant au peu de valeur réelle de son amour, avec quelle promptitude il l'avait crue coupable ; avec quelle facilité il avait accepté l'idée de sa dégradation.

— J'aurais dû savoir, — pensait-il, — j'aurais dû savoir qu'elle était innocente, quand même tout le monde eût été réuni contre elle, j'aurais dû me faire son champion et son défenseur. Mais mon amour n'est après tout qu'une misérable passion. L'or s'est changé en cuivre au feu de la première épreuve.

Voilà ce qu'il pensait ou quelque chose d'approchant ; puis, un instant après, il dit courtoisement :

— En vérité, j'ai à m'excuser de ma… — il hésita un peu, car il était vraiment honteux de lui-même ; tous ses instincts sanguinaires avaient disparu, et le sentiment du ridicule, si douloureusement prononcé chez l'Anglais, étant réveillé chez lui, il sentait qu'il était couvert de ridicule. — J'ai à vous faire mes excuses pour ma conduite absurde de tout à l'heure ; mais ayant entendu un bruit très-cruel et calomnieux qui vous associait comme étranger, et non pas comme un proche parent, à M Gilbert, et entretenant pour cette personne et son mari un respect très-sincère ; pour ne rien dire du fait que je sortais de table… — Lansdell n'avait pas bu plus d'un verre de vin depuis vingt-quatre heures ; mais il se serait volontiers reconnu pour un ivrogne, s'il

avait pu par là diminuer le ridicule de sa position, — … en un mot, j'avais complètement perdu la tête. Je suis très-heureux de penser que vous êtes si proche parent d'une femme que j'estime si fort, et si je puis vous être utile en quelque chose, je…

— Un instant ! — s'écria Sleaford l'avocat, — un instant ! Il me semblait aussi que je connaissais votre voix. Vous êtes le dandy désœuvré, qui était si bien informé à Old Bailey, — le dandy qui n'avait trouvé rien de mieux à faire que de se mettre à la poursuite d'un pauvre diable qui ne lui avait pas fait tort de six pence. J'ai dit que si je sortais vivant de prison, je vous tuerais ; et je vais tenir ma promesse.

Il siffla ces derniers mots entre ses dents serrées. Ses grosses mains musculeuses étreignirent la gorge de Roland, et son visage se rapprocha assez pour toucher presque le beau visage de son adversaire, qui le défiait dans toute l'insolente fierté du courage moral, bien supérieur à toute supériorité physique. Les rayons éclatants de la lune, passant à travers une ouverture dans le feuillage, tombaient d'aplomb sur les deux hommes, et, dans la sombre figure qui le menaçait, Lansdell reconnut l'homme qu'il avait poursuivi jusqu'à Liverpool pour le seul plaisir de la chasse, — l'homme désigné sous une douzaine de noms différents sur les registres de la police, et qui était plus connu par le sobriquet familier de Jack le Scribe.

— Chien ! — s'écria Sleaford, — j'ai souvent rêvé à une rencontre comme celle-là pendant que je travaillais dans la pieuse boutique de Portland. J'y ai pensé souvent, et il me semblait bon, même en rêve, de te serrer le cou de mes deux mains. Chien ! tu n'auras que ce que tu mérites, si je t'étrille pour la peine que tu as prise cette nuit-là.

Il y eut une lutte, — une lutte courte et désespérée, dans laquelle les deux hommes luttèrent corps à corps, et la victoire parut incertaine. Mais la canne plombée de Sleaford siffla dans l'air et s'abattit une fois, deux fois, trois fois, avec un bruit sourd, sur la tête nue de Lansdell. Après le troisième coup, Jack le Scribe desserra la main qui étreignait la gorge du jeune homme, et le châtelain du Prieuré de Mordred roula, en les écrasant, parmi les fougères et les fleurs agrestes, et sa chute fut suivi d'une pluie de pétales de roses d'une teinte d'opale.

Il resta bien tranquillement où il était tombé. Sleaford regarda à droite et à gauche dans le coquet vallon. Personne ne s'y montrait. La lumière brillait encore faiblement dans l'éloignement derrière le rideau rouge de la taverne rustique ; mais le silence de l'endroit n'aurait pas été plus profond, si le Ravin de Nessborough eût été caché au sein d'une forêt vierge.

Jack le Scribe s'agenouilla à côté du corps reposant si tranquillement au milieu de la verdure écrasée, et posa très-doucement sa robuste main nue sur la poitrine de Lansdell.

— C'est bien comme ça, — murmura-t-il ; — je l'ai endommagé pour quelques semaines, cela est certain. Peut-être vaut-il mieux de ne pas avoir été trop loin.

Il se releva, regarda de nouveau autour de lui et s'assura de la solitude parfaite de l'endroit ; puis il se dirigea lentement vers la petite auberge.

— Un coquin vulgaire aurait volé la montre de ce garçon, — se disait-il ; — et il n'en faudrait pas tant pour le faire inquiéter. Je voudrais bien savoir pourquoi il s'est jeté sur moi au sujet d'Isabel ; comment la connaît-il ?... Il est de ce pays, sans doute.

Quand je pense que j'ai été tout ce temps si près de lui sans en rien savoir. Je savais son nom et c'était à peu près tout ; mais je croyais que c'était un dandy de Londres.

Un instant après, il poussait la porte de la petite taverne, la porte à travers laquelle passait ce rayon lumineux qui s'étendait sur la chaussée. Tout à l'intérieur était profondément calme, car les paisibles propriétaires de l'habitation étaient depuis longtemps livrés au sommeil laissant Sleaford s'ébattre à son aise dans la maison. Ils s'étaient familiarisés avec leur locataire et ils avaient une confiance absolue dans ce joyeux gaillard accoutumé à la vie maritime, car ces paysans du Midland n'avaient pas assez de finesse pour s'apercevoir des fautes que commettait Sleaford en assumant le rôle de capitaine de la marine marchande.

Il pénétra dans la chambre où brûlait la lumière. C'était celle qu'il avait occupé pendant son séjour à l'auberge. Il s'assit à la table, sur laquelle il y avait une plume, de l'encre et du papier, et griffonna quelques lignes dans lesquelles il disait qu'il était obligé de partir subitement cette nuit même pour Liverpool, et qu'il laissait deux souverains pour acquitter sa note, qu'il supposait devoir s'élever à peu près à cette somme. Il enveloppa l'argent dans la lettre qu'il scella d'un large cachet de cire rouge, mit dessus l'adresse du propriétaire, et la plaça en évidence sur un angle de la cheminée, Puis il se déchaussa et monta doucement, sa chandelle à la main, l'escalier en tire-bouchon qui gémissait lorsqu'on le montait. Dix minutes après, il redescendit tenant une petite valise qu'il jeta sur son épaule au moyen d'une courroie ; puis il prit sa canne plombée et se prépara à s'éloigner.

Mais avant de quitter la chambre, il se pencha sur la table et examina à la lueur de la chandelle le gros bout de cette canne. Il

était taché de sang coagulé auquel adhérait une petite touffe de cheveux noirs, qu'il brûla à la flamme de la chandelle. Il regarda son gilet et s'aperçut qu'il y avait des taches de sang dessus ainsi que sur sa chemise.

Il tint le bout de la canne au-dessus de la flamme jusqu'à ce qu'il fût tout noirci et charbonné ; il boutonna sa jaquette sur sa poitrine, puis, prenant une couverture de voyage placée sur une chaise dans un coin, il la jeta sur son épaule.

— C'est un vilain spectacle, — murmura-t-il ; — mais je ne pense pas que j'aie été trop loin.

Il se dirigea vers la petite porte, sortit, et s'enfonça sous les arbres de la clairière, où un rossignol chantait caché sous les masses sombres du feuillage et où l'air était imprégné du parfum subtil des chèvrefeuilles et des églantiers. Une fois il jeta un regard presque effrayé vers l'endroit où il avait laissé son ennemi vaincu, mais il se détourna et s'éloigna d'un pas rapide dans la direction opposée, traversa le pont rustique, et monta la pente qui conduisait à la route de Briargate.

34

Le médecin des pauvres restait dans sa chambre à peine éclairée, et les jours et les nuits se succédaient, et M. Pawlkatt, qui venait le voir deux fois par jour, ne pouvait donner que peu de consolations à ceux qui le soignaient. Gilbert était malade depuis près de quinze jours ; mais déjà il semblait que ce fût la règle dans la maison que tout y fût silencieux et sombre, et que le maître, au-

trefois si actif, restât couché, triste, accablé et somnolent, à l'ombre des rideaux de basin de son lit. Ceux qui le gardaient perdaient toute notion du temps. On aurait presque dit que le médecin avait toujours été malade. Il était difficile de se rappeler que moins de deux semaines auparavant il avait été un des habitants les plus actifs de Graybridge ; il était encore plus difficile peut-être de s'imaginer qu'il redeviendrait ce qu'il avait été.

Nul malade en proie à la triste douleur d'une fièvre obstinée, n'aurait pu désirer des gardes-malades plus entendus et plus dévoués que celles qui assistaient George. Pour Isabel, cette expérience d'une chambre de malade était absolument nouvelle. Elle avait vu son père indisposé pendant une journée de loin en loin, souffrant d'une maladie causée par la bile, disait-on, et qui avait lieu généralement après un dîner à Londres, en compagnie de certaines personnes distinguées de ses connaissances, suivi d'un retour discret au sanctuaire de son logis de Camberwell par la température fraîche qui précède les premiers rayons du jour. Elle avait entendu sa belle-mère se plaindre perpétuellement de divers maux, douleurs et élancements ; de roideur dans les côtes, les omoplates, les reins, et dans d'autres parties de sa charpente osseuse, et elle l'avait entendue faire des prédictions lamentables tendant à établir qu'elle mourrait prématurément, tuée par le souci et le tracas des enfants et les mille ennuis d'une famille nombreuse. Mais la maladie, la maladie véritable et dangereuse, avec son accompagnement solennel de voix basses et d'obscurité, de visages tristes et de pas légers, était absolument nouvelle pour la femme du médecin.

Si elle avait aimé son mari malade de cet amour romanesque que, pour son péché et son malheur, elle avait placé ailleurs, elle

ne l'aurait pas gardé tranquillement dans cette chambre obscure. Elle se serait enfuie pour aller se rouler par terre quelque part, succombant sous le poids de sa douleur. Mais elle n'avait jamais eu d'amour pour George ; elle n'avait eu pour lui que cette tendresse féminine, qui était sa qualité principale, — cette affection sympathique pour tout ce qui souffrait ou ce qui était triste. C'était le sentiment qui la retenait au chevet du malade. Elle souffrait beaucoup pour lui et elle avait une peur effroyable qu'il mourût. La pensée qu'elle pourrait pénétrer, en franchissant le sombre gouffre de ce tombeau, dans les régions splendides habitées par Lansdell, ne pouvait trouver place dans son cœur. La mort, la mort terrible et inconnue, se tenait comme un géant sombre et farouche entre elle et ce qui commençait au delà de cette chambre de malade. Édith Dombey et Ernest Maltravers étaient également oubliés durant les longs jours et les longues nuits pendant lesquels les paroles que le médecin prononçait sous l'influence du délire rompaient seules le silence. L'imagination toujours active d'Isabel était occupée par des images plus terribles que celles que lui fournissaient ses livres. L'image d'un cortège funèbre dans la ruelle poudreuse, d'une tombe béante dans le cimetière familier, la poursuivait pendant qu'elle fixait les ombres noires projetées par la veilleuse de porcelaine et qui vacillaient en formes gigantesques sur le mur blanchi à la chaux.

Ah ! en songeant ainsi à l'heure sinistre qui l'attendait peut-être, elle pensait bien moins à Roland qu'avant l'époque qui avait précédé la maladie de son mari. Elle n'était pas coupable ; elle était seulement très-inconséquente. La pensée qu'il existait un beau et jeune gentilhomme campagnard, possédant un beau domaine et quinze mille livres de revenu, tout prêt à devenir son second mari, si la mort venait à dénouer le lien qui rattachait ; cette

pensée ne pouvait trouver place au milieu de ces rêves tendrement poétiques qu'elle avait puisés dans ses livres. Une femme du monde, endurcie par l'expérience, aurait pu, dans cette chambre sombre, contempler le malade et penser, avec quelques remords, mais avec une sorte d'impatience, à ce qui pourrait arriver si la maladie avait une conclusion fatale. Mais cette pauvre enfant sentimentale, nourrie des fantaisies les plus délicates des poètes et des romanciers, n'avait pas de pensées aussi viles. La richesse et la position de Roland ne l'avaient jamais tentée ; elle n'était qu'éblouie ; elle n'y avait vu qu'une atmosphère radieuse et splendide provenant du dieu lui-même et faisant corps avec lui. Si, dans quelque rêve extatique, elle s'était vue, bien loin du monde vulgaire, unie à l'homme qu'elle aimait, elle s'était toujours représentée elle-même comme une adepte fervente, vêtue de mousseline blanche, agenouillée aux pieds de son idole et ayant des fleurs des champs dans les cheveux. L'idée qu'il avait quinze mille livres de revenu, un domaine superbe, ne troubla jamais de son influence grossière l'éclat de ses rêves ; elle n'était ni cupide ni ambitieuse. Ce désir de splendeur et d'éclat qui l'avait rendue envieuse du sort d'Édith Dombey, était uniquement une partie de ses aspirations vagues vers le beau ; elle désirait vivre au milieu de belles choses et s'embellir elle-même par leur influence ; mais que cette splendeur provînt d'un boudoir aristocratique de May Fair tout étincelant de tableaux de maîtres et de statues de marbre, de porcelaines rares et précieuses et de tentures en tapisserie, plutôt que de la richesse luxuriante de la flore d'une forêt des bords de l'Amazone, c'était là une question qui importait peu à cette jeune rêveuse sentimentale. Si elle ne pouvait pas être M Dombey, sublime dans son indignation dédaigneuse et sa robe de velours ponceau, elle se contenterait d'être

la naïve Dorothée, baignant ses pieds fatigués dans le ruisseau et laissant tomber ses cheveux dénoués sur ses épaules. Elle ne désirait que la vague poésie de la vie, la beauté mystique du roman introduite d'une façon quelconque dans son existence ; et elle était encore trop jeune pour comprendre cet élément latent de poésie qui existe dans les choses les plus vulgaires.

En même temps, un ennemi terrible l'avait atteinte, — l'ennui causé par la présence de son père dans le voisinage de Graybridge. Jamais, jusqu'aux jours qui suivirent son arrestation à Liverpool, la femme et les enfants de Sleaford n'avaient connu la nature de la profession au moyen de laquelle le maître du logis gagnait un revenu excessivement inégal, — ayant parfois de quoi suffire aux plus folles dépenses ; d'autres fois, à peine de quoi éloigner le loup de la porte. Ceci n'est pas un roman à sensation. J'écris ici ce que je sais être la vérité. Les enfants de Jack le Scribe étaient aussi innocemment ignorants de la profession de leur père que si cet homme eût été en réalité ce qu'il se disait lui-même : — un avocat consultant. Il partait chaque jour pour accomplir les devoirs de sa profession, et il rentrait le soir au foyer domestique ; c'était un père très-supportable, un mari fidèle et point brutal, un bon compagnon parmi l'espèce d'hommes qu'il fréquentait. Seulement il avait la mauvaise habitude de contrefaire la signature de son prochain, et ce talent, exercé avec le concours d'une bande dont les plans d'opérations habilement conçus acquirent une réputation considérable, lui avait permis d'élever une famille nombreuse dans un bien-être et une honnêteté relatifs. Si quelqu'un avait eu la bonté de mourir en laissant mille livres de revenus à Sleaford, Jack le Scribe eût volontiers déposé la plume et se serait retiré dans une existence honnête ; mais, en attendant, il reconnut qu'il était nécessaire de pourvoir

à ses besoins et à ceux d'une famille nombreuse et famélique, et n'ayant le choix qu'entre une place de commis aux appointements d'une livre par semaine et les chances peu glorieuses de l'existence du flibustier moderne, il s'était associé avec la bande en question, à laquelle il s'était autrefois fait connaître par quelques échantillons d'amateur assez réussis dans l'art de confectionner des billets à ordre.

Jamais, jusqu'au moment qui suivit son arrestation, la vérité n'avait été révélée à aucun des membres de la colonie de Camberwell. Il y avait longtemps de cela, que Jack le Scribe était un jeune apprenti-commis plein d'avenir, doué de grands yeux noirs hardis et d'une jolie figure, — bien longtemps auparavant, lorsque Isabel n'était encore qu'une enfant, la connaissance d'une affaire d'escompte d'effets de commerce dans laquelle le commis ne voyait qu'un grattage mal réussi, mais que ses patrons appelèrent du nom de faux, surprit brusquement la première femme de Sleaford et l'avait fait mourir de chagrin. Mais lorsque l'artiste amateur fut devenu un homme habile dans sa profession, le père d'Isabel apprit à cacher son art. Son brusque départ de Camberwell, le transbordement de la famille dans un logement à Islington, et la fuite subséquente à Liverpool furent expliqués à sa famille comme une tentative pour échapper à une arrestation pour dettes ; et comme des créanciers furieux et des recors n'avaient été que des visiteurs trop communs dans le ménage, cette fuite ne paraissait pas étrange. Ce fut seulement lorsque Sleaford fut logé en sûreté entre les murailles fatales de Newgate, quand les enquêtes préliminaires sur les faux célèbres furent publiées dans les journaux, qu'il apprit le véritable état des choses à sa femme et à ses enfants terrifiés.

Il n'est pas utile de s'appesantir sur les détails de ces temps cruels. On finit toujours par prendre le dessus des choses ; le chagrin et la honte sont très-rarement mortels, même chez les natures les plus impressionnables.

« Hélas ! mon doux ami, » s'écrie l'Hélène de Shelley, « vous allez croire que ce cœur est de pierre ; il ne s'est pas brisé ! » Il doit exister une bonne partie de cet élément pierreux dans le cœur de chacun, tant sont rares les atteintes mortelles de la douleur. Pour Isabel, l'horreur d'être la fille d'un faussaire était quelque chose d'excessivement terrible ; mais même dans cette terreur il y avait comme une vague saveur romanesque ; et si elle avait pu faire évader son père de la prison de Newgate au moyen d'un chapeau de femme et d'une robe, comme lady Nithisdale, elle aurait pu lui pardonner les crimes qui avaient fait d'elle une héroïne. Les garçons, après la première surprise, prirent très-tranquillement la chose, et se montrèrent disposés à rejeter ses malheurs sur le compte de la tyrannie et des préjugés de la société.

— Si un riche a une masse d'argent à la banque et que les pauvres meurent de faim, le riche doit s'attendre à ce qu'on le vole au moyen de faux, — faisait remarquer Horace Sleaford d'un ton réfléchi, en discutant la question de la culpabilité de son père.

Les sympathies du gamin ne s'arrêtaient pas là : il emprunta un exemplaire malpropre et dilapidé du délicieux roman de M. Ainsworth, dans un cabinet de lecture, et il étudia minutieusement la description que l'auteur fait de Newgate à l'époque de Jack Sheppard, avec l'idée de préparer l'évasion de monsieur son père.

Tout considéré, la chose n'était pas si douloureuse ; car Jack le Scribe ne fut pas assez imprudent pour reconnaître sa faute. Il prétendit qu'il était victime des circonstances, l'associé innocent d'hommes dangereux, poussé à la folle action de signer le nom de son prochain par suite du complot formé par ses compagnons. Tout endurci qu'il fût par l'expérience d'une carrière longue et douteuse, il ressentait une sorte de honte naturelle, et il fit tout ce qu'il put pour tenir sa femme et ses enfants éloignés de lui-même et de ses crimes. Quelque amertume qu'un sceptique affiche en parlant de l'égoïsme et de la sécheresse du cœur des hommes, un homme trouve presque toujours quelqu'un pour l'aider dans les crises suprêmes de son existence. Sleaford trouva des amis, gens obscurs et vulgaires, au moyen desquels il put éloigner sa famille avant sa comparution à Old Bailey. Les garçons, toujours altérés de renseignements à la Jack Sheppard, lisaient en fraude, dans leur mansarde, les comptes rendus quotidiens des tribunaux ; mais Isabel ne vit rien des journaux qui racontaient l'histoire des méfaits de son père, et ce ne fut qu'à la fin, lorsque tout fut décidé, qu'elle sut ce que serait le sort de Sleaford. Ce fut pourquoi elle ne put voir le nom de Lansdell dans le nombre des témoins à charge ; et, alors même qu'elle aurait vu ce nom, il est douteux qu'il fût resté dans sa mémoire jusqu'au jour où elle rencontra le châtelain de Mordred.

Aucune parole ne peut décrire l'horreur qu'elle ressentit à l'apparition soudaine de son père dans le Midland. Absolument ignorante des usages de la vie de prison et des privilèges d'un condamné libéré, elle avait regardé la sinistre habitation de Sleaford comme une sorte de tombeau dans lequel il serait enterré vivant pendant toute la durée de sa peine. Vaguement, et bien loin d'elle, elle entrevoyait l'ombre d'un danger pour Roland, dans la

mise en liberté définitive de son ennemi ; mais l'ombre semblait si éloignée, qu'après le premier choc causé par le récit de Lansdell, elle avait presque disparu de son esprit, effacée par des joies et des chagrins plus rapprochés. Ce fut seulement lorsque son père apparut devant elle dur et exigeant, rendu brutal et féroce par la vie de prison, misérable à jamais, en guerre avec les lois qu'il avait méconnues, — ce fut seulement alors que lui fut révélée la vraie mesure du danger de Roland.

« Si jamais je sors de prison, je vous tuerai ! »

Elle n'avait pas oublié les termes de cette menace ; mais elle pouvait espérer que ce n'était qu'une menace en l'air, l'éclair inoffensif d'un moment de colère ; et non pas une promesse délibérée, qu'il tiendrait dès que l'occasion s'en présenterait. Voici ce qu'elle espérait ; et dans la première des entrevues furtives qu'elle eut avec son père, elle l'amena sur son procès et s'arrangea pour sonder ses sentiments au sujet de l'homme qui avait tant contribué à sa condamnation. Les ombres épaisses de la nuit cachaient la pâleur de son visage bouleversé, comme elle se promenait dans le vallon agreste en compagnie de Sleaford ; d'ailleurs, celui-ci était beaucoup trop absorbé par le sentiment de ses propres griefs pour remarquer l'agitation de sa fille.

Pendant cette entrevue, Isabel en entendit assez pour se convaincre que le danger qui menaçait Roland était très-réel et très-rapproché. Les sentiments vindicatifs de Sleaford s'étaient accrus et enracinés dans la solitude des dernières années. Chacune des privations et des souffrances endurées pendant son emprisonnement était un nouvel article ajouté à la longue liste des méfaits de Lansdell, ce « dandy oisif, » auquel il n'avait pas fait tort d'un sou, mais qui, pour le seul plaisir de la chasse, l'avait

traqué et forcé. Voici ce qu'il ne pouvait pardonner. Il n'admettait pas le droit d'un agent de police amateur qui portait témoignage contre un malfaiteur, dans l'intérêt général de la société.

Après cette première entrevue dans le Ravin de Nessborough, la femme du médecin n'eut plus qu'une pensée, qu'un but, qu'un désir ; laisser son père dans l'ignorance du domicile si rapproché de son ennemi et l'éloigner avant qu'il résultât quelque malheur de la rencontre des deux hommes. Mais ce n'était pas chose aisée. Sleaford refusa de quitter ses quartiers à l'auberge des Armes de Leicester avant d'avoir obtenu ce qu'il était venu chercher dans le Midland : assez d'argent pour se créer une nouvelle carrière. Il s'était rendu à Jersey immédiatement après sa libération et il avait vu sa femme et ses fils. Par eux il avait appris le mariage d'Isabel. Elle avait fait un beau mariage, disaient-ils, elle avait épousé un médecin, dans un endroit appelé Graybridge-sur-la-Wayverne, — un homme bien posé sans doute ; et elle ne s'était pas montrée méchante pour eux après tout, car elle écrivait de temps en temps de longues lettres aimables à sa belle-mère et envoyait parfois des bons de poste d'un souverain.

Dieu seul sait avec quelle difficulté la pauvre fille avait pu économiser cet argent. Sleaford demanda de l'argent à sa fille. Il avait fait toutes sortes de questions sur la position de Gilbert et on avait fait des réponses très-satisfaisantes à ces questions. Le jeune docteur était un malin, dirent les commères de l'auberge à Jack le Scribe ; un jeune homme prudent qui avait hérité d'un joli petit pécule qui s'engraissait incessamment, à un taux modéré, à la banque de Wareham. C'étaient les économies de son père et lui-même y avait ajouté sans doute. Puis les commères entrèrent dans les calculs sur la valeur de la clientèle de Gilbert et sur l'or-

donnance bien entendue des arrangements domestiques ; toutes choses confirmant l'idée que le jeune médecin possédait quelques milliers de livres déposées à la banque de la province.

Dans ces circonstances, Sleaford se regarda comme parfaitement justifié en maintenant ce qu'il appelait ses droits sur une somme d'argent, — c'est-à-dire cinquante ou cent livres, — en la demandant à sa fille ; et Isabel, pénétrée du danger que courait Lansdell, sentit qu'il fallait trouver cet argent à tout prix. Si son mari eût été assez bien portant pour qu'elle pût lui parler d'affaires, elle aurait pu s'adresser à lui ; mais, dans l'état des choses, il existait un moyen plus facile et plus prompt de se procurer l'argent. Roland, Roland lui-même, qui était riche, et pour qui cinquante livres, — si forte que la somme parût à la jeune femme, qui n'avait jamais entre les mains un billet de dix livres, — ne devait être qu'une chose insignifiante, Roland était la seule personne qui pût lui venir en aide immédiatement. C'était à lui qu'elle s'était adressée. Ah ! avec quel douloureux sentiment de honte et d'angoisse ! Et c'était pour remettre l'argent qu'elle avait obtenu ainsi, qu'elle venait trouver son père dans le Ravin de Nessborough, la nuit de ce triste dîner à Lowlands. L'idée de prévenir Roland du danger qu'il courait ne lui vint pas un instant à l'esprit. N'était-il pas un héros, et n'aurait-il pas inévitablement couru au-devant de ce péril ou de tout autre ?

Elle songea à sa position avec toute la terreur illogique d'une faible femme ; et le seul plan qui se présenta à son esprit fut celui qu'elle mit à exécution. Elle voulait éloigner son père avant qu'une allusion quelconque faite par des lèvres étrangères lui apprît que l'homme qu'il haïssait mortellement était si rapproché de lui.

35

Après sa dernière entrevue avec son père dans le Ravin de Nessborough, un sentiment de paix s'empara d'Isabel. Elle l'avait questionné sur ses projets et il lui avait dit qu'il quitterait le Midland par le train de sept heures du matin qui partait de Wareham. Il serait très-content de se retrouver à Londres, disait-il, et de quitter un endroit où il était comme un renard dans un trou. L'élément sentimental n'était en aucune façon puissamment développé chez Jack le Scribe, pour lequel les trottoirs encombrés de Fleet Street et du Strand étaient infiniment plus agréables que les églantiers et les fougères du Midland.

Depuis la soirée pendant laquelle Sleaford s'était présenté à la porte du médecin, Isabel reposa tranquillement pour la première fois. Elle dormit paisiblement, épuisée par la fatigue et l'anxiété de la quinzaine qui venait de s'écouler ; et aucun mauvais rêve ne vint troubler son sommeil. Les influences surnaturelles doivent ne pas avoir grande valeur, après tout, car l'esprit de la dormeuse n'eut aucune perception de ce corps immobile couché au milieu des hautes herbes ; pas le moindre pressentiment, si léger qu'il fût, de la scène qui avait eu lieu sous les rayons placides de la lune, tandis qu'elle se hâtait de regagner sa maison à travers les chemins humides de rosée ; heureuse à l'idée qu'elle avait accompli sa tâche difficile. Une seule fois dans le cours d'un siècle, la vision de Maria Martin hante un dormeur inquiet ; juste assez souvent pour ébranler la muraille de sens commun que nous avons si rigidement érigée entre le visible et l'invisible, et pour nous montrer qu'il y a plus de choses dans le ciel et sur la terre que notre pauvre philosophie n'est disposée à en reconnaître.

Le lendemain de l'entrevue dans le Ravin, ce sentiment de soulagement occupait encore l'esprit d'Isabel. Son père était parti et tout allait bien. Il ne reviendrait certainement pas ; car elle lui avait dit, avec force protestations solennelles, qu'elle n'avait obtenu cet argent qu'avec la plus extrême difficulté et qu'elle ne pourrait pas s'en procurer davantage. Voilà ce qu'elle lui avait dit et il avait promis de ne pas l'assaillir de nouvelles demandes. C'était chose aisée pour Jack le Scribe de faire cette promesse ou toute autre ; mais alors même qu'il manquerait à sa parole, pensait Isabel, il y avait des chances pour que Roland quittât promptement le Midland et pour qu'il redevînt encore une fois un étranger et un nomade.

La femme du médecin était donc tranquille ; l'effroyable terreur de la dernière quinzaine n'oppressait plus son esprit, et elle était prête à faire son devoir, à suivre les leçons solennelles de M. Colborne et à veiller fidèlement, sans être dérangée par aucune peur ni aucune angoisse secrète, au chevet de George.

Des visages lugubres l'accueillirent à ce chevet. Jeffson n'abandonnait plus un instant son poste auprès de son jeune maître. Les herbes envahissaient tranquillement les plates-bandes ; et Brown Molly n'avait plus son pansage accoutumé. Le jardinier avait répandu une demi-charretée de paille dans la ruelle, afin que le bruit des charrettes rentrant les foins nouvellement coupés ne vînt pas troubler le sommeil fiévreux de George, si tant est qu'on pût appeler sommeil les assoupissements très-courts et irréguliers dans lesquels il tombait de temps en temps,

Ce matin-là, M. Pawlkatt examina son malade plus longtemps que de coutume. George était tombé dans une espèce de syncope et il ne reconnut pas son médecin, autrefois son rival. Il avait de-

puis longtemps cessé d'être inquiet au sujet de ses pauvres malades des ruelles avoisinant l'église, et même, à ce qu'il semblait, de s'occuper d'aucune chose humaine, et maintenant que l'esprit d'Isabel était délivré de sa grande terreur, elle voyait un objet horrible, nouveau, informe, s'approcher insensiblement d'elle, comme une montagne de glace flottant sur une mer arctique. Elle sortit de la chambre avec M. Pawlkatt, descendit l'escalier avec lui, et lui saisit le bras comme il allait partir.

— Oh ! dites-moi, pensez-vous qu'il soit en danger de mort ? — dit-elle. — Je ne savais pas avant ce matin qu'il était si malade… Pensez-vous qu'il en mourra ?

Le médecin regarda d'un air interrogateur le visage bouleversé tourné vers lui et avec une nuance d'étonnement dans sa physionomie :

— Je suis très-inquiet, M Gilbert, — répondit-il gravement. — Je ne vous cacherai pas que je deviens très-inquiet. Le pouls est faible et intermittent, et ces mauvaises fièvres… La !… la !… ne pleurez pas. Je me rendrai à Wareham dès que j'aurai fait mes visites les plus indispensables, et je prierai le docteur Herstlett de venir voir votre mari. Je vous en prie essayez de garder votre calme.

— Je suis si effrayée, — murmura Isabel, la voix entrecoupée par ses sanglots à moitié étouffés. — Je n'ai jamais vu personne… aussi malade… avant cela.

M. Pawlkatt la regarda d'un air grave tout en mettant ses gants.

— Je ne suis pas fâché de remarquer cette inquiétude chez vous ; M Gilbert, — dit-il d'un ton sentencieux. — En ma qualité d'ami et de confrère de votre mari, et d'homme qui est… hum !… assez âgé pour être votre père, je me permettrai de dire que je suis heureux de voir… je veux dire de voir que vous avez le cœur bien placé. On a fait courir de méchants bruits sur vous ces jours derniers, M Gilbert. Je ne me permettrai pas… naturellement… de faire allusion à ces bruits si je ne les croyais pas erronés, — ajouta assez vivement le médecin, qui n'était pas très certain du sens et de la portée de la loi sur la diffamation.

Mais Isabel se borna à le regarder avec stupéfaction et inquiétude.

— Des bruits sur moi !… — répéta-t-elle. — Quels bruits ?

— Il y aurait certaine personne… un étranger… logé dans une petite auberge, dans le Ravin de Nessborough, et vous… mais en vérité, je n'ai pas le droit de me mêler de cette affaire, et sans mon grand respect pour votre mari… je veux dire en un mot…

— La personne dont vous parlez est partie maintenant, — répondit franchement Isabel. — C'est bien méchant de la part des gens d'avoir dit du mal d'elle ou de moi. C'est un parent, un très-proche parent, et je ne pouvais faire autrement que de le voir de temps en temps pendant qu'il se trouvait aux environs. J'y allais le soir, parce que je ne voulais pas quitter mon mari à un autre moment de la journée. Je ne savais pas que les gens de Graybridge m'épiaient si soigneusement ou qu'ils étaient si disposés à croire que je me conduis mal.

M. Pawlkatt lui caressa la main pour la calmer.

— Un parent, chère M Gilbert, — s'écria-t-il, — ceci change tout à fait les choses. J'ai toujours dit que vous aviez assurément de bonnes raisons pour agir comme vous le faisiez, bien qu'il eût été préférable de faire venir cette personne ici. Les gens de province sont bavards, vous savez. En ma qualité de médecin, et grâce à une certaine expérience acquise, je vois toutes ces petites faiblesses provinciales. Ce monde aime à bavarder ; mais ne perdez pas courage, M Gilbert, nous ferons le possible pour notre pauvre ami. Nous ferons tout ce qu'il sera possible de faire.

Il donna à la main tremblante d'Isabel une petite étreinte rassurante, et s'éloigna d'un air satisfait.

La femme du médecin le regarda partir d'un air égaré, puis elle rentra et pénétra lentement dans le petit parloir, — le parloir vide et d'aspect misérable, abandonné déjà depuis plus d'une semaine. La poussière couvrait les vieux meubles et l'atmosphère y était chaude et lourde.

Isabel s'assit auprès de la table à ouvrage, sur laquelle sa pauvre petite collection de livres s'amoncelait au hasard dans un coin poudreux. Elle s'assit pour penser, essayant de se faire une idée de la terreur qui paraissait si proche, essayant de comprendre toute la signification de ce que M. Pawlkatt avait dit de son mari.

Le médecin n'avait donné aucune espérance que Gilbert guérirait ; il avait fait seulement quelques petits discours de convention sur le calme et le courage.

Elle essaya de penser, mais vainement. Elle n'avait fait que dire la vérité en s'écriant qu'elle avait peur. Cette espèce de frayeur lui était si complètement nouvelle, qu'elle ne pouvait pas

comprendre l'aspect tranquille des gens qui veillaient et qui soignaient son mari. Était-il possible qu'il fût en danger de mort, cet homme vigoureux et actif, dont la rude santé et l'appétit robuste avaient souvent choqué si brutalement ses idées de pensionnaire sur les héros poitrinaires ou atteints d'un anévrisme ! Pouvait-il être à la mort ? pouvait-il mourir d'une mort aussi héroïque qu'aucune de celles qu'elle avait lues dans ses romans : la mort d'un homme qui risque sa vie pour son prochain et qui perd la partie. Le souvenir de ses torts envers lui, — petits torts de négligence, opinions dédaigneuses de ses mérites, — torts que l'honnête et réaliste docteur n'avait même pas soupçonnés, — lui revint en cet instant et lui tortura le cœur par les angoisses du remords. L'ombre noire qui planait au-dessus de George, — cette ombre gigantesque et terrible, qui devenait plus épaisse de jour en jour, — faisait de lui un homme nouveau aux yeux de cette faible fille. Elle ne pouvait pas penser, elle ne pouvait qu'attendre, oppressée par une terreur qu'elle n'osait pas nommer. Elle resta longtemps dans la même attitude, immobile et découragée, presque aussi abattue que l'homme qui gisait dans la chambre à demi-obscure au-dessus d'elle. Enfin, avec un effort, elle monta l'escalier et pénétra dans cette chambre où elle fut accueillie par les visages sévères de ceux qui gardaient le malade et qui lui montrèrent peu de sympathie dans les regards qu'ils lui jetèrent.

Jeffson et Mathilda n'avaient-ils pas appris les bruits qui couraient dans Graybridge, et pouvaient-ils témoigner quelque pitié pour une femme qui quittait nuitamment et furtivement la maison de son mari malade pour aller trouver un étranger ?

Isabel aurait volontiers fait quelque question anxieuse au sujet du malade ; mais Mathilda fronça le sourcil d'un air sévère en la regardant, et lui commanda le silence d'un geste impérieux. Force lui fut donc de se glisser dans un angle obscur où elle avait l'habitude de se tenir depuis que les Jeffson s'étaient, pour ainsi dire, emparés du chevet de son mari. Elle ne pouvait leur contester le droit qu'ils avaient d'agir ainsi. N'était-elle pas une créature frivole et malheureuse, tremblant et frissonnant comme une feuille lorsqu'elle essayait de faire quoi que ce fût pour soulager le malade ?

La journée parut d'une lenteur pénible. Le tic-tac d'une vieille horloge dans l'escalier et la respiration pénible et inégale du malade étaient les seuls bruits qui troublaient le douloureux silence de la maison. Une où deux fois, Isabel prit une bible ouverte sur une petite table à côté d'elle et essaya de trouver quelque courage dans ses pages. Mais la beauté de ces paroles ne la frappait pas comme dans la petite église de Hurstonleigh, alors que son esprit était exalté par toutes sortes de désirs divins. Il semblait que son âme fût stupéfiée par un sentiment de crainte et d'horreur. Elle n'avait pas d'amour pour son mari ; et ces témoignages d'amour divin qui ont une affinité si subtile avec les affections terrestres ne pouvaient la toucher de bien près dans la disposition d'esprit où elle se trouvait. Elle n'aimait pas assez son mari pour demander à Dieu presque un miracle en sa faveur. Elle le plaignait ; ses souffrances éveillaient en elle une tendre compassion ; elle avait une terrible frayeur qu'il mourût, — mais voilà tout. Elle pria pour lui ; mais il n'y avait pas d'exaltation dans sa prière et elle eut un triste pressentiment que ses supplications ne seraient pas exaucées.

L'après-midi était fort avancée lorsque le médecin de Wareham arriva avec M. Pawlkatt ; et, lorsqu'il fut arrivé, il parut à Isabel qu'il ne faisait pas beaucoup de choses. C'était un homme à favoris gris, à l'aspect important, et dont les chaussures craquaient ; il s'assit au chevet, tâta le pouls du malade, écouta sa respiration, souleva ses paupières alourdies, et plongea son regard dans ses yeux obscurcis et injectés. Il fit beaucoup de questions ; puis il redescendit avec M. Pawlkatt, et les deux hommes de l'art s'enfermèrent pendant dix à douze minutes dans le petit parloir.

Cette fois Isabel ne suivit pas M. Pawlkatt. Elle était terrifiée par la présence du médecin étranger, et rien dans les manières des deux hommes n'inspirait l'espoir ou le courage. Elle resta assise et immobile dans son coin obscur ; mais Mathilda quitta la chambre après le départ des médecins et descendit doucement. George dormait d'un sommeil profond cette fois, et sa respiration était plus régulière qu'elle n'avait été jusqu'à ce moment ; — elle était plus régulière, mais néanmoins bruyante, et faisait peine à entendre.

Avant que dix minutes se fussent écoulées, Mathilda rentra, très-pâle et avec des traces de larmes sur la figure. La digne femme avait écouté la consultation médicale qui s'était tenue au-dessous.

Peut-être Isabel comprit-elle vaguement qu'il en était ainsi, car elle quitta sa chaise et fit quelques pas au-devant de la femme de charge.

— Oh ! dites-moi la vérité, — murmura-t-elle d'un ton suppliant, — est-ce qu'ils ont dit qu'il en mourrait ?

— Oui, — répondit Mathilda d'une voix dure et cruelle qui contrastait singulièrement avec ses sanglots à moitié étouffés, — oui, M Gilbert, vous pourrez maintenant en prendre à votre aise et aller voir M. Lansdell aussi souvent qu'il vous plaira et courir le soir après des étrangers. Mais vous auriez pu attendre un peu, M Gilbert, vous n'auriez pas attendu longtemps… car ils ont dit que mon pauvre maître, que j'ai vu naître et que j'ai tendrement aimé à défaut des autres… j'ai entendu le médecin de Wareham dire à M. Pawlkatt qu'il ne passerait pas la nuit. Ainsi vous auriez pu attendre, M Gilbert, mais vous êtes une mauvaise femme et une mauvaise épouse !

Àces mots, le malade sortit brusquement de son sommeil et se mit sur son séant. Jeffson le saisit dans ses bras aussitôt, soutenant ce corps amaigri, qui, il n'y avait pas longtemps encore, était si robuste.

George avait entendu les dernières paroles de Mathilda, car il les répétait d'une voix sourde et singulière, mais néanmoins avec une clarté suffisante. Ceux qui l'avaient soigné furent étonnés de l'entendre parler si raisonnablement, car il y avait déjà longtemps qu'il avait perdu conscience des événements.

— Une mauvaise femme !… non !… non !… — dit-il. — Toujours une épouse tendre et soumise… toujours une femme vertueuse… Viens, Izzie, viens ici… Je crains que tu n'aies trouvé ta vie bien triste, mon amie, — dit-il très-doucement, comme elle approchait et qu'elle lui prenait les mains en le regardant avec un visage blême et bouleversé, — une vie triste… très-triste ; mais cela aurait changé. Je me proposais… plus tard… de changer de clientèle… d'aller à Hemswell… ville commerçante… sept mille habitants… et de te donner… une voiture… comme Laura Pawl-

katt… mais… la volonté de Dieu soit faite, mon amie… J'espère que j'ai fait mon devoir… les pauvres gens… de meilleurs logements… mieux ventilés… cela viendra, s'il plaît à Dieu… J'ai vu beaucoup de souffrances… et… mon devoir…

Il retomba lourdement dans les bras de William, et un déluge de larmes, — de larmes brûlantes et de repentir qu'il ne devait pas voir, — inonda son visage pâli. Sa mort fut très-brusque, bien que sa maladie eût été longue et douloureuse, si l'on considère la nature du mal. Il mourut suprêmement calme avec la conscience du devoir accompli. Il mourut en tenant entre ses mains les mains d'Isabel, et n'ayant jamais eu, dans toute sa vie pure et tranquille, un seul sentiment de doute ou de jalousie qui pût lui torturer le cœur.

36

Un calme solennel descendit sur la maison de Graybridge ; et pour la première fois Isabel sentit la présence de la mort auprès et autour d'elle, l'isolant du monde des vivants par son influence glaciale. La montagne de glace était venue heurter la frêle embarcation. Il semblait presque à Isabel que la maison et elle-même étaient emprisonnées par un mur glacial, à travers lequel les vivants ne pouvaient pénétrer.

Elle souffrait beaucoup ; la sensibilité nerveuse de sa nature la rendait particulièrement sujette à ces sortes de douleurs. Une angoisse causée par les remords lui déchirait le cœur. Ah ! combien elle avait été coupable ! comme elle s'était montrée fausse, cruelle, ingrate ! Mais si elle avait su qu'il pouvait mourir, — si

elle avait su ! — tout aurait pu être bien différent. La connaissance anticipée du sort qui l'attendait lui aurait assuré sa sincérité et sa tendresse ; elle n'aurait pas trompé, même en pensée, le mari dont les jours étaient comptés. Au milieu de tous ses remords elle se débattait sous le poids d'une impossibilité : l'impossibilité de se rendre compte de ce qui était arrivé. Il avait fallu que le médecin lui affirmât solennellement que son mari était mort, avant qu'elle pût admettre que cet évanouissement, la pesanteur et le froid de glace de la main inerte voulaient dire la mort. Et même lorsqu'on lui eut dit que tout était fini, les mots ne parurent avoir que peu d'influence sur son esprit. Cela était impossible ! Toute la dernière quinzaine d'anxiété et de douleur fut oubliée, et elle ne pouvait penser à George tel qu'elle l'avait toujours vu jusqu'à ce moment, c'est-à-dire dans tout l'éclat de la santé et de la force.

Elle avait beaucoup de chagrin, mais aucune angoisse de désespoir ne vint réchauffer son cœur glacé, C'était la violence du choc, le sentiment de frayeur qui l'oppressaient plutôt que la conscience d'une grande perte. Elle aurait voulu ressusciter son mari ; mais surtout parce qu'il était horrible de savoir qu'il était là, — près d'elle, — et dans l'état où il se trouvait. Elle eut un instant la pensée, — pensée misérable et égoïste, — qu'il eût été beaucoup plus facile pour elle de supporter cette calamité, si son mari avait été loin d'elle et qu'une lettre fût venue lui apprendre qu'il était mort. Elle se voyait recevant la lettre et s'étonnant de cette lettre bordée de noir. Le coup eût été terrible ; mais pas aussi horrible que cette idée de savoir que George était dans la maison, et que cependant George n'existait plus. Incessamment, son esprit revenait sur ses pas ; incessamment la perception nette de ce qui s'était passé lui échappait, et elle se surprenait faisant de

petits discours, — des discours contrits et repentants, — exprimant le regret qu'elle avait de ses fautes. Puis, brusquement, la scène si vive du lit de mort lui revenait, et elle entendait cette voix sourde murmurant faiblement des paroles d'amour et de louange.

Pendant tout ce temps l'image de Roland ne se présenta pas à son esprit. Dans cette obscurité compacte et terrible qui remplissait son âme, cette brillante et splendide personnalité ne pouvait trouver place. De temps en temps elle pensait à M. Colborne d'Hurstonleigh, et ressentait un vague désir de le voir. Peut-être aurait-il pu lui rendre quelque courage ; il aurait pu lui rendre plus facile à supporter l'idée du terrible mystère qui s'était accompli au-dessus d'elle. Une ou deux fois elle essaya de lire quelques-uns des chapitres qui lui paraissaient si beaux dans la bouche du prêtre populaire ; mais même du saint volume de sombres et funèbres images surgissaient pour la terrifier ; elle voyait Lazare sortant de son tombeau, livide sous son suaire : la mort et l'horreur semblaient être partout et en toutes choses.

Après la première explosion de chagrin violent, auquel se mêlait une indignation profonde contre la femme qu'elle croyait avoir été coupable et négligente, Mathilda ne fut pas impitoyable pour cette enfant terrifiée qui venait de devenir veuve. Elle porta une tasse de thé dans le parloir obscur où Isabel s'était réfugiée, et frissonnait de froid par moments, et elle réussit à faire prendre le breuvage réconfortant à la pauvre créature effrayée. Elle essuya ses propres larmes avec son tablier pendant qu'elle parlait à Isabel de patience et de résignation, de soumission aux volontés de la Providence, toutes ces théories consolantes qui sont douces

à celui qui a la foi, alors même que son affliction est la plus profonde.

Isabel n'était pas encore une femme religieuse : la foi qui est plus forte que la mort lui manquait à cette heure terrible ; elle s'essayait à peine au bien ; — elle s'essayait à peine, à sa manière naïve, demi-enfantine, à ressembler à ces créatures saintes et heureuses dont M. Colborne avait raconté la vie, en s'étendant avec une énergie tendre et ravie sur la perfection de leurs vertus ici-bas, la splendeur de leur récompense dans un monde meilleur. Elle s'essayait à peine au bien et le nouveau courant de son existence avait été troublé par la mort de George, comme par une tempête soudaine. C'était encore une enfant, faible et frivole, terrifiée par la présence de l'effroyable visiteuse qui venait d'entrer dans la maison. Pendant toute la soirée qui suivit la mort de son mari, elle resta dans le petit parloir, essayant parfois de lire un peu, le plus souvent les yeux vaguement fixés sur la mèche fumeuse de la chandelle, qui ne fut mouchée qu'une fois, lorsque Mathilda vint dans la chambre « pour tenir un instant compagnie à la malheureuse créature, » dit-elle à son mari, qui était assis au coin du feu dans la cuisine, les coudes sur les genoux et le visage caché dans les mains, songeant à ces jours écoulés pendant lesquels il avait coutume d'aller chercher le défunt à l'école commerciale de la route de Wareham.

Il y avait un grand nombre d'allées et de venues, un bruit incessant de pas discrets marchant de long en large, à ce qu'il parut à Isabel, et Mathilda, même au milieu de son chagrin, semblait avoir une occupation qui l'absorba pendant toute l'après-midi. La femme du médecin s'était imaginé que tous les bruits et tous les mouvements devaient cesser, — que la vie elle-même devait faire

une pause, — dans une maison que la mort avait visitée. D'autres pouvaient ressentir un chagrin plus violent que le sien ; mais nul n'éprouvait une frayeur de la mort aussi profonde que celle qu'elle endurait. Assez tard, Mathilda lui apporta à souper sur un petit plateau ; mais elle le repoussa et fondit en larmes. Il semblait y avoir une sorte de sacrilège dans ce transport d'aliments et de boissons, pendant qu'il était couché là-haut ; lui, dont le chapeau était encore accroché dans le vestibule, dont les papiers, les bouteilles d'encre et les livres étaient proprement arrangés sur un des vulgaires casiers auprès de la cheminée. Ah ! combien de fois n'avait-elle pas maudit ces livres de médecine pour être ce qu'ils étaient au lieu d'être des éditions de Zanoni et d'Ernest Maltravers ! Maintenant que celui auquel ils appartenaient était mort, cela semblait presque un crime d'entretenir une mauvaise pensée à leur égard.

Ce fut en vain que Mathilda la supplia de monter dans la chambre qui faisait face à celle dans laquelle reposait le médecin ; ce fut en vain que la digne femme lui demanda paisiblement d'aller le voir, maintenant qu'il reposait si paisiblement dans la chambre nouvellement arrangée, et de poser sa main sur son front de marbre, afin que son ombre ne vînt pas troubler son sommeil. La jeune femme secoua la tête d'une façon éperdue.

— J'ai peur, — dit-elle d'un ton pitoyable, — j'ai peur de cette chambre. Je ne pensais pas qu'il pouvait mourir. Je sais que je n'ai pas bien agi. C'était mal de toujours penser à d'autres et jamais à lui ; mais je ne pensais pas qu'il pouvait mourir. Je sais qu'il s'est montré très-bon pour moi, et je me suis efforcée de lui obéir, mais je suis sûre que j'aurais été tout autre si j'avais su qu'il était en danger de mort.

Elle tira le tiroir de la table où se trouvaient les chaussettes à réparer roulées en grosses boules, avec des aiguilles plantées çà et là au travers. Il y avait là dedans même une preuve de sa négligence. Elle les avait reprisées un peu dans les derniers temps, — alors qu'elle cherchait à bien faire, — mais pas plus que les autres elle n'avait terminé cette œuvre. Ah ! quelle pauvre créature elle était, après tout ! créature pleine de résolutions faibles, formées seulement pour être oubliées ; créature faible et vacillante, pleine de désirs et d'aspirations nuageux, — prenant un instant de nobles résolutions, pour céder plus déplorablement un moment après.

Elle demanda qu'on lui permît de passer la nuit en bas, sur le petit canapé ; et Mathilda, voyant qu'elle était réellement oppressée par quelque terreur puérile de l'étage supérieur, lui apporta quelques couvertures et quelques oreillers, et une veilleuse qui devait brûler toute la nuit.

Ce fut donc dans cette chambre familière, dont le moindre meuble faisait partie de sa vie monotone, qu'Isabel passa la première nuit de son veuvage, couchée sur le petit canapé et ne perdant pas un seul des bruits de la maison. Elle resta dans une insomnie fiévreuse jusqu'à ce que les rayons du soleil levant vinssent frapper les jalousies ; alors elle tomba dans un assoupissement pénible pendant lequel elle rêva que son mari était vivant et bien portant. Elle resta dans cet état sans être complètement endormie, jusqu'à dix heures du matin. À ce moment elle aperçut Mathilda assise auprès de la petite table, sur laquelle fumait l'inévitable tasse de thé à côté d'une assiettée de tartines de beurre, identifiées d'une façon inséparable, dans l'esprit d'Isabel, avec George.

— Il y a quelqu'un qui désire vous voir, si votre état vous permet de recevoir, mon enfant, — dit Mathilda avec douceur.

Elle avait été excessivement émue par la petite confession sincère de ses erreurs, et elle était portée à penser que, peut-être, après tout, Graybridge avait jugé avec trop de sévérité la pauvre petite pensionnaire.

— Prenez votre thé, mon enfant ; je l'ai fait fort à votre intention. Essayez de vous contenir un peu, ma pauvre fille ; vous êtes bien jeune pour porter des vêtements de veuve ; mais son heure était marquée. Si chacun de nous avait travaillé autant que lui pour le bien de son prochain, nous pourrions mourir aussi tranquilles que lui.

Isabel repoussa les mèches emmêlées de sa chevelure qui lui couvraient le visage et elle embrassa la bonne femme.

— Vous êtes bien bonne pour moi, — dit-elle. — Vous me pensiez coupable autrefois, je le sais ; et alors vous étiez très-dure envers moi. Mais j'ai toujours voulu me bien conduire. J'aurais voulu être une sainte femme et mourir jeune, comme la mère de George.

Il est à remarquer que l'idéal qu'Isabel se faisait de la vertu était toujours lié à l'idée d'une mort prématurée. Elle avait une idée vague que les gens très-religieux et très-dévoués accomplissaient assez rapidement leur rôle de martyr et recevaient la récompense promise. Ses notions d'abnégation étaient encore très-restreintes ; elle eût compris avec peine une longue carrière consacrée aux pratiques vertueuses. Les religieuses étaient pour elle des femmes qui disaient adieu au monde, qui se faisaient couper les cheveux, qui se retiraient dans un couvent et qui y

mouraient bientôt après pendant qu'elles étaient encore jeunes et intéressantes. Elle n'aurait pu s'imaginer une religieuse âgée, ayant passé une longue vie d'abnégation, se levant à quatre heures du matin et se montrant aussi gaie et aussi vive que n'importe quelle épouse ou mère. Et cependant il existe de ces femmes.

M Gilbert prit un peu de thé chaud, puis elle s'assit tranquille, la tête posée sur l'épaule de Mathilda, et la main étreignant les doigts rugueux de la digne femme. Cette étreinte vivante parut apporter quelque consolation à Isabel, tant la mort avait envahi le cercle restreint de son existence.

— Pensez-vous que vous serez assez bien portante maintenant pour le voir, ma pauvre enfant ? — dit Mathilda après un long silence. — Je ne vous en aurais pas parlé s'il ne m'avait paru inquiet, comme s'il lui arrivait quelque chose ; et je sais qu'il s'est montré très-bon pour vous.

Isabel la regarda avec étonnement.

— Je ne sais de qui vous parlez, — dit-elle.

— C'est M. Raymond, de Conventford. Il est bien matin pour qu'il soit déjà à Graybridge ; mais il a l'air aussi pâle et aussi fatigué que s'il était resté debout toute la nuit. Il a été tout surpris quand je lui ai dit le malheur qui avait frappé notre pauvre maître.

En ce moment, Mathilda eut recours au tablier de coton qu'elle avait si souvent porté à ses yeux pendant la dernière semaine. Isabel s'enveloppa à la hâte d'un petit châle ; elle ne s'était

pas déshabillée pendant la nuit précédente, et elle paraissait très-pâle, très-affaiblie, et très-défaite à la lumière éclatante du jour.

— M. Raymond !... M. Raymond !...

Elle répéta ce nom une ou deux fois, et s'efforça de demander ce qui l'amenait vers elle. Il s'était toujours montré très-bon pour elle et elle associait son souvenir avec un sentiment de véritable sagesse et de vigueur joyeuse de l'esprit. Sa présence ne pouvait que lui faire du bien, pensait-elle. Après M. Colborne, il était la personne qu'elle désirait le plus voir.

— Je vais aller le trouver, Mathilda, — dit-elle en se levant lentement du canapé. — Il a toujours été très-bon pour moi. Mais, hélas ! combien sa vue va me rappeler ce temps de Conventford, alors que George venait me voir le dimanche et que nous allions nous promener dans les grandes prairies froides et nues !

En parlant ainsi elle revoyait cette époque : passage incolore de sa vie, pendant lequel elle avait été, sinon heureuse, du moins contente. Et depuis ce temps, quelle splendeur tropicale, quelle radieuse oasis de lumière et de couleur s'était soudainement déroulée sous ses pas ! Forêt de fleurs miraculeuses et de feuillages enchantés qui l'avait isolée du monde terre à terre dans lequel les autres créatures traînaient leur existence ennuyeuse, — magique désert asiatique, dans lequel il y avait des dangers cachés, terribles comme ces serpents qui se laissent tomber sur le passant, du sommet des palmiers, ou comme les tigres mouchetés qui rampent dans les ombres de la jungle. M Gilbert jeta un regard en arrière à travers ce fragment de paradis terrestre sur les longues journées monotones de Conventford et il lui sembla recevoir une chaude bouffée de l'oasis tropicale, au delà de laquelle le

passé s'étendait sur une mer aux flots grisâtres et froids. Peut-être cette vie tranquille à teintes discrètes était-elle préférable après tout. Elle se revit comme elle avait été : fiancée avec cet homme qui était couché sans vie au-dessus d'elle et elle se tressait un pauvre petit nid romanesque à son usage avec les éléments de cette situation prosaïque.

Raymond attendait dans le parloir d'honneur, — la chambre sacrée, qui avait si rarement servi pendant le temps de mariage si court du médecin des pauvres, — ce petit salon décoré avec affectation, qui avait toujours un vague parfum de vieillerie ; cette chambre qu'Isabel avait rêvé de transformer en un nid de perse et de mousseline. La jalousie était baissée et les volets à moitié clos, et dans ce demi-jour Raymond paraissait fort pâle.

— Ma chère madame Gilbert, — dit-il, en lui prenant la main et la conduisant vers un siège… ma pauvre enfant… si enfant par le caractère… si enfant encore par la faiblesse et l'inconséquence… il peut sembler cruel de venir vous déranger dans un pareil moment ; mais la vie a parfois de cruelles nécessités…

— Vous êtes bien bon d'être venu, — s'écria Isabel en l'interrompant. — J'avais besoin de vous voir ou quelqu'un qui vous ressemblât ; car tout me fait peur. Je n'avais jamais pensé qu'il pouvait mourir.

Elle se mit à pleurer, d'un air fort désolé, non pas comme une personne souffrant de quelque chagrin amer, mais plutôt comme un enfant qui se trouve dans un lieu inconnu et qui a peur.

— Pauvre enfant !… pauvre enfant !…

Raymond tenait encore la main inerte d'Isabel, qui put sentir des larmes tomber dessus ; les larmes d'un homme qui était le dernier à s'abandonner à une faiblesse sentimentale. Mais à ce moment elle ne devinait pas qu'il devait avoir quelque chagrin particulier, — quelque chagrin qui le touchait de plus près que la mort de Gilbert. En ce moment l'état de ses sentiments était particulièrement égoïste peut-être ; car elle ne pouvait ni comprendre ni imaginer quelque chose en dehors de cette maison assombrie, où la mort régnait souverainement. Le coup avait été trop terrible et trop récent. C'était comme s'il y avait eu un tremblement de terre et que l'atmosphère environnante eût été obscurcie par des nuages de poussière aveuglante produits par le cataclysme. Elle sentait les larmes de Raymond tomber lentement sur sa main ; et si elles éveillaient une pensée en elle, elle n'y voyait que l'évidence de sa sympathie pour ses chagrins et ses frayeurs d'enfant.

— Je l'aimais comme mon propre fils, — murmurait Raymond d'une voix attendrie et sourde. — S'il n'avait pas été ce qu'il était, — s'il eût été indigne de ses pères, — je crois que je l'eusse aimé aussi tendrement et aussi sincèrement, pour l'amour d'elle. Son fils unique ! Je l'ai vu me regarder comme elle m'avait regardé lorsque je l'embrassai à l'église le jour de son mariage. Tant qu'il aurait vécu, je n'aurais jamais pu croire qu'elle était entièrement perdue pour moi.

Isabel n'entendait rien de ces phrases rompues. Raymond les prononçait d'une voix rêveuse et sourde qui n'était pas destinée à frapper des oreilles humaines. Pendant quelques instants il resta silencieusement assis auprès de la jeune femme, tenant toujours

sa main entre les siennes ; puis il se leva et se promena de long en large, d'un pas lent et discret et la tête baissée sur la poitrine.

— Vous avez été très-douloureusement affectée par la mort de votre mari ? — dit-il enfin.

Isabel se remit à pleurer à cette question, — larmes nerveuses, qui, peut-être, ne signifiaient pas beaucoup.

— Oh ! beaucoup… beaucoup… — répondit-elle. — Je sais que je ne me suis pas conduite aussi bien que je l'aurais dû, et maintenant il est trop tard pour que je lui en demande pardon.

— Vous l'aimiez beaucoup, sans doute ?

Isabel rougit légèrement ; puis elle répondit en hésitant un peu :

— Il était très-bon pour moi et je… je m'efforçais toujours… presque toujours… de m'en montrer reconnaissante, — ajouta-t-elle, en se souvenant avec remords de ces moments de révolte pendant lesquels elle avait détesté son mari parce qu'il mangeait des oignons et qu'il portait des bottines fabriquées à Graybridge.

Un vague sourire se dessina sur la physionomie de Raymond en voyant l'embarras d'Isabel. Nous sommes des créatures si faibles et si changeantes, même dans les meilleurs de nous, qu'il est possible que cet homme qui aimait tendrement Roland, ne fut pas très-fâché de voir l'indifférence d'Isabel pour son défunt mari. Il revint vers le fauteuil voisin du sien et s'assit de nouveau à côté d'elle. Il commença à parler d'une voix basse et émue ; mais il tint ses yeux baissés, et dans la demi-obscurité Isabel ne pouvait voir l'expression de sa physionomie.

— Isabel, — commença-t-il très-gravement, — je vous disais il y a un instant que la vie a parfois de cruelles nécessités… que n'expliquent aucune doctrine de compensation, aucun des codes de philosophie que l'homme a imaginés pour son propre bonheur, et qu'on ne peut comprendre vaguement que par une théorie sublime, que quelques-uns d'entre nous ne sont pas assez forts pour saisir et conserver. Ah ! quels misérables vaisseaux battus par les orages nous sommes sans cette boussole ! J'ai éprouvé un grand et amer chagrin depuis vingt-quatre heures, Isabel ; un chagrin qui m'a frappé plus soudainement que la mort de votre mari n'a pu vous atteindre.

— Cela me fait bien de la peine pour vous, — répondit Isabel d'un ton rêveur ; — la vie est pleine de douleurs, je crois. On dirait que personne n'a jamais été véritablement heureux.

Elle pensait à sa propre existence, si longue déjà, bien qu'elle eût à peine passé vingt ans ; elle pensait à toutes les petites souffrances sordides de son enfance, — aux huissiers, aux contributions, aux créanciers furieux, — à la grande douleur du déshonneur de son père ; à la triste monotonie de sa vie de femme mariée ; au départ soudain de Roland, et à sa colère concentrée contre elle parce qu'elle refusait de fuir avec lui ; enfin à la mort de son mari. C'était une longue et fastidieuse histoire de chagrins et de douleurs.

— Je vieillis, Isabel, — reprit Raymond, — mais je n'ai jamais perdu mes sympathies pour la jeunesse et sa fraîcheur. Je crois, au contraire, que cette sympathie n'a fait que croître et devenir plus forte avec les années. Il y a un jeune homme qui m'a toujours été très-cher… plus cher que je ne saurais vous le faire comprendre, à moins que je ne vous dise le lien subtil qui m'attache à

lui. Je pense qu'il y a quelques pères qui ont un amour aussi profond pour leurs fils que celui que je porte à l'homme dont je parle ; mais j'ai toujours trouvé que l'amour paternel était un sentiment bien tiède, comparé à mon affection pour Roland.

Roland !... C'était la première fois qu'elle entendait prononcer son nom depuis le dimanche pendant lequel son mari était tombé malade. Ce nom lui traversa le cœur avec une sensation presque douloureuse. Un petit rayon rougeâtre de soleil éclaira brusquement l'obscurité de sa vie. Elle se couvrit le visage de ses mains comme pour se défendre d'une lumière réelle.

— Oh ! ne parlez pas de lui... — dit-elle d'un ton suppliant. — J'ai si mal agi... je pensais tant à lui... mais je ne supposais pas que mon mari mourrait. Je vous en prie, ne parlez pas de lui ; cela me fait tant de mal d'entendre son nom !

Elle se mit à sangloter en faisant cette dernière prière. Elle se rappelait le visage furieux de Roland à l'église ; son salut étudié pendant l'entrevue nocturne au château, les manières froides et réservées qu'elle avait prises pour de l'indifférence. Il ne lui était rien ; il n'était pas même son ami ; et, pour lui, elle avait cruellement offensé le défunt.

— Je serais le dernier à vous parler de Lansdell, — répondit Raymond lorsqu'elle se fut un peu calmée, — si les événements des deux derniers jours n'avaient pas renversé toutes les barrières. Le temps n'est pas loin, Isabel, où il n'y aura pas sur terre de bruit plus vain que le nom de Lansdell.

Elle releva brusquement son visage inondé de larmes et le regarda. Tous les nuages se dissipèrent et une horrible clarté se fit

en elle ; elle le regarda tremblant des pieds à la tête et les mains convulsivement crispées sur son bras.

— Vous êtes venu pour m'apprendre quelque chose ! — dit-elle d'une voix étranglée ; — il lui est arrivé quelque chose !... Ah ! si c'est vrai, la vie n'est qu'une immense douleur.

— Il se meurt, Isabel.

— Il se meurt !...

Ses lèvres prononcèrent ces mots et son regard fixe s'arrêta d'un air égaré sur le visage de Raymond.

— Il se meurt ! Il serait insensé de vous leurrer de vaines espérances, quand tout sera fini demain. Il était sorti... à cheval... la nuit précédente, et il a été désarçonné, à ce qu'on croit. Il a été trouvé par des paysans, le lendemain matin de bonne heure, inanimé sur le sol, à quelques milles du château. On l'a rapporté chez lui. Les médecins n'ont aucun espoir de le sauver ; mais depuis il a repris connaissance. J'ai presque toujours été près de lui... je ne l'ai pas quitté, et sa cousine Gwendoline est près de lui. Il désire vous voir, Isabel ; il ignore, du reste, la mort de votre mari que j'ai apprise moi-même en venant ce matin. Il désire vous voir, ma pauvre enfant ! Pensez-vous que vous puissiez venir.

Elle se leva et inclina lentement la tête en signe d'adhésion, mais l'expression d'horreur du premier moment ne disparut pas de son visage. Elle se dirigea vers la porte comme si elle voulait partir sans tarder, — habillée comme elle était et enveloppée dans son vieux châle.

— Vous ferez bien de dire à votre femme de charge de vous habiller tandis que je vais aller louer une voiture, — dit Raymond. Puis, la regardant en face, il ajouta : — Pouvez-vous me promettre d'être très-calme et très-tranquille quand vous le verrez ? Il vaut mieux ne pas venir si vous ne me promettez cela. Ses moments sont comptés ; mais la moindre émotion violente serait immédiatement fatale. N'oubliez pas que les dernières heures d'un homme lui sont très-précieuses ; les derniers moments de celui qui sait que sa fin est proche forment une période mystique et sacrée dans laquelle le monde s'éloigne bien loin de lui et où il est transporté dans une sorte de région mixte entre cette vie et la vie future. Je désire que vous vous rappeliez cela, Isabel. L'homme que vous allez voir n'est pas celui que vous avez connu autrefois. Il n'y aurait pour l'homme que bien peu d'espoir après la mort, si l'approche du moment suprême le laissait insensible.

— Je ne l'oublierai pas, — répondit Isabel.

Elle ne pleurait plus depuis qu'elle avait appris le danger de Roland. Peut-être ce coup nouveau et plus terrible lui avait-il donné une force surnaturelle. Et au milieu de toute l'angoisse que faisait naître la pensée de sa mort, il lui semblait à peine étrange que Roland fût à la mort. C'était comme si la fin du monde fût brusquement survenue ; il importait peu de savoir qui périrait le premier. Son tour à elle ne tarderait pas à venir sans aucun doute.

Raymond rencontra Mathilda dans le vestibule et lui dit quelques mots avant de s'éloigner. La bonne femme fut douloureusement surprise du malheur qui frappait Lansdell. Elle avait très-mauvaise opinion du jeune et élégant châtelain du Prieuré de Mordred ; mais la mort et le chagrin chassent toute amertume

du cœur d'une femme dévouée, et Mathilda fut assez femme pour pardonner à Roland le désir qui appelait la femme du médecin à son chevet. Elle monta au premier et redescendit avec le chapeau et le manteau d'Isabel et quelques objets de toilette ; M Gilbert se baigna le visage d'eau froide, et sa chevelure fut accommodée. Elle n'avait qu'à demi conscience de ces choses comme si elle avait agi sous l'influence d'un rêve. Raymond ne tarda pas à revenir ramenant l'antique fiacre de Graybridge dont le roulement était assourdi en passant dans la ruelle jonchée de paille. Isabel fut à demi portée dans le véhicule qui parcourut la grande route familière, passa devant l'antique auberge et son haut pignon, sur lequel les pigeons roucoulaient à l'envi comme s'il n'existait pas au monde quelque chose comme le chagrin et la mort, puis sous le grand portail gothique de l'antique monastère de Mordred. Tout cela semblait un rêve, un terrible cauchemar, hideux en raison d'un vague sentiment d'horreur plutôt qu'à cause d'une vision palpable présente aux yeux du dormeur. Dans les mauvais rêves il en est toujours ainsi, — c'est toujours une chose cachée, impalpable qui oppresse le dormeur.

Les feuilles frissonnaient sous la chaude haleine des vents d'été, et les abeilles bourdonnaient autour des grandes plates-bandes. Au loin, le bruit de la cascade se mêlait aux autres bruits agrestes dans une douce confusion. Et il mourait ! Oh ! quels magiques effets d'ombre et de lumière sur les vastes pelouses ! quelles échappées ravissantes sur ces grandes clairières, où les longues herbes se balançaient doucement sous les vents inconstants, semblables aux petites lames de la mer pendant l'été ! Et il se mourait ! C'est un sentiment bien vieux que la résistance à cette idée que la mort peut exister sur une terre qui est si belle. Ève doit avoir éprouvé la plus grande partie des sentiments que

ressentait Isabel, lorsqu'elle vit le ciel tropical, d'une sérénité splendide, recouvrir le cadavre d'Abel. Héro a dû trouver les perspectives bleuâtres des montagnes classiques presque aussi douloureuses à contempler que le corps de son amant noyé. Mais ce n'est que lorsqu'un Napoléon meurt qu'il se forme une tempête et que la foudre se condense dans les nuages ; que les jeunes arbres sont arrachés par l'ouragan, et que la désolation universelle marche à l'unisson de la terreur qui accompagne le dernier soupir d'un grand homme.

Il y avait au Prieuré de Mordred le même silence solennel qui avait régné dans la maison du médecin, à Graybridge ; seulement, au château, la solennité était plus grande dans ces pièces luxueuses et sombres qui se succédaient comme les salons d'un palais. Isabel voyait la longue perspective, non pas comme elle l'avait vue une certaine fois, alors qu'il se dirigeait vers le vestibule pour lui faire accueil, mais toujours oppressée par cette sorte de cauchemar qui la poursuivait. Elle apercevait de petits points brillants de dorure ou d'étoffes soyeuses au milieu de l'obscurité froide de ces salons à demi éclairés et de longues barres de lumières brillant à travers les jalousies sur les parquets de chêne. Un des médecins, — il y en avait trois ou quatre dans la maison, — sortit de la bibliothèque et dit quelques mots à voix basse à Raymond. Les nouvelles étaient sans doute satisfaisantes, car le médecin alla rejoindre ses confrères, et Raymond fit monter à Isabel le grand escalier, cet escalier monumental plus digne d'une chapelle ou d'une église que d'une habitation particulière.

Ils trouvèrent une garde-malade dans le corridor ; c'était une femme coquettement attifée et d'aspect engageant, qui répondit aux questions de Raymond d'un air gai et décidé, comme si un

Lansdell de plus ou de moins au monde était une question de peu d'importance. Puis un brouillard passa sur les yeux d'Isabel, et le sol sembla se dérober sous ses pas ; elle revint de cette faiblesse sous les parfums pénétrants des sels et des ingrédients aromatiques ; une main douce lui baignait le front d'eau de Cologne, et les vêtements d'une femme ondulaient auprès d'elle. Elle souleva ses paupières, qui lui semblaient très-lourdes, et une voix très-rapprochée lui dit :

— C'est beaucoup de bonté de votre part d'être venue. C'est sans doute la chaleur qui vous a fait évanouir. Raymond, donnez donc un peu d'air. Merci d'être venue.

Oh ! il n'était pas mourant ! À cette idée son cœur sauta d'un seul bond des horribles régions glaciales au milieu d'une atmosphère de chaleur et de lumière. Il ne mourrait pas ! Ce n'était pas ainsi qu'était la mort. Il lui parlait aujourd'hui comme il avait toujours parlé. C'était la même voix, la même harmonie douce qu'elle avait si souvent entendue mêlée à la chanson du ruisseau ; la voix qui avait résonné sans cesse dans ses rêves de jour et de nuit. Elle oublia qu'elle avait mal agi en l'aimant. Tous ses remords, tous ses regrets, disparurent comme une chose qui n'avait jamais existé ; elle était Gretchen, Alice, tout ce qui est ignorant dévoué et fou ; mais il ne mourrait pas ! Elle glissa de sa chaise et tomba à genoux auprès du lit. Il n'y eut rien de violent ou de dramatique dans ce mouvement ; c'était presque involontaire, à demi machinal.

— Oh ! je suis si heureuse de vous entendre parler ! — dit-elle ; — cela me rend si joyeuse… de vous voir ainsi. On m'avait dit que vous étiez très… très-malade… ; que vous étiez…

— On ne vous a dit que la vérité, — répondit gravement Roland. — Oh ! chère madame Gilbert, il faut que vous vous efforciez d'oublier ce que j'ai été, ou vous ne pourrez jamais comprendre ce que je suis devenu. J'étais si las de la vie et je pensais avoir si peu d'intérêt à rester ici-bas ! Mais je suis absolument transformé, maintenant que je n'ai plus d'espoir sur cette terre. Isabel, je vous ai envoyé chercher, parce que dans cette dernière entrevue, je veux reconnaître le mal que je vous ai fait et vous demander pardon de ce mal.

— Me demander pardon… à moi !… Oh ! non !… non !…

Elle ne pouvait renoncer à son ancienne attitude d'adoration. C'était toujours un prince, noble ou méchant, un prince par droit divin de splendeur et de beauté ! S'il daignait lui sourire, n'avait-il pas droit à sa reconnaissance la plus profonde, à son dévouement le plus absolu ? S'il lui plaisait de la fouler aux pieds, qu'était-elle, pour se plaindre, comparée à la magnificence de son idole ? Il y a toujours quelques fanatiques prosternés sur le chemin que le char doit parcourir et parmi eux qui donc pense à maudire Jaggernaut pour les tortures infligées par les terribles roues ?

Les mêmes mains affectueuses qui avaient baigné le front de M Gilbert la relevèrent de son attitude agenouillée ; et, en levant les yeux, Isabel vit Gwendoline penchée vers elle, très-pâle, très-grave, mais avec un doux sourire de compassion sur les lèvres. Lord Ruysdale et sa fille étaient venus au château dès qu'ils avaient appris le dangereux état de Roland, et, pendant les vingt-quatre heures qui s'étaient écoulées depuis, Gwendoline n'avait presque pas quitté son cousin. Cet amour caché qui était devenu de la colère jalouse en présence de la folie de Roland recouvra

toutes ses qualités les plus pures en cet instant et il n'y avait pas de sacrifice et de marque d'abnégation qu'elle ne fût prête à donner si, à ce prix, elle eût pu rendre la santé et la vigueur au mourant. Elle avait entendu le jugement des médecins. Elle savait que son cousin se mourait. Elle n'était pas femme à s'illusionner par de vaines espérances, à repousser le calice parce qu'il était amer sachant que tôt ou tard il faudrait le vider jusqu'à la dernière goutte. Elle baissa la tête devant l'inévitable et accepta son chagrin. Jamais dans ses meilleurs jours, alors que son portrait était exposé chez tous les marchands du West End et que son nom était synonyme d'élégance et de beauté, — jamais elle n'avait paru aussi parfaite qu'en ce moment, assise, pâle, calme et résignée, auprès du lit de mort de l'homme qu'elle aimait.

Pendant cette longue nuit de veille, l'esprit de Lansdell avait paru à de certains moments d'une lucidité singulière, — les blessures fatales qu'il avait reçues sur le crâne n'avaient pas eu d'effet sur son intelligence. Celle-ci avait, il est vrai, été obscurcie par moments sous l'influence du délire ; mais la suprématie de l'esprit sur la matière ne tardait pas à s'affirmer de nouveau, et le jeune homme parlait avec plus de calme qu'à l'ordinaire. Toutes les fantaisies de la passion, la mutabilité de dessein, — tantôt ardent, tantôt glacial ; généreux aujourd'hui, cruel demain, — toute faiblesse de nature, semblait avoir disparu et un calme indicible s'être étendu sur son cœur et sur son esprit.

— Je n'aurais jamais pensé que cela en fût venu là, Gwendoline, — dit-il. — Que Dieu ait pitié de moi ! Quels jugements présomptueux j'ai portés sur les limites du possible et les transformations de la matière ! et de quelle impuissance absolue j'ai fait preuve pour comprendre une transformation telle que celle qui

s'est opérée en moi depuis quelques heures ! J'ai souvent ri au récit du repentir d'hommes de bien à leurs derniers moments, et de ces paroles simples et pieuses que le chrétien prononce en mourant ; et cependant… cependant, Gwendoline, ce changement s'est opéré, et je pense que je vois un peu plus loin aujourd'hui qu'autrefois. Quelque chose… quelque chose de vague et d'indécis, que je ne saurais dépeindre par mes paroles… quelque chose se révèle brusquement à mes regards. Il vous est arrivé, n'est-ce pas, d'être sortie à cheval un jour d'orage ? et vous avez pu voir le ciel triste et bas peser de toutes parts sur l'horizon, en masses lourdes et impénétrables ; puis tout à coup il s'est produit une petite ouverture dans la sombre barrière, et, à travers, vous avez aperçu bien loin le ciel bleu, planant à une distance énorme au dessus de ce rideau de plomb, et semblant être l'extrême limite de l'univers. Je suis resté longtemps sous ces cieux orageux, mon amie ; mais je crois que maintenant l'ouverture se produit dans la voûte obscure, et je puis entrevoir la splendeur qui commence au delà. Il ne me semble pas que je vais mourir. Je ne crois pas que le changement qui est si près de moi soit l'espèce de mort à laquelle j'ai cru. Ce n'est pas la fin, Gwendoline. La lumière qui s'est faite en moi est assez forte pour me montrer au moins cela. Ce n'est pas la fin.

Une fois, en s'éveillant d'un court assoupissement, il trouva sa cousine veillant à ses côtés. La garde dormait, et il commença à parler d'Isabel.

— Je désire que vous sachiez tout ce qu'il en est, — dit-il, — car vous n'avez entendu que la médisance et les cancans vulgaires. Je désire que vous sachiez la vérité. Cette petite histoire est très-folle… coupable peut-être ; mais ces bavardages de pro-

vince ont pu la défigurer au point de la rendre méconnaissable. Je vais vous dire la vérité, Gwendoline ; car je désire que vous soyez une amie pour Isabel lorsque je ne serai plus là.

Alors il lui fit l'histoire de ses entrevues sous le chêne de lord Thurston ; il s'étendit avec complaisance sur l'ignorante simplicité d'Isabel, prenant sur lui le blâme de tout ce qui était coupable et répréhensible dans cette affaire sentimentale. Il dit à Gwendoline comment, après avoir été à demi amusé, à demi flatté, par l'admiration que ressentait pour lui M Gilbert, admiration qu'elle ne cachait pas, qu'elle révélait, au contraire, si naïvement dans chaque regard, dans chaque parole, il en était venu insensiblement à trouver le seul bonheur de sa vie dans ces rencontres romanesques ; puis il parla de ses luttes avec lui-même, luttes sincères, — de sa fuite, — de son retour, — de sa croyance présomptueuse qu'Isabel consentirait volontiers à tout ce qu'il lui plairait de proposer, — de sa colère et de son désappointement après l'entrevue finale qui lui prouva combien il était ignorant des profondeurs de ce cœur d'enfant sentimental.

— Ce n'était rien qu'une enfant jouant avec le feu, Gwendoline, — dit-il ; — et elle n'avait pas le moindre désir de traverser la fournaise. Ce fut là mon erreur. C'était une enfant, et je la pris pour une femme — pour une femme qui voyait le gouffre devant elle et qui était prête à faire le dernier bond. Ce n'était rien qu'une enfant charmée par mon beau langage, mes habits à la dernière mode, et mes mouchoirs parfumés, — rien qu'une pensionnaire ; et j'ai risqué ma vie contre la chance de vivre heureux avec elle. Essayerez-vous de la voir telle qu'elle est réellement, Gwendoline, et non comme les gens de Graybridge l'ont vue, et voudrez-vous vous montrer bonne pour elle lorsque je ne serai

plus là ? J'aimerais à penser qu'elle aura pour amie une femme sensée et vertueuse. Je me suis montré très-cruel, très-égoïste, très-injuste envers elle. Je ne gardais pas une heure la même pensée sur elle, — tantôt pensant à elle avec tendresse, tantôt la calomniant et la haïssant comme une perfide et une coquette. Mais, maintenant, je la comprends mieux et je crois en elle. J'entrevois le ciel là-bas, Gwendoline.

Si Roland avait raconté cette histoire à sa cousine une semaine auparavant, alors qu'il semblait avoir la vie devant lui, elle aurait pu accueillir la confidence d'une manière toute différente, mais il se mourait et elle l'avait aimé et avait été aimée de lui. C'était volontairement qu'elle avait perdu cet amour. Elle était la dernière femme qui dût lui garder rancune de son attachement pour une autre femme. Elle se rappela cette journée, écoulée depuis bientôt dix ans, pendant laquelle elle s'était querellée avec lui, piquée de ses reproches, dans toute l'insolence de sa jeune beauté et de la conviction qu'elle pouvait épouser un homme si fort au-dessus de Lansdell par le rang et la position. Elle se vit telle qu'elle avait été, dans toute la splendeur de sa beauté, et se demanda si elle était réellement la même créature que cette fille fière et mondaine qui voyait le triomphe suprême de la vie à devenir la femme d'un marquis.

— Je serai son amie, Roland, — répondit-elle. — Je sais qu'elle est très-enfant ; je me montrerai douce avec elle et je la consolerai, la pauvre délaissée.

En disant cela, Gwendoline pensait à cette entrevue dans le parloir du médecin à Graybridge, à cette entrevue pendant laquelle Isabel ne s'était pas fait scrupule d'avouer sa folie et sa faute.

— J'aurais dû me montrer plus douce, — pensait Gwendoline ; mais je pense que j'étais jalouse d'elle parce qu'elle osait aimer Roland. J'étais jalouse de l'amour qu'il lui montrait et je ne pouvais être ni bonne ni tolérante.

C'est ce qui explique pourquoi Isabel trouva Gwendoline si affable et si douce pour elle. Elle leva les yeux vers le visage de la grande dame avec une expression de reconnaissance. Elle oublia toute l'entrevue de Graybridge ; que pouvait-elle se rappeler dans cette chambre, sinon qu'il était malade ? dangereusement, lui avait-on dit ; mais elle ne pouvait le croire. L'expérience du lit de mort de son mari lui avait donné l'idée qu'une maladie dangereuse devait être accompagnée d'une prostration terrible, de délire, de fièvre, et d'abattement profond. Elle voyait Roland dans un de ses meilleurs moments, raisonnable, gai, calme, et elle ne pouvait croire qu'il allait mourir. Elle le regarda et vit que son visage n'était pas meurtri et que sa tête était enveloppée de bandages de linge qui lui cachaient le front. Une chute de cheval ! Elle se rappelait l'avoir vu une certaine fois passer à cheval sur la route poudreuse, sans se douter de sa présence, majestueux et absorbé comme le comte Lara ; mais au milieu de toutes ses rêveries, elle n'avait jamais pensé qu'un danger pouvait l'atteindre sous cette forme. Elle l'avait toujours imaginé cavalier indomptable, maîtrisant le coursier le plus fougueux, rien qu'avec un léger attouchement de la main sur le col. Elle le regarda tristement, et la vision de l'accident se dressa devant elle ; elle vit un cheval emporté à travers des terrains vagues éclairés par la lune, puis une chute, puis un homme traîné pantelant sur le sol. Elle avait vu cela quelque part ; c'était seulement une scène à demi oubliée d'un de ses livres qui surgissait à son esprit.

En ce qui touchait la nature de l'accident arrivé à Lansdell, pas le moindre soupçon de la vérité ne lui vint à l'esprit. Elle croyait aveuglément qu'elle avait elle-même empêché toute chance de rencontre entre son père et l'ennemi de celui-ci. N'avait-elle pas vu Sleaford pour la dernière fois dans le Ravin de Nessborough, qu'il devait quitter pour prendre un train au point du jour à la station de Wareham ? et quelle raison aurait pu conduire Roland dans ce site désert au milieu duquel se cachait une petite auberge rustique, — asile fréquenté par les moissonneurs et les marchands ambulants ?

Elle ne soupçonna pas un instant la vérité. Les médecins qui soignaient Roland savaient que les blessures dont il mourait ne provenaient en aucune façon d'une chute de cheval ; et ils le dirent à Raymond qui fut plongé dans une désolation indicible à cette nouvelle. Mais ni lui ni les médecins ne purent obtenir le moindre aveu du malade, bien que Raymond l'eût supplié de lui révéler la vérité.

— Guérissez-moi, si vous pouvez, — dit-il ; — rien de ce que je vous dirais ne peut vous aider à obtenir ce résultat. Si je juge à propos de garder secrète la cause de ma mort, c'est une fantaisie de mourant et, à ce titre, elle doit être respectée. Aucune créature vivante ici-bas, un homme excepté, ne saura jamais comment j'ai reçu ces blessures. Mais j'espère, messieurs, que vous serez assez discrets pour épargner à mes amis une peine inutile. Les bavards sont à l'œuvre déjà, j'imagine, se demandant ce qu'est devenu le cheval qui m'a désarçonné. Par pitié, faites le possible pour leur fermer la bouche. Ma vie n'a jamais été bien bruyante ; faites en sorte que ma mort ne fasse pas d'esclandre.

Raymond ne trouvait rien à répliquer à de tels arguments. Mais le chagrin qu'il éprouvait de la perte du jeune homme qu'il aimait était rendu doublement amer par le mystère qui entourait le sort de Roland. Les médecins lui dirent que les blessures de Lansdell ne pouvaient avoir été causées que par des coups d'une violence extrême portés par quelque instrument contondant. Raymond se creusa en vain la tête pour imaginer comment et par qui le jeune homme avait pu être frappé. Il n'avait pas été volé, car sa montre et sa chaîne, ainsi que ses bagues et quelques petits joyaux de prix pendus à sa chaîne avaient été retrouvés sur lui quand on l'avait ramené au château. Que Roland pût avoir un ennemi de par le monde n'entra pas un instant dans les réflexions de son parent. Raymond ne se rappelait aucunement cette petite anecdote contée si légèrement dans le jardin ; il manquait absolument d'indices au sujet de la catastrophe ; et il s'aperçut, à n'en pas douter, que la résolution de Roland était inébranlable. Il y avait dans le refus de Lansdell une détermination tranquille qui ne laissait pas d'espoir qu'il pût être amené à changer sa manière de voir. Il parla avec une franchise apparente du résultat de sa visite au Ravin de Nessborough. Il y avait trouvé Isabel, disait-il, avec un homme qui lui était parent, — un parent pauvre qui était venu à Graybridge pour lui extorquer de l'argent. Il avait vu l'homme et lui avait parlé, et il était parfaitement convaincu qu'il lui avait dit la vérité.

— Vous voyez donc que les mauvaises langues de Graybridge avaient commis la bévue ordinaire, — avait ajouté Roland pour conclure ; — l'homme était un parent, — oncle ou cousin, je crois, — à ce qu'il m'a dit lui-même. Si j'avais été un homme bien élevé, j'aurais maîtrisé les soupçons indignes qui me rendaient fou ce soir-là. Quelles créatures vulgaires nous faisons pour la plupart,

Raymond ! Nos mères ont confiance en nous, nous adorent, nous soignent et semblent croire qu'elles nous ont plongés dans une sorte de Styx moral, et qu'il y a quelque chose d'immortel qui a pénétré dans notre argile vulgaire ; mais viennent nos passions viles et nous tombons au niveau de ce navigateur qui assomme sa femme avec un tisonnier pour venger son honneur offensé. On nous enduit d'une sorte de vernis à Eton et à Oxford ; mais au-dessous la nuance est absolument la même, après tout. On trouve une fois dans un siècle un roi Arthur, un sir Philip Sidney, un Bayard, et le monde s'incline devant un vrai gentleman ; mais, hélas ! combien ce titre est rare ! J'ai besoin de votre pardon, — dit Roland à Isabel après qu'elle se fut assise dans le fauteuil que Gwendoline avait placé pour elle.

Il n'y avait dans la chambre que Raymond et Gwendoline ; Raymond lui-même s'était retiré dans l'embrasure d'une fenêtre qu'il avait partiellement ouverte et près de laquelle il s'était assis dans une attitude très-désolée, le visage tourné à l'opposé du lit de souffrances.

— J'ai besoin que vous me pardonniez d'avoir été injuste et cruel envers vous, madame Gilbert… Isabel. Ah ! je puis vous appeler Isabel, maintenant, et personne n'y trouvera à redire ! Les mourants possèdent toutes sortes de privilèges charmants. J'ai été très-cruel, très-injuste, très-égoïste et très-méchant, ma pauvre enfant ; et votre ignorance enfantine fut plus sage que mon expérience mondaine. Un homme n'a pas le droit de désirer le bonheur parfait ; je puis comprendre cela maintenant. Il n'a pas le droit de mépriser les lois faites par de plus sages que lui dans son intérêt, uniquement parce qu'il se rencontre un nœud fatal dans la trame de sa vie et que ces mêmes lois se trouvent le

froisser dans son insignifiance solitaire. Quelle vérité a énoncée Thomas Carlyle lorsqu'il a dit que la virilité ne commence que lorsque nous nous sommes rendus à la nécessité ! Il faut nous soumettre, Isabel. J'ai lutté ; mais je ne me suis jamais soumis. J'ai essayé de dompter, d'écraser la douleur ; mais je ne me suis jamais résigné à la souffrir, et la souffrance est bien plus grande que la conquête. Puis, lorsque j'eus cédé à la tentation, lorsque je fus tombé en garde, prêt à défier le ciel et la terre, je fus plein de colère contre vous, ma pauvre enfant, parce que vous n'étiez pas, comme moi, emportée et désespérée. Pardonnez-moi, mon amie ; je vous aimais beaucoup, et c'est seulement maintenant… maintenant que je vais mourir… que je sais quel amour fatal et coupable était le mien. Mais, Isabel, ce ne fut jamais la passion éphémère d'un débauché. Je faisais mal en vous aimant, mais mon amour était pur. Si vous aviez pu devenir ma femme, j'aurais été un mari sincère et fidèle à mon amour romanesque. Et même en ce moment… en ce moment que la vie me semble si éloignée… maintenant encore, Isabel, le spectacle des jours écoulés surgit à mes yeux, et je me représente ce qui aurait pu être si je vous avais trouvée libre.

Cette voix lente et pénétrante arriva jusqu'à Raymond, qui baissa la tête et se mit à sangloter. Indécise, comme le souvenir d'un rêve, lui revint la mémoire du jour où il s'était assis sous les frais ombrages de Hurstonleigh, tenant à la main les poèmes du jeune homme, et où il s'était laissé aller à penser à ce qui pourrait arriver si Roland revenait en Angleterre pour voir Isabel dans sa beauté enfantine. Et Roland était revenu et l'avait vue, mais trop tard ; et maintenant qu'elle était libre encore une fois, — libre d'être aimée et choisie, — il était de nouveau trop tard. Peut-être Raymond paraîtra-t-il fou et sentimental de pleurer sur le nau-

frage du roman d'amour de ce jeune homme ; mais c'est qu'il avait aimé la mère de ce jeune homme et qu'il l'avait aimée… sans espoir !

— Gwendoline m'a promis d'être votre amie, Isabel, — continua Roland ; — cette idée me rend très-heureux. Oh ! ma bien-aimée, si je pouvais vous dire les pensées qui me vinrent pendant que j'étais couché sur le sol, au milieu du parfum des feuilles et des fleurs et sous les rayons des étoiles qui scintillaient au-dessus des arbres aux pieds desquels je gisais ! Qu'y a-t-il d'impossible dans un univers qui renferme ces étoiles ? Il me semblait que je ne les avais jamais vues avant ce moment. Il m'était devenu si difficile de croire. Je pense que tous les ignes fatui du monde devaient briller et danser devant mes yeux pour que je n'eusse pas aperçu ces indescriptibles lumières, qui sont suspendues sur nos têtes. Elles se sont évanouies tout d'un coup ces impures exhalaisons marécageuses comme les lumières dans un théâtre quand la toile tombe. Je suis changé, Isabel ; mais ma conversion n'est pas l'œuvre des livres et des sermons. Lorsque Dieu le juge à propos, il dit : Que la lumière soit ! et le fou devient sage. La résurrection des morts dans Jérusalem n'était que le type des miracles qui devaient s'accomplir dans la suite. Avez-vous jamais lu les lettres de quelque malheureux condamné attendant l'heure de son exécution ? Quelle exaltation les pénètre ! L'infortuné sait à peine lire, peut-être ; mais il ne s'en complaît pas moins dans de longues rapsodies incorrectes sur le ciel et la gloire éternelle. Vous levez les épaules et vous dites : Comédie ! hypocrisie ! Et cependant, cela peut être sincère. Aucun homme ordinaire, en bonne santé, ayant foi dans l'avenir d'une longue existence, ne peut comprendre les sentiments de celui qui se trouve face à face avec la mort… la mort, qui perd la plus grande partie de ses terreurs

lorsque nous commençons à sentir que tout ne finit pas avec elle. Ce n'est que lorsque nous sommes tout à côté de la porte que nous pouvons entrevoir le pays enchanté qui commence au delà. Je me rappelle que lorsque j'étais enfant, je pensais que la terre était tout unie comme une prairie, et que le voyageur trop téméraire qui se risquait jusqu'à la haie qui la bordait tombait la tête la première dans le chaos. Aujourd'hui, je souris encore en pensant à cette idée puérile ; mais il est possible que quelques-unes de mes idées depuis cette époque n'aient pas été plus raisonnables que celle-là.

Il continua à parler ainsi, tenant entre ses mains la main d'Isabel. Il paraissait très-heureux, — absolument calme. Gwendoline lui avait offert de lui faire la lecture, et le curé de la paroisse était venu le voir, cherchant à le convaincre de la nécessité de certains exercices religieux, ardent à l'exhorter et à l'éclairer ; mais le jeune homme l'avait regardé en souriant avec une nuance de dédain sur le visage.

— Il y a peu de passage de ce livre que vous pourriez me dire que je ne connaisse déjà par cœur, — dit-il en montrant la Bible que le prêtre tenait ouverte sous sa main. — Ce n'est pas le sceptique qui étudie le moins l'Évangile. Imaginez-vous un homme qui possède un globe de cristal qui ressemble à un diamant. Ses voisins lui disent que la pierre est incomparable… merveilleuse… qu'elle n'a ni éclat, ni tache. Mais un mauvais sentiment suggère à l'homme qu'il est possible que sa pierre n'ait aucune valeur, que ce ne soit qu'un gros morceau de verre. Vous pensez bien qu'il l'examinera de près ; il en scrutera chaque facette, il la contemplera sous toutes les lumières, et peut-être en saura-t-il beaucoup plus là-dessus que le possesseur qui a la foi et qui, plein de

confiance dans la valeur de son trésor, l'enferme soigneusement dans un coffre-fort pour le retrouver au moment du besoin. Je sais de l'Évangile tout ce qu'on en peut savoir, monsieur Matson, et je pense, comme mes heures sont comptées, qu'il vaut mieux pour moi que je songe en paix à ces paroles familières. La lumière se fait lentement en moi ; mais elle vient d'un ciel bien éloigné ; aucune main humaine ne saurait soulever davantage le coin du rideau qui cache la splendeur entière. J'en suis très-rapproché maintenant ; je touche « à cette ombre, voilée des pieds à la tête, qui tient les clefs de toutes les croyances ! »

Le consciencieux pasteur ne voyait dans Lansdell qu'un pénitent peu docile ; mais c'était quelque chose d'entendre que le jeune homme ne raillait pas et ne ridiculisait pas la religion à son lit de mort ; et, certes, on ne pouvait pas attendre mieux d'un homme qui n'avait assisté au service divin qu'une seule fois en six semaines, et qui avait scandalisé une assemblée pieuse et digne par des bâillements qu'il ne prenait pas la peine de cacher et une contemplation vague de ses ongles en amande pendant la prose correcte d'un long sermon.

Le pasteur ne comprenait pas cette conversion imparfaite, exprimée en paroles qui n'étaient rien moins qu'orthodoxes ; mais en somme l'état des choses dans cette chambre mortuaire était bien meilleur qu'il ne s'y était attendu. Il avait entendu dire que Lansdell était un libre penseur, — un déiste, un athée même, avaient dit certaines personnes ; et il s'était pour ainsi dire attendu à trouver le jeune homme blasphémant pendant son agonie. Il n'était pas préparé au spectacle de cette fin tranquille ; à trouver un homme qui mourait le sourire aux lèvres, murmurant alternativement des fragments de l'Évangile selon saint Jean et du

poème In Memoriam, de Tennyson. Addisson lui-même, qui donnait sa propre conduite comme un modèle à l'humanité chrétienne, aurait à peine pu finir plus dignement que ce jeune oisif sceptique, dont la manière de vivre, vaguement racontée après dîner dans son pays, avait scandalisé tout le Midland.

— J'ai vu ma mère mourir, — dit Roland, — et cependant je ne pus accepter la foi simple qui la rendait si heureuse. Mais je pense que Paul avait dû voir des choses étonnantes avant le voyage de Damas. N'avait-il pas assisté au martyre d'Étienne, et n'était-il pas resté insensible ? L'heure sonne et le miracle se produit. Ah ! quelle existence futile et inutile j'ai menée depuis ces dix dernières années ! et uniquement parce que je ne pouvais comprendre — parce que je ne voyais rien au delà. J'aurais pu faire tant de choses, peut-être, si j'avais pu seulement voir mon chemin au delà des contradictions et des perplexités de cette vie. Mais je ne pus… je ne pus, malgré mes efforts, et je retombai dans mon oisiveté pesante, sans conscience et sans but, errant au hasard et en aveugle.

Le pasteur resta dans la maison, après avoir quitté la chambre de Roland. Peut-être ne tarderait-on pas à le rappeler pour donner au mourant quelques consolations plus orthodoxes que celles tirées des poésies de Tennyson.

Mais Roland semblait très heureux, — plus heureux qu'il n'avait été dans sa jeunesse, alors qu'il fit ce court effort pour être utile aux ouvriers. Son visage était radieux, en dépit de sa pâleur mortelle, — une sorte d'éclat spirituel indépendant de la perte de sang, ou du ralentissement de ce pouls que les médecins de Londres tâtaient si fréquemment. Pendant les deux ou trois heures qui suivirent la lutte dans le Ravin de Nessborough il était

resté complètement évanoui ; puis il était lentement revenu à lui pour voir les étoiles pâlir au-dessus de lui, et pour entendre la brise matinale courir avec un bruit fantastique parmi les hautes herbes. Il s'éveilla au sentiment qu'un événement fatal l'avait atteint, mais il fut quelque temps sans se rappeler sa rencontre avec Sleaford.

Il essaya de se mouvoir, mais il s'en trouva absolument incapable ; — une paralysie partielle avait changé ses membres en plomb. Force lui fut de rester où il était tombé ; ayant vaguement conscience du scintillement plus pâle des étoiles, de la brise légère ridant la surface d'un ruisselet éloigné, de tous les vagues murmures de la nature qui s'éveille. Il savait aussi certainement que si tout un conclave de médecins s'était prononcé sur son mal, que sa vie était finie ; et que s'il y avait quelque vitalité dans son esprit, quelque sentiment de l'avenir dans son cœur, cela tenait, si vague et si imparfait que ce fût, à un pressentiment des choses qui commencent après la mort.

— Je sais que je vais mourir, et cependant je n'ai pas la mort dans l'esprit, — pensait-il. — Y a-t-il quelque chose après cette vie… quelque chose qui commence après la dernière pulsation du cœur ? Phrénologues qui nous enseignez que les plus nobles sentiments de notre esprit ne sont qu'une petite quantité de matière grise qui périt éternellement dès que la moelle épinière est paralysée ; — physiologistes, prédicateurs de la doctrine qui faites de l'univers une échelle ascendante de progression mécanique, et de l'homme, le meilleur et le plus intelligent, rien de plus que le dernier développement du têtard et le frère utérin, un peu plus civilisé, du gorille, — je m'étonne que vous soyez convaincus d'ignorance, après tout. N'y a-t-il que les enfants qui aient le sens com-

mun ? Ces créatures folles et ignorantes que j'ai vu marmotter de naïves prières dans les sombres cathédrales de la Belgique, sont-elles plus près de la lumière que tous ces princes de la science moderne, qui extirpent l'âme du cœur d'un homme et qui lui disent de quelle matière elle est faite ?

Toutes sortes d'idées décousues remplirent l'esprit de Landsdell pendant le temps qu'il resta couché au milieu des herbes foulées et recouvertes par les branches folles des églantiers fleuris. Il savait que sa vie était finie ; il savait que pour lui tout intérêt pour la terre et ses habitants avait à jamais cessé, et un calme profond se fit en lui. Il était comme un homme qui a possédé une grande fortune et qui a été perpétuellement tourmenté par des doutes et des craintes à cause d'elle, et qui, s'éveillant un beau matin sans un sou, trouve un soulagement étrange dans l'idée qu'il n'a plus rien à perdre. La lutte est finie. Le tentateur n'a plus à lui murmurer à l'oreille pour le pousser à courir après une des flammes vagabondes que produisent les exhalaisons des hideux marécages du monde. Plus d'irrésolution, plus de perplexité. Le problème de la vie était résolu ; une route nouvelle et inattendue s'ouvrait pour lui dans ce grand désert ennuyeux que les hommes appellent la vie. D'abord la pensée de la délivrance prochaine ne lui apporta pas d'autre sentiment que celui du soulagement. Ce ne fut que plus tard, lorsqu'il se fut familiarisé avec le nouvel aspect des choses, qu'il commença à penser avec remords à cette existence gaspillée qu'il laissait derrière lui. Cette pensée le poursuivait même pendant qu'Isabel était près de lui ; car, après être resté quelque temps silencieux, comme assoupi, à ce que pensaient ceux qui l'entouraient, — il leva ses paupières pesantes et dit à Isabel :

— Si jamais vous possédez les moyens de faire beaucoup de bien, d'être très utile à votre prochain, pensez, je vous prie, à ma vie perdue, Isabel. Vous vous efforcerez de montrer de la patience, n'est-ce pas, mon amie ? Vous ne penserez pas, s'il vous arrive de voir échouer le projet favori que vous caressiez en vue de la régénération de l'espèce humaine, que vous êtes libre de vous laver les mains de l'entreprise et de vous tenir à l'écart, haussant les épaules en contemplant les efforts des autres. Il y a dix ans, je me croyais philanthrope ; mais je ressemblais à l'enfant qui plante un gland le soir et qui s'attend à voir le tendre feuillage d'un jeune chêne le lendemain matin. Je voulais faire de grandes choses tout d'un coup. Le courage me manqua avant que le combat fût bien engagé. Mais je désire que vous ne me ressembliez pas, mon enfant. Vous vous êtes montrée plus sage que moi, lorsque vous m'avez quitté l'autre jour, lorsque vous m'avez laissé à ma folle colère, à mon désespoir coupable. Notre amour était trop pur pour survivre à la tache de trahison et de péché. Il aurait expiré comme une belle flamme qui expire dans une atmosphère corrompue. L'amour impur peut fleurir dans un lieu empoisonné ; mais le vrai dieu s'étiole et meurt si on l'isole de l'air libre du ciel. Je sais maintenant que nous n'aurions pas été heureux, Isabel ; et je reconnais la sagesse mystérieuse qui nous a sauvés. Ma bien-aimée, ne me regardez pas avec ces yeux désespérés ; la mort nous réunira plutôt qu'elle ne nous séparera, Isabel. J'aurais été bien plus éloigné de vous si j'avais vécu, car j'étais las de cette existence. J'étais comme un enfant gâté qui a possédé tous les jouets imaginés par les bimbelotiers, qui s'en est amusé, puis, de dégoût, les a brisés. Ses bonnes savent seules quel abominable enfant il est. J'aurais pu devenir un homme très vicieux si j'avais vécu, Isabel. Mais maintenant, je commence à

comprendre ce que veut dire Tennyson. Je lisais ses œuvres uniquement dans un esprit de scepticisme et de critique, ou plutôt avec cet esprit étroit du Janus littéraire, qui est auteur lui-même, et qui prétend posséder le désintéressement nécessaire pour critiquer les œuvres des autres écrivains, quand il ne fait que déguiser sa malice et sa jalousie sous le manteau d'une critique qui affecte d'être impartiale. J'imitais le style et les charmants procédés du maître, et j'en habillais mes pitoyables productions ; mais maintenant, et maintenant seulement, je comprends combien il est supérieur au poète. Isabel, il a écrit l'évangile de son siècle. Il m'a dit ce que je suis : « Un enfant pleurant dans la nuit ; un enfant pleurant après la lumière et n'ayant pas d'autre langage qu'un cri. »

Ce furent là les dernières paroles que Roland adressa jamais à la femme du médecin. Il retomba dans le même demi-sommeil d'où il était sorti pour lui parler ; et quelqu'un, — elle n'aurait pas su dire qui, — quelqu'un lui fit quitter la chambre du malade et la conduisit dans une autre pièce dont les jalousies étaient à demi relevées et que le soleil inondait de ses rayons.

Puis, comme dans un rêve, elle se trouva couchée sur un lit, un lit qui semblait plus moelleux que les vagues de la mer et autour duquel pendaient des rideaux de soie vert pâle et de mousseline transparente. Un vague parfum d'encens flottait dans l'air de cette chambre. Comme dans un rêve, Isabel vit Gwendoline et la garde-malade penchées vers elle ; puis l'une d'elles lui dit de dormir, qu'elle devait avoir besoin de repos, qu'elle avait été cruellement éprouvée depuis quelque temps.

— Vous êtes avec des amis, — dit une douce voix patricienne. — Je sais que j'ai mal agi envers vous, pauvre enfant ; mais je lui

ai promis d'être votre amie.

Les rideaux soyeux tombèrent bruyamment et s'interposèrent entre Isabel et la lumière, et elle eut conscience qu'elle était seule ; mais néanmoins ce sentiment singulier qui semblait tenir ses sens sous le charme persista encore. Ne savons-nous pas par le positif Walter Scott lui-même, écrivant à l'époque de la mort de sa femme, « que toute chose lui semblait un rêve, qu'il ne pouvait ni comprendre, ni saisir la terrible réalité ? » Est-il donc étonnant que la calamité qui avait si brusquement frappé cette enfant romanesque, lui produisît l'effet d'un rêve ? Il se mourait ! chacun le disait ; lui-même parlait tranquillement de sa mort, comme d'une chose prochaine et prévue, et personne ne le contredisait. Et cependant elle ne pouvait croire à la cruelle vérité. N'était-il pas là, lui parlant et lui donnant des conseils ? Son intelligence n'était-elle pas aussi lucide qu'au moment où il lui avait appris à critiquer ses poètes favoris pendant les belles journées d'été qui venaient de s'écouler. Non, mille fois non ; elle ne pouvait croire qu'il allait mourir.

Comme tous ceux qui ont vu la misère de très-près, elle se faisait une idée exagérée de la puissance de la richesse. Ces grands médecins, appelés de Savil Row et qui tenaient de solennels conclaves dans la bibliothèque, — ces médecins le sauveraient, ils ranimeraient cette flamme de vie prête à s'éteindre. À quoi servait donc la science médicale, si elle était impuissante à sauver ce malade ? Alors les prières qui avaient semblé si froides et si impuissantes lorsqu'elle les disait pour Gilbert, prirent une couleur nouvelle et semblèrent inspirées.

Elle écarta les rideaux et quitta le lit sur lequel on lui avait dit de dormir. Elle alla vers la porte et l'entr'ouvrit ; mais aucun

bruit ne se faisait entendre dans le corridor où les portraits des Lansdell défunts, — qui lui ressemblaient tous plus ou moins, — baissaient leurs regards attristés du haut du lambris. Un flot de soleil brûlant pénétra dans la chambre ; mais elle ne se faisait aucune idée nette de l'heure. Elle avait perdu toute notion du temps depuis le coup inattendu de la mort de son mari ; elle ignorait même le jour de la semaine. Elle savait seulement que la fin du monde paraissait venue et que c'était une chose bien douloureuse de rester seule dans ce désert.

Pendant longtemps elle resta agenouillée auprès du lit, priant Dieu pour qu'il conservât la vie à Roland, — rien que la vie, au moins. Elle pensait qu'elle serait heureuse et satisfaite de le savoir vivant, quand même ils devraient être à jamais séparés. Il n'y avait pas dans son esprit le moindre vestige de désir égoïste. D'une manière puérile, ignorante, comme un enfant peut prier pour la guérison de sa mère, cette enfant priait pour que Roland ne mourût pas. Aucune pensée de sa liberté récente, aucun pressentiment de ce qui pouvait arriver s'il revenait à la santé, ne vint troubler la ferveur naïve de ses prières. Elle désirait uniquement qu'il ne mourût pas.

Le soleil descendit vers l'horizon ; mais ses rayons éclairèrent encore cette femme agenouillée. Peut-être Isabel croyait-elle que ses prières seraient d'autant mieux accueillies qu'elles seraient plus longues. C'étaient des supplications décousues très-peu orthodoxes. Il n'est pas donné à tout le monde de s'écrier : « Que votre volonté soit faite ! » Pitoyables, faibles et insensées sont quelques-unes des lamentations qui montent jusqu'au trône éternel.

Enfin, lorsque Isabel fut restée quelques heures, seule et tranquille, dans cette chambre inondée de lumière, un ardent désir de revoir encore une fois Roland s'empara d'elle. Elle voulait le voir ou au moins savoir de ses nouvelles ; apprendre qu'un heureux changement s'était produit ; qu'il dormait paisiblement de ce sommeil calme qui annonce une guérison prochaine. Ah ! quel indicible bonheur ce serait d'apprendre quelque chose de semblable ! Et ce n'était pas la première fois que des malades guérissaient.

Son cœur tressaillit dans une soudaine extase d'espérance. Elle se dirigea vers la porte et l'ouvrit, puis elle s'arrêta sur le seuil, prêtant l'oreille. Tout demeurait silencieux comme la première fois. Nul bruit de pas, nul murmure de voix, ne traversait les vieux murs massifs. Aucun domestique qu'elle pût interroger sur l'état de Lansdell, ne passait dans le corridor. Elle attendit avec un faible espoir que Gwendoline ou la garde vinssent à sortir de la chambre du malade ; mais elle attendit en vain.

Le soleil couchant envoyait ses rayons rouges à travers un belvédère percé dans la voûte du corridor et illuminait d'un semblant de vie les visages des Lansdell défunts, visages pensifs, sombres, graves, tous ayant un air de ressemblance avec l'homme couché dans la chambre voisine. Le calme de cette longue galerie glaça l'espoir puéril d'Isabel. Un store de toile à l'extérieur du belvédère frappa comme une voile sous l'effort du vent ; mais à l'intérieur de la maison on n'entendait pas un souffle, pas un murmure.

Le silence et l'attente devinrent insupportables. La femme du médecin quitta le seuil de la chambre et se rapprocha de la porte de chêne massif à l'autre extrémité de la galerie — barrière pe-

sante qui la séparait de Roland. Elle n'osa pas frapper à cette porte dans la crainte de l'éveiller. Quelqu'un ne pouvait manquer de venir bientôt dans cette galerie, — Raymond ou Gwendoline, ou la garde, — quelqu'un qui pourrait lui dire d'espérer et d'être calme.

Elle se rapprocha de cette porte, et, tout à coup, elle vit que celle de la chambre voisine était entrouverte. De cette chambre s'échappait un sourd murmure de voix ; et Isabel se rappela aussitôt qu'un appartement communiquait avec celle où reposait Roland, — une vaste chambre, d'aspect très-gai, avec une grande cheminée de chêne, au-dessus de laquelle il y avait une panoplie d'armes à feu et le portrait d'un cheval.

Elle pénétra dans cette chambre, elle était vide, et le murmure des voix sortait de la pièce voisine. La porte de communication était ouverte, et au bruit des voix se joignait autre chose. Il y avait le bruit de sanglots convulsifs, très-sourds, mais très-douloureux à entendre. Elle ne pouvait voir le malade car il y avait un petit groupe devant son lit, un groupe de personnes penchées vers le lit qui faisait obstacle à la vue. Elle aperçut Gwendoline agenouillée au pied du lit, le visage caché dans le couvre-pieds de soie, et les bras jetés sur le lit ; mais un instant après, Raymond aperçut Isabel et s'approcha d'elle. Il ferma doucement la porte derrière lui et cacha ainsi le groupe qui entourait le malade. Elle allait l'interroger ; mais il leva la main avec un geste solennel.

— Venez, mon enfant, — dit-il doucement, — venez avec moi, Isabel.

— Oh ! laissez-moi le voir !... laissez-moi lui parler... Encore une fois... rien qu'une fois !

— Vous ne lui parlerez plus, Isabel… vous ne lui parlerez plus ici-bas… Pensez à lui comme à un être infiniment meilleur et plus pur que celui que vous connaissiez autrefois. Je n'ai jamais vu sur un visage d'homme un sourire pareil à celui qu'il avait sur les lèvres il n'y a qu'un instant.

Il n'était pas besoin de plus de paroles pour qu'elle sût qu'il était mort. Elle sentit le sol rouler brusquement sous ses pas ; un brouillard l'enveloppa de ses sombres replis et se referma sur elle comme les eaux silencieuses au sein desquelles l'homme qui se noie rencontre la mort.

37

Gwendoline tint sa promesse. Quelles promesses sont aussi sacrées que celles qui sont faites aux mourants, et qui deviennent des engagements solennels qui nous attachent à ceux qui ne sont plus, — à ces morts que nous avons offensés, certainement ; car où est celui d'entre nous qui n'a pas blessé quelque peu la créature qu'il chérit le plus tendrement ? Gwendoline regrettait la colère jalouse qu'elle avait éprouvée contre son cousin ; elle regrettait amèrement les moments pendant lesquels elle avait éprouvé une sorte de joie misérable à sonder ses blessures. Elle regardait en arrière, maintenant que l'aveuglement de la passion s'était dissipé et s'en était allé avec le défunt, et elle se voyait telle qu'elle avait été réellement : sans charité, intolérante, en proie à une colère jalouse, qu'elle avait cachée sous le masque féminin si utile des convenances outragées. Ce n'était pas le crime de Ro-

land qui l'avait blessée, c'était son amour pour lui qui avait été offensé par les attentions que Roland avait pour une autre femme.

Elle ne sut jamais qu'elle avait envoyé à la mort l'homme qu'elle aimait. Inflexible jusqu'au dernier moment, Roland garda le secret de cette fatale rencontre dans le Ravin de Nessborough. L'homme qui causait sa mort était le père d'Isabel. Si Roland avait eu des dispositions vindicatives envers son ennemi, il l'aurait, par égard pour elle, laissé partir librement ; mais aucun sentiment de vengeance n'avait précipité les battements de son cœur. À peine ressentait-il quelque colère contre Jack le Scribe ; il voyait plutôt dans ce qui était arrivé l'œuvre d'une étrange fatalité, ou l'exécution d'un jugement divin.

— J'étais prêt à défier le ciel et la terre dans mon amour pour cette femme, — pensait-il. — Je m'imaginais que c'était chose facile pour un homme d'arranger le plan de sa vie et d'être heureux à sa guise. Il est bon que j'aie été forcé de comprendre ma position dans l'univers. Ce Sleaford n'est pas autre chose qu'une sorte de Némésis brutale qui m'attendait au bas de la colline. Si j'avais essayé d'escalader la pente, — si j'avais sanglé mon armure et quitté le château de l'indolence pour combattre dans les rangs de mes frères, — le rôle de vengeur eût été inutile. Qu'il s'en aille donc. Il n'a fait que s'acquitter de sa tâche ; et moi, qui ai fait un usage si pitoyable de ma vie, j'aurais mauvaise grâce à me plaindre de l'homme qui l'a abrégée d'une année ou deux.

Voilà pourquoi Sleaford partit sans être inquiété. En dépit de cette menace meurtrière qu'il avait faite sur le banc d'Old Bailey, malgré la violence de son attaque envers Lansdell, il n'avait peut-être pas eu l'intention de tuer son ennemi. Pour employer son propre langage, « il n'avait pas eu l'intention d'aller trop loin. » Il

y a un gouffre immense entre l'art d'imiter la signature de son prochain, de mettre le mot cent devant le mot vingt, ou d'ajouter un zéro furtif après le chiffre d'un chèque, — il y a une distance énorme entre ces tours de force illégaux et un acte d'homicide délibéré. Sleaford voulut seulement punir le dandy oisif qui avait porté témoignage contre lui ; gâter pour quelque temps son joli visage ; en un mot, lui donner occasion de ne pas oublier cette fantaisie d'agent de police amateur à laquelle il avait consacré son élégante oisiveté. Le père d'Isabel n'avait pas voulu faire plus que cela. Mais lorsqu'on frappe un homme sur la tête avec une canne plombée, ce n'est pas chose si facile de tracer la ligne de démarcation entre la brutalité et le meurtre. Sleaford alla un peu trop loin, ce qu'il apprit quelques jours plus tard en lisant dans le supplément du Times la nouvelle de la mort inopinée de Roland Lansdel, Esq., du Prieuré de Mordred, Midland.

Cet homme robuste, en lisant cette nouvelle dans un cabaret borgne de l'un des carrefours les plus obscurs de Lambeth, sentit une glaciale impression de peur qu'il n'avait jamais éprouvée auparavant au milieu de toutes les petites difficultés résultant de l'imitation des autographes négociables. Cela était quelque chose qu'il n'avait pas prévu. Cette affaire du Midland était un meurtre, ou quelque chose qui y ressemblait tant, qu'un jury stupide pouvait ne pas apercevoir la distinction. Jack le Scribe, armé des cinquante livres de Lansdell, avait déjà organisé un plan d'opérations qui devaient vraisemblablement produire un très-joli petit revenu, sans entraîner une chose aussi désagréable à la délicatesse d'un homme bien élevé que de faire un usage illégal du nom d'autrui. C'était vers la science de prêteur sur gages que Sleaford avait porté son attention ; et pendant sa retraite forcée des dernières années, il avait imaginé, à son usage, un charmant petit

système, par lequel un intérêt énorme, sous forme d'honoraires d'enquête et de timbres-poste préliminaires, pouvait être extorqué aux emprunteurs naïfs sans qu'il y eût lieu d'aventurer la plus petite partie du capital du soi-disant prêteur. Dans le but de mettre à exécution ce charmant projet, Sleaford s'était abouché avec un de ses anciens complices, qui devait remplir le rôle de commis et doubler cet emploi du rôle plus relevé de solicitor de la SOCIÉTÉ MUTUELLE ET COOPÉRATIVE DES AMIS SINCÈRES ; mais, après avoir lu ce paragraphe contrariant relatif à Lansdell dans le supplément du Times, les idées de Jack le Scribe éprouvèrent un changement considérable. Peut-être la grande métropole, dans laquelle il y a toujours une petite récolte de dupes et de niais qui accourent au-devant de la faux du cultivateur adroit, était-elle devenue, comme on dit vulgairement, un peu trop chaude pour Sleaford. La contemplation de cette vérité désagréable conduisit les pensées de cet honnête homme vers des scènes plus tranquilles et plus éloignées. Il avait en poche un capital de cinquante livres sterling. Avec cette somme pour base, Jack le Scribe se sentait capable d'étonner, — pour ne pas dire de soulever, — l'univers ; et si l'usage indiscret de sa canne plombée lui rendait imprudent le séjour de son pays natal, les occasions ne manquaient pas aux États-Unis pour un homme de son génie. En Amérique, — de l'autre côté, comme il avait entendu ses amis transatlantiques désigner leur pays, — il trouverait certainement des tréteaux convenables pour la SOCIÉTÉ MUTUELLE ET COOPÉRATIVE DES AMIS SINCÈRES. Le genre dupe est cosmopolite, et l'Arcadien transatlantique se montrerait tout aussi disposé à envoyer ses timbres-poste que le citoyen de Bermondsey ou de Camden-Town. Déjà, en pensée, Sleaford voyait une annonce gigantesque de sa grande entreprise s'étalant sur la dernière page

d'un journal quotidien. Déjà il se voyait exploitant la naïveté des New-yorkais, et s'éloignant, enrichi et joyeux, de cette ville délicieuse, juste au moment où les Arcadiens commenceraient à s'impatienter un peu au sujet de la conclusion des opérations et à se montrer indociles dans l'envoi des timbres-poste.

Ayant donc décidé l'opportunité d'un départ immédiat d'Angleterre, Sleaford ne perdit pas de temps à exécuter sa résolution. Il se dirigea vers le soir du côté des ruelles et des passages malpropres qui avoisinent le pont de Londres. Là il obtint tous les renseignements désirables sur les paquebots en partance prochaine pour New-York ; et le lendemain matin, de très-bonne heure, chargé d'un sac de nuit et d'une valise minuscule, Jack le Scribe quitta Euston-Square se dirigeant vers Liverpool, d'où il partit, cette fois sans encombre, par le bateau à vapeur Washington se rendant à New-York. Arrivé à ce moment il disparaît de mon récit, comme la déesse de la vengeance peut disparaître de la scène classique lorsque sa tâche est accomplie. Lui aussi, n'en doutons pas, est attendu par une Némésis, qui se cache dans quelque détour caché du chemin sinueux que suit un coquin.

« Le calme réel est le calme du désespoir. » Isabel trouva enfin ce calme ; mais il fut longtemps à venir. Pendant longtemps il lui sembla que d'horribles ténèbres obscurcissaient l'univers ; ténèbres dans lesquelles elle se traînait à tâtons, cherchant un tombeau où elle pourrait se coucher et mourir. N'était-il pas mort ? Que restait-il dans l'univers, maintenant qu'il n'était plus ?

Heureusement pour ceux qui souffrent, nos grandes douleurs morales sont accompagnées d'une sorte d'insensibilité, de stupéfaction des sens qui, en quelque sorte, diminue la violence de la torture. Isabel fut longtemps sans pouvoir penser à ce qui s'était

passé pendant ces dernières semaines si agitées. Elle restait immobile et les yeux secs dans le petit parloir tandis que les préparatifs funèbres se faisaient tranquillement autour d'elle, et que Mathilda et la jeune ouvrière, qui venait travailler à la journée à raison de dix-huit pence par jour, entraient de temps en temps pour l'arracher à son accablement, pour lui faire essayer des vêtements de deuil qui exhalaient une odeur de teinture et d'apprêt et qui laissaient des traces noires sur son cou et sur ses bras. Elle entendait le bruit horrible des ciseaux dans le crêpe et dans le tulle qui lui faisait l'effet de l'accompagnement monotone d'un cauchemar ; et parfois lorsque la porte restait entre-bâillée, elle entendait des gens causer dans la chambre voisine. Elle les entendait causer à voix basse des deux enterrements qui allaient avoir lieu, à un jour d'intervalle, — l'un à Graybridge, l'autre à Mordred. Elle les entendait raisonner sur les dispositions testamentaires de Lansdell ; elle entendait le nom, ce cher et romanesque nom, qui ne devait plus être qu'un vain bruit, passer de bouche en bouche ; et toutes ces souffrances n'étaient seulement qu'une partie du rêve affreux qui la poursuivait nuit et jour.

On se montrait très-bon pour elle. Graybridge même eut pitié de sa jeunesse et de sa désolation, bien que la moindre torture infligée à ce cœur affolé servît de thème aux conversations d'après dîner. Mais la calomnie accomplie n'est pas toujours mal disposée. Elle est un peu comme les gens d'esprit qui sacrifieraient leurs amis au plaisir de faire un mot, mais qui néanmoins n'oublieront pas leurs amis lorsque ceux-ci seront dans la peine. Les demoiselles Pawlkatt et un grand nombre de jeunes personnes marquantes de Graybridge, écrivirent à Isabel de jolis petits billets de condoléance, entrelardés de citations de l'Écriture et lui offrirent d'aller lui tenir compagnie. « Lui tenir compagnie, »

c'est-à-dire endormir par leur bavardage stéréotypé et vulgaire les souffrances de cette pauvre enfant abasourdie à laquelle le monde entier semblait enveloppé d'un nuage impénétrable.

Le second jour après les funérailles du médecin, le lendemain de la cérémonie infiniment plus pompeuse qui avait eu lieu dans l'église de Mordred, Raymond vint rendre visite à Isabel. Pendant ces derniers jours, il l'avait vue fréquemment ; mais il avait reconnu l'inutilité des tentatives de consolation, et lui, qui avait si soigneusement étudié la nature humaine, savait qu'il était plus sage et plus convenable de la laisser seule. Mais, cette fois, il venait pour affaires et il était accompagné d'une personne d'aspect grave, qu'il présenta à Isabel comme le solicitor de feu M. Lansdell.

— Je viens vous donner d'étranges nouvelles, madame Gilbert, — dit-il ; — des nouvelles qui ne peuvent manquer de vous surprendre.

Elle regarda Raymond avec un triste sourire dont le sens ne lui échappa pas. Ce sourire disait clairement :

— Pensez-vous que ce qui peut m'arriver maintenant ici-bas puisse me surprendre ?

— Pendant la dernière journée que vous avez passée avec… lui, Isabel, — continua Raymond, — il vous a parlé très-sérieusement. Il avait changé… étonnamment changé à l'approche de la mort. On eût dit que ses dix dernières années avaient été effacées et qu'il ne restait plus que le jeune homme, entrant à peine dans la vie, plein de désirs et d'aspirations nobles. Dieu daigne lui pardonner ces dix dernières années ! Il vous a parlé très-sérieusement, mon enfant, et il vous a recommandé, si vous aviez jamais

à votre disposition de grands moyens, ce qui n'était pas impossible, de les employer fidèlement pour l'amour de lui. J'ai entendu ces paroles et leur sens m'échappait alors ; maintenant, je le comprends parfaitement.

Il s'arrêta ; mais Isabel ne leva même pas les yeux. Les larmes coulaient lentement sur ses joues décolorées ; elle pensait à cette dernière journée passée à Mordred et la voix tendrement grave de Roland résonnait encore à ses oreilles.

— Isabel, une lourde charge vous a été confiée ; M. Lansdell vous a légué la totalité de sa fortune.

Il est certain que Raymond s'attendait à un cri de surprise, à quelque témoignage d'étonnement à la réception de cette nouvelle ; mais les larmes d'Isabel coulèrent seulement avec plus d'abondance, et elle se cacha le visage dans le coussin du canapé.

— Vous doutiez-vous des intentions de Roland à cet égard ?

— Oh ! non… non !… je n'ai que faire de cette fortune ; je ne saurais m'en servir. Je vous en prie, faites-en don à quelque hôpital, à la condition qu'il portera son nom. C'est une cruauté de sa part d'avoir pensé que je pourrais me soucier de l'argent lorsqu'il serait mort.

— J'ai des raisons de croire que ce testament a été fait dans des circonstances toutes particulières, — dit Raymond ; — alors que Roland caressait des illusions à votre égard… illusions que vous avez dissipées vous-même plus tard. Le solicitor de M. Lansdell comprend parfaitement cela, lord Ruysdale et sa fille le comprennent aussi ; et l'héritage de cette fortune ne peut jeter aucune tache sur votre réputation. Si Roland avait vécu, il aurait

sans doute fait quelque changement dans son testament. Mais, tel qu'il est, il est aussi valable qu'aucun de ceux qui ont été validés par la justice. Vous êtes très-riche, Isabel. Gwendoline, son père, et moi-même, nous sommes également légataires pour des sommes considérables ; mais le Prieuré de Mordred et la totalité des domaines des Lansdell vous appartiennent.

Raymond continua à expliquer la nature du testament, qui le nommait exécuteur testamentaire, ainsi que M. Meredith (le solicitor de Londres), ainsi que beaucoup d'autres choses qui n'avaient aucun sens pour celle qui les entendait perdue dans sa tristesse indifférente. Autrefois M Gilbert aurait été heureuse d'être riche et aurait imaginé immédiatement une existence de velours rubis et de diamants ; mais ce temps n'était plus. Les biens après lesquels nous aspirons nous arrivent souvent trop tard ; nous sommes comme ce poète qui apprit sur son lit de mort qu'on lui accordait enfin une pension.

Le Prieuré de Mordred devint donc la propriété d'Isabel, et pendant un temps toute la région shakespearienne du Midland eut ample matière à discussion dans le testament de Lansdell. Mais la voix de la médisance elle-même fut étouffée lorsque M Gilbert quitta l'Angleterre en compagnie de lord Ruysdale et de sa fille pour un long séjour sur le continent. Je cite en ce moment la Gazette de Wareham qui trouvait les faits et gestes d'Isabel dignes d'être rapportés, depuis qu'elle avait hérité des biens de Lansdell.

Gwendoline avait promis d'être l'amie d'Isabel : et elle tint parole. Il n'y avait plus d'amertume dans son cœur ; et peut-être son affection pour la veuve de Gilbert n'en était-elle que plus

grande en raison de cet amour inutile et fou qui établissait entre elles une sorte de lien.

La fille de lord Ruysdale n'était pas femme à ressentir une basse envie de la fortune de M Gilbert. Le comte avait eu beaucoup de peine à se rendre compte du motif qui avait dicté le testament de son parent ; mais comme lui et sa fille reçurent chacun un legs de dix mille livres, pour ne rien dire de hanaps de l'époque de Cromwell, de théières de la reine Anne fabriquées par Paul Lemeri, d'antiques broches et bracelets de diamants taillés en roses, d'un fameux collier qui avait appartenu à lady Anna Lansdell, un Murillo et un Rembrandt, et dix-neuf douzaines de bouteilles de Madère regardé comme unique par les connaisseurs ; lord Ruysdale ne put guère se considérer comme maltraité par son défunt neveu.

M Gilbert put donc jouir en paix de sa richesse, protégée de toute calomnie par l'influence des Ruysdale. On la laissa en paix et elle partit avec Gwendoline et le comte pour ces pays étrangers après lesquels elle avait aspiré dans le jardin en friche de Camberwell. Même pendant la première amertume de son chagrin, elle ne fut pas entièrement égoïste. Elle envoya de l'argent à M Sleaford et à ses enfants, — assez d'argent pour qu'ils crussent avoir une fortune ; et elle donna à son solicitor des instructions pour qu'ils reçussent trimestriellement une pension qui devait permettre de donner à ses frères une éducation libérale.

« J'ai eu un grand chagrin, — écrivait-elle à sa belle mère, — et je pars avec des personnes qui se montrent pleines de bonté pour moi. Je pars, non pour chercher l'oubli, — pour rien au monde je ne voudrais le trouver, même quand cela serait possible ; mais uniquement pour apprendre à supporter mon chagrin et l'exis-

tence. À mon retour je vous reverrai avec plaisir, ainsi que mes frères. »

Elle écrivait ceci et beaucoup d'autres choses affables et respectueuses, à cette pauvre M Sleaford, qui avait changé son nom souillé, contre celui de Singleton, dans la paisible retraite de Jersey. Puis elle partit et visita un grand nombre de villes magnifiques, au-dessus desquelles semblait planer pour elle une sorte de brouillard qui interceptait les rayons du soleil. Ce ne fut seulement que deux ans après la mort de Roland qu'elle commença à comprendre que nul chagrin, si amer qu'il soit, ne saurait entièrement obscurcir la beauté de l'univers. Elle commença à sentir qu'il reste encore quelque chose dans la vie même quand un premier amour romanesque n'est qu'un souvenir. Elle connut ce calme qui est si voisin du bonheur, que nous regrettons à peine la disparition d'un état d'esprit plus brillant ; ce calme qui commence au-delà des régions du désespoir et qui échappe à ces vagues terreurs, à ces pressentiments indéfinis qui viennent si souvent troubler les joies du cœur.

Et maintenant, il me semble qu'il me reste bien peu de choses à dire sur Isabel. Elle s'éloigne de moi pour passer dans une région supérieure à celle dans laquelle se meut mon histoire, — utile, calme, presque heureuse, mais toujours fidèle à ses souvenirs douloureux, elle est une toute autre femme que cette jeune pensionnaire qui négligeait tous les devoirs du ménage en lisant la Révolte d'Islam, assise au bord du ruisseau du Roc de Thurston. Il y a une distance immense entre une jeune fille de dix-neuf ans et une femme de vingt-cinq ans ; et la folle jeunesse est séparée de son âge de femme faite par une barrière formée par deux tombeaux. Est-il donc étrange que l'influence sévère du chagrin

ait transformé cette enfant sentimentale en une femme bonne et noble, — une femme chez laquelle le sentiment revêt la forme la plus élevée de la sympathie et de la tendresse universelles ? Elle a fidèlement rempli le mandat, qui lui était confié. La fortune qui lui avait été léguée par un amant fidèle, qui s'imaginait avoir conquis la femme de son choix, et que son unique devoir était de mettre cette femme à l'abri de toute perte et de tout souci de ce monde, — la fortune léguée dans des circonstances aussi étranges, était devenue un dépôt sacré dont elle devait compte au défunt. Celui qui pleure connaît seul le bonheur indicible qu'emporte avec elle toute action faite par amour pour ceux qui ne sont plus. Notre foi protestante, qui ne nous permet pas de prier pour nos morts, ne peut nous défendre de consacrer nos bonnes œuvres à la mémoire de ces êtres chéris qui ne sont plus.

Raymond reporta sur Isabel quelque chose de cette affection qu'il avait pour Roland ; et lui et les orphelines, devenues d'estimables jeunes personnes de seize et dix-sept ans, passent la plus grande partie de leur temps au Prieuré de Mordred. Le cultivateur qui ne connaissait la femme du médecin que comme une jeune femme pâle de figure, assise à l'ombre d'une haie, une ombrelle verte sur la tête et un livre sur les genoux, a de bons motifs pour bénir la veuve du médecin ; car des maisonnettes modèles se sont élevées dans maintes parties de ce domaine qui avait appartenu à Roland, — jolies maisonnettes à la mode du temps d'Élisabeth, à pignons aigus, fenêtres gothiques, et fourneaux merveilleux qui cuisent un maximum d'aliments avec un minimum de chauffage. Des jardins potagers s'étendent çà et là sur des collines peu escarpées et lorsque la promenade vous amène soudain dans quelque petit vallon touffu, on y découvre généralement un bâtiment d'école, solide construction moderne, entouré

d'un jardin dessiné à l'antique, où se voient de grands poiriers noueux et une rangée de ruches dans un angle verdoyant abrité par des bouquets de sureau et de houx. Ces innovations terribles du labourage à la vapeur et des machines à battre elles-mêmes, n'ont amené aucun mécontentement chez les fermiers des environs de Mordred.

Sigismund Smith fait parfois une apparition au Prieuré de Mordred toujours en compagnie d'un buvard souillé et démoli, gonflé à rompre de quelque chose qu'il appelle de la copie, et d'une autre matière qu'il désigne sous le nom d'épreuves.

Des télégrammes de propriétaires furieux de journaux à un sou le poursuivent dans sa calme retraite ; et on a vu une certaine fois un gentleman très-facétieux, coiffé d'un chapeau gris, arriver par le train express, et déclarer d'une façon vague sa résolution de ne pas lâcher M. Smith jusqu'à la production d'un chapitre indispensable de la Fiancée du Bosphore, ou les Quatorze Cadavres de la mer Caspienne.

Il est très-heureux et très-souillé d'encre, et le promeneur rustique qui rencontre un monsieur à visage pâle et à l'air doux dans les sentiers verdoyants qui entourent Mordred, le chapeau posé en arrière et les yeux perdus dans le vague, ne devinera pas facilement en lui l'auteur délibéré d'un des plans de vengeance les plus atroces et accompli avec le sang-froid le plus révoltant qui ait jamais germé dans l'esprit humain et orné les pages richement illustrées d'un journal hebdomadaire à un sou. Smith trouve charmant de reposer à l'aise parmi les églantiers et le foin nouveau du Midland, tramant la toile sombre des crimes qu'il exécute plus tard sur le papier dans la solitude profonde de son logis du Temple. Il est toujours garçon et se plaint de ne pouvoir

devenir amoureux, par la raison qu'il est obligé de tirer parti du nez et des yeux, des lèvres de corail et des bandeaux d'or ou de jais, — le vocabulaire de Smith ne renferme pas d'autres nuances, — de toutes les jeunes filles un peu présentables qu'il rencontre, pour suffire à la création de ses nombreuses héroïnes. « M Binks ? » dira-t-il, par exemple, si on lui cite le nom d'une jeune personne, « oh ! oui ; c'est Bella la danseuse (un des romans à l'emporte-pièce, édités par Bickers ; les cinq premiers numéros et une magnifique gravure d'après les meilleurs tableaux de Landseer, pour un sou) ; je l'ai terminée la semaine dernière ; elle s'est empoisonnée avec de la poudre insecticide dans une mansarde près de Drury Lane, après avoir mis le feu à la maison ainsi qu'aux dépendances de son séducteur ; elle a duré cent treize numéros, et Bickers parle de me faire écrire une suite. Après tout, il peut exister un antidote contre la poudre insecticide, ou bien le garçon du marchand de couleurs a pu lui donner de la moutarde brevetée à la place, par erreur. »

Mais on a remarqué récemment que Smith s'occupe très-assidûment de l'aînée des orphelines, qu'il a déclarée digne d'être l'héroïne d'un journal illustré, et un sujet charmant pour un roman du genre domestique familier. En outre, il a consulté Raymond au sujet du placement de ses épargnes, que l'on suppose considérables ; car un homme qui vit principalement de tartines de confiture et de thé léger, peut acquérir une très-jolie petite indépendance, en cultivant la littérature mélodramatique dans les feuilles à un sou.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/La_Femme_du_docteur. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.